VIIe Série. — Numéro 1.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE :

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1907

Un supplément à la VIe Série avec table et couverture est sous presse.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

VIIe Série. — N° 1.

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1907

LES NOMS GÉOGRAPHIQUES DU MONDE MUSULMAN

DANS DES PUBLICATIONS ARABES MODERNES

Lettre ouverte de C. A. NALLINO,
Professeur de langue arabe à l'Université de Palerme,
à M. BONOLA BEY.

CHER M. BONOLA BEY,

Dans le *Bulletin* de 1893 vous avez traité « la question des noms géographiques en Égypte », et après avoir fait ressortir de la façon la plus évidente la confusion qui règne dans la nomenclature égyptienne, vous avez avancé des propositions très sages et très pratiques pour mettre un peu d'ordre dans ce chaos, et fournir en même temps aux savants un précieux matériel d'études. Vous avez surtout démontré la nécessité : 1° de fixer une transcription exacte et constante, en caractères latins et avec la valeur phonétique de cette langue, des noms géographiques arabo-égyptiens ; 2° de fixer la transcription arabe des noms géographiques étrangers.

C'est en poursuivant vos idées et en élargissant un point spécial de votre plan, que, dans le *Bulletin* de 1894 [1], je me suis occupé de « La transcription des noms géo-

(1) Série IV, pag. 205.



graphiques arabes, persans et turcs » dans les livres et dans les cartes européennes. Je n'insisterai pas sur la nécessité d'un système unique et exact de représenter avec notre alphabet les noms appartenant aux langues des peuples musulmans ; je n'insisterai pas non plus sur le haut intérêt scientifique de connaître la forme *génuine* des noms des lieux, pour en tirer beaucoup de lumière sur un grand nombre de questions ethnographiques, historiques et linguistiques et même pour leur donner quelquefois une solution définitive. Ce sujet a été traité tant de fois et par tant de savants que ce serait inutile d'exposer ici encore une fois l'importance de la toponomastique. Permettez-moi d'ajouter seulement une considération qui a de la valeur surtout pour les arabisants ; c'est-à-dire que la mauvaise transcription des noms géographiques orientaux dans nos cartes, nous empêche quelquefois d'identifier nombre de localités mentionnées par les écrivains arabes, ou bien nous mène à des bévues colossales. En voilà trois exemples [1]. Dans l'excellente version française de la *Chronique* tunisienne d'az-Zarkashi (Constantine, 1895), le traducteur, un arabisant distingué, hésite à identifier l'« aiguade » (sharî'ah) de Bayâsh بياش avec le Oued Baïch de nos cartes (à Qafsah قفصة ou Gafsa dans la Tunisie méridionale) ; il n'aurait pas eu de doute s'il avait pu savoir qu'encore aujourd'hui les indigènes disent et écrivent Bayâsh et non Baïch, et que le nom d'« aiguade », qu'on ne saurait plus reconnaître dans le Chereia des

(1) Je suivrai le système de transcription proposé dans mon article de 1894 : ث *th*, ج *dj*, خ *kh*, ذ *dh*, ش *sh*, ع ', غ *gh*, ق *q*, و *w*, ى *y*. Les emphatiques (ح, ص, ض, ط, ظ) sont indiquées en italique (cursif), faute de lettres avec un point au dessous.

cartes françaises, est porté par le même fleuve un peu plus loin de Qafsah. Dans un autre endroit (p. 282), le même traducteur, en choisissant parmi les quatre variantes très différentes des manuscrits la forme الاجمى pour le nom d'un certain personnage ([1]), affirme qu'il s'agit d'un adjectif relatif tiré de Adjim, localité de l'île de Djerbah ; chose impossible, car ce nom de lieu est prononcé et écrit toujours Adjîm اجيم par les indigènes. On pourrait faire une ample collection de pareilles méprises dans lesquelles sont tombés d'autres savants ; mais un troisième exemple nous suffira. Vous savez que *mawlâ* مولى « seigneur, maître » est au Maroc un titre honorifique qu'on donne aux Chérifs ou descendants du Prophète, et qui était porté par les Chérifs qui, sur les ruines des dynasties berbères, au début du XVI[e] siècle, fondèrent l'empire du Maroc. C'est pour cela que dans la titulature des sultans des deux dynasties chérifiennes (sa'dienne et filâlienne) on rencontre souvent des expressions comme الحضرةالمولوية « Sa Majesté mawlawienne », المقامالمولوى « Sa Seigneurie mawlawienne » etc., où *mawlawienne* est synonyme de *chérifienne*. Or un arabisant également versé dans la langue littéraire et dans les dialectes de l'Algérie (où il a vécu longtemps), auquel nous sommes redevables de publications très importantes, en rencontrant ces formules en a donné l'explication suivante : ([2]) « La « Molouya qui est la rivière la plus importante du bassin « méditerranéen du Maroc traverse des contrées où l'auto- « rité du sultan est souvent méconnue. C'est sans doute

([1]) Chez Maqdish, نزهةالانظار فى عجائب التوار يخ والاخبار, Tunis, 1321 hég., t. I, p. 228, l. 16, le nom est écrit الاحسن, comme dans le manuscrit C.

([2]) Il faut remarquer que la prononciation dialectale marocaine de mawlawî est *mûlwî (mouloui)*.

« pour affirmer leur autorité sur ce territoire que les souverains marocains prennent souvent le nom de Princes « molouyens, ou de la Molouya. » L'éminent arabisant n'aurait pas fait cette bévue si une transcription correcte des noms géographiques lui avait appris que le nom arabe du fleuve que nous appellons Molouya, Muluya etc., est Melwîyah ملوية, dont il n'aurait jamais songé de dériver un adjectif مولوى.

Mais dans nos articles ni vous ni moi n'avions songé à un autre aspect de la question : je veux dire *la déformation des noms arabes de géographie chez les écrivains arabes modernes.* A propos du nom de Tell el-'Amârnah, que j'avais vu imprimé en arabe sous la forme de تل امرنا au lieu de تل العمارنة, j'avais adressé à la revue *al-Mashriq* de Beyrût une lettre parue en partie dans le numéro du 1er septembre 1898, p. 811 - 812, pour relever les fautes grossières et presqu'incroyables qu'on rencontre, au sujet des noms géographiques orientaux, dans beaucoup de livres imprimés en arabe ou en turc de nos jours. J'observais que dans un manuel d'histoire et de littérature arabe (1) publié en 1893 par ordre et aux frais du Gouvernement Égyptien, et adopté dans les écoles publiques de l'Égypte, les neuf pages consacrées à la géographie de l'Arabie fourmillent de fautes dans les noms propres, dont beaucoup deviennent tout à fait méconnaissables ; on trouve par exemple زاده pour صعدة, دراما pour ظرما, زهاد pour صحار, نجا pour بيشة, etc. Il aurait suffi d'un peu de soin de la part des deux auteurs pour trouver la véritable forme de tous les noms men-

(1) Vandyck et Philippides, كتاب تاريخ العرب وآدابهم.



tionnés par eux soit chez les anciens géographes arabes, soit chez plusieurs écrivains européens.

Mes observations reçurent la plus complète approbation de la part d'un savant druze de Damas, l'émir Shukeyb Arislân, qui, dans un article paru dans la même revue *al-Mashriq* (1er octobre 1898, p. 871-873), donna d'autres exemples frappants de la nonchalance avec laquelle procèdent au sujet des noms propres les auteurs modernes.

Une publication toute récente vient de me persuader de la nécessité d'insister dans cette tâche ingrate du critique. Au commencement de 1906, avec la fausse indication « imprimée au commencement de dhû-l-*h*idjdjah 1325 » (ce qui ferait janvier 1908), on a lithographié à Médéa (1), département d'Alger, une *carte arabe du Maroc* au 1: 2.000.000, avec le titre de تصويرة مملكة المغرب الاقصى ; l'auteur n'y est pas nommé, et c'est seulement par un bulletin libraire que j'ai appris son nom : il s'agit d'un français. La carte est essentiellement itinéraire ; elle indique l'hydrographie, les villes et les tribus principales, mais supprime complètement l'orographie. Comme travail géographique elle n'a pas d'importance ; mais elle serait bien intéressante si elle nous donnait la véritable orthographe des noms marocains. Les géographes et les historiens arabes, y compris plusieurs écrits hagiographiques lithographiés à Fez, nous fournissent, c'est vrai, une nomenclature géographique considérable ; de même des travaux européens, comme ceux

(1) *Lambdia* des anciens, *Lamdiyah* لمدية des Arabes. Les lettrés considèrent aujourd'hui ce nom comme une prononciation dialectale du nom Mediyah précédé de l'article ; de là la fausse orthographe المدية qu'on rencontre souvent, et la forme française Médéa.



de MM. Mouliéras, Doutté, Kampffmeyer, [1] nous renseignent très bien sur la toponomastique de certaines régions ; mais pour beaucoup de provinces marocaines nous n'avons pas des guides sûrs pour fixer la véritable forme des noms. Or je pensais qu'une carte arabe, dressée en Algérie où l'on peut aisément se renseigner sur les choses marocaines, aurait dû être exacte dans la nomenclature et nous donner le moyen de contrôler les mauvaises transcriptions de nos voyageurs. Malheureusement rien de celà. Avec un admirable sans-gêne, l'auteur ne s'est pas même soucié de dépouiller les sources qui auraient pu lui donner l'orthographe exacte d'un bon tiers de ses noms ; il a pris des cartes françaises, et il a transcrit d'une façon fantaisiste en caractères arabes ce qu'il trouvait en lettres latines dans ses sources. Ses connaissances d'arabe et de berbère ne pouvaient certainement le sauver des fautes. Permettez-moi de documenter en partie ce que je viens de dire.

L'extrême nord-ouest algérien est parcouru par la Tâfnah تافنة, une rivière très considérable qui donna son nom au fameux traité convenu entre le général Bugeaud et l'émir ʻAbd el-Qâder, le 30 avril 1837, par lequel ce dernier reconnaissait la souveraineté de la France en Afrique. Dans la carte, cette rivière algérienne devient طفنة ! — Au Sud-Est de l'oasis de Figîg, dans les territoires

[1] Au contraire on ne peut se fier à : Graberg af Hemsö, *Vocabulary of names of places etc. in Moghribu-l-Aksà, or Empire of Morocco* (The Journal of the Royal Geographical Society of London, vol. VII, 1837, p. 243-269). Sa longue liste de noms, en caractères arabes et en transcription, avec indication de la signification anglaise, de la longitude et de la latitude, contient un nombre remarquable de fautes, dues à l'ignorance et à la fantaisie de ses écrivains indigènes.



que la France a récemment occupés aux dépens du Maroc, vivent les Dhwî Menî‘ ذوىمنيع, une tribu dont il est question déjà dans les plus anciens historiens arabes de la Barbarie. L'auteur de la carte a lu dans les livres français Doui Menia, et il a écrit tranquillement دوىمنية le nom de ces nouveaux sujets français. — Les deux grands affluents de la Melwîyah (Molouya) sont le *S*â صا et le Msûn مسون, mentionnés par bon nombre d'écrivains arabes ; l'auteur de la carte écrit زا et مصون. — Entre la frontière algérienne et le cours inférieur de la Melwîyah habitent les Benî Yznâsen بنى يزناسن, une ancienne tribu berbère dont le nom figure fréquemment dans l'histoire du Maghreb. Notre carte écrit بنى سناسن, par effet de la forme fautive Beni Snassen qu'on rencontre dans les cartes françaises. — A l'Est du cours moyen de la Melwîyah s'étend la plaine de Tâfrâ*t*â تافراطا, bien connue aux lecteurs d'Ibn Khaldûn, et des histoires du Maroc composées par az-Zayyânî et par A*h*mad an-Nâ*s*erî as-Salâwî ; notre auteur imprime تفراته. — Suivons encore la Melwîyah dans son cours supérieur, et nous rencontrerons deux tribus berbères importantes et mentionnées plusieurs fois par as-Salâwî, c'est-à-dire les Ayt Seghrûshshen أيت سغروشن et les Ayt Shakhmân أيت شخمان ; dans notre carte arabe ils deviennent أيت سروشن et أيت شكمان, d'après les formes françaises Aït Serrouchen et Aït Chokman. — Dans toute l'Algérie on connaît le mot *d*âyah ضاية pour désigner un bas-fond où l'eau de pluie se rassemble en hiver ; M. Marçais a bien reconnu que c'est une corruption du classique أضاة. Au Nord-Est des Ayt Shakhmân on rencontre une de ces *d*âyah, la *D*âyat Sîdî ‘Alî, qui dans notre carte devient une داية.

Voulons-nous passer du bassin de la Melwîyah à celui de l'autre grand fleuve marocain, le Sebû ? Ce dernier s'appelle Gîgô ݣيݣو (1) dans son cours supérieur ; la carte porte جيقو. — Entre le Sebû et son affluent de droite, l'Innâwen, nous trouvons la tribu des Ghiyâthah غياثة, mentionnée par les plus anciens géographes arabes ; trompé par l'orthographe française Riata, l'auteur de la carte nous donne رياطة. — Parmi les affluents ou presqu'affluents de gauche du Sebû nous avons Makkis مكس, en-Nedjâh النجاة, Er*d*am أرضم, Beht بهت, mentionnés plusieurs fois par les historiens (2) ; ils deviennent respectivement dans la carte مكاس, نجا, ردم et بعط. — La ville ancienne de *S*efrû صفرو est écrite سفرو. — La ville de Wâzân وازان, célèbre par ses chérifs, et la tribu des Gha*s*âwah غصاوة qui réside à l'Est de la ville, figurent dans la carte sous la forme de وزان et غزاوة.

Le bassin du Zîz et le district de Tâfîlâlt تافيلالت (dans la carte تفيلت) nous offrent aussi une bonne collection d'erreurs, dont je vais donner un échantillon :

Ti'allâlin تعلالن (3), dans le haut Zîz, dans la carte			تيالالين
Wâd er-Reteb الرتب	»	»	الرطب
Ayt Merghâd مرغاد (4), aux sources du Ghrîs	»	»	مرّاد
Tâdeghûst تادغوست (5), haut Ghrîs.	»	»	تدروشت

(1) Dans les noms d'origine berbère le *g* dur (de « garçon ») est écrit par les Marocains indifféremment ك, ك avec trois points au-dessus ou au-dessous, ج, ج, avec un point au-dessus. Les Algériens emploient plus volontiers ق.

(2) Le wâd Er*d*am chez al-Kattâni, *Salwat al-anfâs* (Fez, 1316 hég.), t. I, p. 189 et 378 ; le *Makkis*, ibid. I, 130. Les autres sont bien connus.

(3) Voyez al-'Ayyâshî, *Rihlah* (Fez, 1316 hég.), t. I, p. 15.

(4) V. as-Salâwi t. IV, p. 276. — Dans les cartes françaises Aït Merrad.

(5) as-Salâwi IV, 276 ; Taducust de l'atlas Stieler.

Todghah تدغة, district bien connu, dans la carte طدرة
Ayt ʻA*t*tah عطة, tribu bien connue. » » اطا
Tîzîmî تيزيمى, dans le Tâfilâlt (1).... » » تزيمى
er-Rî*s*âni الريصانى...................... » » الرصانى

Croiriez-vous que le nom du grand wâdi du Maroc méridional, nom mentionné si fréquemment par les géographes et les historiens arabes, le wâd Darʻah, ou, comme on le prononce vulgairement, Draʻah درعة devient toujours ذرا dans notre carte ? Et dans cette même vallée, vous trouverez, par exemple, un wâd الفيجة, une tribu ترناتة, une tribu عقة, etc., au lieu de el-Fâidjah الفائجة, Ternâ*t*ah ترناطة, Aqqah ou Aqqâ اقة ou اقا. — Dans le Maroc septentrional une des villes plus remarquables est esh-Shâwn الشاون, que les lettrés appellent Shefshâwen شفشاون. Les Européens ont corrompu ce nom en Chechaouen, Schischauen, Xexuàn, etc. ; et notre cartographe écrit tranquillement ششاون.

Voulez-vous d'autres exemples ? En voici :

Tisint تسنت, moyen Draʻah, dans la carte تيسينت
Sektânah سكتانة, tr. haut Sûs ... » » سقطانة
Madjâ*t* مجاط, tr. S. de Ilîgh...... » » امجات
Glîmîm كليميم, (2) N. du wâd Nûn. » » أوقلميم
Seksîwah سكسيوة, tr. du Sûs..... » » سقصاوة
esh-Shyâ*d*mah الشياظمة, province » » شيادمة
Rahûnah رهونة, tr. E. d'Alcazar. » » رحونة
Benî Garfe*t* كرفط, tr. NW d'Alcazar .... » » قرفيت

(1) as-Salâwi IV, 42, 150.
(2) V. as-Salâwi IV, 263 et 265.

Voulons-nous passer du bassin de la Melwîyah à celui de l'autre grand fleuve marocain, le Sebû ? Ce dernier s'appelle Gîgô كيكو (1) dans son cours supérieur ; la carte porte جيقو. — Entre le Sebû et son affluent de droite, l'Innâwen, nous trouvons la tribu des Ghiyâthah غياثة, mentionnée par les plus anciens géographes arabes ; trompé par l'orthographe française Riata, l'auteur de la carte nous donne رياطة. — Parmi les affluents ou presqu'affluents de gauche du Sebû nous avons Makkis مكس, en-Nedjâh النجاة, Er*d*am أرضم, Beht بهت, mentionnés plusieurs fois par les historiens (2) ; ils deviennent respectivement dans la carte مكاس, نجا, ردم et بعط. — La ville ancienne de *S*efrû صفرو est écrite سفرو. — La ville de Wâzân وازان, célèbre par ses chérifs, et la tribu des Gha*s*âwah غصاوة qui réside à l'Est de la ville, figurent dans la carte sous la forme de وزان et غزاوة.

Le bassin du Zîz et le district de Tâfîlâltتافيلالت (dans la carte تفيلالت) nous offrent aussi une bonne collection d'erreurs, dont je vais donner un échantillon :

Ti 'allâlin تعلالن (3), dans le haut Zîz,	dans la	carte	تيلالين
Wâd er-Reteb الرتب..................	»	»	الرطب
Ayt Merghâd مرغاد (4), aux sources du Ghrîs..............................	»	»	مرّاد
Tâdeghûst تادغوست (5), haut Ghrîs.	»	»	تدروشت

(1) Dans les noms d'origine berbère le *g* dur (de « garçon ») est écrit par les Marocains indifféremment ڭ, ګ avec trois points au-dessus ou au-dessous, ڠ , ج, avec un point au-dessus. Les Algériens emploient plus volontiers ڨ.

(2) Le wâd Er*d*am chez al-Kattânî, *Salwat al-anfâs* (Fez, 1316 hég.), t. I, p. 189 et 378 ; le *Makkis*, ibid. I, 130. Les autres sont bien connus.

(3) Voyez al-'Ayyâshî, *Rihlah* (Fez, 1316 hég.), t. I, p. 15.

(4) V. as-Salâwi t. IV, p. 276. — Dans les cartes françaises Aït Merrad.

(5) as-Salâwî IV, 276 ; Taducust de l'atlas Stieler.

Todghah تدغة, district bien connu,	dans	la carte	طدرة
Ayt ʻ A*tt*ah عطة, tribu bien connue.	»	»	اطا
Tîzîmî تيزيمى, dans le Tâfîlâlt (1)....	»	»	تزيمى
er-Rî*s*ânî الريصانى......................	»	»	الرصانى

Croiriez-vous que le nom du grand wâdi du Maroc méridional, nom mentionné si fréquemment par les géographes et les historiens arabes, le wâd Dar'ah, ou, comme on le prononce vulgairement, Dra ʻah درعة devient toujours ذرا dans notre carte ? Et dans cette même vallée, vous trouverez, par exemple, un wâd الفيجة, une tribu ترناتة, une tribu عقة, etc., au lieu de el-Fâidjah الفائجة, Ternâ*t*ah ترناطة, Aqqah ou Aqqâ اقة ou اقا. — Dans le Maroc septentrional une des villes plus remarquables est esh-Shâwn الشاون, que les lettrés appellent Shefshâwen شفشاون. Les Européens ont corrompu ce nom en Chechaouen, Schischauen, Xexuàn, etc. ; et notre cartographe écrit tranquillement ششاون.

Voulez-vous d'autres exemples ? En voici :

Tisint تسنت, moyen Dra ʻah,	dans	la carte	تيسينت
Sektânah سكتانة, tr. haut Sûs ...	»	»	سقطانة
Madjâ*t* مجاط, tr. S. de Ilîgh......	»	»	امجات
Glîmîm كليميم, (2) N. du wâd Nûn.	»	»	أوقلميم
Seksîwah سكسيوة, tr. du Sûs.....	»	»	سقصاوة
esh-Shyâ*d*mah الشياظمة, province	»	»	شيادمة
Rahûnah رهونة, tr. E. d'Alcazar.	»	»	رحونة
Benî Garfe*t* كرفط, tr. NW d'Alcazar	»	»	قرفيت

(1) as-Salâwî IV, 42, 150.
(2) V. as-Salâwî IV, 263 et 265.

Tsûl تسول, tr. NW de Tâzâ......	dans	la carte	تصول
Benî Zeyyân زيان, tr. S de Mequinez	»	»	زايان
Wawizaght ووزغت, (1) Maroc central	»	»	واويزرت
Kar*t* كرط, wâd dans le Rif	»	»	قرط
Shâllah شالة, au N. de Salé......	»	»	شلة

Mais je pense que vous en avez assez de cette liste d'erreurs, qu'on pourrait prolonger à volonté. Notez que j'ai choisi mes exemples exclusivement parmi les noms qu'on rencontre chez les écrivains arabes, et que l'auteur de la carte aurait pû aisément recueillir. J'ai omis tous les noms dont l'orthographe exacte se trouve chez des auteurs européens, mais qu'on chercherait vainement dans les sources arabes imprimées. Que doit-on penser du reste ?

Malheureusement ce n'est pas au seul auteur *français* de cette carte arabe qu'on doit reprocher ce souverain mépris de l'orthographe véritable des noms propres. Je n'ai qu'à mentionner H*useyn ibn* ' *Othmân*, auteur d'une carte *arabe* de la Tunisie (2) au 1 : 800.000, lithographiée à Tunis sans date, environ en 1897. L'auteur, tunisien et résidant en Tunisie, a accompli assez bien sa tâche quant à l'orthographe des noms ; mais pour certains endroits qui ne lui étaient pas familiers, il a donné libre cours à sa fantaisie, surtout pour la Tunisie du Sud. Je vais vous le prouver par quelques exemples. Entre Gafsa (Qafsah قفصة) et Tûzer, la «Carte de reconnaissance» au 1 : 200.000

(1) V. *Mumti' al-asmâ'* (Fez. 1313 hég.), p. 122, 157, 184. Dans l'atlas Stieler : Wauisert.

(2) خريطة القطر التونسي حررها الفقير ربه حسين بن عثمان

publiée par le Service géographique de l'Armée (F[lle] XVII, Gafsa) indique un « Bordj Gourbata » sur le « oued Gourbata » (¹) qui se jette dans le Sha*tt* el-Gharsah. Ce bordj était autrefois une zâwiyah fondée par le souverain *h*af*s*ide Mo*h*ammed al-Munta*s*ir, qui mourut le 7 septembre 1435 ; la forme *génuine* du nom nous a été conservée par az-Zarkashî (²) : Qurbâ*t*ah قرباطة, ou bien, si l'on veut suivre la prononciation du ق courante dans la Tunisie du Sud, Gurbâ*t*ah. Le cartographe arabe en a fait un برج غرباله ! — A l'ouest de Sfax, existe la zâwiyah de Sidî *S*îd 'Aqâreb سيدى صيد عقارب, un saint personnage du VIII[e] siècle de l'hég. (XIV[e] d. Cr.), dont le véritable nom était Ibrâhîm ibn Ya'qûb ibn Fa*d*l ibn Sibâ'. L'historien Maqdîsh (t. II, p. 137-143) nous en donne la biographie et nous explique l'origine du sobriquet *S*îd 'Aqâreb, qui, dans le dialecte des Bédouins, signifie « Le lion de 'Aqâreb » (³). La « Carte de Reconnaissance » au 1:200.000, f[lle] XV (Sfax), porte *S*[t] el Agueurb ; la carte au 1:800.000 *S*[t] el Aguerba ; le cartographe tunisien écrit en conséquence سيدى العقاربة. — Au Sud de Sfax et de el-Ma*h*res (Maharès des cartes françaises) s'élève sur le bord de la mer un sanctuaire avec le tombeau vénéré de 'Anbasah ibn Khâridjah al-Ghâfiqî, un des disciples de l'imâm

(¹) Ce wâdî change beaucoup de fois son nom ; à Qaf*s*ah il s'appelle Bayâsh (cartes françaises : Baïch, Baïech) ; puis successivement esh-Shri'ah الشريعة (Chereia), Qurbâ*t*ah قرباطة (Gourbata), e*t*-*T*arfawi الطرفاوى (Tarfaoui), el-Qwiflah القويفلة (Gouïfla) et enfin el-Mâla*h* المالح (Melah).

(²) P. 119 de l'éd. de Tunis, où l'on a imprimé fautivement قرناطة. Cette mauvaise leçon a été suivie dans l'excellente traduction de M. Fagnan, p. 220.

(³) Cette forme صيد pour le classique أسد est commune en Tunisie, en Algérie et en Tripolitaine. Aux références données par Stumme (*Grammatik des tunisischen Arabisch*, p. 172) et par Marçais (*Recueil en l'honneur du XIV[e] Congrès des Orientalistes*, p. 450), on peut ajouter ce passage de Maqdish (II, 143) et A*h*med an-Nâib, المنهل العذب فى تاريخ طرابلس الغرب (Constantinople 1317 hég.), p. 239.

Mâlek ; l'endroit s'appelle Yûnqâ يونقا, nom rapporté par Maqdîsh t. I, p. 43, et épelé soigneusement, t. II, p. 107. Le même nom est porté par un promontoire situé un peu plus au Sud. Les cartes du Service géographique de l'Armée écrivent Onga, Ounga, d'où notre auteur tunisien tire tranquillement un عنقا et un راس عنقا erronés. — Dans l'oasis de Tûzer, existe un village qui s'appelle Blâd el-*Had*ar بلاد الحضر ; la carte tunisienne le transforme dans un بلاد الحيدر. Au Sud-Est de Qâbes, nous connaissons déjà par le récit de voyage d'at-Tîdjânî (commencement du XIVe siècle d. Cr.) les oasis de Tebelbû تبلبو, Kettânah كتّانة (Ketena des cartes), 'Arrâm عرام ; dans la carte tunisienne elles deviennent العرم, طبابو, كتنة. — J'ai relevé moi-même sur place les endroits de Haddâdj هداج et Sha'bet es-Smâ'lah شعبة السماعلة dans le pays des Troglodytes Ma*t*mâ*t*ah, de Ghannûsh غنوش (1) au Nord de Qâbes ; ces noms figurent ainsi dans la carte : حديج, شابة الزمالة et قنوش, évidemment reconstructions arbitraires des formes données par les cartes françaises (Hadège, Chaba Smala, Grenouch).

Dans la partie septentrionale les fautes sont rares, mais elles ne manquent pas, par exemple, dans le nom du fameux port de *T*abarqah طبرقة que la carte écrit تبرقة, dans Tûkâber توكابر devenu تكابر (2), dans Maktâr مكثر transformé en مكثر (3).

(1) Comparez l'adjectif relatif الغنوشي chez Maqdish, t. II, p. 170, l. 6 d. b.

(2) La différence, petite apparemment, a son importance. D'abord, si l'orthographe de la carte était vraie, les indigènes prononceraient Tkâber ; et le nom même aurait une physionomie parfaitement arabe. Au contraire la véritable forme Tûkâber, avec و, nous montre que nous avons là un nom berbère, fait confirmé par les inscriptions latines qui nous ont conservé l'ancienne forme *Thuccabor*.

(3) C'est une orthographe fantaisiste de certains écrivains modernes. Le *Dictionnaire français-arabe* de Belkassem Ben Sedira, 4me éd., Alger 1886, p. 926, écrit مقطر ! Le même dictionnaire, à la même page, nous donne محرص et طبرسق au lieu de el-Ma*h*res المحرس et Tebursuq تبرسق.

Mais cette carte tunisienne devient un modèle de perfection si nous la comparons à une carte *turque* des provinces de l'*Empire Ottoman* (عموم ممالك محروسهٔ شاهانه خريطه سى) au 1 : 2.000.000, parue à Constantinople en 1317 hég. (1899-1900) et comprenant toutes les régions qui ont appartenu quelquefois au Sultan (par exemple la côte africaine de la mer Rouge, la Tunisie et l'Algérie). L'auteur a mis en lettres arabes ce qu'il trouvait dans les cartes européennes, sans avoir le moindre sentiment de la philologie arabe ; et il a estropié les noms géographiques de l'Afrique du Nord et de l'Arabie d'une façon si horrible que je renonce complètement à vous en présenter des échantillons. Et c'est sur des cartes pareilles qu'on apprend la géographie dans les écoles du Gouvernement Ottoman !

Il serait facile de multiplier ces exemples par des publications arabes sorties des presses de Syrie; mais je ne ferais que vous ennuyer. Nous en avons assez de semblables méprises. Je voulais seulement vous montrer que la question des noms géographiques du monde musulman devient de jour en jour plus grave. Car lorsqu'on fait usage de certaines publications européennes on sait *à priori* que la transcription est défectueuse ; on est sur ses gardes et on ne fait aucun cas de ces matériaux pour des études de toponomastique. On regrette de ne pouvoir pas s'en servir ; mais, du moins, sauf des cas particuliers comme ceux que j'ai rapportés au commencement de ma lettre, on n'est pas exposé à en tirer des conclusions fausses dans les recherches ethnographiques, historiques et linguistiques. Mais quand nous puisons dans les sources orientales, nous sommes portés (et nous en aurions le droit) à



croire que les noms propres orientaux nous sont donnés dans leur forme *génuine*. Nous croyons pouvoir nous fier à des noms écrits par les Orientaux eux-mêmes, et nous prenons pour un matériel précieux les fantaisies d'écrivains ignorants et peu consciencieux. Vous voyez quel péril il y a là pour la science.

Une revision de la nomenclature géographique des pays musulmans s'impose. Ce travail n'est pas possible en Europe, où les informations orales et écrites des indigènes nous font défaut. Comme dans la plupart des cas, ce serait impossible d'établir l'orthographe et la prononciation d'un nom européen par la seule aide d'une transcription arabe, de la même façon c'est impossible de reconnaître l'exacte forme indigène des noms rapportés par des voyageurs européens qui ignoraient l'arabe et les autres langues du pays, et qui n'étaient pas capables de distinguer des sons étrangers à nos idiomes d'Europe. Personne ne pourrait deviner que la grande chaîne du Djebel *Sarro*, dans le Maroc méridional, est en réalité Djebel Sâgherô صاغرو (1) ; que le *Kreider* du département d'Oran est un el-Khîther الخيثر ; que le quartier appelé *Karguenta* à Oran, c'est un Khanq en-N*t*â*h* خنق النطاح ; que le phare oriental de l'île de Djerbah n'est pas au Ras *Turgueness*, mais au Râs Tagermâs تقرماس (2) ; que le théâtre de la bataille d'*Abou Klea* s'appelle en réalité Abû *T*lê*h* أبوطليح, etc. C'est en Orient seulement qu'on peut recueillir

(1) V. as-Sa*h*âwî IV, 28.

(2) C'est la forme courante aujourd'hui, comme je l'ai constaté récemment. La forme un peu plus ancienne est Tagermâst تقرماست, qui nous est donnée par Mo*h*ammed Abû Râs an-Nâ*s*iri dans sa monographie de l'île de Djerbah, p. 7.

tous les renseignements nécessaires ; encore faut-il avoir quelques notions de dialectologie et une bonne oreille pour ne pas s'exposer à des méprises comme celles de feu Mohammed Sadik Pacha, qui, dans son *Guide du pèlerinage* (دليل الحج, Bûlâq 1313 hég.), d'ailleurs si important, écrit (p. 103) السويرجية la localité de es-Suwârqîyeh السوارقية mentionnée par nombre d'historiens et de géographes arabes ; transforme, p. 27, en العكرة le wâdî el-Akrah الاكره du *H*edjâz septentrional, en الشرفا la localité esh-Sharafah الشرفة (p. 15, 140), et enfin nous donne الخضيرة (p. 28) et السفينة (p. 102) au lieu de el-Khu*d*eyrâ الخضيراء et e*s*-*S*ufeynah الصفينة (1).

Ce travail de revision n'a été fait jusqu'ici que pour la Palestine, par initiative surtout du *Palästina-Verein* allemand. MM. Euting, Glaser, Hartmann, Hess, Jaussen, Landberg, Moritz, Musil, von Oppenheim, Sachau nous ont fourni des matériaux précieux pour certaines parties de l'Arabie et de la Mésopotamie ; M. Mouliéras a fait de même pour le Rîf et les Djebâlah du Maroc. Bien qu'il se réfère seulement à une petite partie de la péninsule du Sinaï, l'article du Père Szczepanski dans la revue arabe *al-Mashriq* (nos du 1er et 15 décembre 1906) mérite d'être mentionné ici. Mais ce n'est qu'une bien petite portion des territoires

(1) A p. 117, dern. l., les Bédouins عنترة ('Antarah) sont une simple faute d'impression pour عنزة ('Anezeh). Mais le نبك (Nabk) de p. 28, pour en-Nabt النبط, provient certainement d'une note écrite trop à la hâte dans le carnet de voyage et plus tards mal lue ; car la même faute se retrouve dans la carte. D'ailleurs c'est encore à la suite d'une écriture trop hâtive qu'il a inventé, paraît-il, un el-Farqad الفرقد, doublette du véritable el-Far'iyah الفرعية, et qu'il a enregistré tous les deux sur la route de Djeddah à la Mecque (v. Hess, *Die Geographische Lage Mekka's*, Freiburg i. Schw., 1900, p. 18-19.

où la langue officielle est l'arabe. Pour l'Égypte même [1] nous sommes bien plus arriérés que pour quelque territoire de l'Arabie ; car le dictionnaire de M. Boinet Bey est trop petit, et les volumes du Recensement égyptien considèrent seulement les lieux habités et omettent naturellement la nomenclature orographique et hydrographique, pour laquelle la grande œuvre de feu 'Alî bacha Mubârek et les livres de ses devanciers (Ibn Doqmâq, Ibn al-Djî'ân, al-Maqrîzî) sont aussi tout-à-fait insuffisants.

Quoi faire donc ? La réponse est facile : rédiger des listes aussi complètes que possible, en caractères arabes et en transcription, des noms géographiques des régions où l'arabe est la langue du pays ou la langue officielle ; dresser ensuite des cartes arabes des mêmes régions, n'admettant que les noms dont l'orthographe est certaine.

Je le répète, un travail pareil n'est possible qu'en Orient ; j'ajoute que le lieu d'Orient plus indiqué pour cela est le Caire. Au Caire nous avons cette Société Khédiviale de Géographie, à laquelle vous avez dédié un zèle admirable, et qui a contribué beaucoup à l'avancement des études géographiques ; nous avons aussi l'Institut Égyptien qui pourrait bien donner son concours éclairé à cette entreprise. Au Caire existe un centre puissant d'attraction pour les Musulmans de tout pays : la mosquée d'el-Azhar, dont les étudiants venus des endroits les plus lointains pour-

[1] A l'exclusion de la Basse Égypte, pour laquelle nous avons la carte au 1:200.000, en 12 feuillets, de Mahmûd Bey el-Falaki (خريطة الوجه البحري للأقاليم المصرية عملت بأمر الخديوي بمعرفة محمود بك الفلكي) lithographiée à Leipzig chez Brockhaus en 1289 hég. (1872), et les cartes au 1:100.000 des provinces de esh-Sharqiyeh et ed-Daqahlîyeh, d'el-Qalyûbiyeh, d'el-Manûfiyeh, d'el-Beḥeyrah, d'el-Gharbîyeh. Mais ces cartes si remarquables ne sont plus en commerce.

raient être une source abondante et précieuse d'information. Au Caire enfin, nous avons une élite de Musulmans éclairés, l'esprit ouvert au progrès des études, capables de contribuer à cette œuvre scientifique, et en condition de se renseigner chez les Musulmans d'autres pays, auxquels les arabisants européens difficilement pourraient s'adresser.

Ma critique a été sévère, peut-être ; mais en jouant le rôle désagréable du censeur, si peu d'accord avec mes inclinations personnelles, j'ai voulu jeter un cri d'alarme contre le désordre que je viens de signaler. Pour nous, arabisants ou géographes d'Europe, il s'agit de mettre un frein à un penchant qui commence déjà à avoir des conséquences fâcheuses pour nos études ; pour les Orientaux, il s'agit d'un but national, celui de sauver une partie menacée de leur patrimoine linguistique. Serait-il trop hasardé l'espoir que mon cri d'alarme trouve un écho sympathique en Orient ? Il le serait si je n'étais pas sûr de trouver en vous, cher M. Bonola Bey, un appui très zélé. Vous et notre illustre Président Abbate Pacha, vous avez déjà fait des miracles à la Société Khédiviale de Géographie, où vous avez fait triompher les initiatives les plus avantageuses pour les études géographiques et ethnographiques. C'est vous aussi qui saurez accomplir ce vœu d'une nouvelle collaboration de l'Orient avec l'Occident, pour une entreprise dont on ne saurait assez proclamer l'urgence et l'utilité.

Palerme, avril 1907.

C. Nallino.

2



ATHÈNES EN 1906 (*)

Par le Dr ABBATE PACHA, Président.

Gloire à Athena, Pallas ! En prononçant ce mot fatidique, où flambe, avec le soleil de l'Hellade, tout l'enthousiasme des grands souvenirs de cette terre bénie et rêveuse, on est poussé même inconsciemment, involontairement, à crier avec orgueil le mot de : *Gloire immortelle !*

Nous avons la Grèce en regard. Une douceur sereine, grave et pourtant souriante, embrasse la mer et la terre comme nous en approchons.

Le jour se lève lentement, harmonieusement. Nos yeux s'attachent à ces rivages divins, que le jour naissant colore de la façon la plus diverse et la plus délicate.

Le clair-obscur qui traîne au pied des monts balance pour la perfection le vermeil léger des cimes.

Nous ne tardons pas à être en vue des blanches maisons du Pirée, le port d'Athènes. Nous y voilà :

C'était dans ma grande jeunesse que j'avais vu rapidement Athènes. Je me rendais, d'après les conseils de l'illustre égyptologue Rosellini, en Egypte, en passant par la Grèce.

J'avais eu l'honneur, me trouvant à Naples, d'être présenté au roi Ludovic 1er, l'ami des savants et savant luimême, à qui j'avais dédié un mémoire (1). Son médecin et ami, le célèbre Professeur Walther de Munich, s'étant

(*) Voir Compte-rendu de la séance du 23 février 1907.

(1) Un basso-rilievo di Beni-Hassan, interpretazioni medico-archeologiche, 1844.



intéressé à des expériences sur certains phénomènes de la vision, que je venais d'adresser à l'Institut de France, me conseilla aussi, pour aller en Egypte, de passer par la Grèce, où j'aurais vu le Dr Roser, médecin du roi Othon.

A mon arrivée à Athènes, il était absent avec le Roi, et n'ayant pas un but spécial pour m'arrêter dans cette ville, je profitai du bateau Eurotas qui allait à Alexandrie pour m'y rendre au plus vite, les bonnes occasions pour ce voyage n'étant alors ni faciles ni fréquentes.

J'ai vu donc Athènes rapidement, en fuyant pour ainsi dire, n'en recevant pas d'impressions agréables, mais au contraire mesquines, imbu comme j'étais de la grande Hellade rêvée dans mes jeunes études, et plein d'admiration pour les gestes nationaux de la Grèce contemporaine.

Beaucoup d'années ont passé depuis ce temps: après les récits d'écrivains illustres et consciencieux, puis les éloges et les relations de tout le monde, spécialement à la suite du Congrès d'Archéologie et des Jeux Olympiques qui ont eu un grand retentissement, j'ai voulu, même dans mon grand âge, âge qui ne trahit pas, et par expérience est exempt d'illusions passagères ou fugitives, j'ai désiré, dis-je, revoir l'Athènes de mes anciens rêves, et avec une appréciation plus sereine et indépendante, la juger d'après mes nouvelles impressions qui m'ont produit le grand idéal virtuellement réalisé.

Ces impressions agréables et ravissantes sont la conséquence rationnelle et tranquille des grandes beautés de ce monde où la belle nature désormais, dans ce frémissement général actuel, dans cette monomanie frénétique de vitesse, s'enfuit et se dérobe à l'admiration de ses magnifiques contrées.

Athènes, ouverte à la mer du côté du Pirée et de Phalère, dans la grande vallée de l'Attique est enceinte et fermée de trois côtés, par l'*Aigâleos* Mont St Nicolas, par le *Parnès*, le *Brilessos* et l'*Hymette*.

Dans la plaine s'élève le *Lycabette* Mont St Georges, et au Sud-Ouest les collines de l'Acropole et, tout près, les hauteurs du Pnyx, l'Areopagos et le Mouseion. Tout autour de ces collines se développe Athènes, laquelle suivant certaines interprétations qui semblent certainement très justes et très probables, serait appelée ainsi la *ville des collines* ou des *hauteurs*, nom qui aurait par hasard été imposé par les Phéniciens, de la parole arienne ou sanscrite *thanu*, colline.

Étrange coïncidence :

Roma — Amor, la ville aimée de l'Italie, la ville éternelle, était aussi appellée par sa situation exceptionnelle la ville *des sept collines*.

Athènes et Rome, les deux plus illustres villes du monde ancien, se ressemblent même dans la physionomie de leur constitution originaire, de leur appellation universelle.

Arrêtons-nous à l'imposant spectacle de nature et d'art, à cette charmante Athènes, telle que la plume des plus célèbres écrivains ne pourra jamais atteindre à ses beautés ; beautés naturelles, car c'est précisement dans la simplicité de ces lignes que réside un des plus puissants charmes de cette incomparable nature.

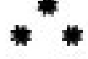
Quand on se souvient de l'Histoire Ancienne de la Grèce, et que l'on se promène au milieu de ses monuments, soit aux endroits historiques inoubliables, soit au sommet de l'Acropole, les impressions et les jugements se perdent pour



ainsi dire, se confondent en une bienheureuse griserie, en un tourbillon de réminiscences, en une confusion délicieuse qui vous enivre, ainsi qu'un nirvana hellénique.

Ne nous occupons pas des détails du musée superbe, de l'Académie, des écoles, des établissements en grand nombre de charité et de prévoyance, fondés tous, par la bienfaisance privée. Nous nous passons de décrire les larges rues et boulevards nouveaux, toutes les bâtisses neuves et les palais de marbre répandus à profusion. Cet ensemble d'art utile et pratique nous inspire l'admiration et le respect sincère dus au vrai patriotisme de ces braves citoyens. De telles œuvres de bienfaisance, je dois y insister et le répéter, m'ont saisi profondément, ont ému toutes mes pensées de la bonté humanitaire et sociale des Athéniens, sentiments qui, difficilement, m'ont été inspirés dans d'autres villes d'Europe. C'est certes ce sentiment suprême d'admiration qui m'a poussé à rédiger ces petites notes consciencieusement, sans prétention, toutes de cœur.

Athènes, cette reine de l'Attique d'après son histoire et ses fastes, dans le passé et le présent, a donné à toute la Grèce l'impulsion pratique et le bon exemple des vertus nationales et citoyennes.



Dès ses origines traditionnelles, Athènes, dans le dialecte ionique, *Athenaie*, *Athenaia* et dans le dialecte dorique *Athéna*, *Athenoia*, était constamment appelée, *Athéna* Pallas d'après le culte solennel de la déesse protectrice qui prenait aussi le titre d'*Athéna-Niko* — Athéna victorieuse. On donnait aussi l'épithète d'*Athéna Polios* avec *Erecteus* dont le culte rituel est décrit spécialement par Euripide. L'*Erecthion* d'aujourd'hui était encore le temple consacré

à la Déesse, quoique le plus riche et magnifique de ses temples fût le *Parthénon*, dans lequel on vénérait la statue admirable de Phidias, l'*Athéna Parthenos*. Cette statue était en ivoire et en or, ses yeux et pupilles étaient en pierres précieuses, qui rayonnaient majestueusement de loin. Pausanias nous en donne une description détaillée. Elle fut détruite et volée. Au musée d'Athènes on admire une copie de cette statue de Phidias, en marbre polychrome.



Phidias avait exécuté aussi une autre belle statue d'*Athéna*, la *déesse guerrière* — *Prômakos*, qui placée sur l'esplanade de l'Acropole était visible du Cap Sunnio — Cap des Colonnes ; la statue y apparaissait, comme pour donner aux yeux des navigateurs le premier ou le dernier salut de la patrie, comme à des fils qui s'en éloignaient ou y retournaient.

Désormais, la capitale de l'Attique avait pris définitivement l'appellation de la déesse Athéna, quoique dans le mythe de Poséidon, elle lui avait été auparavant contestée. Et Athéna Pallas et Athéna Parthenos, y règnent et y triom-

phent éternellement. Mais *Pallas* est l'épithète constante d'*Athéna*. On ne peut rien dire d'assuré sur l'étymologie du mot Pallas. Peut-être cette épithète dérive du mot Pallas, *qui branle la lance*. En effet, Athéna-Pallas porte avec le bouclier la lance en main. C'était, certes, une allusion à sa puissance protectrice. Toutes ces dénominations diverses, symbolisaient pour les Athéniens, les vertus et les influences différentes exercées par la Déesse idéale. Le culte de cette bienheureuse y a de beaucoup et toujours contribué à sa grandeur, à son développement, au concours et à l'admiration de tous les Hellènes. Ainsi donc, à Athènes, la cité est constituée par l'assemblage et la confédération de plusieurs groupes qui subsistaient avant elle.

Pausanias, en visitant l'Attique, releva toutes ses traditions qui lui apprirent des coutumes avant même que Cécrops régnât à Athènes. On voit d'ailleurs que Cécrops ne régna que sur l'une des douze associations qui formèrent plus tard Athènes ; les onze autres étaient alors indépendantes. Le rocher des Cécropides, où s'était peu à peu développé le culte d'Athéna, et qui avait fini par adopter le nom de la divinité principale, acquit la suprématie sur les onze autres états, quand apparut Thésée, l'héritier des Cécropides. Thésée réussit, en effet, à faire adopter dans toute l'Attique, le culte d'Athéna-Pallas, en sorte que tout le pays célèbra dès lors en commun les fameuses Panathénées.

Thusydide nous a décrit avec sa précision habituelle, le genre de vie qui était en ce temps là celui de la plupart des Athéniens. Il nous apprend qu'ils se décidèrent alors, sur les conseils de Périclès, à quitter leurs installations rurales pour se concentrer dans l'enceinte fortifiée d'Athènes.

Depuis qu'Athènes était devenue la ville unique, les



anciennes cités de la région s'étaient transformées en simples bourgs ; mais les habitudes étaient restées les mêmes, et les familles, groupées en communautés domestiques, maintenaient les mêmes affections étroites. La démocratie urbaine la plus ardente était celle qui résidait de préférence au Pirée, où se groupaient les gens de mer, constructeurs, ouvriers, petits trafiquants et industriels de toute sorte. La ville proprement dite, qui grandissait rapidement autour de l'Acropole, formait comme un rempart, comme un intermédiaire d'intelligence directrice entre la turbulente démocratie maritime et la paisible démocratie rurale.

Ce fut alors, comme une conséquence heureuse, qu'avec la cité constituée, commença à s'élever l'amour du sol natal, l'amour de la patrie, car il signifiait la terre des pères, *terra patria*. Platon le dit en ces termes inoubliables :

« C'est la patrie qui nous enfante, qui nous nourrit, qui nous élève », et Sophocle y ajoute :

« C'est la patrie qui nous conserve ».

La Grèce ainsi que l'Italie, a conservé puissamment cette affection dont les Athéniens modernes font un exemple et un inimitable trésor hérité des ancêtres. Par le culte de ces idées fraternelles, Athènes a été presque la seule cité grecque qui n'ait pas vu dans ses murs cette guerre atroce entre les riches et les pauvres.

Ce peuple fraternel, intelligent et sage, avait compris, dès le jour où la série des révolutions avait commencé, que l'on marchait vers un terme où il n'y aurait que le travail qui pût sauver la société. Appuyée fortement aux lois et aux principes élevés de Solon, Athènes a encouragé et rendu honorable le travail, comme l'Athènes



moderne nous donne maintenant un exemple frappant et un encouragement heureux par ses institutions pratiques et dévouées de charité, de secours et de prévoyance en tous genres.

Les temps sont changés, comme tout change. Quoique dans la Société moderne, toutes les idées de l'ancienne constitution des familles, des mœurs, des lois, aient été renversées en partie, le haut sentiment de patrie et de fraternité reste fermement debout et solennel par la volonté et la conscience des grands bienfaiteurs et des vaillants patriotes d'Athènes.

Il est à reconnaître hautement que les Grecs aiment aussi, d'une manière exceptionnelle, le foyer domestique et qu'ils excellent, particulièrement les Athéniens, dans les joies de la famille.

Déjà, dès l'origine d'Athènes, les *phratries*, qui correspondent aux *curies* romaines, se groupaient en grandissant et formaient une tribu. Démosthène, Sophocle, Thucydide, Eschyle, nous parlent assez de ces originaires et intéressantes *phratries*. Elles ont présenté ainsi le bonheur de la Société Athénienne, un comme modèle exemplaire pour les autres parties de l'Attique. Ces fraternelles associations, pour les nommer ainsi se sont maintenues ataviquement dans les meilleures familles de l'Athènes actuelle. Cet esprit d'amour fraternel a eu son origine dès les premiers jours d'Athènes, et cette association de confrères a développé le sentiment élevé des principes humanitaires, qui sont dûs à la philosophie grecque.

Le mot *humanité* paraît être récent dans les langues latines. C'est au VIIme siècle de Rome qu'il apparaît pour la première fois. Cicéron l'emploie fréquemment dans ses



ouvrages. On y lit souvent le mot *humanitas* joint à ceux de *liberalitas*, de *benignitas*, et on doit en déduire qu'il avait le sens de bienfaisance et de générosité.

Les socratiques en Grèce avaient été amenés à en conclure l'unité du genre humain. Socrate, le premier, s'était proclamé citoyen du monde entier. Les sages de Rome ont fait un bon accueil à ces idées, et même ils leur ont donné une forme plus précise et un caractère plus impérieux que elles ne l'avaient chez les philosophes grecs.

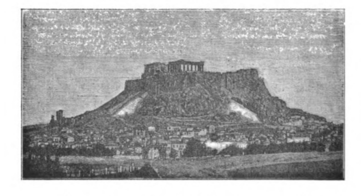
En effet, Cicéron dit: « C'est une loi de la nature que « l'homme veuille du bien à l'homme, uniquement parce « qu'il est homme » (de Officiis) et Sénèque dit: « nous « sommes membres de la même grande famille ; la nature « nous a faits frères » (Lettres). Cela rappelle les anciennes *phratries* des Grecs. Du reste, Cicéron même n'hésite pas à reconnaître que l'*humanité* a été transmise aux Romains par la Grèce et que de là elle s'est répandue dans le monde entier (Pro Flacco). Il en résulte évidemment que ces magnifiques idées humanitaires et fraternelles se confondent avec celles de l'introduction et des progrès de l'Hellénisme à Rome.

« Ce fut, dit encore Cicéron (de Republica), non pas « seulement un petit ruisseau, mais tout un large fleuve « d'idées et de connaissances, qui, de la Grèce coula dans « Rome à pleins bords ».

Il n'y a pas de doute de ce mélange, de ce que les Grecs et les Latins, issus de la même race, ont produit, et que la civilisation du monde moderne, celle dont nous vivons, en est sortie, avec tous les sentiments cosmopolites, de vrai patriotisme fraternel et humanitaire.

Mais avant de rappeler les causes principales qui rendirent Athènes le symbole de la Grèce entière et le point de mire des étrangers, arrêtons-nous, saisis d'admiration à l'Acropole immortelle.

Quand on vient en Grèce, pour comprendre le pays et pour en jouir, c'est à l'Acropole qu'il faut s'adresser soudain. Elle résume toute la jouissance et toute l'élévation morale de l'Hellénisme et du génie athénien.



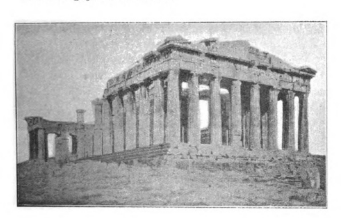
A l'Acropole, chargée de siècles, d'événements et d'émotions, tout respire, tout sent, la pensée de Périclès et la pensée de Phidias, pensées souveraines, mais qui seraient inintelligibles si l'on ne se représentait point la conception morale qu'ils voulaient glorifier dans le Parthénon. Ils conservaient sans doute une religion municipale, un ardent nationalisme.

Pour pénétrer Phidias dans les sentiments qui l'inspirèrent, pour les connaître et en être saisis à première



vue, les Grecs n'avaient qu'à regarder le sanctuaire où la statue colossale d'Athéna, tout or et ivoire, et haute de quinze mètres, trônait étincelante et imposante sur le haut de la colline.

Assurément quand on est sur l'Acropole, on est saisi d'une rêverie soudaine et étrange, et quoique la statue d'Athéna ne soit plus là pour vous éblouir, cependant, en vous, se soulèvent de graves problèmes intellectuels, qui vous obligent à les rejoindre dans un passé fort éloigné. Assurément le Parthénon, avec ses 46 colonnes d'ordre dorique, bâti sous la direction de Phidias, est le plus beau monument qu'on ait construit avec cet idéal et cette perfection logique et séduisante.



Entre le Parthénon et nous, il y a à peu près, 24 siècles : néanmoins par l'intelligence qui vous entoure, par cette intelligence, le νοῦς inspiré par le philosophe Anaxagoras,

dont Athènes fut saisie et que Phidias a reproduit dans sa statue, on sent bien qu'une raison universelle et patriotique était contenue dans le Parthénon. Ce sens et cette intuition faisaient dire à Epictète :

« Malheureux l'homme qui meurt sans avoir gravi l'Acropole. »

On gardera avec enthousiasme toute sa vie, le souvenir de l'éblouissement qu'on éprouve sur l'Acropole et aux alentours. Cette forêt de marbre, cette splendeur des collines tout autour, ce tourbillon de réminiscences qui s'entrecroisent en une confusion délicieuse, vous produisent comme une fascination de mirage hellénique.

Tout près, sous vos yeux, est l'Ilyssus sur les bords duquel se promenait Socrate, qui servit à Platon pour rédiger le charmant passage par lequel s'ouvre le Phédon ; ensuite on voit les collines du Pnyx et du Mouseion : l'estrade où l'apôtre Paul interpréta le *Deo Ignoto* (1).

Voici l'aréopage et la hauteur que Démosthène évoquait toujours en s'adressant à la foule : « Je vous adjure, j'en appelle aux Propilées », et enfin, on s'arrête à la colline poignante de souvenirs de la prison de Socrate, où sur ses pentes, le déclin du jour marqua pour ce sage l'heure de la cigue. En regardant les derniers rayons du soleil sur l'Acropole, le soleil intellectuel de la Grèce s'éteignait aussi (2).

Toutes ces choses d'ensemble, même sans détails, vous saisissent vous étonnent, vous stupéfient, complètement. Quoique le flot barbare ait détruit en grande partie l'Acropole et nombre de ces beautés, une série admirable d'objets,

(1) J'ai su que mon très savant et regretté ami W. Groff, a fait à ce sujet une étude spéciale avant sa mort à Athènes. Je n'ai pas encore les détails suffisants pour annoncer sa découverte archéologique.

(2) Voir mon étude : « La mort de Socrate ». Bull. de l'Institut Egyptien, 1905.

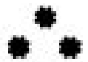


acquis par les musées d'Europe dans les premières années du siècle dernier, nous en donnent heureusement un témoignage frappant. Tels, les marbres et les métopes du Parthénon, au British Museum, à Londres, et les frises au Musée de Munich.

En dehors de tout ce que possèdent maintenant les musées de Paris, de Berlin, de Florence, de Naples et de Rome, le magnifique musée actuel d'Athènes, par les découvertes de nos derniers temps, a dévoilé à nos connaissances tout l'esprit et le génie grecs.

Les fouilles dernières, de Mycènes, de Tyrinthe, de Dodone, d'Olympia et les fouilles de Delos, d'Apollon Ptoios, de Tanagra et d'Epidaure, ont enrichi l'archéologie et l'histoire d'une manière prodigieuse. A tout cela, il faut ajouter qu'Athènes, dans son magnifique musée, abrite des raretés et des spécimens intéressants, la science et l'art de sa grande et ancienne vaillance.

Toutes ces fouilles ont fourni spécialement au musée, par les soins de l'éphore général des antiquités Cavadias, les plus belles découvertes qui sont, sans nul doute, les plus mémorables débris de l'Acropole et l'événement archéologique saillant de la colline sacrée d'Athéna.



A la suprême admiration de toutes ces beautés, surpris par le prestige de tant d'art et de sciences, il n'y a pas de mots à ajouter: le silence intelligent et profond s'impose forcément. Quand on veut dire quelque chose de l'antique Hellade, on n'en dira pas beaucoup dans quelques pages, il faudrait des volumes. L'esprit, les mœurs, les idées de ces temps, toutes choses qui nous font pénétrer dans les

replis de l'âme ancienne, nous disposent pour bien les comprendre, et nous imposent, en nous faisant pour ainsi dire, une âme antique, selon la belle et synthétique expression du grand historien *Tite Live*. Et c'est avec cette âme antique, quoique n'étant pas de sang Hellénique pour secréter toute la pensée Athénienne, que je rappelle en conscience ces choses magnifiques.

Il n'y a pas eu d'erreur dans ma manière d'interpréter ce que j'admirais ; je cherchais un effet. Maintenant que j'aborde la vie avec plus de réflexion et de calme, je m'efforce d'y voir avec des yeux moins abusés de compléxités théâtrales qu'ils n'étaient dans le jeune âge, je dois cependant avouer que l'enthousiasme éprouvé m'a complètement investi et vaincu. Quand on a le souvenir vif, radieux de ce qu'était Athènes, spécialement du temps de Périclès, on sent en soi-même ce que cette antiquité a de rare, de bizarre et touchant.

Je passe outre à vouloir décrire ce qu'on admire dans l'Athènes moderne: les larges rues, les vastes places, ces squares, cette profusion de marbres dans les bâtisses, marbres que le voisinage du Penthélique rend agréable ; les grands hôtels, les belles maisons, les villas cachées dans des bosquets, les palais aux fines colonnades; la Bibliothèque, le palais de l'Académie avec ses deux colonnes élevées sur lesquelles on admire les statues de Minerve et d'Apollon, et aux flancs du grand escalier les statues imposantes de Socrate et de Platon; l'Arsakion, grande institution modèle; l'Université et le Musée, bâtis par des particuliers et parmi toutes ces choses qui rappellent la charité et le patriotisme admirables des grecs, le sympathique et excellent Evangelismos, l'hôpital bienfaisant, sous le patronage de la Reine,



dont la distinguée Directrice, une dame Danoise, et le médecin en chef, un jeune grec très compétent des écoles allemandes, m'ont comblé de prévenances à la visite de l'intéressant établissement où presque tous les lits sont des legs de bienfaiteurs Athéniens. Je passe outre, je le répète, à toutes ces belles choses visibles et vivantes, à tous ces embellissements modernes qui ne nuisent point à la beauté naturelle du site, ni au charme et en même temps à la gravité du trésor artistique légué par les ancêtres.

Mais je ne puis absolument pas passer sous silence les splendides promenades à Phalère et à Kephissia, les acacias, les platanes, les ormes, les lauriers-roses, les vignobles et les enclos de poiriers et de pêchers, les immenses plantations d'oliviers, les splendides villas et les palais tout au long de ces chemins.

Je voudrais aussi vous rappeler encore et vous décrire, si j'avais l'art des poètes et le pinceau des peintres, les merveilles naturelles qui s'étendent autour de l'Hymette. A cette nature indéfinissable il faut un talent particulier pour en relever la physionomie spéciale, dans cette immense plaine lumineuse où des vallons luxuriants séparent des collines arides. Telle est l'Hymette. Que ne peut le rayonnement de la Grèce: il charge de beauté même la nudité de cette montagne. Elle est entourée et enveloppée d'une lumière irrisée et changeante sous un ciel radieux et l'on y admire constamment ce phénomène localisé et surprenant. Les bords et les pentes verdoyantes de l'Hymette, sont tapissés de thyms, de gênets jaunes mélangés à des ronces violettes, des vignes grandissant au milieu de nombreux arbrisseaux reliés par un lierre vigoureux. C'est là que bourdonnent les abeilles et que le miel parfumé et célèbre coule le long du Céphise et de l'Ilissus.

C'est en la contemplation de ces beautés que je m'attardais souvent, sur les traces de mes souvenirs classiques, parmi les temples, les monuments et les débris anciens, au milieu de ces harmonies de la nature et de l'histoire ! moments heureux, où toute pensée prend de l'ampleur, de l'aisance, et pour tout dire, une jeunesse de bonheur et de félicité.

Promenons enfin un rapide coup d'œil vers la charmante Daphné, et ensuite au théâtre et au *Stadium* grandiose où se furent jouées les fameuses Olympiades. Avec l'esprit dispos, il faut pourtant se hâter de jouir de ces visites incomparables.

A peu près à mi-chemin entre Athènes et Eleusis, l'ancienne voie sacrée fait un léger coude, et l'on voit apparaître, blonde et rose, dans les bouquets d'arbres, de myrthes et de lauriers qui l'entourent, Daphné, la joyeuse et séduisante localité.

Le parfum des pins qui descend de la colline, l'ombre de ces cyprès et de ces platanes, de ces lavandes et de ces anémones de pourpre qui s'épanouissent sur ses pentes parmi les bruyères, réveillent à Daphné, dont le nom même est un parfum, le souvenir sérieux et solennel des processions des initiés au vieux culte d'Eleusis. Ces intéressants souvenirs nous suivent à la descente de la colline et au coucher du soleil qui fait vibrer ses derniers rayons sur l'Hymette, le Lycabette et l'Acropole, dont les sommets sont enveloppés de vapeurs opalines aux chatoyantes incandescences de la nacre, tandis que toute la nature se teinte en pourpre, en or, en mauve, en améthyste.

Tous ces charmes éblouissants nous transportent avec la fantaisie aux célèbres initiations des mystères

Eleusiens, et au retour satisfait des anciens ritualistes, en leur ville, l'initiatrice de ces mythes et de ces symboles, la grande patrie Athénienne.

C'était un spectacle surprenant pour Alarique, descendant de Daphné, quand il s'arrêta soudainement en regardant au milieu de ce panorama séduisant et pittoresque, la grande ville convoitée.

Bien à raison Châteaubriand affirme qu'Athènes doit être vue dans sa rayonnante beauté, des hauteurs de Daphné, sur la route d'Eleusis.

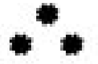
***

Le théâtre Athénien était non seulement une distraction du peuple, mais un enseignement de mœurs et d'idées patriotiques. On y adorait entre temps les tragédies d'Eschyle et les drames de Sophocle. Le peuple se divertissait aussi à la comédie en général et principalement à celle d'Aristophane, et en fit toujours son aliment de prédilection. Les comédies d'Aristophane sont remplies d'allusions à leurs mœurs, à leurs travaux, à leurs passe-temps, aux faits saillants du jour, à une critique mordante et réjouissante.

Ce plein mouvement des esprits, cette pleine allure de propos, cette pleine communication d'idées, nous dévoilent la liberté et l'égalité poussées à un degré que nous avons peine à comprendre. Car, Aristophane, fils de la campagne et de la tradition Athénienne, parle au nom de la terre natale; et c'est l'âme d'Athènes qu'il défend avec ses personnages choisis exprès contre ceux qu'il considère comme les corrupteurs des mœurs et des belles qualités de son peuple, dont il avait aimé, au suprême degré, la spontanéité vive, la droiture héréditaire, la simplicité gra-

cieuse, le patriotisme et la charité publique, et, sous des dehors moqueurs, la bonté native. C'est parfaitement vrai et exemplaire. Si Aristophane vivait maintenant, il n'aurait rien à changer à ses jugements rationnels et mordants pour les appliquer à l'Athènes de nos jours.

Le grand comédien a aussi relevé puissamment la femme Athénienne, attachée par coutume et par tradition, aux vertus domestiques, et, surtout, aux bienfaits du secours et de l'assistance. C'est en effet dans les grandes œuvres de patriotisme et de charité que se sont toujours distinguées les femmes anciennes comme le font aujourd'hui les dames de la moderne Athènes.



Un des plus puissants facteurs de l'unité morale du monde Hellénique et spécialement du grand développement d'Athènes ont été assurément *les Agones* : les jeux publics. Ce n'est pas l'occasion d'énumérer tous ces jeux dont la Grèce s'enorgueillissait avec raison. Je passerai les fameuses *Dyonisiaques* et les *Panathénaia*, qui se célébraient à Athènes ; je signale seulement et particulièrement les jeux olympiques, qui se donnaient à Athènes, tous les quatre ans, au célèbre Stadium. Ces Olympiades, dont la première commença à Olympia, dans l'Elide, datent de l'an 776 avant notre ère. Ces fêtes n'avaient pas seulement un intérêt comme mythe religieux, mais, certes un but hygiénique, civil et politique en même temps. A Athènes, se rendaient les peuples du continent et les insulaires ; cette circonstance se prêtait facilement à réunir les différentes races, à les faire se reconnaître comme membres d'une même famille, en resserrant les liens d'a-

mitié fraternelle que l'hospitalité de la capitale développait puissamment.

Cet effet immédiat des *Agones* et principalement des panagéries Olympiades, se répandait partout, et le Dorien de la Sicile, de Tarente et de Cyrène, ainsi que l'Ionien de l'Asie Mineure, retournait dans sa patrie avec le noble orgueil de se sentir Hellène.

C'étaient les jeune gens d'Athènes qui contribuaient à embellir ces fêtes, par des défilés, des exercices, et gymnastiques, des courses, par leur adresse athlétique, leur vigueur ; et l'applaudissement de l'immense foule du Stadium répondait à leurs vœux, à leurs désirs. Ces brillants cavaliers étaient la parure d'Athènes, et Phidias les a représentés sur la frise du Parthénon.

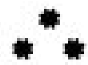
Le Stadium actuel, ce magnifique amphithéâtre, a été plus que restauré; il est tout couvert de marbre. On y accède par un propylée moderne, à côté duquel se dresse la statue d'Averoff, le richard d'Alexandrie, que nous avons bien connu, et qui a dépensé plusieurs millions dans d'utiles œuvres de bienfaisance. C'est dans le Stade que se jouèrent dernièrement les Olympiades. Qu'il me soit permis d'émettre,en la circonstance, mon opinion sincère et dévouée.

Je ne suis point partisan des jeux athlétiques, mais seulement des exercices sportifs, au point de vue de l'hygiène, et non d'une inutile démonstration.

La Grèce, par ses gymnases, ses écoles, son patriotisme affermi, par son nationalisme ancestral, n'a plus besoin de ces efforts musculaires exagérés qui étaient appropriés aux temps anciens. Le Stade pourra mieux servir — du reste les anciens s'en servaient aussi dans un but analogue — à des joutes littéraires et scientifiques, comme émulation à



des débats à de grandes réunions d'intérêt public, à des assemblées d'art, à des congrès nationaux. L'âme grecque y respirera toujours, l'âme nationale sera satisfaite. « L'âme des Grecs », a dit quelque part E. M. de Vogué, « ne s'expatrie jamais ».



Béni soit ton sol ô Athènes ! Dans ta calme et douce beauté on est délicieusement absorbé par ta séduction impérieuse ! En quittant ta splendide demeure, je t'envoie enthousiaste et révérencieux, mon salut avec mes hommages, et je salue de même et du fond du cœur toute la Grèce et les vaillants Hellènes de l'Egypte.

Certes, d'étroits rapports rattachaient la Grèce à l'Egypte. La critique moderne a consacré le triomphe du grand historien Hérodote en lui payant un juste tribut de reconnaissance. C'est de Cécrops et de Cadmus que datent les colonies égyptiennes et phéniciennes en Grèce. L'Egypte y avait introduit les arts et l'alphabet, qui, modifié par les Phéniciens, porta le nom d'alphabet cadméen. Dans la suite, les arts et la science égyptienne étaient tellement renommés que les savants de l'Hellade, comme Platon et autres philosophes, vinrent en Egypte, pour étudier personnellement les connaissances du pays.

Mais ici la grande époque hellénique commence après les conquêtes d'Alexandre. Les Ptolémées, en effet, ont régné en Egypte avec une sagesse éclairée après les grands Pharaons. Avec Euclide et Eratosthéne, et la grande école d'Alexandrie, gloire de la science et du monde, s'affirme que les colonies grecques cultivées étaient reliées moralement au pays du Nil.

Cette terre est rattachée par des raisons ancestrales, à la Grèce entière. Ces liens, plusieurs fois renouvelés, ont été dernièrement rendus plus étroits encore par le nouveau traité de commerce avec le Gouvernement Egyptien.

J'ai été à Athènes, en mai 1906, avec ma fille cadette, enthousiaste, elle aussi, de toutes ces beautés.

En cette occasion, j'ai eu l'honneur d'assister au banquet donné par le Représentant de l'Egypte, Aziz pacha Izzet, (1) banquet auquel assistaient des ministres, de hauts personnages et des dames Athéniennes. Au dessert, on a vivement applaudi à la prospérité des deux pays, on a cordialement porté la santé de S.M. le Roi Georges et celle de notre Auguste Khédive Abbas II. Et je répèterai aussi : « Vivat solennel à l'Egypte et à la Grèce, en saluant avec émotion, cette terre charmante, auxiliaire de l'art, bienfaisante, et créatrice de beauté, la moderne Athènes.

Athènes, qui est le rêve de la jeunesse universelle, l'essence des plus fortes jouissances esthétiques de l'antiquité ; Athènes qui revit dans ses ruines, et qui donne à ses fils, les Grecs, toute la force de la pensée, toutes les volontés et toutes les énergies.

« *Ne attesto, O Atene! i monumenti tuoi,*
« *Le tue tante ne attesto ere immortali* »

(1) Sous-Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, assisté de Mr. Semidei Bey du même ministère.

LES IDÉES COSMOGONIQUES

DES ANCIENS HABITANTS DE L'EGYPTE

Par AHMED BEY KAMAL

CONSERVATEUR ADJOINT DU MUSÉE DES ANTIQUITÉS (*)

I.

La théologie chez les Aborigènes égyptiens.

Un seul Être existe de toute éternité, c'est Dieu, Esprit-puissant à qui l'on doit en réalité l'existence de tout l'univers et la création de tous les êtres. Ce Dieu unique, doué de plusieurs attributs, a été reconnu par toutes ses créatures et particulièrement par le genre humain, œuvre de sa main. Il avait inspiré à l'homme la religion pure et la doctrine de la plus grande sagesse dont nous parlent les Livres Saints.

Nous ne voulons pas, par cette introduction, entrer dans les détails de cette religion pure que Dieu avait instituée pour le monde entier ; mais notre but est de montrer seulement qu'elle a été, dès le début, professée dans l'Egypte primitive.

Les aborigènes égyptiens croyaient, avant la conquête de leur pays par Menès et ses compagnons horiens, en ce Dieu Unique *Noter-Ouà*, qu'ils adoraient et honoraient parfaitement, et ils ne connaissaient pas d'autres divinités

(*) Voir Compte-rendu de la séance du 9 février 1907.

que Lui. En effet, leurs monuments trouvés jusqu'à ce jour ne présentent aucune trace de ces fausses divinités qui sont innombrables et qui ont joué un si grand rôle dans la mythologie égyptienne ([1]). Le culte de ces fausses divinités n'est entré dans la vallée du Nil que lorsque cette terre pharaonique avait été conquise par les Horiens, dont nous parlerons dans une autre conférence. Les théologiens, vainqueurs de cette terre, avaient dès leur établissement, transformé cette religion pure en idolâtrie, en donnant comme noms à quelques-unes de leurs divinités les véritables attributs de Dieu, et en qualifiant chacune d'elles de dieu unique. On peut citer à l'appui de cette opinion quelques-unes de ces grandes divinités nationales, telles que Ptah (en arabe فتاح le Gouverneur qui commence l'Univers est un attribut de Dieu). Les textes égyptiens en parlant de cette divinité nous disent qu'il est le père du Commencement, le suprême, le victorieux des ténèbres du chaos, qui a fourni les éléments de la création ([2]).

Ammon, en égyptien «caché, mystérieux» en arabe الخفى l'invisible, est aussi un autre attribut de Dieu. Son rôle, dans la cosmogonie égyptienne, a succédé à celui de Ptah, c'est-à-dire que Ptah nous représente Dieu dans son rôle d'être qui a précédé tous les êtres; il crée bien les étoiles et l'œuf du soleil et de la lune, il semble bien préparer la matière, mais là s'arrête son action, là aussi commence celle d'Ammon. Ammon organise toutes choses, il soulève le ciel

([1]) Ed. Naville dit dans la première conférence qu'il a faite en 1905, au Collège de France, (p. 5, 37-38) que rien encore ne révèle un culte quelconque chez les aborigènes, sauf une sorte d'étendard planté sur l'une des huttes, et qui peut être ou le totem ou l'animal sacré de la famille dont nous voyons l'habitation.

([2]) PIERRET, *Dict. d'Archéol.*, p. 459.

et refoule la terre; il donne le mouvement aux choses qui existent dans les espaces célestes; il produit tous les êtres, hommes et animaux, etc (1).

Horus, représenté en égyptien par un épervier qui signifie le dieu, le sublime, en arabe العلى, est encore un attribut de Dieu. On sait que Horus était adoré dans plusieurs Nomes de la Basse-Egypte. Enfin, Osiris est le seigneur au dessus de tout, le roi de l'autre-monde qui juge les morts, en châtiant les coupables et en récompensant les dévots. C'est également un attribut de Dieu qui rendra justice au jugement dernier.

Si nous voulions continuer à montrer à quel point le remaniement des attributs et des noms de Dieu est arrivé, nous aurions un long travail à faire; nous préférons, dans le cas actuel, nous borner à ce que nous avons dit, en l'appuyant par les preuves suivantes:

Ces fausses divinités égyptiennes ont été importées en Egypte soit en totalité, soit en partie, ou de l'Inde et de la Chine ou de l'Arabie méridionale.

Chabas nous dit à ce propos que la terre appelée en Egyptien Tou-Noterou, terres divines ou pays divinisé, paraît comprendre l'Inde et la Chine dont les Egyptiens ont pu recevoir les productions et même reconnaître les cultes par l'intermédiaire des Arabes (2). Brugsch ajoute, et son opinion a été admise par M. Maspero et Naville, que les divinités ont été importées en Egypte de To-noter c'est-à-dire de la *terre divine*, appelée également « Pount ». Sur cette terre, les brises passaient, s'imprégnaient de

(1) PIERRET, p. 39, seq.
(2) CHABAS, *Etude sur l'Antiquité historique*, p. 94.

ses parfums et les apportaient parfois aux mortels égarés dans le désert [1].

Du reste, j'ai montré dans une étude spéciale que plusieurs divinités égyptiennes viennent de l'Arabie. On peut vous en mentionner quelques unes telles que Allata, Manata, Bos, Boana, Ridaà, Sirus, Soleil, etc., etc. [2].

Cela démontre sans aucun doute que le culte des faux dieux a passé de l'Arabie en Egypte et c'est pour cette raison que les anciens Egyptiens ont donné à ce pays le nom de « la terre des dieux ».

Conclusion. — L'Egypte primitive ne croyait qu'en un seul Dieu qu'elle appelait Noter-Ouà et ne connaissait qu'une religion pure de toute idolâtrie.

II.

La cosmogonie d'après les Livres Saints et les monuments égyptiens.

La plupart des cosmogonies orientales admettent que l'eau existait antérieurement à la formation des autres éléments, dont les germes étaient confondus et entremêlés dans ce fluide. Les textes égyptiens donnent à cette eau primordiale le nom de Nou et en font sortir tous les êtres, comme le prouve le papyrus hiératique qui dit :

« Ce qu'ont produit tes mains, tu l'as tiré du Nou » [3]. Ce passage concorde avec l'opinion de plusieurs philosophes grecs qui ont soutenu que l'eau était le principe de toutes

(1) Brugsch, *Dict. Géogr.*, p. 382-385 ; 396, 398, 1234-1236.
(2) *Recueil de travaux relatifs à la philo. et à l'archéol.*, T. VIII, p. 11 seq.
(3) P. Pierret, *Etude égyptol.*, I, 4.

choses ([1]), comme le dit le Coran, dont on trouvera le texte plus bas.

Les germes latents de ces choses avaient dormi pendant des âges et des âges dans le sein de cette eau ténébreuse, et quand le temps fut venu, Dieu en tira le soleil qui donne la lumière et créa ensuite le ciel et la terre. Ce fut la première œuvre de la création d'après le concept égyptien que nous allons rapporter.

Une légende nous dit que la terre et le ciel étaient un couple d'amants perdus dans le Nou et qui se traînaîent étroitement embrassés, le dieu sous la déesse. Le jour de la création, un dieu nouveau, c'est-à-dire un élément nouveau, appelé Shou, qui veut dire l'air, sortit des eaux éternelles, se glissa entre les deux et saisissant Nou à pleines mains, l'éleva au dessus de sa tête, à toute volée de ses bras. Tandis que le buste étoilé de la déesse s'allongeait dans l'espace, la tête à l'ouest, les reins à l'est et devint le ciel, ses pieds et ses mains retombaient de ça et de là sur notre sol ([2]).

M. Naville, parlant du soulèvement du ciel, dit :

« Il n'est pas douteux qu'il faille voir dans Shou *l'air* « qui sépare le ciel de la terre ; du reste, le nom du vent « est le même. C'est donc l'air qui sépara le ciel de la terre « et qui supporta ensuite le ciel ; c'est le premier acte de « la création. Avant cela, il n'y avait que Râ-Toum, comme « l'affirme un texte du Livre des morts où le défunt parle « ainsi: Je suis Toum, quand je suis seul sortant de Nou ; « je suis Râ à son apparition, lorsqu'il a commencé son « règne ». Le commentateur ajoute : « Râ a commencé à

([1]) P. Pierret, *Dict. d'Arch.*, p. 375.
([2]) Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Or.*, t. I, p. 127.

« apparaître en roi lorsque la séparation du ciel de la terre « n'avait pas encore eu lieu » [1].

Le Coran, de son côté, affirme ces faits cosmogoniques:

« Les incrédules ne voient-ils pas que les cieux et la terre étaient adhérents l'un à l'autre, que nous les avons séparés et que nous avons créé de l'eau toute chose animée » [2]. Le commentateur ajoute que la séparation eut lieu moyennant un vent que Dieu fit souffler; il se glissa entre les cieux et la terre et souleva ensuite les cieux [3]. La terre, Seb, disent les Egyptiens, a été tramée et chaînée par Neït, déesse de Saïs qui était tissandière [4]. Lorsqu'elle s'amassa et se forma, son effort s'arrêta brusquement avant d'aboutir. Elle fut frappée d'immobilité par le Créateur et demeura comme pétrifiée dans la pose où elle se trouvait. Les mouvements du terrain qu'on remarque à la surface de notre monde sont dus à l'attitude tourmentée dans laquelle elle fut saisie.

Depuis lors, ses flancs se sont habillés de verdure, les générations des bêtes et des hommes se sont succédé sur son dos [5]. Les chapitres VII, 7; XV, 17-19 du Livre des morts admettent que la vie est sortie du sein des eaux, origine commune des animaux et des plantes; cela concorde sans aucun doute avec le verset coranique que nous venons de citer plus haut.

Enfin, beaucoup de monuments nous montrent que le dieu Khnoum, le Nil de la cataracte, avait amassé le limon

(1) NAVILLE, *Les six confér. au Collège de France*, p. 102.
(2) Chap. XXI, 31.
(3) KHATIB EL-SHIRBINI, t. II, 480.
(4) D. MALLET, *Le culte de Neït à Saïs*, pp. 185-186.
(5) MASPERO, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. 1, p. 129.

de ses eaux, en forme d'œuf et en avait modelé sur le tour à potier une figure d'homme. La légende faisait sortir de cet œuf mystérieux le genre humain et la nature entière (1). C'est pourquoi Khnoum est souvent appelé l'âme des dieux, et son titre le plus fréquent est celui de fabricateur des dieux et des hommes. En ce sens, il correspond en arabe à l'un des noms de Dieu المصور, le fabricateur souverain, le modeleur, le façonneur; car veut dire construire, modeler, façonner, etc.

Conclusion. — La cosmogonie égyptienne admet que l'eau existait avant les éléments matériels; elle renfermait la vie et tous les germes des parties du globe. C'est d'elle et au moyen de l'air que le ciel a été séparé de la terre; c'est d'elle que la terre a été formée peu à peu comme l'œuvre d'une tissandière; c'est d'elle, que Dieu, sous le nom égyptien de Khnoum, a formé le corps de l'homme du limon, en lui communiquant un souffle de vie et en lui donnant une âme raisonnable que les Egyptiens représentaient comme un oiseau à tête humaine comme nous dit le Hadis : « Les âmes des martyrs sont renfermées dans des oiseaux verts ».

III.

Les êtres.

AVANT ADAM ET ÈVE

Le chef des croyants, Aly fils d'Abou Talib, auquel on demandait s'il y avait eu avant Adam des créatures adorant Dieu, répondit : oui, Dieu a créé la terre et y a créé en

(1) Pierret, *Dict. Arch.*, p. 374.

même temps des djinns, qui louaient et sanctifiaient Dieu sans relâche. Ils volaient vers les cieux, y rencontraient les anges qu'ils saluaient, et dont ils apprenaient ce qui se passait dans les cieux. Plus tard, quelques-uns se révoltèrent, n'exécutèrent plus les ordres de leur Seigneur et exercèrent sur la terre une tyrannie injuste ; ils s'opprimèrent les uns les autres, ils rejetèrent l'autorité divine et renièrent Dieu pour adorer les êtres semblables à eux-mêmes. Ils cherchèrent la domination si bien qu'ils versèrent le sang et firent naître sur la terre le désordre. Les guerres entre eux se multiplièrent, ils se foulèrent aux pieds les uns les autres. Mais ceux qui obéissaient à Dieu gardèrent leur foi. Or, Iblis était de ceux qui obéissaient à Dieu et le priaient ; il montait vers le ciel et ne le quittait guère, tant était grande sa faveur. Dieu, enfin, leur envoya Iblis avec une troupe d'anges ; il fondit sur les djinns et les détruisit ([1]).

En outre, une autre tradition, mentionnée également dans l'ouvrage de Maqrizi, veut que la terre ait été peuplée de nombreuses races dont les Tamm, les Ramm, les Djinns, les Binns, les Hasan et les Basan. Dieu en créant les cieux, les peupla d'anges et en créant la terre, la peupla de djinns. Ceux-ci devinrent méchants et versèrent le sang. Dieu alors leur envoya une armée d'anges qui en détruisit ou fit captif le plus grand nombre ; parmi les captifs était Iblis, dont le nom était Azazil. Lorsqu'il fut ennemi du ciel, il s'adonna avec ferveur à l'adoration et à l'obéissance de Dieu, espérant un pardon; comme il n'y réussissait pas, la désolation s'empara des anges. Dieu alors voulut leur

([1]) MAQRIZI, p. 15. Trad. Casanova, IV, in-4°, Caire 1906.



faire apparaître le mauvais fond de sa nature et la corruption de son caractère. C'est pourquoi il créa Adam et enjoignit à Iblis de s'agenouiller devant lui afin que son orgueil apparût aux anges et que se dévoilât à leurs yeux ce qui leur échappait de ses secrets desseins (1).

Que la terre ait été peuplée avant Adam, c'est ce qui ressort du texte divin du Coran (ch. II, v. 28).

«Ton Dieu dit aux anges: «J'enverrai mon vicaire sur la terre. Enverrez-vous, répondirent les esprits celestes, un homme qui se livrera à l'iniquité et versera le sang, tandis que nous célébrons vos louanges ?» Je sais, répondit le Seigneur, ce que vous ne savez pas».

Khatib-el-Shirbini dans son commentaire (t. IV, p. 42) dit, d'après une tradition, que Dieu créa le ciel et la terre, et créa (aussi) les anges et les djinns. Il peupla le ciel d'anges et la terre de djinns. Après qu'ils y eurent séjourné quelque temps, la jalousie et l'iniquité naquirent parmi les djinns et produisirent les désordres sur la terre. Dieu alors, leur envoya, sous le commandement d'Iblis, une armée d'anges appelés les djinns qui étaient les gardiens du Paradis. Leur chef était le plus fort et le plus savant. Ils descendirent sur la terre, y chassèrent les djinns aux chaînes des montagnes, au sein des vallées et aux îles des mers. Ils habitèrent ensuite la terre. Ce sont ces anges, à qui Dieu dit qu'il enverra son vicaire sur la terre pour la peupler avec ses descendants à leur place. Les anges craignant de quitter leur agréable demeure qu'ils habitaient depuis longtemps, répondirent: Comment y enverrez-vous un être qui se livrera à l'iniquité et versera le sang ?

(1) MAQRIZI, trad. Casanova, p. 16.



Nahb fils de Gosheb rapporte qu'il y avait avant Adam des gens qui étaient méchants et qui furent détruits par le feu.

Il ressort de ce qui précède qu'il y avait, avant Adam et Eve, des créatures sur la terre qui ont été brûlées par ordre de Dieu parcequ'elles s'étaient montrées méchantes et désobéissantes (1).

Consultons maintenant, à ce sujet, les monuments égyptiens. Un long texte mythologique qui nous rapporte un épisode pareil et qui se trouve gravé dans deux tombeaux remontant à la XIX[e] et XX[e] dynasties, nous fait savoir que le dieu Râ, l'élément du feu, eut à lutter dans ses vieux jours contre l'ingratitude des hommes. Il les a créés et instruits : ils conspirèrent contre lui et il dut rassembler les dieux secrètement dans le temple d'On (Héliopolis) pour aviser au moyen de se défendre. « Voyez les hommes « qui sont nés de moi-même, ils prononcent des paroles « contre moi ; dites-moi donc ce que vous feriez à leur « égard, car voici, j'ai attendu, et je n'ai pas voulu les tuer « avant d'avoir entendu vos paroles ».

Les dieux décidèrent de détruire la race des coupables et la déesse Tafnout, la fille du soleil, c'est-à-dire la chaleur reproduite par le soleil, fut chargée d'exécuter la sentence. Elle descendit parmi les hommes, les massacra et baigna ses pieds dans leur sang, plusieurs nuits durant, jusqu'à la ville de Héracléopolis. Le sang recueilli et mêlé à diverses substances, fut présenté à Râ en sept mille cruches, et le dieu, apaisé par cette offrande, jura que, désormais, il épargnerait le genre humain (2).

(1) BOGHIET EL-TALIBIN, p. 156.

(2) NAVILLE. *La destruction des hommes par les dieux* dans les « Transactions of the Society of Biblical Archeology », vol. IV, 1875, pp. 1-19.



Il résulte des faits que nous venons d'expliquer que les chroniqueurs arabes s'accordent avec les textes égyptiens à propos de l'existence des créatures sur la terre avant Adam et Eve et que ces créatures primitives furent détruites par le feu par la raison qu'elles avaient mis dans la terre les désordres et qu'elles y avaient versé le sang.

IV.

Le déluge.

Les livres saints et les légendes éyptiennes sont parfaitement d'accord pour la formation de l'homme du limon de la terre. Chez les anciens Egyptiens on voit, comme nous l'avons dit plus haut, parmi les nombreuses scènes et particulièrement parmi les statuettes du dieu Khnoum qui est représenté façonnant, sur un tour à potier, une figure d'homme d'un œuf mystérieux, d'où la légende faisait sortir le genre humain et la nature entière. L'Ecriture Sainte nous dit de son côté que Dieu forma l'homme et lui forma également une femme pour compagne. De ce couple sortit le genre humain; mais les hommes, par la suite des temps, se multiplièrent et leurs péchés montèrent à leur comble. Dieu résolut alors de les faire tous périr depuis l'homme jusqu'aux animaux par un déluge universel. Les ordres furent exécutés; les eaux débordèrent et la pluie tomba avec une telle violence que l'inondation dépassa de quinze coudées les plus hautes montagnes. Après cent cinquante jours pendant les quels la terre resta submergée, Dieu fit alors tarir l'eau et l'arche de Noé se reposa sur la montagne d'Ararat, en Arménie.

Nous trouvons un peu plus d'analogie entre le déluge universel et le récit tiré du Livre des morts dans un chapitre très rare, et dont nous n'avons que deux versions toutes deux fort incomplètes. C'est un dialogue entre le défunt et diverses divinités, en particulier Toum. A l'une des questions du défunt, Toum répond par ces mots :

« Voici, je m'en vais défigurer ce que j'ai fait. Cette « terre deviendra de l'eau par une inondation comme elle « était au commencement. C'est moi qui resterai seul avec « Osiris, et je prendrai la forme d'un petit serpent « qu'aucun homme ne connait et qu'aucun dieu ne peut « voir.

« Je vais faire du bien à Osiris, je lui donnerai le pouvoir « sur le monde inférieur, son fils Horus héritera de son « trône dans l'île des flammes ».

Voilà bien un déluge, c'est-à-dire une destruction de ce qui est sur la terre par l'action de l'eau ; ce sera une pluie ininterrompue pendant bien des jours, elle montera comme une forte inondation qui fera de la terre un océan. Le seul survivant ce sera Toum, qui ne cessera pas d'être roi lui-même. Il se cachera, il se dissimulera aux regards comme un petit serpent, celui qui règnera, ce sera Osiris, dont le trône sera si bien établi qu'il transmettra la royauté a son fils Horus (¹).

Partant de ce principe que les théologiens égyptiens, changent le monothéisme et ses doctrines en polythéisme, je crois que ce mythe qui tire son origine de Héracléopolis, dans la moyenne Egypte, n'est autre chose que le déluge universel passé sous forme mythologique pour arriver à

(¹) Ed. Naville, *Annales du Musée de Guimet*, t. XXIV. p. 187-188.



faire de l'épervier qui est le totem des conquérants, un roi divin d'Egypte.

V.

Les Egyptiens préhistoriques.

La plupart des Egyptologues sont presque unanimement d'accord sur ce point que l'Egypte préhistorique était occupée, au temps le plus reculé, par des Africains [1], qui, paraît-il, comprenaient plusieurs peuplades distinctes dont chacune avait eu un nom et un caractère retranché. Ces peuplades, dont parlent les monuments égyptiens, sont les Libyens, les Tamahou, les Tehennou, les Anou, etc., qui ont encore des représentants de nos jours, tels que les Berbers et les Kabyles qui occupent actuellement le nord de l'Afrique.

D'où étaient-elles venues ces peuplades ? L'Ecriture Sacrée et les monuments égyptiens nous donnent à ce sujet les renseignements suivants :

La Genèse (X, 6), et les Psaumes (LXXVIII, 51 ; CVI, 22) désignent l'Egypte sous le nom de Cham fils de Noé. Quelques égyptologues ont rapproché ce nom de Kem, qui est le nom antique de l'Egypte le plus fréquent dans les textes [2] et ont fourni à l'appui les faits suivants :

On sait par la Genèse que la famille de Cham s'était divisée en quatre rameaux, savoir : Kush, Mitsraïm, Phuth et Canaan. Or, Phuth et Kush peuvent être regardés

(1) De Rougé, *Recherches sur les six premières dynasties*, p. 00, et Naville, *Les six conférences faites au Collège de France*, p. 399.

(2) Budge, *The Dwellers of the Nile*, 3me édit., p. 51.



comme s'appliquant à l'Arabie méridionale, au Somal et, probablement, à la partie nord-est confinant à ce dernier pays. Quant au nom de Mitsraïm, il n'a pas été retrouvé jusqu'ici en Egypte, pour la raison que nous donnerons plus bas ; c'est un nom donné par les Hébreux à l'Egypte et emprunté à l'assyrien Musur d'où les Arabes ont fait Misr.

Canaan n'était employé dans les textes hiéroglyphiques que pour désigner le nom spécial d'une localité en Palestine.

En outre, le 13me verset du même chapitre de la Genèse enumère également parmi les fils de Mitsraïm: les Lehabim rapprochés par Brugsch (Géog., t. II, 79) des Libyens, (les Libou des Egyptiens) ; les Chasluhim qu'on ne sait trop où placer jusqu'ici ; les Caphtuhim où l'on pourrait s'accorder à reconnaître les Crétois ; les Pélistim sont les habitants de la Palestine.

Il est donc certain que les fils de Mitsraïm s'étendaient bien au delà de l'Egypte, ce qui fait comprendre comment ce nom n'était pas en usage dans la vallée du Nil. Les renseignements des livres hébreux ne s'arrêtent pas là. Ils donnent encore à Mitsraïm quatre autres fils ou plutôt quatre familles de cette race dont on peut trouver des traces dans les monuments égyptiens.

Les Ludim, les Anamim, les Patrusim et les Naphtuhim. Le fils aîné de Mitsraïm formant la première famille est Ludim qui (nous en retranchons la marque du pluriel *im*) pourra être identifié avec Lud nom sous lequel les Egyptiens se désignaient eux-mêmes.

La seconde famille est nommé Anamim, qui correspond à des Egyptiens et à أنام des Arabes, c'est-à-dire les hommes, les créatures.



La troisième famille, les Patrusim, correspond, comme l'a déjà dit M. de Rougé, à Pa-to-res, le pays du midi, la Thébaïde ou le Sâïd.

La quatrième famille, les Naphtuhim, peut être rapprochée du mot égyptien No-Ptah, la ville de Ptah, c'est-à-dire Memphis ou Basse-Egypte.

A part ces rapprochements, il y a une légende hiéroglyphique qui attribue la dispersion des nations à l'un des épisodes de la révolte des méchants. Un texte d'Edfou nous raconte que Harmakhis, sous sa forme solaire, triompha de ses adversaires, dans la partie méridionale, du nom Apollinopolite. De ceux qui échappèrent au massacre, quelques uns émigrèrent vers le midi et devinrent les Couchites, nègres ; d'autres allèrent vers le nord, ils devinrent les Amou : ce sont les habitants de Palestine, de la Syrie, de l'Asie Mineure, de la Caldée et de l'Arabie ; une troisième colonne se dirigea vers l'Occident, ils devinrent les Tamahou : c'est la race blanche du nord de l'Afrique ; enfin une quatrième colonne partit vers l'est, elle devint les Shasou : ce sont les Bédouins nomades des déserts et des montagnes [1].

Telles étaient pour les Egyptiens, la dispersion et la division des quatre familles humaines, comme on les voit figurées dans le prétendu tableau des races qui décore le tombeau et le sarcophage de Séti I et qui fut imité dans l'hypogée de Séti II.

Un autre tableau du règne du roi Aménophis IV à Tel-el-Amarnah énumère les races humaines dans l'ordre suivant :

(1) NAVILLE, *Mythe d'Osiris*, pl. 21, 2 ; CHABAS, *Etudes sur l'Antiquité historique*, pp. 91-92.



Les Egyptiens, les Nègres, les Amou et les Tamahou ([1]), c'est-à-dire les races rouge, noire, jaune et blanche ; il les met indistinctement sous la direction et sous la protection des dieux de l'Egypte. Aux Egyptiens et aux Nègres présidaient Râ et Horus. Sekhet à tête de lionne était la providence des Asiatiques et des peuples du nord. L'énumération ne comprend pas cette fois-ci les Shasou ou races errantes ([2]).

Il ressort de tous ces faits établis que les quatre dernières familles de Mitsraïm avaient donné à leur première demeure le nom de leur grand-père Cham devenu en égyptien Kem et à la Haute et à la Basse Egypte ainsi qu'à certaines parties du pays, leurs propres noms ou bien des noms génériques. Ces familles primitives venant directement de l'Asie, pays natal de Noé, étaient naturellement du type caucasique. De même, les tribus, qui avaient succédé à ces familles, telles que les Libyens, les Tamahou, les Tehennou et les Anou, avaient encore laissé un souvenir dans le pays, soit par des faits historiques, soit par des villes qu'elles avaient fondées à leur nom. D'après le Coran et les Ecritures Sacrées, Noé, le grand-père de ces familles, ne croyait qu'en un seul Dieu et ne connaissait que la religion pure. Sa lignée a dû, par conséquent, le suivre dans cette pure croyance. Voici le texte coranique :

« Dieu vous a fait une loi de son culte sacré qu'il pres-
« crivit à Noé, qu'il recommanda à Abrahm, à Moïse et à
« Jésus ([3]) ».

([1]) Denkm, III, 97 d.
([2]) Ibd., III, 135, 136.
([3]) Chap. XLII, v. 11.

Les enfants de Mitsraïm et les autres peuplades primitives, dont il a été question plus haut, durant leur séjour en Egypte, conservèrent le culte monothéiste jusqu'à l'époque de la conquête ; mais lorsque Ménès et ses successeurs se furent emparés de l'Egypte et eurent asservi les aborigènes égyptiens, cette religion pure commença à se corrompre et à se transformer en polythéisme sous l'influence de la civilisation des conquérants ; mais, malgré cette transformation, on reconnaît encore dans ce que nous connaissons de la religion égyptienne, l'esprit de la doctrine primitive sous les altérations qu'elle a subies. Ainsi on y retrouve encore la résurrection, le paradis, l'enfer, le jugement dernier, le pèsement des actions et jusqu'au témoignage des membres contre le mort qui a mal agi (1). Nous retrouvons toutes ces croyances sous leurs formes primitives dans les livres sacrés.

Si l'on n'admet pas notre hypothèse, comment expliquer dans un ensemble des croyances primitives, dont quelques unes relèvent du fétichisme le plus grossier, l'existence de croyances qui n'appartiennent qu'aux formes les plus pures et les plus élevées de la religion ?

Il ressort de ce qui précède que les Ludim, les Anamim (2), les Patrusim et les Naphtuhim, ainsi que les autres

(1) Coran, Chap. XXXVIII, v. 65. « Dans ce jour, je poserai mon sceau sur leur bouche. Leurs mains seules parleront et leurs pieds rendront témoignage de leurs œuvres ».

(2) Les Anamim sont mal identifiés avec les Anou par la raison que leurs noms ne se correspondent pas exactement. Les Anou avaient fondé en Egypte dans les temps préhistoriques les deux villes Hermonthis et Héliopolis ; ils se comptent par conséquent parmi les anciens fondateurs des villes dans la partie déjà occupée par les Patursim et les Naphtuhim, ce qui explique qu'il y avait eu entre eux un lien de parenté qui a permis à cette tribu d'Anou d'agir en maître dans un terrain appartenant à ses ancêtres.



peuplades citées plus haut, qui étaient probablement leurs descendants, formaient les habitants de l'Egypte préhistorique et des pays voisins. Ces aborigènes que les égyptologues appellent Africains, connaissaient la poterie et faisaient aussi des vases en pierre grands et petits ; ils avaient des armes en silex ; mais on n'a pas trouvé dans leurs tombes de traces de civilisation, de travail manuel ou de culte quelconque. Ils construisaient leurs huttes en osier dans des enclos formés par des pieux, et destinés en premier lieu à les proteger contre les bêtes fauves.

Ils n'élevaient que les animaux du désert, tels que gazelles, antilopes, autruches, etc.

Ils faisaient usage de l'ivoire et se nourrissaient du produit de leur chasse et de leur pêche. Pour la chasse, ils avaient des arcs et des flèches dont les pointes étaient des pièces de silex, et pour la pêche, ils avaient des petites barques à voile ou à rames, comme celles que l'on voit encore au Musée du Caire. C'est tout ce qu'on peut relever de leurs peintures grossières qui ornent les poteries trouvées dans leurs tombeaux..

CONCLUSION

Nous voyons, dès les époques lointaines des temps préhistoriques, que l'Egypte primitive possédait une religion pure, non entachée de polythéisme ; mais peu à peu cette religion s'altéra. La race conquérante transforma en une miltitude grossière de dieux, le Dieu Unique et chacun de



ses attributs devint un dieu particulier ayant son temple, sa ville et ses animaux sacrés. L'Egypte demeura ainsi plongée dans les ténèbres de cette religion dégénérée pendant une longue suite de siècles, jusqu'au moment où la religion pure revint éclairer et illuminer les esprits de sa lumière semblable au soleil qui, après avoir vu son éclat voilé par les nuages, reparaît de nouveau dans toute sa gloire et sa splendeur.

---

peuplades citées plus haut, qui étaient probablement leurs descendants, formaient les habitants de l'Egypte préhistorique et des pays voisins. Ces aborigènes que les égyptologues appellent Africains, connaissaient la poterie et faisaient aussi des vases en pierre grands et petits ; ils avaient des armes en silex ; mais on n'a pas trouvé dans leurs tombes de traces de civilisation, de travail manuel ou de culte quelconque. Ils construisaient leurs huttes en osier dans des enclos formés par des pieux, et destinés en premier lieu à les proteger contre les bêtes fauves.

Ils n'élevaient que les animaux du désert, tels que gazelles, antilopes, autruches, etc.

Ils faisaient usage de l'ivoire et se nourrissaient du produit de leur chasse et de leur pêche. Pour la chasse, ils avaient des arcs et des flèches dont les pointes étaient des pièces de silex, et pour la pêche, ils avaient des petites barques à voile ou à rames, comme celles que l'on voit encore au Musée du Caire. C'est tout ce qu'on peut relever de leurs peintures grossières qui ornent les poteries trouvées dans leurs tombeaux..

CONCLUSION

Nous voyons, dès les époques lointaines des temps préhistoriques, que l'Egypte primitive possédait une religion pure, non entachée de polythéisme ; mais peu à peu cette religion s'altéra. La race conquérante transforma en une miltitude grossière de dieux, le Dieu Unique et chacun de



ses attributs devint un dieu particulier ayant son temple, sa ville et ses animaux sacrés. L'Egypte demeura ainsi plongée dans les ténèbres de cette religion dégénérée pendant une longue suite de siècles, jusqu'au moment où la religion pure revint éclairer et illuminer les esprits de sa lumière semblable au soleil qui, après avoir vu son éclat voilé par les nuages, reparaît de nouveau dans toute sa gloire et sa splendeur.

VIIe Série. — Numéro 2.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE :

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1908

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

VIIe Série. — No 2.

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1908



LE NIL BLANC ET LA RÉCOLTE DU COTON (*)

PAR

SIR WILLIAM WILLCOCKS, K.C.M.G., F.R.G.S.

EX-DIRECTEUR GÉNÉRAL DES RÉSERVOIRS

Occupé à la troisième édition de « L'Irrigation Egyptienne » je crus nécessaire, l'an dernier, dans l'intérêt de mon livre, d'étudier les eaux du Haut Nil et l'avenir de la culture cotonnière. J'espérais rapporter de toutes les parties de la vallée du Nil des spécimens du sol et des plantes cultivées et avais, en effet, réuni une collection de ce genre ; en fin de compte, malheureusement, je fus trop heureux de revenir en vie et laissai les échantillons se débrouiller comme ils le pouvaient.

En commençant cette conférence, je tiens à témoigner ma profonde gratitude au Dr. et à Mme. Albert Cook, qui dirigeaient l'hôpital de la « Church Missionary Society » à Kampala, dans l'Ouganda. C'est à leurs soins intelligents et dévoués que je dois la vie. Pendant trois mois, leur salon m'a servi de salle d'hôpital et la bonté ainsi que l'affection qu'ils m'ont témoignées m'ont été d'un très grand secours jusqu'à ce qu'il fut possible à ma femme de venir s'asseoir à mon chevet. Les Missionnaires de la Société et les agents du Protectorat s'empressèrent à nous aider et nous ne fûmes même pas privés de la vue des chûtes Ripon, quoique je dusse les contempler d'une litière.

Quand, partant de la Méditerrannée on remonte le Nil jusqu'aux Lacs Equatoriaux, on se rend immédiatement compte que la question du complet développement du pays et celle de la culture du coton n'en forment qu'une seule ; on est frappé de voir combien la vallée du Nil se prête à la culture de cet arbuste qui partout est chez lui.

Le Delta, au nord du Caire, et les parties adjacentes au fleuve, en aval de Béni-Souef, avec leurs températures estivales rafraîchies par des

(*) Voir Compte-rendu des séances des 21 décembre 1907 et 25 janvier 1908.



brises de mer, produisent toutes espèces de cotons de première qualité comme récoltes d'été. C'est cette dernière localité que M. Foaden fixe comme étant la limite méridionale des toutes meilleures sortes. Le climat plus chaud de la vallée, au sud de Béni-Souef et au nord d'Assiout, permet d'employer des graines d'excellente qualité, inférieures seulement à celles du Delta. Mais, entre Assouan et Assiout, l'été est sensiblement plus chaud et les espèces qui conviennent au climat doivent être choisies avec discernement et semées à des époques que détermineront l'expérience acquise et une observation intelligente.

Dans les environs d'Assouan, et avec plus d'intensité à mesure que l'on avance vers le sud, les cotons de qualité inférieure sont cultivés dans les deux saisons, tandis que ceux de premier ordre forment un précieux assolement pour l'été. Ces derniers, d'après l'opinion de M. Greave, qui possède une plantation près du confluent de l'Atbara, doivent être semés entre la dernière semaine de mai et les trois premières de juin. Au nord de Khartoum, l'hiver se fait suffisamment sentir pour exercer une action sur la maturation de ces espèces, mais, au sud de cette ville, nous arrivons dans une région où, en été, la chaleur n'est pas plus forte que dans la partie septentrionale, tandis qu'en hiver, le froid a tellement diminué d'intensité qu'on peut les cultiver en cette saison. A vrai dire, le coton est cultivable ici aussi bien en été qu'en automne ou en hiver. Dans ces parages, j'ai assisté près de Khartoum, une fois à la fin de janvier, et une autre fois à la fin de février, à la cueillette d'excellentes récoltes. On peut admettre que le pays arrosé par le Nil Bleu se trouve dans les mêmes conditions. Sur le Nil Blanc, j'ai vu, en janvier, dans les champs d'expérience, des arbustes en pleine maturité et j'ai pu constater à une des stations où l'on fait le bois que des indigènes semaient du coton sur le talus bordant le fleuve, au moment où il se retirait.

Dans la région des Sedds, sur le Nil Blanc, à partir du confluent du Sobat jusqu'à Gondokoro, partout, on voyait des essais de culture de coton qui était entièrement récolté en janvier. Entre Khartoum et Gondokoro, la température subit des variations extraordinaires. Dans la première de ces localités, janvier est le mois le plus froid de l'année, dans la seconde, on peut dire que c'est le plus chaud.



Au sud de Gondokoro, au delà de Nimulé jusqu'à Massindi, dans l'Ounyoro, dans bien des endroits, on pouvait voir des champs de cotonniers tout blancs quoique la surface plantée fut vraiment insignifiante. Nulle part, sauf à Massindi, la culture n'avait un but commercial. Au gîte de Nimulé, où je suis resté une couple de jours pour examiner l'emplacement du futur réservoir du Haut Nil, le petit jardin qui entourait la maison était rempli de cotonniers en pleine floraison. Les arbustes étaient grands et robustes et les fibres abondantes. Au sud de Gondokoro, il n'y a guère d'irrigation et la récolte dépend entièrement de la pluie. D'après ce que l'on m'a dit, janvier passait pour le mois le plus sec tant au point de vue de la pluie que de la rosée et par conséquent le plus propice pour la cueillette. J'ai voyagé, en février, dans une région considérée, cette année, comme le pays de la soif et, à vrai dire, entre Gondokoro et l'Ouganda je n'ai pas vu de pluie. Partout l'herbe était entièrement brûlée, partout le pays laissait voir une sécheresse exceptionnelle, sauf sur les bords fétides des cours d'eau. Dans les environs de Massindi, j'ai vu des champs de coton d'excellente qualité avec des arbustes d'environ six pieds de haut et couverts de noix blanches. Mais personne ne semblait vouloir se donner la peine de les cueillir. Les champs de bananes et de patates douces absorbent l'attention de la population. Je fus surpris de ne pas trouver de sésame, auquel le climat aurait bien convenu. Il m'a semblé qu'entre Nimulé et Massindi on pourrait cultiver avec avantage du coton d'excellente qualité, si l'on décidait une population active à s'établir dans cette région. Ce ne serait certes pas un petit travail que d'en opérer le défrichement, mais le sol est excellent, le climat très favorable et, chaque année, la bonne saison dure assez longtemps pour permettre que l'on procède à la cueillette et à l'emmagasinage de la récolte.

Dans l'Ouganda, j'ai vu également d'excellentes cultures, des plantes en pleine floraison et une atmosphère pure et claire, excessivement favorable à la récolte. Je doute cependant que dans cette province, on puisse compter sérieusement sur une saison sèche assez longue pour que la cueillette soit assurée dans de bonnes conditions. Au nord du lac, les colons européens semblent préférer le caoutchouc, tandis qu'au sud, d'après ce qu'on m'a dit, ils cultivent plutôt les plantes à fibres. Quant



aux indigènes, leur choix se porte sur les bananes, les patates douces et la canne à sucre.

Au point de vue de la température, il n'y a guère de différence, dans l'Ouganda, entre les saisons. Mais tout le monde considère janvier comme étant le mois pendant lequel on peut compter avec certitude sur la sécheresse. Il y a deux saisons sèches, l'une en été, l'autre en hiver; la cueillette, toutefois, se fait vraisemblablement en hiver. Il en était ainsi du moins pendant mon séjour. Les caravanes allant de l'Ouganda à Gondokoro préfèrent voyager en hiver, car l'herbe est généralement brûlée, le pays est sec, la pluie et la rosée le plus souvent absentes. Ainsi que je l'ai déjà dit, j'ai voyagé en février sans voir une goutte de pluie. J'ai rencontré de nombreuses caravanes portant des marchandises, j'ai vu des troupeaux allant tous dans la direction du nord. Quand le pays sera entré dans la voie du progrès, je suis porté à croire que l'élevage des moutons, des bestiaux et chèvres sera une industrie lucrative dans tout le pays compris entre Nimulé et l'Ouganda et même dans l'Ouganda. Ce genre de travail semble plaire d'avantage au caractère des indigènes que la culture du coton qui demande une certaine activité.

Les opinions peuvent être partagées sur l'avenir des pays arrosés par le Haut Nil et sur la nature des cultures qu'il y aurait lieu d'adopter ultérieurement, mais il est impossible de ne pas reconnaître qu'en Egypte et au Soudan, pendant de longues années, rien ne pourra lutter contre le coton. En Egypte, au sud d'Assiout, la canne à sucre peut, quoique cela me paraisse difficile, être mise sur le même pied que cet arbuste et, au Soudan, le blé peut encore lui être opposé; mais qu'on donne au pays les moyens d'être irrigué et le coton sera le maître incontesté du pays. Mais pour cette culture, en Egypte comme dans la plus grande partie du Soudan, il faut de l'eau, dans le premier de ces pays du 19 mars au 15 octobre, dans le second du 15 mai au 15 mars et partout du 15 mai au 15 juillet, c'est-à-dire alors que le débit du Nil est le plus faible.

Voilà pourquoi la nécessité d'emmagasiner l'eau pour développer la culture du coton est d'un intérêt primordial aussi bien pour le Soudan que pour l'Egypte. Par suite du manque d'eau en été, il est impossible d'avoir recours au riz comme assolement périodique pour rendre au sol épuisé et imprégné de sel de la plus grande partie du Delta, du



Fayoum et d'une certaine superficie de la Haute Egypte, les qualités organiques qu'il a perdues. C'est donc à cette impossibilité de rafraîchir la terre et de lui restituer ce qu'on lui a pris qu'il faut attribuer, pendant les dernières années, l'état stationnaire de la quantité de coton récolté, quoique la surface cultivée ait considérablement augmenté. Plus d'un million d'acres (400.000 hectares) qui pourraient être les plus riches terres à coton du monde sont en friche dans le Delta. C'est pour semblable raison qu'il en est de même de la meilleure partie du Soudan. On peut voyager pendant des jours dans la région nord du Delta et traverser des plaines stériles imprégnées de sel pour cette seule raison, qu'en été, l'eau nécessaire pour établir un assolement de riz et de coton et pour changer un désert en un jardin, fait défaut. Au Soudan, sauf dans quelques rares domaines favorisés, les autorités empêchent que l'on prenne l'eau du Nil à partir du 1er février jusqu'au 15 juillet, qui est le jour de la Saint-Swithun,* et quoiqu'on puisse commencer à irriguer à cette date, il est trop tard pour que le Saint vienne en aide au coton. En janvier, j'ai visité un domaine près de Khartoum, où l'on pouvait voir à la fois de grands champs de coton plantés les uns en juin, c'est-à-dire à l'époque la plus propice, les autres après le 15 juillet. D'un coté, j'ai vu de superbes plaines couvertes de flocons blancs et de l'autre des noix hâtives qui auraient bien eu besoin d'irrigation en mars, mais qui devaient se voir refuser l'eau sans pitié dès le 31 janvier. Comme on ne peut pomper le précieux liquide que le 15 juillet, les semailles ne se font pas à cette date, mais bien longtemps après. On a bientôt l'occasion de constater combien cet état de choses est désagréable.

Je viens de dire que, par suite du volume d'eau insuffisant fourni par le Nil, il est défendu d'y puiser au Soudan, sauf sur des superficies excessivement restreintes, entre la fin de janvier et le milieu de juillet, quoiqu'on puisse en avoir besoin pour le coton dès la mi-mai; et cependant, alors qu'on empêcherait le fonctionnement d'une pompe de 8 pouces (15 centimètres) à Khartoum, vous pouvez voir dans la région s'étendant entre Gondokoro et Konaissa, sur le Nil blanc,

* St. Swithun est le St. Médard anglais

s'échapper par de nombreuses issues un volume d'eau qui suffirait pour irriguer toutes les cultures de coton de la vallée du Nil. Il y a plus de huit ans que notre ancien président, le Dr. Schweinfurth, conseilla de boucher ces issues de façon à commencer à régler le cours du Nil dans les régions où son eau se perd. Comme il le fait toujours, il a donné le meilleur conseil qui se puisse trouver.

J'ai affirmé que pour développer la culture du coton, il était indispensable d'avoir de l'eau au Soudan du 15 mai au 15 mars et en Egypte du 15 mars au 15 octobre.

Le débit du fleuve est suffisant du 1er août au 15 avril ; il faut donc faire face à l'insuffisance existante du 15 avril au 1er août, soit pendant trois mois et demi. La vérité est que le débit du Nil est de nature à répondre aux besoins de l'irrigation de tout son bassin pendant toute l'année, mais il est mal distribué. Le devoir des ingénieurs hydrauliques est de régler ce débit, en prenant de temps à autre ce qui est en excès et en comblant le déficit de façon à faire en sorte qu'il y ait de l'eau toute l'année.

Les barrages du Delta, de Zifta et d'Assiout ainsi que celui d'Esneh qui sera bientôt terminé, ont grandement diminué les difficultés que l'on avait à prendre de l'eau n'importe où quand le niveau du fleuve était bas. L'Egypte de nos jours avec ses barrages bien placés et bien appropriés est dans une excellente position.

Faisant une conférence, dans cette même salle, en janvier 1904, sur le barrage d'Assouan et le lac Mœris, j'ai avancé l'opinion que l'Egypte avait besoin de réservoirs capables d'emmagasiner quatre milliards de mètres cubes, afin de faire face à l'insuffisance du débit du fleuve en été et porter la récolte du coton égyptien de 6.500.000 « hundredweight » (50 k. 782) à 10.000.000 et ajouter L.E. 60.000.000 à la richesse du pays. J'ai dit alors que le réservoir actuel d'Assouan pouvait contenir réellement un milliard de mètres cubes, mais que je l'avais conçu de façon qu'il pût être surélevé de six mètres et emmagasiner un nouveau milliard de mètres cubes. Ceci nous aurait donné deux milliards, tandis que le réservoir du Ouady Rayan nous aurait fourni les deux autres milliards et de plus aurait été d'un secours efficace au pays en temps de crue dangereuse.



J'insistais vivement sur la construction de ce réservoir, car il serait devenu ultérieurement le déversoir du Nil, aussitôt que les travaux de réfection et d'emmagasinage entrepris sur le Nil Blanc auraient assuré à l'Egypte, en été, le volume qui lui était nécessaire. Je préconisais en outre des travaux protecteurs considérables sur la branche de Rosette comme moyen de protéger immédiatement l'Egypte contre toutes crues très dangereuses. Voici comment je terminais ma conférence : « Quand l'eau supplémentaire venant du haut Nil Blanc sera suffisante pour qu'il soit possible de se passer du Ouady Rayan, comme réservoir, il deviendra avec ses canaux le déversoir des grandes crues, comme l'était l'ancien lac Mœris et, l'Egypte, dans le sens le plus large du mot, jouira des bienfaits de l'irrigation pendant toute l'année et sera protégée contre les crues ».

Critiquant ces idées dans son livre magistral « Le Bassin du Haut Nil », Sir W. Garstin approuve l'élévation du barrage d'Assouan dont les dépenses n'excéderaient pas, disait-il, L.E. 500.000 ; il admet également les travaux à entreprendre sur la branche de Rosette, mais est opposé à l'utilisation, quant à présent, du Ouady Rayan, comme réservoir pour emmagasiner l'eau. Il insiste pour que, outre les deux projets dont je viens de parler, on commence l'amélioration du Nil Blanc, ainsi qu'un ou deux des travaux détaillés dans son ouvrage.

C'eût été un bienfait pour l'Egypte si on avait entrepris la surélévation du barrage d'Assouan et la construction du canal du Ouady Rayan avec les splendides talus en aval du réservoir.

Le barrage atteindrait maintenant la pleine hauteur qu'il était destiné à avoir et emmagasinerait deux milliards de mètres cubes. Le canal du Ouady Rayan serait terminé et le Ouady, comme un vrai lac Mœris, serait prêt à recevoir l'excès des eaux du Nil en cas de hautes crues dangereuses; enfin, l'Egypte verrait ses réserves d'été doublées et n'aurait pas à craindre d'être submergée. Aucun argent n'aurait été employé plus utilement que celui dépensé dans ce but, depuis qu'il y a 4.000 ans, le Roi Amenemhat creusa le lac Mœris et sauva le pays des terribles maux causés par les inondations.

Il ne devait pas cependant en être ainsi et quelle est notre position actuelle? Le réservoir d'Assouan ne contient toujours que son unique



milliard de mètres cubes ; des travaux qui exigeront cinq ou six années pour être menés à toute fin sont entrepris afin de le surélever de 7 mètres et l'élargir de 5, de façon qu'il puisse emmagasiner un nouveau milliard et un tiers de mètres cubes, moyennant une dépense de L.E. 1.100.000. Si on l'avait élevé de 6 mètres ainsi que le comportait le projet primitif, point n'eut été besoin de l'élargir; il aurait été achevé en trois ans, aurait coûté L.E. 500.000 et aurait contenu un nouveau milliard de mètres cubes En réalité, on dépense L.E. 600.000 pour se procurer une réserve additionnelle d'un tiers de milliard de mètres cubes.

Cette dépense supplémentaire de temps et d'argent, suivie d'un résultat si insignifiant, peut certainement être considérée comme un de ces travaux peu rémunérateurs auxquels le gouvernement s'oppose aujourd'hui de toutes ses forces. On construit cette nouvelle base de 5 mètres, non sur des fondations conçues et préparées pour supporter un mur massif, sujet à une poussée variable à l'infini, mais sur un tablier construit et imaginé dans le but d'assurer le long de sa surface un écoulement sans danger. Cet assemblage disparate de maçonnerie hétérogène doit être rattaché par d'innombrables barres de fer au revêtement en aval du barrage principal et, si le nouvel ouvrage subit des affaissements, comme cela peut se faire, il rentre dans le domaine des choses possibles qu'il enlève le parement du barrage qui, tel qu'il est construit, n'a aucune homogénéité avec la maçonnerie intérieure. Cependant, pour autant que je sache, il est essentiel, et cela dans l'intérêt de leur stabilité et de leur existence, que les ouvrages en maçonnerie, sujets à la poussée toujours variable des eaux, dont le niveau monte et descend dans les réservoirs qu'ils ont créés, soient homogènes. Que le barrage puisse être surélevé de 6 mètres sur la base actuelle, c'est ce dont tous les ingénieurs hydrauliques de ce pays ont reconnu la possibilité; mais c'est en vain que j'ai essayé d'approfondir les motifs qui ont décidé feu Sir Benjamin Baker, ingénieur Conseil du Gouvernement, à préconiser une surélévation de 7 mètres, alors qu'il s'est opposé à celle de 6 mètres.

Il aurait pu proposer 5 mètres comme une mesure ne comportant aucun danger. La seule raison que j'ai trouvée, et je le dis en toute



sincérité, est que le travail, tel qu'on l'exécute maintenant, lui a permis en sauvant la face, d'abandonner la position qu'il avait prise lorsqu'il était en désaccord avec Sir William Garstin, et qu'il soutenait que le barrage ne devait pas être surélevé. Voici la critique de ma proposition formulée par Sir William Garstin, telle qu'elle a paru au *Journal Officiel* le 15 mars 1905 : —

« Dans mon dernier rapport sur le bassin du Haut Nil, j'ai discuté la proposition de Sir William Willcocks et me suis joint à lui pour conseiller que le barrage actuel fût élevé de 6 mètres au-dessus du niveau actuel du réservoir. Avant de faire cette proposition, je m'étais assuré, à l'aide des calculs faits par M. Webb et ses ingénieurs, que *conformément à toutes les théories acceptées relativement à la construction des digues* les garanties de sécurité étaient suffisantes pour permettre la surélévation du barrage, sans qu'il y eût à craindre un échec dans la construction.»

Feu Sir Benjamin Baker était un grand homme dans toute la force du terme; il était accoutumé aux grandes choses, et quand il se trompait il ne se trompait pas à moitié. Son erreur coûte maintenant à l'Egypte Lst. 600.000. Personne toutefois n'a été dupe et tout ce travail à l'emporte pièce, ce colossal gaspillage de deniers publics se prête à la critique des ingénieurs indépendants d'Egypte qui connaissent l'histoire du barrage (*).

On aurait réalisé une nouvelle économie de L.E. 250.000 en renonçant à l'écluse, ouvrage ne pouvant donner aucun profit, comme étant une conséquence de la construction du chemin de fer de Berber à Souakim, ainsi que je l'avais proposé dans mon premier rapport sur Assouan en 1891.

Le chemin de fer est terminé maintenant et l'écluse n'a qu'une valeur platonique. Cette économie de L.E. 600.000 plus 250.000, soit 850.000, suffirait pour couvrir plus de la moitié de la dépense des réservoirs à établir sur le Nil Blanc pouvant emmagasiner trois milliards de mètres cubes et fournir la totalité des deux milliards nécessaires à l'Egypte, plus un demi-milliard pour le Soudan. Je suis ici aujourd'hui pour vous expliquer ces travaux.

Le Nil commence à Khartoum à la jonction du Nil Bleu et du Nil Blanc. Le premier porte toujours le même nom depuis sa source au

(*) Voir page 93.



lac Tsana, en Abyssinie, jusqu'à son confluent près de Khartoum. Le second malheureusement a de nombreux qualificatifs, et par une véritable ironie, s'appelle le Bahr-el-Djebel ou fleuve des montagnes dans la partie qui traverse les terribles marais de la région des Sedds. Aucun européen n'a osé traduire ce nom dans la langue de son pays. Dans ma conférence, j'appellerai le fleuve «Nil Blanc» depuis sa naissance dans le lac Victoria jusqu'à Khartoum.

Les véritables sources du Nil Blanc sont les lacs Victoria, Kioga, Edouard et Albert Nyanza, vraie réunion de réservoirs. Quand le fleuve quitte le lac Albert, il est généralement à son plus bas niveau en avril et, très graduellement, arrive à son maximum en novembre. Par suite de l'effet régulateur des lacs équatoriaux il n'y a pas de différence appréciable entre son débit quand les eaux sont basses et quand elles sont hautes. Ce débit est rarement inférieur à 600 mètres cubes et supérieur à 1000 mètres cubes par seconde.

Pendant quelque 220 kilomètres, après avoir quitté le lac Albert, le Nil Blanc court de Wadelai à Nimulé ; c'est un large cours d'eau au courant lent et couvert d'îles et de marais de papyrus ; en approchant de Nimulé, il se retrécit, décrit un angle droit abrupt et pénètre dans une gorge rocheuse longue de 150 kilomètres qui a décidé les premiers voyageurs arabes à l'appeller Bahr-el-Djebel. Les couches granitiques de Nimulé formeraient un point excellent pour l'établissement d'un réservoir avec barrage. Le travail ne serait pas coûteux, puisque le débit n'excède jamais 1200 mètres cubes d'eau claire par seconde. J'ai passé des heures à cet endroit, voyant en rêve le grand régulateur de l'avenir.

Dans la partie rocheuse en aval de Nimulé, le fleuve reçoit de nombreux torrents qui, en temps de crue, élèvent considérablement son niveau, mais qui, à vrai dire, sont d'un faible appoint quand les eaux sont basses. Un peu plus loin que ces rapides, se trouve Gondokoro, où le débit du fleuve peut atteindre 2500 mètres cubes au maximum, mais tombe rarement en dessous de 600. On peut donc tenir pour acquis qu'ici, on est en droit de compter sur un minimum de 600 mètres cubes et que rien, pour ainsi dire, de l'eau venant des grands lacs, n'a été perdu. En avant de Gondokoro, la scène change.



Sur les 200 kilomètres jusqu'à Bôr, le Nil Blanc a une bonne vitesse ainsi qu'une bonne section, et aux basses eaux, est confiné dans son chenal. On constate de nombreuses issues dans la direction des marais et des dépressions. Le fleuve coule dans une large vallée que l'on pourrait comparer aux « Kadirs » des cours d'eau de l'Inde avec « Bangar » ou hauteurs des deux côtés. Le débit minimum peut être évalué à 550 mètres cubes, par seconde. On commence à perdre une partie de l'eau venant des lacs. La vallée est pleine d'herbes hautes et courtes, là où la terre est sèche ou bien la profondeur de l'eau insignifiante, et de papyrus quand cette profondeur est considérable.

De Bôr, près de Ghaba Shambé, sur 200 kilomètres encore, le Nil Blanc quitte les hautes terres et, quoique débordant en toute liberté pendant la crue, coule aux basses eaux entre des espèces de talus formés de dépôts sablonneux et couverts d'herbes. Ici, les issues sont fort nombreuses et servent à alimenter d'énormes dépressions naturelles qui jouent le rôle de sortes de réservoirs, quoique au moment de la décrue, les pertes soient sérieuses. Tandis que l'herbe s'étend à l'horizon, nous avons de la terre à notre disposition, ce qui permettrait de contrôler le cours d'eau dans une proportion raisonnable. Nous sommes dans le Delta d'une rivière à l'état d'embryon.

De Ghaba Shambé au lac No, sur une longueur de 400 kilomètres, nous traversons la vraie région des Sedds. Partout, on rencontre le papyrus. Cette horrible plante peut, semble-t-il, pousser dans 5 mètres d'eau et atteindre 10 mètres de hauteur, car elle est certainement élevée de 5 mètres au-dessus du niveau du fleuve. Elle paraît capable de former un bloc n'importe où ; aussi, éprouve-t-on une réelle admiration pour les grands lacs, quand on songe qu'ils ont pu emmagasiner suffisamment d'eau malgré la décrue pour permettre au Nil Blanc de maintenir un chenal ouvert à travers ces affreux marais. Avant de séjourner longtemps dans ces régions on hait le papyrus d'une haine qu'il est difficile de concilier avec le véritable plaisir qu'on éprouve à saluer pour la première fois son magnifique et gracieux feuillage. C'est un spectacle des plus curieux dans ces marais extraordinaires que de voir de grands feux sur des milles et des milles, brûlant dans ces vertes forêts de roseaux, comme de l'amadou.



En règle générale, nous perdîmes ici la terre de vue ainsi que sa surface couverte d'herbes ; de temps à autre, cependant, nous rencontrâmes quelques arbres rabougris que nous saluâmes avec plaisir. Les contingents d'eau apportés par la crue traversent les marais et se frayent comme ils le peuvent un chemin parmi les papyrus, tandis que le Nil Blanc, dont le courant est réduit à une largeur de 50 à 100 mètres et à une profondeur de 5 mètres, se dirige vers le nord. Il décrit une courbe, puis une autre d'une façon exaspérante et en dépit des moustiques, on regrette de ne pas être sur une drague coupant les coins et donnant au fleuve une direction raisonnable. Au milieu de chaque courbe se trouve généralement un lac en communication avec le courant principal. On se demande si ces lacs perdent plus d'eau par l'évaporation qu'ils n'en conservent comme réservoirs servant d'auxiliaires au moment de la décrue. Le chenal qui existe actuellement représentant pour moi une valeur qui n'est certes pas à dédaigner, quelqu'exaspérant et irritant qu'il puisse être, je partage absolument l'opinion émise par Sir William Garstin dans son premier Livre Bleu sur le Haut Nil lorsqu'il recommande de l'améliorer et de le tenir fermé. En l'abandonnant, on courrait le risque de se retrouver aux prises avec des difficultés inextricables. Un mal connu vaut mieux qu'un mal inconnu.

Jusqu'à cet endroit, le Nil Blanc s'est toujours dirigé vers le nord ; au lac No, il rencontre la Rivière des Gazelles et tourne brusquement vers l'est. Le nouvel affluent augmente dans une faible proportion le débit du grand fleuve. Mais, avec ses tributaires, il contribue à alimenter, non dans une faible mesure, les dépressions et les marais de ces régions désolées. Le rôle que jouent ces cours d'eau est humble et pourtant, pendant les années de sécheresse, le Nil, s'il était dépourvu de leur concours, pourrait, à Khartoum, se trouver à sec. Cette rivière est une sorte de réservoir, comme le Nil Blanc tout entier du reste, qui, ici, emmagasine l'eau et, là, la gaspille.

Après avoir quitté le lac No, nous nous dirigeons vers l'est pendant environ 130 kilomètres, avec une largeur d'environ 100 mètres pour commencer et de 400 environ pour terminer. L'affreux papyrus a disparu, les rives peu élevées peuvent être aperçues aux basses eaux,



mais disparaissent en temps de crue. On pourrait parfaitement procéder ici à une réfection du fleuve et en empêcher le gaspillage quand son niveau est bas.

Le débit d'été qui, à Gondokoro, est rarement moindre de 600 mètres cubes par seconde et parfois s'élève à 900 tombe, ici, à 300 dans les mauvaises années et à 450 dans les bonnes. En réalité, presque la moitié du volume d'eau provenant des grands lacs se perd entre Gondokoro et le confluent du Sobat. Ici, les dragues devraient faire des merveilles et le courant contribuerait pour sa quote-part entière à approfondir et élargir le chenal. Sir William Garstin a remarqué que le fleuve creusait son lit à mesure que l'on faisait disparaître l'obstruction produite par les Sedds.

Coulant dans la direction de l'est dans un large chenal en pente douce, avec des rives en talus faciles à être submergées, le Nil Blanc rencontre le Sobat et tourne brusquement vers le nord, en conservant, en amont de son confluent, une couleur de tourbe pendant les douze mois de l'année. Le Sobat, en temps de crue, ne charrie pas assez de limon pour qu'on en puisse parler, cependant il en a plus que le Nil Blanc. Le Sobat a déposé presque entièrement le sien dans les marais traversés vers le milieu de son cours, marais qui agissent comme des réservoirs et arrêtent son débit de telle sorte qu'à son confluent il atteint son maximum en novembre, plusieurs mois après que la crue s'est fait sentir dans les régions supérieures.

Maintenant, le Nil Blanc, tout à fait en amont du Sobat, a, comme cette rivière, son plus bas niveau en avril et mai. Les deux cours d'eau commencent à monter ensemble et nous voyons un des spectacles les plus curieux de toute la vallée du Nil, surpassé seulement en intérêt par ce qui arrive à Khartoum, plus bas. Le Nil Blanc peut facilement submerger ses rives tandis que le Sobat est confiné dans son chenal ; après son confluent, il a un faible courant, semble être la continuation du Sobat et ne peut véhiculer les deux crues. L'eau monte au confluent et inonde le pays tout entier. Tandis que le Sobat resserré dans son lit augmente graduellement son débit de 100 à 1000 mètres cubes en octobre et novembre, le Nil Blanc en aval diminue réellement le débit qu'il dirige vers le nord et augmente celui qu'il répand dans la



région. Ces eaux contenues, qui se sont éparpillées sur le pays, forment un lac temporaire qui s'écoule petit à petit en décembre, janvier et février quand le Sobat baisse. Voilà encore un grand réservoir naturel du Nil Blanc que l'on peut utiliser.

Depuis son confluent avec le Sobat jusqu'à Khartoum, le Nil Blanc mesure 840 kilomètres ; dans la partie méridionale de son cours, son niveau baisse légèrement, tandis que dans les 500 kilomètres en aval de Khartoum, il ne subit pas de modifications pendant la crue et est en réalité un long lac. Dans la partie inférieure, on peut admettre qu'il a un kilomètre de largeur pendant la crue, quoique dans beaucoup d'endroits, avec ses îles, ses marais, ses dépressions et ses inondations, cette largeur atteigne plusieurs kilomètres. L'eau qui forme ces inondations retourne au fleuve à la décrue par des voies d'écoulement à la surface et souterraines. Ces dernières constituent un facteur très important tout le long du Nil depuis le confluent du Sobat jusqu'à la Méditerranée et, plus on étudie la question, plus augmente le respect que l'on éprouve pour Lombardini, le grand ingénieur hydraulique du siècle dernier qui, avec une précision extraordinaire, a soutenu qu'il en était ainsi.

Les eaux du Nil Blanc se dirigent fort lentement vers Khartoum où la moyenne minimum, soit 450 mètres cubes par seconde, est constatée en mai. Le courant est, à vrai dire, dépourvu de limon, avant que les ondes boueuses du Nil Bleu se soient confondues avec lui.

A Khartoum, les deux branches se réunissent. Il n'y a pas au monde de plus grand contraste ; le Nil Bleu est un vrai Bahr-el-Djebel, un fleuve de montagne drainant la partie méridionale et la plus pluvieuse de l'Abyssinie.

En temps de crue, c'est la principale source du Nil. Avec des eaux limoneuses et se gonflant facilement, renfermées dans son chenal, il monte rapidement à Khartoum et non seulement alimente le fleuve principal mais envahit le Nil Blanc, arrête son courant, et, pendant la crue, convertit les 500 derniers kilomètres de son cours en un lac. Le Nil Bleu a son niveau le plus bas en mai et est parfois presque à sec en été, tandis qu'au commencement de septembre, il peut avoir un débit de 12.000 à 14.000 mètres cubes par seconde. Ces chiffres sont supé-



rieurs à tout ce que nous avons constaté. Certes, si l'on ne considère que l'époque de la crue, le petit doigt du Nil Bleu est plus épais que les reins du Nil Blanc.

Qu'on me permette ici d'ouvrir une parenthèse et de dire que si jamais Khartoum voit des années comme 1874 et 1878 et si on maintient les digues qui la protègent au niveau où je les ai vues en janvier, il est plus que probable que le Nil Bleu coupera vers le Nil Blanc en passant par la ville qui sera sous un mètre d'eau.

Mais, revenons au grand fleuve. Ce n'est qu'après le 15 septembre, alors que le Nil Bleu a baissé déjà régulièrement et continuellement, que le Nil Blanc commence réellement à avoir un débit, débit qui atteint son maximum moyen en octobre, quand il roule les eaux emmagasinées en amont de son confluent aussi bien que celles arrivant du sud. Au sud de Khartoum, sur le Nil Blanc, nous avons un troisième réservoir de grande capacité que l'on peut bien utiliser. En toute vérité, il n'est pas incorrect de dire du Nil Blanc qu'il est réellement, avec ses réservoirs naturels, le fleuve de la moderne Egypte dont l'irrigation dure toute l'année, comme le Nil Bleu était celui de l'ancienne Egypte avec son système de bassins.

J'ai extrait ce qui précède, pour la plus grande partie, de mon travail « Le Nil en 1904 » qui contient un résumé succinct de l'ouvrage de Sir William Garstin « Le Bassin du Haut Nil ». Livre en main, j'ai contrôlé ses dires sur les lieux mêmes et je me fais un plaisir de reconnaître leur justesse, l'absence de parti pris qu'on y constate et, à de très rares exceptions près, leur exactitude. En me basant entièrement sur ces données, j'ai proposé dans le livre cité plus haut, Nimulé, le confluent du Sobat et Khartoum comme emplacements de réservoirs futurs. Mes propres observations ont confirmé cette manière de voir. Je suis redevable de nouveaux renseignements à M. Dupuis, au Dr. Balfour, au Dr. Beam. Ceux qui veulent comprendre les questions scientifiques se rattachant au sol, aux eaux et aux produits du bassin du Nil, doivent faire un pèlerinage à cette Mecque de la science de la vallée du vieux fleuve, je veux dire l'aile gauche du Collège Gordon, où préside le Dr. Balfour. Là est publiée l'Iliade savante du Nil, je veux dire le « Report of the Wellcome Research Laboratories », où



l'individualité scientifique perce si exactement à chaque page. Khartoum n'édite pas d'Enéïde scientifique, où le pieux Enée occupe toute la place et où ses lieutenants de valeur ne sont que *fortemque Gyam, fortemque Cloanthum*, tous à l'accusatif et dont l'unique espoir d'arriver à la célébrité réside dans une publication attardée.

Nous avons vu que le Nil Blanc n'est d'un bout à l'autre qu'une série de réservoirs; à l'état actuel, il emmagasine un volume d'eau immense et nous avons remarqué qu'il existe trois endroits particulièrement propices à l'établissement de régulateurs: Nimulé près du lac Albert, le confluent du Sobat et Khartoum. La seule chose que l'on ait à faire consiste à régler ces réservoirs existant déjà, de façon qu'ils puissent donner leurs eaux quand on en a besoin et non quand ils suivent la loi de la nature. L'œuvre des dragues consistera à maintenir les communications entre les différents réservoirs en élargissant et approfondissant quand cela sera nécessaire, en raccourcissant ici une longue courbe inutile, en bouchant là avec de la terre draguée une issue par où l'eau est gaspillée. C'est un travail que l'on commencera bientôt puisque les dragues sont commandées. Reste maintenant à utiliser chacun de ces réservoirs de façon que le Soudan soit assuré d'avoir sa provision d'eau complète du 15 mai au 15 juillet et l'Egypte du 15 avril à la fin de juillet.

De ces travaux, celui par lequel il semble préférable de commencer, serait la réfection du Nil Blanc près de Khartoum. Deux digues de terre à cinq kilomètres de distance l'une de l'autre, soutenues avec de la pierre s'étendant le long de la vallée et munies d'une écluse et d'un barrage comme celui qui est en construction à Esneh, mais n'ayant que 30 ouvertures au lieu de 120, ainsi que c'est le cas dans cette localité, maintiendraient, d'après mes calculs approximatifs, 8 mètres d'eau, ne coûteraient pas plus de L.E. 1.250.000 et formeraient un réservoir pouvant emmagasiner entre deux milliards et demi et trois milliards et demi de mètres cubes d'eau. La construction de cet ouvrage à l'extrémité du Nil Blanc présenterait l'avantage de permettre aux eaux qu'on ne retiendrait plus, de couler immédiatement dans le Nil et de gagner rapidement l'Egypte. En laissant passer la masse liquide au commencement de l'été et en maintenant le barrage d'Assouan plein



aussi longtemps que possible, la perte par évaporation serait réduite à son minimum et les voies d'écoulement souterraines vers le fleuve atteindraient leur volume maximum. Celles-ci pourraient même contre-balancer dans une grande partie de la perte subie par l'évaporation. Pour donner une compensation aux gens dont les terres seraient envahies par l'eau du réservoir, il ne serait pas dépourvu de sagesse de construire une pompe élévatoire sur le Nil Bleu à quelque 15 kilomètres au-dessous de Khartoum et d'irriguer le triangle formant l'extrémité du Ghezireh. Les bénéfices payeraient la construction et les frais d'entretien, tandis que la dépense totale pour environ 10.000 acres (4000 hectares) y compris les pompes et tous travaux relatifs à l'agriculture et à l'irrigation n'atteindraient pas L.E. 250.000. Ces L.E. 250.000 ajoutées aux évaluations relatives au barrage, soit L.E. 1.250.000 portent le total à L.E. 1.500.000 pour trois milliards de mètres cubes d'eau.

Alors que le Nil Blanc possède des réservoirs naturels que l'on peut utiliser sans frais excessifs et qui sont d'une étendue suffisante pour répondre aux besoins de l'Egypte et du Soudan, c'est certainement faire preuve de peu de sagesse que de procéder à des expériences coûteuses sur le barrage d'Assouan et que de le soumettre à une poussée qu'il n'était pas destiné à supporter, tout cela dans l'unique but de se procurer une partie de l'eau nécessaire à l'Egypte et que le Nil Blanc peut fournir.

Ce serait un jour heureux pour Khartoum que celui où l'on verrait autour de la ville 10.000 acres de terres irriguées toute l'année. Avec l'eau à sa disposition du 1er janvier au 31 décembre, la « New Egyptian Company » pourrait également entreprendre la culture de 20.000 acres (8.000 hectares) au nord de Halfaïa et de Khartoum; cette dernière ville se trouverait être le centre d'un jardin, et si ses habitants désiraient voir une tourmente de sable au Soudan, il faudrait qu'ils entreprissent un voyage en chemin de fer. En outre, le Soudan, avec ses réservoirs gigantesques assurant à l'Egypte pendant toute l'année son irrigation, deviendrait une véritable mine d'or et n'imiterait plus, comme il le fait aujourd'hui involontairement, les deux filles de la sangsue qui crient continuellement « donnez, donnez ».



A l'embouchure du Sobat, il faudrait des ouvrages semblables, mais moins importants que ceux de Khartoum; leur prix de revient ne serait moindre. L'eau emmagasinée, quand on lui aurait donné libre cours, s'écoulerait sur les derniers 840 kilomètres du Nil Blanc avant d'arriver à Khartoum avec une forte perte. L'emplacement de la capitale du Soudan est donc le meilleur des deux.

Le barrage de Nimulé ne pourra nécessairement être construit que quand les deux parties du cours du Nil Blanc, situées en aval et en amont du passage rocheux qui se trouve au sud de Gondokoro auront été réunies par un chemin de fer et quand les dragues auront mis le fleuve en état d'écouler le volume d'eau qui lui sera fourni. Un ouvrage de ce genre, laissant passer un maximum de 1200 mètres d'eau absolument claire par seconde, se ferait simplement et, même dans les régions inhospitalières du lac Albert, coûterait beaucoup moins de L.E. 1.000.000 ; d'ailleurs, l'intérêt qu'il présente aujourd'hui est purement platonique.

Les ouvrages entrepris à Khartoum pourraient être aisément terminés dans l'espace de trois ans et pendant de longues années futures fourniraient à l'Egypte et au Soudan toute l'eau dont ils auraient besoin. Les dépenses nécessaires à ces travaux et au déversoir du Ouady Rayan, qui, dans son genre, est plus urgent que tout le reste, pourraient être aisément couvertes, quand tout sera terminé, par la vente d'une partie des terres incultes que l'Etat possède dans le Delta, qui ont peu de valeur aujourd'hui mais qui représenteront subitement un capital immense, quand elles jouiront pendant toute l'année des bienfaits de l'irrigation.

Aussi longtemps que nous ignorions l'histoire de l'eau verte que l'on aperçoit dans le fleuve en mai et en juin, l'établissement de réservoirs dans la vallée du Nil Blanc semblait hérissé de difficultés, mais maintenant tout cela est de l'histoire ancienne.

Grâce aux recherches de savants comme Schweinfurth et Kauffmann, nous savons quelle est la cause de ce phénomène et comment nous pouvons y remédier. Cette eau, de couleur verte, d'une odeur et d'un goût désagréables, est produite par des végétations qui poussent dans l'eau même et se multiplient partout toutes les fois que le courant devient



excessivement faible. Mon prédécesseur à la Compagnie des eaux du Caire, M. Gallois, se plaignait toujours que l'eau du bassin, situé au-dessus du barrage du Delta, au delà du Caire, devenait d'année en année plus mauvaise à mesure que les barrages retenaient plus d'eau et que le courant devenait moins rapide. On lui dit que c'était la région des Sedds qui en était la cause, mais il avait raison et ses critiques étaient dans leur tort. A mesure que les barrages agrandis maintenaient l'eau à une hauteur de plus en plus considérable, le courant devint de plus en plus faible et l'eau verte augmenta, au point de devenir finalement si épaisse qu'elle se filtrait à peine en passant sous les couches de sable servant de filtres. Je m'en suis rendu compte quand j'avais la direction des travaux.

Si j'avais su alors ce que je sais aujourd'hui, au lieu de faire passer l'eau par des bassins de décantation et de la rendre encore plus mauvaise, j'aurais proposé de la pomper à environ deux mètres plus haut que le réservoir et de la laisser tomber sous forme d'embrun à travers des grils, elle aurait été considérablement purifiée et nous aurions pu éviter peut-être cette eau souterraine à laquelle on a eu recours dans la suite et qui aujourd'hui déplaît tant, aussi bien aux Egyptiens qu'aux Européens. Cette profonde eau souterraine, de l'avis de beaucoup de personnes, est en contact avec la partie des matières contenues dans les égouts qui passe par les tuyaux de vidange généralement enfoncés de nos jours dans l'épaisse couche d'argile, qui sépare la strate supérieure supportant le produit des égouts de la strate inférieure sur laquelle passe l'eau. A ceci il n'y a aucun remède, aussi longtemps que le Caire n'aura pas été drainé scientifiquement d'après les plans de M. Carkeet James et que les systèmes de vidange actuels n'auront pas été abandonnés.

En juin 1900, l'eau verte était extraordinairement mauvaise et l'eau du fleuve était si pauvre en oxygène que les personnes se tenant sur le pont de Kasr-el-Nil, au Caire, pouvaient voir la masse liquide couverte de poissons qui, apparemment, seraient morts s'ils n'avaient pas vécu près de la surface. Dans la partie de la rivière profonde et stagnante qui se trouve près de Kalabcha, les poissons meurent par milliers. En juin 1903, l'eau, en amont du barrage d'Assouan, était extraordinairement verte et de mauvaise qualité; après s'être précipitée à travers les écluses

supérieures du barrage et s'être brisée sous forme d'embrun du côté aval de la digue, elle fut tellement purifiée que je ne pouvais pas comprendre comment la masse liquide que je voyais à l'île d'Eléphantine était celle que j'avais vue à Chellâl.

Il suffit que l'on s'assure que l'eau emmagasinée à Khartoum passe par des grils et est réduite à l'état d'embrun pour constater selon toute probabilité, que l'eau entrant dans le Nil est plus pure qu'elle ne peut jamais l'être aujourd'hui, quand le niveau du Nil Blanc est le moins élevé.

Dans cette conférence sur les réservoirs du Nil Blanc et la récolte du coton, je vous ai exposé ce que j'ai appris en voyageant jusqu'aux sources du Nil. J'ai vu, je vous ai décrit des réservoirs d'une grande capacité sur le Nil Blanc et je vous ai montré comment je croyais que l'on pouvait les utiliser pour le plus grand avantage de l'Egypte et du Soudan. La puissance de ces réservoirs est augmentée d'une façon appréciable par chaque barrage construit en Egypte et dont les canaux dépendent sans que l'on ait à prendre en considération une faible crue. Les barrages du Delta et de Zifta d'abord, celui d'Assiout, ensuite la masse imposante de celui que l'on construit à Esneh contribuent ou contribueront à l'emmagasinage de l'eau nécessaire à l'été. Ce sont les anneaux d'une même chaîne. Certes l'Egypte est dans une bonne position pour entreprendre la construction des réservoirs.

Nous n'avons qu'à être aussi audacieux et aussi habiles, en contrôlant les eaux du Nil Blanc, que les anciens Egyptiens l'ont été avec celles du Nil Bleu. Alors l'irrigation parfaite et continuelle qui existera de nos jours, avec sa récolte sans rivale de coton, succédera dignement à la majesté du système d'irrigation par bassins du temps des Pharaons avec ses champs de blé célèbres dans tout le monde connu.

Conférence du 25 janvier 1908.

Dans la préface de son brillant essai sur l'hydrologie du Nil, essai qui, quoique écrit en 1865, laissait entrevoir beaucoup de ce que nous connaissons maintenant, Lombardini faisait observer avec beaucoup de raison qu'aucun fleuve au monde ne se prêtait autant que lui à des études hydrologiques. C'était le cours d'eau le plus intéressant du vieux



monde, c'est encore celui qui attire le plus notre attention et, quelque étrange que cela puisse paraître, s'il a cessé aujourd'hui d'être mystérieux, il n'en est que plus captivant. Nous savons maintenant pourquoi son importante crue monte et descend avec cette régularité et cette précision, pourquoi, même lorsqu'il parcourt plus de 3000 kilomètres à travers les sables brûlants et assoiffés du Sahara, son débit a toujours une certaine importance, pourquoi enfin, il lui sera aussi facile de devenir le prototype du fleuve donnant pendant toute l'année aux terres l'eau dont elles ont besoin, que d'avoir été pendant de nombreux siècles le modèle du cours d'eau alimentant l'irrigation par bassins. Alors que tant de choses ont été découvertes qui permettront de réaliser des projets modifiant complètement le régime du Nil même, il m'a semblé tout naturel que la Société Khédiviale de Géographie fût parmi les premiers à prendre connaissance de ces faits et à les propager.

Je m'attacherai d'abord, dans cette conférence, à montrer dans quelle mesure le Nil Blanc, le Nil Bleu et l'Atbara, contribuent à maintenir le niveau du grand fleuve qui, sans affluent à partir de son confluent avec l'Atbara et avant de se jeter dans la mer, parcourt 2700 kilomètres au milieu du plus grand désert du globe et se complaît à être la seule source de vie et de force sur les rives qu'il arrose. Je décrirai le Nil tel qu'il existe aujourd'hui alors qu'il pourvoit à l'irrigation par bassins; je montrerai comment on peut en changer le régime et en faire un nouveau fleuve, celui de l'irrigation perpétuelle. Aux heures d'anxiété et de dépression morale que nous traversons, j'ai entendu bien des gens dire que tous nos yeux devaient se tourner vers Londres, la Mecque d'où viendrait le salut de l'Egypte financière; j'ai dit à ceux qui tenaient ces propos que ce secours ne pouvait être que transitoire et que la seule aide matérielle sur laquelle nous puissions compter devait venir du vieux Nil qui, toutes les fois qu'on s'est adressé à lui, n'a jamais déçu les espérances de l'Egypte. Il peut y avoir de nombreuses opinions sur les causes des désastres financiers qui ont fondu récemment sur le pays, mais, à mon sens, la principale a été l'exagération avec laquelle on a escompté l'aide que le réservoir d'Assouan pouvait apporter au développement de l'agriculture. Ce réservoir emmagasine un milliard de mètres cubes d'eau, mais à entendre ceux qui en parlaient, on eût pu supposer qu'il



en contenait dix milliards. Quand le fleuve sera en état d'augmenter son débit d'été d'une façon appréciable, une amélioration immédiate se fera sentir dans la situation actuelle ; quand l'Egypte aura à sa disposition assez d'eau pour que la moitié du pays, y compris les terres incultes et abandonnées, soit couverte de coton, le jour de la guérison durable sera arrivé. Je suis ici pour vous expliquer comment ce résultat peut être acquis en peu d'années et au prix de dépenses modérées.

Le Nil draine presque toute l'Afrique du Nord-Est, soit quelque trois millions de kilomètres carrés. Sur cette superficie la part du Nil Blanc s'élève à $^{6}/_{10}$; celle du Nil Bleu à $^{1}/_{10}$; celle de l'Atbara à $^{1}/_{10}$ et celle du grand fleuve à $^{2}/_{10}$. Si la branche équatoriale couvre presque la moitié de la carte et si la branche abyssinienne semble bien modeste, lorsqu'il s'agit de la quantité d'eau véhiculée, les rôles sont intervertis. En prenant 3000 mètres cubes par seconde comme débit moyen à Assouan, le Nil Blanc ne donne que $^{2}/_{10}$; le Nil Bleu $^{7}/_{10}$; l'Atbara $^{1}/_{10}$ et le grand fleuve ne fournit rien. Le second règle la crue quand le volume des eaux est important, le premier, quand, en été, le volume est faible.

Dans ma dernière conférence, je vous ai décrit le Nil Blanc comme une série de réservoirs réunis par des cataractes et des rapides et quelques étendues d'eau tranquille. On trouve d'abord les quatre lacs équatoriaux, puis, sur une petite distance, des eaux dormantes couvertes de papyrus, suivies jusqu'à Gondokoro de cataractes et de rapides; puis encore un faible courant débordant au-dessus des berges et formant de grandes lagunes envahies par les herbes; ensuite, la région des Sedds et les horribles marais, où règne le papyrus et, enfin, sur environ 1000 kilomètres, une large vallée marécageuse et presque sans aucune pente. Je donnerai dès maintenant quelques niveaux afin d'expliquer ce que je dirai plus loin. Quand le Nil quitte le lac Victoria, il est à 1130 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il perd 450 mètres dans les 400 kilomètres qu'il parcourt pour arriver au lac Albert, 255 dans les 400 kilomètres qui séparent le lac de Gondokoro, 14 encore avant d'atteindre Bôr, situé à 180 kilomètres plus loin et enfin 29 sur les 575 kilomètres représentant la distance entre cette dernière localité et le lac No. A partir d'ici jusqu'à Khartoum, le fleuve est bien le plus

extraordinaire qui soit. Il n'existe rien au monde qui lui ressemble et il faudrait explorer la planète Mars pour trouver des cours d'eau qui en approchent.

En pleine crue, alors que le lac No est à 382,3 mètres au-dessus du niveau de la mer, Renk, à 480 kilomètres en aval, n'est qu'à 4,8 mètres plus bas, tandis qu'à Khartoum, 490 kilomètres plus loin, le niveau égale celui de Renk soit 377,5 mètres. Ici, sur une distance de 970 kilomètres, le fleuve, en pleine crue, n'a qu'une pente de 4,8 mètres ou d'un mètre pour 200 kilomètres. Dans les 500 kilomètres au-dessus de Khartoum, c'est un véritable lac en crue ; la largeur du bassin peut varier entre 1 et 3 kilomètres et sa profondeur entre 5 et 10 mètres.

Ce fut un réel plaisir pour moi qui avais étudié et admiré pendant tant d'années les ouvrages de Lombardini, de voir que chaque nouvelle découverte confirmait, l'une après l'autre, ses affirmations.

Etudiant le fleuve d'après le peu de données qui étaient à sa disposition, il concluait d'abord que la région des Sedds, dans sa partie la plus éloignée, avait été un lac de grande étendue qui s'était embourbé; que là où la plus grande quantité d'eau chargée de limon avait pénétré, les dépôts avaient atteint la plus grande hauteur et ensuite, qu'il devait en être proportionnellement de même pour les autres courants. Que tous les courants n'aient pas été sur le même plan horizontal, c'est ce dont il n'y a pas plus lieu de s'étonner que l'on ne s'étonne de ce que le Caire soit à 20 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée, quoiqu'il fut une époque où les vagues s'étendaient là où se trouve la ville aujourd'hui. Partout, on a la preuve qu'aucune eau chargée de limon ne s'est jamais échappée de la région des Sedds et que le Nil Blanc, sur ses derniers 1000 kilomètres, n'a jamais roulé que des ondes claires ou presque claires, traversant des lacs, des bassins ou des marais fort denses. Il est plus que probable qu'à l'époque où les plaines du Ghezireh étaient couvertes de limon, l'eau comparativement pure qui, en laissant ses dépôts avait formé ces plaines, s'était écoulée vers le Nil Blanc et avait maintenu le niveau du grand lac dont parle Lombardini.

La quote-part apportée au grand fleuve par la branche équatoriale est composée d'eau claire. D'abord, de 1000 mètres cubes par seconde en janvier, elle tombe graduellement à 400 mètres cubes en mai ; si elle

s'élève à 600 en juin, en juillet, août et septembre, sa contribution est faible, car le Nil Bleu contient ses eaux et l'oblige à les emmagasiner dans le chenal, semblable à un grand lac, qui se trouve au-dessus de Khartoum.

En octobre, quand la branche abyssinienne est en décrue, tout ce volume dont la marche a été entravée jusque-là, commence à s'écouler et on peut estimer le débit du Nil Blanc en octobre, novembre et décembre, à 1700 mètres cubes par seconde au début, et, à la fin, à 1400 mètres cubes, fournis par l'eau emmagasinée et par celle du Sobat et de la région des Sedds.

On ne connaîtra le débit maximum du Nil Blanc que quand on placera des nilomètres sur le Nil Bleu, en amont de Khartoum, et sur le grand fleuve en aval du confluent des deux Nils. Dans mon livre « Le Nil en 1904 » j'ai admis que Linant Pacha avait relevé les débits en septembre, (ainsi que M. Chélu) et j'ai un tel respect pour cet ingénieur que je préfère croire que le bulletin de la Société de Géographie de Paris de 1852 contient une faute d'impression plutôt que d'admettre de la part de Linant une erreur aussi importante, que celle dont il se serait rendu coupable s'il avait réellement fait ses observations en juillet.

Le Nil Bleu prend sa source au lac Tsana, en Abyssinie, à 1760 mètres au-dessus du niveau de la mer, soit 600 mètres plus haut que ne se trouve le lac Victoria. Entre le lac Tsana et Roseires, sur une distance d'environ 900 kilomètres, il a une pente de 1310 mètres, et dans les 642 kilomètres séparant Roseires de Khartoum, la différence de niveau est de 72 mètres ou $^1/_{9000}$. Le fleuve a une largeur d'environ 500 mètres, une profondeur, en temps de crue, de 12 mètres et les rives escarpées, sauf à Khartoum, ne pourraient être submergées même quand les eaux sont au plus haut. La quote-part du Nil Bleu peut être évaluée à 400 mètres cubes par seconde en janvier, 100 en avril, 200 en mai, 1000 en juin, 2500 en juillet, 7000 en août, 8500 en septembre, 4500 en octobre, 1500 en novembre et 750 en décembre. A l'époque de la décrue, la masse liquide est d'une admirable clarté pour des raisons que le Dr. Beam a exposées dans son rapport aux « Wellcome Research Laboratories » pour 1906. Aux hautes eaux, toujours d'après le Dr. Beam, la proportion de limon est de 3300 par million. Par une crue extraordinaire,

le débit de la branche abyssinienne peut atteindre 12.000 ou 13.000 mètres cubes par seconde. Ces eaux riches en sédiment forment le sol de l'Egypte.

L'Atbara se jette dans le Nil au sud de Berber. C'est essentiellement un torrent alimenté par les pluies de l'Abyssinie Orientale, dont la crue dure de juillet à septembre et qui n'a qu'un faible débit ou même est presque à sec le reste de l'année. A 16 kilomètres du lac Tsana, il est à 2000 mètres au-dessus du niveau de la mer, il a une pente de 1500 mètres dans les 400 premiers kilomètres et reçoit le Settit, cours d'eau plus important et au débit plus permanent que lui-même. Dans son ouvrage « Les tributaires du Nil en Abyssinie », un des livres de voyages les plus intéressants que je connaisse, sir Samuel Baker donne une description très exacte de la façon dont le torrent qu'est l'Atbara affouille et ronge de massives roches volcaniques dont il transporte les déchets pour le plus grand profit du sol Egyptien. Après avoir parcouru 440 nouveaux kilomètres, il se jette dans le Nil avec une pente de $^{1}/_{6000}$ dans les derniers 300 kilomètres pendant lesquels sa largeur est de 330 mètres et sa profondeur, en temps de crue, de 6 mètres.

Le contingent d'eau apporté par l'Atbara est d'environ 100 mètres par seconde en juin, 600 en juillet, 2500 en août, 1500 en septembre. Le reste de l'année, il est à sec ou à peu près; la masse liquide qu'il roule est très boueuse et, d'après le docteur Beam, la proportion de limon s'élève à 3600 par million. C'est, dans toute la force du terme, un torrent à crue qui, avec le Nil Bleu, est le père de la terre d'Egypte. Son débit maximum est de 5000 mètres cubes par seconde.

Les ouvrages de Schweinfurth, Chélu, Barois, Benetti, Brunhes, Sir Hambury Brown et de beaucoup d'autres nous ont fait connaître le Nil sous ses différents aspects, mais ce sont surtout les livres publiés dans les sept dernières années, qui nous ont permis de faire une lumière complète sur les anciens mystères du fleuve. Des faits se rapportant à l'hydraulique ont été réunis par Sir William Garstin, MM. C. E. Dupuis, P. M. Tottenham, et F. F. Walsh; des données géologiques par le Dr. Hume, le Dr. Ball et M. H. J. Beadnell; des observations météorologiques par MM. B. H. Wade et B. F. Keeling ; le Dr. Beam et M. A. Lucas ont procédé à des examens chimiques ; MM. G. P. Foaden et F. Hughes,



à des expériences agricoles, tandis que des savants comme le Dr. Schweinfurth et le Dr. Balfour ont contribué à élucider des questions importantes.

Dans son livre intitulé « Physiography of the River Nile and its Basin », chef-d'œuvre de travail administratif infatigable, le capitaine H. G. Lyons, directeur général du service de l'arpentage, a compilé et classé en tableaux une grande partie des données acquises récemment ou dans une période plus éloignée. Des géologues, des météorologistes et des mathématiciens de la plus grande valeur, ses collaborateurs, l'ont aidé dans sa tâche. Il est à regretter toutefois qu'il ne se soit pas trouvé d'ingénieur hydraulique dans son département, car la partie hydraulique a été abandonnée à un novice qui, s'appropriant quelques-unes de mes idées, non seulement les a émises comme si elles étaient les siennes propres, mais encore m'a conseillé d'en faire mon profit, et, après m'avoir cité à différentes reprises en m'appelant par mon nom, s'est efforcé de me corriger, même là où je me trouvais avoir raison. Si l'on met de côté les déductions hydrauliques, le livre dont je parle est un recueil d'informations de très grande valeur.

Mais voici le moment de parler du Nil lui-même. Suivons le donc mois par mois dans une année ordinaire.

En mai, la branche équatoriale, à Khartoum, présente un débit de 400 mètres cubes par seconde, la branche abyssinienne en a 200 et l'Atbara est à sec. Il faut trois semaines pour que cette masse liquide atteigne l'Egypte. Certes, l'évaporation produite par le soleil brûlant et les vents desséchants lui fait perdre une partie de son volume, mais, d'un autre côté, elle est alimentée par ces cours d'eau souterrains dont Lombardini parle avec tant d'éloquence ainsi que je l'ai expliqué dans ma première conférence. Tout compte fait, le débit est de 550 mètres cubes par seconde quand le fleuve pénètre en Egypte.

En juin, le Nil Blanc a progressé à 600 mètres cubes par seconde, le Nil Bleu à 1000 et l'Atbara à 100. Mais l'eau n'arrivant en grande quantité qu'à la fin du mois, elle sert surtout à remplir le lit du fleuve entre Khartoum et l'Egypte et n'atteint pas ce pays assez à temps pour exercer une influence appréciable sur son débit que l'on peut évaluer à 750 mètres cubes par seconde.



En juillet, les eaux du Nil Bleu, riches en limon, arrivent à toute vitesse de l'Abyssinie à raison de 2500 mètres cubes par seconde. Elles arrêtent celles du Nil Blanc, empêchent sa crue et plus tard comblent la cuvette creusée dans le Nil. Le débit de l'Atbara est alors de 600 mètres cubes et il en résulte que l'Egypte reçoit 2200 mètres cubes par seconde, principalement à la fin du mois.

En août, on est en pleine crue; le Nil Bleu, gonflé au point de débiter par seconde 7000 mètres cubes d'eau très bourbeuse, remonte le cours du Nil Blanc, entrave sa marche et ensuite emplit le creux dont j'ai parlé; l'Atbara aux ondes limoneuses roule jusqu'à 2500 mètres cubes, et 8000 mètres cubes par seconde chargés de matières fertilisantes arrivent donc en Egypte.

En septembre, la crue, augmentant encore sur la branche abyssinienne, a porté son débit à 8000 mètres cubes tandis que le Nil Blanc toujours arrêté est forcé de s'étendre dans son chenal semblable à un grand lac. Quoique l'Atbara soit tombé à 1500 mètres cubes, le débit en Egypte atteint 9200 mètres cubes et parfois 14000 mètres cubes quand la crue est très forte. Par contre, quand l'année est très mauvaise, il ne dépasse pas 6000 mètres cubes. Cette masse liquide ne met que onze jours pour arriver dans le pays des Pharaons. Le Nil maintenant roule des eaux limoneuses riches en phosphate et en potasse ; toutefois, quand le fleuve est en forte hausse, les énormes quantités de sable enlevées au lit et aux rives font perdre aux dépôts une partie de leur richesse.

En octobre, la scène change, le Nil Bleu n'a plus que 4500 mètres cubes par seconde et les eaux du Nil Blanc, jusqu'alors contenues, peuvent s'échapper par la voie que leur offre le grand fleuve. Le débit de cette branche est de 1700 mètres cubes d'eau claire. L'Atbara est presque sec et le volume qui arrive en Egypte est de 6000 mètres cubes par seconde.

En novembre, l'eau du Nil Bleu a cessé d'être fort trouble et la quantité véhiculée par seconde ne dépasse pas 1500 mètres cubes, la branche équatoriale a un débit de 1600 mètres cubes, la cuvette du Nil se vide et 3300 mètres cubes par seconde seulement pénètrent en Egypte.

En janvier, le Nil Bleu ne donne plus que 400 mètres cubes et le Nil Blanc 1000 mètres cubes d'eau claire, la cuvette du Nil continue à laisser échapper son contenu. L'Egypte reçoit 1600 mètres cubes d'eau légèrement limoneuse dont le limon se dépose dans le lit et sur les rives mêmes du fleuve.

En février, les débits du Nil Bleu et du Nil Blanc sont respectivement de 300 et de 850 mètres cubes et celui du grand fleuve en Egypte, de 1200 mètres cubes.

En mars, la branche abyssinienne a 200 mètres cubes, la branche équatoriale 700 mètres cubes et le Nil en Egypte 850.

En avril, le Nil Bleu est tombé à 100 mètres cubes par seconde, le Nil Blanc à 550 et le grand fleuve à son arrivée sur le territoire égyptien, à 700.

Nous voici donc de nouveau revenus en mai.

Jetons maintenant un coup d'œil sur ce que les anciens égyptiens ont fait.

S'il n'était pas en leur pouvoir de toucher ni au Nil Blanc, ni au Nil Bleu, ni à l'Atbara, ils prirent le fleuve tel qu'ils le trouvèrent. Ils se rendirent compte qu'il leur était facile, au moyen de canaux d'amener sur leurs terres les eaux riches en limon de la dernière partie d'août, de septembre et de la première moitié d'octobre, de les y conserver pendant environ deux mois et de leur enlever les matières fertilisantes qu'elles contenaient. Ils convertirent donc leurs terres en bassins dans lesquels ils retinrent la crue assez longtemps pour lui permettre de saturer le sol et de le couvrir d'une couche de limon poussiéreux. « Aussitôt qu'ils eurent laissé l'eau claire s'écouler vers le Nil, les semeurs jetèrent leur graine sur la vase et le limon et revinrent bientôt pour récolter. » (1)

Comme les bassins étaient à sec au commencement du doux hiver égyptien, les récoltes de blé, d'orge, de lin, de fèves, de trèfle et de lentilles mûrissaient sans qu'il fût nécessaire d'arroser les terres une seconde fois. Ce système d'irrigation était un des plus parfaits que le monde eût jamais vus et après avoir été mis en pratique pendant sept mille ans, a laissé le pays aussi riche que quand il a été inauguré

(1) SHAKESPEARE, Cléopâtre.



Maintenant, il cède la place à l'irrigation perpétuelle, mais si l'on considère la grandeur de la conception qui a présidé à sa création, il est sans rival. Horace disait que les poèmes de Pindare faisaient penser au vol d'un aigle et leur opposait ses propres œuvres qui lui semblaient pareilles au travail acharné des abeilles construisant leurs cellules. On peut pareillement comparer le système par bassins des anciens égyptiens à l'aigle planant aux voûtes éternelles, tandis que l'irrigation perpétuelle en usage de nos jours ne peut être assimilée qu'à l'œuvre laborieuse de l'industrieuse abeille. Ce système de bassins a profondément impressionné feu le colonel Ross, le premier inspecteur général anglais, de l'irrigation, qui, jusqu'à la fin, refusa d'admettre qu'il fût possible de l'abandonner. Il n'avait aucune sympathie pour les idées de ses inspecteurs, le major (maintenant Sir) Hanbury Brown, M. Foster, ni les miennes, lorsque nous faisions valoir au point de vue utilitaire les avantages de l'irrigation perpétuelle, même quand le colonel Western et M. Reid lui eurent prouvé combien il était facile de construire économiquement des barrages sur le Nil.

Méhémet Aly, le fondateur de la dynastie actuellement régnante, inaugura son règne en mettant de côté l'ancien système et en introduisant l'irrigation perpétuelle dans le Delta de façon que le Basse-Egypte pût devenir le domicile du coton, comme elle avait été pendant des siècles, celui des céréales. Le premier vice-roi d'Egypte était un de ces hommes qui établissent définitivement tout ce qu'ils entreprennent; aussi, depuis lors, le nouveau système a-t-il graduellement remplacé l'ancien dans les différentes régions, les unes après les autres. Le barrage d'Assouan n'a fait qu'accentuer cette transformation ainsi que le prouvent les grands travaux faits dans ce sens par S.E. Sirry pacha, dans la Haute-Egypte. Aujourd'hui, j'ai le privilège de vous montrer qu'il rentre dans le domaine des choses possibles que nous puissions voir disparaître dans toute la vallée du Nil les procédés du temps jadis et l'établissement de ce qui fut la gloire de l'ancienne Babylone : je veux dire l'irrigation perpétuelle.

Quand cet évènement se réalisera, on reconnaîtra combien il y avait de justesse dans cette exclamation de Mémoun, le successeur d'Haroun el Rashid qui, à peine arrivé de Baghdad et ayant fait l'ascension du



Mokattam, s'écria en voyant la terre d'Egypte étendue à ses pieds: « Maudit soit le Pharaon qui dit avec orgueil : Ne suis-je pas Pharaon, roi d'Egypte? S'il avait vu la Chaldée, il eut été plus humble. »

L'irrigation perpétuelle exige des canaux capables d'écouler toute l'année le précieux liquide. La quantité d'eau dont on a besoin est faible en hiver, plus importante en été et plus importante encore pendant la crue. Le Nil, d'autre part, en a suffisamment pendant la crue, trop en hiver et pas assez en été. Il n'y a donc qu'à intervertir les rôles qu'il joue actuellement.

En ce qui concerne les besoins de l'été, nous en sommes instruits par l'aspect lamentable de considérables superficies de terres mises en culture annuellement et qui, quelques années après, saturées de sel, retournent à leur état primitif. La vue de ces espaces m'a naturellement rappelé la phrase bien connue du Dr. Schweinfurth: « l'irrigation égyptienne est une lutte perpétuelle contre le sel ». Combien acharnée sera cette lutte, c'est ce dont nous ne nous rendons que trop bien compte aujourd'hui.

D'après l'affirmation contenue dans le deuxième Livre Bleu sur l'Egypte, de 1907, nous voyons qu'un débit de 26 mètres cubes par jour et par acre (40 acres 467) sur 40 % du million d'acres de terres salées se trouvant dans le Delta, serait suffisant pour mettre et pour maintenir ce million en état de culture. Ma propre expérience me permet de dire que, dans ces conditions, ces terres resteraient imprégnées de sel sans pouvoir être utilisées.

Si, quoique la superficie cultivée en coton augmente sans cesse, la récolte reste stationnaire, il faut s'en prendre pour une grande part au zèle avec lequel, nous autres ingénieurs hydrauliques, que nous soyons ou que nous ne soyons pas au service de l'Etat, pompons de minces filets d'eau dans la partie la plus pauvre et la plus étendue du Delta. Les terres de cette région doivent être arrosées fréquemment et soumises à un assolement au moyen du riz pour ne pas être saturées de sel; or, le riz exige de fortes irrigations.

Moi-même, dans mon zèle à économiser l'eau, j'ai dit qu'il suffirait, pour assurer pendant toute l'année l'irrigation de l'Egypte entière, d'ajouter quatre milliards de mètres cubes au débit actuel du Nil, en été. Mais j'affirme maintenant que si nous voulons mettre en culture toute



la partie du pays actuellement en friche et la maintenir dans un état qui lui permette de rapporter, nous aurons certainement besoin de deux milliards de mètres cubes en plus, rien que pour les terres imprégnées de sel, ce qui fera un total de six milliards de mètres cubes. Je me souviens fort bien avoir discuté la question avec S.E. feu Nubar pacha et avoir émis des idées que je considère aujourd'hui comme erronées. Nubar pacha écouta tout ce que je disais et quand j'eus fini, me dit que s'il pouvait faire ce qu'il voulait, il donnerait 500 acres (204 hectares environ) à chaque inspecteur de l'irrigation. Le plus grand mal pouvant résulter de cette mesure serait que les fonctionnaires s'appliquassent surtout à bien arroser leur propriété, sans se soucier de ce qui pourrait se passer ailleurs; tandis que d'autre part, les connaissances acquises représenteraient des millions pour le pays. Il avait raison. Voyageant en Lombardie, il y a quelques années, je fus étonné de constater que les riches terres entourant Milan pouvaient avoir 80 mètres cubes par jour et par acre. Maintenant, cela ne m'étonnerait plus.

L'eau seule n'assurera pas la prospérité du nord du Delta. Il faudra que le Gouvernement se décide résolument à innover et à imiter les cultivateurs de l'embouchure du Pô. Ce que ceux-ci font en Italie, l'Etat devra le faire ici tout en mettant à la charge des propriétaires les dépenses représentant l'intérêt et l'entretien des travaux.

Dans les terres basses, salées et marécageuses de l'embouchure du Pô, les cultivateurs se sont rendus compte, après des années d'insuccès, que sans station pour pomper et drainer l'eau, il était impossible de maintenir le pays en état de culture permanente. Les agriculteurs formèrent entre eux des associations pour l'établissement de pompes en commun. Quelques-unes de ces associations englobent 1000, 2500, 5000 et même 30.000 acres; toutefois, celles qui donnent le plus de satisfaction comprennent 2500 acres. Elles occupent des ingénieurs, construisent des stations, établissent des drains et pompent dans ceux de l'Etat, qui sont beaucoup au-dessus du niveau du pays. Les dépenses annuelles sont réparties proportionnellement au nombre d'acres irriguées. Ce système a été couronné de succès et si on n'adopte pas en Egypte quelque chose de ce genre, il n'y aura aucun moyen d'améliorer réellement les terres imprégnées de sel. Ici, le gouvernement seul peut



inspirer assez de confiance pour organiser de telles associations et taxer les différents propriétaires en proportion des services rendus.

Je reviens maintenant aux moyens d'assurer six milliards à l'irrigation estivale de l'Egypte. Si je me base pour mes calculs sur les chiffres que je vous ai donnés pour le Nil et ses tributaires, je constate que, dans une année moyenne, outre les deux milliards qui doivent être emmagasinés à Assouan, on pourrait prendre huit milliards de mètres cubes à Khartoum entre le 15 octobre et mars et les donner au fleuve entre avril et juillet. Dans une année minimum, ce chiffre serait réduit à quatre milliards. Le volume d'eau susceptible d'être mis en réserve sur le Nil Blanc, au-dessus de Khartoum, sera considérablement accru par les travaux des dragues fonctionnant dans les hautes régions de la branche équatoriale. En bouchant les ouvertures par où l'eau s'écoule et en coupant des courbes inutiles, on permettra à une plus grande masse liquide de se diriger vers le Nord et on diminuera le gaspillage dans la partie où se trouvent les Sedds. Si, en hiver, on retenait de la sorte l'eau du fleuve pour augmenter le volume disponible en été, il en résulterait que ceux qui viennent chercher le plaisir sur les bords du Nil emploieraient les chemins de fer et les hôtels plutôt que les bateaux à vapeur et les dahabiehs de plaisance. C'est une question qui a été déjà tranchée au sujet de Philæ. Au moment où la controverse relative à ces ruines était la plus vive, M. Winston Churchill descendit dans l'arène et lança aux sages d'Occident, qui proposaient d'offrir à la déesse Hathor un sacrifice d'un milliard et demi de mètres cubes d'eau, cette apostrophe: « c'est le sacrifice le plus cruel, le plus immoral, le plus insensé qui ait jamais été fait sur l'autel d'une fausse religion. Faut-il que l'Etat lutte contre des difficultés de toutes sortes, faut-il que le peuple meure de faim pour que quelques professeurs se délectent, ou pour que des touristes trouvent un endroit où ils puissent écrire leur nom? » S'il était permis d'employer de pareils termes à propos des temples de Philæ, que dirons-nous à ceux qui voudraient sacrifier le bien-être de l'Egypte au plaisir de naviguer en bateau à vapeur, plutôt que de voyager par chemin de fer et de descendre à l'hôtel? Si les travaux que je propose sont exécutés, le Nil se trouvera dans la situation où il était il y a deux mille ans, quand, d'après le Révérend Sayce, de grands navires naviguaient aux basses eaux.



Sur les six milliards de mètres cubes nécessaires à l'Egypte, le réservoir d'Assouan en fournira deux. Pour les quatre autres milliards, nous n'avons qu'à nous adresser au Nil Blanc dans la dernière partie de son cours, à ce grand chenal long de 1000 kilomètres, dont la pente est nulle sur 500 kilomètres et ne dépasse pas $^1/_{100.000}$ sur les 500 autres. La nature qui, en règle générale, a traité l'Afrique avec tant de parcimonie, s'est montrée généreuse pour l'Egypte et lui a prodigué ses faveurs. Quand, pendant sept mille ans, elle a eu besoin de l'irrigation par bassins, la crue limoneuse du Nil Bleu, à laquelle se joignait celle encore plus limoneuse de l'Atbara, suppléait à ses besoins; aujourd'hui qu'il faut emmagasiner des proportions formidables d'eau claire pour l'été, le Nil Blanc, avec ses réservoirs semblables à des bassins, est là pour donner à la terre des Pharaons ce qui est nécessaire.

Depuis que j'ai fait ma dernière conférence sur les réservoirs du Nil Blanc, on m'a fait remarquer que feu Sir Benjamin Baker n'avait conseillé d'élever le barrage d'Assouan de 7 mètres qu'en désespoir de cause.

Le deuxième Livre Bleu sur l'Egypte, de 1907, contient son opinion à ce sujet; je ne l'ai lu que dernièrement, car il a paru quand j'étais malade et qu'on ne me permettait de lire aucun livre technique. Voici les propres paroles de Sir Benjamin : « Si l'augmentation du volume d'eau emmagasiné est une nécessité nationale, je n'hésite pas à préconiser l'élévation et la consolidation du barrage d'Assouan conformément au projet qui m'a été soumis, puisqu'à mon avis, on ne peut concevoir d'autre plan raisonnable et pratique pour se procurer la masse liquide nécessaire. » Sir Benjamin n'avait jamais vu le Nil Blanc et il est possible qu'à ce moment il ne pouvait pas en connaître les niveaux.

Comme je l'ai déjà dit, le Nil Blanc, de Khartoum au lac No, lors des hautes eaux est presque un lac et il en serait toujours ainsi si le Nil Bleu avait une crue perpétuelle. Entre les niveaux les plus élevés et les plus bas constatés en été, il y a une différence de 8 mètres. Il est indispensable d'élever un travail, ou des travaux en maçonnerie, afin que l'eau soit maintenue où elle se trouve quand le Nil Bleu baisse et qu'elle puisse s'écouler au moment précis où on en a besoin, non pas avec surabondance dans la dernière moitié d'octobre, de novembre et



de décembre et en quantité insuffisante en avril, mai et juin, mais dans des conditions qui soient justement le contraire de ce qui se passe aujourd'hui. Un barrage avec trente ouvertures comme celui d'Esneh, construit au confluent des deux branches du Nil et emmagasinant 4 mètres 1/2 d'eau, ainsi qu'un second établi un peu plus en amont sur le Nil Blanc, près de l'arbre de Gordon, et dans lequel l'eau s'élèverait à 3 mètres 1/2, formeraient ensemble un réservoir de grande envergure qui maintiendrait trois milliards de mètres cubes environ et, pendant de longues années à venir, suffirait aux besoins de l'Egypte et du Soudan. Dans le cas où cette combinaison ne serait pas considérée comme étant la meilleure, un barrage au confluent des deux Nils et un autre au gué Abou Zeid constitueraient un réservoir encore plus puissant. On peut encore utiliser le confluent du Sobat. Les trois barrages réunis nous ramèneraient aux conceptions de ceux qui construisirent les Pyramides, ou le lac Mœris. Nous emmagasinerions non seulement toute l'eau nécessaire à l'Egypte et au Soudan, mais je suis porté à croire que nous aurions une telle action sur le Nil que les dangers d'inondation diminueraient considérablement. Nous approchons des plus étonnantes et des plus impressionnantes découvertes que les ingénieurs hydrauliques du monde aient jamais faites.

Pour commencer, trois années seraient suffisantes pour exécuter les travaux préliminaires permettant l'emmagasinage de trois milliards de mètres cubes. Ces travaux ne coûteraient pas plus de Lst. 3.000.000 et laisseraient bien derrière eux le barrage d'Assouan. Mais quels que soient les ouvrages que l'on exécute, la nécessité d'avoir un réservoir à Assouan ne s'en impose pas moins. Cette question a été examinée à fond et voici l'opinion que nous nous sommes faite. Je cite mon rapport de 1895: « Nous sommes arrivés à cette conclusion qu'il est d'une nécessité absolue dans l'intérêt de l'irrigation que nous ayons à notre disposition et à l'endroit où le Nil pénètre en Egypte, une réserve d'eau qui permette de faire face aux éventualités possibles, éventualités qui pourraient se produire, car quelques-unes des récoltes d'été sont incapables de résister à une sécheresse de dix jours et il faudrait beaucoup de temps pour que le débit estival de réservoirs placés sur le haut Nil atteigne l'Egypte ; il serait donc vraisemblable qu'il arrivât trop tard ».



En étudiant le Ouady Rayan, je constate, qu'au niveau de la mer, cette dépression contient six milliards de mètres cubes, dix milliard, à 10 mètres au-dessus, douze milliards à 16 mètres et quinze milliards à 21 mètres. Si cette cuvette n'est employée que comme déversoir pour la crue, on pourra diminuer considérablement la dépense du canal d'écoulement en la dirigeant au Nord de l'ancienne Heracléopolis, à travers l'étroite bande de désert située à l'Ouest des ruines et, après avoir pris un peu au Nord de l'alignement du colonel Western, en pénétrant dans le Ouady par une voie ayant le moins de tranchées possibles. Si cette diminution de dépenses pouvait décider le gouvernement à entreprendre ce travail, ce serait un bienfait pour l'Egypte.

Il y a bien près de 20 ans que Sir Colin Scott Moncriff m'a chargé de résoudre la question de l'irrigation perpétuelle et de chercher les moyens de protéger l'Egypte contre la crue. C'est à moi que revint l'honneur de préconiser la construction du barrage d'Assouan. Ce projet fut chaudement défendu par Sir William Garstin qui avait remplacé Sir Colin.

Les travaux furent commencés par feu M. W. J. Wilson, qui m'avait remplacé comme directeur général des réservoirs et terminés par M. A. Webb, son successeur. Sir Benjamin Baker était toujours ingénieur-conseil du gouvernement. Voici comment Sir William décrit l'ouvrage dans son introduction à l'Atlas du barrage. « Le projet de Sir William Willcocks diffère de tous ceux qui l'ont précédé sur un point des plus importants. Il s'est parfaitement rendu compte que toute construction élevée dans le lit du Nil tendant à diminuer la rapidité du courant, à l'époque où l'eau est le plus chargée de limon, occasionnerait inévitablement un dépôt très important dans la partie du fleuve en amont de l'obstacle. Les crues qui suivraient, augmenteraient ce dépôt dans de telles proportions que la quantité d'eau que le réservoir pourrait contenir diminuerait considérablement. Pour éviter cet inconvénient, il a proposé un barrage fort élevé et à grande section, percé d'un nombre d'ouvertures suffisantes pour permettre au fleuve, en temps de crue, de passer avec une vitesse sensiblement égale. L'emmagasinage ne devrait commencer que quand l'eau serait claire et débarrassée de tout sédiment. Ces principes reposent sur des bases solides pour un fleuve comme le



Nil; aussi, les ingénieurs-conseils du gouvernement égyptien le considèrent-ils comme tel. » Même après avoir quitté le service de S.A. le Khédive, je me suis préoccupé constamment des moyens d'avoir l'eau nécessaire et de protéger le pays contre l'inondation ; dans la conférence que je fis à la Société Khédiviale de Géographie, en janvier 1904, je proposai d'élever le barrage d'Assouan de 6 mètres et d'employer le Ouady Rayan comme réservoir, d'abord, et ensuite, comme déversoir pour la crue. J'ai expliqué dans ma conférence du 21 décembre dernier comment on a procédé à l'élévation du barrage. J'ai bien peur de ne pas avoir traité la question comme l'aurait fait un diplomate, mais je dois avouer que, quelles que soient les qualités requises dans la carrière, mes meilleurs amis reconnaissent que j'en suis totalement dépourvu.

Il est impossible de calculer ce que le pays perd à ne pas avoir un déversoir pour la crue; mon plus ardent désir est que celui du Ouady Rayan soit entrepris avant et non après qu'une désastreuse inondation ne survienne. Pour l'archéologue, l'historien, l'ingénieur hydraulique, l'agriculteur, le déversoir du Ouady Rayan est aussi important qu'intéressant. Le Ouady serait ce que fut le lac Mœris, une des merveilles du vieux monde et se trouverait à quelques pas du gigantesque travail du roi Amenemhat. Mais, considérons-le au point de vue pratique et immédiat : si notre hiver peu rigoureux est suivi d'une forte crue, les fonctionnaires, assis aux étages supérieurs des bâtiments où sont installés leurs bureaux ou se promenant sur le pont de bateaux à vapeur, éprouveront une sorte de consolation en écoutant les raisons que les météorologistes donneront pour expliquer ces phénomènes; mais il n'en sera pas de même de ceux dont les propriétés se trouvent sur les rives du Nil et qui voient leur pain quotidien mis en péril par une crue qui s'élève au-dessus de leurs maisons.

Nous savons depuis des années que le problème de la protection de l'Egypte contre la crue peut être résolu par la construction du déversoir du Ouady Rayan; mais il restait à trouver le moyen de donner à l'Egypte entière assez d'eau pour l'irrigation perpétuelle. Cette question trouve sa solution dans l'utilisation du Soudan. Sous la magistrale direction de Lord Kitchener, la conquête de ce pays n'a coûté à l'Egypte que quelques hommes et peu d'argent. Eût-elle coûté vingt fois plus, elle



serait encore revenue à bon marché. Grâce à l'administration juste et énergique de Sir Reginald Wingate, on peut voyager dans ce grand pays avec autant de sécurité que si l'on se trouvait sur un steamer entre Luxor et Assouan, et les affluents du Nil peuvent être étudiés par tous ceux qui désirent le faire.

Depuis le jour de janvier 1907, où le bateau à vapeur m'emportant vers le Sud a quitté Gondokoro, ma seule pensée a été la question de l'emmagasinage de l'eau nécessaire à l'Egypte.

Que je fusse, soit sur le pont du navire, soit à la tête de ma caravane, dans le protectorat de l'Ouganda, ce fut l'unique objet de mes préoccupations. J'étais convaincu que la dernière partie du cours du Nil Blanc était l'emplacement où s'élèverait le futur réservoir du vieux fleuve. Je l'avais déjà cru lorsque j'avais lu avec attention, pour la seconde fois, le rapport de Sir William Garstin sur le bassin du haut Nil. Mais ce ne fut qu'après avoir rencontré M. Dupuis, en octobre, et avoir pris connaissance des niveaux que j'eus la certitude que je ne pouvais me tromper. Cette manière de voir fut fortifiée par l'examen extraordinairement intéressant des eaux des affluents du Nil, dont les détails me furent envoyés par le Dr. Beam, à la demande du Dr. Balfour, de Khartoum. Ce ne m'est pas une petite satisfaction, après tant de préoccupations et d'études, après tant d'années de travail intellectuel, d'avoir le privilège de vous exposer aujourd'hui des projets qui, s'ils sont exécutés, assureront une ample provision d'eau pour l'irrigation perpétuelle de toute la vallée du Nil, y compris le Soudan, et protégeront le pays contre l'inondation.

Ce serait un malheur pour l'Egypte si elle supposait que, quoique le système des bassins avec ses céréales ait cédé la place à l'irrigation perpétuelle et au coton, les leçons qu'on en a tirées pendant sept mille ans puissent être impunément négligées. L'eau riche en limon de la crue du Nil a été le soutien de l'Egypte pendant de nombreuses générations et elle est aussi indispensable qu'autrefois.

En ce qui concerne les terres riches, de bons engrais et un système d'assolement permettront de se passer des eaux limoneuses que le Nil apporte, mais, pour les terres pauvres, et certainement pour celles qui sont saturées de sel, aucun engrais ni aucune récolte ne pourra



remplacer les plantations de riz fréquentes ou occasionnelles, quand la crue enlève le sel et dépose son riche sédiment sur le sol. Le riz est le lien qui unit les deux systèmes d'irrigation; il est aussi nécessaire pour assurer de bonnes récoltes de coton, en quantité et en qualité pendant de nombreuses générations, que l'étaient les bassins pour empêcher les céréales de la vallée du Nil de dépérir. Afin d'obtenir le volume d'eau nécessaire pour qu'il puisse être semé en temps voulu, c'est-à-dire en mai, et suivi par le trèfle en hiver et le coton l'été suivant, rien ne peut lutter avec les réservoirs de la dernière partie du cours du Nil Blanc. Là, nous pourrons emmagasiner toute l'eau dont nous avons besoin pour nos champs de coton sans pareils et pour leur conserver leur fertilité, tandis que le Ouady Rayan servira de déversoir et de nouveau lac Mœris, garantissant la richesse agricole du pays contre les terribles maux que cause l'inondation.

(Traduit de l'anglais par GASTON LEGRAND).

VIIe Série. — Numéro 3.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE :



LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1908

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

VII° Série. — N° 3.

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1908



SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

SOUS LE PATRONAGE DE

SON ALTESSE LE KHEDIVE

Présidents honoraires :

Dr Prof. George SCHWEINFURTH.
S.E. Sir Reginald WINGATE PACHA, Gouverneur Général du Soudan.

Président :

S. E. O. ABBATE PACHA, Médecin consultant de S. A. le Khédive.

Vice-Présidents :

S. E. HUSSEIN FAKHRY PACHA, ancien Ministre.
S. E. BOGHOS PACHA NUBAR.

Contrôleur des Comptes :

S. E. BOINET PACHA, Secrétaire Général au Ministère des Travaux Publics.

Secrétaire Général :

Dr Frédéric BONOLA BEY, Avocat.

Secrétaires adjoints :

Ahmed ZÉKI BEY, Secrétaire du Conseil des Ministres.
R. FOURTAU, Ingénieur.

Commission Centrale :

S. E. le Sénateur J. ADAMOLI, Commissaire à la Caisse de la Dette Publique.
BIRCHER André, Négociant.
CATTAOUI Adolphe, Avocat.
Ibrahim HELBAOUI BEY, Avocat.
J. R. GIBSON, Directeur anglais des Domaines.
Ernst KLIPPEL, Architecte aux Wakfs.
Mohammed MAGDI BEY, Conseiller à la Cour d'Appel Indigène.
E. MANUSARDI, Avocat.
O. VON MOHL, Commissaire à la Caisse de la Dette Publique.
Dr J. PIOT BEY, Vétérinaire en chef des Domaines.
IDRIS BEY RAGHEB, Propriétaire.
Sir W. WILLCOCKS, K. C. M. G., Hidrologue.

Le Président et le Secrétaire Général sont nommés par S. A. le Khédive.
Les autres membres ont été élus à l'Assemblée Générale du 25 avril 1903



LE RUWENZORI

ET

LE DUC DES ABRUZZES (*)

PAR

S.E. ABBATE PACHA, Président de la Société.

La Société Khédiviale de Géographie a le devoir de rendre ses hommages respectueux et solennels à Son Altesse Royale le Duc des Abruzzes pour sa grande exploration du *Ruwenzori*, ce géant de l'Equateur, qui a résolu le problème africain des sources mystérieuses du Nil.

Afin de bien saisir et d'apprécier ces intéressants exploits, il m'est indispensable de le faire précéder de quelques traits rapides, comme éclaircissement.

L'énigme africain qui date de centaines de siècles est désormais toute dévoilée. Quoique les anciens Egyptiens possédassent quelques vagues connaissances des contrées du Nil supérieur sous la monarchie de la douzième dynastie, grâce aux Pharaons *Ousertesen* et *Amenhemat*, néanmoins, jusqu'aux Lagides et même jusqu'aux Romains sous *Néron*, la question des origines du fleuve était encore inexpliquée. Le *caput Nili querere* exprimait un doute insurmontable.

Pourtant, dès le temps de Ptolomée, l'éminent géographe, on avait commencé à supposer que les sources véritables du Nil étaient situées au delà de l'équateur, et on les désignait déjà par le Σελήνης Ὄρος, les montagnes de

(*) Voir Compte-rendu de la séance du 6 avril 1907.



la Lune. Les géographes arabes et les quelques explorateurs de l'époque désignaient toujours d'une manière irrégulière et mal définie les monts de la Lune, comme sources du grande fleuve.

L'expédition française inaugura en Egypte une ère de rénovation et de progrès. A ces nouveaux horizons s'inspira le grand Mohamed Aly, l'illustre chef de la dynastie actuelle. Il se livra à la conquête et à l'exploration des régions nilotiques.

C'est Caillaud qui, en redressant certaines erreurs de ses prédécesseurs Paer et Bruce, déclara hautement « que le vrai Nil est le fleuve Blanc, dont le cours très étendu tire, selon toute probabilité, son origine des montagnes de la Lune ».

Sous le règne du vice-roi Saïd, la découverte du Lac Tanganika par Burton, et celle du Lac Victoria Nyanza par Speke, donnèrent un ressort nouveau aux grandes explorations qui ont complété la découverte des vastes régions des lacs équatoriaux.

Sous l'impulsion protectrice du Khédive Ismaïl, l'*Albert* Nyanza fut découvert par Sir Samuel Baker. Entre temps le savant Dr Schweinfurth pénétrait au cœur de l'Afrique, aux pays des Niams-Niams et des Monbouttons, que Casati et Junker parcoururent ensuite. Plus tard l'héroïque Gordon, avec ses vaillants officiers, pénétrait à Mruli reconnu auparavant par Miani; poussait jusqu'à Urondogani sur les bords du Lac Victoria, près des chutes de Ripon, jusqu'à l'Uganda, aux territoires sis autour des grands Lacs Victoria et Albert, régions toutes découvertes sur leur parcours.

C'est à Stanley, en 1889, que revient l'honneur d'avoir complété les merveilleuses découvertes à travers le continent noir. Après son héroïque et légendaire exploration de l'énigmatique contrée des Pygmées et de l'inextricable et immense forêt de l'Arouwimi, en reconnaissant le Semliki qui relie le Lac Edouard au Lac Albert, Stanley aperçut, grâce à la pureté de l'atmosphère, très distinctement le grand massif équatorial que les indigènes des alentours appellent *Ruwenzori* (montagnes de la Lune). Un an auparavant, en 1888, il en avait à peine soupçonné l'existence.

Invisible absolument pendant plusieurs mois à cause des brouillards et des pluies prolongées, la crête gigantesque de ce massif peut être parfois entrevue exceptionnellement durant la saison sèche qui est très courte.

C'est ainsi que Gessi, en 1874, de très loin l'avait aperçue. Stanley en a parcouru en 1889 *les pentes occidentales*, que son lieutenant Stairs gravit le premier jusqu'à 3554 m. Le monde géographique en a été surpris, et le professeur Hugues démontra que Stanley était dans le vrai en assimilant le Ruwenzori aux *montagnes de la Lune* des anciens géographes, et que ces montagnes constituaient les origines du Nil, tant recherchées. Nous nous sommes fait un devoir avec le Gouvernement Egyptien en 1890, ici même dans cette salle, d'applaudir et de féliciter Stanley, et notre Société lui a décerné un *Diplôme de membre d'honneur*.

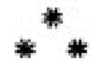
Les grands obstacles qui s'opposent à l'observation complète du Ruwenzori, par suite de causes naturelles que je viens de signaler, expliquaient suffisamment l'incertitude et les difficultés d'escalader par des routes et versants



différents la montagne gigantesque ; cependant des ascensions partielles ont été tentées dans le temps par d'éminents et savants explorateurs.

Sont à rappeler Stauhleman, Moore, Elliot, Graner, Wollaston, Johnson, Thompson et dernièrement le Dr J. David de Bâle, qui, après son voyage au Congo et la traversée de l'Arouwimi, s'approcha des massifs du Ruwenzori et en fit l'ascension en avril 1905.

Le prof. Schweinfurth, qui nous honore ici de sa présence, assistait au mois de mars de l'année dernière à la conférence du Dr David à Palerme et il a vivement félicité pour son grand voyage le prédécesseur du duc des Abruzzes, qui, par une coïncidence heureuse se trouvait, pendant le récit du conférencier, déjà en route pour le Ruwenzori.



Les exploits du royal alpiniste sur les glaciers sont très mémorables dans l'histoire des grands et périlleux voyages.

D'abord dans la région septentrionale de l'Alaska : nulle part, dans les cinq continents la glace ne recouvre un plus vaste espace qu'autour du Saint-Elie. Des bords du Pacifique au pied de la montagne, s'étend un glacier dont l'étendue n'est pas inférieure à 4000 kilomètres carrés et au delà de cette mer de glace, c'est, jusqu'au sommet du pic, un nouveau monde glacé, hérissé de pics, long de plus de 60 kilomètres à vol d'oiseau. Comment franchir ce Sahara neigeux avec tout le matériel nécessaire à la vie d'une caravane dans le désert ? Plusieurs explorateurs avaient échoué : à l'un des plus vigoureux grimpeurs italiens, au duc des Abruzzes, le digne petit-fils du roi alpi-

niste, Victor Emmanuel, était réservé l'honneur de réussir, avec ses vaillants guides alpines, dans cette difficile ascension pendant l'été de 1897.

Le jeune prince a depuis, dans une mémorable expédition arctique en 1900, battu le record de Nansen vers le Pôle, où son compagnon illustre, le capitaine Cagni, attaignit 86° 35.

Toutes ces victoires n'ont point satisfait le royal champion. En avril de l'année 1906, il se dirigea par Mombaza vers le centre de l'Afrique. Au milieu du continent noir, sur la frontière de l'Ouganda et du Congo, s'élève l'énorme massif du *Ruwenzori* alors encore incomplètement connu, *les montagnes de la Lune* des anciens géographes. A plus de 6800 mètres, les points culminants de ce mystérieux relief dressent leurs crêtes couronnées de neige. Conquérir les glaciers de l'Equateur, après avoir vaincu les glaces des Andes et du Pôle, telle a été l'ambition du duc des Abruzzes.

De Mombaza, en parcourant rapidement la région malarique en chemin de fer, le duc arriva à Port-Florence. Les progrès de la colonisation anglaise permettent maintenant de pouvoir faire ce grand trajet en 50 heures ; trajet à travers des pays sauvages, qu'il fallait faire auparavant en plusieurs mois de fatigues, de dangers et de détresse.

Le 7 mai l'expédition arrivait à Entebbe. Il restait encore 600 kilomètres à parcourir à travers des brouissailles, des forêts, des marécages, des vallées et des régions verdoyantes habitées par des indigènes, dont les femmes seules cultivent et travaillent aux champs.

On arriva au Fort-Portal et de là à Bojongolo à 1200 m.



de hauteur ; au milieu du brouillard épais, de la pluie, en franchissant mille obstacles au mépris de mille souffrances, après 54 jours d'efforts, on était à 3400 mètres dans les contreforts de l'imposante chaine du *Ruwenzori.*

Enfin on escalada le sommet du *Kuganja* où l'expédition établit son campement à 4500 m. A cette altitude, après les relevés et les études relatives, l'expédition se divisa en groupes, afin d'escalader les pics les plus élevés. Ensuite, le duc des Abruzzes, ayant passé *Bussoro*, au prix d'efforts considérables, conquit les deux cimes les plus hautes du *Ruwenzori*, auxquelles il donna le nom de *Margherita* et d'*Alexandra*, à 5125 m. et 5202 mètres. Ce fut un hommage respectueux à l'Italie et à l'Angleterre.

Sur le point culminant du *Pic Margherita* on hissa le drapeau tricolore que la reine-mère avait confié au duc, où au milieu des couleurs italiennes, se détachaient fatidiquement les paroles *Ardisci e spera.*

Ce drapeau et ces mots, emblème heureux de vigueur et d'espoir, rappelait au prince l'énergie de ses ancêtres, avec leur cri enthousiaste de *Sempre avanti Savoia.*

Après avoir donné le nom de *Pic Gessi* à la dernière cime explorée, le royal explorateur termina la grande ascension du *Ruwenzori* le 4 juillet et rentra par la même route à Mombaza.

C'est le 10 septembre dernier, jour mémorable, que S.A. le duc des Abruzzes toucha la terre égyptienne à l'embouchure du canal de Suez. Je me suis empressé de féliciter S. A. R. et ses compagnons par télégramme. Une dépêche de S. A. R. remercia à l'instant même la Société de Géographie.



Permettez-moi, avant de terminer la modeste relation sommaire de ce grand événement géographique, d'ajouter quelques mots d'observation pour éclairer, avec plus d'évidence, les raisons qui ont retardé si longtemps ces dernières découvertes.

Les cimes du Ruwenzori sont presque toujours couvertes par les nuages, et tout le massif plonge constamment dans d'épais brouillards : on doit en déduire qu'elles sont habituellement voilées pendant 300 jours de l'année. Cette circonstance a pu en dissimuler la vue à d'éminents explorateurs des régions environnantes.

Le grand nombre des légendes ayant cours depuis longtemps à ce sujet, a empêché aussi des observations suivies.

Un manuscrit de feu Aly Pacha Moubarek nous en donne un exemple étrange des plus frappants. Dans ce manuscrit de 1098 de l'hégire, 1686 de l'e.v., on remarque la relation d'Abu el-Feda qui commence par ces mémorables paroles : « Le Nil descend et court du *Gebel Gamar*, « les montagnes de la Lune ».

« Cette chaine a des cimes qui s'élèvent en l'air et « d'autres plus basses. Quelques-uns disent que des per- « sonnes ont fait l'ascension de la montagne, et qu'une « d'elles commença à rire et à battre des mains, et se « précipita de l'autre côté. Les autres, dans la crainte d'être « atteintes de la même attaque, s'en retournèrent. On dit « que ceux qui l'ont vue, virent des neiges lumineuses, « blanches comme l'argent et rayonnantes de lumière. « Celui qui les regardait était tellement attiré qu'il s'y « attachait jusqu'à ce qu'il mourût, et cette science est « appelée magnétisme humain (sic). On dit qu'un certain

« roi envoya une expédition pour découvrir les sources du « Nil, qu'elle arriva à des montagnes de cuivre et que « quand le soleil se levait, le reflet des rayons était si « fort que les hommes étaient brûlés. D'autres disent que « ces personnes arrivèrent à des montagnes brillantes comme « le cristal, et que quand les rayons du soleil s'y reflé- « taient, on était brûlé ».

A ce récit surprenant de la légende qui a cours dans ces parages de l'Equateur, il faut ajouter que les indigènes de Toro vendent des fragments de cristal trouvés près de la montagne, comme fétiches ou charmes, et que ceux qui habitent loin d'elle croient encore que les brillants sommets qu'ils voient de temps en temps parmi les nuages sont composés de la même substance cristalline.

Il est à remarquer aussi que le phénomène attribué dans le récit précédent au *magnétisme humain* est un phénomène qui se produit toujours dans les grandes hauteurs, le vertige, d'où est arrivé le dicton *abyssus abyssum invocat*, excitation cérébrale et trouble de la vision.

Les légendes qui ont cours dans l'imagination des tribus aux approches du massif du *Ruwenzori* se rapportent évidemment aux phénomènes optiques et à l'état météorique de la région ; toutes ces fables nous expliquent l'effet produit sur l'esprit impressionnable des indigènes exaltés.

Quand le ciel — chose très rare — se présente sans nuages, et que le coucher du soleil est sans brouillard, les forêts et les vallées prennent une couleur telle qu'elles semblent envahies par un grand incendie.

Les crêtes du massif, toutes en glace, reflètent, comme un immense miroir, des rayons éblouissantes, et semblent

elles-mêmes des montagnes de cristal radieux, étincelant. Certes ce sont ces vues fantasmagoriques qui ont donné lieu aux légendes par la fascination exercée sur les races primitives, fascination qui s'est produite même parmi les rares voyageurs des régions et bassins équatoriaux.

S. A. R. le duc des Abruzzes, dans sa splendide conférence faite à Rome dernièrement, parle aussi de ces phénomènes étranges qui ont éveillé dans leur fugitive apparition une grande admiration et un étonnement merveilleux.

On attend maintenant avec enthousiasme les observations ultérieures et spéciales que le Duc fera publier concernant la *flore* et la *faune*, les *phénomènes* et *perturbations athmosphériques*, l'état magnétique et électrique, la géologie, et surtout l'état hydrographique de la région, observations qui seront sans nul doute pour le monde savant d'un immense profit pour la science en général et pour la géographie en particulier.

Cette simple accumulation d'observations de détails stimule en nous l'excitation d'un sens divinatoire : vague intuition de mystères à dévoiler, routes à parcourir dans les nouveaux labyrinthes de la nature.

Désormais la peinture du paysage et l'expression graphique de la physionomie de cette nature équatoriale et du massif du Ruwenzori nous a impressionnés vivement.

S. A. R. le duc des Abruzzes nous a charmés avec son récit, non qu'il ait négligé les séductions scientifiques, mais il n'a usé que de celles qui lui étaient naturelles et il en a recueilli les fruits, non comme un ambitieux pour avoir pris le monde géographique comme quelque appât fantaisiste, mais comme un effet prévu d'études longtemps



mûries. La modestie est une de ses séductions; grâce commune aux deux plus grandes choses de ce monde, le génie et la vertu, dont la gloire est l'écho, a dit Cicéron. Car la gloire suit la vertu comme l'ombre suit le corps. La fermeté et la conscience du duc des Abruzzes l'ont aidé puissamment, avec le courage, à accomplir heureusement son grand projet et il a trouvé dans le concours des événements de puissants auxiliaires.

Le Prince, doué d'une excellente constitution, d'une ardeur infatigable, surmonta des obstacles qui eussent rebuté bien des voyageurs. Heureusement pour l'intrépide royal champion, la possibilité d'atteindre son but s'étant déclarée dans son esprit perçant et plein de confiance, lui rendit le courage dans les obstacles de la route et aussi dans des dangers presque insurmontables.

Enfin, par le concours et le dévouement du duc des Abruzzes, successivement, toutes les cimes altières du globe sont vaincues et toutes ces explorations ajoutent à nos connaissances mille détails comme aussi mille observations scientifiques, utiles et de grande importance.

Mais en dehors des résultats évidents de ces expéditions, nous devons admirer ces pionniers du monde, ces chevaliers anciens et du temps présent, qui, épris d'un noble idéal et fiers de leur force, s'en vont guerroyer contre l'inconnu pour l'avancement de la science et pour la démonstration de la puissance de l'énergie humaine.

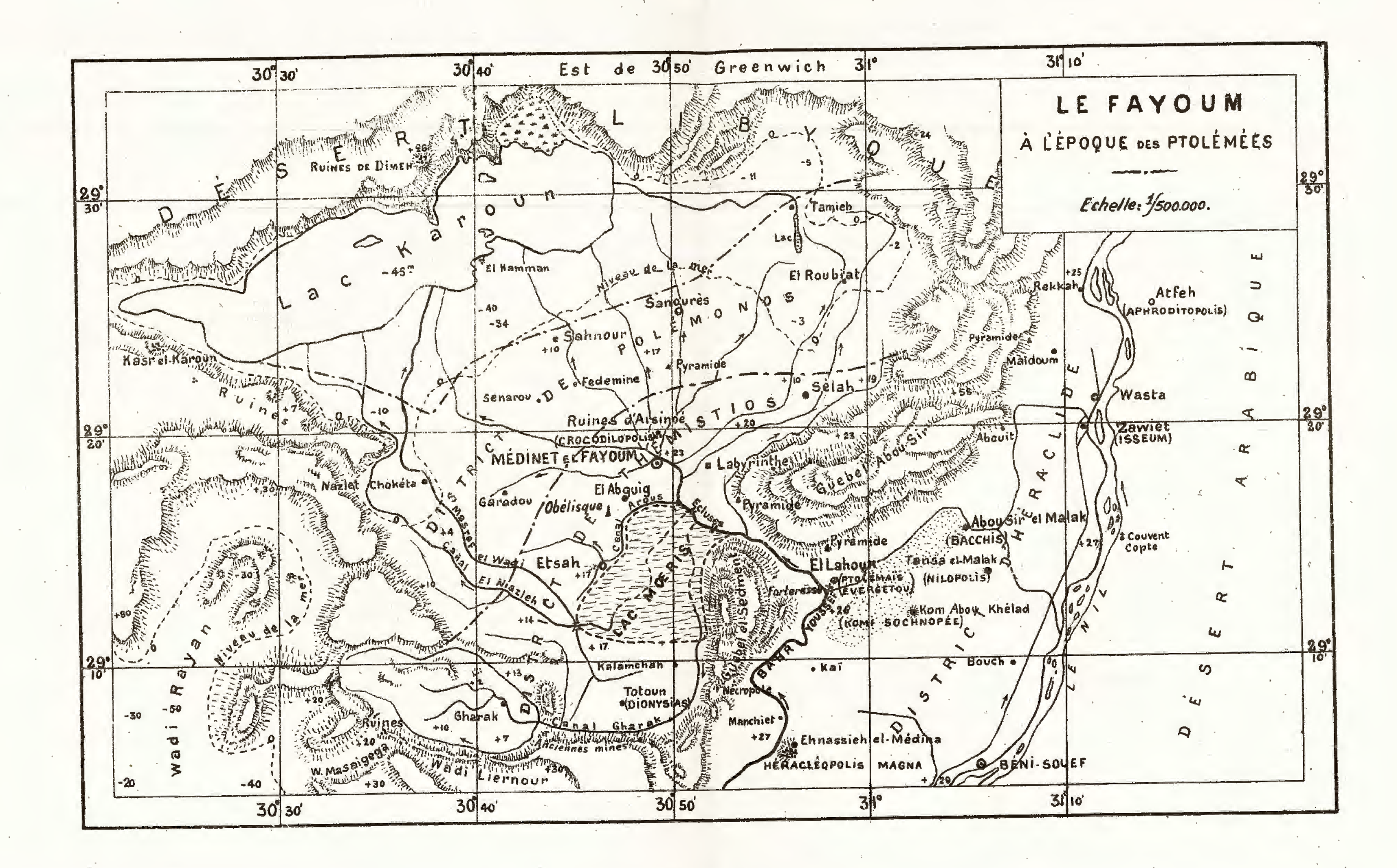
ÉTUDE SUR LA TOPOGRAPHIE DU FAYOUM

par le Dr B. APOSTOLIDIS (*).

La topographie du Fayoum semble avoir l'étrange privilège d'induire les grands esprits en erreur. Et les erreurs des grands esprits pèsent souvent, à l'instar du péché originel, sur l'humanité de même que sur la science pendant de très longues années.

Il y a bientôt vingt-cinq siècles qu'Hérodote a pris par mégarde le lac salé du Fayoum — le Birket-el-Korun des Arabes — pour le lac artificiel de Moeris, et, couverte de son grand nom, cette erreur domina dans la science à travers les siècles. Elle y domine encore et entraîne les savants à de nouvelles erreurs. Les traditions du temple, le voisinage des monuments existant jusqu'à nos jours, le témoignage des auteurs romains, n'ont pas été pris en considération, pas plus que les travaux si consciencieux de feu mon ami Linant Pacha de Bellefonds, travaux si appréciés par les Lepsius, par les Schweinfurth, par les Wiedemann. Les géographes de l'Expédition Française de même que les explorateurs modernes, les Flinders Petrie, les Grenfell, les Hogarth, etc., ont préféré être dans l'erreur avec Hérodote que dans le vrai en compagnie des auteurs de second ordre. Aussi finirent-ils par transporter aux bords du Birket-el-Korun, c'est-à-dire, à l'extrémité nord-ouest du Fayoum, les villes et les sanctuaires que la géographie

(*) Voir le compte-rendu de la séance du 7 avril 1907.


LE FAYOUM
À L'ÉPOQUE DES PTOLÉMÉES
Echelle: 1/500.000.
Est de Greenwich
30° 30'
30° 40'
30° 50'
31°
31° 10'
29° 30'
29° 20'
29° 10'
DÉSERT LIBYQUE
DÉSERT ARABIQUE
Lac Karoun
Ruines de Dimeh
Kasr el-Karoun
Ruines
El Hamman
Niveau de la mer
Tamieh
Lac
El Roubiat
Sanourès
DISTRICT DE POLÉMONOS
DISTRICT DE THÉMISTIOS
Sehnour
Pyramide
Fedemine
Senarou
Selah
Ruines d'Arsinoé
(CROCODILOPOLIS)
MÉDINET EL FAYOUM
Labyrinthe
Guebel Abou Sir
Nazlet
Chokéta
Garadou
El Abguig
Obélisque
Canal Arous
Ecluses
Pyramide
El Lahoun
(PTOLÉMAIS EVERGETOU)
Forteresse
Tansa el-Malak
(NILOPOLIS)
Abou Sir el Malak
(BACCHIS)
Kom Abou Khélad
(KOM SOCHNOPÉE)
DISTRICT D'HÉRACLIDE
Etsah
Canal Masraf el Wadi
Canal El Nazleh
LAC MOERIS
Guebel el Sedment
BAHR YOUSSEF
Kalamchah
Totoun
(DIONYSIAS)
Necropole
Manchiet
Kaï
Bouch
Ehnassieh el-Médina
HÉRACLÉOPOLIS MAGNA
BÉNI-SOUEF
Gharak
Canal Gharak
Anciennes mines
Ruines
Wadi Rayan
Niveau de la mer
W. Masaïgega
Wadi Liernour
Rekkah
Atfeh
(APHRODITOPOLIS)
Pyramide
Maïdoum
Wasta
Zawiet
(ISSEUM)
Abouit
Couvent Copte
LE NIL
-45m
-40
-34
-10
-11
-5
-3
-2
+24
+25
+26
+10
+17
+19
+56
+20
+23
+7
+30
+4
+27
+80
-30
-50
-20
-40
+14
+13
+20
+30

ancienne plaçait à son extrémité sud-est, voire même, à la partie correspondante de la vallée du Nil.

Une autre erreur, non moins riche en conséquences, a été commise, il y a une trentaine d'années, par notre ami feu Brugsch Pacha. En 1876-77, lors de son dernier voyage en Egypte, l'éminent collaborateur de Mariette Pacha eut la chance d'acquérir au Fayoum une stèle ptolémaïque dédiée à deux Divinités jusqu'alors inconnues aux égyptologues : le Dieu Soknopée et la Déesse Nefersès, et qui, au dire du vendeur, provenait des fouilles, alors en grande vogue, de Dimeh.

Brugsch prit cette déclaration au sérieux, et, se souvenant que dans les environs de Dimeh il existe en réalité un ancien temple dont on ne connait pas encore le nom ni la divinité, émit l'opinion que Soknopée, le dieu cité sur la stèle, était la divinité jadis adorée dans le dit temple et que Dimeh était son domaine sacré.

Brugsch partit ensuite, emportant la stèle à Berlin, et les idées qu'il avait émises sur son compte ne tardèrent pas à prendre racine en Allemagne et à se développer d'une manière inattendue.

Il suffit cependant de jeter un seul coup d'œil sur l'inscription qui couvre presque en entier la stèle, pour se convaincre qu'elle ne contient rien qui puisse autoriser une pareille conclusion. Cette inscription est ainsi conçue :

Ὑπὲρ βασιλέως Πτολεμαίου τοῦ καὶ Ἀλεξάνδρου, Θεοῦ Φιλομήτορος, Ἀπολλώνιος Ἰσχυρίωνος, γραμματεύων Παντολέοντι τῶν Ὁμοτίμων τοῖς Συγγενέσι καὶ οἰκονομικῷ σιτικῶν τῆς Ἡρακλείδου μερίδος, τὸ ΙΙΙ'. ἔτος, κατηρτίσατο δίδοσθαι παρά τε ἑαυτοῦ καὶ



τῶν διὰ τῆς μερίδος ἀσχολουμένων ὑπ' (Γρ. ἐπ') αὐτούς τε καὶ εἰς τὸν μετὰ ταῦτα χρόνον, κατ'ἔτος πυροῦ ἀρτάβας 182 $\frac{1}{2}$, ὃ καὶ κατήρξατο ἀπὸ Νουμηνίας τοῦ Θωὺθ τοῦ ΙΘ'. ἔτους εἰς τὸ ἀρτοκόπιν Σοκνοπαίῳ καὶ Νεφερσῆ θεοῖς μαγίστοις (sic).

C'est-à-dire :

« Pour le bien-être du roi Ptolémée, dit aussi Alexandre, Dieu Philométor, le nommé Apollonius fils d'Ischyrion, secrétaire de l'intendance du service des impositions en nature, de la section d'Héraclide, lui et tous les employés de la dite administration fondèrent l'an XVIII (du roi) un legs annuel de 182 $^1/_2$ artabes de blé en faveur des grands dieux Soknopée et Nefersès, legs dont le premier versement a été effectué l'année XIX à leur boulangerie».

Le fait relaté dans l'inscription s'est donc passé dans le service des impositions en nature de la section d'Héraclide, et c'est bien là, non dans les environs de Dimeh, que nous devons aller chercher le Sanctuaire des Divinités en honneur desquelles cette souscription a été faite, de même que l'endroit où la stèle doit avoir été déposée.

Des découvertes ultérieures ne tardèrent pas à confirmer cette manière de voir.

En 1887-89, ont été découverts les papyrus grecs du Fayoum, et nous avons appris de ces textes qu'à l'époque gréco-romaine, il y avait dans l'Heptanomide sous la toparchie d'Héraclide du nome Arsinoïte, une île — *l'île de Soknopée* νῆσος Σοκνοπαίου et dans cette île il y avait une bourgade portant le nom de Κώμη νήσου Σοκνοπαίου — la bourgade de l'île de Soknopée, et que, pour la facilité, on



l'appelait également Κώμη ou Νῆσος ou Σοκνοπαῖον. Un des papyrus alloués au Musée de Berlin nous apprend d'autre part que cette bourgade n'avait pas un κωμογραμματεύς à part. En cas de besoin elle s'adressait à celui de Nilopolis ; ce qui indique que les deux petites villes n'étaient pas très éloignées l'une de l'autre. Or, nous savons par le géographe Ptolémée que Nilopolis se trouvait juste au centre du nome Héracléopolite. Un auteur byzantin nommé Sozomenos, auquel nous devons une très bonne histoire de la fondation de l'Eglise chrétienne, fait également mention de cette bourgade dans ses écrits. Parlant de St-Antoine, Sozomenos dit que ce saint était originaire d'une petite ville égyptienne appelée Κώμη, et que cette bourgade se trouvait dans l'Heptanomide tout près d'Héracléopolis Magna, ce qui indique que la ville de Soknopée se trouvait entre Nilopolis et la ville d'Héraclès, et très probablement là où de nos jours se trouve le village arabe *Kom-Abou Khelad* ; il n'est même pas improbable que la première partie synthétique de ce nom ait été copiée du grec Κώμη, et non de l'arabe *Com*.

Après une série d'indications de cette valeur, on aurait pu croire, que la question de la situation de la ville de Soknopée était définitivement tranchée, et qu'on pouvait aller à sa recherche avec pleine confiance et la remettre à jour.

Telle n'était pas cependant l'opinion de tous.

Le savant berlinois qui, le premier, a été chargé de dépouiller les papyrus grecs alloués au Musée de Berlin, M. Krebs, était un fervent admirateur de Brugsch Pacha, et connaissant les opinions qu'il avait émises sur le Dieu

Soknopée et sur ses rapports avec Dimeh, il n'hésita point à identifier cette dernière bourgade avec la Κώμη νήσου Σοκνοπαίου, et le promontoire aride de Dimeh, avec l'île de Soknopée, citée dans le papyrus.

Mais ne pouvant établir les concordances, M. Krebs eut recours à l'hypothèse. Il s'imagina qu'à cette époque — l'époque gréco-romaine — le niveau du Birket-el-Korun était de plusieurs mètres plus élevé qu'aujourd'hui, et que ses eaux s'étendaient jusqu'aux pieds des montagnes libyques qui, de ce côté, ferment le bassin du Fayoum, de sorte que le promontoire sur lequel se trouve Dimeh était alors une île—*l'île de Soknopée*—et les plaines arides qui de nos jours entourent ce promontoire étaient alors des plaines couvertes de blé et de maïs.

Parlant à des personnes qui connaissent le pays en question, je n'ai pas besoin de m'étendre pour démontrer combien les idées émises par M. Krebs sont insoutenables. Nous allons bientôt voir qu'au temps de Ptolémée les crues du lac salé du Fayoum n'atteignaient pas les hauteurs que M. Krebs leur assigne. Et si jamais le fait s'est produit, les résultats ne pouvaient pas être ceux que M. Krebs admet. En s'élevant les eaux du lac ne pouvaient que réduire le promontoire de Dimeh en un îlot microscopique et convertir les déserts environnants en une série d'étangs et de lagunes, ainsi que cela a lieu encore de nos jours toutes les fois que le lac déborde de ce côté.

Nonobstant ces contradictions décisives, les idées émises par M. Krebs ne manquèrent pas d'être admises par la plupart de égyptologues modernes, de même que par les hellénistes qui se sont voués à l'étude des papyrus, et elles



continuent à être en honneur dans les écoles, non certes dans l'intérêt de la géographie de l'ancienne Egypte.

On est allé même plus loin.

Un de ces hellénistes, M. Carl Wessely de Vienne, auquel l'Académie de cette ville a confié le dépouillement des papyrus achetés par l'Archiduc Rainer, a conçu l'idée de rédiger une topographie du Fayoum, basée sur les villes et localités mentionnées dans ces textes et sur leurs rapports géographiques, administratifs et commerciaux.

L'idée était incontestablement excellente et le Docteur Wessely, l'homme le mieux désigné pour la mener à bonne fin. Mais par malheur, ayant travaillé lui aussi, sous l'empire de l'Ecole de Berlin et plus particulièrement sous celui des idées émises par M. Krebs, le savant viennois finit par nous donner une topographie du Fayoum bonne à justifier les fautes commises par ses prédécesseurs plutôt qu'à nous faciliter l'entendement des textes.

La ville de Soknopée, dont il s'est servi comme point de départ de ses évaluations, n'est point la vraie, celle décrite par les papyrus, mais celle que s'est imaginée M. Krebs dans les environs de Dimeh. Aussi finit-il par loger trois à quatre kilomètres à l'est de Dimeh, dans un désert le plus improductif, deux villes : Bacchis et Karanis, fameuses dans l'antiquité pour leurs vignobles et leurs oliviers, et, de l'autre côté du lac, vis-à-vis du promontoire de Dimeh, il a placé Nilopolis qui, suivant le géographe précité, était située au centre du nome Héraclopolitain.

Et comme tout cela ne suffisait pas, un autre élève de Brugsch Pacha, M. George Steindorf, professeur actuel d'égyptologie à l'Université de Leipzig, se donna la tâche

de vulgariser cette topographie en l'adoptant dans sa dernière édition de l'Itinéraire de l'Egypte par Baedeker.

Nous n'avons pas l'intention de réfuter toutes les erreurs accumulées de la sorte dans la science. Ce serait un travail herculéen que nous devons laisser aux plus jeunes et mieux doués. Nous préférons, pour notre part, résumer tout ce que nous savons de certain sur l'ancienne géographie du Fayoum et relever les points sur lesquels les savants modernes se sont éloignés de la vérité, pour n'avoir pas voulu ou n'avoir pas su profiter des renseignements qui nous sont fournis par les auteurs de l'antiquité, et qui, comme nous allons voir, amènent à des conclusions diamétralement opposées.

I.

Il est notoire, que dans l'antiquité et jusqu'à l'époque des Ptolémées, le Fayoum ne constituait pas un département à part. Uni à la partie correspondante de l'Heptanomide il formait avec elle le onzième nome de l'ancienne Egypte, le nome du *Laurier-Rose*, comme on l'appelait alors.

Ce nome était divisé en trois districts : *le Laurier-Rose supérieur*, *le Laurier-Rose inférieur* et *le pays du Lac*, qui était le Fayoum.

Le premier de ces districts, le Laurier-Rose supérieur, était dans l'antiquité, comme de nos jours, entouré d'eau. Le Nil le baignait à l'est, le Bahr-el-Yussuf à l'ouest, et deux cours d'eau transversaux réunissant le canal au fleuve, limitaient le district du nord et du sud. Cette partie du département formait par conséquent une île ; aussi était-elle appelée *Loq* ou *Log* par les anciens Cobtes, νῆσος par

les Grecs, *Ghézireh* par les Arabes. Elle avait pour chef-lieu la ville de *Semensu* et pour Dieu protecteur *Herchafitu*, ou *Noum* le criocéphale, le Dieu de la puissance et de la force, et les Grecs l'ayant confondu avec leur Héraclès, donnèrent à la ville le nom d'*Héracléopolis*. Mais au dire de Plutarque, cette divinité correspondait au Dionysos des Grecs, non à Héraclès ; ce qui nous donne la raison pour laquelle les Juifs hellénisés qui, sous les trois premiers Ptolémées, s'établirent comme colons au Fayoum, donnèrent à leurs villes les uns le nom de Bacchis, les autres celui de Dionysias.

Le Laurier-Rose inférieur avait pour chef-lieu Bousiris, que les Grecs ont converti en Nilopolis, les Arabes en Abousir, et son dieu protecteur était Osiris.

Le troisième district du Laurier-Rose, le To-Schit — le pays du Lac — était au contraire un énorme bassin progressant en pente échelonnée jusqu'à 80 mètres de profondeur, et dont les parties les plus déclives servent de tout temps de récipient aux eaux pluviales et aux eaux provenant du Nil. Il se forma par conséquent dans cet endroit, et de très bonne heure, un grand lac de plus en plus salé, tandis que les parties les plus élevées de la localité se couvrirent d'une couche épaisse de limon du Nil, et ne tardèrent pas à être l'objet de l'exploitation de l'homme.

Le troisième district du Laurier-Rose — le Fayoum, — se trouva ainsi divisé en deux parties essentiellement différentes : la partie du lac et la partie des terres cultivables, laquelle de son côté était divisée par la nature même, en deux plateaux : le plateau supérieur, sur lequel se trouvait le chef-lieu du département — *la ville des Krocodiles* — et le plateau inférieur, qui était le plus rapproché du lac.

Ainsi que nous l'avons dit, le lac, qui donnait le caractère à ce district, occupait la plus basse partie du Fayoum. Encaissé entre les montagnes libyques et la dune de sable fin qui le sépare des terres cultivables, ce lac mesure environ 40 kilomètres en longueur, 10-12 en largeur et 4-6 mètres en profondeur. De nos jours, alors que le Nil n'y envoie que très peu d'eau, ce lac est alimenté presque exclusivement par les eaux pluviales qui lavent les montagnes environnantes. Ce sont les eaux pluviales, qui lui apportent le sel auquel ses eaux doivent leur salure, ses bords les croûtes salines qui ordinairement les couvrent.

Suivant l'analyse chimique faite il y a cent ans par M. Regnaut, de l'Institut, un litre de cette eau évaporée laisse un résidu de quatre onces et cinq gr., dont les $^3/_4$ consistent en sel marin, et nous n'avons aucune raison de croire, que dans l'antiquité les choses se passaient différemment.

Ainsi composées, les eaux du lac du Fayoum ne peuvent guère servir aux besoins de l'agriculture. Au contraire, les plaines qu'elles inondent se transforment en lagunes et en marécages remplis de joncs et de tamaris, tandis qu'à leur retrait le sol ne tarde pas à se couvrir d'une croûte de sel qui craque sous les pieds des passants. Aussi n'est-il point étonnant que dans les environs du Lac on ne trouve aujourd'hui rien qui puisse indiquer que cette partie du Fayoum ait jamais servi d'habitation à l'homme. « Cette partie », dit M. Jomard dans son excellent mémoire sur le Fayoum, « est entièrement inculte, couverte de sable, de « lagunes, de croûtes salines et de quelques arbustes d'une « végétation sans force. Aucune habitation n'y est établie,



« et il serait impossible d'y pratiquer une seule culture « avantageuse. »

La ville de Kasr-el-Korun et les ruines du voisinage de Dimeh, qu'on a voulu citer comme faisant exception à la règle, ne rentrent pas dans cette catégorie. La première est construite à une demi-lieue de distance du bord sud du lac et dans un endroit suffisamment élevé pour être à l'abri des inondations; tandis que les ruines existantes dans le voisinage de Dimeh représentent les restes d'une ville de morts plutôt que de vivants. Le promontoire, sur lequel ces ruines se trouvent, est en effet trop exigu pour contenir une ville du dernier ordre: il mesure à peine 750 mètres dans sa plus grande dimension, et pas même la moitié lorsqu'il est entouré d'eau.

Une route montante, longue de 330 mètres, route jadis ornée de figures de lions couchés, nous amène du débarcadère à une plate-forme sur laquelle se trouvent les ruines d'un petit temple des temps ptolémaïques, sans inscriptions. On y distingue facilement que ce temple avait plusieurs divisions ou sanctuaires, dont un, mieux construit, conserve encore en bas-relief la figure d'un Ptolémée prosterné devant un Dieu Criocéphale. Temple et cour qui l'entourent sont protégés par un mur d'enceinte fait en briques séché au soleil, qui paraît être de date plus récente.

Les explorateurs modernes ont voulu reconnaître dans ces ruines les restes d'une ancienne ville; Bacchis d'abord, la ville de Soknopée ensuite: mais sans aucune raison. Rien n'indique en effet, que cette localité ait jamais servi de lieu d'habitation à l'homme. On y cherchera en vain les traces d'une citerne ou d'un conduit d'eau; on y rencontre

nulle part de débris de poterie ou d'ustensiles de cuisine, qui nous révèlent les localités jadis habitée par l'homme.

Au contraire, tout porte à croire que nous avons là les restes d'une nécropole modeste, très probablement celle du prince dont la figure subsiste encore sur les murs du temple. L'existence à l'entrée du désert libyque d'un autre temple de même genre, le temple découvert par votre ancien président et mon excellent ami le prof. Schweinfurth, et la croyance persistante dans le pays, que dans le lac du Fayoum se trouve le palais de Charon, et que les plaines sablonneuses qui s'étendent au delà des montagnes libyques, servent d'habitation aux mânes, parleraient encore en faveur de l'idée que nous venons d'avancer pour la première fois.

Quoi qu'il en soit, il est évident que les villes des vivants étaient situées alors comme aujourd'hui, sur les parties plus élevées du bassin, là où le sol se prête à l'agriculture et où l'homme a l'eau du Nil en abondance. Et comme la plupart des villes modernes sont construites tout près des restes de constructions anciennes, l'on peut admettre que les unes ont succédé aux autres, et que l'état actuel du Fayoum ne diffère pas beaucoup de celui des temps les plus anciens.

L'idée émise par M. Flinders Petrie et adoptée par M. Braum, que durant l'ancien Empire, le Fayoum était entièrement couvert d'eau, et que sous les Amenemhats il servait encore de réservoir pour arroser la basse Egypte, n'est pas admissible. Il est certes très probable qu'à une certaine époque, la plus grande partie d'eau que le Nil envoyait au Fayoum, servait à grossir le lac. Les eaux de celui-ci se répandaient alors beaucoup plus loin qu'au-



jourd'hui, et submergeaient les terres qui, de nos jours, servent à l'agriculture. Mais cette époque appartient à la Préhistorie. Durant l'ancien Empire, ces inondations de retour étaient beaucoup plus modestes et les eaux ne dépassaient pas beaucoup leurs limites de nos jours. Grâce aux travaux de M. Maspéro, nous savons aujourd'hui que les villes de la section septentrionale du Fayoum, de même que sa capitale, sont citées dans les plus anciens textes d'Egypte, et sur les bords septentrionaux du lac on ne voit rien qui puisse nous indiquer que le pays a subi une submersion prolongée d'eau du Nil.

Au contraire, nous avons des raisons de croire que, sous l'ancien Empire, le Fayoum souffrait de manque d'eau plutôt que d'abondance. Le seul canal par lequel le pays communiquait avec le Nil, celui qui part d'El-Lahoun, se trouvait dans un endroit trop élevé pour lui permettre de servir de conduite d'eau en dehors de la période très restreinte où la crue du Nil atteignait ses maxima. Les terres du Fayoum ne bénéficiaient alors de la crue que deux ou trois mois dans l'année, pour revenir à leur sécheresse habituelle.

Pour y remédier, pour donner aux agriculteurs la quantité d'eau dont ils avaient besoin, un des rois de la IX[e] dynastie, le roi Moeris, fit creuser le canal principal du Fayoum et lui donna une profondeur qui le mit en état de fonctionner lors même que les crues du Nil ne dépassaient pas la hauteur de 8 coudées.

Sous le roi Moeris, disaient les prêtres à Hérodote, il suffisait que la crue du Nil atteignît huit coudées, pour arroser le pays, tandis qu'à leur temps, le temps d'Héro-

dote, pour y arriver il lui fallait une élévation d'au moins quinze coudées.

῎Ελεγον δὲ καὶ τόδε μοι μέγα τεκμήριον περὶ τὴν χώραν ταύτην οἱ ἱρέες, ὡς ἐπὶ Μοίρεος βασιλέως, ὅπως ἔλθοι ὁ ποταμὸς ἐπ' ὀκτὼ πήχεας τὸ ἐλάχιστον, ἀρδεύεσκεν Αἴγυπτον τὴν ἔνερθεν Μέμφιος· νῦν δὲ ἢν μὴ ἐπὶ ἑξκαίδεκα πήχεας ἀναβῇ τὸ ἐλάχιστιν ὁ ποταμὸς οὐκ ὑπερβαίνει εἰς τὴν χώραν.

Nous ne pouvons certes nier qu'Hérodote en disant ici χώραν entendait la Basse-Egypte – Αἴγυπτον τὴν ἔνερθεν Μέμφιος – le pays qui est au-dessous de Memphis. Mais si l'on prend en considération qu'un exhaussement du sol de cette importance ne pouvait arriver qu'à l'entrée du Fayoum, dans son canal principal, il est permis de conclure que le texte de l'Historien a subi ici une petite altération. Au lieu de ὕπερθεν le copiste a écrit ἔνερθεν.

Quoi qu'il en soit, il est évident que ce fut à partir de cet élargissement du canal principal du Fayoum, fait par les soins du rois Mœris, que les eaux du Nil commencèrent à couler librement dans ce département, et souvent si abondamment qu'au lieu d'arroser elles inondaient ses terres, lui causant autant de mal que la sécheresse.

Or, pour remédier à ce nouvel inconvénient, ce même Roi,dit Diodore, conçut l'idée de creuser un lac pouvant recevoir l'excédent des inondations et le tenir à la disposition des agriculteurs lorsque, à la baisse du Nil, les canaux de leur pays se trouvaient de nouveau à sec. Et grâce à l'habilité des architectes de ce temps, l'œuvre conçue par le Roi, ne tarda pas à apparaitre, et si artistiquement faite que l'Egypte entière n'hésita point à la ranger parmi les merveilles de l'ancien monde.



Nous ne savons pas au juste quelle était l'étendue et la profondeur du lac. Les mesures données par Hérodote et admises par tous les auteurs grecs, sont celles du Lac salé du Fayoum — le Birket-el-Korun — qu'Hérodote a confondu evec le lac artificiel de Moeris. Mais ce que nous savons de certain, c'est que le Lac de Moeris subsistait jusqu'à l'époque gréco-romaine et rendait encore d'importants services aux Egyptiens. Et s'il faut en croire Pomponius Melas et Pline, il avait alors une circonférence de 20 à 25 mille pas, et une profondeur qui lui permettait de porter les plus lourds vaisseaux de cette époque.

Il nous importe beaucoup plus de savoir quel était l'emplacement de ce lac. Car plusieurs villes anciennes du Fayoum ne nous sont connues que sous le nom de villes riveraines du Lac Moeris, et l'on ne pourra se faire une idée de leur position sans connaitre préalablement celle du lac.

Suivant les informations recueillies par Hérodote de la bouche des prêtres, le Labyrinthe se trouvait un peu au-dessus du Lac Moeris et près de la ville des Crocodiles. Or, le Labyrinthe se trouvant à l'est de Crocodilopolis, c'est de ce côté de cette ville qu'il faudrait chercher l'emplacement du lac en question et non à l'ouest, ainsi que l'ont fait les géographes de l'Expédition Française.

Diodore de Sicile nous apprend d'autre part que le canal par lequel le Lac de Moeris communiquait avec le Nil, c'est-à-dire le Bahr-el-Yussuf, avait une longueur de huit schoenes, équivalant à huit à neuf kilomètres; ce qui nous amène également à l'endroit désigné par Hérodote.

Strabon nous fixe la position du Lac Moeris et celle du



Labyrinthe par rapport à la capitale ancienne du Fayoum : « après avoir doublé, dit-il, les écluses du Lac Moeris, il « nous faudra naviguer encore une centaine de stades « pour arriver à Crocodilopolis. Παραπλεύσαντι δὲ ταῦτα « ἐφ'ἑκατὸν σταδίους πόλις ἔστιν Ἀρσινόη » ce qui signifie, que la ville d'Arsinoé se trouvait à 8-9 kilomètres au sud-ouest du Labyrinthe et au nord-ouest du Lac Moeris.

L'auteur de la *Notice de l'Empire* nous informe, d'autre part, que la ville de Dionysias, dans laquelle les Romains faisaient stationner une aile de troupes d'élite, était située entre le Lac de Moeris et la petite Oasis — l'Oasis de Gharah — et, au dire du géographe Ptolémée, Dionysias était située par 29° 10″ de latitude, le lac de Moeris par 29° 20′.

Il n'y a par conséquent aucun doute que le lac de Moeris se trouvait à l'entrée du Fayoum, au sud du Labyrinthe, au sud-est de la ligne de Crocodilopolis, et c'est juste l'endroit indiqué par feu mon ami Linant Pacha de Bellefonds. Or, s'il est vrai que ce lac a été creusé dans le but d'emmagasiner les eaux superflues de l'inondation et de les tenir à la disposition des agriculteurs, c'était bien là le point auquel un pareil ouvrage pouvait réellement rendre les services que l'antiquité lui assigne.

Alors, demandera-t-on, comment se fait-il qu'Hérodote, qui était si bien renseigné par les prêtres sur la position de ce lac, a-t-il fini par le confondre avec le lac salé du Fayoum, qui se trouvait à l'autre bout du département ?

La chose est facile à comprendre, lorsqu'on se rappelle que le lac de Moeris, pour se conserver en état, avait besoin de soins particuliers, qui exigeaient des dépenses considérables. Au dire de Diodore, le curage annuel de ses écluses

coûtait plus que cinquante talents à l'Etat, soit 300,000 frs. de notre monnaie, et tous les gouverneurs n'etaient pas disposés à débourser de pareilles sommes. Pline nous apprend que les premiers gouverneurs romains d'Egypte avaient tellement négligé l'entretien des canaux du Fayoum, qu'en son temps, la plupart étaient presque entièrement comblés, et dans l'endroit où jadis se trouvait le Lac de Mœris, on ne voyait plus qu'une grande fosse *« ubi fuit Moeridis lacus, hoc est fossa grandia »*.

Sous la dénomination persane, la situation ne paraît pas avoir été meilleure. Hérodote, qui était de cette époque, nous apprend que tel était alors l'état des canaux au Fayoum que les eaux du Nil ne pouvaient y pénétrer que lorsque la crue atteignait la hauteur de 16 coudées, et que les eaux qu'il laissait y couler, suffisaient à peine à l'arrosage des terres.

Or, le Lac de Moeris, qui, comme nous venons de le dire, n'était alimenté que par le surplus de l'inondation, ne pouvait certes conserver son étendue, ni sa profondeur, lorsque cette inondation faisait défaut, et plus d'une fois il doit lui être arrivé de se trouver, à l'instar des canaux voisins, à sec. Or, si la visite d'Hérodote au Fayoum a eu lieu à un pareil moment, il n'est nullement étonnant que l'Historien n'ayant pas trouvé le Lac dans l'endroit qui lui était désigné par les prêtres, soit allé le chercher plus loin ; et, entraîné par l'assurance de ses interprètes, il finit par croire que le Lac de Moeris n'était autre chose que le lac salé du Fayoum.

Avec un peu plus de circonspection et moins de confiance dans les racontars de ses interprètes, Hérodote pouvait



encore éviter l'erreur qui a si lourdement pesé sur sa mémoire. L'étendue et la profondité du Birket-el-Korun suffisaient seules à le faire reculer devant l'idée que ce lac était œuvre humaine ; sa position très basse l'aurait préservé de la croyance qu'il ait jamais servi de réservoir pour l'arrosage des terres situées 40-80 mètres plus haut ; et la salinité de ses eaux eût été la meilleure preuve qu'elles n'ont jamais servi aux besoins de l'agriculture. Mais Hérodote était un homme qui se plaisait à raconter des histoires merveilleuses, des récits propres à exciter la curiosité et l'admiration du public, sans trop se soucier de leur véracité. D'ailleurs, il savait bien dégager ses responsabilités en ajoutant, que le récit lui à été transmis par des personnes dignes de confiance.

Quoi qu'il en soit, le fait est qu'Hérodote a cru que le lac salé du Fayoum était le fameux lac artificiel de Moeris, et par conséquent il a rapporté à l'un les attributs de l'autre. C'est ainsi que le Lac de Mœris, qui, sous les Romains, n'avait que 20 à 25 mille pas de circonférence, grâce à Hérodote, a passé pour avoir eu 3600 stades, et que le lac salé du Fayoum a été doté de deux pyramides qui appartenaient au Lac de Mœris. Et ces erreurs, reproduites par ses successeurs, ont dominé jusqu'à nos jours dans la science.

II.

Après Moeris ce furent les Amenemhats et les Usertesens et plus tard les Thotmès et les Ramsès qui ont le plus contribué au développement agricole et industriel du Fayoum. Ce furent ces rois qui complétèrent le système

3



d'irrigation inauguré par Moeris, ouvrirent de nouveaux canaux, construisirent de nouvelles villes et élevèrent des monuments dont les restes servent encore à la fixation de plusieurs points géographiques, dont nous avons perdu la trace. Mais les nombreuses catastrophes qui depuis se sont succédé en Egypte ; les invasions réitérées des Ethiopiens, des Assyriens, et en dernier lieu celle des Perses, n'ont pas manqué de ruiner le pays et plus particulièrement le Fayoum. A cause de sa position, ce département était, plus que les autres, exposé aux malheurs de la guerre, aux charges d'une occupation militaire permanente. Aussi ne tarda-t-il pas à revenir à l'état dans lequel il se trouvait avant le roi Moeris. Ses canaux se comblèrent, ses terres, jadis si productives, se couvrirent de nouveau de sable et sa population laborieuse alla chercher les moyens d'existence ailleurs.

Cet état de choses dura jusqu'à la fin du IV[e] siècle, lorsqu'à l'arrivée des Macédoniens le pays changea, comme par enchantement, d'aspect.

Devenu maître de l'Egypte, Alexandre eut pour premier soin de remplacer la garnison perse qu'il trouva dans le pays, par une garnison macédonienne. Mais ne pouvant pas disposer du corps d'armée nécessaire à cet effet. Alexandre confia la garde du pays à huit mille soldats juifs hellénisés, qu'il fit venir exprès de Samaria.

Dix ans plus tard Ptolémée Lagus en fit autant. Il transféra de la Palestine cent mille juifs montagnards qu'il distribua dans la Haute et la Basse Egypte, et dont un nombre considérable servit à repeupler la partie déserte du Fayoum. C'est à cette époque que remonte la cons-

truction de la plupart des villes qui portent des noms juifs : les Magdala, les Kerkesifis, les Kerkesoures, les Samaria, les Bacchis, etc., que nous rencontrons au Fayoum aussi bien que dans la partie correspondante de l'Heptanomiade.

Mais Ptolémée ne s'arrêta pas là. Peu avant de se faire proclamer roi, il prit sous sa protection les vétérans et les mécontents de la Grande-Armée et les installa somptueusement au Fayoum. C'est alors que ce département fut divisé en trois districts — μερίδας — désignés d'après les noms des trois stratèges, Polemon, Themistius, et Héraclide, auxquels Ptolémée avait confié la garde du pays.

L'exemple du 1er Ptolémée fut suivi par ses successeurs immédiats, Philadelphe et Evergète 1er. L'un de ces rois ayant voulu faire du Fayoum le domaine sacré de son auguste épouse et sœur, la belle Arsinoë, que les prêtres venaient d'élever au rang des Divinités Egyptiennes, a tout fait pour améliorer l'état agricole et commercial du pays, embellir sa capitale et la rendre digne du culte d'Arsinoë, qu'il y a introduit. Le Fayoum prit alors le nom de Nome Arsinoïte, et sa capitale celui de la ville d'Arsinoë, noms sous lesquels ils sont connus chez les auteurs Gréco-Romains.

Mais c'est à Evergète 1er, que le Fayoum doit son développement et son organisation définitive.

Les vétérans de la Grande-Armée, installés sous Ptolomée 1er au Fayoum, étant morts dans cette intervalle, toutes les terres, dont ils n'étaient que des usufruitiers, revinrent à l'Etat. Mais faute de main-d'œuvre elles restaient incultes et improductives. Pour y remédier, Evergète 1er ordonna que ces terres fussent distribuées aux vétérans de sa propre

armée, aux enfants de ceux qui auraient succombé dans ses guerres en Syrie et aux nombreux captifs qu'il en avait amenés, ceux ci destinés à fournir la main d'œuvre aux colons propriétaires. Les lots de terre alloués étaient proportionnés au grade et aux services des bénéficiaires, depuis cent *aroures* (ἑκατοντάρουροι) jusqu'à trente (τριακοντάρουροι), et sans doute au-dessous pour les simples soldats. Les colons, usufruitiers sous le régime de Philadelphe, devinrent alors propriétaires, et ceux dont les pères étaient d'Alexandrie ou de Ptolemaïs, restèrent citoyens de ces villes. De cette manière la population du Fayoum non seulement s'est immédiatement décuplée, mais ce qui est plus important, elle s'est liée définitivement avec le pays. Le nombre des villes et des villages se multiplia alors à l'infini dans le département, et la diversité de noms sous lesquels ils sont mentionnés dans les papyrus, atteste la variété des races, qui dans cette occasion, se sont installées dans le pays.

Ces changements ne modifièrent pas, cependant, sa division en trois districts, ni les noms qui leur ont été donnés sous Ptolémée Lagus. Le pays a continué à être divisé en districts de Polemon, de Themistius et d'Héraclides, et soumis à la surveillance de trois stratèges.

Malheureusement nous ne connaissons pas au juste quelle était l'extension et la limitation de chacun de ces districts, mais à coup sûr elles n'étaient pas celles admises par M. Wessely. Il est bien plus probable que les Ptolémées s'en tinrent à l'ancienne division du pays en trois stations, dont l'une correspondait au plateau inférieur, la seconde comprenait le plateau supérieur du Fayoum, et la troisième la

partie de l'Heptanomide qui, dans l'antiquité, formait le Laurier-Rose inférieur et supérieur.

Nous ne sommes pas mieux instruits sur la distribution des villes et des villages dans ces trois districts. Toutefois, en nous tenant aux renseignements fournis par les papyrus, nous pouvons admettre que dans le premier de ces districts, le district de Polémon, se trouvaient à l'époque Gréco-Romaine, les villes et villages suivants :

Ἀπόλλωνος πόλις, Βερενίκης Θεσμοφόρου, Δικαίου Νῆσος, Θεογνίς, Ἰβιών, Ἀργαίου, ἱερὰ Νῆσος, Κάμινος, Κερκεθόηρις, Κερκέησις, Κερκέσουφις, Κυνῶν πόλις, Μάγδωλα, Μέμφις, Νάρμουθις, Ὀξύραγχος, Τεστύνις, Φυλακτικὴ Νῆσος, etc.

Dans le district de Themistius se trouvaient : Ἀθηνᾶς Κώμη, Ἀλεξάνδρου νῆσος, Ἀνουβιὰς, Ἀπολλωνιὰς, Ἀρσινόη, Ἀρχελαΐς, Αὐτοδίκη, Βερονίκης Αἰγιαλὸς, Διονυσιὰς ἡ πρὸς τοῖς χαλκωρυχίοις, Ἑρμούπολις, Εὐημέρια, Ἡράκλεια, Θεαδέλφια, Μαγαΐα, Ἐποίκιον Μαγδάλου περὶ τὴν Ἡράκλειαν, Πελούσιον, Πίσσαι, Πολυδεύκια, Πτολεμαΐς Δρυμοῦ, Τρικωμία, Φιλαγρὶς, Φιλοτερίς, Φίναχος.

Au dernier district, enfin, appartenaient les villes et villages : Ἀλαβανθὶς, Ἀθῆναι, Ἀφροδίτης πόλις, Βακχιὰς, Ἡφαιστιὰς, Βούβαστος, ἱερὰ Νῆσος, Καρανὶς, Κερκεσούπολις, Μητροδώρου Ἐποίκιον, Νειλόπολις, Νέστου, Ὀνοκοῖται, Περσέαι, Πτολεμαΐς Νέα ou Εὐεργέτου, Σεβέννυτος, Σοκνοπαίου Νῆσος, Τάκις, Φάρβαιδη, Φιλαδέλφια, Ψεναρψάνησις, Ψένυρις.

Malheureusement, de toutes ces villes, il n'y a que cinq ou six, dont nous connaissons d'une manière certaine la position et qui, par conséquent, peuvent nous aider à déterminer l'emplacement des villes qui, dans les papyrus, se présentent en rapports avec elles.

Ce sont les villes d'*Arsinoë*, *Dionysias*, *Héracléopolis*, *Ptolémaïs Evergetou*, *Nilopolis*, et la *ville de l'île de Soknopée.* Les trois premières appartenaient, sous les Ptolémées, au district de Themistius, les autres trois au district d'Héraclide.

Nous allons résumer ce que nous connaissons sur ces villes.

La ville d'Arsinoë. Tous ceux qui se sont occupés de la topographie du Fayoum, s'accordent à reconnaître dans les ruines existantes au nord de Medinet-el-Fayoum, la capitale actuelle du département, les restes de son ancienne capitale, la ville d'Arsinoë. Mais on discute la latitude de 29° 30′ que Ptolémée assigne à cette ville, et qui a été reproduite dans toutes les cartes de l'ancienne Egypte.

D'après les reconnaissances faites par M. Jomard, de l'Institut, et bien avant lui, par *Abd-el-Latif*, le plus distingué des géographes arabes, la latitude réelle de cette ville atteignait à peine 29° 15′ à 17′. Or, en admettant que cette évaluation soit la plus exacte, l'on devrait placer dans la carte géographique la ligne d'Arsinoë à l'ouest du lac de Moeris, et la ville d'Arsinoë dans l'endroit où se trouve aujourd'hui l'obélisque de Begig, et non au nord, ainsi que se fait communément. Telle parait avoir été aussi l'opinion de Strabon lorsqu'il plaçait cette dernière ville 9 à 10 kilomètres à l'ouest des écluses, qui réglaient l'entrée et la sortie des eaux de ce lac.

Mais si ces évaluations sont, comme elles le paraissent, justes, il nous faudra renoncer à l'dée partagée par tous les archéologues, que les ruines existant au nord de la capitale actuelle du Fayoum sont les restes de la ville

d'Arsinoë. On serait plutôt tenté de les considérer comme les restes de la ville de Bacchis, qui, suivant le géographe Ptolémée, se trouvait 0°, 10′ plus au nord qu'Arsinoë.

Hâtons-nous de dire cependent, que par cette observation nous n'avons nullement la prétention d'élucider cette question obscure de la géographie ancienne, mais simplement d'attirer l'attention des savants sur un point d'importance capitale pour les géographes aussi bien que pour les archéologues.

La seconde ville du Fayoum dont l'emplacement nous est suffisamment connu, c'est *Dionysias.*

Hiéroclès, l'auteur de la *Notice de l'Empire Romain*, la place entre le lac de Moeris et la petite Oasis, d'où les anciens habitants du Fayoum paraissent avoir tiré leur cuivre. Aussi cette ville est-elle désignée dans les papyrus par Διονυσιὰς ἡ πρὸς τοῖς χαλκωρυχείοις.

Il est même probable que le nom de Gharah, que les Arabes donnent jusqu'à nos jours à cette Oasis, n'est qu'une transcription littérale du grec χάλκη. Le fait est que nous trouvons ce même nom donné à une cime de la chaîne des montagnes libyques au sud-est d'Assouan, qui également passe pour une localité riche en minéraux de cuivre (Gebel-el-Gharib).

Quoi qu'il en soit, il est à remarquer que parmi les papyrus grecs du Fayoum, il y en a plusieurs qui sont écrits dans une localité portant le nom de χαλκωρυχεῖα— les mines de cuivre ; et d'autres provenant d'un endroit appelé χαλκολόγος—ἐν τόπῳ καλουμένῳ χαλκολόγῳ, et à notre avis toutes ces localités doivent être cherchées sur les collines qui entourent la petite Oasis de Gharah.

L'auteur de la *Notice de l'Empire* nous apprend en plus, que cette Dionysias était un poste militaire important sous les Romains. On y tenait une aile d'armée d'élite, chargée de défendre le pays contre les Nomades. Et si la latitude de 29°,10′ que Ptolémée lui assigne est exacte, cette ville devra être cherchée non loin de l'isthme qui unit le bassin du Fayoum avec celui de la petite Oasis de Gharah. Aussi dans les listes des impositions indirectes citées dans les papyrus, Dionysias vient constamment après la ville d'Arsinoë et avant Héracléopolis, et elle a pour voisine d'un coté la νῆσος 'Αλεξάνδρου, l'Αἰγιαλὸς Βερενίκης, la bourgade d'Athènes ; et l'autre Μάγδωλα, Σαμάρεια, Εὐπατόρια, Φιλωτερὶς Κερκεσοῦχις, et plus à l'Est, de l'autre côté de la colline qui à cet endroit ferme le bassin du Fayoum, Héracléopolis. Il ne peut y avoir, par conséquent, aucun doute sur l'emplacement de Dionysias ; et cependant c'est la ville qui a donné lieu au plus de malentendus, au plus d'erreurs.

Faisant table rase de tous ces renseignements fournis par les géographes anciens, les membres de la mission de *l'Egypt Exploration Fund*, qui ont eu la tâche d'explorer l'extrémité sud-ouest du Fayoum, de même que les hellénistes qui ont dépouillé les papyrus de l'Archiduc Rainer, ont identifié cette ville de Dionysias avec un village du même nom κώμη Διονυσιάς, dont ils prétendent avoir retrouvé les restes dans les ruines existant dans le voisinage de Kasr-el-Korun, à l'autre extrémité du Fayum. Et pour être conséquents, il transportèrent à cet endroit toutes les villes et bourgades qui dans le papyrus ont rapport avec Dionysias, *près les mines de cuivre*. Aussi identifièrent-ils Euc-

méria avec *Kasr-el-Bassal,* Théadelphia avec *Harib,* Philoteris avec *Wadfa*, etc., ce qui bouleverse la topographie du Fayum d'une manière incroyable.

La troisième ville ancienne du Fayoum dont la position nous est également connue, c'est l'*Héraclée* des papyrus, l'*Héracléopolis* des géographes grecs.

Ptolémée lui assigne la latitude de 29°.10′. Mais c'est à M. Jomard que revient le mérite d'en avoir démontré l'emplacement exact. « Dans les plus anciens manuscrits coptes, dit-il, cette ville s'appelle Hnas. Or, on trouve au couchant de Beny-Souef, juste à la latitude de 29°.10′ un groupe de villages du nom d'Ahnas, et, tout près de ces villages, des ruines d'une grande ville. Dans la *Notice de l'Empire* d'Hiéroclés, Héracléopolis est placée au nord d'Oxyrhynchos ; et dans la Table Théodosienne, à six milles romains de *Ptolemaïs*, aujourd'hui *El-Lahoun*. Or, six milles romains correspondent à huit mille neuf cent mètres, et c'est exactement la distance qui existe entre El-Lahoun et les villages d'Ahnas ».

Ainsi que nous l'avons dit, Héracléopolis dans l'antiquité était le chef-lieu du Laurier-Rose ; mais sous les Ptolémées, la garde du pays ayant été confiée plus particulièrement à Themistius, Héracléopolis a été comprise dans la sphère d'action de ce stratège. Aussi, dans les papyrus, cette ville est-elle toujours donnée comme appartenant au district de Themistius, Ἡράκλεια Θεμίστου μερίδος.

D'après les papyrus grecs, Héracléopolis avait pour voisins la bourgade Pissae (Πίσαι κώμη περὶ τὴν Ἡράκλειαν), le village d'Arsinoë (κώμη Ἀρσινόη) Sebennytos, Karanis, et dix à quinze kilomètres plus au nord, juste à l'endroit



où le Bahr-el-Yusuf s'engage dans la gorge du Fayoum, s'élevait l'ancienne ville *Lehòne,* l'El-Lahoun de nos jours, ville qui plus d'une fois a changé de nom, mais jamais sa position. Dans l'antiquité, cette ville était la résidence favorite des princesses thébaines, durant l'été ; c'est là que résidait Ptolémée Lagus lorsqu'il allait au Fayoum. Aussi, a-t-elle été appelée ὅρμος Πτολεμαίου par le géographe Ptolémée. Mais ce fut Evergète 1er qui l'a le plus favorisée et fortifiée, ce qui lui a valu en dernier lieu le nom de Ptolémaïs d'Evergétou Πτολεμαίς Εὐεργέτου, sous lequel elle est mentionnée dans les papyrus. Un de ces papyrus nous apprend même que la distance qui séparait cette ville de Karékosiris était de 160 stades, et qu'un stade avant elle se trouvait la place fortifiée Moeris.

Κερκεοσίρεως τῆς μὴ φρουρουμένης μηδ᾽ οὔσης ἐπὶ τοῦ μεγάλου ποταμοῦ (Bahr-el-Yusuf) μηδ᾽ ἐπ᾽ ἄλλου πλωτοῦ, ἀπεχούσης δέ ἀπὸ πτολαιμαίου Εὐεργέτου στάδια 160 ἀπὸ δὲ Μοῖριν τὴν σύνεγγυν φρουρουμένην στάδια 159.

La cinquième ville du Fayoum dont nous connaissons la position est *Nilopolis.*

Selon Ptolémée, cette ville était située à 0,10′ au nord d'Héracléopolis Magna dans l'intérieur des terres. Comme c'est la seule distance géographique dont on puisse faire usage pour fixer la place de Nilopolis, on devra la chercher à un sixième de degré au nord de *Beny-Souef.* Or, cette mesure tomberait aux environs du village *Tamsa-el-Maleh*, au milieu de l'espace arrosé par le Nil et par le canal de Yusuf. Or, étant donné que dans l'antiquité le Nil était l'emblème d'Osiris et que les villes qui possédaient des sanctuaires de cette divinité s'appelaient *Po-Osiris* ou

Boussiris, on peut d'autant plus admettte que Nilopolis correspondait à *Abousir-el-Malek* de nos jours, que ce village se trouve jusqu'à l'endroit que Ptolémée assigne à Nilopolis.

La dernière ville ancienne du Fayoum dont la position nous est donnée par les textes, est la bougade de l'île de Soknopée, Κώμη νήσου Σοκνοπαίου, sur laquelle M. Wessely vient de publier un ouvrage spécial (1), on dirait fait exprès pour couvrir les erreurs commises par ses prédécesseurs plutôt que pour nous apprendre la topogaphie du Fayoum.

Ayant eu occasion de parler plus haut de cette ville et de fixer sa position entre Nilopolis et Héracléopolis, nous n'avons à nous occuper ici que de son importance agricole et industrielle, son administration, sa population et ses divinités.

Les nouveaux papyrus du Musée de Berlin donnent, sur l'île et la ville de Soknopée et sur ses habitants, une foule de renseignements très intéressants dont nous allons résumer ceux qui ont le plus de rapport avec notre sujet.

Quoique une ville de second ordre, Soknopée paraît avoir été très bien construite. Elle était traversée par deux grandes routes royales (ῥύμαι βασιλικαί), bordées de belles maisons, pour la plupart à deux étages (οἰκίαι διώροφοι). Elle avait plusieurs places publiques, un aqueduc, et au milieu un temple très renommé dans le pays (ἱερὸν λόγιμον) le temple où l'on adorait le dieu Soknopée.

La ville même était entourée d'un grand nombre de fabriques, d'huileries, de moulins à vent, de dépôts de

(1) *Karanis und Soknopaiu Nesos*. Wien 1902.



marchandises, et d'immenses étendues, de terres cultivables traversées par des canaux très bien entretenus. Mais le plus important, c'est que tous cela appartenait au temple, étant donné que dans ce pays personne n'avait le droit, les particuliers pas plus que le Gouvernement, de posséder la moindre parcelle de terrain.

La population de cette ville, composée en majeure partie de Juifs païens hellénisés mêlés à des Egyptiens, également hellénisés, et des persans nés dans le pays (Πέρσαι τῆς ἐπιγονῆς), formait une communauté indépendante, administrée, à l'instar des Synagogues de la Cyrénaïque et de la ville d'Alexandrie, par un Sénat composé de dix notables (Πρεσβύτεροι-Δεκαδάρχαι), par un grand prêtre (Ἀρχιερεύς), et par un Prostate (Προστάτης), magistrats qui nous rappellent les Timouches et les Prostates de la communauté grecque de Naukratis. Le Gouvernement n'y était répresenté que par un employé supérieur pour la douane (ἐπιστάτης τῶν Τελωνειακῶν Σοκνοπαίου Νήσου), un autre pour l'encaissement des impôts (Προτάτης ἐπὶ τῶν προσόδων), et par un centurion (ἑκατόνταρχος), pour veiller à l'ordre et à la sécurité du pays.

La ville de Soknopée était, par conséquent, une de ces communautés que les trois premiers Ptolémées avaient instituées en Egypte, sur le modèle de l'ancienne communauté hellénique, fondée sous Amasis, à Naukratis, et qui étaient gouvernées Ἑλληνικῷ τῷ τρόπῳ, c'est-à-dire par des magistrats élus librement par la nation.

Le temple de Soknopée, très renommé dans le pays, était entouré d'une vaste enceinte dans laquelle les familles opulentes des environs tenaient à cœur d'avoir leurs

caveaux de famille. Le temple même était desservi par des prêtres et des prêtresses choisis en nombre égal parmi les cinq tribus (Πενταφυλία) de la communauté et par un certain nombre d'Hiérodules (Νεωκόρους), qui nous rappellent les reclus du Sérapeum.

En ce qui concerne le culte, on y adorait trois grandes divinités, dont la première était connue sous le nom de Grand-Dieu de Soknopée (Σοκνοπαῖος θεὸς μεγάλος μεγάλος). La seconde s'appelait Souchos (Σοῦχος θεὸς μεγάλος μεγάλος), et la troisième, que les Egyptiens avaient confondue avec leur Anoubis, portait le nom de Sokanocoucios ou Sokonakoui.

Deux papyrus, malheureusement mal écrits, portent à croire que Sochos était le fils de Soknopée, et qu'une fête annuelle τὰ Σούχεια était célébrée dans le pays à l'occasion de la naissance de ce dernier.

Les Juifs héllenisés bien avant d'embrasser le Christianisme, avaient donc leur Noël, et le plus curieux c'est que leur Noël coincide avec le nôtre. On le célébrait aux derniers jours de novembre ou dans les premiers de décembre ; et s'il faut en croire le légende copte, la bourgade d'Esment, qu'on peut considérer comme le port de Soknopée, si elle n'a pas vu naître Jésus Christ sous ses sycomores, a eu au moins le bonheur de lui servir de demeure dans sa première enfance.

En ce qui concerne enfin les noms et les sorts ultérieurs de cette île si intéressante, voici ce que nous avons pu recueillir dans notre dernier voyage dans la Haute-Egypte.

La population de cette île, ayant embrassé vers le IVe siècle le Christianisme, cessa de désigner son pays par un



nom qui lui rappelait les faux dieux, auxquels elle avait sacrifié jusqu'alors, et mit en usage l'ancien nom de l'île Lôg ou Loga, que les Grecs Byzantins tranformèrent en Λόκιον, et c'est par ce nom que l'île était connue lorsque les Arabes en firent la conquête (¹).

B. Apostolides.

(¹) « Théodore, qui était Commandant en chef en Egypte, après avoir été informé par les messagers de Théodore, préfet d'Arcadie (le Fayoum), de la mort de Jean, général des milices, ramena toutes les troupes d'Egypte et les troupes auxiliaires et se rendit à Lôgyôn qui est une île. Car il craignait qu'à la suite du soulèvement des habitants de ce canton, les Musulmans ne vinssent s'emparer du littoral du Lôgyôn et chasser la communauté des serviteurs de Dieu, qui étaient des fidèles sujets de l'Empire romain. »

(Chronique de Jean de Nikiu, p. 554).

LES ANCIENS ÉGYPTIENS ET LES ANCIENS ARABES ADORAIENT-ILS LES MÊMES DIVINITÉS?

PAR

MOHAMED MAGDI BEY, Conseiller à la Cour d'Appel Indigène.

MESDAMES, MESSIEURS,

Pour parler de l'Égypte dans une réunion savante telle que la Société devant laquelle j'ai l'honneur de prendre en ce jour la parole, il faudrait, je pense, être un érudit, ou du moins un fort égyptologue; mais se borner à exposer une idée née en un voyage à travers la Haute Egypte et communiquer des impressions personnelles survenues en visitant quelques-uns de ses monuments, cela n'exige point d'un simple voyageur de grands talents ou des connaissances étendues. Je ne crois pas non plus qu'il faille avoir des notions profondes sur la philosophie de la religion égyptienne pour mentionner quelque nom des divinités qu'elle proclamait; mais, en tout cas, j'espère que l'indulgence de l'honorable Société pourra bien me suffire.

Ainsi, il s'agit pour moi de définir une question que je m'étais posée durant mes voyages dans la Haute Egypte, question qui consiste à savoir si les anciens égyptiens avaient adoré les mêmes divinités que les anciens arabes. Je dois dire, d'ores et déjà, que ma conclusion serait pour l'affirmative ; je vais tâcher de la démontrer tout en indiquant comment j'ai procédé hors du domaine de la science.

lui sert de base reste sans mouvement ; or, les travaux que fit exécuter Ménès, le soi-disant arrière petit-fils de Noé ou de ses enfants, attestent, non pas de simples notions, mais la connaissance la plus positive des sciences mathématiques.

Ce grand roi a fait construire une grande digue qui imposa au Nil un nouveau lit ; il en conduit le cours à travers des montagnes en faisant exécuter de vastes nivellements pour amener l'eau du fleuve dans un bassin que la nature semblait lui avoir barré de tout côté ; il fit dessécher des marais et fonda, dit-on, une ville où il construisit des édifices durables.

Ce grand roi dota le pays de lois et ouvrit au luxe une voie dans la vie domestique, ce qui indique un état d'aisance.

Les successeurs de Ménès font aussi beaucoup de travaux scientifiques ; un d'eux, Athatis, qui fut, paraît-il, maître dans l'art de la médecine, aurait lui-même rédigé un écrit sur la dissection du corps humain. Un autre roi de la même dynastie (Onemphis) avait fait élever des pyramides à Dachour.

Nous retenons de ce qui précède deux faits qui ont leur valeur pour notre thèse :

1° Plusieurs tribus venant de l'Asie étaient arrivées de très bonne heure en Egypte et s'y fixèrent, soit provisoirement, soit sans esprit de retour.

2° L'ancienne civilisation égyptienne a pu naître, au moins en bonne partie, en Egypte même et s'y développa pendant des siècles.

Or, si on admet que l'Egypte fût d'abord peuplée par

des Asiatiques tels que les arabes qui portèrent plusieurs noms dans l'histoire, il serait très facile de prétendre alors que ces tribus de nomades et autres ont dû, en passant en Egypte, conserver leur langue et leurs croyances aux divinités primitives qui leur étaient propres, sauf à en développer le culte par la suite; dans ce cas rien d'étonnant qu'il y eût une similitude de langue et de religion entre eux et la souche principale nomade ou sédentaire de l'Asie, dont ils furent détachés. Si on admet d'autre part que tout en Egypte y était né sur place, on peut croire aussi alors que les anciens égyptiens auraient pu communiquer une grande partie de leur système primitif de religion à leurs voisins, grâce surtout aux relations commerciales, ou d'invasions, ou de conquêtes, ou d'émigrations réciproques.

Il serait, peut-être, superflu maintenant de rappeler toutes les circonstances du voyage du Patriarche Abraham, de la présence de Joseph en Egypte et du séjour des Hébreux et de Moïse, de l'invasion des Hyksos et des Ethiopiens qui avaient soumis une grande partie de l'Arabie. Ces relations, dis-je, ont dû exercer une grande influence et contribuèrent, ce me semble, en grande partie à la transmission de beaucoup de croyances de l'une de ces nations à l'autre.

Les Hyksos ont, paraît-il, donné aux Egyptiens le culte du disque solaire et cependant finirent eux-mêmes par sacrifier selon les rites du culte égyptien.

Les Hébreux eux aussi, après leur sortie de l'Egypte et durant l'absence de Moïse, voulurent retourner aux cultes égyptiens et beaucoup parmi eux adoraient Osiris



lui sert de base reste sans mouvement ; or, les travaux que fit exécuter Ménès, le soi-disant arrière petit-fils de Noé ou de ses enfants, attestent, non pas de simples notions, mais la connaissance la plus positive des sciences mathématiques.

Ce grand roi a fait construire une grande digue qui imposa au Nil un nouveau lit ; il en conduit le cours à travers des montagnes en faisant exécuter de vastes nivellements pour amener l'eau du fleuve dans un bassin que la nature semblait lui avoir barré de tout côté ; il fit dessécher des marais et fonda, dit-on, une ville où il construisit des édifices durables.

Ce grand roi dota le pays de lois et ouvrit au luxe une voie dans la vie domestique, ce qui indique un état d'aisance.

Les successeurs de Ménès font aussi beaucoup de travaux scientifiques ; un d'eux, Athatis, qui fut, paraît-il, maître dans l'art de la médecine, aurait lui-même rédigé un écrit sur la dissection du corps humain. Un autre roi de la même dynastie (Onemphis) avait fait élever des pyramides à Dachour.

Nous retenons de ce qui précède deux faits qui ont leur valeur pour notre thèse :

1° Plusieurs tribus venant de l'Asie étaient arrivées de très bonne heure en Egypte et s'y fixèrent, soit provisoirement, soit sans esprit de retour.

2° L'ancienne civilisation égyptienne a pu naître, au moins en bonne partie, en Egypte même et s'y développa pendant des siècles.

Or, si on admet que l'Egypte fût d'abord peuplée par



des Asiatiques tels que les arabes qui portèrent plusieurs noms dans l'histoire, il serait très facile de prétendre alors que ces tribus de nomades et autres ont dû, en passant en Egypte, conserver leur langue et leurs croyances aux divinités primitives qui leur étaient propres, sauf à en développer le culte par la suite; dans ce cas rien d'étonnant qu'il y eût une similitude de langue et de religion entre eux et la souche principale nomade ou sédentaire de l'Asie, dont ils furent détachés. Si on admet d'autre part que tout en Egypte y était né sur place, on peut croire aussi alors que les anciens égyptiens auraient pu communiquer une grande partie de leur système primitif de religion à leurs voisins, grâce surtout aux relations commerciales, ou d'invasions, ou de conquêtes, ou d'émigrations réciproques.

Il serait, peut-être, superflu maintenant de rappeler toutes les circonstances du voyage du Patriarche Abraham, de la présence de Joseph en Egypte et du séjour des Hébreux et de Moïse, de l'invasion des Hyksos et des Ethiopiens qui avaient soumis une grande partie de l'Arabie. Ces relations, dis-je, ont dû exercer une grande influence et contribuèrent, ce me semble, en grande partie à la transmission de beaucoup de croyances de l'une de ces nations à l'autre.

Les Hyksos ont, paraît-il, donné aux Egyptiens le culte du disque solaire et cependant finirent eux-mêmes par sacrifier selon les rites du culte égyptien.

Les Hébreux eux aussi, après leur sortie de l'Egypte et durant l'absence de Moïse, voulurent retourner aux cultes égyptiens et beaucoup parmi eux adoraient Osiris



(Ousir) العزيز en plein désert, ce qui contraria beaucoup Moïse, à son retour du Mont-Sacré.

Maintenant que ces points paraissent être acquis, je me permets d'expliquer comment je suis arrivé, pendant mes petits voyages, à affronter la question de la communauté de divinités entre les anciens égyptiens et les anciens arabes, en indiquant quelques-unes de ces divinités qui étaient en vénération chez ces deux peuples.

Pendant mon premier voyage dans la Haute Egypte, en 1892, je m'étais heurté à une controverse de savants égyptologues relativement à l'origine d'un monument de Ramsès III sis à Médinet Habou ; Mariette Pacha en dit, entre autres explications :

« L'édifice que précède cette curieuse série ethnogra-
« phique, qui semble placé à l'entrée pour lui servir
« d'enseigne, soulève une question à laquelle il n'est pas
« hors de propos d'accorder quelques instants d'examen.

« Est-ce réellement dans un palais que nous entrons
« ici, ce qui ferait du pavillon de Médinet Abou le seul
« échantillon d'architecture civile que nous possédons,
« etc., etc. .... ».

D'autres que feu Mariette Pacha pensent que c'était au contraire un temple, tout en ayant quelques doutes sur le sujet.

N'étant pas moi-même égyptologue à aucun titre, je pouvais rester loin de la difficulté, mais m'en étant intéressé par curiosité, j'ai pu trouver une solution à cette première difficulté que j'avais rencontrée au début d'un voyage. C'est dans le dictionnaire de Cazimirski (français-arabe) et dans un autre dictionnaire arabe *Al Mokassas*



المخصص, page 126, que j'ai cru trouver la solution la plus probable de la controverse. Le monument dont il s'agit date du XVIIIe siècle environ avant l'hégire et est connu actuellement par les égyptologues sous le nom de Mygdol. Or ce mot de Mygdol, ou Almygdol, est porté dans ces dictionnaires comme mot arabe désignant bien un palais, ou Kasr (Château).

Ayant ainsi réussi dans ce petit fait, j'ai cru devoir continuer dans le chemin qui venait de s'ouvrir devant moi, et comme le mot *Louxor* est considéré par quelques savants égyptologues comme pluriel du mot Kasr et Kosour, c'est-à-dire palais ou château, et comme aussi cette explication me paraissait loin de répondre au sens exact du nom de cette localité qui, en arabe, se prononce Oksor اقسر, je me suis encore une fois adressé aux dictionnaires arabes qui me paraissent de nouveau très proches de la vérité. Je trouve dans le grand dictionnaire Al Mokassass d'Ibne Sidah ou Sidouh et dans Sahah صحاح que les anciens arabes avaient une divinité du nom de *Okaisser*; comme le mot est en arabe le minuscule ou le diminutif d'Oksor, il est permis donc de croire que les arabes adoraient une divinité dont ils ne pratiquaient que le rite d'un degré inférieur à celui des anciens égyptiens, qui l'adoraient dans un degré supérieur au temple royal, degré réservé seulement aux initiés de hauts grades. Cela peut paraître de la pure supposition, tandis que je suis en droit de croire que tel a été presque le système des cultes anciens en Egypte et ailleurs et tel est encore jusqu'à nos jours le système suivi dans certains milieux, dont il ne m'est pas permis de parler ouvertement sous peine de manquer de délicatesse.



Ainsi Louxor ne pouvant pas être le pluriel de Koussour قصور, lequel est déja le pluriel de Kasr ou palais, a dû être le nom des divinités adorées dans les temples de cette localité en haut degré.

Karnak, étant tout près de Louxor, son nom a tout de suite attiré mon attention, et c'est ainsi que j'ai été obligé de faire des recherches dans l'histoire des Arabes pour savoir encore si rien n'y rappelle le souvenir de quelques divinités de ce nom de Karnak. Et bien, après quelques recherches, j'ai pu trouver dans les commentaires du Koran un mot qui s'en approche beaucoup et qui rappelle l'histoire de la trinité arabe Allat اللات, Osah عزة et Manat مناة mentionnée au chapitre de l'*Étoile*.

Le mot dont il s'agit serait *Garaneka*, dont le singulier est *Garnak* ou *Karnak*. Ce mot se trouve employé comme attribut de la grande trinité arabe et c'est à propos d'un soi-disant incident de récit de Koran que certains ennemis de l'Islam avaient voulu lui donner cours de crédit. En tout cas la phrase est ainsi conçue en arabe après la mention de la trinité. الغرانيق العلى وان شفاعتهن لترتجى

Tout en avouant que la phrase n'avait point été prononcée par le prophète comme on a voulu le croire, je l'ai mentionnée ici pour prouver simplement que le mot Karnak est d'origine arabe ; et si cette origine était égyptienne le mot se réfère aussi chez les égyptiens et les arabes au culte de leur très grande trinité antique, c'est-à-dire aux divinités vénérées à Thèbes et à la Kâba de la Mecque, qui contenait 365 idoles, au dire des historiens et notamment de Sedillot (page 42, tome I). Aujourd'hui le mot Karnak n'a pas dans les livres arabes toute la portée



qu'il avait anciennement, l'Islam ayant fait négliger tout ce qui était de nature à rappeler le souvenir de l'idolâtrie chez les arabes. Quant à la déesse *Khonsou*, dont le temple se trouve aussi à Karnak, je constate que son nom se trouve dans certains dictionnaires arabes avec la prononciation suivante « Kounoussoun » et signifie entre autres sens, les gazelles se cachant de l'homme, ou bien les astres qui sont invisibles le jour et visibles la nuit, ou bien encore, ce qui ne manque pas d'intérêt, il signifie les anges. D'après certains auteurs, le mot aurait servi de racine au mot Konissa pour désigner l'église ou la synagogue et dans ce cas la langue turque l'aurait emprunté à l'arabe.

Je retrouve aussi dans notre livre sacré le mot *Ka* à la tête d'un chapitre où il est question de l'âme ; ce mot est désigné par la lettre Kaf qui, d'après certains commentaires, signifie, entre autres sens, l'âme.

Plusieurs autres lettres qui doivent être prononcées séparément se trouvent dans le Koran placées au commencement de plusieurs chapitres et ces lettres sont, selon beaucoup de commentateurs, des lettres sacrées, ou se réfèrent à des noms célestes.

Je n'ai nullement l'intention de dire que le Livre sacré aurait reproduit ces lettres en souvenir d'un culte quelconque, mais je pense plutôt que leur présence dans le Koran peut avoir pour but de mentionner tous les noms et les attributs de Dieu unique même chez les peuples les plus anciens et qui faisaient de la connaissance de ces noms et attributs des mystères, dont l'initiation était réservée aux hommes les plus dignes par leur pureté et leur haut degré des connaissances. Je puis peut-être me tromper



là-dessus, mais j'ose dire avec toute franchise que je suis de bonne foi, et si j'en parle ou je cite ces choses, c'est sans aucune arrière pensée, et c'est surtout dans un intérêt général de rechercher une vérité scientifique que j'ai été amené à effleurer cette matière. Je puis signaler plusieurs lettres et noms dans les livres sacrés et qui peuvent avoir une certaine valeur assez importante dans l'histoire, l'archéologie et dans la philosophie. Ainsi Jakin et Héram de la Sainte Bible, Yassine et Taha du Koran, sont de l'ordre des noms sacrés, et pour peu d'attention qu'on leur prête, on saisit tout de suite que Yakin est traduit par Yassine et que Taha a pu être probablement la traduction de Théos en grec. Ici encore je ne suis pas loin de l'Egypte, car il est signalé dans l'ouvrage de Champollion Figéac, intitulé *L'Egypte*, Univers-Pittoresque, « qu'après Gebel-el-Tara se « trouvait à quelques distances du fleuve, Taha ou Tahe « et Amouk, qui du temps de Mourad Bey était une place « importante et la résidence d'un Cheikh ; Taha paraît oc- « cuper l'emplacement de l'ancienne ville copte de Théo- « dosium » (page 192).

Faut-il mentionner aussi les lettres de Ra, Alef Ra ; Ha mime ; Ha mime Eïne Sine Kaf, Noune ; et ainsi que Sad, et Alef Lam, Mime, Sad, et beaucoup d'autres, mais l'espace me manquerait si je dois en faire l'examen. Pour ne parler que de la dernière il paraît qu'à Philæ il y avait un autel spécial consacré en l'honneur de la divinité de la Sagesse, qui était connue sous le nom de Sa, ou Sat, ou Sad et qu'en réalité, elle n'était qu'un attribut de Dieu. On s'étonnera peut-être en apprenant que Medine du Hedjaz portait le nom de Thèbes طيبه اوطيوه et celui de Yatribe.



On constate la ressemblance de ce dernier nom avec celui de Ytribe ancien, dont les ruines se trouvent près de Benha.

Beaucoup d'autres noms égyptiens se retrouvent dans les livres saints avec plus ou moins de changements de sens et de prononciation, comme Set, Chit ou Sit, dieu du mal, dont on a fait Chitane et Satan.

Thot qui est devenu Taghout طاغوت, Amon qui est devenu Amen et Amine ([1]), Phtah qui est devenu Fattah, Sakkt ou Baste الباسطة devenu Al Bassit et autres comme el Kab et Kabaa الكعبة ou Kaabah.

J'aurais fini pour cette fois, si je n'avais pas à signaler certains faits avant de conclure: je veux parler des mariages des anciens peuples qui se contractaient aux yeux de leurs divinités en vertu des formules sacramentales et selon les rites religieux et qui n'admettaient aux mariages que les époux ayant la même religion, ou dont la religion n'était pas, au moins, contraire à leurs préceptes ; tandis qu'on était très sévère sur la matière et même partout ; déjà le mariage était loin d'être facile entre les membres de tribus différentes, quoique de la même race.

Je me borne à signaler donc l'union de Soliman avec la fille d'un Pharaon ([2]) égyptien, probablement un roi de la xx[e] dynastie, de même l'union d'Agar avec le patriarche Abraham, que nous croyons avoir été faite par un contrat de mariage. Peut-être, en cherchant, trouvera-t-on d'autres exemples !

([1]) Amon et Emin représentés devant un curieux sanctuaire d'un degré haut placé dans l'ordre du culte égyptien. (Voir Bædaeker C-X-L. n° 18).

([2]) Voir la Sainte Bible, chapitre des Rois.



Pour le moment, il suffit de retenir comme assez probable que les anciens arabes ont dû adorer beaucoup de divinités qui étaient en adoration aussi chez les anciens égyptiens; et qu'il est de même très probable que ces deux peuples voisins, à certains moments de leur histoire, ont dû parler une même langue, ou au moins une langue ayant beaucoup de similitudes et qui se ressemblait chez ces deux peuples, bien anciens sans vieillir et toujours vivants jusqu'à nos jours sans mourir.

Si je n'ai pas réussi à vous intéresser comme l'eût fait un égyptologue, ne l'étant pas du tout, j'ai parlé comme une personne qui aime la vérité historique de sa patrie, à ce titre j'espère avoir mérité une partie de votre indulgence.

VIIe Série. — Numéro 4.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE :

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1909



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

VIIe Série. — N° 4.

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1909



SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

SOUS LE PATRONAGE DE

SON ALTESSE LE KHÉDIVE

Présidents honoraires :

Dr Prof. Georges SCHWEINFURTH.
S.E. Sir Reginald WINGATE PACHA, Gouverneur Général du Soudan.

Président :

S. E. O. ABBATE PACHA, Médecin consultant de S. A. le Khédive.

Vice-Présidents :

S. E. HUSSEIN FAKHRY PACHA, ancien Ministre.
S. E. BOGHOS PACHA NUBAR.

Contrôleur des Comptes :

S. E. BOINET PACHA, Secrétaire Général au Ministère des Travaux Publics.

Secrétaire Général :

Dr Frédéric BONOLA BEY, Avocat.

Secrétaires adjoints :

Ahmed ZÉKI BEY, Secrétaire du Conseil des Ministres.
R. FOURTAU, Ingénieur.

Commission Centrale :

S. E. le Sénateur J. ADAMOLI, Commissaire à la Caisse de la Dette Publique.
André BIRCHER, Négociant.
Adolphe CATTAOUI, Avocat.
Ibrahim HELBAOUI BEY, Avocat.
Ernst KLIPPEL, Architecte aux Wakfs.
Mohammed MAGDI BEY, Conseiller à la Cour d'Appel Indigène.
E. MANUSARDI, Avocat.
O. VON MOHL, Commissaire à la Caisse de la Dette Publique.
Dr J.-B. PIOT BEY, Vétérinaire en chef des Domaines de l'Etat.
S.E. IDRIS BEY RAGHEB.
Sir W. WILLCOCKS, K. C. M. G., Hydrologue.

Le Président et le Secrétaire Général sont nommés par S. A. le Khédive.
Les autres membres ont été élus à l'Assemblée Générale du 25 avril 1908.



L'ILE DE RODAH

PAR

S.E. ABBATE PACHA, *Président de la Société.* (*)

Le Gouvernement Egyptien vient d'inaugurer avec le Pont Abbas II une belle promenade, à ciel ouvert, splendide et riante, à travers l'île de Rodah. En rappelant cet évènement utile et bienheureux, je dois relever surtout le site exceptionnel de cette île ancienne, à tous les points de vue ravissante et féconde.

En effet, *Rodah*, qui en arabe signifie *jardin*, justifie, par antonomase, son nom ; c'est l'île des beaux jardinages, des belles cultures, des arbres et des pelouses, des bosquets coquets, chérie spécialement pour sa beauté calme et superbe en même temps. Les grands d'antan l'avaient choisie comme leur demeure de repos et de consolation. Il est donc assuré que l'île de Rodah a reçu ce nom, à cause de l'agrément de sa situation et de l'extrême fécondité dont elle est entièrement douée.

Tout le côté méridional, spécialement sur le petit bras du Nil qui sépare l'île du Vieux-Caire, était bondé de cottages et de palais, entourés de jardins et de fleurs ; quelques-uns existent encore maintenant.

Des lignes, de simples lignes qui ont juste assez de grâce pour ne point paraître froides, nous aident à découvrir,

(*) Voir Compte-rendu de la séance du 28 mars 1908.



dans cet endroit, des sources de simplicité naturelle que le romantisme n'a pas taries.

La flânerie en pareil lieu est délicieusement absorbante pour tout visiteur cherchant le bonheur du repos. Tout devient intéressant, précieux ; et les touffes de fleurs champêtres, les palmiers et les mimosas, sur toute l'étendue, alternant avec des morceaux de débris, forcent la curiosité capricieuse de prendre successivement vision des coins et recoins de cette *île* charmante. J'ai consulté des vieillards de l'endroit sur leurs souvenirs, qui, tâtonnant dans le vide au delà de l'extrême limite de leur mémoire consciente, m'ont assuré, avec une conviction et une ferveur nouvelles, être sûrs que le charme de l'*île de Rodah* dure toujours et s'est même accru.

***

L'*île de Rodah* n'est pas seulement remarquable par sa fertilité, ses jardins délicieux, ses promenades ; elle est encore digne d'attention sous le rapport historique par son ancienneté et son voisinage de la Babylone de ces temps reculés, Fostat, du côté oriental, ainsi que par sa proximité de Gizeh et de Memphis du côté d'occident. L'île de Rodah était pour ainsi dire le centre des légendes et des traditions de l'époque pharaonique. Ce fut là que se réfugia le général Makaukas qui commandait pour l'empereur Héraclius, après avoir été défait par Amrou et chassé de la citadelle. Ce fait est rapporté en particulier, avec détails, par Makrizi.

Au temps de la conquête musulmane, l'île s'appelait simplement l'*Ile*, ou l'*île de Masr*, et n'était pas encore fortifiée. On ne sait pas à quelle époque elle s'est formée, mais il est certain, par l'examen de ses couches, qu'elle est très antérieure à l'arrivée des Arabes; peut-être s'est elle accrue et est-elle le résultat de l'ouverture du canal connu alors sous le nom de *Amnis Trajanus*, ouvrage d'Adrien. Dans le petit bras du Nil qui est à sa droite, c'est-à-dire du côté du Vieux-Caire, était, jusqu'à l'année 1890, époque où on a supprimé [1] le commencement du canal Khalig, élargi par la puissance du courant, lequel dans cette partie tend fortement à l'ouest, la pente du canal étant plus faible que celle du fleuve. Ce qui confirme cette conjecture, c'est que ce petit bras était presque à sec tous les ans.

Au temps de l'historien *Idrisi* on appelait cette localité Dar-el-Mekias. On y voyait encore beaucoup de belles maisons bâties sur le rivage oriental de l'île.

Pendant la saison de la crue, dans les hautes eaux, on y communiquait par un pont de trente bateaux, et de l'île à l'autre côté du fleuve par un autre pont de soixante bateaux aboutissant à Gizeh. Ces ponts provisoires, dont *Idrisi* fait mention, sont indiqués aussi par un autre écrivain *Ebn-el-Ouardy*, et ont été rétablis, mais sur des points différents, pendant le séjour de l'armée française. Selon le témoignage d'un auteur consciencieux, *Djelal-el-Din-el-Soyouti* en l'an 895 de l'hégire, dans son ouvrage

[1] V. dans l'*Ægyptiaca*, sur le Khalig, p. 304.



spécial « *Rouab-el-Rodah* » l'étoile de Roda, ces ponts provisoires de bateaux existaient dès le temps de la conquête d'Amrou. Ayant été détruits par les Grecs, ils furent reconstruits aussitôt après la capitulation de Makaukas. Le Kalife El-Mamoun répara le double pont en 213. El-Moer en 304 et le Sultan Dâher Beybars en 664. Au temps de l'auteur arabe susnommé El-Soyouti, en 895, il n'en existait plus de traces.

Sous le règne de Mohamed-Ali, quoique l'île de Rodah fût fréquentée, les communications se faisaient par barque, soit dans la petite branche du Nil, soit avec Gizeh du côté occidental.

Vers l'an 1823, l'illustre naturaliste Brocchi qui visita cette île ne parle pas des facilités d'accès par des ponts, et pendant longtemps après, on n'y pensa plus.

Ce m'est un devoir, et j'ai la certitude d'être agréable au public, de relater dans sa langue, la belle page de Brocchi, sur l'*Ile de Rodah :*

« L'isola di Roda è situata rimpetto o parallela al Cairo vecchio, e formata dalla biforcazione del Nilo. Essa è di forma bislunga nella direzione del Nord al Sud. La sua lunghezza all'incirca un miglio. È veramente un delizioso soggiorno, essendo in tutta la sua ampiezza coltivata e coperta di giardini e ortaglie. I *Sicomori* che crescono ad insigne grossezza, e l'albero della *Cassia*, le danno un aspetto boschereccio, nè vi manca la *Palma*, la *Mimosa Farnesiana* e la *Nilotica*, il *gelso* e le *viti* intrecciate in pergolato, le quali danno ottima uva.

« Trovai qui spontanea la *Conyga Bioscoridis* e la *Physalis somnifera*, e fra le piante nostrali vidi con piacere l'*Anagallis Arvensis* e l'*Oxalis corniculata*, parimente spontanea.

« Questa isola sarebbe adattata per formarvi un Ospedale, tanto per la sua amenità e la buona aria, quanto per essere segregata dal continente..... In essa havvi parecchi casini di Bey di aspetto elegante, in alcuni dei quali di recente costrutti vi sono adattate nelle finestre le gelosie a guisa di quelle d'Europa, in cambio dei graticci (*moucharabieh*). »

On s'aperçoit bien que l'illustre naturaliste Brocchi, invité par le grand vice-roi pour faire des études en Egypte, n'a pas négligé, en visitant plusieurs fois l'île, tous les détails dignes d'observations spéciales. Le vœu de Brocchi a été réalisé en partie.

On sait par Clot-Bey, l'éminent français, chef des Services sanitaires, qu'en 1835 fut décidée la translation de l'école et de l'hôpital d'Abou-Zabel à Kasr-el-Aïn, tout en face de l'île de Rodah. L'établissement a été élevé sur l'emplacement même de la ferme dite d'Ibrahim Bey, du temps des Mamelucks, où les français à l'époque de la conquête, avaient établi leur hôpital militaire. Cet édifice figurait sur la ligne des superbes palais qui bordaient la rive orientale du Nil depuis le Vieux-Caire et l'île de Rodah jusqu'à Boulac.

Le jardin botanique d'Abou-Zabel a été remplacé par S. A. Ibrahim Pacha qui a fait de si grands sacrifices en

faveur de tout ce qui se rattachait à l'agriculture. Il a voulu consacrer à la formation de ce jardin botanique, presque vis-à-vis de l'hôpital de Kasr-el-Aïn, une portion de terre de l'île de Rodah, si connue alors de tous, et qui pour ses jardins pouvait rivaliser avec les plus beaux de l'Europe. En effet toute la ligne orientale de l'île était une série de palais et de villas, du temps de Mohamed-Aly, et quelques-uns existent encore ainsi que ceux de Hassan Pacha, Zulficar Pacha, Chérif Pacha, jusqu'à l'extrémité nord, où était jadis le beau jardin d'Ibrahim Pacha, avec ses arbres magnifiques.

Dernièrement, S. A. le Prince Mohamed-Aly a bâti un joli petit palais, tout près du nouveau pont qui porte son nom. Tout autour du cottage joli, au milieu des allées admirables, fuient d'ombreuses charmilles, des échappées bleues sur des champs de palmiers et d'acacias; on y admire encore le fameux et immense *Ficus Bengalensis*, où le grand oncle Ibrahim Pacha aimait souvent à prendre son repos, sous l'ombre très étendue des larges branches. C'est tout ce qui reste à cet endroit des anciens souvenirs de l'île de Rodah, du temps du fondateur de la dynastie actuelle.

L'intérieur de l'Ile contient plusieurs hameaux et maisonnettes, qu'habitent ses cultivateurs. Jadis, il y avait une grande poudrière et d'autres bâtisses de boulangerie militaire.

On a trouvé dans ce jardin un ancien *sarcophage* où parmi des inscriptions hiéroglyphiques mon regretté et



savant ami W. Groff, a déchiffré le nom de Anta, la prétendue fille de Pharaon qui sauva Moïse des eaux. Ce tombeau nous revèle une coïncidence étrange avec la tradition biblique.

En marchant vers le sud, on se trouve dans les bâtiments du fameux Nilomètre, l'un des plus anciens édifices des Arabes. C'est là qu'était le fort bâti par *Ahmet el-Touloum*, selon Makrisi, et celui que plus tard *Neym el-Din* fit élever. Le palais de ce dernier existait encore demi ruiné à l'époque française.

Le Nilomètre est le *Mekias* des indigènes. Le mot *Mehias* signifie proprement en arabe, *mesure, instrument de mesurage*, et vient de la racine قاس *mesure.* L'histoire du *Mehias* de l'île de Rodah commence avec le règne du Khalife Ommyiade, *Soleiman ebn-Abd-el-Kader*, treizième successeur de Mohamed. C'est à lui qu'on doit la fondation du Nilomètre, d'après l'assurance d'un historien arabe, *Ghirghis ebn-Ahmet*, l'an 96 de l'hégire, 714, e.v., tandis que l'inscription couphique du Mehias reporte la construction à l'an 211, c'est-à-dire à plus d'un siècle plus tard. Certes, le Mekias a subi tant de réparations et d'évènements qu'on peut s'expliquer les contradictions des historiens. L'essentiel c'est qu'on s'en serve maintenant encore, pour évaluer les crues du fleuve avec le concours de plusieurs autres nilomètres, établis du Caire jusqu'à Khartoum, au Fleuve blanc et au Fleuve bleu.

Anciennement aussi, même à l'époque arabe de l'érection du Mekias, un autre nilomètre existait à l'embouchure



du Khalig où, sur une muraille voisine on remarquait les hauteurs du fleuve. Prosper Alpin signale encore un autre endroit en aval qu'on appelait *Beit-el-Kazar*, où l'on mesurait de même les limites des eaux pendant la crue.

L'augmentation du Nil est d'une si grande importance pour l'Egypte qu'on ne peut être surpris de voir qu'elle occupe exclusivement toute l'attention de ses habitants et que ses variations fassent naître leurs espérances ou leur inquiétude. C'est à cette occasion qu'une grande fête était célébrée chaque année, tout près de l'île de Rodah, où ses riverains et tous ceux de l'intérieur se rendaient en masse joyeuse à l'endroit de la coupure de la digue au Khalig. A ce propos, les historiens arabes rapportent un trait qui, tout fabuleux ou fantaisiste qu'il doive paraître, mérite par sa singularité d'être rappelé. Ils racontent que du temps des Pharaons, et après eux sous les Grecs jusqu'à la conquête d'Omar, la coutume était de parer extraordinairement une jeune fille qu'on sacrifiait ensuite au Nil, en la précipitant dans les eaux, comme si on eût eu le dessein de lui en abandonner la jouissance. Amrou, disent-ils, eut horreur d'un usage si barbare, et interdit formellement cette affreuse cérémonie. Le hasard permit que le Nil ne crût point cette année là. Amrou, obsédé par tous les habitants et très étonné d'un prodige si extraordinaire, fut obligé d'écrire à Omar pour lui en faire part et prendre ses avis et ses ordres. Le Kalife envoya au gouverneur d'Egypte une lettre adressée au Nil même, par

laquelle il marquait au fleuve que, s'il ne devait croître que par la continuation d'un sacrifice si inhumain, il lui remettait volontiers, et pour toujours, l'abondance dont on lui était redevable ; qu'il ferait abandonner ses bords, et le réduirait à couler dans une affreuse solitude ; mais que si la volonté divine était qu'il répandit ses eaux sur l'Egypte, il lui *ordonnait* de remplir ses devoirs et de continuer à porter la fécondité dans cette heureuse contrée. Cette lettre ayant été jetée dans le Nil par un singulier hasard, en seize jours la croissance des eaux monta à 16 coudées, et inonda toutes les campagnes. Le cas fortuit porta ses bons fruits, et nous avons dans les annales d'Egypte plusieurs exemples de ces retards et de ces croissances subites. Rien n'y est marqué plus exactement, parce qu'il n'y a pas d'évènement qui intéresse plus universellement ses habitants et surtout les riverains de l'île de Rodah, centre de la cérémonie annuelle.

L'évènement se répète encore de nos jours par de grandes réjouissances et des feux d'artifices, avec le simulacre d'une jeune fille, sur le bateau qui arrive de Boulac, à l'endroit même où se faisait anciennement la fête de la coupure du Khalig.

***

Revenons à l'Ile de Rodah ; à l'extrémité sud de la rive occidentale, était anciennement un escalier, dont maintenant il n'existe aucune trace. La légende chrétienne, l'appelle l'*escalier de Moïse*. On prétendit que ce fut au

pied des marches qu'on aperçut flottant sur les eaux la corbeille qui portait Moïse enfant.

On lit à peu près dans l'Exode II: « Quand la fille du Pharaon aperçut un objet flottant sur les eaux du Nil au milieu des joncs et des roseaux, ce fut un *tabet* (le coffret) qu'elle vit, et l'ayant ouvert, elle vit l'enfant et elle dit: c'est un des enfants des Hébreux». Ce qui est étonnant c'est que Makrizi rapporte dans son Histoire (tom. 1er) : « On dit que dans la mosquée *el-Toba* (le repentir) il y avait le coffret de Moise — à lui salut — dans lequel sa mère l'avait lancé au Nil» (1). Etrange coïncidence ! La mosquée de Gizeh, *el-Toba* (le repentir), ainsi appelée par Makrizi, mosquée qui existait de son temps, et dont maintenant il ne reste plus rien, a été peut-être nommée *Toba*, de l'ancien nom hébreu, *tabut*, c'est-à-dire le coffret, à cause de la corbeille de Moïse trouvée tout près de l'endroit, à la pointe occidentale de l'île de Roda, vis-à-vis et tout près de Gizeh, où se plaisait à se promener la fille de Pharaon.

⁂

Une autre légende ou tradition existe encore de nos jours. A l'extrémité sud de la rive opposée de l'île, en face presque du Vieux-Caire est un *Nabk*, l'arbre miraculeux de *Sit-Mandoura*, un jujubier énorme auquel pendent quantité de chiffons provenant de malades qui vouent à la sainte les bandages des parties souffrantes de leur

(1) Voir dans mon ouvrage *Egyptiaca: El Montaza*, p. 122-123.



corps, ou les signes de leur guérison par des *ex-voto* suspendus ou attachés sur le tronc et sur les branches de l'arbre. Chaque semaine, le samedi je crois, un grand nombre de fidèles se rendent à l'arbre de la Sit-Mandoura, qui selon la tradition était la fille aimée du Cheikh Ghiuchi, au Mokattam, et renouvellent leurs offrandes en l'honneur de la sainte, quoique aucune trace de son tombeau n'existe aux environs, si ce n'est le fameux Nabk-béni. Tout ce monde mâche quelques feuilles du jujubier, se réunit autour de l'arbre récitant des prières en forme de *Zicr*, et se disperse ensuite tranquille et content d'avoir accompli un devoir de foi, de confiance et de gratitude.

A tout bien considérer, ces vieilles légendes et ces vieux préjugés sont moins funestes que les nouveaux ; le temps, en les usant, les a polis et rendus presque innocents.

A ce propos, je me permets une petite digression, au sujet de ces habitudes de superstition ou de croyance. Il ne faut pas tomber dans l'erreur trop commune de juger les conditions de la vie égyptienne par celles des classes élevées. Le peuple emploie aussi les opérations magiques (1) et ceux qui croient fermement aux miracles de ce genre, ne les considèrent point comme un accident rare dans la vie.

En Egypte, la sorcellerie faisait partie de la vie courante. Tout le monde n'avait pas vu les prodiges qu'elle opérait, mais tout le monde connaissait quelqu'un qui les avait vus s'accomplir. Les *ex-voto*, chez tous les peuples cons-

(1) V. dans l'*Egyptiaca Le Fatua el-Mandel*, sorcellerie égyptienne, p. 30.



tituent une croyance enracinée par le fanatisme et la superstition. Certes, on signale la guérison de quelqu'un, on parle de ceux que le prodige ou le miracle a sauvés, mais on ne dit rien des non guéris ou des morts.

L'illustre Maspéro dans ses *Contes Egyptiens* nous dit que *Nefer Kephtah* avait copié les formules d'un livre magique sur du papier vierge, les avait dissoutes dans l'eau, puis ayant avalé sans sourciller le breuvage, le voilà désormais indestructible. Aujourd'hui encore ce moyen est employé en Egypte pour se débarrasser d'une maladie ou d'une souffrance. On écrit certains versets du Koran, ou d'autres, sur un morceau de papier, on y verse de l'eau et on l'agite jusqu'à ce que l'écriture ait été complètement diluée ; le patient boit avec l'eau les propriétés bienfaisantes des mots dissous. C'est par la même confiante croyance qu'agissent les fervents habituels de l'arbre miraculeux de Sit-Mandoura.

***

Le 6 février de cette année 1908, eut lieu l'inauguration du nouveau pont, le grand pont Abbas II, ainsi nommé en l'honneur du souverain et qui relie l'île de Rodah à Gizeh ; il a 535 mètres de long sur 20 mètres de large. Du côté oriental de l'île, se trouve le *Melik-el-Saleh*, ainsi appelé en souvenir du Sultan ayoubite qui y avait établi un petit pont de bateaux pour relier l'île au Vieux-Caire. Ce nouveau pont est de 83 mètres. L'autre, le pont Mohammed-Aly, ainsi nommé en l'honneur de la résidence

de S. A. le Prince, frère du Khédive, relie la pointe nord de l'île au continent, juste à l'endroit où est situé l'Hôpital de Kasr el-Aïn.

Tout le monde a eu une connaissance détaillée de cette heureuse inauguration; cependant je ne puis me dispenser de rappeler ici une partie des belles paroles dites par Son Altesse le Khédive en réponse à S. E. Fakhry Pacha, Ministre des Travaux publics.

« ......Les trois ponts que j'ai le plaisir d'inaugurer aujourd'hui sont en effet une nouvelle preuve de l'activité croissante d'un peuple travailleur, en même temps qu'un gage de sollicitude de mon gouvernement pour ce qui touche à la prospérité du pays.

« Je me plais à reconnaître avec vous, Monsieur le Ministre, que les nouveaux moyens de communication qui viennent d'être créés ne contribueront pas seulement à l'embellissement de la ville du Caire, mais offriront surtout aux produits des riches et laborieux districts de la province de Gizeh un débouché plus large et plus rapide ».

Naturellement, ces brèves paroles désignent d'une manière très évidente et claire les grands bénéfices qu'on doit attendre certainement de ces ponts de l'île de Rodah. A ces beaux résultats, il faut ajouter l'agrément procuré au public par la belle promenade de la grande allée de Gizeh qui se continue à travers l'île dans toute sa longueur et, par le pont Mohammed-Aly, qui gagne le quartier de Kasr el-Aïn.

Le pont Abbas II est très simple, très sobre de détails et la critique a ajouté qu'il « n'est pas ce qu'on peut appeler joli ».

Pourtant sans être technicien, ni attaché à l'habituelle routine de l'esthétique, mais au point de vue impressionisme simple, sans vouloir placer la beauté hors de la nature, sans vouloir créer de toutes pièces un idéal abstrait, je me permets de répéter que le seul but de l'art est de parvenir à exprimer le sens profond, joyeux ou austère, familier ou grandiose, mais toujours beau, de la réalité qui nous entoure.

Quand on est au milieu du pont Abbas II, le spectateur heureusement doué ressent d'heureux moments, il éprouve l'émotion la plus pure et la plus forte. Quand on est charmé par la beauté de l'ensemble, quand on prête ses sens aux vagues impressions de ce ciel merveilleux, et qu'on regarde de tous côtés le milieu du fleuve sans entraves ni obstacles, entre Ghizeh et l'île de Rodah, sur le pont Abbas II, on est tellement ébloui d'admiration qu'on ne se soucie point de l'absence de décorations artistiques qui auraient empêché la grandiose et complexe vision des alentours et du fleuve. C'est alors qu'on peut s'écrier avec le père de l'histoire, Hérodote, avec la sincérité d'un enthousiasme spontané :

« Au fleuve Nil, d'Egypte, nul autre ne peut être comparé ».



Ile de Rodah EN 1908

Le Nil

Rodah

Ghiseh

Ile de Salsoul

Vieux Caire

Ile de Rodah
en
1798

N.

El Ghizet

Le Nil

Pont Volant

Ghezireh
Fersch

Ile de Rodah

Ile
Moustapha
Agha

Moulin

Petite Branche du Nil

Vieux-Caire

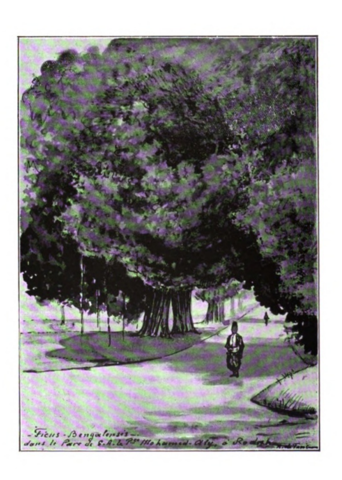
Kasr El Ayn

Grand Canal

Buttes
de
Décombres

Desert

Le Caire


-Ficus-Bengalensis-
dans le Parc de S.A. le Pce Mohamed-Aly, à Rodah


Larbre de Sit-Mandoura
(Ile de Rodah)

DU CAIRE A DAMAS

PAR S. E. ABBATE PACHA, *Président de la Société.* (*)

«Prendre le chemin de Damas» dans le langage sarcastique choisi par la diplomatie européenne, c'est faire allusion à la conversion inattendue de l'apôtre Paul.

Les désenchantements du Caire actuel me font entreprendre cette excursion à l'ancienne Ville Sainte de la Syrie, pour me convaincre si l'Orient est partout changé, ensuite pour voir de près quelques civilisations occidentales faussées et mal adaptées.

Damas a donné du repos et de la satisfaction à mon esprit, et au lieu de me convertir de mes soupçons et de mes craintes, au contraire de l'apôtre Paul, je me suis confirmé dans mes idées préconçues, et j'ai trouvé la superbe ville toujours belle et magnifique ; une ville qui n'a pas encore perdu son cachet singulier, le cachet propre d'une grande ville orientale.

C'est un fait évident et réel, le noyau de l'Orient, la magnifique et tranquille Cahira, est tombée de sa splendeur ancienne. Alors on était plus modeste, sans allures exagérées. Maintenant, un faux luxe, de fausses grandes dames, de faux petits-crevés, de la fausse illusion en masse, l'exagération outrée des modes et du ridicule européens. Les étrangers et les européens ont gâté

(*) Voir Compte-rendu de la séance du 23 novembre 1907.



Constantinople, Smyrne, Alexandrie, le Caire. Bientôt, c'est à Damas ou à Bagdad que le philosophe, l'artiste et les voyageurs en général devront aller chercher la pure couleur orientale.

Nos habitudes, nos coutumes, nos goûts, nos vices mêmes et nos mauvaises qualités en plus grand nombre, pénètrent dans les villes musulmanes, et jusque dans les villages. Partout des casinos, des alcazars, des cafés-chantants, des théâtres de mauvais aloi, prodiguent le dévergondage, le libertinage immoral qui n'est que toléré en Europe.

Anciennement au Caire, on avait des impressions, des émotions et des surprises. On avait le moyen de pénétrer dans l'esprit et dans les mœurs d'une grande cité orientale, avec l'introduction raisonnée du confort pour les européens et touristes, sans parler du charme qu'on éprouvait au contraste. Maintenant nous en sommes à la parodie de la civilisation.

Mais on peut supposer que mes désillusions locales soient la conséquence de la persistance que les années impriment à un très-grand âge, ou la sérénité et les jugements ne sont pas à l'unisson des choses réelles et prodigieuses du progrès. Quand on ne peut maudire l'engourdissement d'une vieillesse inféconde, quand on est pas opiniâtre ou attardé aux vieilles griseries, on éprouve assurément avec une énergie surprenante le dépit et la déception. Pour en finir avec ces observations et couper court à toute équivoque, je n'ai rien de mieux



à faire que de citer quelques lignes indépendantes, d'un sérieux et excellent ouvrage, publié récemment, cet été même, par G. Foucart: *Le Caire jugé par un parisien.*

« Feu Ismaïl, Khédive d'Egypte, était un homme exquis. Il conçut, un jour, le plan d'un Caire délicieux, qu'il juxtaposerait à l'immense ville indigène et à ses merveilles, qui la doublerait sans la gâter, et qui, aux splendeurs du passé arabe, opposerait la grâce souriante d'une Egypte à demi-européenne. Depuis la vieille Ezbékieh, transformée en parc tropical, jusqu'aux splendeurs du pont de Kasr-el-Nil, jusqu'à ce ravissant bois de Boulogne que fut Ghézireh, une cité charmante surgit peu à peu, luxueuse et paisible. Au long des avenues toujours vertes, des villas apparurent, au milieu des pelouses et des bouquets de palmiers; il y avait là des consulats qui étaient de pures merveilles de style arabe, des palais entourés de parcs, des banques et des cercles qui s'égayaient de fleurs, des chapelles enfouies au milieu des bananiers. Et ce fut Ismaïlieh. Toute la vie mondaine de ce Caire — alors de si bon aloi — s'épanouit à l'aise et sans tapage dans ce cadre non pareil. Lentement, après Ismaïl, le plan de la ville nouvelle s'acheva. Il était complet, ou peu s'en faut, vers 1900.

« Qui retrouverait maintenant cette ville de rêve dans les lambeaux déchirés d'aujourd'hui, qu'enserrent les terribles « buildings » d'à présent, aux quatre et cinq étages, — et quels étages! Façades sans style, quand elles ne tournent pas au grotesque énorme ou mastodontique comme



cette horreur sans nom où loge la Banque Nationale; mélange atroce d'Italien, et de je ne sais quoi de mastodontique, que l'Angleterre impose, comme sa marque de fabrique, aux Indes, à l'Australie; cette pesanteur de pierre tombale, si caractéristique des grandes bâtisses de Londres, et par laquelle une banque de Calcutta ou de Sydney prend l'aspect funèbre d'un coin de Charing-Cross. Finis, les jardins et les palmeraies, et ce qui en subsiste, dechiqueté, semé de poteaux d'entrepreneurs, de plans d'allotissements, apparaît comme de petites choses lamentables, perdues au milieu de grandes rangées sinistres.

«Navrés, les vrais amis de la vieille Egypte, retrouvent, çà et là, pour quelques semaines encore, les trop rares débris de ce qui fut la parure de la ville merveilleuse, ces exquises copies de l'art arabe. Que modestes, dépaysés, en ce nouveau Caire brutal et cyclopéen, apparaîssent les jolies maisons d'il y a dix ans, écrasées par ces redoutables forteresses. Parfois, lamentables, quelques-unes essaient de se maquiller, de se hausser d'un, de deux étages — et ceci est plus affreux encore que le faste barbare des immenses entrepôts à voyageurs qui les dominent de toutes parts. Un dernier vandalisme est projeté, qui raserait les jardins de l'Esbékieh, et en tirerait tout un quartier de hautes casernes.

«Aussi grave pour l'hygiène que pour l'esthétique est le mal de ces constructions entassées, si peu faites pour ce climat. Le plan, les dimensions de toutes ces avenues avaient été harmonisés à des demeures plus amples et



basses, parsemées de jardins. Et voici qu'aujourd'hui, elles apparaissent sombres, etriquées, étroites comme des percées de ville très ancienne. Certains coins d'Ismaïlieh ressemblent à présent à ces « cours » de nos vieilles villes du midi, si manifestement loin de nos concepts modernes sur l'air et la lumière ».

⁂

Dans le tourbillon de toutes les idées égyptiennes, anciennes et modernes, le Caire d'aujourd'hui, et le Cahira des Fatimites, forment dans mes illusions un contraste frappant et singulier, qui justifie en partie, la raison principale de mon voyage, au cœur même de l'Asie.

Certes, le Caire, par ses attaches à Alexandrie et à Port-Saïd serait devenu une des plus belles villes orientales, la plus grande de l'Afrique, avec son fleuve bienfaisant et majestueux. On avait transformé et embelli plusieurs contrées de la grande métropole, par de grands boulevards, par des jardins et des squares, et surtout en faisant à Ismaïlieh et à Tewfikieh, de confortables bâtisses qui devaient, par un règlement prévu d'avance, être toujours alignées, et entourées de bosquets et de pelouses avec grilles, donnant sur de larges trottoirs.

Maintenant, c'est désolant, n'existent plus ni les jolis villas d'antan, ni les jardins. La spéculation sordide s'est complètement emparée de tous ces beaux immeubles. On y construit à la manière américaine exagérée et excentrique, des maisons de rapport à 6 et à 7 étages, toutes rapprochées

les unes des autres et on y respire un air malsain nullement oxygéné et pur.

Ces idées se remuaient dans mon cerveau, jusqu'au jour de mon départ.

Allons donc voir si les malheureuses métamorphoses se produisent en Orient les mêmes et partout !

⁂

Sorti du Port d'Alexandrie, Port Eunostos des Ptolémées, le bateau italien *Memphis* déferle la côte ou s'étend la mer Eléuisine, ainsi appelée, de l'ancienne ville d'Eléusis, qui avant la fondation d'Alexandrie donnait son nom à toute la contrée qui s'étend du Camp de César à Ramleh jusqu'à Aboukir.

Dans l'immense étendue, on y entrevoit à peine *Montazah*, résidence splendide de S. A. le Khédive Abbas, endroit qui par un heureux hasard, se trouve être la plus ancienne localité de la côte où de temps préhistorique, la légende place un des tombeaux d'Osiris, endroit appelé jusqu'aux grecs et aux romains, *Taposiris Parva* (1).

Bientôt le crépuscule du 10 mai nous soustrait à la fugitive contemplation et à la rêverie charmante des souvenirs et des lieux.

Dans la journée du lendemain, nous arrivons à la splendide baie de Beyrout. A cause des quarantaines, le bateau doit s'arrêter loin du port, et c'est pour moi un

(1) Voir mon mémoire sur *Montazah*, Bull. de la Soc. Khéd. de Géographie.



grand avantage, car je puis contempler pendant deux jours le panorama magnifique qui se déroule tout autour de moi.

La baie, l'ancienne baie de *Kesruan*, paraît avoir été toute romaine. Elle était sans doute autrefois, comme aujourd'hui, le séjour d'été des Bérytiens. Aux environs, dans l'ancien pays de Biblos, un grand temple était dédié au Θεὸς μέγιστος, chose qui affirme que la religion suivie était monothéiste. Comme Byblos, Beyrout (Beryte) était une fondation d'*El*, ou en d'autres termes, de Dieu qui s'y appellait *El*.

En nous rappelant ces très anciennes époques, il est aussi bien de se souvenir du nom donné à l'endroit et à la ville, nom persistant à juste raison de nos temps.

On croit trouver dans la Bible (Samuel II et Ezéchiel XLVIII) désignée par le mot hébraique *Darut* la ville de Beyrout.

Il est probable cependant que le nom de cette ville vient du Chaldéen *Brut*. Ce mot signifie proprement *Cyprès*, mais il désigne aussi le pin, et dans un endroit, la traduction arabe de la Bible l'a rendu par سنوبار *snubar* (pin), nom que porte aujourd'hui la *pineta* de Beyrout. Les opinions des rares auteurs qui se sont occupés de ce sujet, sont différentes. On désignait Beyrout la *ville des puits ;* mais il n'en existe même pas de traces dans toute la plaine. Il paraît que cette étymologie des puits a été tirée par Gesenius d'un autre nom hébraïque. Il est certain que depuis la plus haute antiquité, le nom

Bériton, que lui donne Sanchoniathon, est resté toujours vivant.

⁂

En sortant de Beyrout, la ville très riche, l'emporium pour ainsi dire de la Syrie, et avant d'aller à Damas, j'ai voulu me rende compte du fameux *Liban.*

On entre dans la belle région où les routes sont praticables et très bonnes : on passe, avant d'entrer aux contreforts, par la montagne célèbre à travers la forêt de pins, la verdoyante *Pineta* plus jolie que celle de Ravenne, la plus célèbre de l'Italie. Elle porte dans sa végétation l'antiquité du nom. Les indigènes ont attribué sa plantation à Fakhr-eddin. Mais la valeur de cette étrange tradition est non seulement douteuse mais erronée, vu la popularité du nom de Fakhr-eddin à Beyrout. Donc, comme je l'ai dit déjà, la ville tire son nom de la langue Chaldéenne.

Assurément tout le Liban est une splendide Suisse de la Syrie, avec ses admirables endroits de *Brummana,* de *Beit-Meri,* d'*Aïlet,* villages aussi charmants que les jolies villes hélvétiques. Je ne rappelle pas dans ces beautés du Liban, la fameuse *Aïn-Sofar,* le Montecarlo des Syriens. Elle n'a d'attrayant qu'un vaste hôtel où la vie mondaine et surtout le jeu, forment le loisir préféré de fainéants et d'idiots.

⁂

Par le chemin de fer, qui depuis très-peu d'années parcourt le Liban et l'Anti-Liban, on arrive à Damas.

Nous sommes en pleine Syrie. Je dois rappeler ici que le nom de Syrie est aussi ancien que le nom de son versant occidental, Beyrout.

De l'assyrien *Assur* en grec Ἀσσυρία, en supprimant l'a initial, on a fait Συρία, d'où le nom moderne de Syrie. C'est ainsi qu'on désignait Ἀσσυρία l'Assur de la Mésopotamie, et on se servait de Συρία pour nommer la contrée des peuples plus à l'ouest ([1]).

C'est en effet la partie la plus intéressante du grand commerce de l'Asie.

Le chemin de fer qui parcourt le Liban, au-delà de *Mou allaka* presque après 66 kilomètres, traverse *el-Bika* c'est-à-dire *la dépression*, vaste plateau qui s'étend entre le Liban et l'Anti-Liban, contrée qui portait dans l'antiquité le nom de Célésyrie (Syrie Creuse).

La ligne court alors au Sud suivant la vallée de Nahr-Barada, ensuite celle d'Aïn-Fidjé et en longeant la rivière elle rejoint la route carrossable. Bientôt après par Daummar, localité composée de villas, on aperçoit Damas et ses nombreux minarets, où on arrive après 144 kilomètres à peu-près.

Damas (Dimischk-é-Scham) ville de la Turquie d'Asie, chef du villayet de Syrie, cinquième ville de l'empire ottoman, est située sur le versant oriental de l'Anti-Liban, à 700 metres d'altitude, par 33° 32′ lat. N. et 38° 59′ long. E., dans une vallée (El-Goutah), célèbre pour sa fertilité et sa beauté. La ville se développe sur les deux rives du Baroda,

([1]) Voir W. Groff, le *Décret de Canope*, Paris, Loroux, 1888.



l'ancien Crysorrhoas, qui descend de l'Anti-Liban, fertilise cette magnifique oasis, un des *paradis* les plus justement célèbres de l'Orient, et va se perdre à l'est, dans le désert, dans des marécages et un lac salé. La vallée de Damas est admirablement fertile, grâce à ses eaux qui y entretiennent une végétation luxuriante ; elle produit en grande abondance des grains, des fruits de toute sorte. La ville émerge du milieu des jardins et des arbres. Elle était anciennement entourée de fortes murailles garnies de tours et de fossés ouverts par neuf portes. L'intérieur n'est pas tout-à-fait décevant comme celui de la plupart des cités du Levant. Une seule grande rue, rectiligne, longue de 2 kilomètres traverse la ville de l'est à l'ouest ; ce doit être encore celle dont parlent les Actes des Apôtres.

En revanche, Damas a bien le caractère d'une ville orientale ; d'ailleurs de beaux palais, de belles mosquées, de vastes bazars et des caravansérails attestent la richesse de la ville. Les anciens monuments sont rares, ils ont péri dans les guerres qui dévastèrent la Syrie ; on cite à peine un aqueduc romain, quelques colonnes. Les mosquées sont à peu près 250. La plus célèbre est celle des Ommyades. C'est un ancien temple corinthien transformé en église Saint-Jean. Elle a été entièrement reconstruite sous Abd-el-Melik (705-715), et présente un des plus renommés specimens de l'art arabe. Le vaisseau central est porté par deux rangs de 40 colonnes de marbre, de porphyre, de granit. Trois minarets dominent au-dessus et l'un d'eux, *Madinet-Isa*, doit recevoir au jugement dernier la visite de

Jésus (tradition musulmane). Damas renferme le tombeau de deux femmes du prophète Mohamed, Selima et Habiba [1].

La ville est surtout très bien aménagée pour plaire aux trafiquants qui s'y donnent rendez-vous. Elle a de splendides cafés ; ses bazars sont les plus curieux de l'Orient ; on en compte une trentaine. Les principaux sont autour de la mosquée des Ommyades formant des passages couverts. De superbes caravansérails y sont annexés, des bains splendides. Trois faubourgs s'étendent en dehors de la ville ; celui du sud nommé Meidan est le plus grand.

Damas était et est encore une des principales villes industrielles de l'Asie occidentale ; spécialement en étoffes, en soieries, en toiles blanches de coton, en *machalas* (manteaux arabes en poil de chameau), koufies, fil d'or et d'argent, selleries, parfums, confiseries (le Kamareddin spécialement), en tapis.

Jadis l'acier de Damas jouissait d'une réputation universelle pour les fines lames de sabre ; maintenant cette industrie a décliné.

Damas est un entrepôt surtout pour les ports de Syrie, Beyrout, Tripoli, Saint-Jean d'Acre et quoique très-éloigné, pour Bagdad.

La route vers Beyrout est excellente. Vers la Perse et l'Arabie, le commerce se fait par des caravanes, dont la principale est celle de la Mecque.

[1] *Tradition de plusieurs Khalifes, des Sultans Nouraddin, Salahaddin*, Bibliographie Kramer. topogr. von Damas, Vienne. 1885; et *Porter five years in Damas*. London, 1870.



*
* *

L'histoire de Damas est aussi ancienne que celle de la Syrie dont elle fut la principale cité.

Je ne dirai rien des origines de l'histoire de Damas, du roi Daniel qui fut soumis après une guerre acharnée, et qui reprit son indépendance sous le règne de Salomon. Il me suffit de dire qu'après les conquêtes d'Alexandre, les cités nouvelles fondées par les Grecs prirent l'ascendant et que Damas déclina, qu'Aretas plus tard, y fonda une dynastie qui accepta la suzeraineté romaine une soixantaine d'années avant Jésus Christ, et que Trajan réunit Damas à la province romaine de Syrie. L'empereur Philippe donna à Damas le titre de colonie romaine. C'est dans cette période qu'eut lieu sur le chemin de Damas la fameuse conversion de Saint Paul. Dioclétien en fit une place d'armes, avec un arsenal pour contenir les Sarrasins.

En 635 les arabes la prirent, dirigés par le Khalife Omar, qui résida alternativement à la Mecque et à Damas. Moaviya y fixa définitivement sa résidence. En 877 Ahmet le Tolounnide la détacha complètement du Khalifat. Le Sultan d'Alep Noureddin réussit à s'en emparer et la transmit à son fils Salaheddin. Ensuite, les Mameluks se la virent enlever par le Sultan turc Sélim Ier en 1516. Depuis lors Damas est resté le chef lieu d'une province de l'empire ottoman.

Damas, par sa position stratégique et commerciale, est maintenant la première ville de la Syrie; c'est ainsi qu'on



lui donne le nom, par antonomase, d'Ech-Cham ou de Syrie, parce que toute la province s'y trouve concentrée.

Elle occupe une plaine très fertile, admirablement arrosée, précisément en face de la brèche qui sépare le Kermon de l'Anti-Liban. « Damas est l'œil de l'Orient », disait l'empereur Julien. Par sa situation et son commerce, avec le littoral d'un côté et avec les confins du désert et la Mésopotamie de l'autre, Damas occupe une situation indépendante et peut se suffire, même quand ses communications avec la mer se trouvent interrompues. Damas, *El-Cham*, se vante d'être la cité la plus ancienne du monde ; quoiqu'il en soit, elle figure déjà sur la liste du pylone de Karnak parmi les cités soumises à Toutmès III (Mariette). Suivant la légende arabe, le sol de la plaine a fourni *la terre vierge* ou *rouge* dont a été formé le premier homme. Les jardins embaumés qui entourent la ville étaient le *paradis*. Près de là coula le sang d'Abel. On montre encore la maison d'Abraham, et les juifs de Damas se rendent à la synagogue érigée sur le tombeau d'Elie. Le judaïsme avait jadis à Damas une grande importance qui fut perdue et elle devint un centre important de développement du christianisme, car c'est là que Paul se convertit à la foi nouvelle et commença l'apostolat qui devait avoir de si grandes conséquences pour le monde: On désigne, en deux endroits il est vrai, le lieu précis où se fit l'illumination soudaine qui transforma l'ardent persécuteur en apôtre zélé.

La fameuse caverne des Sept Dormants s'ouvre dans la montagne voisine.

Damas participe aussi à la sainteté de la Mecque et de Médine, car c'est là que se forme tous les ans la plus grande caravane de pèlerins vers les villes sacrées.

La vue de Damas est une des merveilles de l'Orient. Des hauteurs qui dominent la ville au nord et à l'ouest, elle apparaît blanche et rose au milieu de la verdure; ses faubourgs se prolongeant au loin entre les jardins, sont cachés çà et là par des massifs de grands arbres. Des nappes d'eau étincellent sous les platanes et les châtaigniers.

Comme dans les autres villes d'Orient, les maisons, même les plus somptueuses, ne sont belles qu'à l'intérieur; tout autour on voit des vasques aux eaux jaillissantes et des parterres fleuris.

Pour l'industrie locale et ses manufactures, à noter ses soieries appréciées en Orient, ses ateliers de filigranes d'or et d'argent; tout cela existe encore et en bon et constant développement commercial.

Mais depuis le néfaste passage et les massacres de Tamerlan, Damas n'a plus d'armuriers; les lames de Damas, si renommées sous les premiers siècles de la domination arabe, se voient plus souvent dans les bazars de Constantinople et du Caire. C'est encore ainsi que l'essence de roses du paradis damasquin, si fameuse jadis, ne se prépare plus aux bords du Barada, comme elle n'existe plus maintenant en Egypte, au Fayoum. La soif

de l'or a remplacé, par d'autres cultures, la volupté des parfums naturels.

Grâce à l'abondance de l'eau et au mélange de climats produit par le voisinage des fraîches montagnes et du désert brûlant, des *flores* diverses se trouvent réunies et forment les massifs les plus charmants : les chênes et les noyers s'élèvent à côté des oliviers et des cyprès, et au-dessus des fleurs, les pommiers, les abricotiers et les pruniers, les grenadiers et les amandiers étalent leur branchage et répandent partout le bonheur.

Mais les beautés de Damas sont assurément dans le synthétique coup d'œil qui, des hauteurs de Kasioun embrasse toute l'étendue de la plaine, où la noblesse de la ligne et l'harmonie de l'ordonnance dominent toujours.

Elégante et majesteuse, la plaine se déroule avec simplicité, à perte de vue; toute cette plaine est une oasis de verdure, riante et gracieuse.

L'opposition, le contraste est hardi, mais l'accord sublime entre la mollesse voluptueuse de la vallée et l'âpre magnificence de l'Anti-Liban (jusqu'aux vastes contreforts, aux formidables escarpements, aux cimes neigeuses du *Simmen* qu'on entrevoit) font éprouver là, au prix d'heureux moments, l'émotion la plus pure et la plus forte: le charme qui touche le plus les esprits est celui de l'ensemble qui vous saisit et non des détails.

Une magnifique avenue de deux à trois kilomètres, toute ombragée d'arbres séculaires, conduit au Mont Kasioun.



A droite et à gauche, aux bords du Barada, se développe l'immense prairie où, sur le gazon toujours vert, on voit de temps à autre des tentes de Bédouins avec leurs chameaux, en grande partie Arabes de Bagdad ou de la Palestine.

C'est un après-midi que j'ai eu le loisir de me rendre à la montagne par ce lieu admirable. Beaucoup de ces Bédouins faisaient la prière, soit en groupes, soit séparément.

Ce n'est pas seulement dans les mosquées que s'agenouille le mahométan, mais bien partout où il se trouve aux heures indiquées par la loi du prophète. Au bord du fleuve, auprès des fontaines, en pleine rue ou en plein désert, sans ostentation comme sans respect humain, on le voit prosterné en adoration.

Tout le long du Barada j'étais saisi par l'étrange sentiment de cette quiétude contemplative et sans désirs toute naturelle aux Orientaux.

En effet, dans toutes les prairies et les jardins de cette grande avenue, aux bords du fleuve, des cafés espacés et en nombre sont fréquentés par les indigènes de Damas et des alentours. C'étaient des jeuns gens et des vieillards paisibles qui gardaient, en humant le narghilé, une douceur souriante. Leur repos n'était nullement troublé, ils ne respiraient que la paix et le contentement. Les Orientaux n'ont rien à faire de nos distractions et préfèrent un plaisir passif comme le spectacle et les joies de la nature.



Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, toute cette zone qui entoure Damas de fraîcheur et de bien-être n'a eu qu'un nom, n'a inspiré qu'un rêve, celui de « paradis de Dieu ».

Nous y sommes ; la légende et la tradition musulmane lui assignent le nom et le rôle de l'Eden, le jardin délicieux du premier homme sur la terre.

On prétend que le prophète Mohammed, avant l'hégire, s'était rendu aux environs de Damas, et exactement au Gebel-Kasioum, où une petite coupole, existant encore, rappelle ce grand souvenir aux musulmans. Plusieurs croient aussi que le Coran parle et désigne Damas comme le lieu de l'Eden. Cette tradition, persistant partout en Asie, est controuvée par les bons et savants musulmans.

Ce n'est que quelques commentateurs qui ont interprété trop largement certains versets du Coran. En effet, *Paradis*, *Eden*, *jardins d'Eden*, tout est entendu de même : *Paradis*, *Firdous* et *Djeunet jardin*, séjour des bienheureux et leurs délices [1], le verset 22, ch. II ; les versets 22 et 11, le verset 13, ch. III. *Jardins arrosés par des cours d'eau :* voir verset 60, ch. IV ; verset 9, ch. X ; verset 35, ch. XIII ; versets 61, 64, ch. XIX ; verset 30, ch. XXXV ; verset 55, ch. XXXVI ; verset 42, ch. XXXVII ; verset 50, ch. XXXVIII.

Nous dimes à Adam : habite le jardin avec ton épouse,

[1] Voir dans le Coran.



nourrisez-vous abondamment de ses fruits...., verset 120, ch. XXX.

On a cru déduire de ces versets que le Prophète entendait parler de Damas, comme du *Paradis* de l'Asie. Chez les musulmans en général cette croyance est ferme et suivie.

Comme toutes les légendes et les traditions des religions s'éloignant du culte primitif, la tradition musulmane a rempli de faits la pure et simple exposition du Coran, en y ajoutant, par des interprétations fantaisistes, toutes sortes de choses inexistantes.

Dans l'antiquité et surtout dans l'Orient, avec une direction religieuse prédominante et une connaissance fort petite des lois et phénomènes de la nature, on croyait pouvoir s'élancer et considérer, sans y réfléchir, comme un fait réel tout événement, toute tradition.

De la même manière a été transmise et jugée la conversion de Paul qui a désigné Damas pour les deux grandes traditions : la musulmane, dont nous avons parlé et la chrétienne toujours suivie et persistante.

Les narrations sont souvent en désaccord. Les trois récits de la conversion de Paul dans les *Actes des Apôtres*, ch. X, XII, XXVI offrent ainsi des différences qui prouvent comme on s'inquiétait peu de l'exactitude des détails.

Paul était un juif pur sang, chef de l'école de *Gamalieh* à Jérusalem. Le but de son voyage à Damas était de se mettre d'accord avec la grande synagogue de cette ville, et de faire arrêter et envoyer à Jérusalem les personnes

mal pensantes qui subissaient l'influence du nouveau culte chrétien.

C'est dans le courant de l'année 38 e.v. qu'on peut placer la conversion de Paul.

C'est en hébreu, c'est-à-dire en Syro-chaldaïque du temps, que lui parla la voix mystérieuse du chemin de Damas.

On croit que c'est à l'extrémité de la grande route de Midan que s'arrêta Paul fiévreux, souffrant d'une forte ophthalmie et de l'insomnie depuis trois jours. Il a cru intimement, dans l'état hallucinatoire où il était plongé, entendre la voix sublime.

Certes, après la conversion de Paul, l'influence des Romains a de beaucoup contribué à sa propagande progressive, le titre de citoyen romain lui a été avantageux, cette influence a concouru à répandre le nouveau culte, et de plus à le défendre contre les juifs. C'est ce qui résulte des Actes, ch. XVI et XXII.

⁂

Et maintenant je salue Damas, ce joli coin de l'Asie, ce joyau de l'Orient, qui a conservé presque intacte sa couleur sarrazine, couleur et gestes imprimés par l'illustre Salaheddin, dont on y vénère le tombeau, dans la grande mosquée des Ommyades.

Il nous sera très agréable ce souvenir persistant du présent. Gardons donc les impressions et les illusions nécessaires.

Et l'avenir? Depuis quelques années tout change en Orient. Dans 50 ans la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine ne seront plus ce qu'elles sont. L'Arabie seule, les déserts, et les montagnes ne changeront pas. C'est le sort du monde et de l'humanité. C'est l'ordre universel: il faut s'y soumettre.

Le chemin de fer qui traverse ces régions aidera puissamment aux transformations. Qui vivra, verra.

Quelques observations sur la déformation de la transcription des noms géographiques du monde musulman

PAR

ABRAHAM GALANTE, Directeur du journal *La Vara* (*)

Excellences, Mesdames, Messieurs,

En parcourant le 1er numéro de la VIIme série du Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie pour l'année 1907, j'ai lu avec un vif intérêt la lettre ouverte que M. C. A. Nallino, le savant professeur de langue arabe à l'Université de Palerme, a adressée à M. Bonola bey, le distingué secrétaire général de la Société Khédiviale de Géographie, concernant les noms géographiques du monde musulman dans les publications arabes modernes.

La lecture de cette lettre m'a suggéré quelques observations sur un sujet que je désirais aborder et qui a été traité par M. Bonola bey en 1893 (IIIme série, nº II) et par le professeur Nallino en 1894 (série IV).

Bonola bey, dans la conférence qu'il fit au siège même de cette société en 1893, traita de l'opinion qu'il avait émise en 1875 lors de la réforme des Tribunaux Mixtes relativement à l'inconvénient de la transcription des noms étrangers des personnes et des lieux et démontra

(*) Voir le Compte-rendu de la séance du 19 décembre 1908.



la nécessité de dresser un dictionnaire exact et définitif des noms des lieux de l'Egypte et de ses dépendances.

M. Nallino étudia ce sujet sur une plus large échelle. Il s'occupa de la transcription des noms géographiques arabes, persans et turcs et conclut à la nécessité de remédier à cet inconvénient afin d'éviter des erreurs contre l'orthographe et l'orthoépie.

La question des noms géographiques fut à plusieurs reprises abordée par les congrès géographiques internationaux qui eurent lieu en 1871 à Anvers, en 1875 à Paris, en 1888 à Venise et en 1891 à Berne. Dans ces congrès, aucune décision définitive ne fut adoptée à propos de cette question, dont la solution demande beaucoup de travail et surtout de méthode.

Le travail du professeur Nallino paru dans le Bulletin de 1907 de la Société Khédiviale de Géographie et qui n'a d'autre objectif que celui de mettre en pratique les vœux formulés et les opinions émises lors des assises des différents congrès géographiques est digne d'être pris en considération et discuté.

Pour soutenir sa thèse, l'éminent professeur cite un grand nombre d'exemples de noms géographiques arabes, dont la transcription a été altérée et parle spécialement d'une carte turque des provinces de l'Empire ottoman ((عموم ممالك محروسه شاهانه خريطه سى)) au 1 : 2,000,000 publiée à Constantinople en 1317 de l'hégire et comprenant toutes les régions qui ont appartenu jadis au Sultan.

L'auteur de cette carte a mis en lettres arabes, dit

M. Nallino, ce qu'il trouvait dans les cartes européennes, sans avoir le moindre sentiment de la philologie arabe, et il a estropié les noms géographiques de l'Afrique du Nord et de l'Arabie d'une façon horrible.

Pour mettre un terme à cet inconvénient qui conduit à des conclusions fausses dans les recherches ethnographiques, historiques et linguistiques, M. Nallino propose de rédiger des listes aussi complètes que possible en caractères arabes et en transcription, des noms géographiques des régions où l'arabe est la langue du pays ou la langue officielle et de dresser des cartes arabes des mêmes régions, n'admettant que les noms dont l'orthographe est certaine.

De notre côté, tout en approuvant les propositions de M. Nallino, nous les trouvons, cependant, insuffisantes. M. Nallino a omis dans son travail la partie la plus essentielle de la question: la différence de la prononciation de certaines lettres alphabétiques arabes dans les pays à langue arabe ; la prononciation des lettres de la langue turque et les relations de celle-ci avec l'arabe et les relations du persan avec le turc et l'arabe.

Expliquons-nous.

Dans la carte géographique publiée à Constantinople, carte dont il est fait mention ci-haut, M. Nallino dit qu'elle fourmille d'erreurs et attribue celles-ci au manque de sentiment de l'auteur de la philologie arabe. Nous ne partageons pas, en entier, l'avis du professeur de l'Université de Palerme, et nous attribuons, en grande partie, ces erreurs à la différence de la prononciation des lettres



alphabétiques turques et arabes, différence qui est la cause principale de la transcription, laquelle s'accentue davantage en raison de la reproduction de cette carte turque, d'une carte imprimée en langue européenne, ne pouvant pas reproduire, assez souvent à sa juste valeur la prononciation de certaines lettres arabes. En voici un exemple : l'appellation Anatolie (du grec Ἀνατολή) qui signifie Orient s'écrit, en turc (آناطولی) et se prononce vulgairement *Anadoli* ou *Anadol*. Les journaux arabes d'Egypte écrivent ce mot (آناضول) en remplaçant la lettre (ط) par la lettre (ض) (la prononciation de la seconde lettre étant, pour ce mot, en Egypte, la même que la première) et en supprimant le (ی) final. Ce même mot, d'après la transcription arabe d'Egypte se prononce par les Arabes du Hedjaz et du Yemen (Anazol), la lettre (ض) se prononçant dans ces deux provinces comme la lettre (ز), et s'écrit par les mêmes Arabes du Hedjaz et du Yemen (آنادول) s'ils veulent conserver la prononciation du mot Anatolie.

N'est-il pas curieux de constater que le même nom géographique d'un pays musulman s'écrive en trois manières différentes et en deux langues, dont l'une turque et l'autre arabe? Que dira le yéménite qui lit un livre de géographie écrit en arabe d'Egypte et qui ignore que le (ض) se prononce par les habitants de la Vallée du Nil comme un (د)? Aura-t-il ce même yéménite la finesse d'esprit pour comprendre que le mot (آناضول) est le nom turc (آناطولی) qu'il écrirait (آنادولی) ?

Un autre exemple :

Dans le *vilayet* d'Aïdin, en Asie Mineure, il y a une ville qui s'appelle اقحصار (Akhissar), qui signifie *Chateau Blanc* que les Européens prononcent et écrivent (Axar). Comment reproduirait le géographe arabe sur une carte arabe ce nom qu'il copie à une carte européenne, mot dont il ignore la signification? Evidemment il le transcrirait par اكسار ou آقسار, mot qui deviendrait incompréhensible pour les Turcs.

Que dire de la ville يكيشهر (Nouvelle Ville) appelée également نوشهر (Nouvelle Ville) et en langue grecque Νεάπολις (Nouvelle Ville) et appelée, par les Européens par ce dernier même nom, abstraction faite de la lettre (*s*) finale ? Comment s'y prendra le géographe arabe, l'égyptien par exemple, pour transcrire d'une carte européenne sur une carte arabe le nom de cette ville? Si sur la carte européenne est porté le nom de يكيشهر (Yeni Chehir), le géographe arabe est prédisposé — s'il ne connaît pas le turc — à faire une faute d'orthographe en écrivant ينيشهر au lieu de يكيشهر. Si sur la carte européenne est porté le nom de Neapoli, le géographe arabe le transcrira tel qu'il est en remplaçant la lettre (پ) par la lettre (ب), la première n'existant pas en arabe, et alors il y aura un défaut de prononciation.

Si nous allons prendre en considération la double appellation de plusieurs villes de Turquie, on peut se faire une idée de l'embarras qui est réservé au géographe arabe. Ainsi les îles de l'archipel ottoman *Symi* et *Cos*

sont appelées en turc *Sumbeki* et *Estankeuy ;* la ville antique de Philadelphie, en Asie Mineure, se nomme *Alachehir* en turc ; la ville d'Halicarnasse, patrie d'Hérodote, s'appelle en turc Boudroum, mot corrompu du latin *Petri Oppidum*, chateau que Pierre d'Aubusson, Grand Maître des Chevaliers de l'île de Rhôdes, construisit à Halicarnasse, et l'île turque (ميس), mot corrompu du grec Μεγίστη s'appelle communément par les Grecs Castellorizon, etc. etc. Devant ces doubles et même triples appellations peut-on accuser le géographe arabe qui copie sur les cartes européennes d'ignorance et de manque de moindre sentiment de philologies turque et grecque ou de manque de connaissance de la géographie de la Grèce Antique?

Comment lira un arabe d'Egypte la ville de يكى كوى (Yeni-Keuy) (nouveau village) si ce n'est que Yaki-Koy qui n'a aucun sens ? Comment saura-t-il que le (ك) du mot يكى se prononce comme un (ن) et le (ك) de كوى se prononce (q) et le (و) de ce dernier mot se prononce (eu)? A quoi sert dans de pareils exemples la transcription exacte une fois qu'il y a défaut de prononciation? Comment s'y prendra le géographe arabe pour distinguer les différentes prononciations des lettres (ك) et (و) turques? Comment remédier à cet état de choses?

Le professeur Nallino a répondu plus haut à cette question. D'après nous, le système préconisé par le savant professeur ne répond pas entièrement au but visé, et ce pour les motifs suivants :

I. — Parce que presque toutes les cartes des pays musulmans sont copiées sur des cartes dressées par des européens, connaissant ou prononçant mal, ou ignorant la langue des pays dont ils ont dressé les cartes.

II. — Parce que la transcription des noms géographiques musulmans des cartes européennes en langue arabe varie d'après la langue que l'auteur connaît aussi bien que d'après la langue que le transcripteur connaît.

III. — Parce que les habitants des divers pays arabes ne prononcent pas de la même manière les mots de la langue arabe.

Les 2me et 3me motifs méritent d'être détaillés.

Dans le deuxième on remarque deux inconvénients : l'un pour l'auteur d'une carte et l'autre pour le transcripteur de celle-ci. L'auteur doit, d'après la langue européenne qu'il connaît, s'efforcer de reproduire la prononciation exacte des noms géographiques musulmans. Ainsi, supposons par exemple quatre géographes l'un allemand, l'autre anglais, le troisième français et le quatrième italien. Comment reproduiront-ils sur la carte un nom géographique ayant la lettre (ش) ? Le premier emploira *sch*, le deuxième *sh*, le trosième *ch* et le quatrième *sc*. Que fera le transcripteur musulman turc, arabe ou persan pour transcrire ce nom dont il ne connaît pas la signification, si signification il y a ? Ce transcripteur qui n'est pas censé connaître ces quatre langues transcrira ce nom comme bon lui semblera, sans faire cas ni de la langue que l'auteur connaît, ni de la signification que ce mot peut avoir.

Abdul Rahman bey Chéref, ancien directeur du lycée de Galata Saraï de Constantinople et auteur de plusieurs livres classiques de géographie et d'histoire, s'est efforcé de remédier à cet inconvénient en écrivant les noms géographiques en deux langues en caractères turcs et en caractères latins. Le travail d'Abdul Rahman bey Chéref, quoique pratique à l'apparence, présente un inconvénient: celui de la difficulté de prononciation, et ne donne pas les résultats désirés.

Le troisième motif est d'une importance capitale. Cette importance augmente par suite des rapports que la langue arabe entretient avec les langues turque et persane, qui perdraient leur beauté sans l'aide de l'arabe.

Pour prouver ce que nous avançons, nous citerons un exemple qui peut être ajouté à la liste des noms géographiques estropiés déjà existants. Ce nouveau nom, d'origine égyptienne, nous le trouvons dans un journal turc de Constantinople. Ce journal a sans doute copié à un journal paraissant en français, en Egypte, la nouvelle de l'inauguration, il y a quelques mois, de l'oasis de *Kharga* (خارجه) Le journal en question a transcrit le mot *Kharga* (خارجه) de la façon suivante : (قارغا) qui signifie *corbeau*, tandisque (خارجه) signifie *extérieure*.

La transcription en turc de ce mot de cinq lettres d'un journal français, a donné lieu à une triple erreur soit à la substitution des lettres خ ح ه par les lettres ق غ ا. Pourquoi cette erreur et à qui la faute? La raison de cette erreur, il faut la trouver dans le défaut de prononciation



et non pas ailleurs, vu que *kh* se prononce en Turquie comme ق, que le ج qui, en Egypte se prononce comme *g* (après a, o, u) se prononce en Turquie comme le *dj* français, et que le ه qui se prononce en Egypte presque comme *a* se prononce en Turquie comme *e*.

Si le journal turc aurait copié ce mot sur un journal arabe, il n'y aurait pas eu défaut de transcription, mais bien défaut de prononciation quant à l'arabe égyptien. Ainsi le mot (خارجه) qui se prononce en arabe *Kharga* se prononce en turc *Haridjé*.

De pareilles erreurs de transcription ayant pour base le défaut de prononciation, ou le manque de connaissance de la langue de laquelle on transcrit pullulent dans les journaux arabes d'Egypte. A titre d'exemple rappelons que *El Gawaïb El Masrieh* parlant de la nomination d'Abdul Haki Hamid bey, conseiller à l'ambassade ottomane de Londres, au poste de ministre ottoman à Madrid, avait écrit le nom de ce conseiller (كهكى بك) au lieu de (حق بك) Haki bey. *El Gawaïb El Masrieh* a commis cette erreur parce qu'il s'est basé sur la transmission de l'Agence Reuter quant à cette nomination dont le nom du titulaire était écrit Khaki bey.

Ces jours-ci, *El Ahram* traduisant en arabe une nouvelle d'un journal français de Constantinople, nouvelle que ce dernier a reproduit du journal officiel constitutionnel turc (تقويم وقايع) (Takvim-i-Vacayi) a ajouté la lettre (ى) à la fin du mot (تقويم) et ce mot est devenu (تقويى). La cause de cette erreur doit être recherchée dans la



prononciation turque à origine persane, des phrases à article simple et à complément déterminatif de cet article. La prononciation de ce genre qui a revêtu un caractère grammatical, devant être représentée par un *i* français (en turc cette prononciation n'est représentée par aucune lettre) a induit *El Ahram* en erreur et lui a fait ajouter la lettre (ى) après le mot (تقويم).

Nous-même, qui avons étudié l'arabe avec un professeur d'origine yéménite et qui avons gardé la prononciation turque, nous avons eu beaucoup de peine à nous habituer à la prononciation arabe égyptienne, et après quatre ans de séjour dans ce pays, nous avons pu trouver des mots dont la prononciation égyptienne nous en rendait difficile la signification alors qu'elle est des plus simples. Nous voulons parler du nom de l'auteur du roman *Les Répudiées* cet ouvrage d'une haute envolée et d'un réalisme poignant. L'auteur des *Répudiées* s'intitule *Niya Salima*, pseudonyme de Madame feu Ruchdi pacha. Nous avouons franchement que nous n'avons pu transcrire en arabe les mots *Niya Salima* que lorsque nous avons appris leur signification. Ces deux mots signifient *bonne intention* et prononcés en arabe yéménite, se transcrivent *niyé selimé*, et en turc *niye-ti-selimé*, alors qu'ils s'écrivent en arabe de la même manière : (نية سليمة).

Pour remédier à cet inconvénient, il faut, d'après nous, rédiger un alphabet comparé des langues des pays musulmans relativement à la prononciation de celles-ci et des principales langues européennes, tâcher autant que possi-



ble de préconiser l'orthoépie de chacune des lettres de ces langues comparativement les unes aux autres afin d'en déterminer la prononciation exacte en cas de transcription tant d'une langue d'un pays musulman en une langue européenne que vice-versa, bref, arrêter les principales règles de prononciation que quelques lettres ont dans certaines langues.

Ce travail, quoique petit, ne peut pas être l'œuvre d'un seul homme. Il implique beaucoup de connaissances au point de vue de la linguistique et surtout de la linguistique comparée. Il implique également le concours de personnes instruites, expertes en philologie, en histoire et géographie. Le Caire est tout désigné pour accomplir un travail de ce genre, étant donné qu'il abrite des personnes aux qualités requises. Il ne reste qu'à la Société Khédiviale de Géographie de prendre l'initiative pour étudier cette proposition et la mettre à exécution si elle est approuvée. De la sorte, cette Société que préside si dignement S. E. Abbate pacha et laquelle a à son actif la publication d'un grand nombre de travaux géographiques, aura l'avantage d'avoir paré à cette question, très délicate d'ailleurs, de *transcription*, et méritera par conséquent, de la reconnaissance du monde qui s'occupe de questions géographiques et historiques.



Une « EXPOSITION DU NIL » au Caire

PAR

F. BONOLA BEY, *Secrétaire Général.*

Dans la séance du 19 décembre 1908, M. le Dr Bonola Bey, Secrétaire général de la Société, a donné lecture d'une notice relative à deux expositions qu'il a visitées en Italie, dans le courant de l'été, les expositions de Faenza et de Piacenza (Plaisance).

L'exposition de Faenza était destinée à célébrer le 3me centenaire de la naissance d'Evangelista Torricelli, le grand mathématicien originaire de cette ville, l'ami et le collaborateur de Galilée devenu aveugle, l'inventeur du baromètre qui, avec le thermomètre, créé par ce dernier, a permis de jeter les bases de la science météorologique. Bonola Bey donne des détails sur les manuscrits et les instruments exposés et ayant appartenu à l'illustre savant, et informe sur la construction, par le P. Alfani et le Prof. Stiattesi, les deux célèbres sismologues italiens, d'un baromètre géant de 14 mètres de hauteur, dans lequel le mercure était remplacé par de l'huile qui emplissait un tube de verre de 20 cent. de diamètre. Il annonce aussi la délibération du Conseil Communal de Faenza de conserver cet instrument extraordinaire et de publier une édition critique et définitive des œuvres de son illustre concitoyen.

Puis, laissant de côté les parties de cette exposition consacrées aux Beaux-Arts, au mobilier en bois et en fer, à l'agriculture et notamment à la céramique, célèbre depuis des siècles et dont les sujets décoratifs portent comme signatures les noms de Raphaël, de Jules Romain, du Pinturicchio jusqu'à ceux des peintres les plus illustres de nos temps, tels que Maccari, l'orateur passant à l'exposition de Plaisance, donne lecture des pages suivantes:

L'EXPOSITION DE PLAISANCE

A l'occasion de l'inauguration à Plaisance d'un nouveau pont reliant la Lombardie à la région Emilienne, on a organisé, comme il est habitude en ces circonstances, de grandes fêtes, auxquelles ont assisté S. M. le Roi d'Italie et les membres du Gouvernement, et comprenant des concours, des congrès et des expositions.

Le nouveau pont en fer qui traverse le Pô a une longueur totale de 1661 mètres, dont 641 pour le pont proprement dit et 500 à peu près pour les viaducs d'approche situés de chaque côté, et qui étaient rendus nécessaires par l'obligation de franchir la zone des inondations annuelles du fleuve, inondations très souvent dangereuses. Le pont a coûté trois millions et demi de francs.

Je ne vous parlerai pas, à propos de cet événement, des concours, congrès et fêtes qui ne regardent pas directement nos études, bien que les manifestations collectives de la production intellectuelle, industrielle et agricole d'un pays doivent nous intéresser au point de vue de la géographie sociale.

Je vous dirai seulement que les grands jeux athlétiques donnés par l'armée et les écoles ont prouvé d'une



façon éclatante ce que les sports et la gymnastique bien entendue peuvent sur la renaissance physique d'un peuple, sur le développement d'une énergie, qui se traduit par une augmentation de forces nationales.

Parmi les diverses expositions qui ont rendu si intéressant l'événement dont je vous parle, mon attention a surtout été attirée par l'*Exposition du Pô,* le grand fleuve qui baigne la ville, exposition organisée par le Capitaine du Génie Fogliata et par l'Ingénieur Casalini.

Cette exposition occupait le grand local des écoles municipales et malgré qu'elle eut été, pour ainsi dire, improvisée, ses nombreuses salles pouvaient fournir l'objet d'études sérieuses.

C'est la première fois qu'on songea à une exposition de ce genre et bien que les critiques des gens compétents ne lui aient pas manqué, il faut convenir que les récompenses décernées ont été bien méritées.

Dans les salles de cette exposition si spécialisée, on trouvait tout ce qui sert à illustrer, ce que l'on peut appeler la vie du Pô, dans le présent et dans le passé, dans ses origines et son cours, dans sa topographie et ses variations, dans sa forme et dans sa flore, dans ses rapports avec le commerce, l'agriculture, l'histoire et l'art, dans la navigation et dans les horreurs de ses épouvantables inondations.

Des cartes, des photographies, des tableaux, des gravures et des collections permettaient au visiteur de se rendre compte de la conformation et de la valeur



de ce fleuve, qui a vu dans les temps mythologiques le char du soleil tomber avec Phetonte dans ses eaux et qui vit, cette année, la première course fluviale de bateaux automobiles naviguant à grande vitesse de Plaisance aux bouches du fleuve et, de là, par mer à Venise.

Ma visite à cette exposition m'a produit une impression profonde et j'ai pensé tout de suite qu'on pourrait bien répéter avec succès, sur la terre d'Egypte, la tentative de Plaisance.

En effet, le Nil a une renommée universelle bien plus grande que celle du Pô. Ses rives sont parsemées à foison de souvenirs historiques: son origine, son cours et ses variations ont été pendant des siècles le sujet de recherches et d'études intéressantes, sa faune et sa flore sont ce qu'il y a de plus spécialisé dans la nature.

Les travaux de l'homme pour profiter de ses eaux bienfaisantes forment un véritable poème de science et d'énergie, qui, commencé dès la plus haute antiquité, n'est pas encore terminé. Enfin l'art a créé en son honneur des chefs-d'œuvre, qui, avec les légendes, lui forment, dans l'imagination universelle, une auréole superbe.

Supposons que ce projet puisse se réaliser et que l'exposition du Nil s'ouvre bientôt pour la population et les touristes.

Voici ce qu'on devrait y voir :

Dans une première salle, consacrée à la géographie physique du Nil, on trouverait développée par des cartes, plans et reliefs, ainsi que par des spécimens, la nature



du sol que le fleuve a parcouru et parcourt, les changements que les siècles ont apportés dans son cours et les diverses espèces de dépôts qui ont créé le pays que nous habitons, ce don du Nil qu'est l'Egypte, comme a si bien précisé Hérodote.

Une seconde salle serait destinée à l'histoire de la cartographie du fleuve depuis les esquisses primitives des papyrus pharaoniques, jusqu'à la dernière carte que le Survey édite en ce moment. L'on y verrait, avec les cartes du Moyen Age et celles des temps modernes, quelle importance a eu le Nil dans la géographie de tous les temps.

L'on peut se faire une idée de l'intérêt que pourra susciter cette section en visitant les spécimens exposés dans la grande salle du Musée de notre Société.

A côté de cette salle, il est indispensable de faire une place spéciale à l'histoire de la découverte progressive du Nil et de ses origines et d'en faire pour ainsi dire le tableau d'honneur de tous les vaillants explorateurs, de cette cohorte enthousiaste et audacieuse, qui, après la grande initiative de Mohamed Ali, s'est vouée à la solution du problème, qui hanta, pendant des siècles, l'imagination de l'homme. Et nous, contemporains de cette grande lutte et de la victoire, nous y rencontrerons, avec émotion, les images de beaucoup d'entre eux qui sont passés parmi nous et qui ont disparu de la scène de la vie; j'ai nommé Linant père et fils, d'Arnaud, Miani, Gessi, Piaggia, Mason, Gordon, Baker, Stanley, Junker, etc.



Une quatrième salle complèterait celle-ci avec une exposition des itinéraires, dessins, vues, photographies, carnets rapportés par les voyageurs, objets leur ayant appartenu, souvenirs pieux et précieux de leur passage sur ce champ de bataille de la science. En outre elle comprendra une collection de vues, tableaux et photographies du fleuve et de ses rives dans ses multiples aspects, les habitants, les habitations, les singularités physiques des régions que le fleuve baigne et féconde, etc.

Une riche collection ethnographique dont un noyau important se trouve déjà dans le Musée de notre Société pourra occuper la cinquième salle; types de la population, depuis le fellah de la Basse-Egypte jusqu'aux M'rongoli de l'Ouganda. Armes, instruments, objets de parure et d'habillement, modèles des cabanes et des stations du Gouvernement, intéresseront au plus haut degré le visiteur le moins enclin aux dissertations de la science.

La sixième salle comprendrait les travaux de l'homme pour dompter le fleuve et le soumettre à ses intérêts. Depuis la plus haute antiquité, par les digues de Menes, de Silsileh et Kalabche, par le lac Mœris et par d'autres travaux disparus à jamais, on a voulu capter l'ondée colossale que les hauteurs de l'Abyssinie et les régions reculées de l'Equateur déversent sur l'Egypte pour y créer le sol et lui donner la vie.

Depuis lors la lutte de l'homme contre le fleuve n'a eu que des rares interruptions et de nos jours les ressources de la science moderne nous font assister à un specta-

cle grandiose, la modification radicale de la vie même du fleuve. Un travail colossal a été fait pendant ces vingt dernières années et il est de toute justice que le visiteur de l'Egypte puisse s'en rendre compte dans un ensemble d'exposition qui n'est pas difficile à organiser.

Dans les salles successives nous trouverons l'illustration du fleuve au point de vue de la vie naturelle et sociale. La faune, la flore, les produits fécondés par ses eaux, les canaux, la navigation, l'industrie, le commerce et toute cette exhubérance de production et d'activité à laquelle il donne la vie. Des échantillons, des modèles, des dessins, des graphiques donneront une idée complète des dons de cette terre merveilleuse et de l'énergie humaine qui la met en valeur.

Une des parties non moins intéressantes de l'exposition seront les salles destinées à reproduire les miracles de l'art que le fleuve a pu inspirer, depuis le chapiteau floral des anciens temples égyptiens et la statue célèbre du Vatican, jusqu'aux statues et tableaux que l'art moderne a créés.

Enfin l'histoire tant de fois millénaire qui s'est développée sur les rives du Nil sera illustrée par les monuments qui en forment la base et qui sont consacrés à l'admiration de la postérité.

Il y aurait encore beaucoup à ajouter, mais je ne veux pas abuser de votre patience.

Cette simple esquisse du programme suffit pour vous montrer quelle œuvre grandiose l'on peut faire, quelle

admirable surprise nous pouvons préparer aux visiteurs de l'Egypte dans les hivers prochains.

Avec les éléments disséminés dans toute l'Egypte et avec le concours des administrations gouvernementales, il n'y a pas de grandes difficultés à la réalisation de ce projet, pour lequel, au moment opportun, je pourrai présenter un programme définitif.

VIIe Série. — Numéro 5.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE :

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1909



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

VIIe Série. — N° 5.

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1909



SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

SOUS LE PATRONAGE DE

SON ALTESSE LE KHÉDIVE

Présidents honoraires :

Dr Prof. Georges SCHWEINFURTH.
S.E. Sir Reginald WINGATE PACHA, Gouverneur Général du Soudan.

Président :

S. E. O. ABBATE PACHA, Médecin consultant de S. A. le Khédive.

Vice-Présidents :

S. E. HUSSEIN FAKHRY PACHA, ancien Ministre.
S. E. BOGHOS PACHA NUBAR.

Contrôleur des Comptes :

S. E. BOINET PACHA, Secrétaire Général au Ministère des Travaux Publics.

Secrétaire Général :

Dr Frédéric BONOLA BEY, Avocat.

Secrétaires adjoints :

Ahmed ZÉKI BEY, Secrétaire du Conseil des Ministres.
R. FOURTAU, Ingénieur.

Commission Centrale :

S. E. le Sénateur J. ADAMOLI, Commissaire à la Caisse de la Dette Publique.
André BIRCHER, Négociant.
Adolphe CATTAOUI, Avocat.
Ibrahim HELBAOUI BEY, Avocat.
Ernst KLIPPEL, Architecte aux Wakfs.
Mohammed MAGDI BEY, Conseiller à la Cour d'Appel Indigène.
E. MANUSARDI, Avocat.
O. VON MOHL, Commissaire à la Caisse de la Dette Publique.
Dr J.-B. PIOT BEY, Vétérinaire en chef des Domaines de l'État.
S.E. IDRIS BEY RAGHEB.
Sir W. WILLCOCKS, K. C. M. G., Hydrologue.

Le Président et le Secrétaire Général sont nommés par S. A. le Khédive.
Les autres membres ont été élus à l'Assemblée Générale du 25 avril 1908



TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES PLANCHES



AVANT-PROPOS.

Sir William E. Garstin, *ex-Conseiller du Gouvernement Egyptien pour le Département des Travaux Publics, est l'auteur d'un rapport considérable* : The Basin of the Upper Nile. *D'une immense portée pour l'économie vitale de l'Egypte, cette œuvre de l'éminent Ingénieur fut simultanément publiée dans un des précédents Blue Books et par le Gouvernement Egyptien. Elle a, depuis, été traduite et éditée en arabe. Il en existait une version française inédite, préparée par* A. Chélu Bey, *lauréat de la Société de Géographie de Paris, pour son savant ouvrage intitulé :* Le Nil, le Soudan, l'Egypte, *dont l'éloge n'est plus à faire.*

La Société Khédiviale de Géographie a pensé que la vulgarisation du travail de Sir William E. Garstin *s'imposait et qu'il serait à la fois opportun et d'une incontestable utilité de le présenter aux lecteurs étrangers aux langues anglaise et arabe. Dans cet ordre d'idées, elle a sollicité et obtenu de l'auteur de la version française la communication des parties du rapport de* Sir William E. Garstin *ayant un caractère purement géographique.*

A. Chélu Bey *ayant accédé à notre demande, nous lui en exprimons ici toute notre gratitude. Sa courtoise collaboration enrichit ainsi notre Bulletin d'une précieuse contribution à l'étude des questions nilotiques.*



NOTE

L'orthographe adoptée dans l'original en anglais, pour les mots et les noms indigènes, a été respectée dans la version française; cette orthographe est celle sanctionnée par la Société Royale de Géographie de Londres.

Toutes les consonnes, «ñ» excepté, ont le son qui leur est donné dans la langue anglaise; les voyelles doivent être prononcées comme dans la langue italienne.



LE HAUT NIL ET SON BASSIN

Par Sir WILLIAM E. GARSTIN,
ancien Conseiller du Ministère des Travaux Publics d'Egypte.

Version française, par A. CHÉLU BEY,
ancien Ingénieur en Chef du Soudan Egyptien.

I

RÉGION DES LACS.

L'étude de la carte du centre oriental de l'Afrique révèle l'existence de deux *affaissements* très marqués de la croûte terrestre. Ces deux *vallées*, d'une considérable étendue, ont une direction Nord-Sud ; elles enserrent une notable portion du continent africain. La formation géologique de ces régions a fait l'objet de nombreuses dissertations : longue est la liste des savants et non des moindres qui se sont attachés à la solution de ce problème.

Dans ces conditions, toute nouvelle tentative de décrire, même sommairement, les transformations subies par cette partie du globe, peut, à première vue, sembler superflue. Elle est toutefois justifiée par le fait que la question des sources du Nil est indissolublement liée à l'existence des deux *vallées d'affaissement*. Aussi, est-il inévitable, dans tout essai de description de l'hydrologie de ce fleuve, de faire de fréquentes allusions à la constitution de ces deux grandes dépressions.

Les deux *vallées d'affaissement* naissent au lac Nyassa (10° 15' lat. Nord) ;[1] elles bifurquent à l'extrémité septentrionale de cette nappe d'eau et, de là, vont en direction Nord, avec une largeur respective de 30 à 70 kilomètres. Elles ont entre elles un écartement d'environ six degrés de longitude,

[1] Méridien de Greenwich.



La *vallée orientale* suit de très près le 36e méridien Est de Greenwich. Une de ses extrémités aboutit au lac Rudolf (4° lat. Nord), tandis que l'autre longe les confins méridionaux des hauteurs Abyssines, et va se souder aux profondeurs que remplissent les eaux de la mer Rouge. La *vallée occidentale* se développe presque en totalité entre les méridiens 29 et 30. De forme moins rectiligne que celle de l'Est, elle semble venir mourir dans les environs de Gondokoro (4° 30′ lat. Nord). Dans chacune de ces deux grandes lignes de fracture, gît une série presque continue de lacs ; ce sont, pour la vallée de l'Est, ceux de Manjara, Natron, Navaisha, El-Menteita, Nakuru, Hammington, Baringo et Rudolf, et pour celle de l'Ouest, désignée parfois sous le nom d'*Albertine*, ceux de Tanganika, Kivu, Albert Edouard et Albert Nyanza. Au Nord de ce dernier l'*affaissement* se prolonge encore et forme la vallée du Nil sur plusieurs centaines de kilomètres.

Ni l'orientation, ni la pente ne sont uniformes dans les deux *vallées d'affaissement*. Elles sont toutes deux barrées par une hauteur constituant la ligne de partage de rivières coulant en directions opposées. Dans celle de l'Est, le plus haut sommet s'élève, en pentes douces, non loin du lac Navaisha. Dans l'*Albertine*, au contraire, le faîte de partage est nettement accusé par une chaîne volcanique ayant plusieurs cratères en activité et dont la masse divise la série lacustre en deux systèmes distincts.

Ces deux *vallées d'affaissement* s'étendent sur plusieurs degrés de latitude et constituent une des particularités les plus caractéristiques de la structure des régions qu'elles traversent. Leur largeur varie entre 30 et 70 kilomètres. Elles sont, de chaque côté, bordées par une ligne ininterrompue de falaises escarpées et rapides, dont les crêtes s'élèvent jusqu'à 700 mètres au-dessus du fond des parties effondrées. Le long de ces lignes de fracture, se trouvent isolés plusieurs volcans éteints, notamment ceux de Kilimanjoro, Kenia, Elgon et Langanot. Chaque dépression est jonchée des masses extravasées de rochers volcaniques attestant,

par leur présence, les profondes convulsions sismiques dont sont résultées les fractures.

Les géologues sont d'opinion que la vaste étendue comprise entre les *affaissements* de l'Est et de l'Ouest, formait autrefois un immense plateau élevé, ondulant dans tous les sens et atteignant son altitude maximum au 32e méridien Est de Greenwich.

Survinrent des bouleversements terrestres qui transformèrent l'aspect de la région et en altérèrent radicalement la constitution caractéristique physique. Suivant Grégory, un épanchement considérable de lave se produisit d'abord, qui s'étala sur une énorme superficie ; il fut ensuite suivi d'une période d'accalmie. Puis à l'Est et à l'Ouest de certaines arêtes, se dessina un mouvement de fléchissement lent mais ininterrompu. L'effondrement du sol se continuant, des fractures s'ouvrirent parallèlement aux flancs des arêtes de division et les transformèrent graduellement en falaises. Des sommets s'abaissèrent à leur tour, formant ainsi l'amorce des *vallées* actuelles *d'affaissement*. De nouvelles éruptions s'étant simultanément manifestées, des masses de lave et de matières ignées s'accumulèrent le long des lignes de failles créées par le cataclysme. A la suite de ces convulsions, des transformations se produisirent dans le système du drainage des régions bouleversées ; des lacs se formèrent dans les dépressions.

A l'époque contemporaine du cataclysme et pendant une longue période ultérieure, le climat de ces régions était considérablement plus humide et pluvieux qu'il ne l'est de nos jours; les restes des anciens glaciers des monts Kenia et Ruenzori en témoignent. Grâce à l'abondance des pluies, le niveau des nouveaux lacs s'accrut rapidement et atteignit une hauteur qu'ils ont actuellement perdue. Quand, enfin, à ces bouleversements succéda l'équilibre terrestre, qui s'est continué jusqu'à nos jours, le plateau avait disparu : en place de hauteurs, une double fosse énorme s'était creusée, séparée et limitée par des arêtes que les convulsions antérieures à l'affaissement avaient respectées.



Les eaux de ruissellement vinrent des hauteurs environnantes s'accumuler dans cette vaste dépression et y former l'immense et profonde nappe d'eau connue sous le nom de Victoria Nyanza. Au cours des temps, les différents lacs débordèrent ; leurs eaux franchissant les barrières les plus basses et s'écoulant en suivant la pente naturelle du sol, formèrent ensuite des rivières. En ce qui concerne le lac Victoria Nyanza, le déversoir s'établit à son extrémité Nord, c'est le Nil Victoria. Pour l'Albert Edouard, ses eaux se frayant un chemin par le Semliki, jusqu'à l'Albert Nyanza, le traversèrent pour aller, au Nord de ce lac, rejoindre le Nil Victoria. Le fleuve unique ainsi formé est dénommé Bahr El-Gebel ; plus au Nord et jusqu'à Khartoum, il prend le nom de Nil Blanc. Plus loin encore c'est le Nil.

Bien que depuis de longs siècles, aucun bouleversement violent ne se soit manifesté, il est impossible de certifier qu'il ne s'en produira plus désormais et que, plus tard, les forces éruptives ne se feront pas de nouveau sentir à quelque degré et en un point quelconque de ces régions. Il est évident que, sur cette immense étendue, la croûte terrestre n'a pas encore atteint une condition d'équilibre normal. La preuve de son instabilité réside dans les volcans toujours en activité au Nord du lac Kivu, et dans les jets de vapeur du voisinage des lacs Navaisha et El-Buro. Les *geysers* de l'extrémité méridionale de l'Albert Edouard et les nombreuses sources thermales qui entourent le Ruenzori et que l'on rencontre également à proximité de l'Albert Nyanza et dans la vallée du Haut Nil, en sont d'autres témoignages. D'ailleurs, des secousses et des tremblements de terre rappellent très fréquemment à ses habitants, que cette région reste comprise dans la zone des troubles sismiques.

D'autres soulèvements de la croûte terrestre peuvent encore se produire. Il se peut également que d'une nouvelle manifestation des forces volcaniques, résultent des transformations considérables de la configuration de cette partie de la surface de la terre.



De telles éventualités sont évidemment du domaine de l'hypothèse. Il est toutefois d'autres modifications susceptibles d'être prédites avec un certain degré de confiance ; elles résulteront fatalement des lois naturelles dont l'action quoique lente, au point de passer inaperçue aux yeux d'une génération, est néanmoins constante et irrésistible. Ces modifications résultent de la dégradation des chaînes de montagnes et de l'érosion du lit des rivières par le mouvement des eaux. Est-il utile de rappeler que des causes identiques produisent les mêmes effets sur tous les points du globe ; mais pour cette région de l'Afrique, il semble probable que leur action sur les sources qui alimentent le Nil sera dans l'avenir considérable. On ne saurait, par suite, se taire sur une aussi redoutable éventualité.

Le point le plus immédiatement intéressé et, aussi, le plus étroitement lié au régime des sources du Nil, est la partie de la *vallée occidentale d'affaissement* qui embrasse les lacs Albert Edouard et Albert Nyanza et la rivière Semliki. Il est hors de doute que le premier de ces lacs recouvrit jadis une superficie infiniment plus considérable que celle comprise dans ses actuelles limites. Les différentes altitudes auxquelles ses eaux s'élevaient autrefois, peuvent être facilement repérées par les dépôts abandonnés sur les terrasses et les plateaux environnants. La configuration des anciennes baies et des anciens promontoires ainsi que les anciens niveaux, sont d'ailleurs aussi nettement marqués, en différents points du bassin lacustre, que si leur contour avait été tracé sur une carte. Plusieurs de ces témoins de l'abaissement progressif des eaux sont de dates comparativement récentes. On peut en conclure que la rapidité de la régression lacustre est plus grande qu'on ne l'avait supposée. Il serait difficile de préciser la cause de la première modification subie par la surface du lac Albert Edouard. Il semble toutefois certain que ses eaux furent anciennement retenues par un barrage naturel qui obturait la partie septentrionale de la vallée. Quelle force a présidé à la rupture de cet obstacle ? On n'a pu encore



s'en rendre exactement compte. Quoiqu'il en soit, la disparition de cette barrière restreignit considérablement la superficie du lac. Au cours des temps, dans les terres déclives qu'elles traversèrent, les eaux fugitives creusèrent un sillon, qui se transforma en rivière, pour se jeter dans l'Albert Nyanza, reliant ainsi les deux systèmes lacustres. Cette rivière, le Semliki, affouilla progressivement son lit et ses berges et atteignit enfin son niveau actuel. L'étude des sections transversales de la haute vallée du Semliki démontre que l'état actuel des choses dut se créer ainsi. Le Semliki n'a pas interrompu son travail d'érosion ; les seules forces opposantes semblent résider dans le barrage rocheux qui traverse la partie centrale de son cours et que ses eaux franchissent par une série de rapides et de cataractes. L'action régularisatrice de ce seuil s'oppose à la trop rapide destruction du fond de la rivière. Néanmoins, par l'action lente mais constante des eaux rapides, l'obstacle érodé sera finalement emporté. Sa disparition sera fatalement suivie de celle du lac Albert Edouard.

En ce qui concerne l'Albert Nyanza, d'autres irrésistibles facteurs découleront de non moins inéluctables résultats.

Les flancs des monts Ruenzori sont sans cesse dégradés par l'action des glaciers et des courants atmosphériques. Entraînées par les torrents qui s'enfuient à travers les ravines de cette chaîne et qui vont se jeter dans le Semliki, les matières désagrégées, mêlées aux alluvions recueillies dans la partie supérieure de la rivière, sont déversées dans l'Albert Nyanza. Au Sud du lac Albert, la pente du Semliki, atténuée, ralentit proportionnellement sa vitesse. Impuissantes à charrier plus loin les matières entraînées, ses eaux les déposent. C'est ainsi que s'est formée à l'extrémité Sud du lac Albert et continue de se constituer une grande plaine deltaïque. Les sédiments précipités empiètent lentement, mais progressivement, sur le lac dont ils rehaussent le fond. A la pointe Nord de l'Albert Nyanza, l'action du Nil Victoria est identique ; poussant progressivement son delta à travers le lac, il en restreint la largeur. Il en est de même, pour les



nombreux torrents qui, tombant des falaises limitrophes de l'Est et de l'Ouest, déversent tous à certaines époques de l'année, d'énormes quantités d'alluvions dans le lac dont les profondeurs ne cessent de décroître.

La disparition de l'Albert Edouard et de l'Albert Nyanza est une question de temps. Un cours d'eau drainant les pentes septentrionales des monts Kivu et la *vallée d'affaissement* elle-même, qui ira se joindre au Nil Victoria, à son embouchure dans l'Albert Nyanza, sera, dans l'avenir, ce qui subsistera de ces deux mers intérieures.

Il est également possible qu'un état de choses semblable à celui existant au lac No, dans la haute vallée du Nil Blanc et dans la région des «Sudds»[1], du Bahr el-Gebel se constitue en ce point. Au système lacustre disparu succéderont alors d'immenses marais drainés par une rivière vaguant dans de nombreux chenaux.

Le lac Victoria est naturellement menacé des mêmes transformations. Les rivières qui drainent les hautes terres de son bassin, véhiculent et lui déversent des sédiments en quantités considérables. La précipitation alluvionnaire encombre et relève graduellement le fond lacustre. Elle tend ainsi à combler l'énorme dépression occupée par les eaux. Mais comparée à l'immensité du lac, la proportion des éléments solides apportés par ses tributaires est infinitésimale. Aussi les modifications envisagées ne pourront-elles se produire que dans la suite des temps.

A moins que les rochers des chutes de Ripon ne soient prématurément arasés ou qu'ils soient totalement emportés, on peut conclure qu'il s'écoulera un nombre peut-être incalculable d'années avant que se produise une régression tangible de la superficie du lac. Et longtemps après la disparition prévue des deux lacs Albert, le Victoria Nyanza n'en continuera pas moins d'être le grand réservoir et la vraie source du Nil Blanc.

[1] Obstructions végétales du « Bahr el-Gebel ».



II

LE LAC VICTORIA NYANZA.

Le lac Victoria Nyanza[1] est la plus vaste nappe d'eau douce de l'ancien monde. Il est situé entre les parallèles 0° 20′ de latitude Nord et 3° 0′ de latitude Sud, et entre le méridien 31° 40′ et le 35° de longitude Est, de Greenwich. Son altitude est de 1.129 mètres au-dessus du niveau moyen de la mer. L'équateur traverse le lac près de son extrémité Nord et de la frontière anglo-allemande qui suit le parallèle 1° de latitude Sud et le divise en deux parties approximativement égales. La forme générale du lac Victoria est celle d'un quadrilatère irrégulier ; mais ses rivages, plus particulièrement ceux du Nord, sont largement découpés par des baies et des golfes profonds. A l'Ouest, son littoral plus rectiligne longe de très près la grande faille qui court du Nord au Sud, à partir de l'embouchure de la rivière Kagéra.

La superficie du lac Victoria est d'environ 68.000 kilomètres carrés. Sa plus grande longueur est de 400 kilomètres et sa plus grande largeur de 320 kilomètres. Il est alimenté par plusieurs rivières, mais ne possède qu'un émissaire : le Nil Victoria qui en sort au golfe Napoléon, sur la rive Nord, et traverse les chutes Ripon. La superficie de son bassin hydrologique est évaluée à 240.000 kilomètres carrés, y compris celle du lac. De forme extrêmement irrégulière, il est difficile, plus spécialement au Nord et au Nord-Ouest, d'en tracer les limites[2].

De nombreux groupes d'îles émergent à la surface des eaux du Victoria Nyanza, la plupart à peu de distance de ses

[1] Dans le langage des Waganda, *Nyanza* veut dire « mer ».

[2] Peut-être existe-t-il d'autres archipels dans la partie centrale du lac restée jusqu'ici inexplorée.

bords[1]. Les principaux sont ceux des archipels Buvuma, au Nord, Sessé au Nord-Ouest et ceux avoisinant l'île d'Ukeréwé, à l'angle Est. Au Sud-Ouest, un autre petit groupe insulaire est encore connu sous le nom de Komé. La plus grande île du lac Nyanza est celle d'Ukeréwé située en territoire allemand; c'est plutôt une presqu'île reliée à la terre ferme par une étroite bande de terre que traversent deux petits chenaux appelés Rugeshi[2]; habitées surtout par des pêcheurs, ces îles possèdent pour la plupart de grandes superficies cultivées. Un café de qualité supérieure est récolté dans les îles Sessé[3]. Plusieurs d'entr'elles, notamment dans les groupes de Buvuma et Sessé, sont d'une beauté féerique. Beaucoup sont montagneuses et quelques-unes possèdent des sommets s'élevant à 500 ou 600 mètres au-dessus du niveau du lac; presque toutes sont couvertes d'épaisses forêts. Le minerai de fer, alternant avec les quartzites et les schistes cristallins y abonde[4].

Sauf dans sa moitié Nord, la profondeur du lac Victoria est peu connue : d'après la carte la plus récente, elle est de 73 mètres, près des îles Lolui, sur la côte Nord[5], et varie généralement entre 15 et 60 mètres, jusqu'à une distance de 15 à 20 kilomètres des rives. Elle est plus grande dans les baies et les criques[6]. On n'a encore recueilli aucune donnée concernant les hauteurs bathymétriques dans la partie centrale du lac. Le fond paraît en être formé tantôt de sable grenu tantôt de fine vase grise. Çà et là, des récifs à fleur d'eau rendent la navigation quelque peu dangereuse[7].

[1] Superficie totale du lac, du plateau et du bassin du Victoria Nyanza : 368.600 kilomètres carrés. *Physiography of the River Nile*, by Capt. H. G. LYONS. Imprimerie Nationale, 1906. Le Caire.

[2] *Uganda and Soudan*, par le Rév. C. T. WILSON, F.R.G.S. Londres, 1882.

[3] La population des îles Sessé a été cruellement éprouvée, dans ces dernières années, par la maladie du sommeil.

[4] Stuhlmann rapporte que ces îles sont la continuation des masses schisteuses primitives qui formaient autrefois la structure du grand plateau.

[5] D'après la carte dressée par le Commander Whitehouse, R. N., et publiée par l'Amirauté britannique.

[6] *Idem.*

[7] Au printemps de 1903, un vapeur de 600 tonneaux fut lancé à Port-Florence ; un autre y est en construction. Il sera désormais possible de sillonner le lac en tous sens, sans danger, et d'en explorer les parties encore inconnues.



L'eau du lac Victoria est remarquablement limpide ; elle est douce et fraîche. A ce dernier point de vue, elle se distingue de celle des lacs situés dans les deux *vallées d'affaissement.* Quand le temps est beau et le soleil radieux, la nappe liquide est d'un admirable bleu azur ; mais lorsque le ciel est nuageux, elle prend une teinte gris d'acier sombre tournant parfois au noir. Quand de violentes rafales en balaient la surface, elles y soulèvent des vagues d'une hauteur considérable, et y forment parfois des trombes d'eau[1]. Dès que souffle la tempête, les petites embarcations fuient le large, et viennent chercher un refuge sous le vent des îles.

Les principaux affluents du lac Victoria sont, au Nord : le Sio, le Nzoia et le Lukos ou Yola. A l'Ouest du Sio, la ligne de partage des eaux est si rapprochée de la côte Nord, que nulle autre rivière ne vient se jeter dans le lac. Toutes celles qui prennent leur source à quelques kilomètres de sa rive, vont, au Nord, rejoindre le Nil Victoria. Sur la côte Est, en territoire britannique, les tributaires du lac Victoria Nyanza sont : le Nyando, le Tuyayo et le Sando. Vers l'Ouest, au Nord de la frontière anglo-allemande, il reçoit le Katonga, le Ruizi et, au point où cette frontière arrive en contact avec la côte, le Kagéra qui est son affluent le plus important. Ces cours d'eau seront succinctement décrits plus loin. On ne saurait, toutefois, perdre de vue que les renseignements qui les concernent sont restés jusqu'à présent plutôt rares.

De nombreuses et très utiles informations ont été recueillies sur les rivières qui traversent le territoire germanique. Citons à ce sujet le seizième volume de *Abhandlungen der deutschen Schutzgebiete* et les travaux de Fischer, Baumann, Stuhlmann, Von Götzen et autres. D'excellentes cartes, tenues à jour, ont été publiées par le Gouvernement allemand.

Les principales rivières sont, à l'Est, le Mara Dabash ou Mara, le Ruwana et le Mablaaste, qui drainent le haut plateau oriental; et, au Sud, l'Intuma, le Suinya, le Moami, le Wami, le Lokun-

[1] *Uganda and Soudan*, par le Rév. C. T. Wilson, F.R.G.S



gaté et le Ruiga. Certaines sont décrites comme étant d'assez larges cours d'eau, et l'on sait que le Mara Dabash vient immédiatement après le Kagéra, comme importance et débit[1]. Les rivières coulant en territoire britannique sont à régime constant. Celles qui traversent les régions placées sous l'influence allemande, notamment au Sud-Est, sont torrentielles; leur débit est considérable pendant les périodes pluvieuses; elles sont à sec une partie de l'année.

Les principaux golfes sont: au Nord, ceux de Kavirondo, Berkely, Napoléon et Murchison et, au Sud, ceux dénommés par Emin Pacha, Smith et Speke. Il existe, de plus, un grand nombre de petites baies ou criques dans lesquelles l'eau peu profonde est limoneuse. Elles sont pour la plupart bordées de larges marécages couverts de papyrus et de grands roseaux, où pullulent les hippopotames, les crocodiles et les oiseaux aquatiques. Les poissons, d'espèces variées, abondent; les riverains sont pour la plupart pêcheurs.

L'aspect des rives du lac est infiniment varié: généralement hautes sur la côte Nord, elles sont constituées par des collines arrondies, de 100 à 150 mètres au-dessus du niveau des eaux, qui vont en s'abaissant, sous forme de mamelons rocheux, jusqu'au rivage. Derrière ces hauteurs, les vallées sont fortement boisées. Plat et presque nu, l'angle Nord-Est ne porte que quelques broussailles, de rares arbres et s'étend, large et uni, sous forme de plaine, jusqu'au pied des monts Nandi.

A l'Ouest, les collines se continuent au Sud jusqu'à l'embouchure de la rivière Katonga. De ce point, et jusqu'à l'estuaire du Kagéra, les hauteurs s'abaissent graduellement jusqu'au lac qui est frangé de plages sablonneuses. Cette côte se distingue par une ligne continue de failles qui court parallèlement au lac, à une distance de quelques kilomètres, depuis l'angle Sud-Ouest jusqu'à l'embouchure du Katonga, au Nord. Dans le voisinage du Kagéra, les collines s'éloignent du rivage; des marécages où

[1] Kolmann, *The Victoria Nyanza*. Londres, 1902.



croissent l'ambatch et le papyrus en masses épaisses, s'avancent à une certaine distance dans les terres. Au Sud du Kagéra, le sol se relève de nouveau et forme une série de hauts plateaux; quelques-uns atteignant 300 mètres d'altitude[1], ont des falaises tombant à pic de 100 mètres dans le lac. A l'angle Sud-Ouest, se dressent des collines pierreuses et dénudées, bordées à la base d'une longue rangée de rochers s'enfonçant dans les eaux sous forme d'écueils partiellement noyés. La côte méridionale est plus généralement montagneuse que les autres rives. A l'extrémité Sud-Est, les masses des monts Magita et Magu s'élèvent jusqu'à 700 mètres au-dessus du lac. La côte septentrionale est formée d'une belle ligne de rochers escarpés se développant en promontoires et en caps jusqu'à la chaîne de Lumbeva, qui borde le golfe de Kavirondo. Sur la côte orientale, l'eau est généralement profonde; mais sur la côte occidentale, et plus particulièrement entre les rivières Katonga et Kagéra, les basfonds s'avancent dans le lac jusqu'à une grande distance[2].

Le lac Victoria est traversé par un courant qui part de l'embouchure du Kagéra et va jusqu'aux chutes Ripon. Résulte-t-il soit de la poussée des eaux du Kagéra, soit des vents régnants, soit enfin de l'action combinée des eaux et des vents? Il est impossible de se prononcer.

On a vu plus haut qu'au Nord, entre le Sio et le Nil, la ligne de partage des eaux suit la rive du lac et que les rivières, qui naissent à l'ouest des collines, coulent en direction Nord. Au point où le Nil s'échappe du lac Victoria, une chaîne de hauteurs va du Nord à l'Ouest, jusqu'à ce qu'elle rencontre les monts Ruenzori. Là, elle s'infléchit au Sud pour aller se souder au Ruampara. Cette chaîne forme la ligne de partage des eaux septentrionales du Kagéra. Toute cette région est drainée par les rivières Katonga et Ruizi. La superficie du bassin du Kagéra

[1] Au-dessus du niveau du lac.

[2] La description de la côte sise au Sud de la frontière anglo-allemande est largement empruntée à celle du Rév. C. T. Wilson, dans *Uganda and Soudan*. Londres, 1882.



est considérable; elle s'étend au Sud-Ouest jusqu'aux hauteurs qui bordent le lac Tanganika. Etroite au Sud, elle s'élargit à l'Est et se termine, loin du lac, en un haut plateau rocheux. Au Nord-Est, la ligne de partage est constituée par les chaînes Lumbeva et l'escarpement Mau et, plus au Nord, par le plateau Nandi.

Les renseignements recueillis à ce jour relativement à la chute moyenne des pluies sur cet immense espace, sont encore incomplets. Aussi, toute tentative pour déterminer les quantités d'eau qui affluent annuellement au lac, ne saurait aboutir qu'à une très imprécise approximation. On sait toutefois que, sur cette vaste région, presque égale en étendue à la moitié de la France, les variations climatiques et pluviales sont considérables. Très abondante au Sud-Est, dans le voisinage du Ruenzori et des plateaux Nandi et Mau, les pluies sont notablement faibles au Sud-Est. On sait aussi qu'une région sèche s'étend longuement à l'Est du lac Victoria. Les stations météorologiques sont disséminées et trop rares; les observations y sont aussi de dates trop récentes. Il faut donc qu'un certain laps de temps s'écoule pour qu'on en puisse rassembler de suffisamment nombreuses et coordonner tous les éléments relatifs à la tombée annuelle de pluies, sur les parties Nord et Sud du Victoria Nyanza. De plus, l'étendue de son bassin hydrologique n'étant encore qu'imparfaitement connue, il est indispensable d'en posséder une cartographie plus complète et d'être plus exactement renseigné sur les oscillations du grand lac, pour apprécier plus justement les relations existant entre le régime pluvial et les crues lacustres.

Jusque-là tout ce que l'on pourra avancer à ce sujet sera purement hypothétique.

Des relevés pluviométriques, insuffisants pour la plupart, ont été enregistrés dans quelques-unes des stations existantes. Dans un petit nombre de cas, seulement, ils indiquent la hauteur annuelle des eaux pluviales. Ceux recueillis à Entebbé et à Natete,



à l'angle Nord-Ouest du lac, donnent une chute moyenne de 1^{m}, 267, pour une période de 14 années. A Kisumu, dans le golfe de Kavirondo, la moyenne quinquennale est de 1^{m}, 242, tandis qu'à Mumias, elle est de 1^{m}, 832 pour 6 années. Des pluviomètres ont été installés à Masaka et à Mbarara, dans le district d'Ankoli, ainsi qu'à Fort Portal, près des monts Ruenzori; mais leurs indications ont moins d'un an de date. En territoire allemand, des observations sont faites à Bukoba, sur la rive Ouest du lac; à Muanza, au Sud, et à Tabora. Ce dernier poste situé par 5° 3′ de latitude Sud, à l'altitude de 1.230 mètres, est exactement au Sud et à 280 kilomètres du lac Victoria[1].

La plus forte moyenne fut relevée à Bukoba où, pour quatre années, elle atteignit 2^{m}, 181. Pendant la même période, la précipitation d'eau n'a été que de 0^{m}, 734, à Tabora. Au cours de 1894-1895, Muanza n'en reçut que 1^{m}, 375; mais en 1902, les pluviomètres indiquèrent 2^{m}, 800.

Ces renseignements tronqués se rapportant à des années différentes, toute comparaison entre eux est, par suite, impossible. Ils indiquent, cependant, autant qu'on en peut déduire, qu'au Sud et à l'Ouest du lac, les pluies sont plus abondantes qu'au Nord, et extrêmement rares dans l'extrême Sud. Aucune donnée n'existe à ce sujet pour les rives orientales. On connaît toutefois la diversité du régime pluvial annuel, suivant les régions. Les deux périodes où elles sont les plus fortes sont, d'une part: mars, avril et mai, et, d'autre part: septembre, octobre et novembre. Juin et juillet sont les mois les plus secs de l'année. En dernier lieu, ils font ressortir combien la quantité d'eau tombée varie suivant les localités. Ainsi, alors que Muanza recevait 2^{m},800 de pluie en 1902, Tabora, qui n'en est distant que de 280 kilomètres, n'en reçut que 0^{m},353 dans la même année[2].

[1] Des observations relevées à Shirati, à l'Est du lac, rien n'a encore été publié.

[2] Janvier et février sont, en général, des mois secs, de même que juin et juillet; août est variable quant aux pluies; il pleut fréquemment en décembre. C'est dans ce dernier mois qu'il est possible de prévoir si la saison pluvieuse d'automne sera précoce ou tardive.



Le plateau qui entoure le lac Victoria, est généralement constitué par des gneiss, des quartz et des roches schisteuses; le tout est recouvert, sur les hauteurs, d'argile rouge et de marne et, dans les vallées, d'une couche de terre noire et fertile. Toute la région et plus particulièrement la partie voisine des bords du lac est traversée d'un large affleurement de roche ferrugineuse, silicieuse et pisolithique. Sa désagrégation partielle donne au sol la remarquable teinte rouge qui est une des caractéristiques de ces parages [1].

Le bassin hydrologique du lac Victoria Nyanza est limité au Nord-Est par l'escarpement Mau qui atteint 2.740 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer et est distant des côtes d'environ 150 kilomètres. Entre ce point et l'extrémité du plateau et Mubaroni, sur la seule distance de 94 kilomètres, la dénivellation n'est pas inférieure à 1.350 mètres. Cette partie de la contrée, rocheuse et généralement sans arbre, est sillonnée de vallées larges et profondes. A Mubaroni, à l'altitude de 160 mètres au-dessus du niveau actuel du lac, on a trouvé des couches de gravier et de cailloux roulés, dans les tranchées ouvertes pour la pose de la voie ferrée de l'Ouganda. De semblables dépôts sédimentaires, témoins de l'action des eaux, ont été constatés, au Nord, sur d'autres points riverains du lac, à des hauteurs considérablement au-dessus de son niveau actuel.

En descendant les pentes, dans la direction du lac, la contrée s'aplanit graduellement et se transforme en une étendue ondulée, couverte d'herbes et de broussailles. De petites collines boisées et de nombreuses ravines peu profondes la sillonnent de distance en distance. Au Sud, les grandes masses des falaises de Nandi s'élèvent comme une immense muraille nue et escarpée; de longs contreforts s'en détachent et s'abaissent jusque dans la vallée inférieure. Les arbres et les broussailles deviennent plus denses sur les 35 derniers kilomètres de la descente. Puis l'on

[1] STUHLMANN, *Mit Emin Pasha im Herz von Afrika*. Berlin, 1894.



traverse une haute plaine, généralement unie, qui s'étend en pente douce, parfois très marécageuse, jusqu'à Port-Florence, sur le lac Victoria, point terminus du chemin de fer de l'Ouganda.

Port-Florence, sa station et les bureaux de l'administration du chemin de fer, sont installés à l'extrémité et sur la rive Sud du golfe de Kavirondo, dans la petite baie d'Ugowé, large d'environ 1 kilomètre et demi. Immédiatement en face et sur la rive Nord de la baie, se trouve Kisumu qui sert de quartier général aux fonctionnaires civils du district. La pointe de terre sur laquelle a été construit Port-Florence, est à 53 mètres au-dessus du niveau du lac, alors que Kisumu n'en est qu'à 32 mètres. Situé en contre-bas, ce dernier cantonnement est en proie à la malaria : c'est un des postes les plus malsains de la rive du lac [1].

Plus élevé, mieux drainé, Port-Florence occupe, au contraire, une situation favorable par rapport aux vents régnants. Aussi, a-t-il été décidé de transférer de Kisumu à Port-Florence, le siège du Gouvernement dont les locaux sont actuellement en construction. Assis sur un promontoire s'avançant dans le lac, Port-Florence est dans une excellente position. Son sol est constitué par la roche ferrugineuse et pisolithique qui prédomine sur toute l'étendue des rives du Victoria Nyanza. On en tire de bons matériaux, utilement employés dans toutes les nouvelles constructions : tendre à la sortie des carrières, la pierre se durcit rapidement au contact de l'air ; sa désagrégation est un des importants facteurs de la composition des terres fertiles qui couvrent une grande partie du bassin lacustre.

Tant au point de vue de l'installation des résidents que par la création des routes et sans préjudice du chemin de fer de l'Ouganda, de grands progrès ont été réalisés à Port-Florence. Conçu en prévision d'un intensif mouvement commercial, la voie ferrée réalisera peut-être un jour les espérances qui ont décidé de sa

[1] Le zéro du limnimètre installé à Kisumu correspond à l'altitude de 1.133m, 90 au-dessus du niveau moyen de la mer, à Mombassa. Ce chiffre résulte des nivellements effectués entre la côte et Kisumu, pour le tracé du chemin de fer (1908).



création. Port-Florence prendra alors une importance considérable. Dans tous les cas, c'est par son port que devra passer tout le trafic des autres points du lac, avant de rejoindre la mer, à Mombassa.

Centre administratif actuel et chef-lieu du district de Kavirondo, Kisumu se compose de quelques habitations ombragées par de grands arbres. Il est construit dans une plaine qui se relève en pente douce et va, en direction Nord, jusqu'aux petites collines de Korando. Contrefort des monts Nandi, ces hauteurs se prolongent longuement à l'Ouest, jusqu'à 6 ou 7 kilomètres des bords du lac. Couverte d'une luxuriante végétation, la plaine possède d'excellents pâturages ; ses nombreux villages décèlent la densité de la population dans cette partie du district de Kavirondo.

Au sommet des collines de Korando s'étend un large plateau se développant au loin vers le Nord. Constitué par une couche de lave, dont l'épaisseur varie de 16 à 30 mètres, il est réputé pour ses riches cultures.

Plus loin, la contrée va en se relevant jusqu'au plateau de Nandi dont les épaisses forêts abondent en précieux bois de construction [1].

Envahi par la foule joyeuse des naturels de Kavirondo, le marché de Kisumu offre un coup d'œil des plus curieux [2]. Les principaux articles offerts en vente semblent être la patate douce et le poisson sec. Les indigènes des deux sexes sont complètement nus. Pour seul vêtement, les femmes portent, par devant, une mince frange de petites perles et, derrière, un bizarre ornement de fibres ressemblant à une queue de vache. Quant aux hommes, leur parure se compose de quelques colliers de perles au cou et d'anneaux de fer, aux bras et aux chevilles. Se coiffant d'une

[1] M. Hobley, percepteur du district de Kavirondo, rapporte que les meilleurs bois de construction provenant de ces forêts sont fournis par deux conifères, le *Junipère* dont le cœur est rouge et le *Podocarpe* qui est blanc. Quelques spécimens de ces essences ont plus d'un mètre de diamètre.

[2] Les Kavirondo du lac appartiennent à la branche nilotique de cette tribu; ils sont absolument distincts de ceux fixés sur le haut plateau, qui se rattachent à la grande race des Bantu.





VICTORIA NYANZA, CANOTS DE WAGANDA.

façon fantastique, ils parent leur chevelure de dents d'hippopotames. Hommes et femmes sont de passionnés fumeurs : tous sont munis d'une courte pipe droite. Les Kavirondo forment une tribu nombreuse et se désignent eux-mêmes sous le nom de Jalua. Ceux qui se sont établis dans les environs du lac ont été, dans ces derniers temps, décimés par la maladie du sommeil.

Nonobstant leurs inévitables querelles, entre tribus, ils sont en général pacifiques et faciles à gouverner. Ils ont leurs faiseurs de pluie et leurs sorciers médecins. Sous la très habile administration de M. Hobley, le commerce local semble devoir se développer rapidement parmi ces peuplades qui possèdent de nombreux troupeaux de bestiaux. Ils connaissent déjà la valeur de la roupie et, en paiement de leurs denrées, ils préfèrent l'argent aux perles. Les Kavirondo sont de très habiles pêcheurs ; dans la partie du lac qu'ils fréquentent, leurs pirogues sont nombreuses. Ces embarcations faites d'un bois dur appelé *amvule*, ont de 8 à 10 mètres de long et 1 mètre de large. Aucun clou n'entre dans leur construction, dont toutes les parties sont simplement reliées par des fibres. Leur proue a cette particularité, qu'elle est prolongée, au même niveau que la quille, par un éperon de bois dépassant l'avant d'un mètre et même plus. C'est la « proue de guerre » qui sert à couler les canots ennemis. Au-dessus de cet éperon est placée la « proue de paix » qui se relève verticalement et presque à angle droit. Cette dernière est décorée de plumes et de cornes d'antilope. L'équipage des canots de pêche et de commerce est de 16 à 18 hommes faisant face à la direction dans laquelle le canot se déplace; leurs pagaies sont courtes et étroites de lames. Dans les îles Busoga et Buvama, les pirogues, beaucoup plus grandes, atteignent parfois 23 mètres de longueur ; elles sont souvent montées par plus de 40 hommes[1].

[1] Antérieurement au printemps de 1903, la traversée du lac entre Port-Florence et les stations du Nord, s'accomplissait généralement sur un petit vapeur : le *William Mackinnon*. Par mauvais temps, ce qui est plutôt la règle que l'exception, le voyage n'était rien moins qu'une partie de plaisir : le bateau se distinguant tout spécialement par son aménagement des plus sommaires et ses remarquables dispositions au roulis et au tangage.



Dans le voisinage du golfe Kavirondo, les crocodiles, tout particulièrement audacieux et redoutables, prélèvent annuellement un lourd tribut sur la population.

Si l'on regarde en arrière, en quittant Kisumu pour se diriger vers la rive septentrionale du lac, on jouit d'une admirable perspective. En bordure, mais quelque peu distants de la côte, ce sont, au Sud, les monts Lambuva; à l'Est et formant un splendide arrière-plan, c'est la chaîne Nandi.

Le golfe de Kavirondo s'enfonce de 70 kilomètres dans les terres riveraines. Sa largeur maximum est de 24 kilomètres; elle est considérablement moindre en moyenne et ne dépasse pas 9 ou 10 kilomètres entre rives.

Sa direction est Sud-Ouest depuis Kisumu jusqu'au chenal de Rusonga. Cette île est placée à l'entrée et au Sud du golfe de Kavirondo qu'elle rétrécit. Plus loin, elle tourne brusquement au Nord-Ouest. Des îlots flottants de papyrus se rencontrent sur chaque point de ce parcours du lac. Les plus grandes profondeurs bathymétriques constatées dans ces parages variaient entre 15 et 20 mètres.

A 29 kilomètres[1] de Port-Florence, un promontoire, bas, arrondi et herbeux, s'élève au-dessus de la plaine unie qui s'étend, aride et sans arbres, jusque sur la côte septentrionale. Elle est néanmoins parsemée de nombreux petits villages «*bomas*». Au delà, se déploie la ligne des montagnes de Kirando ci-dessus mentionnées. Le panorama pittoresque et sauvage de la rive méridionale se déroule sur une région accidentée et couverte de broussailles; il se continue ainsi jusqu'au mont Subwa.

Au kilomètre 37, la masse imposante du Homa, haut cratère éteint, surgit du sein du golfe et se rattache à la terre ferme par une pointe longue, basse et sablonneuse. En cet endroit, le chenal se resserre et n'a plus que 9 kilomètres de largeur. Un

[1] Les distances données dans les pages suivantes ont été calculées d'après la vitesse du vapeur. Elles ont été controlées et rectifiées d'après l'excellente carte dressée par le Commandant Whitehouse, R.N., et publiée par l'Amirauté britannique.



peu plus loin, au Sud et au Sud-Ouest et à peu de distance de la rive, on rencontre l'Usau, groupe de pics, dont le plus élevé, le Ruri, est à 600 mètres environ au-dessus du niveau du lac. Parmi ces escarpements irrégulièrement découpés, les uns ont leur sommet en pointe, les autres l'ont arrondi. Tous sont d'origine volcanique. Cette partie de la côte est morne et sauvage.

Au Nord du golfe, la région est couverte d'herbes et de buissons; plate, mais élevée au-dessus du niveau de l'eau, elle s'avance longuement dans la même direction. A quelques kilomètres plus loin, le défilé lacustre se rétrécit encore et le promontoire d'Uyoma finissant par la pointe basse et aplatie de Mtara, surgit de la rive Nord et se projette dans le chenal.

Tout près de ce point, un bloc de basalte, connu sous le nom de Sentinel Rock, saille brusquement du sein de l'eau; c'est l'habitat de nombreux oiseaux aquatiques. La largeur du golfe, en cet endroit, n'est que de 5 kilomètres.

A quelque distance de Mtara, la chaîne des monts Kasagunga s'élève au Sud-Ouest; elle domine tous les autres sommets dont les contreforts sont baignés par les eaux. On assure que ces montagnes sont les plus hautes de toutes celles en bordure sur le Victoria Nyanza. Gembi, le pic le plus proche du golfe de Kavirondo, a 800 mètres de hauteur; mais la même chaîne en possède un plus élevé: le Gwasi, dont l'altitude est de 1.200 mètres au-dessus du lac. Les contours de ces montagnes sont remarquablement sauvages ; les points culminants de la chaîne se succèdent en pics aigus qui les font ressembler à une énorme scie s'élevant au centre d'un haut cône extrêmement déchiqueté. En avant de ces monts et jusqu'au rivage, la côte est plate et couverte de buissons. L'ensemble du paysage constitue un tableau du plus saisissant aspect.

Les monts Kasagunga dépassés, on pénètre dans le golfe de Kavirondo dont l'entrée est flanquée, dans sa partie Sud, de la grande île de Rusonga. Constituée par une série de petites montagnes dont la plus haute n'a que 400 mètres d'altitude, cette île



est, au Sud, séparée de la terre ferme, par une passe étroite. Le chenal, large de 5 kilomètres, est bordé au Nord et sur la rive droite par une falaise accore couverte de bois épais. Sur l'île de Rusonga, on a trouvé du calcaire interposé entre des couches de lave et de sédiment. Cette roche, de qualité inférieure, est toutefois suffisamment bonne pour être employée aux constructions de Port-Florence.

Au Sud-Ouest de Rusonga, dont elle est séparée par un étroit canal, se trouve une autre île, celle d'Infanganu; plus haute et plus abrupte que la précédente, elle est couronnée de cinq petits pics. L'une et l'autre sont habitées par des pêcheurs.

A 70 kilomètres de Port-Florence, on quitte le golfe pour voguer en plein lac. La sortie est marquée par deux rochers : l'un doit à sa forme spéciale d'être désigné sous le nom de Bridge Island (île du pont). Les eaux changent alors de nuance : celles du golfe Kavirondo sont troubles et limoneuses et celles du lac limpides.

De ce point et jusqu'à Jinja, on fait route au Nord-Ouest. Aucune terre n'est visible au Sud, mais de nombreux rochers et de petites îles se montrent au Nord. Dans le lointain, les hauts contours de la terre ferme se distinguent nettement.

A 50 kilomètres de la sortie du golfe de Kavirondo, toujours en direction Sud-Ouest, on rencontre le groupe des Lolui, comprenant une grande île et trois petites; basses et rocheuses, elles sont couvertes d'une végétation dense et fortement boisées. Par leur position, ces îles constituent un refuge et un ancrage sûr pour les bateaux battus par la tempête. Elles se trouvent à 50 ou 60 kilomètres de Port Victoria. Un sondage effectué aux approches des îles Lolui, a donné 73 mètres.

A partir de ce petit archipel et dans la même direction, on n'aperçoit plus d'autre terre, au Nord, que quelques îles peu distantes. La similitude avec la mer est alors complète; par les gros temps, trop fréquents, des vagues de hauteur considérable rendent la traversée plutôt désagréable et pénible pour les voya-

geurs au pied peu marin. Le plus prochain mouillage est l'île de Bugaïa, à environ 48 kilomètres des Lolui.

Bugaïa est relativement large; son sol se relève en pente douce, depuis la rive jusqu'à son point culminant. Ses plus hauts sommets sont couverts d'une herbe rase et les moins élevés généralement très boisés. Les plus basses pentes, de même que celles des îles avoisinantes, sont revêtues d'un épais affleurement de roches ferrugineuses. Sur les montagnes, le sol pauvre est parsemé de blocs de gneiss et de quartz. La côte est sèche, mais de larges marais se trouvent dans l'intérieur des terres. On y voit encore les ruines des retranchements en pierres autrefois construits par les insulaires, au cours de leurs longues luttes contre les Waganda. De nombreux villages, peut-être populeux, sont cachés dans les vallons de l'île. Les plaines, voisines des côtes, sont couvertes de florissantes cultures de millet et de patates douces. Les habitants de Bugaïa sont proprement vêtus; ils forment, à cet égard, un contraste frappant avec les Kavirondo. Ils semblent prospères et heureux de leur sort.

Au Nord vrai de l'île de Bugaïa se trouve celle de Buvuma. Le détroit, pour ainsi dire fermé, qui les sépare, est large de 5 à 6 kilomètres; il constitue un excellent port de refuge en cas de mauvais temps.

Buvuma est la plus grande des îles de l'archipel Sessé. Sa forme est triangulaire et sa superficie d'environ 450 kilomètres carrés. Le panorama de ses côtes ressemble à celui de Bugaïa, mais à l'intérieur s'élèvent des montagnes atteignant, dit-on, 450 mètres d'altitude au-dessus du niveau du lac[1]. Certaines parties en sont boisées. Réputés comme appartenant à l'une des plus puissantes tribus lacustres, les Buvuma attaquèrent l'expédition de Sir H. Stanley et l'obligèrent à se retirer, lorsqu'elle essaya d'atterrir dans leur île. Possédant autrefois une nombreuse flotte de pirogues, ils furent, pendant longtemps, en lutte constante avec les Waganda de la terre ferme, qui ne purent jamais les vaincre.

1 *The Uganda Protectorate*, par Sir Harry JOHNSTON, G.C.M.G., K.C.B. Londres, 1902.

3

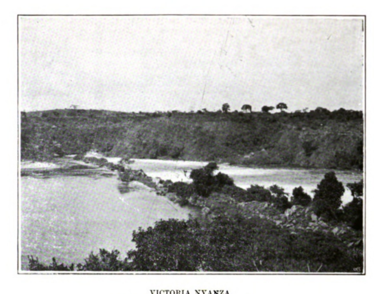


Dans ses lignes générales, l'aspect de cette partie du lac Victoria Nyanza est paisible et charmant : ses eaux tranquilles, entourées de belles montagnes boisées, les huttes proprettes couvertes de chaume et les luxuriantes bananeraies, tout concourt à donner au paysage un air de repos et de prospérité tel que le voyageur se laisse facilement aller à oublier qu'il se trouve dans l'Afrique Centrale et loin de toute civilisation.

Fréquenté par les bateaux allant de Bugaïa à Jinja, le détroit est orienté au Nord; il passe entre la terre ferme et l'Ouest de l'île de Buvuma. Sur ce parcours, il est bordé d'une chaîne d'îles de l'aspect le plus pittoresque. Leur panorama et celui de la côte ferme sont identiques. De part et d'autre, ce sont des collines basses et arrondies, des vallées aux forêts épaisses, en bordure sur le lac. Derrière les hauteurs orientales, s'étend une région ouverte et ondulée.

L'entrée du golfe Napoléon se rencontre à quelque 65 kilomètres de Bugaïa. Large et de forme irrégulière, le golfe est profondément dentelé d'étroites criques: celle du Nord-Est va jusqu'aux chutes Ripon et constitue le point d'émission du Nil. Une autre, plus considérable, au Nord-Ouest, est connue sous le nom de baie de Thruston, en mémoire de l'officier supérieur de ce nom. Entre les deux indentations, s'élèvent les hauteurs de Busoga, de 100 à 120 mètres d'altitude au-dessus du lac. Divers îlots sont parsemés sur cette jolie nappe d'eau. Sur la rive droite ou orientale, se trouve le Fort Luba. C'est là que le Major Thruston et ses compagnons furent massacrés par les troupes soudanaises révoltées. A gauche, un haut rocher accore s'élance de la terre ferme et, dans le lointain Nord-Ouest, surgissent, en dos d'âne, les croupes de deux hautes montagnes.

Jinja se trouve à droite de la longue baie qui, limitée aux chutes Ripon, s'enfonce, entre deux falaises boisées, sur une distance d'environ trois kilomètres. Ces hauteurs vont en se resserrant jusqu'aux approches de l'émissaire du Victoria Nyanza. Bien que placé au sommet d'une falaise qui surgit abrupte du sein



VICTORIA NYANZA.
Chutes de Ripon, Source du Nil Blanc.

des eaux et dominant le lac, ce poste est insalubre et ravagé par la malaria.

Quartier général du district de Busoga, Jinja possède un débarcadère, avec un limnimètre d'installation plutôt sommaire, difficile à lire et partant assez médiocre. De tous ceux érigés sur d'autres points du lac, il est cependant le mieux disposé: protégé de toutes parts, son emplacement est complètement à l'abri des tempêtes et des vagues. Située à proximité du point où le Nil prend sa source, cette échelle est, en fait, pour l'Egypte, le moyen le plus efficace de contrôler les fluctuations du Victoria Nyanza. A Jinja, les bureaux et les magasins du Gouvernement sont entourés d'une large estacade de forme quadrilatérale.

Le district possède de nombreuses cultures, notamment les patates douces, le blé indien, le millet et la banane, que l'on rencontre partout d'ailleurs. Le sol, très riche, est composé de cette terre rouge qui recouvre la roche cristalline sur toute l'étendue de la région. De Jinja, la vue est charmante. Elle s'étend, d'un côté, sur l'immense panorama du lac et de ses îles et, de l'autre, sur le plateau fertile qui va du Nord à l'Est. En général, le district de Busoga est plat et facilement accessible; mais au Nord, au delà de la région marécageuse et forestière, le pays se relève fortement. Le minerai de fer est, dit-on, commun dans certaines localités. On y trouverait également le cuivre et l'ardoise (gneiss) ainsi que des gisements de roches calcaires. Les monts Busoga sont, on l'a vu plus haut, drainés sur leurs pentes septentrionales par des cours d'eau qui vont, à travers de grands marais, se joindre au Nil Victoria.

Les beaux hommes sont communs parmi les habitants de cette contrée. Ils sont grands et noirs et ressemblent beaucoup aux Waganda; ce sont de très habiles bateliers. Tous s'affublent d'une curieuse coiffure faite de crins noirs et blancs, provenant probablement de la toison des singes *Colabus*.

A l'exception peut-être des îles Sessé, le district de Busoga a été, plus qu'aucun autre, éprouvé par la maladie du sommeil.



Plus de 14.000 personnes y auraient succombé, et, dans certaines localités, elle a décimé de 75 à 80 % de la population. Il paraîtrait que cette affection débuta au cours de la grande famine dont souffrirent, en 1899, la haute vallée du Nil et les districts du lac.

A courte distance de Jinja, on distingue, à la surface des eaux, le courant qui se dirige vers le Nord, et va s'effondrer aux chutes Ripon, dont les grondements s'entendent distinctement. En contournant les falaises et en amont de la cataracte, des rochers abrupts et aigus émergent du sein de la masse liquide ressemblant à des sentinelles grises. Etranglé entre des falaises de 60 à 70 mètres, le chenal va encore en se rétrécissant, tel qu'un entonnoir. De chaque bord, à l'Est et à l'Ouest, les versants sont couverts de végétation et les sommets couronnés de broussailles et de forêts. Leur sol rouge jette une note de brillant coloris au milieu des teintes généralement sombres du paysage.

Le fleuve coule uni comme un immense miroir jusqu'à la barrière rocheuse. Là, il s'élance à travers l'obstacle, le franchit par trois brèches différentes et précipite au bas de la chute les masses formidables de ses eaux mugissantes, écumantes et fumeuses.

Dans son ensemble, le spectacle est sauvage et grandiose à un suprême degré. Il est au nombre des plus admirables parmi ceux que l'on rencontre dans le centre africain. Contemplé en aval, le panorama est plus prestigieux encore : enserré, encaissé entre des hauteurs boisées, le Nil fuit en tourbillonnant à travers les rapides. Ses eaux d'azur profond, presque violettes, sont striées à la surface de longues bandes d'écume, qui décèlent l'existence de roches immergées ; çà et là, des îlots séparent le courant en divers chenaux. Les lignes vertes des forêts qui couronnent les hautes terres à l'arrière-plan, forment ainsi le majestueux décor d'un immense tableau d'extraordinaire grandeur et d'indicible harmonie.

Laissant même de côté le sentiment inspiré par le site lui-même, qui est celui où le Nil prend sa source, le spectacle seul est d'une



si exceptionnelle beauté qu'il laisse dans l'esprit une inaltérable impression : quiconque a vu les chutes Ripon, ne saurait vraisemblablement les oublier[1].

A environ 370 mètres en amont de la ligne rocheuse[2], le fleuve est large de 515 mètres, avec une profondeur maximum de 6 mètres. Il se rétrécit rapidement jusqu'à 315 mètres, avec 13 mètres de fond. En ce point, il se divise en trois branches : celle de droite est la plus rapide et la plus profonde. L'eau est presque dormante dans la branche centrale qui est large de 70 mètres et creuse d'environ $1^{m},50$. A quelque 60 mètres de la chute, une pointe rocheuse longue et étroite, s'avance de la rive gauche et refoule les eaux vers la droite. Mais un peu plus loin, un second épi rocheux, plus large que le précédent, se détache de la rive droite et repousse le courant dans la direction de la branche occidentale qui reçoit ainsi le débit principal du Nil Victoria.

La cataracte est constituée par un banc de récifs dans lequel les eaux ont creusé trois chenaux ayant respectivement 70, 40 et 17 mètres de largeur. Celui de l'Est est le plus étroit. La dénivellation entre l'amont et l'aval de la cataracte est actuellement de 5 mètres. Il est impossible d'indiquer l'épaisseur de la couche d'eau qui franchit la crête rocheuse.

Au-dessous de la cataracte, le courant se porte brusquement vers la berge Est, contourne une avancée rocheuse, puis se rejette non moins brusquement sur la rive Ouest. En ce point, la direction générale du fleuve est Nord et sa largeur moyenne de 250 mètres. Sa pente est très forte avec des rapides se succédant aussi loin qu'on en peut suivre le cours. La section du fleuve, relevée en même temps que son jaugeage, a été prise à 400 mètres en aval des chutes et à 100 mètres en amont de la chaîne de récifs. La plus grande profondeur rencontrée fut

[1] La reconnaissance de ce site fut faite par Sir George Whitehouse, K.C.B., ingénieur en chef du chemin de fer de l'Ouganda.

[2] Ces roches sont exactement à 370 mètres en amont des chutes.



de $9^{m},20$; mais elle était sensiblement moindre sur la rive gauche. Le maximum de vitesse constaté fut de $0^{m}, 550$ par seconde, et le minimum de $0^{m}, 041$, soit une moyenne de $0^{m}, 327$, correspondant à un débit de 534 mètres par seconde. Dans le même temps, le limnimètre de Jinja était à la cote de $0^{m}, 79$.

Les seules embarcations qu'il fut possible de trouver dans cette partie du lac étaient de simples pirogues creusées dans un tronc d'arbre et manquant de stabilité ; il fallut prendre des précautions spéciales pour tendre la corde d'un bord à l'autre et y amarrer les embarcations. Au cours des mesures prises aux endroits où le courant est le plus rapide, si les amarres se fussent rompues, nonobstant toute l'habileté des Busoga, qui sont d'excellents piroguiers, les canots eussent été infailliblement emportés et lancés par dessus la cataracte. Et cette partie du Nil abonde en crocodiles.

De Jinja à Entebbé, on emprunte pendant 40 kilomètres le bras Buvuma, déjà suivi pour venir de Bugaïa. Puis on rencontre le détroit Roseberry. Orienté au Sud-Ouest, ce passage a de 6 à 8 kilomètres de largeur; à gauche, une série ininterrompue d'îles l'abritent des mauvais temps du large. Il l'est également, à droite, par le littoral de l'Ouganda. Les fortes brises du Sud-Ouest peuvent seules y soulever de la houle. Bien que faisant partie de l'archipel Buvuma, les îles de gauche ont été adjointes au groupe des Sessé pour le paiement des impôts. Le panorama du Roseberry est monotone ; les baies et les promontoires alternent avec une fastidieuse régularité. Les montagnes basses, aplaties et nues, sont dépourvues de saillies et d'arrière-plans remarquables; nulle n'atteint 100 mètres d'altitude au-dessus du Victoria Nyanza. Les rives des baies et des indentations sont toutes boisées. Cette région d'aspect désolé, s'étend, généralement sèche, jusqu'à 7 ou 8 kilomètres des bords du lac. Bien cultivée au delà, elle possède une nombreuse population. Dans les vallées de l'intérieur, des marais couvrent de grandes étendues. Après un parcours de 55 kilomètres, le Roseberry s'élargit, puis il prend le nom



de Damba. que porte également une grande île se trouvant à l'Est. A l'opposé de ce point, les montagnes de la terre ferme s'élancent plus abruptes au-dessus du lac Victoria Nyanza et les roches percent à travers les herbes dont sont couvertes leurs pentes. Il n'existe aucun point d'atterrissage sur cette partie de la côte. La direction suivie est alors Ouest plein. Plus loin, le rivage s'abaisse et les montagnes s'éloignent du lac. Une particularité curieuse du paysage, c'est le nombre extraordinaire de fourmilières et leurs énormes dimensions. Les côtes de l'île Damba sont basses; mais à l'intérieur des montagnes s'élèvent à une hauteur considérable.

La série des îles de gauche prend fin en face de l'entrée du golfe Murchison et le lac s'étend libre jusqu'aux limites de l'horizon. A l'extrême Sud, on distingue faiblement les îles Sessé. La baie ou golfe Murchison s'enfonce de 24 kilomètres dans l'intérieur des terres. Ses bords, très marécageux, sont frangés d'une épaisse lisière de papyrus. Le sol est bas de chaque côté jusqu'à ce que l'on atteigne son extrémité la plus éloignée; là, les montagnes s'avancent en bordure sur la rive orientale de la baie, et près de sa sortie, se trouvent deux îlots [1]. Après avoir dépassé le faible promontoire connu sous le nom de Murchison Point, on distingue clairement les hauteurs arrondies sur lesquelles Entebbé a été établi. La côte y est basse et boisée d'épais massifs de palmiers nains. On dépasse ensuite une autre petite crique, celle de Kissubi qui pénètre dans les terres d'environ 5 kilomètres; puis on atteint le débarcadère d'Entebbé, à 103 kilomètres de Jinja.

Entebbé, primitivement connu sous le nom de Port-Alice, est la résidence du Commissaire du Protectorat de l'Ouganda et le chef-lieu de ce Gouvernement. Assis sur une ou pour mieux dire sur deux collines de forme péninsulaire et entourées de trois côtés par le lac, sa position est excellente. Son point le plus élevé est de 113 mètres au-dessus du niveau lacustre. Le promontoire

[1] Kampala ou Mengo, résidence du roi de l'Ouganda et siège des Missions Catholiques et Anglicanes, est situé dans le fond de la baie à 12 kilomètres de sa rive Sud.



occupé par cette localité est relié à la terre ferme par une étroite bande de terre large d'environ 5 kilomètres. Au Nord-Ouest de ce centre, et sur une autre hauteur autrefois fortifiée par Sir H. Colville, se voient encore des restes de retranchements. D'Entebbé, la vue s'étend longuement sur le lac, d'un côté, et de l'autre, sur la terre ferme. Le paysage a tous les caractères qui distinguent les panoramas de l'Ouganda. Aussi loin que porte le regard, et dans toutes les directions, on découvre de grandes plaines où des collines arrondies d'environ 100 mètres d'altitude, alternent avec de larges vallées. Le sommet des hauteurs est herbeux et couvert de broussailles et leurs versants plantés de bananiers. De larges marécages où croît une épaisse végétation de papyrus et de roseaux occupent le fond des vallées toutes fortement boisées. Sauf dans le voisinage immédiat du lac, la contrée est presque partout accidentée. La population y est dense et de nombreux villages entourés de culture s'éparpillent sur les flancs des collines. Le sol est extrêmement riche; aussi le district d'Entebbé est-il un des plus fertiles et des plus prospères de tout le Protectorat.

Entebbé possède des routes larges et bien entretenues, se développant en avenues bordées d'arbres. Entourées de grandes terres, la résidence officielle et l'habitation du Commandant sont situées sur une élévation d'où l'on peut surveiller le Victoria Nyanza; elles dominent de charmants points de vue. Les maisons occupées par les autres agents sont disséminées sur les pentes à l'altitude de 80 mètres au-dessus du niveau du lac. Toutes sont couvertes de chaume ou de tôle ondulée et clôturées par une haute haie. Cette localité a généralement l'aspect d'un cantonnement indien. Outre les bureaux et les magasins du Gouvernement, Entebbé possède une église, un hôtel et un certain nombre de boutiques et d'entrepôts tenus par des marchands parsis et indous [1]. Un nouvel hôpital est en cours de construction sur le

[1] Entebbé possède aussi quelques factoreries allemandes et italiennes.



plus élevé des points qui dominent le lac[1]. Près des jardins publics ont été installés le cricket et le tennis. On se propose d'amener l'eau de Malin Point, long promontoire qui s'avance dans le lac, et où a été édifiée la mission française. Partant d'un petit quai ou débarcadère en pierre, une route large et belle reliant Entebbé à Kampala va, sur environ 30 kilomètres, serpentant à travers de splendides forêts. Partout où elles n'ont pas été défrichées, les pentes des collines sont couvertes d'une végétation épaisse dont il fallut débarrasser les points occupés par la ville. Mais sous l'action de l'humidité équatoriale, la végétation croît avec une rapidité si extraordinaire qu'il faut la combattre par d'incessants travaux d'entretien. De même qu'à Port-Florence, le grès ferrugineux est d'un emploi fréquent dans les travaux de construction.

Comment décrire les splendeurs du paysage qui se déroule sous les yeux du spectateur, à Entebbé? Au Sud et au Sud-Ouest, s'égrènent les îles Sessé dont les contours irréguliers ferment l'horizon. A l'Est, et plus rapprochées, sont les îles Damba et Korné et, au Sud-Est, entre les deux archipels, le lac et ses lointains infinis. Quand l'atmosphère est pure et les eaux tranquilles, la surface unie de cette grande mer intérieure se diapre des nuances radieuses de la voûte céleste. Chaque île, chaque roche s'y réfléchit avec une admirable netteté. Les perspectives lacustres sont de toutes parts gracieusement encadrées par d'élégants arbres forestiers que l'on voit se dresser à travers les éclaircies des palmeraies de « *Raphia* ». Elles ont, pour admirable arrière-plan, des masses épaisses de verdure sombre.

Voici maintenant le vilain côté de ce ravissant tableau. Le climat d'Entebbé est constamment humide et chaud; à ce seul point de vue, cette localité pourrait difficilement être considérée comme un sanatorium. Bien que les principales saisons pluvieuses soient le printemps et l'automne, peu de journées s'écoulent sans

[1] Un hôpital a été spécialement construit pour le traitement des personnes atteintes de la maladie du sommeil; il comporte un laboratoire où le Dr Castellani poursuit la recherche du bacille de cette maladie.



pluie. Tous les objets, même enfermés, se couvrent rapidement d'une épaisse moisissure; les fourmis blanches y sont une véritable calamité. Fréquents y sont les tremblements de terre et non moins fréquentes les tempêtes accompagnées de tonnerre. Eclatant généralement pendant la nuit, elles débutent presque toujours par une violente bourrasque, qui soulève un véritable voile de poussière et de sable, et fait ployer les arbres. Qui les a vues, peut difficilement les oublier. De tous les points de l'horizon, le ciel s'embrase simultanément[1]: de fulgurants éclairs sont suivis des grondements profonds et prolongés du tonnerre entrecoupés d'épouvantables déflagrations. Simultanément, la pluie tombe en cataractes: cette avalanche d'eau illuminée par les lueurs de la foudre, constitue un spectacle étrange et fantastique. Souvent la foudre frappe le chaume des maisons et l'incendie. C'est ainsi que l'un des bureaux militaires fut récemment détruit de fond en comble.

Le Jardin botanique, situé au Nord-Est d'Entebbé, mérite à tous égards d'être visité. Installé sur la pente de la colline d'où il domine une petite baie, il occupe une superficie d'environ 100 hectares. Naguère entièrement boisé, son emplacement a été depuis convenablement défriché. Constitué par l'humus et la décomposition des roches, son sol est des plus riches. Magnifiquement entretenues, ses collections d'arbres, d'arbrisseaux et de plantes, sont de toute beauté. Son directeur, M. Mahon, est un agronome distingué, très versé dans la culture des produits tropicaux tels que le cacao, le café, le thé et les diverses lianes à caoutchouc. Toutes ces essences, ainsi que d'autres espèces en grand nombre semblent prospérer. Les ananas, les mangos, les fruits du papayer, ceux du *Passiflora* et toutes les variétés de bananes, fournissent d'abondantes récoltes. Les roses d'espèces anglaises et tous les légumes y sont luxuriants. On y verra bientôt toutes les essences arborifères existant dans le Protectorat[2]. Ne réussissent à Entebbé

[1] Au cours d'une tempête qui éclata en janvier 1903, à Entebbé, on enregistra 26 éclairs en une minute et ceci alors que la violence de l'ouragan s'était atténuée.

[2] Les forêts de l'Ouganda ressemblent beaucoup à celles du Congo par leurs espèces arborescentes et leurs plantes grimpantes.



ni le genévrier, ni le *Podocarpe*, qui ne fleurissent qu'à l'altitude de 1.700 mètres au-dessus du niveau de la mer; mais le Jardin botanique possède quelques spécimens du *Piptadinia Africana*, le plus bel ornement des forêts de l'Ouganda. Jaillissant d'une large base et projetant très haut son tronc droit comme un fût de colonne, ce géant couronne son sommet de fleurs brunes qui dominent la masse de son feuillage. Cet arbre et le *Pachylobus*, très commun, qui produit la résine odoriférante du même nom, fournissent d'excellent bois de construction. On y rencontre également le *Canarion* et le *Sapotillier*. Seul, le bois du premier est ouvrable. Malheureusement les fourmis blanches exercent dans ce jardin leurs désastreux ravages; elles s'attaquent principalement aux eucalyptus.

Au nombre de ses plus belles plantes, le Jardin botanique d'Entebbé compte encore le caféier du Congo, avec son feuillage vert sombre émaillé de bouquets de fleurs d'un blanc éblouissant. Cette jolie variété est plus robuste que les caféiers de l'Inde et de l'Ouganda. Les graines récoltées dans les localités du Protectorat particulièrement propres à sa culture, sont d'excellente qualité. Celles que produisent les îles Sessé se distinguent par leur parfum et leur goût délicieux. La presque totalité de cette denrée est exportée en Italie par une factorerie milanaise [1].

Dans toute la partie Nord de la côte du lac Victoria Nyanza, se trouve le *Raphia* dont l'espèce est charmante et dont les jeunes plants fournissent une fibre utile. Dans quelques forêts croît abondamment une liane à caoutchouc, la *Landolphia*; on y trouve aussi diverses variétés de *Ficus*: celle qui produit l'écorce à étoffe, est un beau végétal, au feuillage touffu et ombreux, atteignant parfois dix mètres de hauteur, très commun dans l'Ouganda et le Busoga. Le procédé de fabrication est des plus simples: les Waganda enlèvent l'écorce de bas en haut et la martellent jusqu'à ce qu'elle devienne complètement souple.

[1] La majeure partie de ces renseignements émanent de M. Mahon, Directeur du Jardin botanique, qui voulut bien consacrer une après-midi à m'initier à ces détails.



Le démasclage ne semble avoir aucun effet nuisible sur l'arbre, qui se revêt d'une nouvelle enveloppe, à l'époque des nouvelles frondaisons. La meilleure qualité est recueillie dans l'Ouganda ; elle provient de pousses obtenues par bouture et cultivées dans les jardins des indigènes; les plantes sauvages sont rarement utilisées.

Le limnimètre d'Entebbé est établi dans une petite baie, au-dessous du Jardin botanique. Bien qu'abrité des tempêtes et protégé par un rideau de hauts roseaux et de grands papyrus, le site n'est pas des plus heureusement situé. Même en temps calme. une houle court à travers la baie et rend laborieuse la constatation du niveau vrai. Il serait cependant difficile de trouver dans ces parages un emplacement plus favorable.

Le sol qui entoure la région d'Entebbé est revêtu d'un riche sédiment rouge ou marneux. Le sous-sol est gréso-ferrugineux jusqu'au sommet des plus hautes collines ; çà et là, la roche se montre à la surface. Le fond des marais est de glaise plastique : c'est le produit du lavage des roches gréseuses par les eaux pluviales.

Partant d'Entebbé et se dirigeant en bateau vers le Sud, l'on suit de près la rive Ouest du lac. De larges plaines unies et des marais remplis de papyrus et d'ambatch s'étendent longuement au delà du promontoire sur lequel la résidence a été construite. En ce point, le rivage est très accidenté et fortement indenté.

A vingt-quatre kilomètres au Sud-Ouest d'Entebbé, on pénètre dans ce qu'il est convenu d'appeler le canal de Salisbury ; cette nappe d'eau de 15 à 18 kilomètres de large s'étale entre la terre ferme à l'Ouest et l'archipel Sessé. La côte basse se continue en une suite de plaines et de vastes étendues marécageuses ; les montagnes sont très éloignées des bords du lac. Là, commence le bassin du Katonga, rivière qui se jette dans le Victoria Nyanza, par 0° 4′ de latitude Sud, à 50 kilomètres au Sud d'Entebbé, près de l'île boisée de Bunjako.

Après avoir dépassé l'estuaire du Katonga, le rivage se relève et se distingue par une ligne de collines basses et aplaties d'environ



100 à 120 mètres de hauteur, qu'un long plateau sépare et isole. Parallèlement au lac, une bande de forêts épaisses, large de quelques kilomètres, se prolonge entre la Katonga et l'embouchure de la rivière Ruizi. Au Sud de la Katonga, la rive est pour ainsi dire rectiligne. Les baies, peu nombreuses, sont de simples anses. Généralement très rapprochées du bord de l'eau, les falaises sont accores sur presque tous les points. Les rares atterrissements sont boisés. L'archipel Sessé, le plus important du lac Victoria, borde le côté Est du canal Salisbury; il comprend 62 îles, dont 42 habitées. Les îles les plus voisines du canal, large en ce point de 10 à 11 kilomètres, sont de faible superficie. Leur littoral bas et boisé est dentelé de petites baies et de criques. Mais plus avant dans les terres le sol se relève en pente douce. La dernière île rencontrée sur la route possède un pittoresque piton dominant de 150 mètres la surface du lac Victoria Nyanza.

Buganda est distante d'Entebbé de 60 kilomètres. Cette île, la plus grande de l'archipel Sessé, est également la plus vaste du lac et de toutes celles qui se trouvent dans la zone britannique. Vient ensuite celle de Buvuma, séparée de la terre ferme par le canal Bugoma, d'environ 5 kilomètres de largeur. A son extrémité Nord, les bords de l'île sont bas, plats et fortement boisés; vers le centre et le Sud, le sol se relève en sommets ou arêtes de plus de 100 mètres de hauteur au-dessus du niveau du lac. Longue et étroite, l'île Bugala s'étend comme un S allongé, sur un quart de degré de latitude. A l'Est et au Sud s'éparpillent de nombreux îlots.

Continuant de longer la côte, après avoir doublé un promontoire haut et boisé et dépassé le petit archipel de Luamba, on atteint, à 80 kilomètres d'Entebbé, la localité connue sous le nom de Bujaju qui est le point de départ des caravanes allant à Masaka, chef-lieu du district de Buddu. La ligne côtière y est formée d'un alignement de falaises à pic hautes de 40 à 50 mètres, reliées au lac par une étroite bande de terre. Impraticable par gros temps, l'atterrissage n'y est possible qu'en canot.



Au Sud s'étend le large, sans autre terre visible à l'horizon que les rivages de l'Ouest. Il est dangereux de mouiller à Bujaju quand souffle la tempête. La surface du lac y est couverte de pistiacés flottants (*Pistia Stratiotes*).

Entre les falaises, des ravins profonds et boisés s'avancent jusqu'à l'eau et, partant du sommet de la faille qui court parallèlement à la rive Ouest du lac, un large plateau se prolonge au loin dans l'intérieur des terres. Les traits caractéristiques de cette région seront plus longuement exposés en détail dans la description de la route entre les lacs Victoria et Albert Edouard.

La ligne côtière s'abaisse graduellement au Sud de Bujaju, avant d'avoir atteint l'embouchure des rivières Ruizi et Kagéra, par 0° 55′ de latitude Sud. De larges espaces marécageux s'étendent entre le lac et l'intérieur.

Avant d'aborder la question des crues et des décrues du lac, il n'est pas sans intérêt de décrire, au moins sommairement, les rivières qui l'alimentent[1]. Les noms en sont donnés plus haut; mais les renseignements qui les concernent sont rares et incomplets. Au Nord, les principaux cours d'eau sont au nombre de trois : le Sio, le Nzoia et le Lukos[2]. Le Nzoia est le plus puissant et le plus considérable tributaire du lac qui traverse la région britannique. Il prend sa source au pied de l'escarpement Nandi et après avoir parcouru 250 kilomètres en direction Sud-Ouest, se jette dans la grande mer intérieure, près de la baie de Berkeley, au Sud des longs éperons qui partent du Nandi et aboutissent au Victoria Nyanza. Ces chaînons sont connus sous le nom de Samia. Le Nzoia est décrit comme courant rapidement sur un lit rocheux; même en saison sèche, c'est-à-dire en décembre, janvier et février, on ne peut le franchir qu'en de rares points. Le reste de l'année, c'est un torrent furieux[3].

[1] Un petit nombre seulement de rivières ont pu être explorées au cours du voyage entrepris en 1903. La description ci-après est, par suite, empruntée en grande partie, soit à des récits, soit à des cartes publiées par des voyageurs et des agents de ce district.

[2] Dénommés aussi le Rukus et le Xala.

[3] *Précis of Information concerning the Uganda Protectorate*, War Office, septembre 1902.



Le Lukos, qui prend également sa source dans les monts Nandi, aboutit au lac, un peu au Nord du Nzoia. Il est de moindre importance que ce dernier. On le décrit comme ayant 25 ou 30 mètres de largeur. A 13 kilomètres environ en amont de son embouchure [1], il traverse une petite nappe d'eau.

Le Sio, qui sert de limite entre les districts de Kavirondo et de Busoga, est une rivière paresseuse, drainant une plaine unie et marécageuse et coulant entre deux berges couvertes de roseaux. Il a 30 mètres de largeur et son débit n'est que le quart de celui du Nzoia [2].

Suivant, du Nord au Sud, la côte orientale du lac, la première rivière de quelque importance que l'on rencontre, est le Nyando dont un affluent, le Kinos, transporte, en saison sèche, un notable volume d'eau et traverse la voie ferrée de l'Ouganda, à peu de distance de Port-Florence. Le Nyando draine la pente Ouest de l'escarpement Mau, traverse le pays de Lumbwa et tombe dans le lac à la limite Sud du golfe de Kavirondo. Dans son cours inférieur, il rencontre et draine de nombreux marais couverts de papyrus, et sert de limites aux districts de Kavirondo et de Lumbwa [3].

Les deux seules rivières coulant à l'Est, en territoire britannique, sont le Tuyayo et le Sando qui prennent leur source dans les monts Lumbwa. Le Sando est le plus important. Il coule sur un lit rocheux, entre deux berges accessibles, avec une largeur variant de 7 à 33 mètres, suivant les saisons [4]. Pendant les pluies, il est infranchissable.

Parmi les affluents traversant le territoire allemand, le principal est le Mara Dabash qui entre dans le lac par la rive orientale au 1° de latitude Sud. C'est, après le Kagéra, le plus important des tributaires du Victoria Nyanza [5]. Au Sud-Est et au Sud,

[1] *Deux ans de voyage dans l'Ouganda, l'Unyoro et le Haut Nil*, par feu le Colonel Vandeleur, D.S.O. (*Geographical Journal*, avril 1897.)

[2] *Précis of Information concerning the Uganda Protectorate.*

[3] *Foreign Office Report*, par le Major E. H. Georges, 4me K.A.R., février 1902.

[4] *Foreign Office Report*, par le Capt. R. L. Carnegy, 5me K.A.R., février 1902.

[5] Kollmann, *The Victoria Nyanza.* Londres, 1902.



un grand nombre d'autres rivières viennent se déverser dans le grand lac. D'après les données actuellement recueillies, on sait qu'elles sont de faible portée et pour la plupart à sec pendant une partie de l'année. En outre, le bassin hydrologique n'ayant au Sud qu'une largeur inférieure souvent à un degré, le cours de ces rivières est forcément limité et leur débit intermittent.

La rive Ouest du Victoria Nyanza ne reçoit que trois affluents : le Katonga, le Ruizi et le Kagéra. Les deux premiers se trouvent entièrement en pays britannique. Le Kagéra coule presqu'en totalité sur le territoire allemand, mais il se jette dans le lac, au Nord de la frontière anglo-germaine, c'est-à-dire dans la zone anglaise.

Le Katonga constitue la ligne de démarcation entre les districts d'Ouganda et de Buru. Prenant sa source sur la pente orientale du haut plateau qui borde le lac Duéru, il court dans une plaine ondulée et y traverse de nombreux marais remplis de papyrus ; il débouche dans le Victoria Nyanza près de Bunjoka, à 30 kilomètres environ au Sud-Est d'Entebbé.

Son développement est de 250 kilomètres et sa direction presque complètement Est. On le décrit comme un cours d'eau paresseux[1]. Son embouchure de 400 mètres de largeur est marécageuse.

Le Ruizi sort de la plus haute partie du plateau occidental du district d'Ankoli, dont il draine la plus grande superficie. Il sort d'une série de grands marécages et reçoit sur son parcours le drainage de nombreuses vallées voisines de ses deux rives. Sa longueur totale est de 280 kilomètres. Il coule généralement en direction Est, passe près de Mbarara, chef-lieu de la province d'Ankoli, et se jette dans le lac, un peu au Nord du Kagéra. De même que les rivières qui aboutissent au Victoria Nyanza, au Nord de la frontière anglo-allemande, son régime est constant. Près de Mbarara, le Ruizi traverse une gorge profonde formée de deux falaises à pic de 50 à 60 mètres de

[1] Précis d'information.



hauteur. A l'étiage, sa largeur est de $16^{m},80$; mesurées le 6 février 1903, sa profondeur était de $0^{m},75$ et sa vitesse de $1^{m},22$ par seconde, correspondant à un débit, dans le même temps, de 11 mètres cubes. Sa montée totale atteint 2 mètres; sa largeur est alors de 100 mètres, sa section mouillée de 77 mètres carrés et sa vitesse d'au moins 3 mètres. On peut, par suite, estimer son débit en crue à 230 mètres par seconde. Il est même probable, étant donnée sa forte pente, que sa portée maximum dépasse 300 mètres cubes.

Le chenal actuel du Ruizi a environ 17 mètres de largeur et $2^{m},50$ de profondeur; ses berges sont presque verticales. Son fond est rocheux et son lit si tortueux qu'on trouverait difficilement des parties rectilignes de 20 mètres de longueur, dans toutes les parties de son cours supérieur. Son eau de couleur ambre clair, ressemble à celle d'un courant traversant une tourbière. Elle est cependant potable et alimente la garnison de Mbarara. A 1.500 mètres environ en aval de ce poste, le Ruizi traverse un rapide et fait un peu plus loin une chute de 6 mètres. Au delà de la section mouillée par les crues, la vallée du Ruizi porte une épaisse végétation de palmiers, de broussailles et de papyrus; les falaises sont également très boisées. Dans la partie inférieure de son cours, le Ruizi traverse les lacs marécageux de Magunga et de Kachera; il y est rejoint par un petit affluent venant du Nord; puis leurs eaux réunies vont tomber dans le lac Victoria, au Nord, non loin de l'embouchure du Kagéra et dans la même série de marais.

Le Kagéra est sans conteste le plus considérable des affluents du Victoria Nyanza. Si l'on admet qu'une rivière quelconque se déversant dans une aussi grande nappe d'eau ait une influence spéciale sur ses oscillations, le Kagéra doit être, sans contredit, tenu pour la vraie source du Nil. Etant données, toutefois, l'immensité du lac et l'énorme évaporation qui se produit à sa surface, on doit conclure que tout en constituant, en fait, la plus importante unité dans le système des affluents à cette mer



intérieure, le Kagéra n'a, en réalité, aucune influence sur les quantités d'eau qui s'échappent du lac, à son seul point d'émission, par le Nil Victoria. On a prétendu, il est vrai [1], qu'entre l'embouchure du Kagéra, au Sud, et les chutes Ripon, au Nord, il existe à travers le lac un léger courant. Il semble cependant inadmissible que ce courant toujours sensible, même quand le Kagéra est à l'étiage, soit dû à l'afflux de cette rivière. Selon toutes les probabilités, il résulte de la poussée du vent régnant sur le Victoria Nyanza pendant la plus grande partie de l'année. Le Kagéra ne saurait être sérieusement considéré comme la source du Nil. Cette qualification appartient au seul lac Victoria, à cet immense réservoir où s'accumulent les eaux apportées par de nombreuses rivières et dont une infime partie seulement se déverse dans le Nil, unique source de vie du Soudan et de l'Egypte.

Divers voyageurs, notamment : Speke [2], Stanley [3], Stuhlmann [4], Baumann [5], Scott Elliott [6], Ramsay [7], Trotha [8], et Van Götzen [9], ont visité le Kagéra ; il l'a été plus récemment encore par les officiers de la mission anglo-allemande. La description suivante est empruntée à leurs divers travaux :

Le Kagéra proprement dit est formé de la réunion de trois rivières importantes : la première, le Nyavarongo, naît par le 1° 30′ de latitude Sud, sur la pente orientale de la chaîne volcanique, encore en activité, qui constitue le faîte de partage entre les cours d'eau affluant au lac Kivu et ceux qui vont à l'Albert Edouard. Les deux autres, l'Akanyaru et le Ruvuvu, jaillissent par 2° 55′ de latitude Sud, dans les hauteurs montagneuses qui limitent,

[1] *The Uganda Protectorate*, par Sir Harry JOHNSTONE. Londres, 1902.
[2] *A Journal of Discovery of the Sources of the Nile*, 1864.
[3] *In Darkest Africa* et *Through the Dark Continent*.
[4] *Mit Emin Pacha im Herz Von Afrika*, Berlin, 1894.
[5] *Durch Masailand Zur Nilquelle*, Berlin, 1894.
[6] *A Naturalist in Mid-Africa*, Londres, 1896.
[7] *Abhandlungen der Deutschen Schutzgebiete*, 1897.
[8] *Meine Bereisung von Deutsch Ost Afrika*, Berlin. 1897.
[9] *Durch Afrika von Ost nach West*, Berlin, 1895.

hauteur. A l'étiage, sa largeur est de 16m,80; mesurées le 6 février 1903, sa profondeur était de 0m,75 et sa vitesse de 1m,22 par seconde, correspondant à un débit, dans le même temps, de 11 mètres cubes. Sa montée totale atteint 2 mètres; sa largeur est alors de 100 mètres, sa section mouillée de 77 mètres carrés et sa vitesse d'au moins 3 mètres. On peut, par suite, estimer son débit en crue à 230 mètres par seconde. Il est même probable, étant donnée sa forte pente, que sa portée maximum dépasse 300 mètres cubes.

Le chenal actuel du Ruizi a environ 17 mètres de largeur et 2m,50 de profondeur; ses berges sont presque verticales. Son fond est rocheux et son lit si tortueux qu'on trouverait difficilement des parties rectilignes de 20 mètres de longueur, dans toutes les parties de son cours supérieur. Son eau de couleur ambre clair, ressemble à celle d'un courant traversant une tourbière. Elle est cependant potable et alimente la garnison de Mbarara. A 1.500 mètres environ en aval de ce poste, le Ruizi traverse un rapide et fait un peu plus loin une chute de 6 mètres. Au delà de la section mouillée par les crues, la vallée du Ruizi porte une épaisse végétation de palmiers, de broussailles et de papyrus; les falaises sont également très boisées. Dans la partie inférieure de son cours, le Ruizi traverse les lacs marécageux de Magunga et de Kachera; il y est rejoint par un petit affluent venant du Nord; puis leurs eaux réunies vont tomber dans le lac Victoria, au Nord, non loin de l'embouchure du Kagéra et dans la même série de marais.

Le Kagéra est sans conteste le plus considérable des affluents du Victoria Nyanza. Si l'on admet qu'une rivière quelconque se déversant dans une aussi grande nappe d'eau ait une influence spéciale sur ses oscillations, le Kagéra doit être, sans contredit, tenu pour la vraie source du Nil. Etant données, toutefois, l'immensité du lac et l'énorme évaporation qui se produit à sa surface, on doit conclure que tout en constituant, en fait, la plus importante unité dans le système des affluents à cette mer



intérieure, le Kagéra n'a, en réalité, aucune influence sur les quantités d'eau qui s'échappent du lac, à son seul point d'émission, par le Nil Victoria. On a prétendu, il est vrai [1], qu'entre l'embouchure du Kagéra, au Sud, et les chutes Ripon, au Nord, il existe à travers le lac un léger courant. Il semble cependant inadmissible que ce courant toujours sensible, même quand le Kagéra est à l'étiage, soit dû à l'afflux de cette rivière. Selon toutes les probabilités, il résulte de la poussée du vent régnant sur le Victoria Nyanza pendant la plus grande partie de l'année. Le Kagéra ne saurait être sérieusement considéré comme la source du Nil. Cette qualification appartient au seul lac Victoria, à cet immense réservoir où s'accumulent les eaux apportées par de nombreuses rivières et dont une infime partie seulement se déverse dans le Nil, unique source de vie du Soudan et de l'Egypte.

Divers voyageurs, notamment: Speke [2], Stanley [3], Stuhlmann [4], Baumann [5], Scott Elliott [6], Ramsay [7], Trotha [8], et Van Götzen [9], ont visité le Kagéra ; il l'a été plus récemment encore par les officiers de la mission anglo-allemande. La description suivante est empruntée à leurs divers travaux :

Le Kagéra proprement dit est formé de la réunion de trois rivières importantes: la première, le Nyavarongo, naît par le 1° 30′ de latitude Sud, sur la pente orientale de la chaîne volcanique, encore en activité, qui constitue le faîte de partage entre les cours d'eau affluant au lac Kivu et ceux qui vont à l'Albert Edouard. Les deux autres, l'Akanyaru et le Ruvuvu, jaillissent par 2° 55′ de latitude Sud, dans les hauteurs montagneuses qui limitent,

[1] *The Uganda Protectorate*, par Sir Harry JOHNSTONE. Londres, 1902.
[2] *A Journal of Discovery of the Sources of the Nile*, 1864.
[3] *In Darkest Africa* et *Through the Dark Continent.*
[4] *Mit Emin Pacha im Herz Von Afrika*, Berlin, 1894.
[5] *Durch Masailand Zur Nilquelle*, Berlin, 1894.
[6] *A Naturalist in Mid-Africa*, Londres, 1896.
[7] *Abhandlungen der Deutschen Schutzgebiete*, 1897.
[8] *Meine Bereisung von Deutsch Ost Afrika*, Berlin. 1897.
[9] *Durch Afrika von Ost nach West*, Berlin, 1895.



à l'Est, la grande *vallée d'affaissement* occidentale. Leurs sources voisines sont à proximité de l'extrémité Nord du Tanganika. En ce point, la ligne de partage des eaux, très étroite, est simplement formée par un seuil d'environ 8 kilomètres; à l'Est de ce seuil, les rivières coulent dans le lac Victoria, alors que celles de l'Ouest vont se déverser dans le Tanganika. C'est vers son deux-cent cinquantième kilomètre que le Nyavarongo reçoit l'Akaniaru. A 50 kilomètres en aval de leur confluent, ils s'augmentent du Ruvuvu et réunis en aval de leur réunion, ces cours d'eau prennent le nom de Kagéra. Le plus puissant des trois semble être le Ruvuvu; mais le Nyavarongo est celui dont le développement est le plus considérable.

En mai 1894, le Comte Von Götzen constata que le Nyavarongo avait 40 mètres de largeur, de 4 à 5 mètres de profondeur et un débit d'environ 40 mètres cubes par seconde. En mars 1897, Ramsey releva qu'au point où il est rejoint par l'Akanyaru, le Nyavarongo avait 23 mètres de largeur, une profondeur variant entre $1^{m},75$ et $3^{m},75$ et une portée approximative de 40 à 50 mètres cubes par seconde.

On assure que le débit de l'Akanyaru est égal à celui du Nyavarongo.

Le Ruvuvu, a été jaugé une première fois en septembre 1892, au gué de Ruanilo, par Baumann, qui lui trouva une largeur de 35 mètres, une profondeur de 3 mètres et un débit de 850 mètres cubes par seconde. La portée maximum de cette rivière est supérieure à ce chiffre. Le deuxième jaugeage fut mesuré en mars 1897, à la jonction du Ruvuvu avec le Nyavarongo, par Ramsay qui constata une largeur de 29 mètres, une profondeur de $5^{m},50$ et un courant de $0^{m},92$ par seconde, correspondant à une portée de 150 mètres cubes. Le Ruvuvu a deux tributaires: le Luvironja et le Muwaresi, prenant tous deux leur source au Sud, dans les monts Kangosi, qui forment la limite orientale du bassin du Tanganika[1].

[1] Baumann.



En aval du confluent du Nyavarongo et du Ruvuvu, le Kagéra coule, en direction Nord, le long de la grande faille, sur une distance de 170 kilomètres, avec une pente totale de 20 mètres. Plus loin, il traverse, avec une largeur variant entre 2 et 5 kilomètres, une série de grands marais reliés eux-mêmes aux lacs marécageux d'Ikemi et de Kasingeni. En crue, il inonde la vallée. Marais et lacs ont vraisemblablement une action régulatrice sur le régime du Kagéra dont ils modèrent le débit. A Latoma, par 1° 2′ de latitude Sud, il tourne brusquement à l'Est; dans cette direction, sa course est de 130 kilomètres, puis il aboutit au lac Victoria par 0° 55′ de latitude Sud. Sur ce parcours, son bassin est limité, au Nord, par les monts Ruampara. Langfeld le décrit comme traversant, par une série de rapides, une vallée de 15 à 20 kilomètres de largeur, bordée de collines aussi hautes que celles de Kitangulé. En aval de ce point, son lit est profondément creusé dans une plaine alluviale. Ses berges de 20 mètres vont en décroissant aux approches du lac. En août 1894, Sir Scott Elliott mesura le Kagéra à Latoma et lui constata 36^{m},50 de largeur et une vitesse de 1 mètre par seconde. « Il était alors très profond », dit ce voyageur. En admettant que cette profondeur fut de 8 mètres, le débit correspondant serait de 300 mètres cubes par seconde. On a rapporté qu'à Kitangulé, la largeur du Kagéra, entre février et avril, était de 60 à 70 mètres, avec une profondeur de 9 à 11 mètres et une vitesse variant de 1^{m},50 à 2 mètres par seconde [1]. Ces données équivalent à une portée minimum de 600 mètres cubes par seconde et de 1.500 mètres cubes maximum.

La largeur de ce grand affluent relevée en octobre 1901 par le Comte Von Schweinitz, variait entre 80 et 100 mètres, avec une profondeur de 10 à 12 mètres et une vélocité qu'il dit être considérable [2]. En la supposant de 1^{m}, 50 par seconde, le débit correspondant serait de 1.500 mètres cubes par seconde. Le dernier jaugeage

[1] Fitzner, d'après les ouvrages de Speke, Grant, Stanley, Stuhlmann et Von Trotha.

[2] *Über eine Fahrt auf dem Kagera* (*Deutsch Kol-Blatt*, 1893).



à l'Est, la grande *vallée d'affaissement* occidentale. Leurs sources voisines sont à proximité de l'extrémité Nord du Tanganika. En ce point, la ligne de partage des eaux, très étroite, est simplement formée par un seuil d'environ 8 kilomètres; à l'Est de ce seuil, les rivières coulent dans le lac Victoria, alors que celles de l'Ouest vont se déverser dans le Tanganika. C'est vers son deux-cent cinquantième kilomètre que le Nyavarongo reçoit l'Akaniaru. A 50 kilomètres en aval de leur confluent, ils s'augmentent du Ruvuvu et réunis en aval de leur réunion, ces cours d'eau prennent le nom de Kagéra. Le plus puissant des trois semble être le Ruvuvu; mais le Nyavarongo est celui dont le développement est le plus considérable.

En mai 1894, le Comte Von Götzen constata que le Nyavarongo avait 40 mètres de largeur, de 4 à 5 mètres de profondeur et un débit d'environ 40 mètres cubes par seconde. En mars 1897, Ramsey releva qu'au point où il est rejoint par l'Akanyaru, le Nyavarongo avait 23 mètres de largeur, une profondeur variant entre $1^{m},75$ et $3^{m},75$ et une portée approximative de 40 à 50 mètres cubes par seconde.

On assure que le débit de l'Akanyaru est égal à celui du Nyavarongo.

Le Ruvuvu, a été jaugé une première fois en septembre 1892, au gué de Ruanilo, par Baumann, qui lui trouva une largeur de 35 mètres, une profondeur de 3 mètres et un débit de 850 mètres cubes par seconde. La portée maximum de cette rivière est supérieure à ce chiffre. Le deuxième jaugeage fut mesuré en mars 1897, à la jonction du Ruvuvu avec le Nyavarongo, par Ramsay qui constata une largeur de 29 mètres, une profondeur de $5^{m},50$ et un courant de $0^{m},92$ par seconde, correspondant à une portée de 150 mètres cubes. Le Ruvuvu a deux tributaires: le Luvironja et le Muwaresi, prenant tous deux leur source au Sud, dans les monts Kangosi, qui forment la limite orientale du bassin du Tanganika[1].

[1] Baumann.



En aval du confluent du Nyavarongo et du Ruvuvu, le Kagéra coule, en direction Nord, le long de la grande faille, sur une distance de 170 kilomètres, avec une pente totale de 20 mètres. Plus loin, il traverse, avec une largeur variant entre 2 et 5 kilomètres, une série de grands marais reliés eux-mêmes aux lacs marécageux d'Ikemi et de Kasingeni. En crue, il inonde la vallée. Marais et lacs ont vraisemblablement une action régulatrice sur le régime du Kagéra dont ils modèrent le débit. A Latoma, par 1° 2′ de latitude Sud, il tourne brusquement à l'Est ; dans cette direction, sa course est de 130 kilomètres, puis il aboutit au lac Victoria par 0° 55′ de latitude Sud. Sur ce parcours, son bassin est limité, au Nord, par les monts Ruampara. Langfeld le décrit comme traversant, par une série de rapides, une vallée de 15 à 20 kilomètres de largeur, bordée de collines aussi hautes que celles de Kitangulé. En aval de ce point, son lit est profondément creusé dans une plaine alluviale. Ses berges de 20 mètres vont en décroissant aux approches du lac. En août 1894, Sir Scott Elliott mesura le Kagéra à Latoma et lui constata $36^{m},50$ de largeur et une vitesse de 1 mètre par seconde. « Il était alors très profond », dit ce voyageur. En admettant que cette profondeur fut de 8 mètres, le débit correspondant serait de 300 mètres cubes par seconde. On a rapporté qu'à Kitangulé, la largeur du Kagéra, entre février et avril, était de 60 à 70 mètres, avec une profondeur de 9 à 11 mètres et une vitesse variant de $1^{m},50$ à 2 mètres par seconde [1]. Ces données équivalent à une portée minimum de 600 mètres cubes par seconde et de 1.500 mètres cubes maximum.

La largeur de ce grand affluent relevée en octobre 1901 par le Comte Von Schweinitz, variait entre 80 et 100 mètres, avec une profondeur de 10 à 12 mètres et une vélocité qu'il dit être considérable [2]. En la supposant de $1^{m},50$ par seconde, le débit correspondant serait de 1.500 mètres cubes par seconde. Le dernier jaugeage

[1] Fitzner, d'après les ouvrages de Speke, Grant, Stanley, Stuhlmann et Von Trotha.

[2] *Uber eine Fahrt auf dem Kagera* (*Deutsch Kol-Blatt*, 1893).

du Kagéra fut opéré, le 26 février 1903, par le Colonel Delmé Radcliffe, membre de la Commission de délimitation anglo-allemande. Le point choisi à cet effet, était à 10 kilomètres en amont de l'embouchure. La largeur de la section était de 105 mètres, la plus grande profondeur de 7 mètres et la vitesse maximum de 0^{m}, 526 par seconde, soit une portée de 143 mètres cubes, considérée comme le débit minimum du Kagéra par le Colonel Radcliffe.

De ce qui précède, on peut conclure que la puissance du Kagéra oscille entre 140 et 1.500 mètres cubes par seconde. Il est indubitable que sa portée en crue serait plus considérable, si elle n'était atténuée par les pertes qu'il subit dans son long parcours à travers les marais et les lacs [1].

Sous peine d'être incomplète, une étude sur le Victoria Nyanza doit envisager la diminution constante que subit la hauteur de son plan d'eau depuis 20 ou 30 ans. Cette question est d'un intérêt primordial, plus particulièrement pour l'Egypte dont ce lac est, pendant plusieurs mois de l'année, l'alimentateur principal. S'il est hors de doute qu'il y ait eu affaissement du niveau pendant une certaine période, il serait toutefois difficile de démontrer si ce phénomène est purement temporaire et ne résulte que de moindres pluies tombées sur son bassin, ou s'il s'agit d'une diminution lente, mais continue, semblable à celle que subissent d'autres lacs de l'Afrique centrale, ainsi qu'on l'a constaté. L'opinion prédominante des fonctionnaires résidents incline en faveur de la deuxième hypothèse. On ne doit toutefois pas perdre de vue qu'à l'exception des limnimètres qui, depuis un petit nombre d'années, contrôlent les mouvements du lac, on ne possède aucune information probante permettant d'établir s'il existe réellement une différence entre les niveaux moyens antérieurs et actuels du Victoria Nyanza.

Les renseignements recueillis sur place, en janvier et février 1903,

[1] M. Lionel Decle rapporte que, lors de son exploration du Ruvuvu, en 1900, cette rivière était fortement encombrée d'obstacles végétaux (*sudd*). (W. E. G.).



sont résumés ci-dessous [1]. Ils sont complétés par les témoignages de Stanley, Stuhlmann, Baumann et d'autres explorateurs; dans certains cas, ils sont en flagrante contradiction. Il est néanmoins incontestable que depuis sept ans le niveau du lac s'est visiblement affaissé. Pendant cette même période, la chute des pluies fut sensiblement inférieure à la moyenne et nulle, en 1899, dans la moitié septentrionale du grand lac.

Dans l'examen critique de cette question, on ne saurait perdre de vue cette considération primordiale: dans l'immensité des périodes au cours desquelles la nature opère parfois la transformation radicale de certaines parties d'un continent, le laps de temps qui s'est écoulé depuis que le Victoria Nyanza est connu des Européens, n'est rien. Le niveau de certains autres lacs [2] a évidemment baissé. Ainsi qu'on a essayé de le démontrer, la régression des lacs Albert Edouard et Albert peut résulter de causes naturelles. En ce qui concerne ceux de la *vallée d'affaissement* orientale, il est possible que les différences extraordinaires de leur niveau, s'il est rigoureusement établi qu'elles exis-

[1] (*a*) Le Père Bresson de la Mission Française, à Entebbé, a constaté une baisse considérable du niveau dans la baie de Kissubi (entre Entebbé et le golfe Murchison). Le lac s'y est retiré de 7 à 10 mètres depuis 7 à 8 ans.

(*b*) M. Pardage, du Service des Travaux publics de l'Ouganda, a relevé, en 1896, que la ligne de récifs qui se trouve à proximité de la côte, à Entebbé, était couverte par les eaux, alors qu'en 1893 elle émergeait de $0^m,16$.

(*c*) M. Martin, percepteur à Entebbé, qui connait le lac depuis 1889, rapporte ce qui suit : « A Kisumu, il existe maintenant des villages et des pâturages sur des terres naguère noyées par la nappe lacustre ». Il est d'avis que la chute des pluies sur toute l'étendue du bassin hydrologique du lac va en diminuant. Des points autrefois marécageux sont aujourd'hui à sec. Aux chutes Ripon, les eaux s'étendaient horizontalement sur une largeur supérieure de 10 mètres à celle qui existe actuellement. Étant donné qu'en ce point la pente est très forte, ce retrait des eaux correspond à une baisse de niveau de $1^m,50$. Dans la grande ile Sessé, la pointe Sabala, à l'angle Sud-Ouest, est maintenant à sec : antérieurement les natifs devaient la franchir en canot. Il y existait aussi deux petites iles peu distantes d'une plus grande, à laquelle elles sont maintenant rattachées. Kiamba et Suamba, autrefois séparées par un chenal, ne forment plus maintenant qu'une seule ile.

(*d*) En dernier lieu, un document émanant de Mr. MacAllister, Sous-Commissaire des Provinces du Nil, signale que les missionnaires français de Muanza, au sud du lac, possèdent un registre indiquant, d'après des marques faites sur les roches, que le lac se serait abaissé de $2^m,40$, depuis 25 ans.

[2] Le niveau des lacs Naivasha, El-Menteita et Baringo, s'est affaissé, dit-on, alors que celui du Nakuro se serait, au contraire, relevé.



du Kagéra fut opéré, le 26 février 1903, par le Colonel Delmé Radcliffe, membre de la Commission de délimitation anglo-allemande. Le point choisi à cet effet, était à 10 kilomètres en amont de l'embouchure. La largeur de la section était de 105 mètres, la plus grande profondeur de 7 mètres et la vitesse maximum de 0^{m}, 526 par seconde, soit une portée de 143 mètres cubes, considérée comme le débit minimum du Kagéra par le Colonel Radcliffe.

De ce qui précède, on peut conclure que la puissance du Kagéra oscille entre 140 et 1.500 mètres cubes par seconde. Il est indubitable que sa portée en crue serait plus considérable, si elle n'était atténuée par les pertes qu'il subit dans son long parcours à travers les marais et les lacs [1].

Sous peine d'être incomplète, une étude sur le Victoria Nyanza doit envisager la diminution constante que subit la hauteur de son plan d'eau depuis 20 ou 30 ans. Cette question est d'un intérêt primordial, plus particulièrement pour l'Egypte dont ce lac est, pendant plusieurs mois de l'année, l'alimentateur principal. S'il est hors de doute qu'il y ait eu affaissement du niveau pendant une certaine période, il serait toutefois difficile de démontrer si ce phénomène est purement temporaire et ne résulte que de moindres pluies tombées sur son bassin, ou s'il s'agit d'une diminution lente, mais continue, semblable à celle que subissent d'autres lacs de l'Afrique centrale, ainsi qu'on l'a constaté. L'opinion prédominante des fonctionnaires résidents incline en faveur de la deuxième hypothèse. On ne doit toutefois pas perdre de vue qu'à l'exception des limnimètres qui, depuis un petit nombre d'années, contrôlent les mouvements du lac, on ne possède aucune information probante permettant d'établir s'il existe réellement une différence entre les niveaux moyens antérieurs et actuels du Victoria Nyanza.

Les renseignements recueillis sur place, en janvier et février 1903,

[1] M. Lionel Decle rapporte que, lors de son exploration du Ruvuvu, en 1900, cette rivière était fortement encombrée d'obstacles végétaux (*sudd*). (W.E.G.).



sont résumés ci-dessous [1]. Ils sont complétés par les témoignages de Stanley, Stuhlmann, Baumann et d'autres explorateurs; dans certains cas, ils sont en flagrante contradiction. Il est néanmoins incontestable que depuis sept ans le niveau du lac s'est visiblement affaissé. Pendant cette même période, la chute des pluies fut sensiblement inférieure à la moyenne et nulle, en 1899, dans la moitié septentrionale du grand lac.

Dans l'examen critique de cette question, on ne saurait perdre de vue cette considération primordiale: dans l'immensité des périodes au cours desquelles la nature opère parfois la transformation radicale de certaines parties d'un continent, le laps de temps qui s'est écoulé depuis que le Victoria Nyanza est connu des Européens, n'est rien. Le niveau de certains autres lacs [2] a évidemment baissé. Ainsi qu'on a essayé de le démontrer, la régression des lacs Albert Edouard et Albert peut résulter de causes naturelles. En ce qui concerne ceux de la *vallée d'affaissement* orientale, il est possible que les différences extraordinaires de leur niveau, s'il est rigoureusement établi qu'elles exis-

[1] (*a*) Le Père Bresson de la Mission Française, à Entebbé, a constaté une baisse considérable du niveau dans la baie de Kissubi (entre Entebbé et le golfe Murchison). Le lac s'y est retiré de 7 à 10 mètres depuis 7 à 8 ans.

(*b*) M. Pardage, du Service des Travaux publics de l'Ouganda, a relevé, en 1896, que la ligne de récifs qui se trouve à proximité de la côte, à Entebbé, était couverte par les eaux, alors qu'en 1893 elle émergeait de 0m,16.

(*c*) M. Martin, percepteur à Entebbé, qui connait le lac depuis 1889, rapporte ce qui suit : « A Kisumu, il existe maintenant des villages et des pâturages sur des terres naguère noyées par la nappe lacustre ». Il est d'avis que la chute des pluies sur toute l'étendue du bassin hydrologique du lac va en diminuant. Des points autrefois marécageux sont aujourd'hui à sec. Aux chutes Ripon, les eaux s'étendaient horizontalement sur une largeur supérieure de 10 mètres à celle qui existe actuellement. Étant donné qu'en ce point la pente est très forte, ce retrait des eaux correspond à une baisse de niveau de 1m,50. Dans la grande ile Sessé, la pointe Sabala, à l'angle Sud-Ouest, est maintenant à sec : antérieurement les natifs devaient la franchir en canot. Il y existait aussi deux petites iles peu distantes d'une plus grande, à laquelle elles sont maintenant rattachées. Kiamba et Suamba, autrefois séparées par un chenal, ne forment plus maintenant qu'une seule ile.

(*d*) En dernier lieu, un document émanant de Mr. MacAllister, Sous-Commissaire des Provinces du Nil, signale que les missionnaires français de Muanza, au sud du lac, possèdent un registre indiquant, d'après des marques faites sur les roches, que le lac se serait abaissé de 2m,40, depuis 25 ans.

[2] Le niveau des lacs Naivasha, El-Menteita et Baringo, s'est affaissé, dit-on, alors que celui du Nakuro se serait, au contraire, relevé.



tent, soient dues à un léger relèvement de cette *vallée d'affaissement.* Quant au Victoria Nyanza, l'abaissement permanent de son plan d'eau doit être attribué soit à la diminution générale des pluies, soit à l'arasement, par l'usure, du seuil des chutes Ripon. Un examen attentif de ce barrage naturel n'a cependant fait découvrir aucun indice de cet arasement. La roche y est dure et compacte et ne laisse voir aucun signe spécial d'érosion, sauf celle résultant du frottement normal de l'eau. Qu'en un moment donné, ce seuil puisse s'écrêter, on ne saurait le nier; mais ce ne sera que dans nombre d'années. On ne peut donc invoquer cette hypothèse pour justifier l'abaissement considérable subi par le niveau du lac dans ces derniers temps. Dans ces conditions, il est difficile de ne pas conclure que cette chute de niveau est purement temporaire et qu'elle s'arrêterait si la pluviosité se faisait plus intense. Le lac se relèverait alors à son ancienne cote [1].

Avant d'abandonner ce sujet, il y a lieu de mentionner que M. le Capitaine Lyons, directeur général du Service topographique d'Egypte et géologue éminent, s'est livré à une sérieuse étude des questions relatives à la formation du plateau lacustre et à celles afférentes aux données contradictoires et inexplicables recueillies aux différentes échelles du lac depuis leur récente création. Le point le plus embarrassant pour quiconque étudie attentivement la question de ces limnimètres, c'est l'extraordinaire différence constatée entre les niveaux du lac à Entebbé et ceux relevés à Kisumu et Jinja. Quand le plan d'eau baisse en ces deux derniers points, il se relève constamment à Entebbé. M. le Capitaine Lyons est d'opinion qu'en 1898 et 1899, le sol se serait légèrement relevé à Entebbé, à la suite d'une oscillation terrestre, mais que rien de semblable ne se serait produit à Jinja, dans le golfe Napo-

[1] Des renseignements ultérieurement reçus tendent à confirmer cette hypothèse : M. Pordage, du Service de l'Ouganda, arrivé au Caire le 19 décembre 1903, avait quitté le Protectorat dans les premiers jours d'octobre. Il avait constaté une montée du lac telle que le récif d'Entebbé était immergé d'environ un mètre et que l'eau s'était élevée jusqu'à près de $0^m,50$ du bord du quai d'Entebbé lequel est établi à la cote de $1^m,80$ au-dessus du niveau maximum normal de l'eau. Partout, en outre, les terrains naguère gagnés sur le lac étaient noyés.



léon et à Kisumu dans le golfe de Kavirondo. En 1901, un nouveau relèvement de 0^m, 30 supérieur à la cote de Jinja et Kisumu fut constaté au limnimètre d'Entebbé. Ceci tendrait à démontrer qu'un fait anormal se serait renouvelé dans cette dernière localité. L'échelle d'Entebbé est installée dans un endroit abrité où ni les canots ni les pêcheurs ne peuvent la détériorer. Elle est, en outre, attentivement surveillée et lue par le directeur du Jardin botanique, M. Mahon. Le Commandant Whitehouse expose que, pendant la même période, le limnimètre de Kisumu est resté stationnaire, alors que celui d'Entebbé marquait une cote supérieure.

Tablant sur cette donnée probante, le Capitaine Lyons croit à un mouvement épeirogénétique, local et limité, qui se serait produit à Entebbé et aurait affecté le limnimètre dont les indications seraient ainsi de nulle valeur pour le contrôle des variations de niveau du Victoria Nyanza[1]. Les limnimètres de Kisumu et Jinja se correspondant et donnant des indications évidentes sur la montée et la baisse de la grande nappe d'eau, il serait difficile de formuler une opinion plus plausible[2].

Le résultat général tend à démontrer que les oscillations annuelles du lac sont comprises entre 0^m, 30 et 0^m, 90 et que pendant les sept dernières années, les niveaux moyens se sont abaissés de 0^m,70. Rien ne prouve cependant que cet affaissement soit permanent. L'étude du régime des pluies et d'autres données positives fait ressortir au contraire ce qui suit :

Au cours de l'année 1878, le niveau du lac fut élevé ;

De 1880 à 1890, le niveau fut bas ;

De 1892 à 1895, le niveau fut haut[3] ;

De 1890 à 1902, la baisse fut constante.

[1] Il est rigoureusement établi aujourd'hui qu'il s'agit de mouvements locaux de la croûte terrestre. *Earth Movements at Lake Victoria*, Capt. H. G. Lyons, 1908.

[2] La différence entre les relevés obtenus à Jinja et à Kisumu, en décembre 1901, resta inexpliquée jusqu'à ce qu'on eût découvert que les employés de Jinja avaient de leur chef baissé le limnimètre de 0^m,28 et omis de le mentionner ou de l'enregistrer sur leurs relevés.

[3] Il n'existe aucune donnée certaine pour les années 1893 et 1894.



tent, soient dues à un léger relèvement de cette *vallée d'affaissement*. Quant au Victoria Nyanza, l'abaissement permanent de son plan d'eau doit être attribué soit à la diminution générale des pluies, soit à l'arasement, par l'usure, du seuil des chutes Ripon. Un examen attentif de ce barrage naturel n'a cependant fait découvrir aucun indice de cet arasement. La roche y est dure et compacte et ne laisse voir aucun signe spécial d'érosion, sauf celle résultant du frottement normal de l'eau. Qu'en un moment donné, ce seuil puisse s'écrêter, on ne saurait le nier; mais ce ne sera que dans nombre d'années. On ne peut donc invoquer cette hypothèse pour justifier l'abaissement considérable subi par le niveau du lac dans ces derniers temps. Dans ces conditions, il est difficile de ne pas conclure que cette chute de niveau est purement temporaire et qu'elle s'arrêterait si la pluviosité se faisait plus intense. Le lac se relèverait alors à son ancienne cote [1].

Avant d'abandonner ce sujet, il y a lieu de mentionner que M. le Capitaine Lyons, directeur général du Service topographique d'Egypte et géologue éminent, s'est livré à une sérieuse étude des questions relatives à la formation du plateau lacustre et à celles afférentes aux données contradictoires et inexplicables recueillies aux différentes échelles du lac depuis leur récente création. Le point le plus embarrassant pour quiconque étudie attentivement la question de ces limnimètres, c'est l'extraordinaire différence constatée entre les niveaux du lac à Entebbé et ceux relevés à Kisumu et Jinja. Quand le plan d'eau baisse en ces deux derniers points, il se relève constamment à Entebbé. M. le Capitaine Lyons est d'opinion qu'en 1898 et 1899, le sol se serait légèrement relevé à Entebbé, à la suite d'une oscillation terrestre, mais que rien de semblable ne se serait produit à Jinja, dans le golfe Napo-

[1] Des renseignements ultérieurement reçus tendent à confirmer cette hypothèse : M. Pordage, du Service de l'Ouganda, arrivé au Caire le 19 décembre 1903, avait quitté le Protectorat dans les premiers jours d'octobre. Il avait constaté une montée du lac telle que le récif d'Entebbé était immergé d'environ un mètre et que l'eau s'était élevée jusqu'à près de $0^m,50$ du bord du quai d'Entebbé lequel est établi à la cote de $1^m,80$ au-dessus du niveau maximum normal de l'eau. Partout, en outre, les terrains naguère gagnés sur le lac étaient noyés.



léon et à Kisumu dans le golfe de Kavirondo. En 1901, un nouveau relèvement de 0^{m}, 30 supérieur à la cote de Jinja et Kisumu fut constaté au limnimètre d'Entebbé. Ceci tendrait à démontrer qu'un fait anormal se serait renouvelé dans cette dernière localité. L'échelle d'Entebbé est installée dans un endroit abrité où ni les canots ni les pêcheurs ne peuvent la détériorer. Elle est, en outre, attentivement surveillée et lue par le directeur du Jardin botanique, M. Mahon. Le Commandant Whitehouse expose que, pendant la même période, le limnimètre de Kisumu est resté stationnaire, alors que celui d'Entebbé marquait une cote supérieure.

Tablant sur cette donnée probante, le Capitaine Lyons croit à un mouvement épeirogénétique, local et limité, qui se serait produit à Entebbé et aurait affecté le limnimètre dont les indications seraient ainsi de nulle valeur pour le contrôle des variations de niveau du Victoria Nyanza[1]. Les limnimètres de Kisumu et Jinja se correspondant et donnant des indications évidentes sur la montée et la baisse de la grande nappe d'eau, il serait difficile de formuler une opinion plus plausible[2].

Le résultat général tend à démontrer que les oscillations annuelles du lac sont comprises entre 0^{m}, 30 et 0^{m}, 90 et que pendant les sept dernières années, les niveaux moyens se sont abaissés de 0^{m},70. Rien ne prouve cependant que cet affaissement soit permanent. L'étude du régime des pluies et d'autres données positives fait ressortir au contraire ce qui suit :

Au cours de l'année 1878, le niveau du lac fut élevé ;

De 1880 à 1890, le niveau fut bas ;

De 1892 à 1895, le niveau fut haut[3] ;

De 1890 à 1902, la baisse fut constante.

[1] Il est rigoureusement établi aujourd'hui qu'il s'agit de mouvements locaux de la croûte terrestre. *Earth Movements at Lake Victoria*, Capt. H. G. Lyons, 1908.

[2] La différence entre les relevés obtenus à Jinja et à Kisumu, en décembre 1901, resta inexpliquée jusqu'à ce qu'on eût découvert que les employés de Jinja avaient de leur chef baissé le limnimètre de 0^{m},28 et omis de le mentionner ou de l'enregistrer sur leurs relevés.

[3] Il n'existe aucune donnée certaine pour les années 1893 et 1894.



Autant qu'on en peut juger, ces différents niveaux correspondirent à la tombée annuelle des pluies pendant ces mêmes périodes [1].

Le dernier point à considérer est celui des relations entre la quantité d'eau annuellement reçue par le lac, celle déversée dans le Nil aux chutes Ripon et celle enlevée par l'évaporation. Les pages précédentes font ressortir l'insuffisance des données recueillies jusqu'à ce jour sur le régime des pluies dans les régions lacustres et combien variable est leur répartition sur la vaste étendue de son bassin hydrologique. On ne possède, en conséquence, sur la question des eaux qui affluent annuellement au lac qu'un très petit nombre de renseignements probants. Il n'est pas sans intérêt, nonobstant, de les utiliser pour formuler une approximation. Il faut toutefois prévoir, en l'état, que cette approximation sera plutôt inférieure que supérieure à la réalité.

A la page 8 de la présente étude, on lit que la moyenne actuelle de la tombée des pluies, dans la partie septentrionale du lac, est, autant qu'on en peut juger, supérieure à $1^{m},20$, alors qu'elle est de 2 mètres au Sud et à l'Ouest. On peut, en résumé, estimer que la tranche annuelle d'eau reçue par la superficie entière du lac, n'est pas inférieure à $1^{m},25$ [2].

La question des pluies recueillies par les rivières sera examinée plus loin. Une partie considérable de la superficie du bassin est sous forêt, mais le Sud et le Sud-Est sont, dit-on, peu boisés. Pour les régions qui le sont fortement, il est convenu que le 25 % seulement de la pluie tombée à la surface,

[1] Le niveau maximum est généralement atteint en juillet. Dans son étude des pluies et des niveaux du lac Victoria, le Capitaine Lyons a signalé que de l'intensité des pluies durant les mois de novembre et de décembre dépend la hauteur moyenne du lac pendant l'année qui suit. La statistique des pluies tend à démontrer que si, en une année quelconque, elles tombent abondamment en novembre et décembre sur le bassin du lac, la moyenne de la cote pour toute l'année suivante, sera, selon toute probabilité, supérieure.

[2] Nous rappellerons que la superficie du lac Victoria est de 68.000 kilomètres carrés et celle de son bassin hydrologique de 173.000 kilomètres carrés.



est transportée par les cours d'eau ou souterrainement drainée. Plus grande est la proportion pour celles où les arbres sont clairsemés. On peut par suite adopter, en toute sécurité, le coefficient de 25 % pour la totalité de l'eau du ciel reçue annuellement par le lac.

Conséquemment :

1° Du bassin hydrologique du lac ruisselle :
172.000 kilom. carrés × $1^{m}.25$ × $\frac{25}{100}$ = 53.750.000.000 mètres cubes

2° Il tombe sur le lac :
68.000 kilom. carrés × $1^{m}.25$ = 85.000.000.000 » »

Soit un total de...... 138.750.000.000 mètres cubes

Ces chiffres représentent le total des mètres cubes d'eau reçue par le lac pendant une année moyenne.

Examinons maintenant la moyenne annuellement déversée dans le Nil. D'après les jaugeages de M. Craig, la portée moyenne du Nil Victoria, aux chutes Ripon, est de 575 mètres cubes par seconde, représentant un débit quotidien de 49.700.000 mètres cubes et un cube annuel de 18.140.000.000 mètres.

La quantité d'eau sortant du lac n'est conséquemment que le 13 % de celle qu'il reçoit; que devient donc l'énorme différence de 87 % ?

Pour élucider cette question, il est indispensable de consulter les registres limnimétriques où sont quotidiennement consignées les oscillations du lac. Nous choisirons à cet effet, l'échelle de Kisumu comme donnant les informations les plus constantes et les plus satisfaisantes.

Tablant sur les huit années comprises entre 1896 et 1903, mais omettant celles de la période insurrectionnelle de 1897-1898, au cours de laquelle aucune observation ne fut relevée, la différence moyenne constatée entre les niveaux maxima et minima annuels a été de $0^{m}.66$.

Autant qu'on en peut juger, ces différents niveaux correspondirent à la tombée annuelle des pluies pendant ces mêmes périodes [1].

Le dernier point à considérer est celui des relations entre la quantité d'eau annuellement reçue par le lac, celle déversée dans le Nil aux chutes Ripon et celle enlevée par l'évaporation. Les pages précédentes font ressortir l'insuffisance des données recueillies jusqu'à ce jour sur le régime des pluies dans les régions lacustres et combien variable est leur répartition sur la vaste étendue de son bassin hydrologique. On ne possède, en conséquence, sur la question des eaux qui affluent annuellement au lac qu'un très petit nombre de renseignements probants. Il n'est pas sans intérêt, nonobstant, de les utiliser pour formuler une approximation. Il faut toutefois prévoir, en l'état, que cette approximation sera plutôt inférieure que supérieure à la réalité.

A la page 8 de la présente étude, on lit que la moyenne actuelle de la tombée des pluies, dans la partie septentrionale du lac, est, autant qu'on en peut juger, supérieure à 1^{m},20, alors qu'elle est de 2 mètres au Sud et à l'Ouest. On peut, en résumé, estimer que la tranche annuelle d'eau reçue par la superficie entière du lac, n'est pas inférieure à 1^{m},25 [2].

La question des pluies recueillies par les rivières sera examinée plus loin. Une partie considérable de la superficie du bassin est sous forêt, mais le Sud et le Sud-Est sont, dit-on, peu boisés. Pour les régions qui le sont fortement, il est convenu que le 25 % seulement de la pluie tombée à la surface,

[1] Le niveau maximum est généralement atteint en juillet. Dans son étude des pluies et des niveaux du lac Victoria, le Capitaine Lyons a signalé que de l'intensité des pluies durant les mois de novembre et de décembre dépend la hauteur moyenne du lac pendant l'année qui suit. La statistique des pluies tend à démontrer que si, en une année quelconque, elles tombent abondamment en novembre et décembre sur le bassin du lac, la moyenne de la cote pour toute l'année suivante, sera, selon toute probabilité, supérieure.

[2] Nous rappellerons que la superficie du lac Victoria est de 68.000 kilomètres carrés et celle de son bassin hydrologique de 173.000 kilomètres carrés.



est transportée par les cours d'eau ou souterrainement drainée. Plus grande est la proportion pour celles où les arbres sont clairsemés. On peut par suite adopter, en toute sécurité, le coefficient de 25 % pour la totalité de l'eau du ciel reçue annuellement par le lac.

Conséquemment :

1° Du bassin hydrologique du lac ruisselle :
172.000 kilom. carrés × $1^m.25$ × $\frac{25}{100}$ = 53.750.000.000 mètres cubes

2° Il tombe sur le lac :
68.000 kilom. carrés × $1^m.25$ = 85.000.000.000 » »

Soit un total de...... 138.750.000.000 mètres cubes

Ces chiffres représentent le total des mètres cubes d'eau reçue par le lac pendant une année moyenne.

Examinons maintenant la moyenne annuellement déversée dans le Nil. D'après les jaugeages de M. Craig, la portée moyenne du Nil Victoria, aux chutes Ripon, est de 575 mètres cubes par seconde, représentant un débit quotidien de 49.700.000 mètres cubes et un cube annuel de 18.140.000.000 mètres.

La quantité d'eau sortant du lac n'est conséquemment que le 13 % de celle qu'il reçoit; que devient donc l'énorme différence de 87 % ?

Pour élucider cette question, il est indispensable de consulter les registres limnimétriques où sont quotidiennement consignées les oscillations du lac. Nous choisirons à cet effet, l'échelle de Kisumu comme donnant les informations les plus constantes et les plus satisfaisantes.

Tablant sur les huit années comprises entre 1896 et 1903, mais omettant celles de la période insurrectionnelle de 1897-1898, au cours de laquelle aucune observation ne fut relevée, la différence moyenne constatée entre les niveaux maxima et minima annuels a été de $0^m.66$.



Le maximum de $0^m,89$ fut atteint en 1901 [1]. Il est de toute évidence que la hauteur moyenne multipliée par la superficie du lac, doit représenter le cube total de l'eau qu'il reçoit annuellement, *défalcation faite de la perte par évaporation et de la quantité qui se déverse dans le Nil Victoria.*

En conséquence, les adductions totales annuelles seront comparées comme suit :

1° Une année basse comme celle de 1902, représente	21.760.000.000	mètres cubes
2° Une moyenne de 6 années, non comprises celles de 1897-98, représente	44.880.000.000	» »
3° Une année haute comme celle de 1901, représente	60.520.000.000	» »

Il reste maintenant à évaluer la somme d'eau perdue par évaporation. Le calcul en est des plus simples :

Soit :

a le cube d'eau entrant dans le lac	138.750	millions de mètres cubes
b celui déversé dans le Nil	18.140	» » »
c la quantité dont le lac augmente annuellement après déduction des pertes par évaporation et déversement	44.880	» » »

Les pertes annuelles par évaporation seront par suite :

$a-(b+c)=138.750-(18.140+44.880)=75.730.000.000$ mètres cubes.

Ce qui revient à dire que les 55 % de l'eau que reçoit le lac, dans une année moyenne, sont perdus par évaporation [2].

[1] Divers maxima ont été relevés comme suit :

1896	$0^m,46$
1899	$0^m,79$
1900	$0^m,69$
1901	$0^m,89$
1902	$0^m,32$
1903	$0^m,81$

Moyenne : $0^m,66$

La différence extrême a été de $1^m,10$.

[2] Aucun compte n'a été tenu des pertes par infiltration.



En d'autres termes, le niveau du lac s'abaisse annuellement par l'évaporation de $1^{m},13$ et quotidiennement de $0^{m},003$. En réalité, l'évaporation journalière varie beaucoup au cours de l'année et elle est presque nulle pendant la saison pluvieuse. Il est probable que la majeure partie des pertes par évaporation se produit pendant les cinq mois qui sont : janvier, février, juin, juillet et août, et peut être quotidiennement évaluée pendant ces périodes à $0^{m},007$.

De ce qui précède, il résulte que l'ensemble des calculs repose sur les données ci-après :

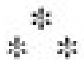
1° Superficie du lac et celle du bassin hydrologique évaluées d'après les cartes les plus récentes;

2° Moyenne annuelle des pluies, établie d'après un nombre limité d'informations;

3° Pour les quantités d'eau affluant au lac par ruissellement : coefficient généralement appliqué aux régions boisées; ce coefficent est discutable;

4° En dernier lieu, débit moyen du Nil Victoria calculé d'après une section mesurée et des vitesses effectivement constatées.

Dans ces conditions, il s'ensuit que les chiffres ci-dessus présentés peuvent être acceptés et utilisés tels quels, jusqu'à ce que des informations complémentaires, plus probantes, fassent connaître comment et dans quelle mesure il y aura lieu de les redresser. Peut-être alors, les rectifications reconnues nécessaires seront-elles considérables.



Avant d'abandonner ce sujet, il est intéressant d'envisager quel serait le résultat de la clôture des chutes Ripon par un ouvrage régulateur, et du relèvement possible du niveau du Victoria Nyanza.



Le maximum de $0^{m},89$ fut atteint en 1901 [1]. Il est de toute évidence que la hauteur moyenne multipliée par la superficie du lac, doit représenter le cube total de l'eau qu'il reçoit annuellement, *défalcation faite de la perte par évaporation et de la quantité qui se déverse dans le Nil Victoria.*

En conséquence, les adductions totales annuelles seront comparées comme suit :

1° Une année basse comme celle de 1902, représente	21.760.000.000	mètres	cubes
2° Une moyenne de 6 années, non comprises celles de 1897-98, représente.	44.880.000.000	»	»
3° Une année haute comme celle de 1901, représente	60.520.000.000	»	»

Il reste maintenant à évaluer la somme d'eau perdue par évaporation. Le calcul en est des plus simples :

Soit :

a le cube d'eau entrant dans le lac..	138.750	millions	de mètres	cubes
b celui déversé dans le Nil.........	18.140	»	»	»
c la quantité dont le lac augmente annuellement après déduction des pertes par évaporation et déversement	44.880	»	»	»

Les pertes annuelles par évaporation seront par suite :

$a-(b+c)=138.750-(18.140+44.880)=75.730.000.000$ mètres cubes.

Ce qui revient à dire que les 55 % de l'eau que reçoit le lac, dans une année moyenne, sont perdus par évaporation [2].

[1] Divers maxima ont été relevés comme suit :

1896	$0^{m},40$
1899	$0^{m},79$
1900	$0^{m},69$
1901	$0^{m},89$
1902	$0^{m},32$
1903	$0^{m},81$

Moyenne : $0^{m},66$

La différence extrême a été de $1^{m},10$.

[2] Aucun compte n'a été tenu des pertes par infiltration.



En d'autres termes, le niveau du lac s'abaisse annuellement par l'évaporation de 1^{m},13 et quotidiennement de 0^{m},003. En réalité, l'évaporation journalière varie beaucoup au cours de l'année et elle est presque nulle pendant la saison pluvieuse. Il est probable que la majeure partie des pertes par évaporation se produit pendant les cinq mois qui sont : janvier, février, juin, juillet et août, et peut être quotidiennement évaluée pendant ces périodes à 0^{m},007.

De ce qui précède, il résulte que l'ensemble des calculs repose sur les données ci-après :

1° Superficie du lac et celle du bassin hydrologique évaluées d'après les cartes les plus récentes;

2° Moyenne annuelle des pluies, établie d'après un nombre limité d'informations;

3° Pour les quantités d'eau affluant au lac par ruissellement : coefficient généralement appliqué aux régions boisées; ce coefficent est discutable;

4° En dernier lieu, débit moyen du Nil Victoria calculé d'après une section mesurée et des vitesses effectivement constatées.

Dans ces conditions, il s'ensuit que les chiffres ci-dessus présentés peuvent être acceptés et utilisés tels quels, jusqu'à ce que des informations complémentaires, plus probantes, fassent connaître comment et dans quelle mesure il y aura lieu de les redresser. Peut-être alors, les rectifications reconnues nécessaires seront-elles considérables.

*
* *

Avant d'abandonner ce sujet, il est intéressant d'envisager quel serait le résultat de la clôture des chutes Ripon par un ouvrage régulateur, et du relèvement possible du niveau du Victoria Nyanza.



Le débit moyen du Nil est de 49.700.000 mètres cubes par 24 heures. Ce volume d'eau, s'il était retenu dans le lac, en relèverait théoriquement le plan de 0m,00072 par jour et de 0m,2628 par an. Il faudrait donc 1388 jours, soit 3 ans et 293 jours, pour en exhausser le niveau d'un mètre.

Ce calcul est basé sur la superficie actuelle du Victoria Nyanza qui s'étendrait fatalement en même temps que s'élèverait son niveau. La nappe liquide débordant, irait s'étaler sur de vastes étendues : terres basses et marais ; elle offrirait ainsi de plus grandes surfaces à l'action de l'évaporation. En réalité, l'opération serait infiniment plus longue. Simultanément et pendant la même période, le Nil Victoria serait absolument privé d'eau.



Le débit moyen du Nil est de 49.700.000 mètres cubes par 24 heures. Ce volume d'eau, s'il était retenu dans le lac, en relèverait théoriquement le plan de 0^{m},00072 par jour et de 0^{m},2628 par an. Il faudrait donc 1388 jours, soit 3 ans et 293 jours, pour en exhausser le niveau d'un mètre.

Ce calcul est basé sur la superficie actuelle du Victoria Nyanza qui s'étendrait fatalement en même temps que s'élèverait son niveau. La nappe liquide débordant, irait s'étaler sur de vastes étendues : terres basses et marais ; elle offrirait ainsi de plus grandes surfaces à l'action de l'évaporation. En réalité, l'opération serait infiniment plus longue. Simultanément et pendant la même période, le Nil Victoria serait absolument privé d'eau.

III

ENTRE LES LACS VICTORIA ET ALBERT EDOUARD.

Entre le Victoria Nyanza et l'Albert Edouard, la route des caravanes part de Bujaju (0° 13' lat. Nord) sur la rive occidentale du premier lac; elle passe par les postes de Masaka et de Mbarara, chefs-lieux respectifs des districts de Buddu et d'Ankoli, et aboutit à Kasinga à l'angle Nord-Est de l'Albert Edouard. Son parcours est de 298 kilomètres[1]. A Bujaju, le niveau général du plateau, qui s'élève en pente rapide dès le point de départ, domine de 40 mètres le niveau du lac. Bujaju même est une plaine herbeuse, entourée d'une ceinture boisée de 4 à 5 kilomètres de largeur, qui s'étend, parallèlement au Victoria Nyanza, sur une longueur de 110 kilomètres, entre les rivières Katonga, au Nord, et Ruizi, au Sud. Les broussailles sont épaisses dans les forêts où les arbres de haute taille sont en grand nombre; mille plantes grimpantes aux tons les plus variés les relient entre eux par de vertes guirlandes entremêlées de fleurs d'une inexprimable diversité de coloris. Les palmiers abondent et les fleurs sauvages sont innombrables. Parmi les ligneux, il en est un, l'*Erythrina Tomentosa*, que l'on rencontre, d'ailleurs, dans tout le Protectorat de l'Ouganda. Couverts de bouquets fleuris d'un rouge éclatant, ses massifs forment, avec les verdures plus sombres de la forêt, une opposition harmonieuse qui donne au paysage un ravissant aspect.

A l'Ouest de cette ceinture boisée, parallèlement au lac et

[1] Une route qui relie également Masaka à Entebbé, a été construite entre Masaka et Mbarara. Destinée principalement aux charrois, elle suit les pentes les plus faciles des montagnes. Plus courte, plus directe, la route des caravanes en emprunte parfois de plus raides. Toutes deux ont été faites au moyen de prestations en nature, fournies par les indigènes en substitution de l'impôt sur les huttes. Elles sont bien entretenues, notamment dans le district de Buddu.

orienté du Nord au Sud, s'étend, sur une longueur de 65 à 70 kilomètres, un marécage dont les eaux se déversent dans le Ruizi; il enserre un petit lac circulaire, le Nabu Gabu, de 7 à 8 kilomètres de diamètre. Hautes et épaisses au Sud du marécage, les herbes le sont moins dans sa partie Nord. A voir ces groupes de beaux arbres et de palmiers nains, on se croirait dans un parc. En continuant vers l'Ouest et au delà de la région marécageuse, le terrain s'élève et va former la crête de basses falaises basaltiques. Du Kagera au Katonga et presque exactement du Nord au Sud, ces hauteurs prolongent la grande faille en bordure sur la rive occidentale du Victoria Nyanza. A plus de 100 mètres au-dessus du niveau actuel du lac, on trouve, dans les falaises, des lits de graviers et l'on rapporte qu'il y existe des cavités creusées par l'action des eaux. A la superficie se montrent les affleurements d'une couche de grès semblable à celle dont l'existence est signalée dans les districts d'Ouganda et de Kavirondo. Le minerai de fer existe dans cette région, mais en quantité insuffisante pour être exploité. Par delà la chaîne de falaises, s'étend un vaste plateau ondulé parsemé d'arbres et broussailleux.

Très fertile, très peuplée, cette partie du Protectorat semble prospère. Les Bahimas, ses habitants, sont riches en bestiaux, qu'on voit cependant rarement, leurs bêtes étant cachées dans des pâturages éloignés [1]. Buddu n'est pas à proprement parler un village, en ce sens qu'au lieu d'être groupées, les habitations y sont éparpillées, çà et là, dans les bois, soit isolément, soit deux à deux; chacune d'elles est entourée d'un lopin de terre conquis sur la forêt et planté de patates douces et de bananiers. De forme circulaire et surmontées, telles que des ruches, d'une toiture dont le bord descend presque jusqu'à terre, ces huttes sont très soigneusement construites. Les parois en sont faites avec de l'herbe à éléphant et une haie de hautes plantes en ombrage l'entrée. Autour de la hutte, le terrain est déblayé sur une

[1] Les Bahimas forment pour ainsi dire l'aristocratie indigène du Protectorat de l'Ouganda. Leur nom est probablement dérivé de celui de *bahême*, ou bétail, en arabe.



III

ENTRE LES LACS VICTORIA ET ALBERT EDOUARD.

Entre le Victoria Nyanza et l'Albert Edouard, la route des caravanes part de Bujaju (0° 13' lat. Nord) sur la rive occidentale du premier lac ; elle passe par les postes de Masaka et de Mbarara, chefs-lieux respectifs des districts de Buddu et d'Ankoli, et aboutit à Kasinga à l'angle Nord-Est de l'Albert Edouard. Son parcours est de 298 kilomètres[1]. A Bujaju, le niveau général du plateau, qui s'élève en pente rapide dès le point de départ, domine de 40 mètres le niveau du lac. Bujaju même est une plaine herbeuse, entourée d'une ceinture boisée de 4 à 5 kilomètres de largeur, qui s'étend, parallèlement au Victoria Nyanza, sur une longueur de 110 kilomètres, entre les rivières Katonga, au Nord, et Ruizi, au Sud. Les broussailles sont épaisses dans les forêts où les arbres de haute taille sont en grand nombre ; mille plantes grimpantes aux tons les plus variés les relient entre eux par de vertes guirlandes entremêlées de fleurs d'une inexprimable diversité de coloris. Les palmiers abondent et les fleurs sauvages sont innombrables. Parmi les ligneux, il en est un, l'*Erythrina Tomentosa*, que l'on rencontre, d'ailleurs, dans tout le Protectorat de l'Ouganda. Couverts de bouquets fleuris d'un rouge éclatant, ses massifs forment, avec les verdures plus sombres de la forêt, une opposition harmonieuse qui donne au paysage un ravissant aspect.

A l'Ouest de cette ceinture boisée, parallèlement au lac et

[1] Une route qui relie également Masaka à Entebbé, a été construite entre Masaka et Mbarara. Destinée principalement aux charrois, elle suit les pentes les plus faciles des montagnes. Plus courte, plus directe, la route des caravanes en emprunte parfois de plus raides. Toutes deux ont été faites au moyen de prestations en nature, fournies par les indigènes en substitution de l'impôt sur les huttes. Elles sont bien entretenues, notamment dans le district de Buddu.



orienté du Nord au Sud, s'étend, sur une longueur de 65 à 70 kilomètres, un marécage dont les eaux se déversent dans le Ruizi; il enserre un petit lac circulaire, le Nabu Gabu, de 7 à 8 kilomètres de diamètre. Hautes et épaisses au Sud du marécage, les herbes le sont moins dans sa partie Nord. A voir ces groupes de beaux arbres et de palmiers nains, on se croirait dans un parc. En continuant vers l'Ouest et au delà de la région marécageuse, le terrain s'élève et va former la crête de basses falaises basaltiques. Du Kagera au Katonga et presque exactement du Nord au Sud, ces hauteurs prolongent la grande faille en bordure sur la rive occidentale du Victoria Nyanza. A plus de 100 mètres au-dessus du niveau actuel du lac, on trouve, dans les falaises, des lits de graviers et l'on rapporte qu'il y existe des cavités creusées par l'action des eaux. A la superficie se montrent les affleurements d'une couche de grès semblable à celle dont l'existence est signalée dans les districts d'Ouganda et de Kavirondo. Le minerai de fer existe dans cette région, mais en quantité insuffisante pour être exploité. Par delà la chaîne de falaises, s'étend un vaste plateau ondulé parsemé d'arbres et broussailleux.

Très fertile, très peuplée, cette partie du Protectorat semble prospère. Les Bahimas, ses habitants, sont riches en bestiaux, qu'on voit cependant rarement, leurs bêtes étant cachées dans des pâturages éloignés [1]. Buddu n'est pas à proprement parler un village, en ce sens qu'au lieu d'être groupées, les habitations y sont éparpillées, çà et là, dans les bois, soit isolément, soit deux à deux; chacune d'elles est entourée d'un lopin de terre conquis sur la forêt et planté de patates douces et de bananiers. De forme circulaire et surmontées, telles que des ruches, d'une toiture dont le bord descend presque jusqu'à terre, ces huttes sont très soigneusement construites. Les parois en sont faites avec de l'herbe à éléphant et une haie de hautes plantes en ombrage l'entrée. Autour de la hutte, le terrain est déblayé sur une

[1] Les Bahimas forment pour ainsi dire l'aristocratie indigène du Protectorat de l'Ouganda. Leur nom est probablement dérivé de celui de *behême*, ou bétail, en arabe.



aire considérable. Bien que fort noirs, les habitants de Buddu n'ont pas le type négroïde très prononcé. Certains ont le visage ovale et les traits réguliers; tous sont vêtus. Près des deux tiers ont embrassé le christianisme et sont en majorité catholiques, le reste est protestant avec une infime minorité de musulmans[1]. La plupart des femmes et quelques hommes portent au cou une chaîne ornée d'une croix.

A l'Ouest du plateau, la contrée a l'aspect qui caractérise spécialement l'Ouganda, celui d'une gigantesque montagne russe: hauteurs et vallons vont se succédant à l'infini. Entre chaque sommet gît une dépression à fond marécageux variant, en étendue, entre trois et quatre kilomètres. L'ambatch et le papyrus, entrelacés de plantes grimpantes pourprées, y croissent à profusion, et de magnifiques nénufars couvrent généralement la surface des eaux. Les vallons sont traversés par des passerelles fort ingénieusement établies : sur des pieux enfoncés dans la vase et espacés pour le passage de l'eau, est posé un lit de fascines de broussailles recouvert de solives; sur les solives une couche d'argile et de sable constitue un passage praticable. Les montagnes basses et arrondies, sont buissonneuses avec des bananeraies sur les pentes. Quelques rares collines ont la forme tabulaire; mais, dans la plupart des cas, au point culminant de l'ascension succède immédiatement la descente. Ces accidents de terrain rendent le voyage à travers l'Ouganda fatigant pour le voyageur et extrêmement pénible pour les porteurs.

A 30 kilomètres de Bujaju, on atteint Musaka ; ce poste est doté d'un fortin établi au sommet d'un plateau élevé de 300 mètres environ au-dessus du niveau du Victoria Nyanza. Entouré d'un fossé profond et d'un retranchement en terre, le petit fort abrite les bureaux du Gouvernement et la résidence du percepteur anglais. Composée d'un détachement des Uganda-Rifles et d'une police militaire, la garnison est installée plus bas,

[1] Ceci ne s'applique pas aux Bahimas, qui se convertissent rarement tant au Christianisme qu'à l'Islamisme.



sur le versant Ouest de la colline. Du fort et dans toutes les directions on jouit de pittoresques aperçus. Séparées par le dédale des marais gisant dans le creux des vallées, les montagnes aux sommets mamelonnés vont en se profilant jusqu'à perte de vue.

Entre Musaka et Mbarara, à 10 kilomètres à l'Ouest du premier point, la route traverse une chaîne de collines. Puis le terrain se relève et les montagnes se font plus hautes que celles de l'Est ; elles constituent le second degré des gradins qui se succèdent depuis le lac Victoria Nyanza. Les vallées sont aussi plus larges, les cultures plus rares et l'aspect général du paysage plus sauvage. A Kiboyo, à 49 kilomètres du lac Victoria, le sol plat est plus élevé et par conséquent moins marécageux. De distance en distance on rencontre une descente et une montée également rapides. Mais, en général, le plateau s'étend en séries de dunes ondulées et broussailleuses avec, çà et là, quelques arbres. Les fleurs jaunes des jeunes mimosas ressemblent à distance à des genêts fleuris ; n'étaient les nombreuses fourmilières, le paysage rappellerait singulièrement les landes écossaises : les habitants sont clairsemés et, sauf quelques bananeraies, les cultures sont rares. Le bétail, s'il y en a, ne s'aperçoit nulle part. Seuls quelques maigres troupeaux de chèvres se font voir de loin en loin. Les affleurements gréseux se montrent partout ; le fond des marais est sablonneux et les montagnes sont couvertes d'une couche de terre rouge d'origine volcanique. A Imbrezi, à 67 kilomètres du lac, surgissent, à nouveau, des montagnes, mais aux pentes plus accentuées et plus abruptes. De la surface du sol et du flanc des collines émergent de toutes parts des rochers de gneiss, principalement, et de quartz. Dans les vallées, les hautes herbes se sont substituées aux papyrus ; les marais y ont une étendue plus considérable. L'acacia et l'euphorbe sont les seules végétations ligneuses de ces régions [1].

[1] Les acacias sont ici rabougris. Un parasite d'apparence laineuse en détruit un grand nombre.



Nombreuses et variées sont les fleurs sauvages d'une remarquable beauté. Il en est une, notamment, de même forme que la guimauve et de multiples nuances : orange, rose, jaune, pourpre et blanche ; une autre, énorme, de la famille des caducées, au calice d'un rouge éclatant, atteint deux mètres et demi de hauteur. Une troisième, très commune, s'épanouit, vermeille, à l'extrémité d'une tige couverte de bulbes espacées et épineuses. Le tout forme un admirable coloris de délicieuse fraîcheur.

A 93 kilomètres du lac Victoria, près de Marango et, au Nord de cette localité, s'élève une montagne dénudée haute de 1.400 mètres au-dessus du niveau de la mer. A l'Ouest, de larges vallées s'étendent entre d'autres chaînes et au loin les couleurs s'estompent en de ravissantes nuances d'azur et de pourpre. Plus près, les houppes dorées de mimosas se détachent et font un contraste harmonieux avec le vert foncé du feuillage et la teinte plus claire de l'herbe épaisse et rase. Les vallées encerclent de vastes marais qui s'épanchent, au Sud, dans le lac Kachera. Les collines et les ravines sont fortement boisées. La région est très peuplée. A 9 ou 10 kilomètres plus à l'Ouest, l'aspect général du pays avoisinant la route subit une nouvelle transformation ; les montagnes sont plus basses. Dans les vallées plus larges et traversées de cours d'eau boueux, coulant tous au Sud, les fonds marécageux sont peuplés de fourmilières, de grandes herbes et de mimosas. De loin en loin, une cime rocheuse se détache des hautes chaînes en bordure sur chaque rive.

Au kilomètre 110, une rivière marécageuse délimite les districts de Buddu et d'Ankoli, ainsi qu'il appert de l'écriteau accoté sur la route. Cinq kilomètres plus loin, on arrive au camp de Nsongi, situé sur un plateau entouré de trois côtés par de basses collines. Au Sud, s'étend une large vallée que la saison des pluies transforme en immense marécage. La rareté de l'eau pendant la période sèche, force les habitants à émigrer avec leur bétail [1]. Partout dans les forêts, se relèvent la foulée des éléphants et leurs innom-

[1] L'eau à Nsongi provient des marais. Elle est noire et nauséabonde.



brables déprédations : de grands arbres abattus sont brisés à ras de terre ; d'autres déracinés et jetés çà et là ont encore leurs branches garnies de feuilles.

Sur les 40 kilomètres suivants, le paysage monotone est rien moins qu'intéressant. Des hauteurs peu boisées, des marais pleins de roseaux que traverse une rivière paresseuse, au lit obstrué de hautes herbes, tels sont les aperçus qui se succèdent avec une désespérante régularité. Composé de sable et d'argile noire, le sol gras des dépressions marécageuses devient très glissant en temps de pluie.

A 150 kilomètres du lac Victoria, l'aspect de la région se transforme à la grande satisfaction du voyageur. Les collines se relevant, ressemblent davantage à des montagnes que celles rencontrées depuis le départ du lac. Elles ne portent aucune végétation arborescente et sont seulement couvertes de hautes herbes. Les vallées sont pleines de bois touffus; mais, sur cette partie de la route, le manque d'eau, en saison sèche, ne laisse pas de créer de sérieuses difficultés. A quelques kilomètres plus loin, les bananeraies font de nouveau leur apparition sur le versant des collines, et les monts Ruimpara qui forment la limite Nord de la vallée du Kagéra, se profilent à l'extrême Sud.

Après une longue et rapide ascension et une descente vers une autre vallée, on atteint la colline sur le plateau de laquelle est situé Mbarara, chef-lieu du district d'Ankoli. Ce poste a été construit à l'altitude de 1.600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Distante de 178 kilomètres de la rive occidentale du Victoria Nyanza, cette localité, très jolie, arrangée et entretenue avec goût, possède de bonnes routes bordées d'arbres. Soigneusement construits au milieu de leurs grands enclos, les bungalows sont confortables. Mbarara est de beaucoup la station la plus agréable et la plus civilisée de tout le Protectorat de l'Ouganda, celle d'Entebbé exceptée. Le fort et les magasins militaires occupent le point culminant de la colline. Un peu plus loin sont les logements et les bureaux civils. Plus bas sont les



fortifications. Les quartiers de la police, l'hôpital et la prison ont été installés sur une autre colline.

Le personnel anglais se compose d'un percepteur-adjoint, d'un médecin et de deux officiers commandant les troupes. La garnison comprend 180 Soudanais et 70 Waganda, formant deux compagnies de l'Uganda-Rifles et 100 hommes de police.

Le Ruizi coule dans une gorge profonde éloignée d'environ 800 mètres des habitations. La campagne environnante est sans arbres, d'où difficulté de se procurer du bois de construction ou de chauffage. Du sommet de la colline de Mbarara et par un temps clair, le panorama qui se déroule sous les yeux du spectateur charmé est vraiment grandiose. Au Sud et à une distance variant entre 16 et 19 kilomètres, les monts Ruimpara bornent l'horizon. Cette chaîne dont quelques pics s'élèvent jusqu'à 2.000 mètres au-dessus du niveau de la mer, s'étend presque directement de l'Est à l'Ouest, sur peut-être plus de 70 kilomètres. Encore plus au Sud, coule la rivière Kagéra [1]. Nonobstant leur éloignement, quand l'air est exceptionnellement limpide, les monts Ruenzori sont visibles au Nord-Ouest. Les sommets des collines ondulent dans toutes les directions. Toutefois, il est malheureusement rare, en dehors des jours sereins, de jouir de cette perspective vaste et belle. Pendant la saison sèche, lors du brûlis des herbes, l'air est surchauffé par les incendies et, sur toute l'étendue de la région, l'atmosphère est obscurcie.

Autour de Mbarara et jusqu'à une certaine distance, la campagne est bien cultivée ; on y récolte principalement la patate douce et la térébinthe, pour l'alimentation de la garnison. Sur la colline, distante de 1.500 mètres de la station, dont le palais du Roi d'Ankoli occupe le sommet, la culture du bananier occupe des superficies considérables [2]. La demeure royale se compose d'une grande hutte, recouverte de chaume, enclose dans une

[1] En son point le plus proche, cette rivière n'est pas à plus de 50 kilomètres de Mbarara, en direction Sud.

[2] Toute culture cesse à quelques kilomètres à l'Ouest du Palais.



enceinte de hauts roseaux avec d'autres cabanes plus petites réservées aux femmes du monarque et à sa suite. Le roi, jeune homme de 19 ans, est un Bahima pur, de taille exceptionnelle — six pieds six pouces. En dépit de son teint très noir, ses traits sont réguliers et sa physionomie plutôt agréable. Coiffé d'un bonnet blanc, il est vêtu d'une longue robe de même couleur et d'un paletot de fabrication européenne. Les bâtiments et l'église de la Mission Anglicane sont situés à la partie inférieure de la même colline. Sur une hauteur adjacente, se trouvent ceux de la Mission Catholique. Mbarara est considérée comme une des localités les plus saines du Protectorat. La moyenne maximum de la température y est de 81° F. et le miminum de 50° F. La première saison de pluies commence vers la mi-septembre et dure jusque fin novembre. En hiver, son climat est délicieux.

Procédant de Mbarara pour se diriger, toujours à l'Ouest, vers le lac Albert Edouard, et après avoir descendu les collines, on traverse, à 1.400 mètres au-dessus du niveau de la mer, un vaste plateau généralement ouvert et uniforme. De gracieuses élévations en émergent et au-dessus des herbes hautes de $0^m,70$, s'aperçoivent, de loin en loin, de nombreuses fourmilières. Le sol, de formation volcanique selon toute apparence, est argileux dans les dépressions marécageuses. Le plateau est limité, au Sud, par les monts Ruimpara, au pied desquels coule le Ruizi. Cette haute plaine est sillonnée de plusieurs cours d'eau, l'un de 40 mètres de largeur et de 10 de profondeur. Tous vont porter au Ruizi leur courant ralenti par les papyrus et les roseaux dont leur lit est encombré. Le plateau se termine à 190 kilomètres du lac Victoria; la plaine est barrée à l'Ouest par une colline, au sommet arrondi, d'environ 200 mètres. En ce point, le terrain se relève brusquement; on y rencontre le camp de Rusasa d'où se découvrent, dans le lointain, les montagnes qui enclosent à l'Est le bassin du lac Albert Edouard. Au Nord et beaucoup plus près, se dégage nettement la masse carrée des monts Chinyeni. Au kilomètre 203, on traverse le Koja, tributaire du Ruizi, qui prend



sa source dans les collines du Nord. Cette rivière s'est creusé un chenal de 103 mètres de largeur et de 2 mètres de profondeur. En février 1903, l'eau mesurait 1 mètre de profondeur; son courant, obstrué par des roseaux, était presque nul.

Entre Rusasa et Kaniamatabara (kilom. 236), la route franchit plusieurs crêtes de faible hauteur, la plupart orientées du Nord au Sud. L'aspect général de la région se transforme complètement : les vallées sont étroites et profondes ; les collines ou, plus exactement, les montagnes hautes et rocheuses, ont leurs pentes inférieures bien cultivées et leurs sommets dénudés. Le camp de Kaniamatabara est situé sur un petit plateau, à 1.700 mètres au-dessus du niveau de la mer. De cette hauteur, le point de vue est magnifique. Au Nord-Est, l'arrière-plan est constitué par le Chinyeni, longue montagne tabulaire, dont l'altitude est de 2.500 mètres et dont le flanc Sud est escarpé et nu. Entre cette élévation et le plateau, le regard plonge dans une grande vallée couverte de beaux arbres. Au Sud-Ouest, une autre dépression est close par deux collines de forme conique. L'eau, rare au camp, doit y être apportée de fort loin. L'ornithologie de cette région, très riche, comprend de nombreuses variétés d'oiseaux; il en est une dont la tête, la gorge et la queue sont d'un rouge écarlate et les ailes noires; une autre a la tête et le dos noirs et la gorge orangée.

A l'Ouest de Kaniamatabara commence la chaîne qui va jusqu'à l'endroit où naît l'escarpement Est de la *vallée Albertine* [1]. Cette partie de la route comporte des montées longues et raides et des descentes non moins ardues, très pénibles pour les porteurs. Les accidents de terrain et les hauteurs, généralement orientées au Sud et difficiles à gravir, se succèdent sans cesse ; ils occupent presque tout l'espace compris entre ce point et la vallée du lac Albert Edouard. Au Nord, les collines vont finalement se souder

[1] La rivière Kankedi traverse la route, à 1 kilomètre de Kaniamatabara. Ce cours d'eau marécageux contourne la pente Ouest du Chenyeni et se jette dans le Ruizi. Son chenal, de 94 mètres de large et de $2^{m},50$ de profondeur, est obstrué de papyrus.



aux hautes cimes qui, coupant le plateau situé entre Doro et Unyoro, séparent le bassin du lac Victoria de celui de l'Albert Edouard. Au Sud, elles rejoignent la chaîne qui se dresse au Nord du lac Kiyu.

Entre Mbarara et le lac Albert Nyanza et à 229 kilomètres du Victoria Nyanza, la route franchit la ligne de partage à 2.000 mètres au-dessus du niveau de la mer [1]. A cette altitude, la perspective splendide est d'une incomparable magnificence que ne surpassent ni les Alpes ni l'Hymalaya. Des rangées de montagnes, plus hautes, à l'Est et à l'Ouest, vont étageant dans toutes les directions leurs cimes juxtaposées. Leurs flancs sont entaillés de grands ravins plongeant dans de profondes dépressions. Sur ces pentes couvertes d'épaisses herbes sauvages, surgissent des blocs de quartz et de basalte de formes fantastiques. Parmi les fleurs, qui abondent, il en est une curieuse de forme et de couleur, mesurant jusqu'à cinq pouces de diamètre et ressemblant quelque peu à une gigantesque marguerite. Dans les vallées, quelques rares cultures ; sur les grandes hauteurs, pour ainsi dire dénudées, la température est délicieuse ; malgré l'ardent soleil, on s'y sent vigoureux et dispos.

A l'aurore et alors que les collines les plus proches sont encore dans l'ombre, si, du plateau inférieur et se tournant vers l'Est, on contemple le paysage, on voit les plaines et les montagnes de Ruimpara émerger des vapeurs matinales et s'illuminer des clartés du soleil levant : en cet instant, le coup d'œil est merveilleux, féerique.

La route conduisant au lac Albert Edouard serpente au pied des montagnes en une série d'ascensions et de descentes. A 3 kilomètres du faîte de partage et au bas d'une pente rapide de 300 mètres, on franchit le Kayangi, rivière coulant du Nord au Sud. Son chenal a 49 mètres de large et 3 de profondeur. Pendant la saison sèche, ses eaux de nuance ambre clair n'ont que

[1] Les montagnes les plus hautes s'élèveraient, dit-on, à 2.700 mètres au-dessus du niveau de la mer.



0^{m},60 de hauteur. Les roseaux et les papyrus l'encombrent et le ralentissent. Au delà de ce cours d'eau, dans la traversée des vallées, les rampes deviennent de plus en plus fortes; il en est ayant moins de 1 sur 1, et nombreuses sont les plus raides. Les malheureux porteurs sont fréquemment obligés de se laisser glisser avec leurs fardeaux sur ces déclivités.

Au 239e kilomètre du Victoria Nyanza on atteint la ligne de partage des deux bassins hydrologiques. Le drainage de l'Est va au Ruizi, et celui de l'Ouest aux tributaires du Katonga. Plus loin, les courants cessent d'aller du Nord au Sud et prennent une direction opposée. La descente redevient normale et à deux kilomètres plus loin, on effectue le passage du Walaga, rivière claire et rapide de 12 mètres de large et de 0^{m},30 de profondeur. A l'Ouest de cette rivière, la route zigzagant entre une série de plateaux élevés, enserrés entre de hautes montagnes, ne gravit que ceux impossibles à éviter: la marche devient ainsi moins laborieuse. Cependant certaines des nombreuses dépressions traversées par des cours d'eau restent toujours difficiles à franchir. Généralement moins escarpées que celles avoisinant le faîte de partage, les pentes sont revêtues de forêts où abondent les beaux arbres : le *Piptodinia*, notamment, remarquable par son port élevé, ses arceaux de feuillage et les fleurs brunes dont il est couronné. Les nombreuses variétés de fleurs sauvages qui croissent dans cette région sont partout d'une rare beauté. Dominant parfois les hautes herbes, il en est qui atteignent 1^{m},75. Le mélange et la variété des couleurs sont vraiment extraordinaires. Mais, particularités des plus remarquables, signalées dans l'œuvre récente de Sir Harry Johnstone, les fleurs de nuance bleue brillent par leur absence [1]. Certaines, au calice blanc-lilas, ressemblent à l'aconit, d'autres à des marguerites jaunes; d'autres encore ont la nuance du *souci*. Une autre variété se rapproche de l'héliotrope. La grande fleur blanche, déjà mentionnée, et

[1] *Uganda Protectorate*, Londres, 1902.

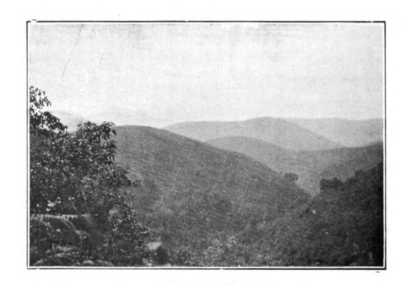


les clochettes écarlates de l'*Erythrina Tomentosa* sont partout abondantes.

Au kilomètre 257, après avoir dépassé le petit plateau de Kisara et à 16 ou 18 kilomètres de la route, les monts Kibasi se profilent, en direction Nord-Ouest, jusqu'aux limites de l'horizon. Leurs sommets sont tabulaires et leurs flancs occidentaux à pic ; ils sont séparés de Kisara par des collines herbeuses de faible hauteur aux sommets coniques ou arrondis. Au Nord-Ouest se dressent deux pitons en forme de pains de sucre. Plus près et semblable à un parc où la fougère remplacerait le gazon, la campagne est ouverte et accidentée, avec des groupes d'arbres superbes. Au nombre des plus remarquables, il en est au splendide feuillage vert sombre, pour les premières frondaisons, clair et presque blanc pour les plus nouvelles; à distance, ils semblent poudrés de givre ou couverts de neige.

Plus loin, les bois sont plus épais et plus étendus, et la route qui serpente, toujours en direction Ouest, à travers cette belle contrée, s'approche jusqu'à 3 kilomètres des monts Kibasi.

Au kilomètre 254 du Victoria Nyanza, on rencontre la longue bande forestière qui, à la limite orientale de la *vallée Albertine d'affaissement*, longe les falaises de la grande faille; elle s'étend au Sud, sans solution de continuité, sur plusieurs centaines de kilomètres et jusqu'aux approches du lac Victoria Nyanza. D'un développement considérable, en direction Nord, la forêt n'a pas, à l'Est et à l'Ouest, plus de 5 à 6 kilomètres de largeur. A son extrémité Nord, elle n'en mesure que 3 ou 4. Cette ceinture boisée est néanmoins extrêmement touffue et possède, en sa luxuriance, tous les traits caractéristiques de l'immense forêt du Congo, qui borde la rive Ouest du Semliki. Grands et droits, les arbres se dressent tels que les piliers d'une immense cathédrale où de moindres troncs constitueraient les arceaux. La similitude s'accentue de la pénombre solennelle régnant sous les mille voûtes formées par l'inextricable fouilli de l'entrecroisement des branches. A ces géants sylvestres et



DISTRICT D'ANKOLI.
Montagnes formant les limites Est de la Vallée Albertine.

comme de puissants câbles, une multitude indescriptible, inouïe de lianes grimpantes, fortes, contournées, tordues, se suspendent en festons fantastiques et en guirlandes fleuries. Semblables à de monstrueux pythons, leurs masses enchevêtrées et étouffantes atrophient d'abord, et étreignent mortellement ensuite ces colosses forestiers. Naguère majestueux et puissants, ce ne sont bientôt plus que masses spongieuses revêtues d'écorce. De ces gigantesques spécimens de la végétation équatoriale plusieurs fois centenaires, divers sont remarquables par leur taille et leur énorme circonférence. Il en est un, aux feuilles roses tirant sur le brun, de toute beauté. Un autre également superbe ressemble à un grand maronnier. Hauts et touffus, une espèce énorme de chardon et un arbrisseau à feuilles semblables à celles du tabac, sont très communs dans les broussailles.

Quel contraste entre la lumière éclatante des parties découvertes et la forêt obscure où le sous-bois est presque ténébreux. Partout où les rayons du soleil percent la voûte de feuillage, les clairières s'illuminent des flots vert-tendre de lueurs fugitives, irrisant les feuilles humides et poudroyant parmi les ramures. Toutes les parties restées dans l'ombre en paraissent plus sombres et plus tristes. Morne, accablant et lugubre, tel doit être, pendant la saison des pluies, le séjour sous ce couvert lourd et humide, où nulle rumeur n'arrive plus à l'oreille. Nulle trace d'animal, nul ramage d'oiseau : le silence profond, absolu n'est de loin en loin interrompu que par le gazouillement des eaux limpides de quelques ruisseaux bondissant sur leurs lits rocailleux ou tombant de quelque cascade [1].

La chaîne de Kibasi barre la *vallée d'affaissement* à son extrémité Nord, non loin du point où la route parcourue traverse les contreforts de ces montagnes. En ce point, la montée verticale, d'environ 100 mètres, ressemble plutôt à un escalier qu'à une

[1] Un de ces courants, le Nillia Mama, a 12 mètres de large. Pendant la saison sèche, sa profondeur n'est que de quelques centimètres.



route. De grosses racines qui la traversent à fleur de terre accentuent encore cette similitude.

La forêt prend fin au kilomètre 257. Après une montée rapide, la route franchit un éperon qui se détache du Kibasi et s'avance quelque peu au Nord-Ouest, parallèlement à la chaîne principale. Entre les deux, une profonde vallée, en amphithéâtre, large de 5 à 6 kilomètres, occupe l'énorme cratère d'un volcan éteint. On a donné le nom de Kisangua aux montagnes qui la bordent à l'Ouest ; c'est en sa partie centrale que se dressent les deux pitons en forme de pain de sucre, dont il a été fait mention plus haut. Des rochers escarpés s'élèvent un peu partout sur le pourtour de cette vallée volcanique, et y constituent une série de précipices. Entièrement cerné par une muraille rocheuse, le paysage est sauvage et désolé. Au fond du cratère et en sa partie Nord, dort un petit lac connu sous le nom de Kogoto ; le reste est couvert d'herbes épaisses parsemées de quelques rares bouquets d'arbres[1]. La masse rocheuse du Kisangua, qui baigne son pied dans les eaux du lac, est à pic du sommet à la base ; il forme ainsi un précipice de plusieurs centaines de mètres. A l'opposé, un promontoire escarpé, prolongement de la chaîne du Kibasi, s'avance presque jusqu'au Kogoto. Au Nord, le bord le moins élevé du cratère domine seulement de 100 mètres le niveau du lac, dont les rives étroites sont fortement boisées et portent de nombreux bouquets de palmiers. Les montagnes de l'arrière-plan, la végétation et les palmiers du rivage se réfléchissent comme dans un miroir, à la surface calme et unie des eaux lacustres.

Au kilomètre 267, la chaîne Kibasi se termine en une falaise haute et escarpée. De ce point, part une vallée large et longue de plusieurs kilomètres et encaissée entre deux montagnes de faible élévation. Elle est plantée de nombreuses bananeraies, et envahie en d'autres points par des herbes hautes de 4 à 5 mètres. Au delà on rencontre, enserré entre des falaises de 40 à

[1] Certains de ces arbres ont un parasite végétal dont les grandes feuilles ressemblent exactement à celles d'un chou.





LAC CRATÈRE.

50 mètres, un deuxième cratère, dont la cuvette est occupée par un lac de moindre étendue que le Kogoto. D'autres cratères presque contigus se montrent encore, dans toutes les directions, à l'Ouest de ce point. La route serpente entre les volcans éteints de ces étranges vallées ; là où elle franchit des crêtes hautes et étroites, ce n'est plus qu'une piste de quelques mètres de largeur. Nombre de ces cratères affectent la forme d'une cavité circulaire de 300 mètres de profondeur. Les autres, au fond desquels dort parfois un charmant petit lac, ont des parois surplombantes et ressemblent à des cônes renversés [1]. D'autres encore ont leurs pentes plantées de bananiers. Contemplées de 200 mètres de hauteur, le curieux aspect de ces plantations fait songer à de vastes champs de fraisiers. Dans ces parages, les collines, de formes irrégulières, sauvages, sont nues, pleines de rochers escarpés et de précipices. Ce paysage unique est, jusqu'à perte de vue, ponctué de semblables cratères groupés, pour ainsi dire, aussi régulièrement que les cellules d'un gigantesque rayon de miel.

On atteint la crête de l'escarpement à 275 kilomètres de Bujaju. De ce point on domine de 50 mètres la grande *vallée d'affaissement* qui se développe sous les yeux du voyageur. Au Nord, se distingue nettement la masse du Ruenzori.

Le village de Hichwamba est situé au bord de l'escarpement et au milieu de vastes bananeraies. Là où commence la descente, le sentier, très raide, se dessine sur les falaises de la faille orientale [2]. Etabli sur un petit plateau formé par l'effondrement d'un des flancs escarpés, le poste de Mkorotoveza domine de 100 mètres le fond d'une vallée [3]. Le Kiambura, petite rivière qui prend sa source au-dessous du poste, la traverse en direction Nord-Ouest et va se jeter dans le lac Duéru. La température est à Mkorotoveza beaucoup plus élevée qu'au sommet des montagnes avoisinantes; l'air y est humide et étouffant [4]. Du plateau on accède facilement à la

[1] Aucun de ces étangs lacustres ne possède de déversoir.
[2] Les couches de cette faille s'inclinent toutes suivant un angle de 60°.
[3] Des dépôts lacustres existent partout sur ce plateau.
[4] Le 12 février 1903, à 4 heures p.m., la température était de 80° Far.

vallée qui est marécageuse, pleine de hautes herbes, avec de nombreuses fourmilières.

Au kilomètre 280, on franchit un bras du Kiambura large de 30 mètres et peu profond. Le cours de cette rivière, qui se dirige vers le Nord, est nettement dessiné par les buissons et les palmiers nains qui revêtent chacun de ses bords. Plus loin s'étend une plaine alluviale creusée de légères dépressions ayant environ deux mètres de profondeur et parfois 600 mètres de largeur. Couverte d'herbe rase et parsemée de buissons, cette plaine est coupée, au kilomètre 280, par une bande de forêts rabougries, d'une certaine étendue allant du Nord au Sud.

Aux approches du Kasinga, la contrée empruntant les différents niveaux autrefois atteints par le lac Albert Edouard, s'accidente de nombreuses hauteurs et de dépressions. Les baies et promontoires comportent une série de terrasses étagées, indices certains de la retraite graduelle des eaux. Leur ancienne position est distinctement visible sur les élévations qui s'étendent au Nord et au Sud. Au kilomètre 296, une ligne nettement marquée indique l'altitude qu'atteignaient autrefois les eaux lacustres. Entre cette ligne et le niveau actuel, l'écart est de 25 mètres. Partout gisent de petits coquillages et d'autres dépôts lacustres. Quelques euphorbes se dressent çà et là dans la plaine. En arrière, c'est-à-dire à l'Est, la grande faille se dessine nettement sur le flanc des montagnes et l'on distingue divers longs pics s'élançant dans l'espace. La route de Mbarara les traverse, en un point, le moins élevé de ceux qui se rencontrent sur une grande distance, soit au Nord soit au Sud. Au delà du kilomètre 296, le niveau de la vallée s'élève doucement jusqu'au plateau sur lequel est situé Kasinga. Constituée par de nombreuses huttes disséminées autour d'une église, à laquelle son toit de chaume et ses murs en torchis donnent une singulière apparence, cette localité ressemble plus à un village que toutes les autres agglomérations rencontrées depuis le départ d'Entebbé. De forme circulaire, les huttes sont construites en roseaux ; toutes sont



entourées d'une haie d'euphorbes et d'épines, épaisse de 1 mètre et haute de 1 m. 25.

A Kasinga, la température varie, en février, entre 60 et 90 degrés Farenheit. Le climat y est alors sec et agréable.

Sauf pendant la saison sèche, le rivage de l'Albert Edouard est couvert d'une brume épaisse ; la distance qui le sépare de Bujaju, sur le Victoria Nyanza, est de 299 kilomètres.

(*A suivre.*)

VIIe Série. — Numéro 6.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE :

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1910



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

VIIe Série. — N° 6.

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1910



SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

SOUS LE PATRONAGE DE

SON ALTESSE LE KHÉDIVE

Présidents honoraires :

Dr Prof. Georges SCHWEINFURTH.
S.E. Sir Reginald WINGATE PACHA, Gouverneur Général du Soudan.

Président :

S. E. O. ABBATE PACHA, Médecin consultant de S. A. le Khédive.

Vice-Présidents :

S. E. HUSSEIN FAKHRY PACHA, ancien Ministre.
S. E. BOGHOS PACHA NUBAR.

Contrôleur des Comptes :

S. E. BOINET PACHA, Secrétaire Général au Ministère des Travaux Publics.

Secrétaire Général :

Dr Frédéric BONOLA BEY, Avocat.

Secrétaires adjoints :

Ahmed ZÉKI BEY, Secrétaire du Conseil des Ministres.
R. FOURTAU, Ingénieur.

Commission Centrale :

S. E. le Sénateur J. ADAMOLI, Commissaire à la Caisse de la Dette Publique.
André BIRCHER, Négociant.
Adolphe CATTAOUI, Avocat.
Ibrahim HELBAOUI BEY, Avocat.
Ernst KLIPPEL, Architecte aux Wakfs.
Mohammed MAGDI BEY, Conseiller à la Cour d'Appel Indigène.
E. MANUSARDI, Avocat.
O. VON MOHL, Commissaire à la Caisse de la Dette Publique.
Dr J.-B. PIOT BEY, Vétérinaire en chef des Domaines de l'État.
S.E. IDRIS BEY RAGHEB.
Sir W. WILLCOCKS, K. C. M. G., Hydrologue.

Le Président et le Secrétaire Général sont nommés par S. A. le Khédive.
Les autres membres ont été élus à l'Assemblée Générale du 25 avril 1908.



TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES PLANCHES



NOTES

L'orthographe adoptée par les auteurs anglais, pour les mots et les noms indigènes, a été respectée dans *Le Haut Nil et son Bassin;* cette orthographe est celle sanctionnée par la Société Royale de Géographie de Londres.

Toutes les consonnes, «ñ» excepté, ont le son qui leur est donné dans la langue anglaise; les voyelles doivent être prononcées comme dans la langue italienne.

N.D.T.

Pour les positions géographiques des localités comprises dans ce bulletin, consulter les feuilles 92 F — 85 X et 86 S de la *Map of Africa* 1 : 250.000 publiées en 1909 par le W.O.G.S. Section Géographique de Londres, sous les sous-titres *Uganda-Congo Commission* 1906-1908.

N.D.R.

Les limites entre l'Etat du Congo et l'Uganda Protectorate sont le sujet de pourparlers entre le Gouvernement de S.M. Britannique et de la Belgique, qui envoyèrent sur lieux la Commission susdite sous les ordres du Major Bright, anglais, et du Capitaine Bastien, belge.

N.D.R.



LE HAUT NIL ET SON BASSIN

Par Sir WILLIAM E. GARSTIN,
ancien Conseiller du Ministère des Travaux Publics d'Egypte.

Version française par A. CHÉLU BEY,
ancien Ingénieur en Chef du Soudan Egyptien (suite) *.

IV

LE LAC ALBERT EDOUARD

Découvert par Stanley en 1875, le lac Albert Edouard a depuis été visité par de nombreux explorateurs, notamment Stuhlmann, Moore, Scott, Elliott, Grogan, Lugard et Gibbons. Tous ont assez longuement décrit les parties du lac qu'ils ont parcourues.

L'Albert Edouard est situé entre le 0° 80′ et le 0° 40′ de latitude Sud. Les cartes les plus récentes lui donnent pour limites les 29° 32′ et 30° 6′ de longitude Est [1]. De forme oblongue, il est relié à son angle Nord-Est par un étroit canal, long de 40 kilomètres, à un autre lac de moindre étendue, désigné sur quelques cartes sous le nom de Ruisamba, mais plus communément connu sous celui de Duéru [2]. Sa superficie actuelle, celle du lac Duéru comprise, est d'environ 2.100 kilomètres carrés ; il a respectivement 70 kilomètres de longueur maximum et 50 de largeur. Les dimensions du Duéru sont, en long, de 30 kilomètres et ne dépassent pas 16 à 17 kilomètres, dans sa partie la plus large. Le bassin des deux lacs s'étend, leur superficie comprise, sur 18.000 kilomètres carrés. Il est généralement établi que l'altitude de leur plan d'eau est de 965 mètres au-dessus du niveau de la mer.

* Voir le Bulletin N° 5, VII Série.

[1] D'après des observations plus récentes, il semblerait que les longitudes jusqu'ici acceptées soient inexactes. Le lac, la vallée du haut Semliki et les montagnes Ruenzori, se trouveraient beaucoup plus à l'Ouest qu'on ne l'avait d'abord supposé.

[2] Le lac Albert Edouard est nommé Duéru par les Wangoro. Le mont Ruisamba, de la chaine des Ruenzori, se trouve à l'Ouest du lac Duéru.



De même que le Kivu et le Tanganika, au Sud, et l'Albert Nyanza, au Nord, ces deux mers intérieures sont limitées par les deux failles de la grande *vallée d'affaissement* méridionale, entre lesquelles elles sont enserrées. Constituées par l'effondrement du sol, elles sont dominées par l'escarpement des plateaux qui s'élèvent, de chaque côté, à 600 et même à 900 mètres au-dessus du niveau lacustre. Elles sont alimentées par les cours d'eau qui coulent des versants orientaux et septentrionaux de la masse imposante des monts Ruenzori, qui se dessinent au Nord. Géologiquement, le bassin du lac Albert-Duéru fait partie de la grande région des schistes cristallins. Dans la *vallée d'affaissement* qui la traverse, se sont accumulées, en de nombreux points, des roches éruptives telles que laves et basaltes récents, qui gisent au Nord du Kivu et au Sud de l'Albert Edouard.

Entre ces lacs, le fond de la *vallée* se relève graduellement, jusqu'à ce qu'elle soit elle-même complètement obturée par une chaîne montagneuse qui se dresse, enclavée dans le territoire du district d'Ufumbwiro, au 1° 30′ de latitude Sud, à 5.000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans cette chaîne sont groupés les volcans de Mukavurre, Kirunga-Cha-Mia-Congo et Karisimbi; plusieurs sont encore en activité. Elle forme la ligne de partage entre les eaux qui coulent au Nord et celles qui vont au Sud. Au Nord, un torrent de lave a recouvert les pentes ainsi que la partie supérieure de la vallée.

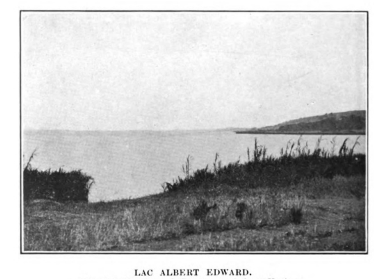
Moore s'exprime ainsi relativement à cette obstruction de la *vallée d'affaissement* [1] :

« *Il semble évident que des éruptions volcaniques se produisirent, à une époque relativement récente, au Sud du lac Albert Edouard, dans la* vallée d'affaissement *qui fut ainsi barrée. Les contours et le niveau général de la région en furent à ce point modifiés que l'écoulement des eaux du bassin du Kivu, détourné des lacs du Nord, se dirigea vers le Tanganika* ».

Comparativement récentes, ces éruptions sont incontestable-

[1] *The Mountains of the Moon*, Londres, 1901.





LAC ALBERT EDWARD.
Jonction du Chenal de Dueru avec le lac à Kazinga.

ment les causes de la réduction des quantités d'eau qui longtemps affluèrent à l'Albert Edouard et à l'Albert Nyanza.

A l'extrémité méridionale de l'Albert Edouard, la contrée se développe plate et unie et va, longeant la rive orientale du lac, jusqu'à Kamaranjo, approximativement à mi-chemin entre ses extrémités Nord et Sud. Cette vaste plaine s'étend, généralement stérile et nue, jusqu'aux pentes Nord des monts Kivu ; elle est riche en salines et, à son angle Sud-Est, jaillissent de nombreux geysers [1].

Au Nord de ce point, un haut plateau s'avance jusqu'au Sud de la chaîne Ruenzori ; il baigne dans les eaux du lac le pied de ses falaises dont les sommets, les uns tabulaires, les autres arrondis, s'élèvent à une altitude de 100 à 120 mètres. A proximité des bords du lac, le littoral est ceinturé de forêts. Au Nord-Est, dans nombre de cratères de volcans éteints, se sont formés des étangs lacustres. A l'extrémité Sud, la faille orientale est contiguë au lac ; elle s'en éloigne considérablement, au Nord. En face de Kasinga, la vallée est large de 18 kilomètres. Elle se prolonge ainsi, en englobant le lac Duéru ; puis elle s'infléchit brusquement à 140 kilomètres du bord Sud de l'Albert Edouard, pour aller, à l'Ouest, se souder aux éperons des grands monts Ruenzori.

A l'Ouest, la grande chaîne, connue sous le nom de monts Wakondjo (Etat Libre du Congo) limite la *vallée d'affaissement* et suit de près le bord du lac. De ce côté, les terres riveraines sont étroites et relativement sèches. Les montagnes se rapprochent de la nappe d'eau, à son angle Nord-Ouest, jusque près de l'effluent du Semliki, par 0° 8′ 30″ de latitude Sud.

Au Nord de l'Albert Edouard et à l'Ouest du Semliki, une haute plaine alluviale aboutit au rivage sous forme de falaises : ces hauteurs sont semblables à celles qui s'élèvent à l'Ouest, avec cette différence que les premières sont séparées du lac par une large bande marécageuse. Le plateau se prolonge au Nord et va se souder aux contreforts les plus méridionaux des monts Ruenzori. Connus sous le nom de Kipura, ces chaînons se prolongent à l'Est, limitant

[1] *From the Cape to Cairo*, par E. S. Grogan, Londres, 1900.



ainsi la vallée supérieure du Semliki. Les terres de cette haute plaine furent, sans nul doute, autrefois, complètement submergées par les eaux du Duéru ; d'évidentes traces démontrent que le système lacustre était alors considérablement plus vaste et son niveau plus élevé que de nos jours. L'Albert Edouard dut jadis baigner la base des falaises orientales et occidentales de la faille, ainsi que le pied des Ruenzori. Il est également possible que s'étendant plus au Sud, il ait englobé le lac Kivu : toutefois, ce dernier point est hypothétique. Cette période est probablement antérieure à l'éruption qui obtura la *vallée d'affaissement* au Nord du Kivu.

Au Nord, à l'Est, il existe partout des dépôts lacustres gisant même à plus de 100 mètres au-dessus du niveau actuel du lac ; il s'en rencontre également dans les monts Kipura et Ruenzori et aussi sur l'escarpement de la faille. Peut-être en est-il de même à l'Orient. En outre, la région tout entière témoigne par sa conformation qu'elle fit, à une époque évidemment reculée, partie d'une immense mer intérieure. Presque dans toutes les directions, les hautes terres descendent vers le lac en série de terrasses de différentes altitudes. Ces gradins sont parallèles et découpés de baies et de criques, autrefois lacustres. Ils indiquent nettement les hauteurs successives auxquelles s'élevaient les eaux de jadis. Quelles sont les causes primordiales des transformations physiques subies par cette région? D'après Moore, la formation des montagnes qui séparent la *vallée d'affaissement*, serait due aux épanchements volcaniques qui ont barré le chemin aux eaux coulant du Sud. Cette théorie est insuffisante pour expliquer une chute aussi considérable du niveau de l'Albert Edouard. Il semble probable que les éboulis enlevés aux pentes des monts Ruenzori par les torrents qui les sillonnent, obstruèrent autrefois la vallée en son point le plus étroit, c'est-à-dire au Nord du lac. Les débordements lacustres et les érosions qui s'ensuivirent, ont graduellement éventré cet obstacle. Dans leur fuite vers le Nord, les eaux se creusèrent, dans le sol peu résistant, un sillon de plus en plus profond ;



c'est le Semliki de nos jours. Telle est apparemment l'origine de l'affaissement du lac et de sa régression à ses actuelles limites.

On ne saurait certifier que la chute des niveaux se soit définitivement arrêtée. Telle n'est d'ailleurs pas l'opinion de quiconque connaît la région, ni celle des indigènes. Quoiqu'il en soit, les causes qui présidèrent aux transformations subies par le Kivu, n'ont pas cessé d'exister ; les volcans toujours en activité et les sources thermales qui jaillissent à la base des monts Ruenzori en témoignent. Ainsi que le rappelle la *Description de la Région des Lacs*, toute cette partie du continent africain est comprise dans la zone des troubles volcaniques. Les tremblements de terre y sont fréquents et les secousses sismiques violentes.

L'Albert Edouard reçoit divers tributaires qui seront décrits plus loin ; il n'a qu'un émissaire, le Semliki.

Relativement à la quantité de pluie tombant sur le bassin du lac, les renseignements sont plutôt sommaires. On peut néanmoins en évaluer la tranche annuelle à $1^{m},50$. La saison pluvieuse se divise en deux périodes trimestrielles : la première, qui comprend mars, avril et mai, est la plus humide ; la seconde, qui va d'octobre à janvier, l'est moins. Une des plus remarquables caractéristiques de l'Albert Edouard, c'est la brume qui pendant la saison sèche flotte constamment au-dessus de ses eaux ; elle est opaque à tel point que la vue ne peut s'étendre au delà de quelque cent mètres. Aussi, sauf à l'époque des pluies, il est rarement possible de contempler le magnifique panorama des hauts sommets environnants. Visitant ces parages dans les premiers mois de l'année, le voyageur non informé peut s'y attarder, sans découvrir qu'il est à proximité d'une immense chaîne de montagnes et dans le voisinage immédiat d'un lac.

De temps en temps, principalement vers le soir, les rayons obliques du soleil couchant traversent, en le dorant, l'épais rideau de la brume et viennent frapper la nappe liquide ; les eaux se diaprent et s'irradient alors de tonalités du plus charmant effet. Quand le brouillard se dissipe, la vue s'étend au loin dans toutes les direc-



tions : au Sud, c'est le volcan Karisimbi, qui dresse son cratère constamment panaché de fumées ; à l'Ouest, ce sont les monts du Congo, avec leurs flancs verticaux comme de véritables murailles ; au Nord, ce sont les pics neigeux qui couronnent les masses des Ruenzori ; et enfin à l'Est, les falaises de la grande faille se prolongent et clôturent l'horizon. Mais il est rare que l'on puisse jouir de la vue de ce grandiose panorama. Normalement, le paysage du lac est plutôt décevant.

A l'exception des angles Sud-Ouest et Nord, la rive de l'Albert Edouard comporte peu de baies nettement découpées. Les plus marquées sont celles de Katwé et, à l'angle Nord-Ouest, celle de Kitshumbé, où se trouvent trois îles [1].

Les eaux du lac, très limpides, de couleur vert clair, sont sensiblement saumâtres. Ses bords, de même que ceux de l'Albert Nyanza, sont fortement imprégnés de sel. Sauf au Nord et au Sud, où s'étalent de vastes marais, le littoral de l'Albert Edouard est généralement élevé et bordé d'une étroite ceinture de roseaux. Au fond, constitué par une couche de vase grise et visqueuse, la roche est rare ainsi que sur les rives. Le poisson y pullule et dans certaines parties abondent les crocodiles. Les hippopotames et diverses espèces d'oiseaux aquatiques vivent en grand nombre dans les marécages.

Il existe dans le lac un courant allant du Sud au Nord ; les indigènes affirment qu'une pirogue, dérivant de l'embouchure du Mtungé, c'est-à-dire de l'angle Sud-Est, arriverait seule, en deux ou trois jours, à la bouche du Semliki. Il est probable que ce courant résulte des vents alisés.

On ne possède aucune donnée sur la profondeur de l'Albert Edouard; elle serait faible en tous ses points d'après les riverains. Quoiqu'il en soit, elle est insignifiante le long du littoral Nord-Est et jusqu'à une distance considérable du bord. Les violents orages, très fréquents pendant la saison des pluies, rendent la navigation du lac dangereuse pour les frêles pirogues. Aussi, les pêcheurs

[1] Dans sa partie dénommée Ducru, se trouvent plusieurs iles ; les plus grandes sont celles de Chikalero et Naukavenga.



s'aventurent-ils rarement loin du rivage et le rangent invariablement pour se rendre d'un point à un autre.

Les pages suivantes sont consacrées à la description plus détaillée des rives septentrionales de l'Albert Edouard et de la contrée avoisinant le lac Duéru.

Kasinga est le point terminus de la route de Mbarara à l'Albert Edouard. Il est situé dans le district d'Ankoli et sur la rive droite du canal du Duéru, à 1.500 mètres environ de sa prise au lac. Ce village, d'à peu près cinq cents maisons, possède peu de cultures. Ses habitants tirent leurs approvisionnements de Kichamba, sur l'escarpement oriental. A part le commerce du sel, très actif ainsi qu'à Katwé, la pêche est leur principale occupation. Le canal Duéru, à Kasinga, est large de 420 mètres, avec une profondeur moyenne de $4^{m},16$ et de $5^{m},25$ au maximum. On le traverse au moyen d'un bac, mais on y emploie aussi des pirogues : ces embarcations, peu nombreuses, peu profondes et instables, sont taillées d'une seule pièce dans des troncs d'arbres ; elles ne peuvent être que légèrement chargées[1]. Aussi, le passage est-il long et très laborieux pour les grandes caravanes. Les crocodiles sont heureusement rares dans le canal. Son eau, saumâtre et d'un vert émeraude brillant, conserve cette couleur même dans un récipient. Appelé rivière par certains voyageurs, le canal Duéru n'est cependant qu'un simple bras reliant les deux lacs. Aux premières heures de la journée, on y constate un courant superficiel allant, comme la brise matinale, du Duéru à l'Albert Edouard. Mais ce courant se renverse à midi en même temps que le vent, qui souffle à cette heure en direction opposée, c'est-à-dire de l'Albert Edouard au Duéru. Il ne s'agit en conséquence que d'une légère impulsion aérienne influençant la seule surface de l'eau[2].

[1] Les pirogues ont généralement les dimensions suivantes : longueur 15 mètres, largeur 1 mètre, creux $0^{m},75$. Les rameurs se servent de courtes pagaïes.

[2] Ce courant était si évident, le matin du 14 février 1903, que des préparatifs furent faits pour mesurer le débit du canal qu'on supposait être une rivière. Pendant l'après-midi cependant, le vent changea de direction et le courant s'inversa, entrainant les mousses flottantes de l'Albert vers le lac Duéru.



On peut, sans crainte, affirmer qu'en saison sèche, lorsque les eaux sont à l'étiage, nul courant n'existe dans l'un ou l'autre sens. Il n'en est pas de même quand, en saison pluvieuse, les torrents et les rivières, qui sillonnent le versant oriental des Ruenzori, déversent dans le Duéru d'énormes quantités d'eau de ruissellement. La crue du lac est alors d'autant plus subite que l'eau, pour ainsi dire étranglée dans le canal de communication, le Duéru, ne s'écoule que lentement dans l'Albert Edouard, son seul débouché. Il faut logiquement en déduire que pendant les périodes pluvieuses, le niveau du Duéru est plus élevé que celui de l'Albert Edouard, dont l'étendue est plus considérable; d'où, épanchement du premier dans le second et, par suite, courant allant du Nord au Sud, du plus petit lac au plus grand[1]. Les deux rives du canal Duéru, peu marécageuses, sont séparées du bord de l'eau par un rideau de roseaux. Des falaises, hautes de 80 mètres, s'élèvent de chaque côté et vont, en pentes raides, jusqu'aux plateaux supérieurs[2].

De semblables falaises, variant entre 70 et 100 mètres de hauteur, longent longuement la côte orientale de l'Albert Edouard. Sur leurs flancs escarpés, l'herbe rare et quelques euphorbes sont les seuls vestiges de végétation. Au temps où le lac couvrait toute la vallée, alors barrée à l'Est par la grande faille, son niveau était certainement plus élevé. Des dépôts évidemment lacustres et les lignes nettement tracées à la base des falaises accusent la présence des eaux à sept mètres environ au-dessus de leur hauteur actuelle[3]. A l'appui de ce qui précède, citons encore la terrasse riveraine, large de 200 à 300 mètres, qui sépare les falaises du lac;

[1] C'est probablement parce qu'ils l'ont visité pendant cette période que divers voyageurs prirent le canal pour une rivière.

[2] Les falaises orientales s'élèvent en pente de 4 à 5 pour 1. Celles de l'Ouest sont plus raides, leur pente étant de 2 à 3 sur 1.

[3] Stuhlmann cite un lit de coquillages d'un mètre d'épaisseur, gisant sur la plaine, à l'Ouest de Witschumbi (au Sud), à une hauteur d'environ 8 mètres au-dessus du présent niveau du lac. D'après une tradition répandue chez les habitants de ce village, ce dépôt était autrefois situé au pied des montagnes ; il est aujourd'hui sur les bords du lac. *Mit Emin Pasha im Herz von Africa.* Berber, 1894.



ses différents gradins indiquent les retraits successifs et relativement récents de l'élément liquide[1]. Sous forme d'une série de bas promontoires, frangés de roseaux, se succédant avec une monotone régularité, cette terrasse va jusqu'à l'Albert Edouard. Au point de jonction du canal Duéru et du lac, sur la rive gauche, également bordée de roseaux et large de 100 mètres, se dresse une falaise escarpée[2], dont le versant méridional est boisé. Au-delà se trouve la baie de Katwé.

En février 1903 et à la suite d'une longue période de sécheresse, l'Albert Edouard avait selon toute apparence atteint son niveau le plus bas. Les traces abandonnées par les crues précédentes démontrent que les montées maxima du lac ne dépassent que d'un mètre ses moindres étiages. Son eau, de la même nuance que celle du Duéru, est également saumâtre ; elle est couverte d'une couche d'écume blanche s'étalant jusqu'à plusieurs centaines de mètres du bord.

Par delà le canal du Duéru, la contrée s'élève sous forme d'un haut plateau, large de 1.500 mètres ; elle est couverte d'herbes, de buissons épais et d'euphorbes. De cette élévation on jouit d'une belle vue sur la baie de Katwé, grande indentation de quatre kilomètres d'ouverture et de huit kilomètres de pénétration. Deux îles boisées, de faible élévation, Rulemba et Kerrisaba, se trouvent à l'entrée de la baie. Il en existe une troisième, si rapprochée du rivage Nord qu'elle semble, à première vue, faire partie de la terre ferme ; elle en est cependant séparée par un bras de 160 à 180 mètres de largeur. L'île de Kerrisaba a exactement la forme de celle d'Inchkeith, dans le Firth of Forth. Entre le lac et la falaise orientale qui domine les eaux de 80 mètres et sur une distance d'environ 2.000 mètres, le littoral est formé de basses plaines.

Au-delà, la nappe lacustre, avec ses îles boisées au premier plan, s'étend tranquille, sous le regard charmé. La teinte foncée des

[1] Il existe deux terrasses : l'une de 1 à 2 mètres au-dessus de l'eau, et l'autre dominant la première de 3 à 5 mètres.

[2] Plus au Sud, d'étroites mais épaisses forêts s'approchent du lac, dont elles sont séparées par une ceinture de marécages.



euphorbes se détache sur celle de l'herbe jaunie ; les montagnes dentelées se dessinent dans le lointain, de l'autre côté de la baie ; le tout s'harmonise en un ensemble d'une réelle beauté.

A l'Est, une haute plaine herbeuse s'avance au-delà du canal Duéru. La caractéristique de la région qui environne l'Albert Edouard est constituée par l'abondance des euphorbes et de quelques autres plantes croissant au milieu d'épaisses broussailles[1].

Le littoral de la baie de Katwé diminue en largeur en avançant vers le Nord ; sur le parcours de la rive orientale de cette baie, les pentes montagneuses s'adoucissent. Partant des hautes terres, divers ravins viennent aboutir à l'eau. L'extrémité septentrionale de la baie est à huit kilomètres de Kasinga. En ce point, les plaines riveraines se développent en terrasses bornées, au Nord, par une falaise; puis le sol se relève jusqu'aux avant-monts méridionaux des Ruenzori. Des dépôts et des coquilles lacustres gisent dans la falaise à 100 mètres au-dessus du niveau actuel du lac ; il faut en déduire que le Duéru dépassait autrefois de cinq kilomètres ses limites contemporaines. Le canal Duéru est, en cet endroit, distant du lac de sept ou huit kilomètres ; il en est séparé par un tertre haut d'environ 60 mètres que l'on doit contourner.

A dix kilomètres de Kasinga et longeant en direction Ouest la rive septentrionale qui est, en ce point, à 60 mètres au-dessus du lac, on rencontre une curieuse dépression de 1.750 mètres environ de diamètre ; ancien cratère sans doute, elle est entourée d'une falaise peu élevée et descend comme un amphithéâtre. Au fond, se sont accumulées les eaux de drainage des hauteurs avoisinantes. Le lac, ainsi formé, varie naturellement suivant l'abondance des pluies ; ses niveaux antérieurs sont successivement indiqués sur son pourtour par de visibles traces. Il est salé et

[1] Certaines de ces euphorbes sont de forme spéciale très curieuse : leur fût droit se couronne, à 10 ou 12 mètres du sol, d'une ramure horizontale comme celle du pin. L'arbre comporte souvent un chevelu intermédiaire qui s'étale de la même façon que celui du faîte. Il ressemble alors à un double parasol. Toutes les tiges sont bigarrées des nodosités laissées par les branches disparues.



disparaît pendant la saison sèche, ne laissant d'autres vestiges qu'une croûte de sel entourée de plaines boueuses et broussailleuses, avec quelques chétives euphorbes. Des nuées de pélicans donnent seules un peu de vie à ce lieu solitaire et désolé.

L'ancien cratère est cerné, en trois directions, d'une crête de formation calcaire variant entre 35 et 100 mètres d'élévation, et atteignant 80 mètres à l'Ouest. Ses pentes sont couvertes de sable et de coquilles lacustres abandonnés par le retrait du lac. Après une courte descente et une montée, on atteint Katwé, à 13 kilomètres de Kasinga, comptés le long du rivage de la baie de ce nom. Ce village est composé d'un groupe de cabanes réunies sur la colline qui fait face au lac. A l'écart, se trouve le palais du chef, simple hutte couverte de chaume. Aucune culture ne se voit dans le voisinage, mais les habitants possèdent de grands troupeaux de chèvres et de moutons[1].

Partant de Katwé et continuant toujours à l'Ouest, on rencontre Fort Georges, à 13 kilomètres de Kasinga et par 0° 8′ 15″ de latitude Sud. Défendue par une enceinte rectangulaire clôturée d'un mur en pierre, cette position abrite quelques huttes où logent une demi-douzaine de miliciens de la police locale. De ce point, part la route allant à Fort Mbeni, sur le Semliki.

Au delà de Fort Georges, le panorama est splendide. C'est d'abord une crête, large de 50 mètres à peine et longue de 500 à 600 mètres, reliant la hauteur de l'Ouest à celle de l'Est. Au Sud et au-dessous, l'Albert Edouard étalant son immense étendue jusqu'à la limite de l'horizon. Au Nord, la vaste cavité circulaire, au fond de laquelle gît le lac salé de Katwé. Bien que la distance soit inférieure à 1.000 mètres, le contraste est néanmoins frappant : les eaux de l'Albert Edouard sont de nuance glauque et celles du Katwé, vermeille. L'ombre des hautes falaises escarpées qui enserrent le dernier et celle de la palmeraie qui le borde, se

[1] Le district entier, aux alentours de Katwé, est réputé très malsain; les moustiques y pullulent. En février, le climat n'est pas désagréable : les journées sont chaudes et les nuits froides.

réfléchissent en rouge sombre à la surface rosée de la nappe liquide. L'ensemble de cette scène unique est à la fois étrange et charmant.

Ancien volcan, selon toute apparence, le lac salé de Katwé est de forme circulaire ; il a environ deux kilomètres de diamètre. Son niveau est assurément inférieur à celui de l'Albert Edouard ; il serait toutefois difficile de préciser la différence[1].

Katwé est le grand centre du commerce du sel du district ; les trafiquants viennent de loin s'y approvisionner de cette denrée. Après avoir quitté la crête et le lac et pendant les quatre ou cinq kilomètres suivants, la contrée, légèrement ondulée, est couverte de buissons. Les rives de l'Albert Edouard s'élèvent en série de hautes falaises semblables à celles de la baie de Katwé. Entre leurs bases et l'eau s'étendent de larges plaines avec, çà et là, des surfaces marécageuses et remplies de papyrus.

La limite entre le Protectorat de l'Uganda et l'Etat Libre du Congo est actuellement constituée par le Nyamgasha ou Nyamgashani[2]. Cette rivière prend sa source dans les monts Ruenzori et, traversant le plateau en direction généralement Sud, va se jeter dans l'Albert Edouard, sur le bord occidental de la baie de Katwé. On la rencontre à 15 kilomètres de Kasinga ; par suite de sa grande profondeur, de son courant rapide et de ses berges presque verticales, sa traversée est toujours laborieuse, même en saison sèche. Nyabobari est situé sur la rive gauche du Nyamgasha et sur la route Katwé-Mbéni ; ce village est entouré de cultures, notamment de bananiers, de maïs et de patates. Au delà, l'aspect général du pays ne présente aucun changement appréciable, sauf pour les arbres et les buissons, qui sont plus clairsemés. A l'Ouest du confluent, les indentations du lac sont plus nombreuses qu'à l'Est;

[1] D'après Stanley, le lac salé est à 50 mètres au-dessous de la crête de l'élévation, et le lac Albert Edouard, à environ 37 mètres seulement, mesurés au baromètre anéroïde. Il est difficile avec de tels instruments, et pour de si faibles altitudes, de relever exactement les différences de niveau. Je les évaluerai à 70 ou 80 mètres pour le lac salé, et à 50 ou 60 mètres pour l'Albert Edouard (W. E. G.).

[2] Cette rivière sera décrite dans les pages spécialement consacrées aux cours d'eau affluant au lac Albert Edouard.



ses baies sont découpées en de capricieux promontoires s'avançant sous forme de falaises arrondies, ayant jusqu'à 80 mètres de hauteur. Bordées, près de l'eau, d'une large ceinture marécageuse pleine de papyrus et de roseaux, les terres riveraines varient en largeur. Plus loin, s'étendent de plus hautes terres plantées de jeunes acacias. La plaine alluviale qui se prolonge, au Nord, depuis les bords élevés du lac jusqu'aux Ruenzori, présente parfois l'aspect riant d'un parc et, en d'autres points, celui d'une campagne dénudée, sans autre végétation que l'herbe rase, des touffes de buissons épineux et quelques euphorbes. Nulle autre trace humaine, dans cette partie de la région, que de rares huttes de pêcheurs.

A 20 kilomètres de Kasinga, la route conduisant au fort belge de Mbéni, bifurque brusquement au Nord-Ouest. Le voyageur qui veut explorer la partie supérieure du Semliki, doit alors la quitter, faire un biais vers le Sud et continuer son chemin à travers le plateau qui se développe désolé, ridé de distance en distance de légères dépressions. Les bords du lac, en ce point, sont bas et très marécageux. Plus loin encore, et allant du Nord au Sud, commence une série exceptionnelle de montées et de descentes plus ou moins parallèles ; on dirait d'un immense champ labouré aux sillons larges de 400 à 800 mètres, avec des crêtes de deux à trois mètres. Ces vallonnements se continuent jusqu'à cinq ou six kilomètres du lac ; ils drainent le plateau qui se prolonge au Nord. Puis l'aspect de la contrée se transforme et les falaises se relèvent sans toutefois dépasser 50 ou 60 mètres. Découpée de baies et de criques marécageuses remplies de papyrus, la rive est bordée d'acacias. Derrière les falaises et à l'altitude de 30 à 40 mètres au-dessus du niveau de l'Albert Edouard, le plateau, ouvert et parsemé de bouquets de mimosas de taille extraordinaire, est marqué de distance en distance par des dépressions humides de 60 à 70 mètres de large où croissent de grands roseaux.

A 31 kilomètres de Kasinga est une profonde vallée marécageuse, large de 200 mètres, au milieu de laquelle serpente le



Dibirra[1]. Par suite de son courant rapide et de ses berges à pic, cette rivière est plus difficile à franchir que le Nyamgasha. A l'Ouest, le sol, raboteux et couvert d'épines, s'élève jusqu'à la base des monts Kipura, distants de 35 kilomètres de Kasinga[2]. Continuation des Ruenzori et allant directement du Nord au Sud vers le lac, cette chaîne constitue un obstacle unique surgissant du plateau bas et plat qui s'avance au Nord de l'Albert Nyanza[3]. Les belles montagnes de Kipura forment la limite orientale de la vallée du Semliki ; elles ont de nombreuses et très pittoresques cimes dressant leurs pics à l'altitude de 1.600 à 1.700 mètres au-dessus du niveau de la mer. A l'Est, les versants escarpés et rugueux sont entaillés de profondes ravines très boisées qui les sillonnent du sommet à la base. Il en est une remarquable entre autres, dont les flancs tombent à pic de plusieurs centaines de mètres. Sur d'autres pentes herbeuses, de rares bouquets d'arbres, disséminés çà et là, alternent avec des précipices. A la base de la chaîne surgissent, abruptes, des masses rocheuses. L'effondrement d'une partie considérable de la montagne a laissé à nu ses différentes stratifications. A plus de 100 mètres d'altitude au-dessus du niveau actuel du lac, des dépôts lacustres attestent qu'autrefois les eaux atteignaient une hauteur à laquelle elles ont cessé de s'élever de nos jours. Les flancs montagneux de l'Ouest, moins escarpés, sont mieux boisés. En arrière des monts ci-dessus décrits et à la base d'une seconde chaîne dont les sommets dominent ceux de la première, une terrasse, haute de 70 mètres au-dessus du niveau du Dibirra, s'avance parallèlement à la vallée de cette rivière.

Les monts Kipura se terminent au Sud de l'Albert Edouard sous forme d'une faible colline arrondie. Plats, marécageux en certains points, les bords du lac sont partout couverts d'une épaisse forêt d'acacias.

[1] Cette rivière sera également décrite plus loin.

[2] Cette chaîne est nommée Kiloro sur les cartes; mais ce nom semble inconnu aux habitants de la localité. D'après les fonctionnaires du district, elle porte plus au Nord le nom de Kakoni.

[3] Ici, les cartes sont fausses. Elles donnent ces montagnes comme se terminant à quelque distance au Nord du lac Albert Edouard.





LAC ALBERT EDWARD, EMBOUCHURE DE LA RIVIERE SEMLIKI.
Etat Indépendant du Congo.

Les Kipura sont franchis par plusieurs passes. La route qui va de Katwé au fort Mbéni emprunte la plus facile et la plus fréquentée, celle du Nord-Est. Vers le milieu de la chaîne, il en est une autre, qu'emprunta Lugard en 1891. La troisième et la plus difficile, est celle de l'extrémité Sud de la chaîne. L'ascension du versant oriental est des plus pénibles : la pente se compose de gradins s'élevant sur un des éperons de la montagne et flanqués à droite et à gauche d'une profonde ravine. A différentes hauteurs, sont des petits plateaux généralement entourés de crêtes formant murailles, les unes arrondies, les autres dentelées. Sur ces plateaux isolés et en majeure partie boisés vivent de nombreuses troupes d'antilopes (*Kobus Defassa*), les mâles ayant des cornes d'un extraordinaire développement. Après une montée de 350 mètres au-dessus du lac et longue de 6.000 mètres, on atteint le sommet de la piste. Cette altitude est dépassée de 150 mètres par le sommet des montagnes environnantes. Plus au Nord, la vallée est dominée de 600 mètres par de plus hautes cimes s'élevant à 1.600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Du point culminant de la passe Sud, la perspective du lac Albert Edouard est vraiment superbe : il apparaît dans toute son étendue, avec ses rivages dentelés de nombreux promontoires, de baies bordées de marécages et de plaines boisées ; au fond et bornée à l'Ouest par les montagnes du Congo, c'est la vallée du Semliki. Ce panorama grandiose se développe sous les yeux du voyageur avec la netteté d'une immense carte géographique.

Sur le flanc Ouest, la descente débute par le passage d'une brèche large de 800 mètres, s'ouvrant entre deux pics ; puis la route contourne un long éperon, à la base duquel elle traverse une dépression parsemée de tertres granitiques et de nombreux mimosas. Elle s'abaisse ensuite en pente douce vers le Nord. A cinq kilomètres au-dessous du point culminant de la passe, on pénètre dans la vallée du Semliki [1].

[1] La largeur de cette vallée est d'environ 25 kilomètres. Pour avoir sa description détaillée, voir le chapitre relatif au Semliki.



On ne saurait aller plus loin sans donner du canal et du lac Duéru, qui sont parties intégrantes de l'Albert Edouard, une description sommaire. De Kasinga, le développement du canal est d'environ 40 kilomètres. A onze kilomètres du point où il quitte le lac Albert Edouard, son lit, bordé de hautes falaises pour ainsi dire rectilignes, est large à peu près de 500 mètres. Il serpente ensuite dans la vallée en suivant une direction Nord-Ouest et prend une largeur de 2.000 ou 2.500 mètres. A 25 kilomètres de Kasinga et près de Kitangula, il reçoit le Kiambura, petite rivière qui vient du pied de l'escarpement oriental. Sur sa rive gauche, à l'endroit où il s'élargit en débouchant dans le lac Duéru, est situé le village de Maonga. A proximité aboutit le Katabera. L'immense marais s'étendant longuement au Sud-Est qui s'est formé à l'embouchure de ce mince tributaire, est traversé par quatre autres affluents plus faibles ; ils apportent au lac le drainage de la vallée orientale [1].

Sur environ 25 kilomètres, le Duéru a la forme d'un parallélogramme irrégulier ayant au maximum seize ou dix-sept kilomètres de large. Son extrémité Nord-Ouest se termine en un long bras, large de 6.000 à 7.000 mètres, long de 10 à 12 kilomètres, qui va en se rétrécissant. Sur sa rive occidentale, s'ouvre une grande baie connue sous le nom de Luanka et, à proximité de la bouche du canal de communication entre les deux lacs, se trouvent deux grandes îles : Chikalero et Naukavenga. Entre elles et la côte, principalement à la partie Nord, existe un passage ressemblant plutôt à un marais qu'à une partie du lac, tant il est obstrué de papyrus et de roseaux [2]. Sur le bord oriental, les falaises de la grande faille se rapprochent du Duéru, puis s'en éloignent à nouveau au Nord de la rivière Mpango. En ce point et sur toute son étendue au Nord, le rivage, envahi par la végétation tropicale, porte d'épaisses forêts. Les éléphants y circulent en grand nombre. Plus loin encore, dans cette même direction, le terrain se relève brusquement

1 Ce sont le Kitanda, le Kinteya, le Bagao et le Kikumi.

2 Voir *Entre les lacs Albert Edouard et Albert* pour la description détaillée de la rive Ouest.



en série de plateaux reposant sur les éperons orientaux des monts Ruenzori [1]. De nombreuses rivières s'en échappent et se jettent dans le Duéru. Les principaux affluents comptés à partir du Sud sont : le Makokia, le Musamba, le Hima, le Ruimi ou Msongi, le Mpango avec son tributaire Manobo. Tous prennent leur source sur le versant oriental du Ruenzori, dont les glaciers alimentent le Lukoku, le Sebu et le Mbuki [2]. Sauf le Ruimi et le Mpango, tous les autres courants débouchent sur la rive occidentale du lac. Limité à la distance parcourue sur le flanc des Ruenzori et dans la vallée, entre leur base et le lac, le développement de chaque rivière est rarement supérieur à huit ou dix kilomètres. Toutefois et bien que venant, comme les autres, des pentes orientales, le Ruimi et le Mpango décrivent vers le Nord une longue courbe autour de la pointe septentrionale du lac, et s'y jettent à l'Est. Entre ces deux rivières, s'étend la haute rangée des sommets du Lobaba (mont Edwin Arnold) dont la hauteur est de 1.700 mètres au-dessus du niveau de la mer et dont la masse imposante se soude au Sud, au Ruenzori.

Sans en excepter le Rutshuru, que l'Albert Edouard reçoit dans sa partie méridionale, le Mpango est le plus important des tributaires des deux lacs.

Les lignes suivantes sont consacrées à la description sommaire de ces divers affluents :

Makokia.

Le Makokia sort des montagnes situées à environ 29 kilomètres au Nord de Katwé; c'est, en saison sèche, un ruisseau large de 3 mètres et profond de $0^{m},04$ seulement. Le 23 février 1903, son débit n'était que de 0,455 mètre cube par seconde. En crue, cette rivière constitue pour le voyageur un obstacle presque infranchissable. Au point où elle quitte la montagne, elle coule au fond d'une

[1] Une ceinture de forêts s'étend au Nord du lac, à travers les districts de Toru et d'Unyoro.

[2] Qu'elles aboutissent à l'Albert Edouard, à l'Ouest, en passant par le Duéru, ou qu'elles soient directement recueillies par le Semliki, à l'Est, les eaux du drainage des monts Ruenzori vont en totalité à l'Albert Nyanza, où aboutit le Semliki, seul affluent de l'Albert Edouard.



belle gorge, à flancs perpendiculaires, de 100 mètres de largeur et de 10 à 12 mètres de profondeur, encombrée de hauts roseaux. Un pic montagneux arrondi qui se détache des montagnes environnantes, en marque l'extrémité Ouest. Le cours du Makokia est d'environ 20 kilomètres. Il se jette dans le lac, au Nord-Ouest de la baie de Luanka [1].

MUSAMBA.

A 41 kilomètres de Katwé, le Musamba traverse la plaine qui sépare le Duéru des montagnes. Elle est également sillonnée par divers torrents ayant, à cette époque de l'année, 30 mètres de largeur et une profondeur de $2^{m},25$. L'action violente des eaux entaille leur chenal de nombreuses érosions; les énormes cailloux roulés dont ils sont encombrés, témoignent de l'impétuosité de leur courant en crue. Le développement du Musamba est d'environ 33 kilomètres ; il n'a, en saison sèche, que quatre mètres de large et $0^{m},30$ de profondeur [2]. Mesuré le 23 février 1903, son débit n'excédait pas 0,636 mètre cube par seconde. En hautes eaux, sa section est de 100 mètres $\times$ $1^{m},35$. Son lit est rempli d'herbes et de roseaux.

LUKOKU.

Le Lukoku, qui est alimenté par les glaciers, coule à huit kilomètres plus au Nord. Nonobstant sa promixité du Musamba, il sort d'une gorge montagneuse et coule dans un lit de 10 mètres de large et de $4^{m},80$ de profondeur. Mesurée le 13 février 1903, au point où elle quitte la montagne, cette rivière avait 10 mètres de largeur, $0^{m},95$ de profondeur et une vitesse moyenne de $0^{m},53$ par seconde. Son débit, pendant la même unité de temps, était de 2.800 mètres cubes. Les empreintes laissées sur les rives par les hautes eaux indiquent une crue de $1^{m},70$, qui est peut-être

[1] Carte de l'*Albert* et l'*Albert Edward Sees* par le Dr. F. STUHLMANN, traduite par MAX MOISEL.

[2] *Idem.*



supérieure dans les années exceptionnelles. De chaque bord les terres riveraines s'étendent, unies sur 80 mètres de largeur ; elles sont revêtues d'une forte végétation de grands roseaux. Après avoir quitté les montagnes, le cours tortueux du Lukoku se dirige généralement au Sud-Est ; dans son lit érodé, l'eau est très limpide, comme toutes celles d'origine glacière[1].

Sébu.

Le Sébu tombe des montagnes à 5 kilomètres au Nord du Lukoku, soit à 53 kilomètres de Katwé. En ce point, la base des monts occidentaux s'écartant du Duéru, laisse, dans l'intervalle, une large vallée flanquée, à droite, de trois cimes coniques et traversée par la rivière. De même que le Lukoku, le Sébu sort des glaciers des Ruenzori. Ainsi que tous les tributaires naissant dans cette même partie de la chaîne, il est en eau toute l'année. A en juger par les ravinements creusés dans toutes les directions et jonchés de cailloux roulés, de nombreux torrents doivent sillonner la large vallée du Sébu pendant la saison des pluies. Ses berges écartées de 2 mètres de large et hautes de $1^m,75$, sont perpendiculaires en saison sèche. Jaugé le 25 février 1903, son débit n'était que de 0,530 mètre cube. Il avait alors 2 mètres de largeur, $0^m,49$ de profondeur, avec un courant de $0^m,50$ en moyenne par seconde.

D'après la carte de Stuhlmann, le cours du Sébu est de 20 kilomètres[2]. Cette rivière ne débouche pas directement dans le lac ; elle se jette dans le Mbuku et près de son embouchure.

Mbuku.

Entre le Sébu et le Mbuku, la vallée, tout entière envahie par une épaisse végétation de roseaux est traversée par de nombreux

[1] En ce qui concerne le Lukoku, la carte de Moisel paraît erronée. Elle lui donne un faible parcours de 16 à 17 kilomètres. Le Lukoku est en réalité un des plus grands cours d'eau qui aboutissent au lac Duéru. Prenant sa source à l'Ouest, dans les glaciers des Ruenzori, il doit avoir 30 ou 35 kilomètres de développement.

[2] Ici, encore, la carte paraît erronée : ainsi que le Lukoku et le Mbuku, le Sébu sort des glaciers ; sa longueur doit, en conséquence, dépasser 30 kilomètres.



chenaux momentanément à sec et pleins de cailloux roulés. Dans la saison des pluies, et sans préjudice des deux rivières à franchir, cette vallée est sans doute impraticable pour les caravanes.

Le Mbuku ou Mpuku, ainsi qu'il est parfois appelé sur certains points de son cours, traverse la vallée à 53 kilomètres au Nord de Katwé et va se perdre dans le lac Duéru. Cette rivière qui naît également des grands glaciers des monts Ruenzori, à l'altitude de 4.000 mètres au-dessus du niveau de la mer, est le plus important des tributaires que reçoit le Duéru sur sa rive occidentale[1]. Long d'environ 40 kilomètres, le Mbuku coule généralement en direction Ouest. A sa sortie des montagnes, ses eaux limpides et glacées tombent en cascades sur des roches qu'elles franchissent en une série de petites chutes. A l'étiage, la largeur de son lit est de 8 mètres et sa profondeur de 1^{m},75 ; ses bords rocheux sont perpendiculaires. Mesuré le 25 février 1903, son débit était de 7,050 mètres cubes par seconde, correspondant à une épaisseur d'eau de 0^{m},83, et à une vitesse moyenne de 1^{m},16 par seconde. Il monte, en crue, de 2^{m},75 et prend alors 120 mètres de largeur. Bien qu'il soit difficile d'en préciser la portée en hautes eaux, on peut du moins l'évaluer à 300 mètres cubes par seconde.

Ce maximum ne peut généralement pas être de longue durée : après une série de crues impétueuses dont la violence s'oppose parfois pendant six ou sept jours à ce qu'il soit franchi, le niveau du Mbuku redevient normal.

HIMA.

Le Hima se jette dans le lac à 63 kilomètres au Nord de Katwé. Divisé en deux branches, il coule, encaissé dans une gorge de 130 mètres de largeur, entre deux berges presque verticales. Sa rive droite, celle du Sud domine de 24 mètres le fond de la rivière, et celle du Nord, de 16 mètres. La première et la plus importante

[1] Carte de STUHLMANN.



des deux branches, celle de droite, est large de 4 mètres et profonde de 3^{m},50 ; celle de gauche a 3 mètres de largeur et 2^{m},50 de profondeur. Entre leurs berges et entre les deux bras, les intervalles sont remplis de hauts roseaux avec quelques grands arbres.

Mesurée le 26 février 1903, la portée du bras droit était de 0,728 mètre cube par seconde et presque nulle dans le bras gauche[1]. L'eau, très limpide, s'écoulait sur un fond rocheux. On ne saurait que difficilement déterminer la hauteur à laquelle le Hima s'élève en crue. Toutefois, les indigènes affirment qu'il ne déborde pas alors des rives qui flanquent les deux bras au fond de la gorge. La pente considérable de la rivière, les buissons et les arbres croissant entre ses chenaux et ses rives, semblent confirmer l'exactitude de ce renseignement. Les hausses maxima doivent osciller entre deux ou trois mètres.

Le Hima ne vient pas des glaciers, mais prend sa source dans la chaîne secondaire des Ruenzori ; sa direction générale est Sud. D'après Stuhlmann, son développement serait de 25 kilomètres. Sur les hauteurs qui le bordent se trouve un dépôt calcaire ayant beaucoup d'analogie avec le « Kunkar » de l'Inde. Le Hima est le plus septentrional des tributaires de la rive occidentale du Duéru. Un éperon très élevé, large de six kilomètres, le sépare du Ruimi, l'affluent le plus immédiat du lac; ce contrefort allant des montagnes au lac, force ainsi les eaux de drainage à en contourner l'extrémité Nord et à traverser la vallée pour atteindre la rive orientale du Duéru.

Ruimi ou Msongi.

Connu dans sa partie inférieure sous le nom de Msongi, le Ruimi naît par 0° 28′ de latitude Nord, dans les hauteurs qui bordent, à l'Est, le plateau élevé par lequel les Ruenzori se terminent au Nord-Est. C'est sur ce même plateau, où le Mpango prend sa source, qu'est situé Fort Portal. Cette partie de la masse avancée

[1] La profondeur d'eau était de 0^{m},60 et la vitesse moyenne de 0^{m},25 par seconde



des Ruenzori porte le nom de Kiriba; elle s'élève à 2.400 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La direction du cours supérieur du Ruimi est, d'abord et pour ainsi dire, nettement Sud. Mais, aux approches du Mont Kiriba, il s'infléchit brusquement à l'Est et reprend sa direction première après avoir contourné l'extrémité Nord du lac.

Un peu en amont de son dernier méandre, le Ruimi emprunte, pour traverser les montagnes, une gorge tortueuse, large de 70 mètres et profonde de 35 mètres. Là, il tombe de rapides en chutes sur un lit rocheux, obstrué de larges cailloux roulés, où l'action des eaux a creusé de nombreuses marmites. La gorge, fortement boisée, est pleine d'arbres, quelques-uns remarquables par leur taille et par la beauté de leur feuillage. La majestueuse splendeur des hautes montagnes qui enserrent cet étranglement de chaque bord s'ajoute, en la rehaussant, à la grandeur sauvage du paysage. La rive gauche du Ruimi, beaucoup plus élevée que la droite, domine d'environ 100 mètres le niveau de l'eau. Dans sa partie montagneuse, là où elle franchit de nombreuses chutes, la pente générale de la rivière est très accentuée. Dans sa partie inférieure, au point où elle reçoit le Durra, elle traverse des marécages étendus et profonds. Mesuré le 26 février 1903, le débit du Ruimi était de 4,030 mètres cubes par seconde, correspondant à une largeur de 11 mètres, à une profondeur maximum de $9^{m},90$ et à une vitesse moyenne de $0^{m},77$. Bien que ne venant pas des glaciers des Ruenzori, son eau est très limpide et très froide. Son affluent principal, le Durra, est formé des trois cours d'eau, Yeria, Balariba et Msongi — le plus important — coulant tous entre le 83me et le 92me kilomètre au Nord de Katwé[1]. Ces petites rivières traversent des plaines maréca-

[1] Ces trois rivières, traversées le 28 février 1903, furent alors mesurées : le chenal du Yeria avait trois mètres sur trois mètres ; l'épaisseur de l'eau y était de $0^{m},49$, et la vitesse moyenne de $0^{m},38$ par seconde. Le chenal du Balariba, à sec, avait 2^{m} 75 sur $2^{m},50$; celui du Msongi avait 4 mètres de largeur sur $1^{m},25$ de profondeur, une profondeur en eau de $0^{m},30$ et une vitesse moyenne de $0^{m},51$ par seconde. Débit total par seconde du Msongi et du Yeria réunis : $1^{m},494$.



geuses remplies de grands roseaux avec, çà et là, quelques arbres et ayant en moyenne de 70 à 100 mètres de largeur et de 20 à 25 mètres de profondeur. Leur montée, en crue, est d'environ 2m,75. Pendant cette même période, le Ruimi ou Msongi doit avoir 35 mètres de largeur.

Le parcours du Ruimi est d'environ 50 kilomètres[1]. Une autre rivière, le Durra[2], le rejoint près de son embouchure. Leurs eaux réunies se jettent à l'Est du Duéru par 0° 11' de latitude Nord[3].

Mpango.

Le Mpango est, à tous les points de vue, le dernier et le plus considérable des tributaires du Duéru. Cette rivière charrie un volume d'eau supérieur à celui de tous les autres affluents de l'Albert Edouard. Certains voyageurs la considèrent comme plus puissante que le Semliki ; mais cette opinion n'est pas fondée. Il est possible que la portée du Mpango soit parfois plus forte que celle de l'unique émissaire du lac, mais ce ne peut être que pendant de courtes périodes. En résumé, la moyenne annuelle de son débit est évidemment inférieure à celle du Semliki. Le Mpango est formé de la réunion de deux branches principales ; la plus grande et la plus importante vient du Sud et prend sa source au mont Kibirra, au Sud-Ouest de Fort Portal ; l'autre vient du Nord, de très loin et près de Nsororo, au Fort Wavertree[4].

Nonobstant sa forte pente, le débit du Mpango, en saison sèche, est faible dans sa partie supérieure. Il se dirige d'abord

[1] Carte de Stuhlmann.

[2] Le Durra prend sa source dans la même chaîne que le Ruimi, mais plus au Nord, c'est-à-dire par 0° 40' de latitude Nord. Il a une longueur d'environ 70 kilomètres.

[3] Stanley, qui le traversa plus bas, lui attribue une largeur de 17 mètres et une profondeur de 0m,75.

[4] La branche Sud a plusieurs affluents ; les principaux sont l'Igasha, le Nakatera et le Malluna. Ses berges, hautes de 1m,50, sont rocheuses et verticales. La largeur de son lit est de 3 mètres. Sa profondeur, mesurée le 1er mars 1903, était de 0m,60 et son débit de 0,99 mètre cube par seconde. Le Nakatera, plus faible que l'Igasha, était à sec au mois de mars 1903. Le chenal du Malluna est large de 3 mètres et profond de 1 mètre. Jaugé le 1er mars, son débit n'était que de 0,33 mètre cube par seconde.



vers l'Est et passe près de Fort Portal, chef-lieu du district de Toru[1].

Après avoir reçu non loin de là son affluent septentrional, il poursuit le reste de sa course entre deux hautes falaises, dans une vallée large et profonde. A 50 kilomètres en aval de sa source, il s'infléchit au Sud, continue dans cette direction sur une autre distance de 40 kilomètres, tourne ensuite brusquement à l'Ouest. Il se jette enfin dans le lac Duéru par 0° 7″ de latitude Nord. Son développement total est de 110 kilomètres[2].

Affluents du Mpango.

De nombreuses petites rivières déversent dans le Mpango les eaux drainées sur une zone considérable de ces régions. Dans sa partie Sud, il traverse la forêt tropicale, entre les monts Lobaba et le plateau qui forme à l'Est la ligne de partage entre les eaux qui vont au lac Albert Edouard et celles qui se jettent dans le Victoria Nyanza. Près de Fort Portal, le lit rocailleux du Mpango est plein de cailloux roulés ; sa largeur est de 5 mètres, sa profondeur de $2^{m},60$ et ses berges sont verticales. Sa montée maximum, en crue, y est de $3^{m},50$, correspondant, pendant cette même période, à une profondeur de $4^{m},10$, avec une largeur de 114 mètres et une section mouillée de 91 mètres carrés. Dans ces conditions et tablant sur un courant moyen de deux mètres, sa portée serait de 182 mètres cubes. Le débit du Mpango, mesuré le 6 mars 1903, était de 2.640 mètres cubes par seconde.

Ces différentes observations se rapportent à la partie amont de la rivière que de nombreux affluents, quelques-uns assez importants, rejoignent entre Duéru et Fort Portal. Il est probable qu'à son embouchure, son débit, en crue, est trois fois plus considérable.

[1] Fort Portal est à 114 kilomètres au Nord de Katwé.

[2] Près de l'endroit où il se jette dans le lac Duéru, il est décrit par Lugard comme passant par une gorge profonde de 250 mètres, avec des bords escarpés et couverts d'épaisses forêts.

En plaine, sa profondeur est très faible et, par suite, sa vitesse réduite.

En mars sa largeur était de 5 mètres, sa profondeur de $0^{m},80$, et la vitesse moyenne de son courant de $0^{m},88$ à la seconde.



Rutshuru et Ruendu.

Avant d'achever ce qui a trait à l'Albert Edouard et bien que les renseignements relatifs à ses tributaires soient sommaires et rares, il n'est pas sans intérêt d'en donner une brève description[1].

Les deux principaux cours d'eau qui aboutissent à la rive méridionale du lac, sont le Rutshuru et le Ruendu ; ce dernier débouche dans la baie de Witshumbu. Stuhlmann le décrit comme ayant de 5 à 6 mètres de large, 1 mètre de profondeur et un courant très fort. Le Ruendu, comme le Rutshuru, draine les pentes Nord de la montagne qui, séparant le bassin hydrologique de l'Albert Edouard de celui du lac Tanganika, traverse et obture la *vallée d'affaissement*. Le Rutshuru est le plus important des affluents de l'Albert Edouard proprement dit[2]. Il prend sa source par le 1° 25′ de latitude Sud. Dans la partie supérieure de son cours, on le désigne sous le nom de Keku. On le dépeint comme profond, non guéable, ayant une portée considérable et coulant à travers une épaisse forêt. Stuhlmann, qui le traversa en mai 1891, lui attribue 60 mètres de large, 1 mètre de profondeur et un violent courant [3]. Toutefois, son débit doit encore s'accroître, pendant la crue, puisque Moore, qui l'explora pendant l'hiver de 1899, en parle comme d'un grand cours d'eau jaunâtre s'enfuyant vers le Nord, aussi large que la Tamise à Westminster, et plein de remous et de rapides[4]. Cette rivière traverse dans sa partie inférieure des plaines marécageuses au Sud du lac, où elle se jette par 0° 24′ de latitude Sud.

L'Albert Edouard ne reçoit, à l'Ouest, aucun cours d'eau important. De ce bord, les monts Wekondjo s'approchent du rivage et le suivent parallèlement sur toute sa longueur. De nombreux torrents à pente rapide et à faible parcours, en drainent

[1] A l'exception du Nyamgashi et du Dibirra, au Nord du lac, aucun des affluents ne fut traversé par l'expédition au cours du printemps de 1903.

[2] Le Mpango, plus important que le Rutshuru, se jette dans le Muéru.

[3] *Mit Emin Pasha im Herz von Afrika*, Berber.

[4] *The Mountains of the Moon*, London.



les versants occidentaux ; mais aucun de ces cours d'eau intermittents ne mérite le nom de rivière.

En ce qui concerne la rive orientale, le mur de la grande faille se rapproche également du bord, ne laissant dans l'intervalle qu'une plaine de cinq à six kilomètres de largeur, plus étendue à l'angle Nord-Est. Les artères de drainage ne peuvent en conséquence être ni longues ni importantes[1]. Cependant, à l'angle Sud-Est, le Muwengu ou Mtungi, rivière assez forte, traverse la plaine Sud, reçoit les eaux de l'escarpement oriental et se jette dans le lac. C'est de son embouchure que, selon les indigènes, partirait le courant qui traverse l'Albert Edouard jusqu'à la prise du Semliki.

MUWENGU.

On ne possède que peu de renseignements sur le Muwengu ; on rapporte toutefois que, presque sans eau pendant la saison sèche, sa portée, en crue, est cependant considérable; son développement ne dépasse pas 35 kilomètres.

NYAMGASHA.

Au Nord, deux rivières, le Nyamgasha et le Dibirra, viennent aboutir à l'Albert Edouard, à l'Est des monts Kipura. Elles prennent leur source dans la partie méridionale des monts Ruenzori et traversent la grande plaine alluviale qui s'étend au Nord du lac. La plus importante des deux est le Nyamgasha[2], qui prend sa source par le 0° 11′ de latitude Nord ; il a environ 55 kilomètres de longueur; son embouchure se trouve à cinq kilomètres de Katwé

[1] Dans sa carte, STUHLMANN indique 4 cours d'eau sur cette partie du lac : soit en commençant par le Sud, l'Intwara, le Kaissa, le Dwampono et le Wisségwé. Aucun d'eux n'a plus de 7 à 8 kilomètres de longueur.

[2] Il est connu dans la localité sous le nom de Nyamgashani.

La carte de l'Uganda-Congo Commission donne les noms suivants aux rivières de la côte orientale du lac : soit en commençant par le Sud, Kaganga, Ishasha, Ntungwe, Mekuera, Ruanpuno, Nismvera. N. D. R.



à l'extrémité du promontoire situé sur le côté Ouest de la baie de ce nom. Au point où la route de Katwé à Mbéni le traverse, il coule, très tortueux, entre deux rives verticales de $2^m,80$ de hauteur. De chaque bord se développent de larges plaines couvertes de roseaux, que la crue inonde d'une couche d'eau de $0^m,50$[1]. Son courant est très fort ; il n'est guéable qu'en peu d'endroits. Le lit du Nyamgasha est sablonneux et, partout où il a creusé sa route dans la plaine alluviale, fortement érodé. Sa vallée, bien cultivée, d'une largeur moyenne de cinq à six kilomètres, est revêtue de dépôts calcaires. Le Nyamgasha est généralement orienté vers le Sud avec des inflexions au Sud-Est. Avant de se jeter dans le lac, il traverse de profondes dépressions marécageuses pleines de roseaux, fréquentées par de nombreuses hardes d'éléphants qui ravagent les bananeraies du voisinage. Ses eaux sont limpides et froides. Le 16 février 1903, le débit du Nyamgasha fut mesuré un peu en amont du gué que franchit la route de Katwé-Mbéni. En ce point, la rivière est large d'un mètre, sa plus grande profondeur est de $1^m,50$, et la vitesse moyenne de son courant de $1^m,55$ avec un débit de 4,9 mètres cubes par seconde. Pendant la crue, alors que sa section mouillée est de 115 mètres carrés, sa portée doit être de 250 mètres cubes par seconde.

Dibirra.

Moins important que le Nyamgasha, le Dibirra lui est presque parallèle. Il traverse la plaine à 10 kilomètres à l'Ouest de Katwé. Son développement est à peine de 30 kilomètres, au cours desquels il longe la base des monts Kipura ; ces montagnes limitent l'extrémité occidentale de la vallée remplie de roseaux dans la partie inférieure et large de 2 à 3 kilomètres. Au fond, la rivière serpente, décrit de nombreux méandres et se creuse constamment de nouvelles voies à travers le sol alluvial, peu compact[2].

[1] Sa largeur totale, en crue, est de 211 mètres avec $3^m,30$ de profondeur, au milieu du courant.

[2] En maints endroits, on rencontre divers anciens lits à sec du Dibirra.



En certains points, l'épaisse couche d'argile molle qui garnit le lit du Dibirra en rend le passage très difficile ; il n'est guéable qu'à de rares endroits. En d'autres, gisent des mares profondes qui sont l'habitat des buffles sauvages. Ses rives, extrêmement escarpées, atteignent parfois 3 mètres. Sa largeur moyenne, à l'étiage, est de 7 mètres ; au gué que l'on rencontre à 7 kilomètres en amont de sa jonction, sa profondeur était de $0^m,75$; elle est généralement plus grande dans les autres parties de son cours. Aux approches du lac, le marais s'élargit et devient plus difficilement abordable[1].

Mesuré le 17 février 1903 au gué ci-dessus mentionné, le débit du Dibirra était de 3,19 mètres cubes à la seconde[2]. Il est difficile d'apprécier dans quelle mesure sa vallée est inondée dans la saison des pluies. Les traces laissées par les hautes eaux indiquent une montée de $1^m,75$ au-dessus de l'étiage, mais selon toutes probabilités, la rivière doit parfois déborder et s'étaler sur les marais de chacune de ses rives. Il est cependant évident que ses portées maxima n'égalent jamais la moitié du débit du Nyamgasha.

[1] Les voyageurs qui ont traversé le Dibirra ou qui ont campé dans ces parages, ne sauraient oublier les piqûres longtemps douloureuses d'une variété de petits moustiques noirs, tout particulièrement insupportables, aussi bien le jour que la nuit.

[2] Largeur 7 mètres, profondeur $0^m,75$ et vitesse moyenne $0^m,60$ par seconde.



V

ENTRE LES LACS ALBERT EDOUARD ET ALBERT NYANZA

(DISTRICTS DE TORO ET D'UNYORO)

Entre les lacs Albert Edouard et Albert Nyanza, la route la plus facile et la plus fréquentée suit une direction Sud-Nord. Dans son parcours et sur une distance considérable, elle longe la base des pentes orientales de la chaîne des Ruenzori. Ces monts formidables aux sommets couronnés de neige, clôturent partiellement, sur 70 kilomètres, *la vallée d'affaissement* et la partagent en deux sections distinctes. Le drainage principal des Ruenzori se fait à l'Ouest par le Semliki et au Sud par le lac Albert Edouard. Le Katonga, qui aboutit au lac Victoria Nyanza, et le Kafour qui va au Nil Victoria, recueillent une partie du ruissellement des pentes orientales. Le Msisi, tributaire du lac Albert Nyanza, sort directement de l'extrémité Nord de la chaîne. L'importance des Ruenzori dans le régime du Nil est donc primordiale.

Projeté en avant comme l'énorme bastion d'une imprenable forteresse, le Ruenzori s'aligne sur environ 150 kilomètres; il commande, au Nord-Est, les approches de l'Albert Nyanza et la vallée du Semliki et, au Sud, tout le bassin du lac Albert Edouard. Pour le voyageur venant du Sud, le bastion semble barrer tout passage vers le Nord. Pour l'observateur placé sur les hauteurs du plateau occidental, le pays s'élevant en pente douce et ininterrompue, va heurter les avancées de la superbe chaîne.

A l'Ouest des Ruenzori s'étend la vallée du Semliki; elle est bornée plus loin et à l'opposé par les monts Wakondjo, qui constituent la ligne de partage entre les eaux du Nil et celles du



Congo. Bien que très étroite en tous ses points, cette vallée part du lac Albert Edouard et va, sans solution de continuité, aboutir à l'Albert Nyanza. Cette partie de la *vallée d'affaissement Albertine* forme une large boucle, autrefois baie ou golfe du grand lac primitif dont à une époque reculée, les eaux recouvrirent toute la région. Plus loin, la ligne de falaises qui marque la grande faille de l'Est, lui constitue une autre limite. Les lacs Albert Edouard et Duéru ainsi que l'étroit canal qui les relie sont les seuls vestiges lacustres de l'immense nappe d'eau d'autrefois. Au Nord du dernier lac, la grande faille s'infléchit à l'Ouest et va se perdre dans le haut plateau qui se détache à l'Est des mamelons Nord du Ruenzori. La vallée se trouve ainsi complètement fermée. L'affaissement se continue toutefois au Nord, dans la direction du bassin du Semliki, déjà mentionné. Bien qu'enserrée sur une distance considérable par les masses avancées des Ruenzori, cet obstacle une fois dépassé, la dépression s'épanouit et forme la vallée au fond de laquelle s'étale l'Albert Nyanza. Sur toute cette partie de son étendue, elle est limitée à l'Est par l'escarpement du haut plateau auquel il a été fait ci-dessus allusion. Il s'ensuit que les pluies ruisselant sur les pentes du Ruenzori et les eaux provenant des neiges fondant sur ses sommets, doivent forcément affluer, au Sud, à l'Albert Edouard, et, au Nord, à l'Albert Nyanza. Dans l'un et l'autre cas, elles contribuent indirectement mais fatalement à l'alimentation du Nil. Les cours d'eau qui descendent des pentes de l'Est affluent tous sans exception au lac Duéru, qui appartient au régime de l'Albert Edouard. Ceux qui coulent de l'Ouest vont au Semliki qui en conduit les apports à l'Albert Nyanza.

Les lignes suivantes sont consacrées à la description sommaire de la région contiguë à l'*affaissement*, qui se développe le long de la route allant de l'Albert Edouard à l'Albert Nyanza.

La ligne de séparation entre les districts d'Ankoli et de Toru se rencontre à quelques kilomètres au Nord du village de Katwé, sur la baie de ce nom, à l'angle Nord-Ouest du lac Edouard. Partant du lac et se dirigeant vers le Nord, le sol se relève graduellement



sous forme de deux larges terrasses superposées, d'origine calcaire. Ces élévations indiquent nettement les anciennes limites du lac, à ses différentes périodes, quand ses niveaux étaient supérieurs à ceux d'aujourd'hui. L'altitude de la plus haute terrasse est d'environ 100 mètres au-dessus du plan d'eau actuel de l'Albert Edouard, et la baie qu'elle dominait autrefois est de nos jours distante de 3 kilomètres de Katwé. Au delà, les terres hautes continuent formant, en réalité, le prolongement de l'éperon oriental des monts Ruenzori. A l'Est, la vallée du Duéru s'étend parallèlement et traverse les massifs de l'escarpement de Kichwamba distants, en ce point, de 17 kilomètres ; elle est généralement plate, avec quelques basses collines allant du Nord au Sud. A 8 kilomètres au Nord de Katwé, les hautes terres en bordure sur la vallée s'écartent brusquement sous forme de chaînes relativement basses et assises sur une terrasse. De ces hauteurs se détachent de nombreux contreforts dont les pentes s'avancent jusque dans le bassin inférieur du Duéru. Il en résulte pour le voyageur une série très fatigante d'ascensions et de descentes. Entre les contreforts les terres basses sont marécageuses, et la terre glaiseuse, mouillée pendant les jours pluvieux, rend la marche très difficile. Sur le plateau qui domine la vallée d'environ 150 mètres, de même que sur les montagnes voisines, on rencontre de nombreux cratères éteints : le Kiandru, le plus au Nord, est circulaire ; son cône, de 800 mètres de diamètre et de 100 mètres de profondeur, est rempli d'arbres. Au delà, plus à l'Ouest, et séparé du premier par une étroite crête, il en est un autre d'une plus grande profondeur[1]; derrière ce dernier et longeant son bord occidental, s'élève un rocher dont les flancs tombent, de plusieurs centaines de mètres, à pic dans la cuve volcanique. Au Nord et au Sud de ce point se dressent de hautes montagnes dans lesquelles est un abîme profond apparemment formé par l'affaissement de l'un des flancs de la chaîne. A deux kilomètres plus au Nord, se trouvent deux autres cavités cratériformes ; de même

[1] Nombre de ces cratères éteints contiennent un petit lac. D'autres sont à sec.



que les premières, elles sont séparées par une étroite muraille de roches, qui en était le bord commun. Toutes deux, de forme de cône renversé, elles ont de 600 à 700 mètres de diamètre et de 100 à 150 mètres de profondeur. Au fond de l'une d'elles gît un lac sans déversoir, rendez-vous favori des antilopes de toutes espèces, notamment du *water-buck* ou antilope des marais. Du haut des falaises, on les voit, léchant le sel dont sont imprégnés les bords lacustres d'aspect triste et abandonné.

La terrasse s'étend à quelque distance, au Nord de ce lac, et la coupe transversale des montagnes de l'Ouest affecte la forme d'un plateau s'élevant à 800 mètres au-dessus de la vallée, se terminant brusquement en pente escarpée. Cette terrasse supérieure disparaît au kilomètre 18, où se rencontre l'étang qui s'est formé plus bas dans le cratère de l'ancien volcan Kikerungu. Presque circulaire, cette nappe liquide a 1.300 mètres de diamètre; elle baigne le pied des montagnes. Dans ses eaux jaunâtres et imbuvables, se réfugient de nombreux hippopotames; ses rives inclinées sont couvertes de galets. La crue lacustre ne dépasse pas un mètre. Le lac est ceinturé d'une bande marécageuse d'environ 40 mètres de largeur, indiquant l'extension de la superficie baignée par les hautes eaux. Le roseau n'existe pas dans son voisinage.

Au Nord, le lac Duéru, distant des montagnes de l'Ouest d'environ 2 kilomètres, en est séparé par un plateau bas et couvert de buissons. Kikerungu est remarquable par la violence des orages qui balaient les pentes des hauteurs voisines[1]. Faisant face au lac et dominant tout le pays, se dresse un massif très élevé que ses contours dentelés et sa crête déchiquetée font ressembler à quelque monstre préhistorique[2].

Sur plusieurs kilomètres au Nord, la route côtoie le pied de montagnes semblables à celles précédemment décrites; elles descendent dans la vallée, parfois en pente douce et parfois en

[1] Cette montagne, qui fait partie de la chaine des Ruenzori, est parfois appelée Ruisamba, de même d'ailleurs que le lac Duéru.

[2] Ce bloc seul contient 33 petits pics distincts.



série de terrasses. Des dépôts lacustres se rencontrent à des altitudes variant entre 80 et 100 mètres.

On traverse le Makokia à 29 kilomètres de Katwé. Cette rivière coule dans une belle gorge, à l'extrémité de laquelle se trouve un pic élevé et abrupt. Plus loin, les hautes terres sont couvertes d'une épaisse forêt qui s'étend jusqu'au bord du lac Duéru.

Le Musamba et le Lokuku[1] franchissent la montagne par une large brèche entre le 41me et le 49me kilomètre. Ces rivières sont distantes l'une de l'autre de 6 kilomètres. Sillonné de nombreux branchements desséchés, leur espacement est couvert de blocs rocheux arrondis, témoins du passage antérieur de nombreux torrents.

A quelques kilomètres plus au Nord, une deuxième brèche plus large est flanquée sur la droite de trois pitons coniques ; c'est là que débouche le Sébu, rivière alimentée par les glaciers. De ce point et toujours dans la même direction, des hauteurs surgissent brusquement et sans gradins intermédiaires de la région très plate; il en est ainsi jusqu'au Mbuku, qui s'échappe des montagnes au kilomètre 58, et traverse la plaine pour aller se jeter dans le Duéru. Cette rivière est le plus grand des affluents de la rive occidentale du lac ; elle descend des glaciers des Ruenzori.

Le spectacle offert par la vallée du Mbuku est en tous temps merveilleux. Mais il est d'une indescriptible splendeur quand, par un ciel pur, rare en cette région, on peut contempler l'éblouissante chaîne neigeuse des Ruenzori. On la découvre le plus fréquemment non en entier, mais partiellement et par échappées successives. C'est tantôt un pic ou un épaulement, tantôt les contours pour ainsi dire impondérables d'une crête ou ceux d'un contrefort. Puis l'éclat de la neige virginale jaillit soudain du sein des nuages et les flancs mêmes du colosse, sombre comme la nuit, surgissent enfin des vapeurs floconneuses.

Noyé dans la brume et invisible, le Ruenzori jaillit parfois soudainement tout entier, et comme par magie, du sein des nuées.

[2] Cette rivière s'alimente aux glaciers.



Il se dévoile alors comme un poème neigeux, dans toute sa gloire et dans toute sa prodigieuse beauté.

Au Nord de Mbuku, de nouvelles terrasses longent le pied des collines inférieures, jusqu'à ce qu'on atteigne le Hima, au kilomètre 68. Cette rivière coule dans une vallée large et profonde; elle se dirige vers l'Est pour aller comme les précédentes tomber dans le Duéru. Le paysage est extrêmement sauvage; à l'Est et à l'Ouest, ses bords sont limités par de hautes chaînes aux pics très élevés. Plus loin, le plateau domine de plus de 150 mètres la vallée du Duéru. Plus au Nord, les montagnes surgissent presque d'un seul jet et, à leur base, des contreforts s'avancent longuement, en séries continues, dans la plaine. Entre chaque éperon s'étendent des espaces couverts de hautes herbes qui se transforment en marécages pendant la saison pluvieuse, et rendent alors le voyage très pénible. Le lac Duéru se termine à 66 kilomètres au Nord de Katwé; à quelque mille mètres plus loin naît une chaîne de crêtes revêtues d'épaisses forêts. Peu élevée d'abord, leur altitude grandit progressivement jusqu'à ce que soit atteint le côté septentrional de la boucle plus haut décrite. La vallée cesse en ce point et la contrée se transforme en succession de plateaux élevés et de pitons boisés que dominent des rangées de collines espacées[1].

Au kilomètre 67, la route gravit les avant-monts du Ruenzori et, après quelques ascensions et descentes, toutes rapides, on traverse le Ruimi, au kilomètre 69. Cette rivière coule, en ce point, dans une gorge aux bords presque verticaux, profonde de 35 mètres et large de 70. Elle est extrêmement difficile à franchir pour les porteurs[2]. Au delà du Ruimi, la route traverse des collines très broussailleuses; elle s'élève graduellement jusqu'au point culminant des premières croupes montagneuses, dont le faîte arrondi est herbeux, mais sans arbres. A l'Est, un pic isolé de forme

[1] L'extrémité Nord-Est du lac Duéru est couverte de forêts qui revêtent, presque ininterrompues, les falaises adjacentes au lac Albert et s'étendent jusqu'au district de Budonga.

[2] Le Ruimi se jette à l'Est dans le lac Duéru.



conique, le Kyatura, se dresse au-dessus des chaînes environnantes. Au kilomètre 84, on atteint le camp de Kisaba, situé à 1.500 mètres au-dessus du niveau de la mer. De ce point élevé, les yeux du spectateur découvrent des rangées de collines moins hautes se prolongeant à l'Est ; il semble que l'on ait alors devant soi une vaste étendue ondulée et nue, sans relief ni dépression quelque peu accusés.

Tels qu'une énorme muraille, les monts Ruenzori se dressent imposants, majestueux, à l'Ouest et au Nord-Ouest, avec leurs flancs sillonnés de ravines larges et profondes [1].

Trois petites rivières coulant toutes au Nord-Est, se rencontrent sur les 9 kilomètres suivants [2]. Elles vont se jeter dans le Duro, tributaire du Ruimi. Au delà du Msongi, le plus septentrional de ces trois cours d'eau, la végétation change d'aspect. Sur les hauteurs, les hautes herbes sont remplacées par d'épaisses broussailles parsemées de quelques arbres [3]. Entre les kilomètres 97 et 100, et séparées par des hauteurs escarpées et broussailleuses, deux étroites rivières, l'Igasha et le Malloma, coulent au fond de vallées très boisées, larges de 400 à 500 mètres [4]. Au Nord du Malloma, le plateau élève ses crêtes dénudées jusqu'à 2.000 mètres au-dessus du niveau de la mer avec, partout, des affleurements basaltiques. La culture reparaît sur les pentes inférieures, où le millet est abondant ; on y trouve aussi quelques bananeraies.

Dans le voisinage de la partie du plateau où est situé Fort Portal, les vallées s'élargissent, leurs pentes deviennent plus douces et les hauteurs isolées s'espacent. Après avoir traversé deux petits affluents du Mpango : le Nakatura et le Nyamharawi, on rencontre, au kilomètre 110, un chemin large et droit. Cette

[1] Sur sa carte, MOISEL nomme cette partie de la chaine Kiribi. Il évalue sa hauteur à 4.000 ou 5.000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

[2] Le Yeria, le Balariba et le Msongi.

[3] Le manque d'arbres est le côté faible du paysage des Ruenzori. A ce point de vue on ne saurait le comparer à l'Himalaya. En outre, les cimes couvertes de neige des Ruenzori paraîtraient petites et insignifiantes à quiconque connait celles de la grande chaine indienne.

[4] Ces deux rivières tombent finalement dans le Duro



route passe à Kabaroli, résidence du roi de Toru, et continue presque en direction Nord jusqu'à Fort Portal, chef-lieu du district. Large en moyenne de 12 mètres, elle est bordée, à droite et à gauche, de curieuses haies de roseaux hauts de 3 mètres[1]. Les cultures consistant principalement en pois, millet, patates douces et tabac, s'étendent, sur chaque côté de la voie, à des distances considérables. De nombreuses bananeraies occupent également de grandes superficies. Des maisons et des huttes longent encore la route jusqu'aux approches du palais du roi, situé sur une colline; là, deux rangées d'eucalyptus la transforment en avenue. A droite, se trouve la Mission Catholique dont les habitations, bien construites, sont entourées d'une grande enceinte murée ; l'entrée en est ornée d'une haute croix en bois. Un peu plus loin s'élèvent les bâtiments de la Mission Anglicane, d'apparence également confortable.

Sur la colline arrondie, haute de 80 mètres, la résidence royale est entourée de bananiers[2]. Franchissant cette élévation, la route descend dans la vallée du Mpango[3], la traverse au moyen d'un pont et gravit la pente raide d'une autre colline au sommet de laquelle est établi Fort Portal, à 114 kilomètres de Katwé[4]. Haute et bien drainée, cette position est excellente ; ouverts et débarrassés de broussailles, ses alentours sont certainement salubres. Défense des habitations des fonctionnaires anglais, des magasins et des bureaux, le fort consiste en une enceinte rectangulaire entourée d'un fossé profond. A l'Ouest et sur la pente de la colline, sont les quartiers de la police ; en arrière, se trouve le marché indigène. Deux fonctionnaires civils et un sous-officier anglais résident à Fort Portal ; sa garnison se compose de 80

[1] Ces haies sont très soigneusement construites ; les roseaux s'entrelacent en lignes diagonales et ne servent probablement qu'à border la route. Il n'en est pas d'autres qui lui soient perpendiculaires et qui délimiteraient les propriétés en bordure.

[2] Kassagamma, le roi de Toru, est un Bahima. Il est âgé de 45 ans.

[3] Le Mpango qui est le plus important tributaire pénètre dans le lac par sa rive droite, à l'angle Nord-Ouest.

Fort Portal est à l'altitude d'environ 1.500 mètres au-dessus du niveau de la mer.



hommes de police. Il y existe un hôpital, mais sans médecin. De sorte que si l'un des résidents européens tombait gravement malade, il faudrait, pour faire venir un docteur, cinq ou six jours en temps ordinaire et beaucoup plus lorsque, pendant la saison pluvieuse, les rivières sont gonflées[1].

La chaleur n'est jamais excessive à Fort Portal ; le climat y est tempéré mais très humide[2]. Par suite du voisinage des montagnes, les violents orages y sont fréquents[3]. Du fort, on jouit d'une vue très étendue sur les monts Ruenzori. Par un temps clair, et plus particulièrement le matin et le soir, on en distingue très nettement divers pics couverts de neige. Le point le plus rapproché de cette puissante chaîne est à 11 kilomètres de Fort Portal. Dans l'intervalle surgissent des collines de forme conique où se trouvent divers cratères de volcans éteints. Les versants des Ruenzori sont fortement boisés à l'Ouest et jusqu'à 2.000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ils sont dénudés à l'Est et habités par des Bakouja, race de montagnards que l'on rencontre aussi à Katwé et à Kasinga[4]. Au Nord, au Nord-Ouest et à l'Est de Fort Portal, une haute plaine rocheuse, sillonnée de vallées et mamelonnée de crêtes, s'étend jusqu'aux limites de l'horizon.

Avant de décrire la route qui conduit de Fort-Portal à l'Albert Nyanza, à travers le district d'Unyoro, il est peut-être intéressant de donner un bref aperçu de la région qui se développe à l'Ouest de ce poste. Il sera fait de même pour celle allant, de l'extrémité Nord des Ruenzori, jusqu'au point où ces monts se terminent en pente rapide et aboutissent à la vallée du Semliki[5].

Partant du fort en direction Ouest, les cultures se continuent sur une distance de quelques kilomètres, puis disparaissent. Au delà

[1] La malaria augmente considérablement à la fin de la saison des pluies.

[2] En mars 1903, la température, même à midi, n'excédait pas 74° F. ou 24° C.

[3] Janvier et février sont les mois les plus secs, mais il se passe rarement un jour sans orage.

[4] C'est la race « d'hommes-singes » décrite par Sir Harry Johnstone et M. Grogan.

[5] La description donnée dans les pages suivantes, s'applique à bien des points de vue à la contrée s'étendant au pied des falaises de l'escarpement Est, sur toute la vallée du lac Albert.



succède une série de hauteurs ; trop basses pour être qualifiées de montagnes, elles sont séparées par d'étroites vallées souvent profondes. Hauteurs et dépressions sont revêtues d'une couche d'apparence ignée, de plusieurs centimètres d'épaisseur, curieusement stratifiée et ressemblant quelque peu à l'ardoise [1].

Ces élévations sont couronnées de basses crêtes, de forme conique ou pyramidale, presque parfaite parfois, parmi lesquelles sont de nombreux cratères éteints. Il en est un notamment, à 5 kilomètres de Fort Portal, au fond duquel s'étale un lac d'environ 1.500 mètres et large de 700 mètres. Cette nappe d'eau est encerclée de falaises aux sommets arrondis. Son bord Ouest va en se relevant jusqu'au point culminant de ces hauteurs dont l'escarpement forme en ce point la limite orientale de la *vallée d'affaissement Albertine*. Au-dessous se développe celle du Semliki. Rien ne croît sur cette étendue vaste, sauvage et morne, coupée de loin en loin de profondes dépressions courant de l'Est à l'Ouest. Distant de 8 kilomètres à l'Ouest de Fort Portal, le point culminant des falaises se dresse à 1.570 mètres au-dessus du niveau de la mer. De ce sommet l'on contemple les cimes impérieuses des Ruenzori dont les puissants contreforts septentrionaux rivalisent de hauteur dans le bleu grisâtre d'un ciel incertain. Colossale armée, rangée en lignes solennelles, ses crêtes se profilent coupées de brèches profondes, de gorges étroites creusées par les eaux de ses neiges éternelles. La vue est prestigieuse. A la base des Ruenzori et limitée à l'Ouest par la longue chaîne des monts du Congo, se développe une vallée de grande étendue. Au Nord, un filet argenté dénonce la présence du lac Albert Nyanza.

La descente vers le Semliki est extrêmement rapide et quelques sentiers seulement sont praticables pour les porteurs. L'un des plus faciles est celui qui, allant de Fort Portal à Mboga, sur la frontière de l'Etat Libre du Congo, est coupé par le Semliki, que l'on traverse en bac. La descente se divise en trois sections. La

[1] Toutes les couches stratifiées de cette région s'inclinent brusquement.



première, de 450 mètres de développement, est assurément la plus pénible. Passant entre deux hauteurs coniques, le sentier dévale un contrefort extrêmement raide flanquant une gorge profonde. Sur le fond rocailleux de ce gouffre et par une interminable série de cascades, s'abîme une rivière. Des falaises se dressent presque perpendiculairement de chaque côté de la piste étroite et ardue. Au bas de cette première section, les détritus entraînés lors de l'effondrement primitif, se sont accumulés sous forme de tertres ressemblant à un tumulus énorme, qui se prolonge au loin dans la vallée.

La pente de la deuxième section est graduelle et relativement facile. Sa dénivellation totale est de 100 mètres ; elle aboutit à un plateau généralement uni et couvert de hautes herbes allant jusqu'au Washa, à 16 kilomètres de Fort Portal.

Après avoir quitté le Kékeya, petite branche du Nyabrogo, qui coule dans une vallée profonde et escarpée, la route tourne brusquement à l'Ouest et gravit une pente régulière, après quoi commence la troisième et dernière section de la descente vers le Semliki : elle est très raide. Entre le sommet des falaises et la vallée inférieure, la différence d'altitude est de 250 mètres. Suivant une arête entre deux dépressions profondes, la rampe serpente enserrée entre deux hautes murailles de roches et continue, extrêmement rapide, de descendre jusqu'au bas.

Du sommet de Fort Portal à la vallée du Semliki, la distance est de 23 kilomètres et la différence d'altitude, de 870 mètres.

Le Washa, dont il est plus haut question, prend sa source sur le flanc oriental des Ruenzori, coule au Nord-Ouest et se jette dans le Nyabrogo, affluent du Semliki[1]. Large de 3^{m},50, il serpente au fond d'une cluse étroite. En mars 1903, sa profondeur était de 0^{m},70 et son courant de 0^{m},28 par seconde. Sa montée, en crue, est de 2 mètres. Le plateau, plus élevé sur la rive Ouest, est couvert d'une forêt naine. De chaque côté se creusent de longues vallées.

[1] On ne sait pas exactement si le Washa se jette dans le Nyabrogo ou s'il se perd dans les marécages du lac. Ces marais sont très étendus et en certains points infranchissables.

4



On traverse le Nyabrogo à 21 kilomètres de Fort Portal ; beaucoup plus important que le Washa, ce tributaire coule au fond d'une dépression creuse de 90 mètres et large de 500, au point où la route la traverse. En mars 1903, sa portée était réduite à quelques centimètres et, dans son lit sablonneux, s'étalaient des flaques d'eau limpides et espacées. En été, il est large de 22 mètres. Les crues ont laissé sur ses rives des traces indiquant une montée de 4 mètres; son débit doit alors être considérable. Le Nyabrogo prend sa source dans les contreforts septentrionaux des Ruenzori; son parcours Nord, en direction générale, est de 30 kilomètres. Il se jette dans le Semliki, à 45 kilomètres de l'embouchure de cette dernière rivière.

Au delà du Nyabrogo, la route s'oriente quasi au Nord ; elle est coupée par de nombreuses ravines escarpées qui s'avancent dans la vallée et longent le plateau toujours élevé et boisé. Cette hauteur est, en réalité, le plus bas des contreforts des monts Ruenzori qui descendent, au Nord, dans le bassin de l'Albert Nyanza. La largeur moyenne des ravines est de 400 à 500 mètres et leur profondeur de 50 à 80 mètres; elles sont séparées parfois par des élévations hautes de quelque vingt mètres[1].

A la surface, le sol paraît être une agglomération de lave, d'argile et de galets quartzeux, reposant sur une roche cristalline.

Après avoir franchi une petite dérivation du Nyabrogo, nommée Kikeya, qui coule dans une profonde ravine, la piste tourne brusquement à l'Ouest; elle aboutit à la vallée du Semliki par une pente fortement accusée[2]. Cette partie de la descente est très pénible. Entre le sommet des hauteurs et la vallée, la dénivellation est d'environ 250 mètres. Le sentier traverse un passage étroit courant entre deux vallées très basses. Il contourne de hautes masses rocheuses et des précipices le bordent de chaque côté.

[1] Ce grand plateau se compose de 6 terrasses d'élévations différentes s'étendant des pieds du Ruenzori à la vallée du lac Albert.

[2] La dénivellation totale entre la rivière Washa et le sommet de la dernière descente est de 70 mètres environ.



Du haut des falaises que l'on quitte, au bas de la troisième section de la route de Fort Portal, la vue s'étend longuement au Sud ; parallèlement à l'escarpement, se dressent les masses abruptes des monts Ruenzori dont les sommets vont s'échelonnant et se développant aussi loin que le regard peut porter. En face et à l'Ouest, se déploie la vallée du Semliki, dont le lit tortueux se dessine par des haies de roseaux. A l'Est de cette vallée, la forêt alterne avec les marécages, et forme des espaces nuancés de vert, contrastant avec le roussi des herbes brûlées de la plaine. Les montagnes du Congo se distinguent dans le lointain ; au Nord, à travers la buée qui s'en dégage, on aperçoit vaguement les marais qui enclosent l'extrémité méridionale du lac Albert Nyanza.

La descente continue toujours très ardue. Jusqu'au fond de la vallée du Semliki, la différence de niveau est de 870 mètres, sur une distance de 23 kilomètres[1].

Revenons à Fort Portal pour la description du pays qui s'étend au Nord de ce district. La deuxième route à suivre, est généralement parallèle à la faille de la *vallée d'affaissement*. Elle traverse un plateau élevé, sillonné de chaînes de collines aux contours arrondis ; basses, pour la plupart, elles s'étendent au Nord et à l'Est et jusqu'aux limites de l'horizon. Cette région ressemble beaucoup à celle située au Sud de Fort Portal. Le niveau général s'élève graduellement, de l'Est à l'Ouest, vers le bord de l'escarpement. Les cultures se continuent jusqu'à une certaine distance de Fort Portal. Diverses vallées sont couvertes de hautes herbes ; tandis que dans d'autres croissent abondamment des papyrus enchevêtrés de plantes grimpantes. Toute cette région fait partie du bassin de la rivière Mpango. En arrière, le regard s'étend sur les Ruenzori dont six ou sept pics neigeux se détachent à l'horizon.

[1] Cette descente est à peu près divisée de la manière suivante :

La première et la plus longue..	450
La seconde, le long du contrefort de Ruenzori	170
La troisième et dernière, jusque dans la vallée	250
	870 mètres.

Plus au Nord, quand on atteint le lac Albert, la hauteur est moindre et n'excède pas 600 mètres.



Au 125me kilomètre[1] de Katwé, la contrée, légèrement boisée, fait pressentir le voisinage de la grande forêt de Buonga. Le Manobo coule au kilomètre 133,dans une vallée large de 50 mètres ; c'est le plus septentrional des tributaires du Mpango[2]. Au kilomètre 142 commence la forêt qui longe au Nord la *vallée d'affaissement* sur de nombreux kilomètres et se développe à l'Ouest de la route. Par la splendeur de sa végétation tropicale et la magnificence de ses arbres, la forêt de Bugonda ressemble aux immenses étendues boisées qui s'étendent à l'Ouest du bassin du Semliki. Elle est, comme celle de Budoma plus au Nord, l'habitat de nombreuses hardes d'éléphants. Ces pachydermes descendent des falaises dans la vallée du lac et la remontent en suivant les ravins dont elles sont affouillées[3]. La chasse étant strictement prohibée dans tout le district de Toru et la protection de ces grands mammifères sur toute l'étendue du Protectorat de l'Uganda si effective, on ne saurait redouter d'en voir sensiblement diminuer le nombre. Mais dans le voisinage de la forêt et sur les bords du Duéru, les habitants dont la banane est la principale nourriture, impuissants à protéger leurs bananeraies contre les ravages des éléphants, désertent leurs villages[4]. Les revenus du district doivent naturellement en souffrir. Si l'on ne rencontre que rarement les troupeaux de ces animaux circulant dans ces régions, on en peut constater partout les foulées.

La physionomie générale de la contrée ne change pas sur les 20 kilomètres suivants. Les vallées et les hauteurs vont en se succédant régulièrement. A l'Est, plusieurs chaînes lointaines se

[1] Dans les pages suivantes, le kilométrage, partant de l'Albert Edouard, a été continué jusqu'au lac Albert Nyanza.

[2] Le Manobo est un cours d'eau beaucoup moins important que la branche Sud passant près de Fort Portal. Il prend sa source dans les parages de Nssororo (Fort Wavertree) près de celle du Msisi. Son cours est généralement Sud-Est. Dans sa partie supérieure il forme un grand marais, vaseux et fétide. Le 8 mars 1903, son débit était de 0m,337 par seconde.

[3] Dans toute cette partie de la contrée, ainsi que dans la région du lac Albert, les éléphants se frottent de terre rouge volcanique. Leur robe ressemble à celle d'un cheval bai. L'effet est étrange.

[4] Ces renseignements ont été fournis par les fonctionnaires civils anglais du district.



dessinent vaguement. Hauts d'environ 500 mètres, les monts Kagorara se dressent, isolés, à 16 ou 17 kilomètres à l'Est des falaises qui clôturent la vallée lacustre. Entre ces deux points coulent l'Asua, tributaire le plus important du Msisi et trois autres affluents secondaires[1]. La vallée de l'Asua est large de 300 mètres; la rivière elle-même n'en a que 60, entre ses berges verticales, hautes d'un mètre. Sa montée maximum étant, paraît-il, de 2^m,25, sa portée, en crue, doit être considérable[2].

Le Msisi, rivière qui forme la limite entre les districts de Toru et d'Uganda et qui est, après le Nil Victoria, le tributaire le plus considérable du lac Albert Nyanza, se rencontre au kilomètre 174. Large et profonde, la vallée du Msisi, est couverte d'une épaisse forêt. Sur son rebord septentrional, et formées par une des grandes failles qui traversent le plateau de l'Est à l'Ouest, des falaises se dressent en deux gradins, au-dessus des bois; elles atteignent une corniche dominant de 200 mètres le lit de la rivière[3]. Couverte de buissons, cette élévation s'étend, au Nord du Msisi, sur une distance considérable ; on y rencontre d'abord quelques champs cultivés. Plus loin, nulle trace de culture ni d'habitation; la contrée prend un aspect sauvage et désolé. Les hautes montagnes font diversion à la monotonie de ce triste panorama. Les vallées, profondes et marécageuses sont, sans exception, remplies d'une boue rouge et fétide, et couvertes de grands papyrus et de roseaux. A travers ces végétations aquatiques, circulent de petites rivières telles que le Ketabi et le Kamarangu. Cette partie de la région offre une particularité qui semble lui être spéciale : les fourmilières y ressemblent à d'énormes champignons d'environ un mètre de hauteur, avec une tige verticale de quelque 0^m,35 de

[1] Le Yumzaka, le Nakatiwya, le Yakwisi. Les deux premiers coulent sur des lits rocailleux. Le troisième est marécageux.

[2] Le 9 mars 1903, l'Asua était large de 6 mètres et profond de 0^m,35. Son courant était de 0^m,80 par seconde et son débit de 1,68 mètre cube dans le même temps.

[3] La vallée du Msisi est connue pour la fréquence et la violence des ouragans. Presque quotidiens, ils semblent suivre le cours de cette rivière et sont en général accompagnés d'un déluge de pluie et souvent de grêle. Le voyageur assailli par une de ces tempêtes, en est toujours très éprouvé.



diamètre ; elles sont surmontées d'une calotte semi-sphérique et surplombante. Ces industrieux insectes ont probablement adopté cette forme pour se garantir de la pluie. Ailleurs, les fourmilières affectent la forme de monticules coniques.

On passe à Magalika au kilomètre 198 ; là, recommencent les cultures, principalement celles de millet et de bananes. Plus loin, le pays est plus boisé et les montagnes sont plus hautes. Plusieurs cours d'eau, dont deux affluents du Ngusi[1], le Mpombi et le Kamubo, sont les plus importants, coulent de l'Est à l'Ouest. Après une série de montées et de descentes pénibles, on accède à une autre plaine élevée et couverte de forêts. De ce point et jusqu'à la vallée du Ngusi la descente est longue et traverse Pachwa au kilomètre 218[2]. Cette rivière forme la séparation entre les districts d'Uganda et d'Unyoro. Large de 3 kilomètres, sa vallée, broussailleuse et herbeuse, est très accidentée et pleine d'affleurements rocheux. Infranchissable pendant la crue, le Ngusi est un important cours d'eau, même en saison sèche. En raison de la rapidité de son courant, il est difficile de le franchir. Là où la route traverse le bord droit de sa vallée, se dressent deux pitons : celui de l'Ouest, de forme conique, porte le nom de Kibrara; celui de l'Est, au sommet tabulaire, s'appelle Isunga. Reliées entre elles par une crête élevée, ces hauteurs dominent de 140 mètres la vallée du Ngusi. A cette altitude, la vue s'étend longuement et l'on aperçoit la ligne de faîte de l'escarpement ; elle est presque horizontale et seulement interrompue, çà et là par les brèches que les eaux des rivières se sont ouvertes vers la vallée du lac Albert Nyanza.

Contemplée du même point, la contrée environnante semble presque plate et boisée. De loin en loin, une colline surgit au-dessus du niveau général. Mais ces apparences sont trompeuses : le sol est extrêmement mouvementé ainsi que le constate le voya-

[1] Le Mpombi n'a pas de courant en saison sèche. Sa vallée a 50 mètres de large et 17 mètres de creux. En crue, sa montée est de 2 mètres. Le Kamubo est moins important.

[2] Pachwa est chaud, humide et infesté de moustiques.



geur qui descend de son observatoire et regagne la plaine. Les hauteurs et les vallées s'y succèdent avec une désespérante régularité. En réalité, on trouverait à peine, dans toute cette région, un kilomètre carré de terrain non accidenté. Sur les 20 kilomètres suivants l'aspect général du pays reste presque inchangé [1]. Cette partie de l'Unyoro diffère de l'Uganda et du Nord de Toru, en ce qu'elle est extrêmement boisée, même jusqu'au sommet des hauteurs qui dominent le plateau.

Au kilomètre 238, la route emprunte une brèche naturellement taillée entre deux chaînons nommés, celui de droite, Kikunda, et celui de gauche, Bigogo; tous deux sont visibles de très loin, formant ainsi un remarquable repère [2]. Dans la vallée fortement boisée et large de 500 mètres coule le Nyakabari ; son lit est formé de la partie inférieure de l'anfractuosité. Au delà, les pics isolés et les basses collines se succèdent plus nombreux. Du sommet d'une hauteur située au kilomètre 244, on ne découvre pas moins de quatorze élévations distinctes, allant du Nord au Sud en deux rangées presque parallèles. La première, celle de l'Ouest, est distante de l'escarpement oriental de 3.000 à 4.000 mètres. La seconde en est séparée par 16 kilomètres. A l'horizon et au delà des montagnes de l'Est, se dessinent les chaînes lointaines de la ligne de partage des deux grandes sources du Nil [3].

Entre ces deux alignements de collines, la région, constituée par un plateau boisé, est creusée de nombreuses et profondes vallées courant de l'Est à l'Ouest ; toutes dirigent les eaux de drainage vers le lac Albert. Au fond de chacune de ces multiples dépressions se trouve en général un petit cours d'eau, ayant, en saison sèche, une profondeur de $0^m,50$ à $0^m,60$ et une largeur de 3 à 6 mètres. Leur lit, à faible pente, est encombré de roseaux à travers lesquels

[1] Cette partie de la route traverse le Kiswaga, rivière sans importance.

[2] Haut d'environ 250 mètres, Kikunda est doté d'un beau pic ; mais les contours de Bigogo sont arrondis. Pour la rivière Nyakabari, voir le chapitre consacré au lac Albert.

[3] Les monts les plus élevés sont à l'Ouest, le Kidoma (avec 8 pics), Rubanga, Kikanja, et Kikunda, et à l'Est, Yekoba, Kikgerama, Lukanja, Makabara, et une masse abrupte aux contours arrondis connue sous le nom de Msaigankuru, ressemblant par sa forme au « Bass Rock ».



ne circule aucun courant sensible. Même pendant la crue, cette végétation aquatique doit s'opposer à la fuite trop rapide de l'élément liquide[1].

On atteint la plaine unie et peu étendue de Chikubi au delà du kilomètre 257 et, après avoir traversé le Kikitima, on rencontre, à nouveau, les hauteurs et les vallonnements. De même que précédemment, au fond de presque toutes les dépressions passe une rivière minuscule et marécageuse coulant à travers une épaisse végétation de roseaux et de papyrus[2]. Dans l'intervalle, s'élève un petit plateau broussailleux, avec des arbres rabougris. La forêt prend fin au Nord du Wambabia, où elle fait place à une plaine herbeuse. A 273 kilomètres de Katwé, on s'arrête à Hoïma. L'altitude de ce poste est de 1.270 mètres au-dessus du niveau de la mer et d'environ 600 mètres au-dessus de l'Albert Nyanza. Le point le plus proche de la rive orientale de ce lac en est distant de 16 kilomètres. Par un temps clair, on distingue facilement les montagnes qui le bordent à l'Ouest. Hoïma, dont le climat est chaud et humide, jouit du privilège de ne pas connaître les moustiques. C'est d'autant plus surprenant que la forêt, très épaisse, est toute proche et qu'elle n'a pour ainsi dire pas été défrichée.

Chef-lieu actuel de l'Unyoro et résidence du roi de ce district, Hoïma a remplacé Masendi, abandonné à cause de son insalubrité. Le palais royal consiste en un groupe de huttes, au toit de chaume, entourées d'une haute haie de roseaux ; il se trouve à deux kilomètres à l'Ouest du poste[3]. A peu de distance du palais sont les bâtiments et l'église de la Mission Anglicane et un peu plus loin, le magasin et le bureau télégraphique[4].

[1] Les principaux de ces cours d'eau sont : le Balbona, le Jimangawu, le Kagaradindu et le Kikituna. Leur largeur en crue est considérable : celle du dernier est de 285 mètres.

[2] Ces petites rivières sont le Mtarai, le Kaberogola, le Kajradinki, le Migo, le Grika et le Wambabia ; elles se réunissent toutes un peu plus à l'Ouest en un seul courant, le Wahamba qui franchit l'escarpement.

[3] Andréa, le roi d'Unyoro, est jeune et intelligent. Il est le fils du fameux roi Kabarega. Comme tous les chefs dans la région du Protectorat, il est de race Bahima. Il s'est converti à la religion protestante.

[4] Hoïma et Entebbé sont télégraphiquement reliés par un fil qui suit la route carrossable établie entre ces deux points. Le téléphone a été installé entre Hoïma à Butiaba, sur le lac Albert.



Hoïma est encore en voie de formation et les locaux gouvernementaux ne sont pas encore terminés. Son personnel se compose d'un percepteur-adjoint, d'un médecin et d'un officier commandant la garnison: tous trois sont anglais. Leurs habitations sont situées sur une colline au sommet arrondi, à 1.300 mètres à l'Est du palais. Un peu plus loin, dans cette même direction, sont les quartiers militaires d'une compagnie des Uganda Rifles. A proximité et au Nord d'Hoïma, une petite rivière, le Lukajuka, descend dans la vallée. Au delà, s'étend une chaîne de montagnes dont les deux pics principaux sont le Palijoku et l'Impalu. Le sommet du premier est tabulaire et celui du second, aigu. Au fond de la gorge formée par l'espacement de ces deux pitons, coule le Wambabia, rivière qui va au Sud-Ouest[1]. C'est sur les pentes méridionales de cette chaîne qu'était autrefois situé le palais du roi Kabarega[2].

Hoïma est relié à Butiaba, sur le lac Albert, par une route carrossable, longeant la base du mont Palijoku et allant en direction Ouest. La Mission Catholique est située sur la rive droite de Lukajuka. Les environs sont bien cultivés et cette partie du district semble très peuplée. Les huttes, coquettement construites, possèdent un toit s'abaissant jusqu'au sol et, sur le devant, une véranda.

A 275 kilomètres de Katwé, la route franchit le Lukajuka[3]. En saison sèche, le lit de cette rivière est seulement large de 12 mètres et sa profondeur en eau de quelques centimètres. Sa largeur, en crue, atteint 45 mètres. A mille mètres plus loin, coule un cours d'eau moins important, le Wambabia, dont la montée maximum est comme celle du Lukajuka, de dix mètres. Les deux rivières doivent alors être difficiles à franchir. La route continue, toujours parallèlement au mont Palijoku, mais à une distance variant entre

[1] Le Wambabia n'a pas été rencontré au Sud de Hoïma. Le Lukajuka et le Wambabia se rejoignent plus à l'Ouest et forment la rivière Wahamba décrite dans le chapitre sur le lac Albert.

[2] Déposé après la révolte soudanaise, Kabarega est, ainsi que le roi Mwamba, prisonnier aux îles Seychelles.

[3] Pour éviter toute confusion, le kilométrage de l'Albert Edouard a été continué, dans cette note, jusqu'au lac Albert.



1.500 et 2.000 mètres. Au Sud, se trouve un large plateau relativement uni et broussailleux.

Du même nom que le poste l'Hoïma, petit cours d'eau dont la source est voisine, se rencontre au kilomètre 283; il reçoit, en aval, le drainage de nombreuses ravines et de diverses vallées. Aussi sa portée, au point où il franchit l'escarpement, est-elle parfois considérable.

Au delà de l'Hoïma, le terrain est très accidenté et profondément raviné. La végétation, plus vigoureuse et plus épaisse, comprend un grand nombre de beaux arbres dont un, entre autres, porte des feuilles semblables à des oreilles d'éléphants, ainsi que de magnifiques palmiers non fruitiers[1]. N'étaient leur plus grande taille et leur tronc plus effilé, on confondrait ces derniers avec les dattiers d'Egypte.

Au kilomètre 289, se termine la chaîne des monts Palijoku dont les derniers contreforts se prolongent encore sur une certaine distance au Nord[2].

Au kilomètre 296, une rivière, le Kajurra, traverse la route. C'est probablement une branche du Wakki qui coule un peu plus au Nord. Sa vallée, large de 380 mètres, est bordée à droite par une chaîne de collines boisées, hautes d'environ 70 mètres. En saison sèche, le Kajurra est considérablement réduit et ses dimensions sont insignifiantes.

Son lit est rempli d'arbres, de papyrus et de broussailles. A l'Ouest de ce cours d'eau, la route monte jusqu'à la chaîne de collines aux sommets tabulaires dont il a été déjà parlé; elle serpente ensuite à travers des vallées et des hauteurs broussailleuses et boisées.

On pénètre dans la vallée du Wakki au kilomètre 309. L'aspect de cette rivière est entièrement différent de celui des cours d'eau lents et marécageux rencontrés jusque-là sur le plateau de

[1] Toute cette contrée confine à la lisière Sud de la forêt de Budonga, qui borde, plus au Nord, la vallée du lac Albert.

[2] Dans l'impossibilité de trouver le vrai nom de ces montagnes, on leur a donné celui du pic qui s'élève à Hoïma. Elles font partie de la grande élévation centrale d'Unyoro.



l'Unyoro. Clair et limpide, son courant franchit dans un lit rocheux une série de petites cascades. Au point où elle est traversée par la route, sa vallée n'est large que de 60 mètres et profonde de 10. En saison sèche, la largeur de la rivière est réduite à 3 mètres et sa profondeur à 0^m,80 ; mais son courant reste rapide[1].

En quittant le Wakki, la route traverse, toujours en direction Nord, un terrain très accidenté. A l'Ouest, la vallée se resserre et forme une gorge creuse de 100 mètres. Au point où l'on descend des collines, le panorama est sauvage et grandiose. De tous côtés s'étendent des broussailles et d'immenses et épaisses forêts ; de nombreux ravins sillonnent les parties planes du pays. L'escarpement plonge dans la vallée comme une énorme muraille et la rivière qui en franchit la crête s'effondre en masses écumantes : on dirait d'un ruban d'argent se déroulant sur le flanc noir de la falaise. Le sommet de la grande faille orientale s'atteint au kilomètre 312[2]. De cette élévation qui domine le lac de 400 mètres, le voyageur contemple l'admirable perspective de l'Albert Nyanza, développant à ses pieds, jusqu'aux limites de l'horizon, l'immensité de sa nappe d'eau: la vue est d'une merveilleuse beauté.

De là, la route descend dans la vallée du lac par une rampe raide mais relativement facile si on la compare à la descente vers le Semliki. Du pied des falaises, le terrain s'incline en pente douce, et à 317 kilomètres de Katwé on rejoint Butiaba, à l'extrémité Sud du lac Albert Nyanza.

La différence d'altitude entre les lacs Victoria et Albert Edouard et l'Albert Nyanza est considérable. Les deux premiers sont, sauf en de rares points, entourés d'un plateau peu élevé, généralement séparé du bord de l'eau par de larges plaines. Le lac Albert Nyanza, long, étroit et resserré de tous côtés par de hautes montagnes et des falaises, accores en certains endroits, n'a pour ainsi dire pas de rivage.

[1] La description du Wakki est plus détaillée dans le chapitre sur le lac Albert.

[2] Au sommet de l'escarpement se trouve une maison abri ainsi que le bureau du préposé au téléphone. La ligne se termine ici, mais la route carrossable se prolonge jusqu'à la petite jetée établie sur le lac.



VI

LE SEMLIKI[1]

Avant de procéder à la description du Semliki, et nous plaçant à l'amont de son point d'émission, jetons un dernier regard sur l'Albert Edouard.

La couleur naturelle de ce lac est vert de mer d'une teinte très douce. A distance et quand il est recouvert de brouillard, ce qui est l'ordinaire, il prend une nuance gris pâle. On chercherait en vain de percer la brume opaque qui, presque constamment, flotte en masses profondes et impénétrables entre les eaux et le ciel. Mais à l'aurore et au crépuscule, parfois s'entrouvre et se déchire le voile des strates molles et changeantes qui interceptent toutes perspectives. Le spectacle est alors merveilleux et incomparablement plus beau que tous les paysages de la région comprise entre les lacs Albert et Victoria, où il en est cependant d'admirables.

Au Sud, c'est le lac qui s'étend à l'infini. Au Nord et au Nord-Ouest, c'est d'abord un plateau élevé et boisé, large de huit kilomètres, qui se relève gracieusement à partir du bord de l'eau. Au delà, ce sont les tours gigantesques d'autres montagnes mamelonnées qui se détachent sur l'azur profond des cieux. A l'Est, la vallée ondulée, revêtue d'herbe rase et de quelques bouquets d'arbres, se relève graduellement jusqu'aux monts Kipura, distants de 5 à 6 kilomètres. A l'Ouest, une succession de pittoresques contreforts viennent baigner leurs pieds dans la rivière. Ces éperons se détachent du flanc des montagnes qui, courant du Nord au Sud, forment la limite de la *vallée d'affaissement*. Cette chaîne superbe dresse jusqu'aux nues les multiples étages de ses pics bizarrement et merveilleusement dentelés.

[1] Le nom de Semliki est ignoré des natifs de Katwé et de tous les autres habitants de la région. Stuhlmann le dénomma Isongo ; cette appellation n'est plus usitée. Les indigènes ne lui connaissent que celui de Kakoonda. Plus au Nord, il est appelé Kakibi. A Fort-Portal, après avoir dépassé le Ruenzori, il devient le Semliki. Adopté par les géographes, ce nom lui a été conservé.



Quand le soleil s'incline derrière ces hautes cimes, les masses empourprées de leurs crêtes se détachent dans leur gloire lumineuse, sur le fond du ciel irradié. Puis les rayons de l'astre du jour bleuissent et s'irrisent ; les teintes s'estompent en tonalités roses qui vont en s'atténuant; les images se font indécises et disparaissent dans l'immense paix de la nuit. Des bords verdoyants du Semliki, qui sont au premier plan, le panorama est d'une incontestable et sublime beauté. Mais trop souvent nébuleux, il est rarement donné de l'admirer[1].

En aval et du sommet de la berge haute et escarpée qui domine le point d'émission, on voit se développer l'immense courbe décrite par le Semliki à la base des falaises qui l'enserrent au Nord et au Nord-Ouest.

A l'Ouest des monts Kipura, les rives de l'Albert Edouard présentent des caractéristiques identiques à celles du voisinage de Nazinga et de Katwé. Elles sont bordées de hauteurs arrondies dominant de 30 à 100 mètres le niveau des eaux. Etroites au-dessous des collines, les plaines vont, à partir du lac, en s'abaissant vers le Nord. Le drainage du plateau ne va pas au lac : il coule vers le Semliki.

Unique émissaire par lequel s'échappe le trop-plein de l'Albert Edouard, le Semliki sort de ce lac par son angle Nord-Ouest (0° 8′ 30″ lat. Sud). De ce point il suit la *vallée d'affaissement Albertine*, et longeant les flancs Ouest des monts Ruenzori, il atteint par 1° 9′ lat. Nord l'extrémité Sud du lac Albert Nyanza et s'y déverse quand il est en eau. Son cours est d'environ 260 kilomètres. Canal de communication entre les deux lacs, il joue, par suite, un rôle très important dans le système compliqué du régime dont naît le Nil Blanc. Divers voyageurs l'ont visité et l'ont franchi en plusieurs points, mais aucun européen n'a réussi jusqu'ici à en

[1] Sauf quelques rares exceptions, aucune trace des montagnes ne se voit sur les photographies du Semliki. En fait, un voyageur visitant la région peut y séjourner pendant une ou plusieurs journées et la quitter sans avoir constaté le voisinage d'une chaîne de montagnes de 2.000 mètres de hauteur, que le brouillard lui a constamment dissimulée.



reconnaître l'entier parcours. Une semblable exploration comporterait des difficultés considérables. En effet, sur une distance de 120 kilomètres, le Semliki coule avec une pente totale de 254 mètres dans une vallée étroite et profonde, bordée d'un côté par les falaises des monts Ruenzori et de l'autre par celles des montagnes du Congo. De nombreux torrents le rejoignent dans cette partie de son cours et lui apportent les eaux des deux chaînes bordières. Pour l'explorateur, les difficultés s'augmenteraient de ce que la grande forêt du Congo s'étend à travers la vallée, franchit la rivière et remonte les mamelons du Ruenzori, jusqu'à 3000 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer. La végétation tropicale s'épanouit sous ses formes les plus denses et les plus luxuriantes dans cette région qu'elle revêt tout entière de ses innombrables fourrés.

La forêt se dresse serrée abritant un impénétrable sous-bois de jeunes arbres reliés et presque complètement cachés parfois par les lianes et les plantes vivaces. Chaque tronc est revêtu de mousse fine, moelleuse et verte, d'où la pluie retombe en perles brillantes; chaque fougère arborescente, chaque branche horizontale a sa moisson d'éléphantus et d'orchidées. Chaque rocher se revêt de lichens et chaque fissure se pare d'une guirlande fleurie. Sauf sur certaines parois verticales formées de blocs récemment effondrés, les plantes s'élancent mettant partout le sourire de leurs formes, de leur couleur et de leur grâce.

De chaque côté du Semliki, des torrents tributaires bondissent sur les pentes, à travers des gorges abruptes et profondes. Au-dessous des pics neigeux des monts Ruenzori, les pluies sont extrêmement fortes et durent pour ainsi dire pendant toute l'année. Le climat est chaud et humide au plus haut degré. Les indigènes rapportent que de fréquents rapides et de nombreuses et fortes chutes encombreraient le cours du Semliki. Mais on ne sait rien de positifs ur cette rivière, entre sa plongée dans la forêt, un peu au Nord du fort Mbéni, et le point d'où elle en sort, dans la vallée large et ouverte qui borde, au Sud, l'Albert Nyanza.



Le Semliki est facilement accessible près de sa source, ainsi que dans les larges plaines alluviales que traverse son extrémité Nord. Il sort presque à angle droit du lac, entre deux hauts bancs rocheux. Son chenal est flanqué sur la rive Est de falaises escarpées de 90 à 100 mètres de hauteur. Sur la gauche sont de hauts rochers ne dépassant pas de plus de 20 mètres le niveau de ses eaux. Sur un parcours de 800 mètres, sa direction est nettement Nord ; puis il s'infléchit au Nord-Ouest, pour revenir ensuite au Nord, après avoir parcouru une égale distance.

Les terres en bordure sur le Semliki sont revêtues de papyrus et de roseaux. Elles varient en étendue, notamment où le courant s'éloignant d'une rive, va en longer une autre et abandonne au pied de la berge délaissée une large boucle marécageuse.

Il est généralement admis que les niveaux des lacs Albert Edouard et Albert Nyanza sont respectivement de 965 et de 680 mètres au-dessus du niveau de la mer et que la chute totale du Semliki, de son point d'émission à son embouchure, est de 285 mètres. Tablant sur des hauteurs relevées en divers points, la différence d'altitude semble devoir être répartie comme suit :

DU	AU	Distances en kilomètres	PENTES	
			en mètres	par kilomètre
Lac Albert Edouard.	Kilom. 75..	75	15	0,20
Kilom. 75.....	» 196..	121	254	2,09
» 196.....	Lac Albert Nyanza..	64	16	0,25
	TOTAUX..	260	285	

Etant donnée l'extrême rareté des renseignements sur la matière, ces pentes sont évidemment approximatives. Quoiqu'il en soit, considérant la différence de niveau entre son 75ᵉ et son 200ᵉ kilomètre, il faut admettre que le Semliki franchit une succession de chutes ou de rapides fortement accentués dans sa traversée de la forêt.



Jusqu'à son confluent, au Nord du Ruenzori, avec le Nyabaro qui lui vient de l'Est, c'est-à-dire jusqu'à 45 kilomètres du lac Albert Edouard, le Semliki ne reçoit sur sa rive droite aucun autre affluent. En aval, il est rejoint par un tributaire, le Waisha. Avant de se déverser dans le Semliki, cette petite rivière traverse des marais impénétrables qui la bordent en un point imprécisé de son cours inférieur. A l'Ouest et dans toute sa longueur, la vallée du Semliki est limitée par la chaîne de montagnes ci-dessus décrite. A l'Est et dans sa partie supérieure, elle prend fin aux monts Kipura; elle se heurte, au Nord, à l'immense Ruenzori. Les collines de la faille en bordure sur la côte Est de l'Albert Edouard ne sont que la continuation de cette chaîne colossale. A 20 kilomètres de l'Albert Edouard, la largeur de la vallée varie entre 12 et 15 kilomètres; elle se resserre en aval, là où les contreforts du Ruenzori s'avançant, forcent le cours du Semliki à s'infléchir au Nord-Ouest. Plus au Nord, elle s'épanouit; sa largeur varie entre 25 et 35 kilomètres. La vallée supérieure est constituée par un haut plateau enserré entre deux chaînes de montagnes. Dans son sol d'alluvions lacustres, très saturé de sel et reposant sur de l'argile mêlée de sable, le Semliki a creusé une énorme tranchée de 500 à 800 mètres de largeur et de 50 à 70 mètres de profondeur.

Mesuré à sa prise, le 19 février 1903, le Semliki avait, de berge en berge, 100 mètres en eau vive et 70 mètres d'eau basse, stagnante et couverte de hauts roseaux et de papyrus, soit en totalité 170 mètres de largeur [1]. Sa profondeur maximum ne dépassait pas $1^{m},60$ [2] et sa plus grande vitesse moyenne $0^{m},784$ par seconde. Ces données correspondent à un débit de 96,600 mètres cubes. Visiblement marquée, en ce point, sur les récifs et sur les falaises bordières, sa montée semble être égale à la crue du lac Albert Edouard et ne jamais dépasser un mètre au-dessus de l'étiage.

1 Le lac et la rivière étaient à l'étiage.

2 C'est-à-dire le chenal actuel que la rivière s'est creusé dans la large vallée qui s'étend entre les deux chaînes de montagnes.



Stairs, qui le franchit, la profondeur du Semliki doit considérablement varier, dans cette partie de son cours. Ce deuxième explorateur le décrit comme ayant 38 mètres de largeur, des berges de 13 à 15 mètres de hauteur, 3 mètres de profondeur et un courant de $1^{m},33$ par seconde. Ces données correspondent à un débit de 152 mètres.

Les photographies du Semliki publiées par Sir Harry Johnstone, dans son récent ouvrage, furent prises du bac qui traverse la rivière en face de Fort Mbéni, à 75 kilomètres en aval du lac. Elles le représentent comme ayant de 90 à 100 mètres de largeur et coulant rapidement entre deux rives hautes, couvertes d'épaisses broussailles et de forêts rabougries. Trop profonde et trop rapide, la rivière n'est pas guéable en ce point où fourmillent les crocodiles. Hommes et animaux ne peuvent la franchir qu'au moyen de grandes pirogues. A quelque distance en aval, le Semliki plonge et disparaît dans les sombres profondeurs de la grande forêt du Congo ; là, commencent les rapides et les chutes.

A 196 kilomètres du lac Albert Edouard, le Semliki, débouchant des gorges montagneuses, pénètre dans la partie de la *vallée d'affaissement* comprise entre les deux grandes failles qui vont, plus au Nord, limiter l'Albert Nyanza. Cette vallée s'élargit bientôt rapidement pour se transformer en une vaste plaine couverte d'herbes, broussailleuse et fréquemment marécageuse ; des sédiments enlevés aux pentes des hauteurs en ont exhaussé le niveau. Les eaux du lac Albert s'étendaient antérieurement jusqu'au pied des montagnes et recouvraient toute la plaine. Le relèvement lent mais continu du fond par les dépôts lacustres, a transformé la nappe d'eau de naguère en un plateau qui domine le lac et que traverse le Semliki. Bien que la pente soit douce, le courant est rapide jusqu'aux marais du lac Albert Nyanza. Stuhlmann a franchi et mesuré le Semliki en juillet 1891, un peu en aval du point où il sort des montagnes; il le décrit comme ayant de 60 à 80 mètres de largeur, 15 mètres de profondeur et un fort courant. Plus loin encore la rivière s'est creusé un passage

à travers une colline de latérite d'environ 30 mètres de hauteur.

La vallée du Semliki a de 17 à 18 kilomètres de largeur à 210 kilomètres de sa sortie du lac ; elle s'élargit considérablement plus au Nord. A l'Est, se dresse un escarpement à pentes très rudes qui domine de 700 mètres le fond de la vallée. A sa base, parallèlement à la chaîne de montagnes et allant du Nord au Sud, gisent de grandes étendues marécageuses d'environ 4 mètres inférieures au niveau général de la région. Ces dépressions ont à peu près 1.500 mètres de large ; elles furent peut-être antérieurement occupées par l'ancien lit du Semliki. Une terrasse couverte de mimosas, s'avançant des collines et côtoyant en leur direction générale la base des montagnes, les traverse de distance en distance. Pleins de grands roseaux et franchis en leur milieu, à 24 kilomètres plus au Sud, par le chemin de Barango, les marais doivent être, pour ainsi dire, inaccessibles pendant la saison des pluies. A Barango et sur un espace nu et ouvert, des sources thermales sulfureuses bouillonnent à la surface du sol ; leur température atteint presque cent degrés centigrades. Elles sont considérées comme curatives par les natifs.

Du point où le chemin de Mboga traverse la vallée, se découvrent les belles perspectives des monts Ruenzori dont les pitons étagés se profilent au loin et dont les abîmes s'effondrent de plusieurs centaines de mètres dans la plaine ; le spectacle est d'une impressionnante beauté.

Au delà des marais de l'Est, les terres se relèvent, deviennent herbeuses et, bien que généralement ouvertes, portent cependant, çà et là, des fourrés d'épais buissons. Drainées par diverses ravines, elles sont coupées, du Sud au Nord, à 5 kilomètres des collines de l'Est, par un cours d'eau dont le lit, de 5 mètres de largeur et de $1^{m},50$ de profondeur, est encombré de roseaux. Aucun courant ne s'y faisait sentir à cette époque de l'année (mars 1903). A l'Ouest de cette petite rivière, le sol s'élève encore et les broussailles deviennent plus touffues ; on y rencontre le palmier éventail (*borassiné* ou nain). Le Semliki coule à 7 kilo-

mètres du pied de l'escarpement. En ce point, il a l'aspect d'une belle rivière de 70 à 80 mètres de largeur, animée d'un fort courant et coulant entre deux berges verticales qui dominent de 2 mètres le niveau de l'étiage. Un bac y a été installé à l'intention des voyageurs allant à Mboga. Son cours sinueux comporte des courbes très accentuées. La rive est partout rongée par les eaux troubles et limoneuses. De chaque côté du chenal, dans les boucles et les coudes, croît une épaisse végétation de très hauts roseaux. Sur la rive Ouest, les palmiers s'étendent sur un espace de 3 à 4 kilomètres. Puis, le sol monte en une succession de terrasses revêtues d'une forêt rabougrie. Le relèvement du sol se continue jusqu'à la base des contreforts des monts du Congo, distants, en ce point, de 7 à 8 kilomètres du bord de la rivière.

Les mesurages du Semliki, pratiqués le 4 mars 1903, ont donné les résultats suivants : largeur de la surface mouillée, 68 mètres ; plus grande profondeur, 2^m,30 ; profondeur moyenne, 1^m,90. Le plus fort courant a été constaté au centre et sur la rive droite, celle de l'Est. La vitesse moyenne dans la section où le courant était le moins rapide, était de 1^m,20 ; d'où un débit total de 124,23 mètres cubes par seconde. La montée maximum de la crue au-dessus du niveau, constatée en mars 1903, étant de 2^m,30, correspondrait à une largeur en eau de 100 mètres. Le mesurage fut opéré à l'époque de l'étiage, après une sécheresse qui dura plusieurs mois. On a vu plus haut que le Semliki reçoit de l'Albert Edouard 96,6 mètres cubes par seconde. Etant donné qu'il ne plut pour ainsi dire pas entre les deux jaugeages, on peut en déduire que le niveau du lac et le débit au point d'émission sont restés stationnaires pendant le même temps. Conséquemment dans leur traversée des montagnes, les différents tributaires du Semliki ne lui apportèrent que 27,3 mètres cubes d'eau. En crue, la différence entre la masse liquide émise par l'Albert Edouard et celle qui entre dans l'Albert Nyanza doit être considérable, parce qu'immenses sont alors les quantités d'eau déversées par les nombreux torrents qui affluent au Semliki.

Les données recueillies par Stanley[1] suffisent pour calculer approximativement le débit de cette rivière. Il la traversa en mai 1899 au confluent du Nyabrogo, à 217 kilomètres du lac Albert Edouard. La largeur qu'il indique varie entre 55 et 90 mètres, avec un courant moyen de $2^m,20$ par seconde. Ces mesures furent prises au printemps, pendant la saison des pluies, alors que selon toute probabilité la crue avait commencé. Stanley ne donne malheureusement aucun détail quant à la profondeur ; il décrit simplement le Semliki comme un cours d'eau profond, beau et plein d'avenir.

Au point où elle fut jaugée, la section mouillée de la rivière était de 277,5 mètres carrés. Utilisant la vitesse constatée par Stanley, le débit serait alors de 610,5 mètres cubes par seconde. Ce chiffre doit évidemment être augmenté de l'afflux du Nyabrogo et du Waisha, qui coulent de l'Est, ainsi que des cours d'eau qui viennent de l'Ouest, en aval du confluent du Nyabrogo. Il n'existe aucun moyen de contrôler le débit de ces tributaires, mais il est hors de doute qu'il en est, le Nyabrogo notamment, dont la portée est considérable. On arrive conséquemment à cette conclusion que le volume d'eau entrant dans le lac Albert par le Semliki en crue, n'est pas inférieur à 700 mètres cubes par seconde et que les débits minimum et maximum de cette rivière sont respectivement, pour le même temps, de 125 et 700 mètres cubes.

Entre le bac de Mboga et l'embouchure du Semliki, dans le lac Albert Nyanza, la distance est de 50 kilomètres. Le Semliki reçoit le Nyabrogo à 220 kilomètres du lac Albert Edouard. Sur 10 ou 15 kilomètres en aval, il court dans une vallée ouverte dont les caractéristiques sont identiques à celles déjà décrites et varient considérablement en largeur. Sur ses derniers 25 ou 30 kilomètres, le Semliki franchit de vastes marécages se prolongeant longuement au delà de l'extrémité Sud du lac Albert Nyanza et couvrant des centaines de

Darkest Africa, Sir Henry Stanley, G.C.B., London, 1890.



kilomètres carrés[1]. Les cartes existantes sont muettes sur l'étendue de ces espaces mouillés et remplis de papyrus. L'embouchure du Semliki est si complètement masquée par de grands roseaux qu'elle est difficile à trouver[2]. Les alluvions transportées par le Semliki ont progressivement exhaussé le fond lacustre et constitué un delta qui s'avance aujourd'hui dans les eaux. En même temps qu'émergeait la terre ferme, des bas-fonds se formèrent au Nord et des marais s'étendirent au Sud.

A l'embouchure du Semliki, la largeur de sa vallée est de 35 à 40 kilomètres. Elle est bornée à l'Ouest par les montagnes de la grande faille que traverse la rivière Msisi avant de se jeter dans l'Albert Nyanza. Le climat de sa partie Nord est chaud, humide et insalubre, même durant la saison sèche. Pendant toute l'année, les tempêtes de pluie accompagnées de tonnerre et d'éclairs sont fréquentes et pour ainsi dire quotidiennes. Presque toujours nocturnes, ou éclatant aux premières heures de la matinée, elles sont, pour le voyageur, une source de gros ennuis et de difficultés. L'écart est extrême entre la température régnant sur le haut plateau de Toro et celle de la vallée basse et marécageuse; les rares habitants rencontrés semblaient affamés et malades[3]; les moustiques pullulent et la chaleur y est torride. Sauf les euphorbes et les palmiers nains qui ne donnent pas d'ombre, aucun autre arbre n'y existe. Les tiques fourmillent dans les hautes herbes. Pendant la saison pluvieuse, la vallée du Semliki avec ses marais gonflés par les eaux est quasi impraticable[4].

[1] En vue de faciliter la traversée des marais, des repères ont été tracés au fer rouge sur un grand nombre d'arbres nains. Elle n'en reste pas moins extrêmement laborieuse.

[2] Les plus récents voyageurs, soit Gessi, soit Mason, n'avaient pas découvert le Semliki bien que lors de leur circumnavigation du lac ils en aient côtoyé l'embouchure. Emin même ne le vit jamais; il relate cependant, dans une de ses lettres, qu'on lui a parlé de l'existence d'une grande rivière se jetant à la partie Sud de l'Albert Nyanza.

[3] Ils s'alimentent surtout de poissons dont ils pêchent de grandes quantités.

[4] Le Dr. Walker qui visita cette partie de la vallée en 1901 y constata la présence du « tsétsé ». Cet insecte appartient probablement à l'espèce qui, d'après les dernières découvertes de la médecine, inocule le virus de la maladie du sommeil. Toutefois, on n'y a jamais constaté qu'un animal ait succombé aux attaques de cette mouche.



Des éléphants parcourent en grand nombre les étendues marécageuses de l'embouchure de la rivière; des montagnes de l'Est ils vont au plateau qui domine la forêt de Bugonda. Feu le lieutenant Wylde rapporte avoir vu une harde de ces pachydermes dont le passage dura plus d'une heure. La chasse est abondante sur tous les points de cette vallée humide ; on y trouve principalement trois variétés d'antilopes : celle des marais (*Cobus Defassa*), celle de l'Uganda (*Cobus Eluncasi*) et l'antilope brune des roseaux (*Eleatrogus Arendinaccus*). On y rencontre aussi deux variétés de buffles (*Bos Caffer equinoxialis* et *Bos Caffer nanus*).

(A suivre.)



VIIe Série. — Numéro 7.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE :

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1910



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

VII[e] Série. — N° 7.

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1910



SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

SOUS LE PATRONAGE DE

SON ALTESSE LE KHÉDIVE

Présidents honoraires :

Dr Prof. Georges SCHWEINFURTH.
S.E. Sir Reginald WINGATE PACHA, Gouverneur Général du Soudan.

Président :

S. E. O. ABBATE PACHA, Médecin consultant de S. A. le Khédive.

Vice-Présidents :

S. E. HUSSEIN FAKHRY PACHA, ancien Ministre.
S. E. BOGHOS PACHA NUBAR.

Contrôleur des Comptes :

S. E. BOINET PACHA, Secrétaire Général au Ministère des Travaux Publics.

Secrétaire Général :

Dr Frédéric BONOLA BEY, Avocat.

Secrétaires adjoints :

Ahmed ZÉKI BEY, Secrétaire du Conseil des Ministres.
R. FOURTAU, Ingénieur.

Commission Centrale :

S. E. le Sénateur J. ADAMOLI, Commissaire à la Caisse de la Dette Publique.
André BIRCHER, Négociant.
Adolphe CATTAOUI, Avocat.
Ibrahim HELBAOUI BEY, Avocat.
Ernst KLIPPEL, Architecte aux Wakfs.
Mohammed MAGDI BEY, Conseiller à la Cour d'Appel Indigène.
E. MANUSARDI, Avocat.
O. VON MOHL, Commissaire à la Caisse de la Dette Publique.
Dr J.-B. PIOT BEY, Vétérinaire en chef des Domaines de l'État.
S.E. IDRIS BEY RAGHEB.
Sir W. WILLCOCKS, K. C. M. G., Hydrologue.

Le Président et le Secrétaire Général sont nommés par S. A. le Khédive.
Les autres membres ont été élus à l'Assemblée Générale du 25 avril 1908.



TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES PLANCHES



NOTES

L'orthographe adoptée par les auteurs anglais, pour les mots et les noms indigènes, a été respectée dans *Le Haut Nil et son Bassin;* cette orthographe est celle sanctionnée par la Société Royale de Géographie de Londres.

Toutes les consonnes, «ñ» excepté, ont le son qui leur est donné dans la langue anglaise; les voyelles doivent être prononcées comme dans la langue italienne.

N.D.T.

Pour les positions géographiques des localités comprises dans ce bulletin, consulter les feuilles 92 F — 85 X et 86 S de la *Map of Africa* 1 : 250.000 publiées en 1909 par le W.O.G.S. Section Géographique de Londres, sous les sous-titres *Uganda-Congo Commission* 1906-1908.

N.D.R.

LE HAUT NIL ET SON BASSIN

(suite).

Par Sir WILLIAM E. GARSTIN,
ancien Conseiller du Ministère des Travaux Publics d'Egypte.

Version française par A. CHÉLU BEY,
ancien Ingénieur en Chef du Soudan Egyptien.

VIII

LE NIL VICTORIA

Aux chutes Ripon, en aval de son point d'émission du lac Victoria et sur un parcours de plusieurs kilomètres, le fleuve prend une direction Nord-Ouest. Il s'épanche, enserré entre deux collines boisées, hautes de 50 à 70 mètres, avec une largeur variant entre 300 et 500 mètres. Sur cette partie de son cours, son lit est obstrué d'un grand nombre de récifs et de bancs rocheux à fleur d'eau, qui divisent la masse liquide en de multiples rapides.

A 6 kilomètres du lac, une deuxième crête rocheuse semblable à la précédente, produit une nouvelle cataracte à laquelle on a donné le nom de Chutes Owen. De ce point et jusqu'à Kakodji, à 64 kilomètres des chutes Ripon, se succèdent les obstacles et les rapides. C'est seulement au Nord de Kakodji et après s'être progressivement élargi, que le fleuve, devenu navigable, coule tranquille jusqu'à son entrée dans le lac Choga, qu'il atteint à 122 kilomètres de sa sortie du Victoria Nyanza[1].

Situé entre le 1er et le 2me degré de latitude Nord et entre les 31° 15′ et 33° 30′ à l'Est du méridien de Greenwich, à l'altitude de 1.106 mètres au-dessus du niveau de la mer, le Choga est une grande nappe d'eau qui s'étend irrégulièrement à l'Est et à l'Ouest. Il se divise en deux longues branches ou chenaux se dirigeant l'une au Nord-Est et l'autre au Nord-Ouest. A son extrémité Sud-Est, il reçoit le Gogonio; au Sud, mais à l'Est du Victoria Nyanza, il va se souder à l'étendue marécageuse longue et

[1] La description du lac Choga est empruntée au Rapport de feu le Capitaine R. E. Kirkpatrick, D.S.O., publié par le *Geographic Journal*, 1899.



NOTES

L'orthographe adoptée par les auteurs anglais, pour les mots et les noms indigènes, a été respectée dans *Le Haut Nil et son Bassin;* cette orthographe est celle sanctionnée par la Société Royale de Géographie de Londres.

Toutes les consonnes, «ñ» excepté, ont le son qui leur est donné dans la langue anglaise; les voyelles doivent être prononcées comme dans la langue italienne.

N.D.T.

Pour les positions géographiques des localités comprises dans ce bulletin, consulter les feuilles 92 F — 85 X et 86 S de la *Map of Africa* 1 : 250.000 publiées en 1909 par le W.O.G.S. Section Géographique de Londres, sous les sous-titres *Uganda-Congo Commission* 1906-1908.

N.D.R.



LE HAUT NIL ET SON BASSIN

(suite).

Par Sir WILLIAM E. GARSTIN,
ancien Conseiller du Ministère des Travaux Publics d'Égypte.

Version française par A. CHÉLU BEY,
ancien Ingénieur en Chef du Soudan Égyptien.

VIII

LE NIL VICTORIA

Aux chutes Ripon, en aval de son point d'émission du lac Victoria et sur un parcours de plusieurs kilomètres, le fleuve prend une direction Nord-Ouest. Il s'épanche, enserré entre deux collines boisées, hautes de 50 à 70 mètres, avec une largeur variant entre 300 et 500 mètres. Sur cette partie de son cours, son lit est obstrué d'un grand nombre de récifs et de bancs rocheux à fleur d'eau, qui divisent la masse liquide en de multiples rapides.

A 6 kilomètres du lac, une deuxième crête rocheuse semblable à la précédente, produit une nouvelle cataracte à laquelle on a donné le nom de Chutes Owen. De ce point et jusqu'à Kakodji, à 64 kilomètres des chutes Ripon, se succèdent les obstacles et les rapides. C'est seulement au Nord de Kakodji et après s'être progressivement élargi, que le fleuve, devenu navigable, coule tranquille jusqu'à son entrée dans le lac Choga, qu'il atteint à 122 kilomètres de sa sortie du Victoria Nyanza[1].

Situé entre le 1er et le 2me degré de latitude Nord et entre les 31° 15′ et 33° 30′ à l'Est du méridien de Greenwich, à l'altitude de 1.106 mètres au-dessus du niveau de la mer, le Choga est une grande nappe d'eau qui s'étend irrégulièrement à l'Est et à l'Ouest. Il se divise en deux longues branches ou chenaux se dirigeant l'une au Nord-Est et l'autre au Nord-Ouest. A son extrémité Sud-Est, il reçoit le Gogonio; au Sud, mais à l'Est du Victoria Nyanza, il va se souder à l'étendue marécageuse longue et

[1] La description du lac Choga est empruntée au Rapport de feu le Capitaine R. E. Kirkpatrick, D.S.O., publié par le *Geographic Journal*, 1899.



étroite, connue sous le nom de lac Sensiwa. D'environ 60 kilomètres de longueur, le Sensiwa est exclusivement alimenté par des courants jaillissant à une distance d'environ 9 kilomètres de la rive septentrionale du Victoria Nyanza.

De nombreuses lagunes peu profondes baignent la partie Nord du district de Busoga ; elles s'étendent, depuis Mruli jusqu'aux contreforts des monts Elgon, couvrant ainsi près d'un degré carré. Le Choga forme la partie la plus occidentale de ce système lacustre[1] qui, présentant d'énormes surfaces à l'évaporation constitue, sans nul doute, un puissant régulateur du régime du Nil Victoria. Tous les lacs de cette région sont entourés de larges espaces marécageux et, sur nombre de points, leurs bords sont couverts d'un épais rideau de papyrus, d'ambatchs et de roseaux, qui en interceptent l'accès et les rendent invisibles. Cette chaîne de marais se prolonge presque exactement de l'Est à l'Ouest, sur une distance de 200 kilomètres ; elle draine les eaux venant des pentes Nord-Ouest du mont Elgon, aussi bien que celles des collines en bordure le long de la côte septentrionale du Victoria Nyanza.

Dans le lac Choga la couche d'eau est généralement peu épaisse; sa profondeur atteint rarement 4 mètres; elle ne dépasse jamais 6 mètres. Ainsi qu'il est dit ci-dessus, il se relie, à l'Est, à la série marécageuse du Sensiwa. Au Nord et au Sud, il est envahi par une dense végétation, plus spécialement d'euphorbiacées. A la surface émergent de nombreuses îles de papyrus; les hauts-fonds et les criques sont remplis de lotus et d'anacharis. Des plaines environnantes surgissent quelques monts isolés; celui dont l'assise est la plus large, l'Ugora, s'élève à 500 mètres au-dessus du niveau du lac. La région est fort peuplée au Sud.

La plus grande longueur du Choga est de 136 kilomètres et sa plus grande largeur de 15 kilomètres. Animé d'un courant sensible, le Nil en traverse l'extrémité méridionale sur une distance de

[1] La région à l'Est du Choga n'a pas encore été complètement explorée. La carte indique un autre lac, existant à l'Est, le Salisbury, qui fut seulement aperçu à longue distance, et du sommet du mont Elgon.



80 kilomètres. Avant de pénétrer dans le lac, il s'étale en lagune et contourne la base des Pegi, collines qui flanquent la rive orientale du lac, qu'elles dominent de 100 mètres.

Le lac Kwania rejoint le Choga au Sud des monts Mahori. On les suppose également en contact en un point à l'Est du second lac.

Bien que recevant au Nord du Choga un afflux considérable d'eau apportée par de nombreux tributaires, la portée du Nil Victoria ne semble pas être sensiblement accrue lorsqu'il arrive à l'Albert Nyanza. Il s'ensuit, conséquemment, que les pertes que lui fait subir l'évaporation contrebalancent seulement le volume additionnel d'eau que lui apportent ses affluents. Il est aussi probable qu'à son départ du Choga, le débit du Nil est plutôt inférieur à ce qu'il est en amont de ce lac.

Le Nil sort du Choga à 192 kilomètres des chutes Ripon. En ce point, il tourne franchement à l'Est et, 22 kilomètres plus loin, passe à Mruli, localité basse et malsaine (1° 39′ de lat. Nord) avec une largeur moyenne variant entre 800 et 900 mètres. Sa berge Ouest est basse et bordée de papyrus; à l'Est, elle est haute, abrupte et couverte de bois clairsemés [1]. Les « sudds » — barrages végétaux — sont fréquents dans cette partie du cours du fleuve. A Mruli, le Nil reçoit le Kafu qui vient de l'Est. L'emplacement du vieux fort construit par Gordon sur la rive droite de cette rivière se voit encore

Le Kafu est le plus important tributaire du Nil Victoria ; il prend sa source dans l'Unyoro, sur le haut plateau où sont situés les forts Lugard et Grant, vers le 1° de latitude Nord. C'est en ce point que se trouve la ligne de partage entre les eaux qui coulent à l'Est vers le fleuve et celles qui se dirigent, à l'Ouest, vers le lac Albert. La rivière Msisi, qui se jette dans ce lac, a sa source à quelques kilomètres seulement de celle du Kafu. La longueur totale de ce dernier cours d'eau est d'environ 120 kilomètres. Dans la première moitié de son parcours, sa direction est Nord-Ouest ; puis, il s'infléchit nettement à l'Est et continue ainsi

[1] Kirkpatrick.



jusqu'à Mruli, où il se jette dans le Nil. En quittant les hautes terres, il traverse, large de 50 à 60 mètres, une plaine unie et une série de marais. M. Craig a constaté qu'au point où il croise la route entre Hoïma et Entebbé cette largeur ne dépassait pas 10 mètres. A peu de distance en amont de son confluent, il est sans eau pendant la saison sèche; en crue, c'est un torrent furieux très difficile à franchir. Il reçoit trois affluents venant du Sud, le Dubengé, le Lugogo et le Manja. Ce dernier prend sa source au Nord de Kampala. Ces trois rivières coulent en direction Nord-Ouest.

A 88 kilomètres au-dessous de Mruli et à 302 kilomètres des chutes Ripon, le Nil Victoria s'infléchit presque à angle droit vers le Nord et passe à Foweira. Entre Mruli et Foweira, les rives sont basses et humides. La droite, un peu plus haute que la gauche, s'élève doucement; elle est boisée. Non loin au Nord de Mruli, le fleuve reçoit le Titi, rivière qui vient de l'Est. Infranchissable à l'époque des pluies, le Titi est sans eau pendant la saison sèche, au cours de laquelle son lit n'est qu'une large dépression sablonneuse. Il prend sa source entre Masundi et Mashudi dans les monts Kisonga, à environ 1.300 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Village d'une étendue considérable où doit être édifié un poste de quelque importance, Foweira est situé à l'altitude de 1.060 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur la berge abrupte de la rive gauche du Nil; en ce point, le courant est rapide et la largeur de 500 mètres. En face de Foweira et à l'Est, la rivière Langa se joint au fleuve. Un autre affluent, le Dukhu, venant de la même direction, s'y jette à 18 kilomètres en aval. Sauf en crue, ces deux tributaires sont de nulle importance.

Le Nil Victoria cesse d'être navigable à peu de distance en aval de Foweira ; puis, à 321 kilomètres du Victoria Nyanza, il est de nouveau barré par les chutes de Karuma. Son altitude, en ce point, est de 1.010 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ces chutes, décrites par Sir Samuel Baker, ont, entre leurs plans d'eau d'amont et d'aval, une dénivellation de 1^{m},15 seulement; elles sont constituées par un banc rocheux qui barre le Nil



dans toute sa largeur, exactement à l'endroit où il s'infléchit du Nord à l'Ouest. Il conserve cette direction jusqu'à son entrée dans le lac Albert. Enserré, à partir des chutes, entre deux falaises de 50 mètres de hauteur, sa largeur n'est plus que de 150 mètres. En aval, il franchit une série de rapides et de cascades partielles, et, à 48 kilomètres de Karuma, il rencontre la petite île de Patooan, d'environ 800 mètres de largeur et de 150 mètres de longueur. Au delà, obstrué de rochers, de récifs et d'îlots secondaires, son lit s'élargit et atteint 200 mètres. La pente totale entre Karuma et Patooan est, d'après Baker, d'environ 24 mètres. En aval, les gorges deviennent plus sauvages, plus rocailleuses et, sur chaque bord, la région se revêt de nombreuses forêts. A 370 kilomètres du lac Victoria la pente s'accentue et le chenal se resserre. Après un coude brusque au Nord-Ouest, le Nil revient à l'Est et franchit l'escarpement découvert par Sir Samuel Baker qui le dénomma « Chutes Murchison ». Immédiatement en amont des chutes, la largeur du fleuve, qui est de 70 mètres seulement, décroît graduellement et se transforme en une tranchée de 6 mètres qui domine la cataracte.

La chute est divisée en trois étages ou gradins, le premier de trois mètres et le second de $1^{m},70$. Entre le niveau du lac et le troisième gradin, la chute est de 40 mètres.

Les illustrations ci-jointes font ressortir que prise de la partie inférieure de la cataracte Murchison, une vue d'ensemble n'en donne qu'une idée imparfaite. L'impression qui s'en dégage est bien cependant celle de l'irrésistible puissance des eaux. Mais, en quelque point que l'on se place, on ne saurait se rendre exactement compte de la hauteur de la chute.

M. Stewart Belton a peut-être donné de la cataracte la meilleure description qui ait jamais été publiée. Dans une lettre adressée à un journal scientifique de Londres, il dit le mugissement intermittent des eaux et explique l'origine de ce phénomène extraordinaire. Il faudrait, selon lui, l'attribuer à l'obstruction rocheuse qui gît dans le lit même de la cataracte, entre le second et le

troisième gradin, précisément au point où s'élargit le long étranglement dont elle est précédée. Enserrées entre deux rochers à pic et violemment entraînées dans leur fuite, les eaux subissent simultanément deux impulsions : l'afflux principal franchit le passage, se précipite et s'effondre en grondant sur le gradin inférieur. Mais repoussé par l'obstacle, le courant rejaillit partiellement en arrière. Sous l'impulsion violente des eaux emportées, la vague de retour rebondit sur elle-même, force le passage et se précipite en masses tumultueuses et retentissantes. Entre chaque bond en avant se produit une courte période d'accalmie.

Contemplées en aval, les chutes Murchison offrent vraiment l'aspect d'un torrent immense qui s'effondre par saccades et s'abîme dans l'eau dormante, au pied de la cataracte. La largeur constatée de la gorge ou «cañon» par laquelle le Nil Victoria s'enfuit avant sa tombée finale ne dépasse pas $5^{m},45$.

Les chutes Murchison sont couronnées d'un plateau rocheux portant de profondes érosions dues à l'action des eaux rapides qui coulaient autrefois à une plus grande altitude. Au-dessous de ce site s'élève une poussière liquide que le vent promène en nuelles irrisées des multiples couleurs de l'arc-en-ciel. Constamment mouillé par ces vapeurs humides, ce plateau, haut de 70 mètres, est revêtu d'une végétation luxuriante. D'après M. Belton, la cataracte serait formée de roches de gneiss-biotite, de micaschiste et de quartz.

Un plus récent explorateur, M. L. B. Weldon, du Service Topographique d'Egypte, a fait des chutes Murchison la description ci-dessous résumée.

D'après la carte sommaire dressée par cet ingénieur, le Nil Victoria tombe dans le chenal qui précède son entrée dans l'Albert Nyanza, par deux chutes distinctes, une principale de 40 mètres, séparée par quelques centaines de mètres de la chute secondaire dont la tombée n'est que de 20 mètres. Celle-ci est formée par une dérivation du Nil conjuguée à un cours d'eau que les indigènes prétendent être un dernier tributaire.



Le fleuve se divise conséquemment, en amont, en deux dérivations. La plus étroite, mais la plus puissante, celle du Sud-Ouest, franchit la cataracte principale. Celle du Nord a son point de séparation en amont de cette cataracte ; elle s'infléchit d'abord au Nord-Ouest. Dans cette direction elle côtoie une première île à la pointe Nord de laquelle elle s'épanouit sous forme d'un grand étang. Elle se divise ensuite en trois chenaux de 20 mètres environ de largeur chacun. Le premier chenal, revenant brusquement en direction Sud, va s'épancher dans la dérivation Sud-Ouest, un peu au-dessus de la chute principale.

Après avoir contourné trois autres îles, hautes et fortement boisées, comme l'est d'ailleurs la terre ferme, les deux derniers chenaux vont se marier au cours d'eau ci-dessus mentionné et tomber finalement dans le goulet qui suit l'aval de la principale cataracte.

Les chutes sont situées à 31 ½ kilomètres environ du lac Albert Nyanza et à 1 kilomètre de Fajao. De la falaise qui les domine, M. Weldon put admirer ce splendide et mémorable site. De la limite de l'horizon, il vit s'avancer le grand Nil franchissant, blanc d'écume, une longue série de rapides. Le fleuve semble d'abord vouloir se précipiter dans la dérivation du Nord, mais se heurtant à un obstacle, ligne de récifs sans doute, il s'infléchit presque tout entier à gauche pour aller se précipiter dans l'étranglement rocheux qui précède la principale cataracte. Ce long couloir est presque complètement barré par un rocher. Le courant s'y heurte avec une extrême violence, bondit en avant et tombe une première fois, pour s'abîmer ensuite en masses grondantes et tumultueuses, qui font ressembler le pied de la cataracte à une immense chaudière en ébullition.

Pour approcher de ce point, Sir Samuel Baker qui découvrit les chutes et les dénomma Murchison, eut au préalable à vaincre la résistance craintive de ses bateliers indigènes. Il dut en rester éloigné de plus de 300 mètres, sinon de 500. Cette hypothèse repose sur le fait que les hippopotames, gênés par les violents



remous, ne s'en approchent pas davantage et qu'il en fut, sans nul doute, de même pour la frêle embarcation de Sir Samuel Baker. De plus, ses bateliers apeurés durent l'obliger à rebrousser promptement chemin, réduisant ainsi à quelques minutes seulement la reconnaissance de ce célèbre site. Il s'ensuivit que l'illustre explorateur ne découvrit qu'une chute. Son erreur découle et de ce qui précède et de ce qu'il n'escalada aucune des deux berges fortement escarpées du Nil. Du sommet de l'une ou l'autre falaise, il se fût rendu compte, comme le fit M. Weldon, de l'exacte configuration de ce point si intéressant du cours du Nil et de son tronçonnement. L'erreur du grand voyageur anglais résulte peut-être encore de la position même de l'embouchure de la seconde dérivation, celle du Nord, qui est partiellement dissimulée par une inflexion de l'extrémité de sa rive droite. Placé en aval de l'embouchure, nul ne saurait découvrir la solution de continuité qu'elle constitue dans la berge rocheuse de la rive droite. En dernier lieu, le fracas étourdissant de la principale chute s'opposa sans nul doute à ce que Sir Samuel Baker pût distinguer le bruit moins retentissant de la seconde. Quoiqu'il en soit, s'il lui fut donné d'être le premier spectateur européen qui contempla l'une des deux chutes du Nil, la vue de la seconde lui échappa fortuitement.

Nonobstant leurs investigations et toute leur attention, ni M. Weldon ni ses compagnons ne réussirent à percevoir les sons du grondement intermittent signalé par M. Belton. Le fracas de la chute principale est actuellement continu : rien de plus. L'érosion ou la rupture des rochers de la cataracte a peut-être causé la disparition de ce phénomène.

A Fajao, village situé immédiatement au-dessous des chutes Murchison, le Nil est large de 80 mètres ; les caravanes venant de l'Uganda le traversent au moyen d'un bac. Les bateliers y utilisent les mouvements de rotation d'un tourbillon double pour aller d'une rive à l'autre du fleuve. Le passage est rendu dangereux par les crocodiles qui y pullulent et qu'on voit en grand nombre se prélasser sur les rochers, à la base de la cataracte.



En amont de Fajao et sur un parcours de plusieurs kilomètres, le fleuve coule entre deux collines boisées, hautes de 70 ou 80 mètres au-dessus du niveau des eaux. Dans les courbes de son lit tortueux, se forment çà et là des hauts-fonds. La rive droite, celle du Nord, est constamment plus élevée que la rive gauche. Libre de toutes obstructions, ce courant est limpide. Sa profondeur est de 3 à 4 mètres et son approximative vitesse moyenne de $0^m,80$ par seconde. Le Nil Victoria fut mesuré le 20 mars 1903, à 19 kilomètres de Fajao. Il avait en ce point 289 mètres de largeur, une profondeur variant entre 2 et 4 mètres et une vitesse comprise entre $0^m,513$ et $0^m,865$ par seconde. Ces données correspondent à une portée de 577 mètres cubes, inférieure de 20 mètres cubes par seconde à celle constatée lors du jaugeage pratiqué deux mois plus tôt aux chutes Ripon [1].

La rive droite, celle du Nord, est à pic au point choisi pour les opérations. Elle domine de $0^m,70$ le niveau du fleuve. La gauche s'élève graduellement en talus. De ce bord s'étend une bande de papyrus de 100 à 200 mètres de largeur. Des crues antérieures ont laissé sur les tiges de ces herbacées des traces démontrant que depuis plusieurs années, la plus haute montée du fleuve ne s'est pas élevée de plus d'un mètre au-dessus du niveau constaté en mars 1903. Tablant sur cette donnée, sur une section transversale de 1.200 mètres carrés et sur une vitesse moyenne de $0^m,70$, on en déduira que le débit par seconde, en crue, est de 840 mètres cubes. Mais pendant cette période, le courant étant plus rapide que pendant la saison sèche, on en peut conclure que le débit maximum du Nil Victoria est alors, selon toutes probabilités, de 1.000 mètres cubes par seconde. Plus en aval, le fleuve se divise tantôt à gauche, tantôt à droite, en de nombreux chenaux, et forme ainsi des îlots. Près de son embouchure et aux approches du Delta, ces branches se jettent directement dans le lac Albert. Sa direction générale est, en cet endroit, Nord-Ouest. A 25 kilo-

[1] Mesuré le 22 janvier aux chutes Ripon, le débit du Nil était de 558 mètres cubes par seconde. Cette différence sera examinée dans le chapitre consacré aux débits.



mètres en-dessous de Fajao, la hauteur de ses berges marécageuses diminue; elles augmentent en largeur.

Dans cette partie de son cours, le Nil Victoria est un fleuve majestueux traversant une succession ininterrompue d'admirables paysages dont la beauté est rehaussée des splendides tonalités d'une végétation merveilleuse et de l'exquise coloration des eaux. Sur la rive gauche, qui s'élève d'environ 7 mètres, et qui est fortement boisée, on rencontre des huttes et quelques pirogues que les natifs s'empressent de cacher à l'approche d'un bateau étranger. La rive droite est plus basse et les hautes terres en sont distantes de 1 à 1,5 kilomètre. Cultivés en petites rangées parmi les ambatchs et les papyrus, les bananiers sont luxuriants. En ce point, la largeur du fleuve est d'environ 180 mètres et ses plus grandes profondeurs de 3 à 4 mètres. Il s'y divise en de nombreux bras. Au Nord, et à quelque distance du Nil, surgit un plateau haut et dénudé, qui occupe l'espace compris entre l'escarpement oriental et le bord de l'Albert Nyanza ; du sommet et jusqu'au bord de l'eau la pente est régulière; à 3 kilomètres du lac, son altitude est de 70 mètres[1].

A 30 kilomètres de Fajao, le fond du fleuve se relevant, sa profondeur dépasse rarement $1^m,5$ et $1^m,75$. On y rencontre de nombreux « sudds » et, sur tous les points où les hautes terres s'écartent des deux rives, s'étendent de larges marécages. Les berges ont rarement plus de $1^m,25$ au-dessus du niveau du fleuve. Couvertes de plantes grimpantes et émaillées de jolies fleurs rouges, on dirait d'un immense tapis de velours vert parsemé de bouquets. Les îles deviennent de plus en plus nombreuses ; à la prise des divers chenaux qui les contournent se voient de très curieuses nasses apposées par les pêcheurs indigènes. Fabriqués avec des ajoncs et de forme circulaire, ces engins ont 2 mètres de diamètre et sont longs de $2^m,25$ à $2^m,50$. Un couvercle

[1] A deux kilomètres en aval, la profondeur du fleuve descend jusqu'à 5 mètres, mais cette exception est purement locale. Un peu plus loin, le fond se relève et l'épaisseur de la couche d'eau n'est plus que de $2^m,5$.



semi-sphérique les ferme d'un côté; l'autre reste ouvert. Ils sont placés en demi-cercle à la bouche de chaque chenal, l'ouverture tournée vers l'aval. Les natifs poursuivent le poisson, qui s'effraye et se réfugie dans les nasses; cette pêche spéciale semble fructueuse. Les hippopotames grouillent littéralement dans les eaux.

A 400 kilomètres du Victoria Nyanza, les terres hautes sont distantes de 3 kilomètres de la rive gauche; la rive droite est bordée d'une étendue marécageuse. Le Nil se divise en diverses branches dont une principale traverse le delta qu'il a constitué et va aboutir au lac. Envahies de papyrus et de roseaux, ces divisions sont encombrées de «sudds». Le courant s'atténue aux approches de l'Albert Nyanza; il paraît s'immobiliser complètement en certains points. Sauf quelques inflexions légères, le chenal principal est, pour ainsi dire, rectiligne. A un kilomètre du lac et jusqu'à la large barre formée de ses apports sédimentaires, la profondeur du fleuve décroît rapidement. Cet obstacle, très difficile à franchir, se prolonge au loin dans les eaux lacustres. En un seul point se trouve une passe de $0^m,60$ de profondeur. Partout ailleurs, la hauteur de l'eau, au-dessus de la crête, n'est que de $0^m,30$. Partant du lac, la branche praticable dont les ramifications sans fin serpentent à travers les roseaux est encore plus difficile à traverser. Sans guide il est presque impossible de découvrir le chenal qu'il faut emprunter pour remonter le fleuve. Le Nil Victoria entre dans l'Albert Nyanza à 408 kilomètres de son point de départ. Un delta, de 7 kilomètres de largeur, s'étale en éventail à son embouchure. Il est entièrement couvert de hauts ambatchs et d'épais papyrus; et jusqu'à plusieurs kilomètres au delà, les eaux sont peu profondes. L'ancien village et le fort de Magungo étaient autrefois établis sur la rive gauche de l'embouchure du Nil. L'un et l'autre, et le sol même qu'ils occupaient ont depuis longtemps disparu, emportés par l'érosion des eaux.

Considéré à quelque distance du point où il se marie avec l'Albert Nyanza, et surtout au soleil couchant, le panorama du Nil Victoria est d'une idéale beauté : à l'Ouest et de l'autre côté de



la nappe liquide, se dressent trois rangées de sommets s'étageant et se surplombant en pics fantastiquement découpés. Vers le Sud se dessinent une série de fiers promontoires dont les plus lointains s'estompent dans la brume lumineuse du crépuscule. Au moment où le soleil va disparaître, les coupoles les plus proches se colorent de rouge sombre; celles plus élevées, de l'arrière-plan, s'irradient d'un rose éclatant. Teintées d'opalescence, les eaux se nuancent alors des colorations du ciel. A l'Est, des papyrus feuillus forment une ceinture d'un vert sombre; au-dessous et dans le courant principal, se réfléchissent en grandes ombres les montagnes lointaines. Puis, avant que s'éteignent les dernières clartés, les dentelures des monts de l'Ouest se baignent dans l'éther d'un azur profond; les teintes roses du ciel s'accentuent alors et s'embrasent en un violent contraste d'une indicible splendeur.

étroite, connue sous le nom de lac Sensiwa. D'environ 60 kilomètres de longueur, le Sensiwa est exclusivement alimenté par des courants jaillissant à une distance d'environ 9 kilomètres de la rive septentrionale du Victoria Nyanza.

De nombreuses lagunes peu profondes baignent la partie Nord du district de Busoga ; elles s'étendent, depuis Mruli jusqu'aux contreforts des monts Elgon, couvrant ainsi près d'un degré carré. Le Choga forme la partie la plus occidentale de ce système lacustre[1] qui, présentant d'énormes surfaces à l'évaporation constitue, sans nul doute, un puissant régulateur du régime du Nil Victoria. Tous les lacs de cette région sont entourés de larges espaces marécageux et, sur nombre de points, leurs bords sont couverts d'un épais rideau de papyrus, d'ambatchs et de roseaux, qui en interceptent l'accès et les rendent invisibles. Cette chaîne de marais se prolonge presque exactement de l'Est à l'Ouest, sur une distance de 200 kilomètres ; elle draine les eaux venant des pentes Nord-Ouest du mont Elgon, aussi bien que celles des collines en bordure le long de la côte septentrionale du Victoria Nyanza.

Dans le lac Choga la couche d'eau est généralement peu épaisse; sa profondeur atteint rarement 4 mètres; elle ne dépasse jamais 6 mètres. Ainsi qu'il est dit ci-dessus, il se relie, à l'Est, à la série marécageuse du Sensiwa. Au Nord et au Sud, il est envahi par une dense végétation, plus spécialement d'euphorbiacées. A la surface émergent de nombreuses îles de papyrus; les hauts-fonds et les criques sont remplis de lotus et d'anacharis. Des plaines environnantes surgissent quelques monts isolés; celui dont l'assise est la plus large, l'Ugora, s'élève à 500 mètres au-dessus du niveau du lac. La région est fort peuplée au Sud.

La plus grande longueur du Choga est de 136 kilomètres et sa plus grande largeur de 15 kilomètres. Animé d'un courant sensible, le Nil en traverse l'extrémité méridionale sur une distance de

[1] La région à l'Est du Choga n'a pas encore été complètement explorée. La carte indique un autre lac, existant à l'Est, le Salisbury, qui fut seulement aperçu à longue distance, et du sommet du mont Elgon.



80 kilomètres. Avant de pénétrer dans le lac, il s'étale en lagune et contourne la base des Pegi, collines qui flanquent la rive orientale du lac, qu'elles dominent de 100 mètres.

Le lac Kwania rejoint le Choga au Sud des monts Mahori. On les suppose également en contact en un point à l'Est du second lac.

Bien que recevant au Nord du Choga un afflux considérable d'eau apportée par de nombreux tributaires, la portée du Nil Victoria ne semble pas être sensiblement accrue lorsqu'il arrive à l'Albert Nyanza. Il s'ensuit, conséquemment, que les pertes que lui fait subir l'évaporation contrebalancent seulement le volume additionnel d'eau que lui apportent ses affluents. Il est aussi probable qu'à son départ du Choga, le débit du Nil est plutôt inférieur à ce qu'il est en amont de ce lac.

Le Nil sort du Choga à 192 kilomètres des chutes Ripon. En ce point, il tourne franchement à l'Est et, 22 kilomètres plus loin, passe à Mruli, localité basse et malsaine (1° 39′ de lat. Nord) avec une largeur moyenne variant entre 800 et 900 mètres. Sa berge Ouest est basse et bordée de papyrus ; à l'Est, elle est haute, abrupte et couverte de bois clairsemés [1]. Les « sudds » — barrages végétaux — sont fréquents dans cette partie du cours du fleuve. A Mruli, le Nil reçoit le Kafu qui vient de l'Est. L'emplacement du vieux fort construit par Gordon sur la rive droite de cette rivière se voit encore

Le Kafu est le plus important tributaire du Nil Victoria ; il prend sa source dans l'Unyoro, sur le haut plateau où sont situés les forts Lugard et Grant, vers le 1° de latitude Nord. C'est en ce point que se trouve la ligne de partage entre les eaux qui coulent à l'Est vers le fleuve et celles qui se dirigent, à l'Ouest, vers le lac Albert. La rivière Msisi, qui se jette dans ce lac, a sa source à quelques kilomètres seulement de celle du Kafu. La longueur totale de ce dernier cours d'eau est d'environ 120 kilomètres. Dans la première moitié de son parcours, sa direction est Nord-Ouest ; puis, il s'infléchit nettement à l'Est et continue ainsi

[1] Kirkpatrick.



jusqu'à Mruli, où il se jette dans le Nil. En quittant les hautes terres, il traverse, large de 50 à 60 mètres, une plaine unie et une série de marais. M. Craig a constaté qu'au point où il croise la route entre Hoïma et Entebbé cette largeur ne dépassait pas 10 mètres. A peu de distance en amont de son confluent, il est sans eau pendant la saison sèche; en crue, c'est un torrent furieux très difficile à franchir. Il reçoit trois affluents venant du Sud, le Dubengé, le Lugogo et le Manja. Ce dernier prend sa source au Nord de Kampala. Ces trois rivières coulent en direction Nord-Ouest.

A 88 kilomètres au-dessous de Mruli et à 302 kilomètres des chutes Ripon, le Nil Victoria s'infléchit presque à angle droit vers le Nord et passe à Foweira. Entre Mruli et Foweira, les rives sont basses et humides. La droite, un peu plus haute que la gauche, s'élève doucement; elle est boisée. Non loin au Nord de Mruli, le fleuve reçoit le Titi, rivière qui vient de l'Est. Infranchissable à l'époque des pluies, le Titi est sans eau pendant la saison sèche, au cours de laquelle son lit n'est qu'une large dépression sablonneuse. Il prend sa source entre Masundi et Mashudi dans les monts Kisonga, à environ 1.300 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Village d'une étendue considérable où doit être édifié un poste de quelque importance, Foweira est situé à l'altitude de 1.060 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur la berge abrupte de la rive gauche du Nil; en ce point, le courant est rapide et la largeur de 500 mètres. En face de Foweira et à l'Est, la rivière Langa se joint au fleuve. Un autre affluent, le Dukhu, venant de la même direction, s'y jette à 18 kilomètres en aval. Sauf en crue, ces deux tributaires sont de nulle importance.

Le Nil Victoria cesse d'être navigable à peu de distance en aval de Foweira ; puis, à 321 kilomètres du Victoria Nyanza, il est de nouveau barré par les chutes de Karuma. Son altitude, en ce point, est de 1.010 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ces chutes, décrites par Sir Samuel Baker, ont, entre leurs plans d'eau d'amont et d'aval, une dénivellation de 1m,15 seulement; elles sont constituées par un banc rocheux qui barre le Nil



dans toute sa largeur, exactement à l'endroit où il s'infléchit du Nord à l'Ouest. Il conserve cette direction jusqu'à son entrée dans le lac Albert. Enserré, à partir des chutes, entre deux falaises de 50 mètres de hauteur, sa largeur n'est plus que de 150 mètres. En aval, il franchit une série de rapides et de cascades partielles, et, à 48 kilomètres de Karuma, il rencontre la petite île de Patooan, d'environ 800 mètres de largeur et de 150 mètres de longueur. Au delà, obstrué de rochers, de récifs et d'îlots secondaires, son lit s'élargit et atteint 200 mètres. La pente totale entre Karuma et Patooan est, d'après Baker, d'environ 24 mètres. En aval, les gorges deviennent plus sauvages, plus rocailleuses et, sur chaque bord, la région se revêt de nombreuses forêts. A 370 kilomètres du lac Victoria la pente s'accentue et le chenal se resserre. Après un coude brusque au Nord-Ouest, le Nil revient à l'Est et franchit l'escarpement découvert par Sir Samuel Baker qui le dénomma «Chutes Murchison». Immédiatement en amont des chutes, la largeur du fleuve, qui est de 70 mètres seulement, décroît graduellement et se transforme en une tranchée de 6 mètres qui domine la cataracte.

La chute est divisée en trois étages ou gradins, le premier de trois mètres et le second de $1^m,70$. Entre le niveau du lac et le troisième gradin, la chute est de 40 mètres.

Les illustrations ci-jointes font ressortir que prise de la partie inférieure de la cataracte Murchison, une vue d'ensemble n'en donne qu'une idée imparfaite. L'impression qui s'en dégage est bien cependant celle de l'irrésistible puissance des eaux. Mais, en quelque point que l'on se place, on ne saurait se rendre exactement compte de la hauteur de la chute.

M. Stewart Belton a peut-être donné de la cataracte la meilleure description qui ait jamais été publiée. Dans une lettre adressée à un journal scientifique de Londres, il dit le mugissement intermittent des eaux et explique l'origine de ce phénomène extraordinaire. Il faudrait, selon lui, l'attribuer à l'obstruction rocheuse qui gît dans le lit même de la cataracte, entre le second et le



troisième gradin, précisément au point où s'élargit le long étranglement dont elle est précédée. Enserrées entre deux rochers à pic et violemment entraînées dans leur fuite, les eaux subissent simultanément deux impulsions : l'afflux principal franchit le passage, se précipite et s'effondre en grondant sur le gradin inférieur. Mais repoussé par l'obstacle, le courant rejaillit partiellement en arrière. Sous l'impulsion violente des eaux emportées, la vague de retour rebondit sur elle-même, force le passage et se précipite en masses tumultueuses et retentissantes. Entre chaque bond en avant se produit une courte période d'accalmie.

Contemplées en aval, les chutes Murchison offrent vraiment l'aspect d'un torrent immense qui s'effondre par saccades et s'abîme dans l'eau dormante, au pied de la cataracte. La largeur constatée de la gorge ou «cañon» par laquelle le Nil Victoria s'enfuit avant sa tombée finale ne dépasse pas $5^{m},45$.

Les chutes Murchison sont couronnées d'un plateau rocheux portant de profondes érosions dues à l'action des eaux rapides qui coulaient autrefois à une plus grande altitude. Au-dessous de ce site s'élève une poussière liquide que le vent promène en nuelles irrisées des multiples couleurs de l'arc-en-ciel. Constamment mouillé par ces vapeurs humides, ce plateau, haut de 70 mètres, est revêtu d'une végétation luxuriante. D'après M. Belton, la cataracte serait formée de roches de gneiss-biotite, de micaschiste et de quartz.

Un plus récent explorateur, M. L. B. Weldon, du Service Topographique d'Egypte, a fait des chutes Murchison la description ci-dessous résumée.

D'après la carte sommaire dressée par cet ingénieur, le Nil Victoria tombe dans le chenal qui précède son entrée dans l'Albert Nyanza, par deux chutes distinctes, une principale de 40 mètres, séparée par quelques centaines de mètres de la chute secondaire dont la tombée n'est que de 20 mètres. Celle-ci est formée par une dérivation du Nil conjuguée à un cours d'eau que les indigènes prétendent être un dernier tributaire.

Le fleuve se divise conséquemment, en amont, en deux dérivations. La plus étroite, mais la plus puissante, celle du Sud-Ouest, franchit la cataracte principale. Celle du Nord a son point de séparation en amont de cette cataracte ; elle s'infléchit d'abord au Nord-Ouest. Dans cette direction elle côtoie une première île à la pointe Nord de laquelle elle s'épanouit sous forme d'un grand étang. Elle se divise ensuite en trois chenaux de 20 mètres environ de largeur chacun. Le premier chenal, revenant brusquement en direction Sud, va s'épancher dans la dérivation Sud-Ouest, un peu au-dessus de la chute principale.

Après avoir contourné trois autres îles, hautes et fortement boisées, comme l'est d'ailleurs la terre ferme, les deux derniers chenaux vont se marier au cours d'eau ci-dessus mentionné et tomber finalement dans le goulet qui suit l'aval de la principale cataracte.

Les chutes sont situées à 31½ kilomètres environ du lac Albert Nyanza et à 1 kilomètre de Fajao. De la falaise qui les domine, M. Weldon put admirer ce splendide et mémorable site. De la limite de l'horizon, il vit s'avancer le grand Nil franchissant, blanc d'écume, une longue série de rapides. Le fleuve semble d'abord vouloir se précipiter dans la dérivation du Nord, mais se heurtant à un obstacle, ligne de récifs sans doute, il s'infléchit presque tout entier à gauche pour aller se précipiter dans l'étranglement rocheux qui précède la principale cataracte. Ce long couloir est presque complètement barré par un rocher. Le courant s'y heurte avec une extrême violence, bondit en avant et tombe une première fois, pour s'abîmer ensuite en masses grondantes et tumultueuses, qui font ressembler le pied de la cataracte à une immense chaudière en ébullition.

Pour approcher de ce point, Sir Samuel Baker qui découvrit les chutes et les dénomma Murchison, eut au préalable à vaincre la résistance craintive de ses bateliers indigènes. Il dut en rester éloigné de plus de 300 mètres, sinon de 500. Cette hypothèse repose sur le fait que les hippopotames, gênés par les violents



remous, ne s'en approchent pas davantage et qu'il en fut, sans nul doute, de même pour la frêle embarcation de Sir Samuel Baker. De plus, ses bateliers apeurés durent l'obliger à rebrousser promptement chemin, réduisant ainsi à quelques minutes seulement la reconnaissance de ce célèbre site. Il s'ensuivit que l'illustre explorateur ne découvrit qu'une chute. Son erreur découle et de ce qui précède et de ce qu'il n'escalada aucune des deux berges fortement escarpées du Nil. Du sommet de l'une ou l'autre falaise, il se fût rendu compte, comme le fit M. Weldon, de l'exacte configuration de ce point si intéressant du cours du Nil et de son tronçonnement. L'erreur du grand voyageur anglais résulte peut-être encore de la position même de l'embouchure de la seconde dérivation, celle du Nord, qui est partiellement dissimulée par une inflexion de l'extrémité de sa rive droite. Placé en aval de l'embouchure, nul ne saurait découvrir la solution de continuité qu'elle constitue dans la berge rocheuse de la rive droite. En dernier lieu, le fracas étourdissant de la principale chute s'opposa sans nul doute à ce que Sir Samuel Baker pût distinguer le bruit moins retentissant de la seconde. Quoiqu'il en soit, s'il lui fut donné d'être le premier spectateur européen qui contempla l'une des deux chutes du Nil, la vue de la seconde lui échappa fortuitement.

Nonobstant leurs investigations et toute leur attention, ni M. Weldon ni ses compagnons ne réussirent à percevoir les sons du grondement intermittent signalé par M. Belton. Le fracas de la chute principale est actuellement continu : rien de plus. L'érosion ou la rupture des rochers de la cataracte a peut-être causé la disparition de ce phénomène.

A Fajao, village situé immédiatement au-dessous des chutes Murchison, le Nil est large de 80 mètres ; les caravanes venant de l'Uganda le traversent au moyen d'un bac. Les bateliers y utilisent les mouvements de rotation d'un tourbillon double pour aller d'une rive à l'autre du fleuve. Le passage est rendu dangereux par les crocodiles qui y pullulent et qu'on voit en grand nombre se prélasser sur les rochers, à la base de la cataracte.



En amont de Fajao et sur un parcours de plusieurs kilomètres, le fleuve coule entre deux collines boisées, hautes de 70 ou 80 mètres au-dessus du niveau des eaux. Dans les courbes de son lit tortueux, se forment çà et là des hauts-fonds. La rive droite, celle du Nord, est constamment plus élevée que la rive gauche. Libre de toutes obstructions, ce courant est limpide. Sa profondeur est de 3 à 4 mètres et son approximative vitesse moyenne de $0^{m},80$ par seconde. Le Nil Victoria fut mesuré le 20 mars 1903, à 19 kilomètres de Fajao. Il avait en ce point 289 mètres de largeur, une profondeur variant entre 2 et 4 mètres et une vitesse comprise entre $0^{m},513$ et $0^{m},865$ par seconde. Ces données correspondent à une portée de 577 mètres cubes, inférieure de 20 mètres cubes par seconde à celle constatée lors du jaugeage pratiqué deux mois plus tôt aux chutes Ripon [1].

La rive droite, celle du Nord, est à pic au point choisi pour les opérations. Elle domine de $0^{m},70$ le niveau du fleuve. La gauche s'élève graduellement en talus. De ce bord s'étend une bande de papyrus de 100 à 200 mètres de largeur. Des crues antérieures ont laissé sur les tiges de ces herbacées des traces démontrant que depuis plusieurs années, la plus haute montée du fleuve ne s'est pas élevée de plus d'un mètre au-dessus du niveau constaté en mars 1903. Tablant sur cette donnée, sur une section transversale de 1.200 mètres carrés et sur une vitesse moyenne de $0^{m},70$, on en déduira que le débit par seconde, en crue, est de 840 mètres cubes. Mais pendant cette période, le courant étant plus rapide que pendant la saison sèche, on en peut conclure que le débit maximum du Nil Victoria est alors, selon toutes probabilités, de 1.000 mètres cubes par seconde. Plus en aval, le fleuve se divise tantôt à gauche, tantôt à droite, en de nombreux chenaux, et forme ainsi des îlots. Près de son embouchure et aux approches du Delta, ces branches se jettent directement dans le lac Albert. Sa direction générale est, en cet endroit, Nord-Ouest. A 25 kilo-

[1] Mesuré le 22 janvier aux chutes Ripon, le débit du Nil était de 558 mètres cubes par seconde. Cette différence sera examinée dans le chapitre consacré aux débits.



mètres en-dessous de Fajao, la hauteur de ses berges marécageuses diminue; elles augmentent en largeur.

Dans cette partie de son cours, le Nil Victoria est un fleuve majestueux traversant une succession ininterrompue d'admirables paysages dont la beauté est rehaussée des splendides tonalités d'une végétation merveilleuse et de l'exquise coloration des eaux. Sur la rive gauche, qui s'élève d'environ 7 mètres, et qui est fortement boisée, on rencontre des huttes et quelques pirogues que les natifs s'empressent de cacher à l'approche d'un bateau étranger. La rive droite est plus basse et les hautes terres en sont distantes de 1 à 1,5 kilomètre. Cultivés en petites rangées parmi les ambatchs et les papyrus, les bananiers sont luxuriants. En ce point, la largeur du fleuve est d'environ 180 mètres et ses plus grandes profondeurs de 3 à 4 mètres. Il s'y divise en de nombreux bras. Au Nord, et à quelque distance du Nil, surgit un plateau haut et dénudé, qui occupe l'espace compris entre l'escarpement oriental et le bord de l'Albert Nyanza; du sommet et jusqu'au bord de l'eau la pente est régulière; à 3 kilomètres du lac, son altitude est de 70 mètres[1]

A 30 kilomètres de Fajao, le fond du fleuve se relevant, sa profondeur dépasse rarement $1^{m},5$ et $1^{m},75$. On y rencontre de nombreux « sudds » et, sur tous les points où les hautes terres s'écartent des deux rives, s'étendent de larges marécages. Les berges ont rarement plus de $1^{m},25$ au-dessus du niveau du fleuve. Couvertes de plantes grimpantes et émaillées de jolies fleurs rouges, on dirait d'un immense tapis de velours vert parsemé de bouquets. Les îles deviennent de plus en plus nombreuses; à la prise des divers chenaux qui les contournent se voient de très curieuses nasses apposées par les pêcheurs indigènes. Fabriqués avec des ajoncs et de forme circulaire, ces engins ont 2 mètres de diamètre et sont longs de $2^{m},25$ à $2^{m},50$. Un couvercle

[1] A deux kilomètres en aval, la profondeur du fleuve descend jusqu'à 5 mètres, mais cette exception est purement locale. Un peu plus loin, le fond se relève et l'épaisseur de la couche d'eau n'est plus que de $2^{m},5$.



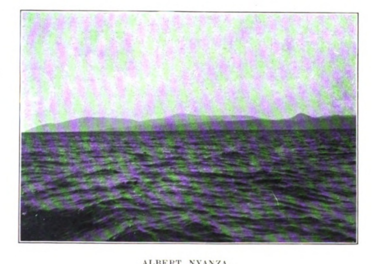
semi-sphérique les ferme d'un côté; l'autre reste ouvert. Ils sont placés en demi-cercle à la bouche de chaque chenal, l'ouverture tournée vers l'aval. Les natifs poursuivent le poisson, qui s'effraye et se réfugie dans les nasses; cette pêche spéciale semble fructueuse. Les hippopotames grouillent littéralement dans les eaux.

A 400 kilomètres du Victoria Nyanza, les terres hautes sont distantes de 3 kilomètres de la rive gauche; la rive droite est bordée d'une étendue marécageuse. Le Nil se divise en diverses branches dont une principale traverse le delta qu'il a constitué et va aboutir au lac. Envahies de papyrus et de roseaux, ces divisions sont encombrées de «sudds». Le courant s'atténue aux approches de l'Albert Nyanza; il paraît s'immobiliser complètement en certains points. Sauf quelques inflexions légères, le chenal principal est, pour ainsi dire, rectiligne. A un kilomètre du lac et jusqu'à la large barre formée de ses apports sédimentaires, la profondeur du fleuve décroît rapidement. Cet obstacle, très difficile à franchir, se prolonge au loin dans les eaux lacustres. En un seul point se trouve une passe de $0^m,60$ de profondeur. Partout ailleurs, la hauteur de l'eau, au-dessus de la crête, n'est que de $0^m,30$. Partant du lac, la branche praticable dont les ramifications sans fin serpentent à travers les roseaux est encore plus difficile à traverser. Sans guide il est presque impossible de découvrir le chenal qu'il faut emprunter pour remonter le fleuve. Le Nil Victoria entre dans l'Albert Nyanza à 408 kilomètres de son point de départ. Un delta, de 7 kilomètres de largeur, s'étale en éventail à son embouchure. Il est entièrement couvert de hauts ambatchs et d'épais papyrus; et jusqu'à plusieurs kilomètres au delà, les eaux sont peu profondes. L'ancien village et le fort de Magungo étaient autrefois établis sur la rive gauche de l'embouchure du Nil. L'un et l'autre, et le sol même qu'ils occupaient ont depuis longtemps disparu, emportés par l'érosion des eaux.

Considéré à quelque distance du point où il se marie avec l'Albert Nyanza, et surtout au soleil couchant, le panorama du Nil Victoria est d'une idéale beauté : à l'Ouest et de l'autre côté de



la nappe liquide, se dressent trois rangées de sommets s'étageant et se surplombant en pics fantastiquement découpés. Vers le Sud se dessinent une série de fiers promontoires dont les plus lointains s'estompent dans la brume lumineuse du crépuscule. Au moment où le soleil va disparaître, les coupoles les plus proches se colorent de rouge sombre; celles plus élevées, de l'arrière-plan, s'irradient d'un rose éclatant. Teintées d'opalescence, les eaux se nuancent alors des colorations du ciel. A l'Est, des papyrus feuillus forment une ceinture d'un vert sombre; au-dessous et dans le courant principal, se réfléchissent en grandes ombres les montagnes lointaines. Puis, avant que s'éteignent les dernières clartés, les dentelures des monts de l'Ouest se baignent dans l'éther d'un azur profond; les teintes roses du ciel s'accentuent alors et s'embrasent en un violent contraste d'une indicible splendeur.



ALBERT NYANZA.
Vue de la côte Ouest.

IX

LE LAC ALBERT NYANZA

Découvert en 1864, par Sir Samuel Baker, le lac Albert Nyanza est compris entre les 1° 9′ et 2° 17′ de latitude Nord et entre les 30° 35′ et 31° 30′ de longitude Est du Méridien de Greenwich[2]. Long et plus étroit à son extrémité Nord qu'à sa pointe Sud, sa forme est à peu près celle d'une ellipse ; sa direction générale est Nord-Est. Différant considérablement dans ses caractéristiques des lacs Albert Edouard et Victoria Nyanza, l'Albert Nyanza est limité à l'Est et à l'Ouest par de hautes collines plongeant, abruptes, dans ses eaux. Sa plus grande longueur est de 160 kilomètres et ses largeurs moyennes varient entre 30 et 45 kilomètres[3]. Divers explorateurs l'ont visité depuis sa découverte par Baker[4] ; Gessi pacha et Mason bey en firent la circumnavigation et en dressèrent une carte sommaire. Mais aucune étude sérieuse de son régime n'a encore été faite. Dans sa partie Sud gisent de vastes marais, tandis qu'au Nord les monts escarpés qui limitent son bassin s'éloignent de ses bords. Ailleurs et sauf en de rares points d'atterrissage, les eaux lacustres viennent battre le pied des hauteurs. Son tributaire principal est le Semliki, qu'il reçoit à son extrémité Sud. Cette rivière lui apporte le trop-plein du lac Albert Edouard grossi des eaux de ruissellement des monts Ruenzori. Elle recueille également une grande partie du drainage de la grande chaîne qui forme, à l'Ouest, la frontière de l'Etat libre du Congo. Outre le Semliki, le lac reçoit encore à l'Est et à l'Ouest divers cours d'eau à

[1] Le nom indigène du lac est « Mutanzigi » ou « Lutanzigi », c'est-à-dire « sauterelle morte ».

[2] Ces latitudes et longitudes sont tirées des cartes les plus récentes.

[3] De Martonne évalue les dimensions du lac à 200 kilomètres pour la longueur et à 50 kilomètres pour la largeur ; de plus récentes observations ont démontré que ces chiffres dépassaient la réalité. En face de Kibéro, le lac mesure 45 kilomètres de large et c'est le maximum.

[4] Les plus notables explorateurs sont Gessi, Mason Emin, Stuhlmann, Stanley, Jephson, Felkin et Grogan.

régime constant[1]. Ces affluents descendent les pentes escarpées en séries de cascades et de chutes. Plusieurs ont un débit considérable et tombent d'une grande hauteur.

Le Nil Victoria pénètre dans l'Albert Nyanza, à proximité de la pointe Nord du lac, au 2° 17′ de latitude et, bien qu'il soit généralement admis que là commence le Bahr el-Gebel, le lac se continue en réalité, pendant un certain nombre de kilomètres au Nord, jusqu'à ce qu'il se resserre et se marie avec le Bahr el-Gebel, son unique effluent

La superficie du bassin hydrologique de l'Albert Nyanza, y compris la vallée du Semliki, est d'environ 32.000 kilomètres carrés. Son plan d'eau est à l'altitude de 680 mètres au-dessus du niveau de la mer[2]. On sait que sa profondeur, même à une grande distance de chacune de ses rives dépasse rarement 10 ou 12 mètres; mais il n'a pas encore été sondé dans sa partie centrale[3]. Son fond de limon et de vase molle, d'une épaisseur considérable, est formé des sédiments transportés par le Semliki et par ses autres affluents. On a vu dans les pages précédentes qu'un delta se prolongeant fort avant dans les eaux, s'était formé à l'embouchure du Nil Victoria.

A l'extrémité Sud de cette mer intérieure, gît un vaste marais de plusieurs centaines de kilomètres carrés, recouvert de papyrus et d'ambatchs. La bouche du Semliki est complètement masquée par des masses de roseaux à travers lesquels ses eaux circulent lentement. En ce point, les fonds du lac sont hauts près des bords ; sa profondeur y atteint rarement un mètre ; elle est en général beaucoup moindre. A proximité de la côte méridionale, divers îlots

[1] Les cours d'eau de l'Est drainent le haut plateau d'Unyoro qui s'étend entre le Nil Victoria et le lac Albert. Leur développement est restreint ; ce sont plutôt des torrents que des rivières à débit régulier. Quelques-uns, toutefois, comme le Msisi et le Ngusi, sont très importants. A l'Ouest, le bassin hydrologique est remarquablement étroit et la ligne de partage très voisine du lac ; la crête de la chaîne de montagnes qui la constitue a la forme d'une lame de couteau.

[2] C'est aujourd'hui le chiffre généralement accepté pour l'Albert Nyanza.

[3] Les plus profonds sondages relevés sur la côte Ouest, par Emin pacha, ont donné de 16 à 17 mètres.



graduellement émergés de la masse liquide, se rattacheront peu à peu à la terre ferme[1].

Au Sud et jusqu'à une certaine distance des rives, les eaux du lac sont généralement couleur vert de mer foncé, limpides comme du cristal, mais d'un goût détestable[2]. Elles sont douces et bonnes au centre. Dans la moitié de sa partie Nord et tout particulièrement le long de la rive, elles sont couvertes d'une couche épaisse d'écume verte et mucilagineuse, évidemment composée de particules d'algues lacustres. Quand le temps est calme, la surface des eaux ressemble à un marbre bizarrement veiné[3].

Les parties plates du littoral de l'Albert Nyanza sont fortement imprégnées de sel. Cette denrée fait l'objet d'un trafic considérable à Kibéro, situé sur la côte Est par 1° 40′ de latitude Nord. En ce point, de même que sur la rive Ouest, jaillissent des sources thermales.

Le panorama de l'Albert Nyanza est admirable en certains points : irrégulièrement découpées et divisées en trois chaînes dont les diverses superpositions sont parfaitement visibles, les montagnes de l'Ouest ont leurs pentes abruptes profondément ravinées. Leurs points culminants se terminent en pitons coniques ou affilés[4]. Partout où il en existe, les points d'atterrissage sont fortement boisés.

Il en est de même pour la plupart des hauteurs de l'Est qui vont à pic jusqu'au plateau de l'Unyoro, à plusieurs centaines de mètres au-dessus du niveau lacustre. Vues du lac, elles forment une succession de majestueux sommets. Fragmentées par intervalles, les masses rocheuses dominantes forment des gorges sauvages où se précipitent en cascades des torrents sur lesquels plane la poussière

[1] Gessi constata, en 1876, la présence de quelques petites îles sur la rive Est. Elles sont aujourd'hui réunies à la terre ferme.

[2] Un échantillon de cette eau a été envoyé en Angleterre pour y être analysé.

[3] Les rafales sont soudaines et rapides sur le lac et les orages, fréquents et violents. Aussi, la traversée de l'Est à l'Ouest est-elle extrêmement dangereuse pour les petites embarcations des indigènes, qui s'éloignent rarement des rives.

[4] Ces montagnes ont reçu d'Emin le nom de Luri parce que le pays, à l'Ouest du lac, est habité par les Luri.



de l'eau volatilisée. Couvertes de forêts épaisses, ces gorges servent de sentiers à d'innombrables éléphants qui vont au lac pour se désaltérer. Au Sud de Kibéro et à l'Ouest, les contreforts montagneux s'éloignent et de grandes plaines, larges d'environ 40 kilomètres, s'étendent depuis l'Albert Nyanza jusqu'à sa jonction avec le Nil.

Nul courant ne fut constaté sur le lac, en mars 1903, même à plusieurs kilomètres, au Nord du confluent du Nil Victoria. C'est seulement en aval et là où les rives sont considérablement rapprochées, que les eaux se dirigeant vers le Nord parurent animées d'une appréciable vitesse[1].

La description ci-après des parties Ouest et Sud-Est de l'Albert Nyanza est empruntée aux récits de divers explorateurs. Celle des rives du Nord-Est a été redigée d'après les observations personnelles de Sir William Garstin et ses notes prises en mars 1903.

Partant de l'extrémité Sud du lac et suivant sa rive occidentale, on rencontre de larges plaines herbeuses parsemées de rares bouquets d'arbres espacés et s'étendant jusqu'à 2 ou 3 kilomètres du rivage. Elles sont limitées par la haute muraille de montagnes escarpées, qui dominent les eaux de 700 ou 800 mètres. De loin en loin, de larges vallées traversées par un cours d'eau tombant en séries d'admirables cascades, viennent aboutir au lac[2]. Sur ce parcours est situé le Nyamsasee ; ce promontoire était naguère une île séparée seulement de la terre ferme par un étroit canal aujourd'hui comblé[3].

La plaine finit à Kakanama, à 48 kilomètres de l'angle Sud-Ouest du lac. Là, les montagnes s'infléchissant brusquement, se retournent vers la rive sous forme d'un immense éperon. En ce point, le panorama est extrêmement sauvage. Les montagnes s'élèvent, abruptes, à 800 mètres de hauteur ; à leur base, de grands

[1] Felkin a constaté, en décembre 1878, deux courants à l'embouchure du Nil Victoria, l'un se dirigeant au Nord vers le Bahr el-Gebel et l'autre au Sud-Sud-Ouest vers le lac même.

[2] *Emin Pasha in Central Africa*, par R. W. Felkin, Londres, 1888.

[3] *Emin Pasha*, par A. J. Mounteney Jephson, Londres, 1890. Lors de son voyage ce promontoire était une île.



rochers, vrais murs cyclopéens, enfoncent leurs assises dans les vagues qui déferlent avec un bruit de tonnerre, et les couvrent d'écume[1]. Affouillées de ravines, les masses rocheuses sont toutes couvertes d'arbres et de plantes grimpantes. Des cascades cristallines en jaillissent et tombent dans le lac de plusieurs centaines de mètres. D'autres courants ont formé sur le bord lacustre des petits deltas d'une certaine étendue[2]. Les sondages pratiqués le long de la côte ont révélé des fonds variant de 5 à 17 mètres; mais près des rives la profondeur est presque nulle. Le fond y est recouvert d'une épaisse couche de vase noire[3]. A Mahagi (1° 52′ latitude Nord) et à 100 kilomètres de l'extrémité Sud du lac, les montagnes s'écartent à nouveau. Entre leurs contreforts s'étend, sur trois kilomètres de largeur, une plaine alluviale de plusieurs milliers d'hectares de superficie; elle est arrosée par un cours d'eau drainant une vallée et les hauteurs avoisinantes. Un amphithéâtre montagneux dont le sommet culminant, le Gebel Nydea, se dresse jusqu'à 800 mètres de hauteur, encercle cette vaste plaine. En son milieu et au sommet d'une haute colline, se trouvait le fort érigé par Emin pacha pour la défense du poste qu'il avait installé à Mahagi, ou Nsawa. Décrit par Jephson en 1888, comme bien cultivé et habité par une nombreuse population, ce point était autrefois le plus important de ceux existant à l'Ouest du lac. Il fut, plus récemment, occupé par une garnison de l'Etat Libre du Congo[4].

Au Nord de Mahagi, les montagnes se rapprochent de l'Albert Nyanza, laissant toutefois de loin en loin des terrains plats de quelque étendue. Et il en est ainsi jusqu'à ce qu'à 29 kilomètres de distance, elles se terminent sous forme de promontoire s'avançant longuement dans les eaux. Après avoir contourné cette pointe et parcouru seize autres kilomètres, on touche à Tanguru (Petit

[1] Des sources chaudes jaillissent du pied de ces falaises, FELKIN, *Emin Pasha*.

[2] *Jephson*.

[3] *Felkin*.

[4] On dit que Mahagi a été abandonné par suite de son insalubrité et qu'une autre station a été créée dans l'intérieur des terres.



Mahagi)[1], situé à 146 kilomètres de l'extrémité méridionale du lac. Dix kilomètres plus loin, on se trouve en face de Magungo, c'est-à-dire de l'embouchure du Nil Victoria. Ancienne station de Gordon, et île naguère, Tanguru est aujourd'hui reliée à la terre ferme par une bande de sable. De chaque côté s'étend une longue série de lagunes larges, mais peu profondes. Plus au Nord, les montagnes s'infléchissent brusquement et font place à une vaste plaine qui va rejoindre la vallée du Bahr el-Gebel, c'est-à-dire du Nil supérieur. Sauf à Mahagi et en un ou deux autres points, l'atterrissage, sur la rive Ouest, est partout très laborieux. M. Grogan, qui tenta de suivre la côte à pied, rapporte les difficultés toutes spéciales contre lesquelles il eut à lutter, lui et ses porteurs, pour en contourner les nombreux promontoires[2].

Parallèlement et à peu de distance du lac, court une chaîne de contreforts, haute de 200 à 300 mètres; derrière, s'étagent deux autres rangées de monts fantastiquement dentelés et peu boisés. De ces masses se détachent des éperons dépourvus de toute végétation[3].

Au Sud du lac, les monts sont considérablement plus élevés que ceux du Nord; et, au delà de Mahagi, les sommets des chaînes occidentales ont de moindres saillies que celles des hauteurs existant au Sud de ce point. L'une et l'autre rive ne comportent qu'un petit nombre de larges baies ou d'indentations; la plus importante, celle de Kibéro, s'enfonce peu dans les terres. L'Albert Nyanza est, pour ainsi dire, clôturée sur la moitié de sa longueur par deux murailles de rochers à pic et la monotonie du paysage n'est interrompue que par la vue d'une succession de promontoires espacés, entre lesquels la rive étroite est habitée par une faible population de pêcheurs.

[1] Jephson rapporte qu'entre Mahagi et Tanguru jaillissent des sources d'eaux sulfureuses; elles sont de couleur jaune clair et trop chaudes pour qu'on y puisse tremper la main.

[2] *From Cape to Cairo*, par S. E. GROGAN, Londres, 1900.

[3] Dans cette région, les versants Ouest de toutes les chaînes orientées du Nord au Sud, sont moins abrupts et plus accidentés que ceux de l'Est.



A partir de l'extrémité Sud de l'Albert Nyanza et sur un parcours considérable, la côte Est ressemble à la côte Ouest : des montagnes escarpées, hautes d'environ 500 mètres, forment une succession de falaises vertigineuses qui plongent dans le lac ; c'est à l'angle Sud-Est du lac que se jette le Msisi. Cette rivière traverse une baie large de 1.500 mètres, à son ouverture, et profonde d'environ 16 kilomètres. Tombant du haut d'un escarpement, le Msisi fait ainsi une magnifique chute de près de 200 mètres. Baker l'appelle Kaligiri ; ce nom doit être purement local. Il n'a visité le Msisi qu'à l'endroit où il se jette dans le lac. Il dit que sa tombée est de plus de 300 mètres. C'est la plus belle des chutes qui se trouvent dans le voisinage de l'Albert Nyanza. Entre ce point et Mbakovia[1] (1° 15′ latitude Nord), distant de 16 kilomètres, les falaises se rapprochent brusquement du lac. Ce village de pêcheurs est établi entre l'écartement de deux promontoires espacés d'environ 8 kilomètres, dans une plaine alluviale large de 1.500 mètres. La rive y est recouverte de gros sable. D'après Baker, une crue du lac de 4m,5 inonderait toutes les terres qui s'étendent jusqu'à la base des escarpements orientaux[2]. Sur 48 autres kilomètres plus au Nord, les falaises ne cessent de plonger leur pied dans le lac ; de distance en distance, elles en sont séparées par un étroit rivage.

Le promontoire Hoga est élevé, rocheux et couvert d'épaisses broussailles[3]. Quelques villages se sont établis en bordure sur le lac, au Nord de Hoga, là où les plaines s'élargissent; mais, à 15 kilomètres plus au Nord, les falaises se rapprochent à nouveau du bord. En ce point commence la baie de Kibéro, la plus vaste du lac, où sont situés le village et les salines de même nom que l'on rencontre à 18 kilomètres au Sud de l'Albert Nyanza.

[1] *Exploration du lac Albert Nyanza*, par ROMOLO GESSI, Société de Géographie, Paris, juin 1876.

[2] *The Albert Nyanza*, Londres, 1892.

[3] Le Vacovia de Baker. C'est de ce point que, le 14 mars 1864, il découvrit le lac. *The Albert Nyanza*, Londres, 1892.



C'est dans ce petit golfe que débouchent le Ngusi[1], le Nyakarangu, le Wahamba et le Hoïma. Le premier et le plus méridional de ces cours d'eau est le troisième en importance parmi les tributaires de l'Albert Nyanza. Le Nyakarangu est le second. Plus loin, la côte est constituée par une série de contreforts formant le promontoire qui limite au Sud la baie de Kibéro.

Le vieux fort de Kibéro était situé sur les hauteurs qui font face à la baie, à quelque 600 mètres au plus, au-dessus du niveau du lac. Une route d'environ 14 kilomètres conduit de ce point à Hoïma, chef-lieu du district de l'Unyoro.

…térieurement à l'achèvement de la voie charretière entre
… les voyageurs descendant le Nil emprun-
…ibéro, le lac est sé-
…luviales. C'est
…ilomètres).
…istricts
…nts de
…eurs
…ins
…en
…s

Sur les plaines constituées par les alluvions transportées et déposées par les rivières, s'est groupé le village de Kibéro. Ces plaines se terminent sous forme d'épis longs et étroits qui vont s'enfoncer dans l'Albert Nyanza aux dépens de la profondeur lacustre.

Les collines de l'Est forment, en ce point, une succession de terrasses qui se surplombent comme des bastions et d'où tombe, par une série de cascades, la petite rivière de Kachoro; elle est large de 2 mètres et profonde de $0^{m},45$. Sur ces plateaux, qu'elles couronnent de la luxuriante splendeur de leur végétation tropicale, s'étendent, à des distances considérables, les forêts de Bugoma et de Buganda. Elles sont l'habitat d'innombrables éléphants.

Au delà de Kibéro, les collines s'infléchissent à l'Est et de grandes plaines commencent, qui deviennent de plus en plus étendues jusqu'à ce qu'elles atteignent le Nil Victoria. A 20 kilomètres de Kibéro, se trouve la jetée de Butiaba, où aboutit la route d'Entebbé à l'Albert Nyanza. De ce point, part le service de bateaux allant à Nimuli, sur le Bahr el-Gebel. A Butiaba, la largeur de la nappe d'eau, en direction Ouest, est de 30 kilomètres.

Un peu au Sud de la jetée de Butiaba, un épi, recourbé comme un croissant, a été constitué par les alluvions de la rivière Wakki. Un petit groupe de natifs se livrant à la pêche, s'est fixé sur cette étroite langue de terre, d'environ 3 kilomètres, dont l'extrémité, marquée d'un bouquet de palmiers va se perdre dans le lac. A Butiaba, la plaine est alluviale, ainsi qu'en témoigne la présence de nombreuses coquilles lacustres; ayant de 5 à 6 kilomètres de largeur, elle s'élève en une succession de terrasses jusqu'au pied des collines et y forme la limite orientale de la *vallée d'affaissement Albertine*. Enlevés aux pentes par les eaux, des sédiments se sont déposés à la base des hauteurs et ont considérablement relevé le fond de la *vallée*.

La plaine est sillonnée de tranchées profondes de 3 mètres et larges de 4 à 5 mètres. L'action des eaux a fortement érodé les



flancs et le lit de ces drains naturels. En nombre d'endroits, gisent de grands arbres déracinés par la violence des courants torrentiels. Sur la rive, la plaine domine le lac d'un mètre et même d'un mètre et demi. La différence de niveau augmente graduellement jusqu'à la deuxième terrasse où elle est de 3 mètres. Elle atteint 5 mètres à la troisième. Toutes ces plaines sont garnies de broussailles hautes et touffues avec quelques grands arbres à proximité des montagnes. Tout semble démontrer qu'à une époque antérieure les eaux devaient couvrir entièrement l'espace compris entre la rive actuelle et le pied des montagnes.

Après avoir franchi par une série de chutes les pentes escarpées où il prend sa source, le Wakki poursuit sa course tortueuse à travers les plaines et va se jeter dans l'Albert Nyanza, à quelque 5 kilomètres au Sud de la jetée de Butiaba. Ses berges sont bordées d'une large bande d'épaisse forêt, habitat favori des éléphants sauvages. En ce point, les escarpements montagneux ne sont pas absolument à pic, mais leurs pentes très accentuées se dressent brusquement jusqu'à 250 mètres de hauteur au-dessus des plaines. Derrière ce premier gradin surgissent un grand nombre de sommets arrondis, couverts de forêts s'étageant en degrés jusqu'au point culminant du plateau, à 500 mètres au-dessus du niveau du lac. Ça et là et séparés par des contreforts rocheux et nus, qui s'avancent et disparaissent dans la vallée inférieure, sont des ravins très profonds ayant l'aspect d'énormes crevasses.

Antérieurement à mars 1903 et pendant une série d'années, il y eut disette de pluies sur toute l'étendue du bassin du lac Albert. Les traces laissées par les crues, à Butiaba, indiquent clairement qu'au cours de cette période sèche, le niveau des hautes eaux ne dépassa que de $0^m,30$ à $0^m,45$ celui de l'étiage. Les mois de décembre 1902, de janvier, février et mars 1903 furent presque complètement sans pluie. Toutes les rivières tributaires étaient, conséquemment, à leur point le plus bas en mars; le volume total apporté par celles qui s'échappent des escarpements Est ne dépassait pas 16 ou 17 mètres cubes par seconde. A la même

époque, le débit du Semliki était seulement de 124 mètres et il semble certain que l'apport des cours d'eau de l'Ouest était moindre que celui des torrents de l'Est. De ce qui précède, on peut déduire que le niveau du lac, en mars 1903, était au point le plus bas qu'il ait jamais atteint. Au cours des années où les pluies furent abondantes, la crue fut peut-être plus considérable que celles ci-dessus mentionnées ; il est incontestable, toutefois, que pour la plus récente période elle n'a jamais atteint le niveau des plaines de l'Est[1].

Le long de la côte Est et jusqu'à plusieurs kilomètres de distance, la profondeur dépasse rarement 2 mètres ou $2^m,50$.

Au Nord de Butiaba, les montagnes s'éloignent et les plaines s'élargissent ; le panorama reste inchangé. Seize kilomètres plus loin, un épi s'avance longuement dans les eaux. Comme celui précédemment décrit, il a la forme d'un croissant et il est formé par les apports du Wanga, rivière dont l'embouchure est à proximité. Le faîte méridional des montagnes de l'Est se dessine nettement sur le fond du ciel. Sauf quatre pitons peu élevés dont deux arrondis et deux en forme de pains de sucre, ces hauteurs sont dépourvues de toute ondulation sur tout leur développement. Rompant l'horizontalité des sommets, ces pics sont visibles à de très grandes distances.

Dans ces parages, les plaines conservent leur forme de terrasses, avec une largeur d'environ 15 kilomètres ; le lac se rétrécit considérablement et les montagnes de l'Ouest s'abaissent. Moins dentelées à l'arrière-plan, elles sont cependant très escarpées sur leur versant oriental. Plus loin au Nord, l'Albert Nyanza devient de moins en moins large ; les plaines qui le bordent de chaque côté vont au contraire en s'épanouissant. Elles ont environ 5 kilomètres à l'Ouest, près de Tanguru (Mahagi Sogheir), puis elles se relèvent

[1] Il est aujourd'hui avéré que pendant les années pluvieuses le niveau du lac est de beaucoup supérieur à la cote constatée. M. Pordage, du Département des Travaux publics de l'Uganda, venu au Caire en 1903, rapporte qu'à la fin d'octobre 1903, la cote de l'Albert Nyanza dépassait de $0^m,83$ celle enregistrée en mars de la même année. Entre avril et août 1903, les pluies furent exceptionnellement fortes sur toute l'étendue du bassin de ce lac.



brusquement jusqu'au pied des montagnes[1]. Elles sont couvertes d'une épaisse végétation d'acacias et de buissons. En ce point, la largeur du lac ne dépasse pas 11 ou 12 kilomètres. A 40 kilomètres du Nord de Butiaba et à 148 kilomètres de l'extrémité Sud du lac Albert, on atteint le Delta du Nil Victoria. Au delà et pendant les 7 ou 8 derniers kilomètres, ce ne sont plus que des masses profondes d'ambatchs, de papyrus et de hauts roseaux. Ce point est connu sous le nom de Magungo.

Sauf quelques huttes de pêcheurs, il ne reste plus aucun vestige de l'ancien Magungo qui, situé sur la rive Est du Nil Victoria, fut autrefois occupé par Gordon. La disparition de cette localité d'une superficie naguère considérable est difficilement explicable[2]. On sait cependant qu'à cette époque il existait, entre le fleuve et le lac, un violent courant qui longeait et rongeait la berge orientale ; c'est, conséquemment, à l'érosion des terres alluviales qu'il faut attribuer la destruction de Magungo et de son emplacement[3]. Du lac et sauf un changement dans la coloration des eaux, qui prennent, là, une teinte vert olive, semblable à celle du Bahr el-Gebel et du Nil Blanc, aucun autre indice ne révèle le voisinage d'un grand fleuve ; les eaux paraissent dormantes[4].

Le Delta qui s'avance et s'immerge à l'Ouest, va en se continuant longuement, ainsi qu'en témoigne la faible profondeur

[1] Mahagi Sogheir (maintenant abandonné) était situé dans la plaine, entre une haute falaise de la chaîne secondaire et les collines plus basses et plus rapprochées du lac. Il semblerait qu'ici la gorge soit traversée par une rivière venant du Nord-Ouest.

[2] Felkin, qui visita le lac en décembre 1878, décrit Magungo comme une ville solidement défendue par un parapet en terre et un fossé de 3 mètres de profondeur (*Uganda and the Egyptian Sudan*).

[3] Felkin mentionne l'existence de ce courant qui se dirigeait alors vers le lac. En mars 1903, l'eau était pour ainsi dire dormante en ce même point.

[4] En se heurtant aux eaux lacustres, pour ainsi dire stagnantes, le courant du Nil Victoria abandonne les sédiments qu'il a jusque-là transportés. La large barre qui traverse l'embouchure du fleuve à Magungo, est constituée par ces matières sédimentaires. En aval des chutes Murchison et sur une distance de 7 ou 8 kilomètres, le courant est très rapide. Plus loin, il s'affaiblit graduellement et devient nul avant d'arriver au lac. Ce n'est plus là un fleuve, mais une nappe d'eau presque stagnante qui s'épanche lentement par de nombreux chenaux. En ce point la pente est presque insensible. Il est sans doute probable qu'à l'embouchure les eaux fluviales se dirigent parfois au Sud, c'est-à-dire vers l'intérieur de l'Albert Nyanza, et parfois au Nord, c'est-à-dire vers le Bahr el-Gebel.



relevée jusqu'à 4 et 5 kilomètres au delà du rideau d'ambatchs. L'épaisseur de la nappe liquide n'est nulle part supérieure à 1m,50 et le fond lacustre est revêtu d'une forte couche de vase molle. Tout contre les roseaux la tranche d'eau est inférieure à 0m,60 et moindre sur plusieurs autres points. A l'Est, le paysage est singulièrement désolé; la haute végétation aquatique intercepte toute autre vue que celle des montagnes lointaines.

En face de l'embouchure du Nil Victoria, la largeur du lac est approximativement de 9 kilomètres. Le delta du fleuve, partout couvert d'ambatchs et de roseaux, se développe en éventail sur une superficie d'environ 7 kilomètres. Sur la rive droite du grand cours d'eau, celle du Nord, le sol s'exhaussant en forme de plateau uni, couvert seulement d'herbes rases, se prolonge en série de faibles terrasses jusqu'aux hautes terres de l'Est. Au Nord du Nil, la région ressemble aux plaines du Sud déjà décrites, avec cette différence que ces dernières sont très boisées tandis que la première est complètement dépourvue d'arbres. A quelque distance du rivage, le plateau s'élève de 70 à 80 mètres; il conserve cette altitude jusqu'à rencontre des montagnes de l'Est [1].

A la pointe du lac, la rive, haute de 1 mètre à 1m,25, est frangée d'une épaisse ceinture de roseaux et d'ambatchs. Sur plusieurs kilomètres en aval, les eaux, très basses, rendent le débarquement en un point quelconque de cette partie de la côte extrêmement difficile, plus particulièrement là où le fond est recouvert de vase molle. Le point où finit l'Albert Nyanza et où commence le Bahr el-Gebel est, on l'a vu plus haut, incertain.

A plusieurs kilomètres, au Nord de l'embouchure du Nil Victoria, le lac conserve 5 ou 6 kilomètres de largeur et l'on ne relève aucun changement dans l'aspect général de ses rives. Il se rétrécit graduellement jusqu'à 8 kilomètres en aval (au Nord d'Okelu); c'est là qu'il doit être considéré comme un fleuve. A quelques kilomètres en aval, un courant faible mais cependant perceptible se fait

[1] Il est difficile de dénommer cette région. Les officiers du service de la navigation l'appellent Okelu; mais ce nom est, en réalité, celui d'un village situé sur la rive Ouest du lac.



sentir. On peut en conséquence dire que le Bahr el-Gebel commence en ce point, bien que cependant la caractéristique lacustre se continue jusqu'à une distance considérable en aval.

Avant de procéder à l'examen des niveaux du lac, il est intéressant d'en décrire sommairement les principaux tributaires. Outre le Semliki, d'autres cours d'eau viennent de l'Est et de l'Ouest se jeter dans l'Albert Nyanza. De ceux de l'Ouest, on ne connaît que ce qu'en ont rapporté les rares explorateurs de la rive occidentale. De ce bord, les montagnes qui constituent la ligne de partage entre l'Albert Nyanza et l'Etat Libre du Congo, sont à la fois parallèles et contiguës au lac. Les rivières qu'il reçoit ne recueillent que les eaux tombant sur la déclivité rapide des versants d'Est; leur cours est conséquemment limité. Simples torrents pour la plupart, leur débit est intermittent; considérable pendant la saison des pluies, il devient insignifiant ou nul pendant le reste de l'année: à un afflux torrentiel succèdent, dans presque tous les cas, des périodes de complet assèchement.

Il en est pour ainsi dire de même pour les rivières aboutissant à la rive Est. De ce bord, le bassin hydrologique, de forme tout particulièrement irrégulière, est large au Sud et très étroit à l'extrémité Nord: la ligne de partage des eaux s'élève jusqu'à 1.200 et même 1.500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Très sinueuse, ses inflexions sont déconcertantes. Généralement orientée en direction Nord et Nord-Est, elle suit, alternant en crêtes et en hauts plateaux, les sommets montagneux de la chaîne qui sépare l'Unyoro de la partie occidentale de l'Uganda et du Busoga. Entre le faîte de partage et la source des rivières qui se jettent à l'Est du Nil Victoria et celles qui vont à l'Ouest se déverser dans l'Albert Nyanza, la distance n'est, pour certaines d'entre elles, que de quelques kilomètres.

Les principaux cours d'eau, rivières et torrents, qui se jettent dans le lac à l'Est, sont, en partant de son extrémité Sud: le Msisi, le Ngusi, le Nyakabari ou Horo, le Wahamba avec ses



affluents, le Hoïma, le Wakki et le Waiga[1]. Tous s'échappent du versant occidental de la chaîne Est ; il en est qui tombent de très haut, dans la vallée, sous forme de cascatelles. Charmantes dans la saison sèche, leurs chutes doivent, en crue, offrir un admirable spectacle. Rarement visitées, elles ne l'ont jamais été par des européens pendant la saison des pluies, parce qu'il est, alors, impossible de voyager dans l'Unyoro oriental. Les rivières n'y sont franchies par aucun pont et l'exubérance inouïe des hautes herbes y rend le voyage extrêmement difficile.

Le Msisi.

Cette rivière est, après le Semliki, un des deux plus considérables tributaires de l'Albert Nyanza ; elle prend source au 0° 45′ de latitude Nord, près du fort Grant, sur le plateau qui domine la montagne au Sud de la rivière Embaia[2]. De même que l'escarpement de la *vallée d'affaissement*, ce plateau est coupé de distance en distance par divers pics et s'étend sur la rive Nord, à droite, le long du Msisi. Le Msisi a plusieurs affluents venant la plupart du Sud ; les plus importants sont le Ravasanja[3] et un troisième qui naît près des monts Somaja[4]. Sur la plus grande partie de son développement, le Msisi tourne et serpente entre deux collines rocheuses ; il passe ensuite à proximité du fort Nakabunda. En ce point, il n'est pas guéable même en saison sèche; mais un pont en maçonnerie en permet le passage[5]. En crue, c'est un torrent furieux; sa longueur totale est d'environ 150 kilomètres. Sa direction est Ouest sur les premiers 110 kilomètres.

[1] Toutes ces rivières ont un débit constant. Il en est d'autres nombreuses mais de nulle importance. En saison sèche, ce ne sont que des marais qui reçoivent, à l'Ouest, le drainage des plateaux et des terrains boisés.

[2] C'est un tributaire du Kafur.

[3] Vandeleur donne au Ravasanja une largeur de 30 mètres et une profondeur de 1^{m},3.

[4] L'altitude de ces montagnes est de 1840 mètres au-dessus du niveau de la mer ; elles forment la ligne de partage de différents cours d'eau, savoir : le Msisi qui va à l'Albert Nyanza, le Mpango qui traverse le lac Duéru pour atteindre l'Albert Edouard et enfin le Katonga qui est tributaire du Victoria Nyanza.

[5] Vandeleur.



Puis tournant au Nord-Est, il traverse la large et profonde vallée, qui sépare la contrée comme une énorme tranchée, et il franchit l'escarpement oriental en une série de chutes, dont quelques-unes de hauteur considérable. Finalement il se jette dans la baie du lac connue sous le nom de golfe de Duéru [1].

A longue distance en amont de l'escarpement, la vallée du Msisi est large d'environ 4 kilomètres et profonde de 150 à 200 mètres. Elle est bornée au Nord par la faille transversale qui forme là un des chaînons de la crête principale du point de partage entre les bassins des lacs Victoria et Albert Nyanza. En hautes eaux, la largeur de la rivière est de beaucoup supérieure à 100 mètres; entre deux crues, sa profondeur est de 5 mètres. Pendant la saison sèche, sa section diminue considérablement ; mais en tout temps, elle est infranchissable pour une caravane. Les données suivantes ont été relevées à 10 kilomètres en amont des chutes.

Largeur à la surface	10	mètres.
Plus grande profondeur..........................	1,4	»
Section mouillée................................	6,7	»
Vitesse moyenne par seconde	0,4	»
Débit par seconde	2,68	» [2]

La hauteur totale de la crue est de 3m,6 supérieure au niveau constaté et sa section mouillée atteint alors 143 mètres carrés. Mais certaines parties de la rivière sont peu profondes. Tenant compte de sa pente et de sa vitesse moyenne qui n'est nulle part inférieure à 2 mètres, on peut conclure que son débit, en crue, est de 286 mètres cubes par seconde [3].

Le Ngusi.

Après le Semliki et le Msisi, vient comme importance le Ngusi, qui prend sa source près de Mawenda, par 1° 10′ de latitude

[1] Gessi donne la hauteur de la chute inférieure comme étant approximativement de 200 mètres.

[2] La rivière était, à cette époque, à son plus bas étiage.

[3] Le débit du Msisi peut parfois dépasser ce chiffre. Sa pente totale est de 688 mètres moins les chutes qui ont approximativement en totalité 500 mètres. La différence, soit 188 mètres, donne une pente moyenne de 1m,40 par kilomètre pour le reste de son cours. D'autre part, son bassin hydrologique est de peu d'étendue.



Nord, sur le sommet élevé et étroit qui continue le plateau drainé par le Msisi. Là naît également, à peu de distance, l'Embaia, rivière marécageuse tributaire du Kafu, affluent du Nil Victoria. Le Ngusi se dirige nettement à l'Ouest et après une course de 65 kilomètres il tombe dans le lac Albert, au Nord de Mbakovia, par une série de magnifiques cascades. Le plus important des tributaires du Ngusi est le Mpombi[1], qui le rejoint au Sud-Est. La dénivellation totale du Ngusi est de 540 mètres. Déduisant 300 mètres pour les chutes, la différence, pour le reste de son cours, sera de 240 mètres, soit une pente moyenne de $3^{m},6$ par kilomètre. Son lit, très rocheux, est encombré de cailloux roulés, à travers lesquels il s'enfuit, tombant de rapides en chutes. Comme le Msisi, cette rivière est difficile à franchir, même pendant la saison sèche ; sa profondeur est en tous temps considérable.

Les mesures ci-après furent prises le 12 mars 1903, à 15 kilomètres en amont de l'escarpement :

Largeur du Ngusi	6	mètres.
Profondeur	1,15	»
Vitesse moyenne par seconde	0,50	»
Section mouillée	12,45	m.q.
Débit par seconde	6,22	m.c.

La montée, en crue, du Ngusi est de $3^{m},50$; pendant cette période, sa profondeur, au milieu du courant, est de $5^{m},75$, et sa largeur de 69 mètres. Sa section en eau est alors de 129 mètres carrés. Adoptant une vitesse moyenne de 2 mètres[2] le débit, en crue, du Ngusi peut être fixé à 258 mètres cubes par seconde. Selon toute probabilité, la portée du Ngusi qui croît par une série d'afflux et dont le courant est plus rapide, doit être dans la même période supérieure à celle du Msisi, qui est cependant plus large.

[1] Nommé Mpongi sur certaines cartes ; mais doit s'orthographier comme ci-dessus.

[2] Les fortes pluies tombées entre les 9 et 12 mars 1903, durent relever quelque peu le niveau du Ngusi. C'est pourquoi son débit fut momentanément supérieur à celui du Msisi qui est cependant un cours d'eau plus important. Pendant cette période, ses eaux étaient chargées de sédiments, et troubles.



Le Nyakabari.

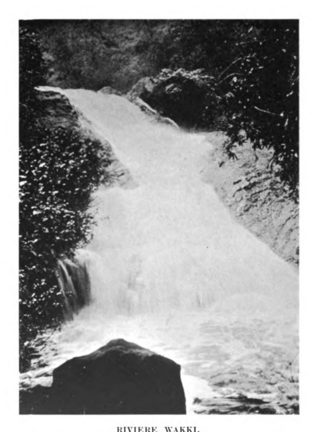
Le Nyakabari, ou Horo, est formé d'un certain nombre de petits cours d'eau, tels que le Babona, le Jimangaoui, le Kagarandindu et d'autres, qui prennent leur source dans les collines de Kikonda. Il court à travers la forêt de Bugoma et va se jeter dans le lac par le 1° 27′ de latitude Nord. Il serait impossible de mesurer le débit de ces divers courants pendant la saison sèche ; ils disparaissent alors pour ainsi dire complètement, ne laissant dans le creux des vallées profondes qu'ils traversent qu'une série de cuvettes vaseuses bordées d'épaisse végétation. Dans cette période, ce sont plutôt des marais que des rivières. En crue, le débit du Nyakabari est, sans doute, de quelque importance ; mais on ne saurait recueillir que difficilement des informations probantes sur la portée de ce tributaire. Son développement n'a pas plus de 40 kilomètres.

Le Wahamba.

En remontant vers le Nord, le long du lac, son plus prochain affluent venant de l'Est, est le Wahamba ; il naît au Nord et près de la station de Hoïma (1° 28′ de latitude Nord) dans les collines de Kidonga, remarquables par les pics de Palijoku et d'Impala[1]. Cette rivière est, à sa source, dénommée Wahambahia. Elle prend le nom de Wahamba en aval de sa jonction avec le Lukajuka, son principal tributaire, qui vient également des monts Kidonga. Le développement du Wahamba est d'environ 48 kilomètres; la presque totalité de son cours traverse la forêt de Bugonda, qui couvre la superficie pour ainsi dire entière du plateau de Bugoma. Plusieurs rivières secondaires viennent tomber dans le Wahamba ; ce sont, par ordre d'importance, le Kaberogota, qui prend également sa source au Nord de Hoïma et dans les collines Kidoga. Viennent ensuite le Meego et le Greeka. Un peu plus loin

1 Continuation de la grande chaine centrale, ces montagnes forment l'ossature de l'Unyoro qui sépare le bassin hydrologique du lac Victoria de celui de l'Albert.





RIVIERE WAKKI.
Chute supérieure.
D apres une photographie de Mr. G Butcher

au Nord, un dernier cours d'eau, descendant dans la même chaîne, tombe dans la baie de Kibéro, après un parcours de quelque 35 kilomètres. Le Wahamba se jette dans le lac à l'extrémité Sud de la baie de Kibéro. La pente de toutes ces rivières, très accentuée, est supérieure à 3 mètres par kilomètre. Leur apport, en crue, doit être considérable ; mais leur débit est intermittent et leur afflux dure rarement plusieurs jours. En saison sèche, elles sont réduites à leur plus simple expression : en mars 1903, au point où elles traversent la route entre Hoïma et Butiaba, leur portée totale ne dépassait pas 2 mètres cubes par seconde. Pendant la crue, l'ensemble de leur section mouillée est seulement de 70 mètres carrés et leur montée maximum, en ce point, de $1^{m},60$. On peut, par suite, évaluer les débits réunis du Wahamba et de l'Hoïma à un maximum variant entre 100 et 150 mètres cubes par seconde. La portée du premier est de beaucoup la plus considérable. Ces rivières coulent sur un fond gravelleux et rocheux. Leur eau est très claire.

Le Wakki.

Le Wakki naît non loin de Masindi, près du mont Fumbi, et coule en direction Nord-Ouest, sur une longueur d'environ 50 kilomètres. Il atteint le lac Albert à quelques kilomètres au Nord de Butiaba. Insignifiant en saison sèche, il grossit considérablement en crue. Le 18 mars 1903 au point où le Wakki rencontre la route Hoïma-Butiaba, sa portée ne dépassait pas 2 mètres cubes par seconde. Sa montée totale est d'environ 2 mètres et sa section mouillée de 65 mètres carrés. Son débit maximum doit varier entre 100 et 130 mètres par seconde. De même que le Ngusi, le Hoïma et le Wahamba, son régime est torrentiel. Son eau est d'une remarquable limpidité. Le Wakki dont le lit est rocheux, la dénivellation considérable et les chutes nombreuses, coule dans une vallée couverte d'épaisses broussailles, avec, de loin en loin, de jolies forêts. Il traverse une gorge profonde enserrée entre des falaises à pic où s'accentuent sa pente et sa rapidité. Une partie de son



cours emprunte la forêt de Bugonda. Après une double chute de 150 mètres d'une merveilleuse beauté, le Wakki tombe enfin dans la vallée lacustre.

LE WAIGA.

Le Waiga ou Waya est le dernier et le plus septentrional des tributaires qui coulent de l'Est vers l'Albert Nyanza; il s'y jette à 15 kilomètres au Nord de Butiaba (2° 16′ de latitude Nord). Son cours est d'environ 60 kilomètres; sa section et son débit sont sensiblement identiques à ceux du Wakki. Toutefois, par suite de la largeur de la plaine qui précède son embouchure dans le lac, sa pente est peu accentuée dans sa section inférieure. Aussi, de petites embarcations peuvent, à certaines époques, le remonter jusqu'au pied des escarpements de Kérota.

De leur faible parcours, de leur forte pente et de la superficie restreinte de leur bassin hydrologique, il ressort que les rivières ci-dessus décrites ne peuvent que temporairement déverser un volume d'eau considérable dans l'Albert Nyanza. Leurs apports appréciables se produisent par afflux passagers et violents qui disparaissent rapidement [1]. Pour ce qui concerne les petits torrents, leurs crues durent quelques heures à peine [2]. L'action qu'ils exercent sur le lac est insignifiante. Toutes les informations recueillies sur place ont confirmé ces assertions [3].

Étant donné le petit nombre des renseignements recueillis à ce jour, il est impossible de calculer exactement le volume d'eau annuellement reçu par l'Albert Nyanza. Le problème concernant

[1] A l'exception du Semliki, dont la portée est, en tout temps, considérable. Ses crues sont constantes et celles des autres tributaires, intermittentes.

[2] Dans les descriptions de leurs voyages à travers l'Uganda, les fonctionnaires de ce district signalent qu'ils durent invariablement camper pendant cinq ou six jours et jusqu'à ce que se produise la baisse des eaux pour franchir telle ou telle rivière en crue.

[3] Selon toutes les conjectures, il est rare que, sauf le Semliki, ces rivières soient en eau plus d'une fois ou deux par mois. Les pluies les plus violentes tombent au cours des deux périodes trimestrielles, au printemps et à l'automne. Les afflux les plus considérables se produisent rarement plus de 12 fois l'an.



son alimentation se complique de ce fait que le Nil Victoria s'y déverse et qu'il n'y existe encore aucune échelle limnimétrique. C'est seulement à Fort Portal, à 60 kilomètres environ du lac, non loin de l'extrémité Nord du Semliki[1] que des observations pluviométriques sont actuellement relevées. Le registre où elles sont consignées, tenu à jour depuis sept ou huit mois seulement, ne pourra être utilement consulté que lorsqu'une année entière se sera écoulée.

Il serait désirable qu'un pluviomètre fût établi, dans le plus bref délai, à Hoïma, poste civil de l'Unyoro, à quelque 16 kilomètres de l'Albert Nyanza. Les agents européens attachés à ce poste pourraient sans difficulté enregistrer régulièrement les quantités d'eau tombée. Il serait d'un intérêt capital d'en connaître exactement la tranche annuellement reçue par le plateau oriental du lac. Un autre pluviomètre installé à la station téléphonique de Butiaba, sur la crête de l'escarpement, où les observations seraient relevées par le téléphoniste résidant, rendrait également de précieux services. Les autorités belges de l'Ouest du lac Albert pourraient être invitées à coopérer à l'étude de la chute des pluies dans certaines de leurs stations. En dernier lieu, un limnimètre devrait être placé à Butiaba pour y étudier les oscillations quotidiennes du lac. Cette position n'est pas des meilleures ; c'est toutefois là seulement qu'il serait possible de relever quotidiennement des données sur les mouvements lacustres. Il ne semble pas probable, sinon dans un avenir plus éloigné, que des postes européens soient créés sur l'Albert Nyanza en d'autres points que Butiaba. L'échelle de Butiaba, mise en communication avec celle de Wadelaï, sur le Bahr el-Gebel, serait d'une utilité primordiale pour la recherche des relations existant entre le lac et le fleuve.

[1] Cette station est trop éloignée de l'Albert Nyanza pour qu'on y puisse contrôler efficacement la chute moyenne des pluies tombant et sur le lac lui-même et sur le plateau adjacent. Toutefois, on y recueille de précieuses informations sur la pluviosité au Nord du Ruenzori et sur une partie de la vallée du Semliki.



L'Albert Nyanza est, sans conteste, le grand réservoir régulateur du régime du Haut Nil, sur son parcours à travers le Soudan. Deux jaugeages ont été pratiqués, en mars 1903, l'un en amont de la jonction du Nil Victoria avec l'Albert Nyanza et l'autre en aval, à Wadelaï, sur le Bahr el-Gebel; ils permettent de conclure comme suit : lorsque le fleuve et le lac sont bas et leur niveau aussi près que possible de l'étiage, le volume d'eau qui s'échappe de l'Albert Nyanza n'est pas sensiblement supérieur à celui que lui apporte le Nil Victoria [1]. Bien que nul courant venant du Sud n'ait été constaté, en mars 1903, à Magungo, à l'embouchure du fleuve, Felkin affirme qu'à certaines époques, l'émissaire du Victoria Nyanza contribue certainement à l'alimentation de l'Albert Nyanza [2]. Il doit en être ainsi, puisqu'à la bouche du Nil Victoria, en aval des chutes Murchison, la pente se répartit également dans toutes les directions. C'est d'ailleurs seulement à plusieurs kilomètres au Nord de son embouchure et dans la partie considérablement rétrécie où le lac se joint au Bahr el-Gebel, qu'il est animé d'une sensible vitesse.

Quelles relations peuvent exister entre les recettes et l'émission des eaux pendant la saison des pluies? Il serait difficile de le préciser. Les renseignements concernant l'amplitude des oscillations de l'Albert Nyanza sont extrêmement limités. Sauf les

[1] La différence en plus entre le débit constaté à Wadelaï, le 22 mars 1903, et celui jaugé le 20, c'est-à-dire deux jours plus tôt, en aval des chutes Murchison, était seulement de 69 mètres cubes par seconde. De ce chiffre il y a lieu de déduire l'apport de l'Achwa et de l'Uni (qui se jettent dans le Nil en amont de Wadelaï), soit 31 mètres cubes par seconde sans préjudice d'un ou de deux autres cours d'eau qui viennent de l'Ouest. Il est par suite vraisemblable de conclure que, pendant la saison sèche, la quantité d'eau qui sort du lac est à peu près égale à celle qu'il reçoit.

[2] Le 23 décembre 1878, Felkin observa à Magungo deux courants, l'un allant au Bahr el-Gebel, et l'autre pénétrant dans le lac, en direction Sud-Sud-Ouest. Il considère que l'influence régulatrice du lac sur le régime du Nil, dont il emmagasine les eaux, est considérable. Au cours de la saison sèche où l'apport du Nil Victoria est réduit, le niveau du lac décroit. Il se relève quand reviennent les pluies. Felkin semble exagérer l'action du Nil Victoria sur le régime du lac dont la montée et la décroissance ne sauraient être affectées par le débit du fleuve. L'évaporation enlève évidemment au lac des quantités d'eau infiniment supérieures à celles que lui apporte l'émissaire du lac Victoria. Que l'Albert Nyanza ait une grande influence sur le régime du Haut Nil, cela est indiscutable ; celle du Nil Victoria sur le lac reste à démontrer (*Uganda and the Egyptian Sudan*, Londres, 1882).



récits de quelques rares voyageurs, apparemment basés sur des informations recueillies auprès des indigènes, il n'existe aucune autre donnée positive. Toutes les théories que l'on pourra hasarder resteront purement spéculatives, jusqu'à ce qu'on ait installé un limnimètre et que des observations soient relevées pendant plusieurs années [1]. Bien qu'insuffisante, la seule source d'information, à laquelle on ait puisé en 1903, permet cependant d'établir approximativement pour cette même année la quantité d'eau emmagasinée dans l'Albert Nyanza. M. F. W. Pordage, du Service des Travaux Publics de l'Uganda, qui visita le lac à diverses reprises, rapporte que, mesuré à Butiaba, le 20 octobre 1903, son niveau était de 647,7 millimètres (exactement 2 pieds ½ pouce) plus élevé qu'au mois d'avril précédent. Ce renseignement est malheureusement incomplet : rien ne prouve que le niveau du lac, en octobre, fût le plus élevé qu'il ait atteint, soit antérieurement, soit postérieurement. D'autre part, étant donné qu'à Wadelaï le Nil est en octobre à sa cote maxima, il n'est pas improbable qu'il en soit de même pour le lac. En conséquence, si l'on considère la superficie de l'Albert Nyanza comme étant de 4.500 kilomètres carrés et que l'on tienne compte du débit du Bahr el-Gebel et des pertes par évaporation, on peut avec quelque confiance fixer à 3.735 millions le nombre de mètres cubes d'eau emmagasinés par le lac entre avril et octobre 1903.

On a vu précédemment qu'il n'existe pas de statistique relative à l'importance des pluies qui tombent dans le bassin hydrologique de l'Albert Nyanza. On peut, toutefois, affirmer sans crainte qu'elle n'est pas inférieure à celle que reçoit le bassin du lac Victoria. Elle lui est, en fait, supérieure ; il est, en effet, notoire

[1] La montée et la baisse des eaux enregistrées au nilomètre de Wadelaï, que 54 kilomètres seulement séparent du lac, ne correspondent pas aux oscillations de l'Albert Nyanza. Entre le lac et ce point, divers cours d'eau se jettent dans le Bahr el-Gebel ; ils influent évidemment sur les mouvements du fleuve. En saison sèche, il doit y avoir similitude de niveaux. Mais la cote du lac est alors probablement inférieure à celle du fleuve. En 1902, année très sèche, le nilomètre de Wadelaï ne marquait que 0,86 $^{c}_{m}$. Mais en 1903, année exceptionnellement humide, il enregistra la cote de $1^{m},50$. D'après M. Pordage, le niveau du lac ne monta que de $0^{m},83$; cette cote est de $0^{m},67$ inférieure à celle du Bahr el-Gebel, à Wadelaï.



que les districts Toro et Unyoro sont plus humides que l'Uganda, où la tranche annuelle d'eau de pluie, enregistrée pendant quatre ans à Entebbé et Nateté, a été en moyenne de 1.200 millimètres. Sur la carte pluviale qui accompagne son récent ouvrage sur l'Uganda[1], Sir Harry Johnston indique l'Est et une partie de l'Ouest du bassin du lac Albert comme en recevant de 1.202 à 1.530 millimètres par an. Quant à la vallée du Semliki, l'auteur en comprend la partie supérieure, c'est-à-dire la moitié, au Sud, dans la zone qui en reçoit plus de 1.530 millimètres, alors que sur l'autre moitié, celle du Nord, aussi bien que sur la rive Ouest de l'Albert Nyanza, il n'en tombe annuellement que 510 à 1.530 millimètres[2]. On peut sûrement en déduire que, sur toute l'étendue du bassin du Semliki et du lac, la moyenne annuelle des pluies n'est pas inférieure à 1.250 millimètres. La superficie totale du bassin hydrologique, de 32.000 kilomètres carrés, est couverte de forêts plus ou moins épaisses. Il s'ensuit que les trois quarts des pluies tombant sur cette étendue sont absorbés par le sol ou évaporés. Le quart restant, soit les 25 pour cent, va au lac. Tablant sur ce qui précède, les évaluations peuvent être les suivantes:

Pluies tombant dans le bassin hydrologique du lac, sa superficie non comprise... ... ... 27.500 kil.² × 1,25 × 0,25
Pluies tombant sur le lac ... ... 4.500 » × 1,25
soit, ainsi que l'a calculé M. Craig, 14.219 millions de mètres cubes.

Le débit moyen du Bahr el-Gebel, mesuré à Wadelaï, qui est de 769 mètres cubes par seconde, correspond à 24.250 millions de mètres cubes par an. Nous avons vu plus haut qu'en 1903, la quantité d'eau emmagasinée dans le lac, pendant sept mois, moins l'évaporation et la portée du Bahr el-Gebel, était de 3.735 millions de mètres cubes[3].

[1] *The Uganda Protectorate*, Londres, 1901.

[2] Sir Harry n'indique pas la source de ces données. Elles ont été utilisées telles qu'il les a publiées.

[3] Ce chiffre est probablement inférieur au total annuel. Les mois de janvier et février sont généralement secs. Les pluies sont très fortes en novembre et décembre. En l'absence de tous éléments relatifs à la hausse additionnelle produite par les eaux de ruissellement, pendant ces deux mois, la valeur des chiffres donnés ne saurait être que relative.



En dernier lieu, et conformément aux constatations et mesurages de M. Craig, le débit moyen du Nil Victoria est de 706 mètres cubes par seconde, soit 22.265 millions de mètres cubes par an. Résumant les éléments ci-dessus exposés, on peut conclure ainsi :

Apport annuel des pluies	14.219 millions m³		
» du Nil Victoria...	22.265 »	36.484 millions m³	
Moins le débit de Bahr el-Gebel...	24.250 »		
et l'excédent de 1903	3.735 »	27.985 »	
Différence...		8.499 »	

qui représentent la perte par évaporation, laquelle est d'environ le 60 pour cent des eaux, soit pluviales, soit apportées par les rivières, le Nil Victoria excepté

Omettant les débits moyens du Nil Victoria et celui du Bahr el-Gebel qui sont sensiblement égaux, on obtient :

Augmentation annuelle	14.219	millions m³
Disponible pour être emmagasiné...	3.735	» »
Différence...	10.484	» »

En un mot, 60 ou 70 pour cent de l'eau reçue par l'Albert Nyanza se perd par évaporation. Ces calculs sont évidemment basés sur des hypothèses. Mais de même que les jaugeages du Nil, elles reposent sur quelque fondement. Aussi était-il intéressant de les mentionner.

La dernière question à considérer, quant à l'Albert Nyanza, est celle relative à la réduction de sa superficie et à l'abaissement de son niveau. Il est incontestable que sa superficie fut autrefois plus considérable et que ses eaux atteignirent une plus haute altitude; mais jusqu'où s'élevèrent-elles ? Il est difficile de le préciser. Les dépôts lacustres gisant dans les grandes plaines alluviales qui s'étendent au Sud aussi bien qu'au Nord de cette nappe liquide, indiquent assurément qu'elles furent antérieurement submergées [1]. Il est à peu près certain que les eaux lacustres baignaient naguère

[1] La formation de ces plaines en terrasses successives indique les divers retraits des eaux lacustres.



la base des collines qui limitent le lac dans toute sa longueur. Mais on n'a pu relever aucun indice sûr de combien il dépassa le pied de ces hauteurs. Dans cet ordre d'idées, les bords du lac Albert diffèrent totalement de ceux de l'Albert Edouard où les dépôts lacustres se rencontrent à une altitude considérable, sur les pentes montagneuses qui l'entourent. Tout ce qu'il soit, en l'état, possible d'avancer, c'est que les eaux de l'Albert Nyanza recouvraient autrefois les plaines de l'Est jusqu'aux montagnes et que leur niveau de jadis devait être de 6 mètres supérieur à la cote qu'elles atteignent aujourd'hui. Sans doute le lac s'étendait alors beaucoup plus au Nord et probablement jusqu'à la tête des rapides de Nimuli. Il n'existe pas de gorge au point où le Bahr el-Gebel quitte le lac. Jusqu'aux cataractes, le fleuve coule entre deux berges d'alluvion de faible hauteur. En certains endroits les hautes terres s'approchent de ses bords, mais ces étranglements sont courts. Après avoir franchi ces étroits, le fleuve s'étale généralement et prend, en aval, la forme d'une large lagune. Sur la presque totalité de son parcours, il ressemble à un lac long, étroit et peu profond.

Il serait difficile, sinon impossible, en l'état, d'indiquer les causes qui ont déterminé la chute des niveaux de l'Albert Nyanza. Il n'existe aucune trace de seuil qui se soit effondré ou qui ait été emporté. Ni son lit, ni ses berges ne décèlent aucun indice d'érosion ; la vitesse du courant est faible et c'est sous forme d'un cours d'eau large et tranquille que le fleuve se dirige vers le Nord.

La tombée des pluies sur le bassin du lac fut peut-être autrefois beaucoup plus intense que de nos jours. Peut-être aussi l'action de l'évaporation sur cette vaste étendue d'eau, de faible épaisseur, actuellement transformée en plaine d'alluvion fut-elle considérablement plus forte. Il est plausible que là réside la cause réelle et que ce soit à l'évaporation qu'il faille attribuer la décroissance du volume d'eau contenu dans le lac et la régression graduelle de a superficie. A l'appui de cette assertion, on rapporte que, depuis

quelques années, le niveau de l'Albert Nyanza aurait baissé. Dans sa description de la rive Ouest, Emin Pacha signale qu'en 1885, une île, émergeant de 2 mètres au-dessus du niveau du lac, fut rencontrée au Sud-Est de Mahagi, en un point couvert en 1879 par une couche d'eau peu profonde. Sthulman qui visita l'extrémité Sud-Ouest du lac en 1891, examine et développe cette question. Dans son opinion, l'Albert Nyanza avait, à une époque antérieure, un niveau plus élevé que celui d'aujourd'hui et devait baigner le pied des montagnes[1]. Il estime que son affaissement est indépendant des oscillations périodiques qui se produisent au cours d'un cycle d'années et qui sont communes à toutes les mers intérieures de l'Afrique Centrale[2]. Il mentionne deux promontoires reliés à la rive Ouest, Rassenye et Niamssansi, qui étaient entourées d'eau et, par conséquent, des îles quand Stanley les visita. Il s'appuie encore sur l'autorité d'Emin Pacha et dit qu'en 1876, il existait, à Tanguru, à la pointe Nord du lac, un haut-fond, sur lequel passaient facilement les pirogues indigènes, et qui s'était transformé, en 1880, en un banc de sable[3]. Il signale également une autre petite île, autrefois séparée de la terre ferme et devenue en 1891 un promontoire s'élevant à 2 mètres au-dessus des eaux. Il rapporte en dernier lieu qu'Emin Pacha lui aurait dit avoir constaté, sur la rive Ouest, une ligne indiquant que le niveau du lac s'élevait antérieurement à 2 ou 3 mètres au-dessus de la hauteur qu'il atteignit en 1891.

De toutes ces constatations, il résulte qu'entre 1876 et 1891, il y eut un notable abaissement du niveau. Rien ne prouve cependant que cette chute soit définitive ; les témoignages recueillis semblent établir le contraire.

[1] *Mit Emin Pasha in Herz von Afrika*, Berlin.

[2] Antérieurement à 1891, le lac Albert a constamment baissé. Au cours de cette même année et jusqu'en 1896, son niveau ne cessa de s'élever. Il s'affaissa de nouveau ensuite. Ces fluctuations, qui correspondent à celles du lac Victoria, découlent évidemment de l'importance plus ou moins grande des pluies annuelles.

[3] Jephson constata que Tanguru, qui était une île en 1886, était reliée à la terre ferme en avril 1888, par une étroite bande de terre, haute 1m,50 au-dessus du niveau du lac. Il atteste que la superficie de cet épi ne cesse de grandir par suite du retrait des eaux. (*Emin Pasha*, Londres, 1890, par A. J. MOUNTENEY JEPHSON).



Un fait indiscutable, c'est le relèvement graduel du fond de l'Albert Nyanza par le dépôt des alluvions que lui apportent les torrents et les rivières. Les marais qui bordent son extrémité Sud, formaient incontestablement autrefois partie intégrante du lac. L'embouchure du Semliki est, aujourd'hui, entourée d'espaces marécageux recouverts d'une mince nappe liquide. Au Nord, la formation deltaïque se manifeste à l'embouchure du Nil Victoria et dans une proportion moindre à celle de toutes les rivières de la côte orientale. Des terres émergent graduellement des eaux lacustres et le fond se couvre d'une couche d'alluvions et de vase. Les voyageurs qui ont visité la rive occidentale rapportent qu'il en est de même pour les rivières de l'Ouest[1]. L'encombrement progressant, le fond du lac doit se relever sans cesse sur toute son étendue, et sa profondeur décroître proportionnellement.

En ce qui concerne les crues et les décrues annuelles de l'Albert Nyanza, les données sont moins probantes. Selon Sir Samuel Baker, la cote maximum au-dessus de l'étiage serait de 4 pieds, soit 1^{m},25. Mais M. Wilson, sous-commissaire de l'Uganda, rapporte, de source indigène, que la différence entre les deux cotes serait de 5 pieds, soit 1^{m},51.


En mars 1903, les traces laissées par la crue précédente et probablement par celles remontant à 1895, n'étaient que d'un pied, 9 pouces, soit 0^{m},50 au-dessus de niveau d'étiage. Ces différences représentent probablement les limites extrêmes entre les années très pluvieuses et les plus sèches.

[1] Grogan a signalé les bas-fonds qui s'étendent longuement à la bouche de chaque tributaire. Felkin et Jephson insistent sur le relèvement des terres et leur émergement au-dessus du lac.



CARTE GÉNÉRALE INDIQUANT LES ROUTES

PL. VI.



NOUVELLE ÉTUDE
SUR LE SÉRAPÉUM D'ALEXANDRIE

PAR S.B. MONSEIGNEUR KYRILLOS MACAIRE,
*Patriarche Copte-Catholique.**

MESDAMES ET MESSIEURS,

Au sud-ouest de l'actuelle Alexandrie, à une distance de 520 mètres du Canal Mahmoudieh, sur un plateau élevé de 22 mètres au-dessus du niveau de la mer, se dresse une colonne gigantesque mesurant 28 mètres de hauteur; ce qui lui donne une altitude totale de 50 mètres sur le niveau de la Méditerranée. Les Européens l'appellent depuis longtemps *colonne de Pompée* du nom du grand vaincu de Pharsale auquel les voyageurs occidentaux du moyen âge la rapportaient croyant y trouver un monument funéraire en l'honneur du rival de César ; et c'est encore sous cette dénomination que la désigne la carte géographique d'Alexandrie publiée récemment par les soins de la Municipalité de cette ville. Les indigènes au contraire l'appellent de temps immémorial *Hamoud es-Saouari*, non pour exprimer une opinion archéologique quelconque, mais pour commémorer un fait historique dont leurs pères ont été les témoins oculaires, savoir que jusqu'au milieu du XIIe siècle ce Hamoud colossal était

* Voir compte rendu de la séance du 15 janvier 1910.



entouré d'une quantité considérable d'autres colonnes de moindre diamètre et de la même matière.

Saint-Génis, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à la suite de l'expédition du général Bonaparte en Egypte, écrit au sujet de Hamoud es-Saouari qu'il a vu en 1799 : « Cette colonne est non seulement le premier objet qui frappe la vue et excite l'étonnement lorsqu'on parcourt le sol d'Alexandrie, mais de loin elle domine la ville, les minarets, les obélisques et le château du Phare. Elle sert en mer de reconnaissance aux vaisseaux et guide les Arabes dans les plaines non moins vastes que nues du désert »[1]. La hauteur prodigieuse de Hamoud es-Saouari n'est pas le seul point qui excite l'étonnement. Quand on approche du superbe monolithe et qu'on l'examine de près, on n'est pas moins surpris de constater qu'il se dresse fièrement sur les débris de monuments ayant appartenu à tous les âges antiques et portant les noms des Empereurs païens, des Ptolémées et des Pharaons eux-mêmes. A cette vue l'observateur se demande instinctivement s'il n'a pas là sous les yeux le symbole de la victoire finale d'une civilisation plus récente qui aurait été longtemps aux prises avec ces civilisations anciennes dont les monuments mutilés sont pour ainsi dire foulés par cette colonne triomphale. De sorte que ce Hamoud aurait été dressé sur ce point culminant pour redire aux générations futures toute l'histoire du passé de ce lieu : c'est ici que fut le berceau d'Alexandrie et partant la partie la plus sacrée de la grande cité ; c'est ici que s'élevait le monument le

[1] *Description de l'Egypte*, tome V, p. 314.



plus important et le plus vénérable de la nouvelle capitale de l'Egypte, ce Sérapéum-Acropole qui fut pour Alexandrie ce qu'était le Capitole pour Rome et le Parthénon pour Athènes ; c'est ici, dans l'enceinte du Sérapéum-Acropole, que l'Ecole et la Bibliothèque d'Alexandrie trouvèrent un dernier asile ; c'est ici enfin que se livra le dernier duel entre le christianisme et le paganisme, duel dont l'issue fut la chute du vieux temple d'Alexandrie et le signal de la destruction des autres temples païens dans toute l'étendue de l'Empire. Voilà, Mesdames et Messieurs, les souvenirs touchants qu'évoque l'étude archéologique de Hamoud es-Saouari et que je vais essayer de vous retracer.

Les savants de la commission française, à l'aurore du dernier siècle, ont beaucoup écrit sur Hamoud es-Saouari, dont ils ont donné une exacte description ainsi qu'une étude très intéressante au point de vue de l'art. Ils reconnaissent que si les occidentaux l'appellent colonne de Pompée, c'est « sans autre motif apparemment que le souvenir de la mort que cet illustre Romain trouva en Egypte »[1]. Ils ont découvert dans la région méridionale du Hamoud le vieux stade de Rhacotis et ils le décrivent avec cette précision et cette fidélité qui sont les traits distinctifs de toutes leurs études[2] ; mais ils n'ont pu ni nommer ni déterminer l'édifice qui avait existé autrefois autour de cette colonne. Ils ont été même jusqu'à dire qu'aucun édifice important n'a pu exister en cet endroit, parce que, la colonne occupant le point culminant d'un

[1] *Description de l'Egypte*, tome V, p. 315.
[2] *Ibid.*, tome V, p. 328-337.

des monticules les plus élevés de l'ancienne cité, ce sommet ne présente pas un plateau assez spacieux pour un édifice un peu considérable qui aurait été coordonné à ce monument et dont celui-ci aurait lui-même fait partie. La bizarrerie du soubassement du Hamoud où l'on voit figurer les débris de monuments anciens de toute sorte et principalement les restes d'obélisques très précieux les confirmait dans la pensée qu'au moment de son érection ce lieu était déjà un amas de décombres et que la colonne fut dressée isolément sur les ruines désertes de la ville. Tout en émettant leur idée, ces savants avouent que c'est aux fouilles à trancher définitivement la question relative à l'existence ou à la non-existence d'un édifice autour du Hamoud [1]. Ces fouilles, qu'ils n'ont pu faire, ont été exécutées en partie par Mahmoud pacha El-Falaki vers le milieu du dernier siècle, et en partie par le docteur Botti en 1895-1896. Ces dernières fouilles, que le voisinage du cimetière d'un côté et celui des maisons du quartier de l'autre ont empêché de pousser aussi loin qu'on l'aurait désiré, ont cependant donné un résultat des plus appréciables : la découverte des restes d'un grand édifice rectangulaire sur le plateau du Hamoud et d'une suite de galeries souterraines sous le même plateau. Ces galeries sont l'une des curiosités les plus attrayantes d'Alexandrie, elles ont été éclairées à l'électricité pour que les nombreux visiteurs puissent commodément se rendre un compte exact de ces souterrains antiques. C'est à la suite de ces fouilles que la Société archéologique

[1] *Description de l'Egypte*, tome V, p. 326-328.



d'Alexandrie demanda au docteur Botti un rapport où il serait répondu aux six questions suivantes :

1. — Que sont les souterrains du Hamoud es-Saouari ?

2. — Peut-on affirmer qu'à l'époque ptolémaïque il y eût des constructions helléniques sur le plateau de la Colonne ?

3. — Quel est le plan des constructions d'époque romaine sur le plateau de la Colonne et sur ses flancs ?

4. — Quelle fut la date et la destination du grand édifice rectangulaire à la Colonne ?

5. — Dans quelle circonstance aurait-on détruit l'édifice romain qui y existait ?

6. — A quelle époque a-t-on érigé la colonne d'Alexandrie ?

Le 1er avril 1897 le Docteur Botti présenta à la Société archéologique le rapport demandé sous ce titre : *Fouilles à la colonne Théodosienne.* Ce mémoire est sans contredit le chef-d'œuvre de son auteur : il révèle chez le premier conservateur du Musée Gréco-Romain des connaissances très-vastes et une puissance d'induction assez remarquable. De ce travail il résulte que l'édifice rectangulaire, qui existait autour de Hamoud es-Saouari, n'est autre que le Sérapéum-Acropole dont Aphtonius et Rufin ont décrit la splendeur et dont les auteurs arabes des XIe et XIIe siècles ont célébré les vénérables restes sous le nom du grand Palais d'Alexandrie et de la Maison des Sciences.

Nous allons reprendre cette même étude dans ses grandes lignes, soit pour ajouter ce que le célèbre archéologue aurait omis, soit pour rectifier ce qu'il aurait admis de confiance sur la foi d'auteurs peu exacts. Afin de procéder



avec méthode, nous divisons la présente conférence en trois parties : la première aura pour objet l'origine du Sérapéum-Acropole d'Alexandrie ou de l'édifice de Hamoud es-Saouari ; la seconde contiendra la description du même monument ; la troisième en considérera le caractère essentiellement égyptien.

I

Origine de l'édifice du Hamoud es-Saouari.

Et d'abord nous sommes bien à Rhacotis, la partie la plus antique d'Alexandrie : c'est là un point certain et incontestable de l'aveu unanime de tous les archéologues. Or, quelle était la destination de cette colline ? Les documents historiques, confirmés par le témoignage des fouilles, nous apprennent qu'il y avait là tout ensemble et une forteresse et un temple égyptiens, remontant aux âges les plus reculés.

Pour ce qui est de la forteresse pharaonique de Rhacotis, tout le monde connaît ce passage de Strabon : « Les anciens rois d'Egypte, contents des ressources de leur pays et désirant peu l'importation des produits du dehors, interdisaient l'entrée de leur royaume à tous les étrangers et nommément aux Grecs qui, à raison de la pénurie de leur sol, avaient l'habitude de voyager en d'autres contrées. Pour ce motif *ils fortifièrent la colline de Rhacotis et y établirent une garnison militaire.* Rhacotis est aujourd'hui cette partie d'Alexandrie qui domine les arsenaux du port occidental, mais alors c'était une simple bourgade. Quant à l'espace, qui environnait la colline de Rha-

cotis, la garde en fut confiée à des bouviers capables, eux aussi, de repousser par la force ceux qui oseraient aborder sur la plage »[1].

Ce qu'il y a de remarquable dans ce passage du grand Géographe, c'est d'abord qu'il détermine l'emplacement de la colline fortifiée de Rhacotis: Rhacotis, est, dit-il, cette partie d'Alexandrie qui domine les arsenaux du port occidental ; c'est ensuite qu'il nous révèle la haute antiquité de la forteresse de Rhacotis qu'il fait remonter au temps des Pharaons qui interdisaient aux étrangers et surtout aux Grecs l'entrée de leur royaume. Cela nous reporte à une époque antérieure non seulement à la conquête de l'Egypte par Cambyse, roi de Perse, mais encore au règne de Psammétik I, le premier Pharaon qui ouvrit le pays aux étrangers et particulièrement aux Grecs. Ce prince changea la politique de ses prédécesseurs en ce point par sentiment de reconnaissance à l'égard des mercenaires hellènes à l'aide desquels il parvint à détrôner les onze rois qui gouvernaient alors avec lui l'Egypte et à se rendre seul maître de tout le royaume. Voici comment Hérodote, le père de l'histoire grecque, s'exprime à ce sujet : « Psammétik, dit-il, fit alliance avec des Ioniens et des Cariens qui, s'étant mis en mer pour pirater, avaient été jetés par une tempête sur les côtes d'Egypte et par des grandes promesses les décida à combattre pour lui. Avec ces auxiliaires étrangers et les Egyptiens qui lui étaient restés fidèles, il détrôna les onze rois. Psammétik fit alors présent aux Ioniens et aux Cariens, qui l'a-

[1] *Géographie de Strabon,* liv. XVII.



vaient si bien servi, de diverses portions de terrains situées en face les unes des autres, séparées seulement par le Nil, et donna à ces deux établissements le nom de camps. Après leur avoir distribué ces terres, il remplit également les autres promesses qu'il leur avait faites. Enfin il leur confia des enfants égyptiens pour leur apprendre la langue grecque, et c'est des égyptiens instruits de cette manière que descendent ceux qui servent encore aujourd'hui d'interprètes. Ces Ioniens et ces Cariens habitèrent pendant longremps les terres qu'ils avaient reçues de Psammétik : elles sont situées vers la mer, un peu au-dessous de Bubaste près de la bouche Pélusienne du Nil. Mais par la suite le roi Amasis les retira pour les établir à Memphis et se faire garder par eux contre les Egyptiens. C'est seulement depuis l'époque de leur établissement en Egypte que nous autres, Grecs, dans nos relations commerciales avec eux, avons pu nous instruire exactement par leur secours de l'histoire de l'Egypte à dater du règne de Psammétik et sous les rois qui lui ont succédé. Car ces Grecs sont les premiers étrangers, qui, parlant une langue différente de celle du pays, l'ont habité »[1]. C'est donc à une date plus ancienne que le règne de Psammétik I qu'il faut placer la création de la forteresse de Rhacotis, dont la destination était d'empêcher sur la principale côte le débarquement des étrangers et nommément des Grecs. C'est à un âge où la Grèce était encore dans l'enfance et ne comptait point parmi les pays policés, puisque Platon lui-même nous apprend dans le Timée que Solon,

[1] Hérodote, liv. II, ch. 151.



le premier législateur d'Athènes, fut contemporain d'Amasis, quatrième successeur de ce Psammétik qui le premier ouvrit le pays aux Grecs et qu'il vint à la cour de ce pharaon pour s'instruire dans les sciences égyptiennes.

Faut-il préciser encore davantage l'époque de la fondation de la forteresse de Rhacotis ? Pour cela il est besoin de rechercher dans l'histoire quel est le pharaon qui eut le plus de sollicitude à protéger l'Egypte contre l'invasion étrangère. Ce pharaon fut Sésostris. D'après Diodore de Sicile, ce roi « fit fermer tout le côté d'Egypte, regardant l'Orient, par un mur de mille cinq cents stades de longueur, qui coupait le désert depuis Péluse jusqu'à Héliopolis, pour arrêter les courses des Arabes et des Syriens »[1]. Or, celui qui, dans le but de protéger le pays contre les étrangers, lui donna des fortifications aussi gigantesques du côté de Péluse, ne pouvait manquer de lui dresser un point de défense du côté de la plage alexandrine. Les découvertes archéologiques de 1895-96 confirment entièrement cette supposition : car parmi les objets trouvés dans la région de Hamoud es-Saouari figurent des statues de pharaons et le plus ancien d'entre eux est précisément le Sésostris de Diodore de Sicile, Ramsès II de la XIXe dynasitie : la statue du roi égyptien est en granit gris, elle porte une longue inscription en caractères hiéroglyphiques et son beau travail accuse l'art de cette époque pharaonique[2].

Il est donc incontestable que dès le règne de Ramsès II il se trouvait une forteresse égyptienne sur la colline de

[1] DIODORE DE SICILE. *Bibl. Hist.*, liv. I.
[2] BOTTI, *Fouilles à la colonne Théodosienne*, p. 71.

Rhacotis. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que cette forteresse dès son origine a été en même temps un sanctuaire dédié à Isis et Osiris autrement appelé Sérapis. Ici nous avons d'abord l'aveu de la tradition grecque et romaine: cette tradition, dont Tacite et le Pseudo-Calllisthène sont les échos, reconnaît sans détours que le fameux Sérapeum d'Alexandrie est bâti sur l'emplacement d'un vieux sanctuaire égyptien, bien antérieur à la fondation de cette ville et qui était au nom de Sérapis et d'Isis. Ce témoignage historique s'accorde merveilleusement avec celui des fouilles lesquelles ont donné sur la colline de Hamoud es-Saouari non seulement des statues de pharaons, mais encore des statues de divinités égyptiennes, des autels, des tables d'offrandes, des animaux sacrés sculptés en granit ou en basalte tels que le sphinx, le scarabée, l'épervier d'Horus, le tout en style pharaonique très ancien [1]. D'ailleurs le nom même de la colline fortifiée par les pharaons indique qu'elle contenait un temple et que ce temple était consacré à Sérapis : car Rhacotis veut dire le lieu du dieu Râ : or, Râ signifie Soleil en langage égyptien et l'on sait qu'Osiris ou Sérapis est le même que le Soleil dans la religion pharaonique. Ce qui reçoit une confirmation inattendue dans l'inscription hiéroglyphique qui accompagne la statue de Ramsès II découverte par le docteur Botti, et que nous soupçonnons fort d'être l'inscription dédicatoire du temple de Rhacotis : en effet il y a lieu de noter d'abord que le pharaon est représenté agenouillé et embrassant un dieu canopiforme, qui n'est

[1] BOTTI, *Fouilles à la colonne Théodosienne*, p. 71, 123.



autre qu'Osiris ainsi qu'on va le voir ; il y a lieu de noter ensuite que l'inscription est divisée en deux parties, dont l'une est entre les mains du roi, et l'autre sur la panse et les deux côtés du dieu. La partie qui est entre les mains du roi, est laconique, elle ne contient que ces mots très significatifs : Ra Ouseri ma sotp en Ra ; ce qui veut dire littéralement : lieu du Râ Osiris, choisi par Râ. La partie, qui est sur le corps du dieu, est le commentaire ou le développement de ces mêmes mots : elle nous apprend que celui qui a choisi ce lieu pour Râ Osiris est le seigneur des couronnes, le roi de la Haute et de la Basse Egypte, Ramsès Meiamoun, fils du Soleil, qui aime Toum, qui aime Phtah, qui aime Rha Hor.[1] Il y a lieu de noter enfin que le nom même de Ramsès, en égyptien Ramessou, veut dire enfanté par le dieu Râ ou Soleil, et qu'à ce titre seul le pharaon de ce nom ne pouvait dédier un temple à Osiris-Soleil sans lui associer Isis, la compagne inséparable d'Osiris ; aussi les fouilles nous ont-elles donné une autre statue de Ramsès II en granit rose, où le roi est représenté avec la déesse Isis qui pose ses mains sur ses épaules en signe de protection [2].

Assurément le temple pharaonique d'Isis-Osiris devait être proportionné à la bourgade de Rhacotis et ne pouvait avoir des dimensions bien considérables. Mais lorsqu'Alexandre le Grand, après avoir fait la conquête du monde, songea à lui donner une capitale, il traça le plan d'Alexandrie et dans ce plan l'antique colline de Rhacotis garda son importance stratégique et religieuse : il vulut

[1] Botti, *Fouilles à la colonne Théodosienne*, p. 71.
[2] *Ibid.* p. 123.

que la nouvelle ville fût bâtie à ses pieds afin que le temple fortifié des pharaons lui servit d'Acropole et il décida en même temps que ce lieu ancien recevrait de nouvelles dimensions en harmonie avec la grandeur de la nouvelle cité. Aussi Aphtonius, dans sa description du Sérapéum-Acropole d'Alexandrie, en rapporte-t-il la fondation au grand conquérant macédonien. Bien longtemps avant Aphtonius, Strabon avait dit qu'Alexandre le Grand, en fondant la ville de son nom, avait résolu de la fortifier ou plutôt d'en agrandir les fortifications du coté du Port occidental [1]. Ce que le grand héros ne put exécuter de son vivant, ses successeurs sur le trône d'Egypte l'exécutèrent après lui avec une magnificence toute royale. Le Sérapeum ptolémaïque s'éleva sur l'emplacement du vieux sanctuaire de Rhacotis. Tacite nous apprend que c'est Ptolémée Soter, le premier successeur d'Alexandre qui, « alors qu'il s'occupait des embellissements de la nouvelle ville d'Alexandrie et qu'il lui donnait des remparts, des temples et un culte, construisit le Sérapéum sur l'emplacement même de l'ancien sanctuaire d'Isis et de Sérapis et que le nouveau temple fut digne de la grandeur de la nouvelle ville » [2]. On ne peut douter que le nouveau temple, digne de la grandeur de la nouvelle ville dès sa naissance, n'ait reçu des embellissements ultérieurs sous les successeurs de Soter. Car Strabon, en parlant des monuments d'Alexandrie et du soin des Ptolémées à y attacher le souvenir de leurs noms, dit ces paroles remarquables : « C'est une ville où les temples et les palais

[1] *Géographie de Strabon,* livre XVII.
[2] TACITE, *Les Annales,* in Vespasianum.

royaux couvrent le quart ou même le tiers de tout le territoire : chacun des rois s'efforçait d'ajouter aux temples comme aux palais royaux quelque monument de son travail de sorte qu'ici se vérifient ces paroles du poète : ***sunt alia ex aliis***, ἐξ ἑτέρων ἕτερ' ἐστιν »[1]. Il n'est plus possible de douter de la sollicitude constante des Ptolémées à l'égard du Sérapéum de leur capitale, depuis surtout que nous savons tout ce qu'ils ont entrepris pour l'embellissement et l'agrandissement du Sérapéum de Memphis lui-même : les découvertes archéologiques de Mariette en ce dernier endroit ont fait constater avec surprise que les travaux en ce temple fameux, commencés sous le pharaon Aménophis III de la XVIIIe dynastie, s'étaient continués successivement sous les Ptolémées jusqu'à Cléopâtre et son fils Césarion[2].

On peut même admettre sans difficulté que les Empereurs romains ont suivi en cela l'exemple des Ptolémées et que le Sérapéum-Acropole d'Alexandrie leur a dû plusieurs embellissements et quelques-unes de ses dépendances. Le résultat des fouilles n'est pas contraire à cette hypothèse. Nous savons d'ailleurs par Suétone que Claude I, au milieu du Ier siècle de notre ère, fonda un nouveau Musée qui fut le complément scientifique du Musée ptolémaïque[3] ; et tout porte à croire que le nouveau Musée, appelé Claudium du nom de son fondateur, était au Sérapéum, puisque les membres du Conseil de la Nouvelle Ecole s'appelaient en même temps prêtres du grand

[1] *Géographie de Strabon*, livre XVII.
[2] **Mariette**, *Le Sérapéum de Memphis.*
[3] **Suétone**, *Histoire in Claudium*,

Sérapis. A son tour Tacite raconte quels titres le Sérapéum Alexandrin avait eus à la reconnaissance de Vespasien. Celui-ci n'était encore que simple général des armées romaines et il s'était rendu à Alexandrie après avoir fait la guerre à la Judée : l'empire était alors le partage de celui qui savait l'acquérir par un habile coup de main et Vespasien avait quelque envie de revêtir la pourpre impériale. Pendant trois mois entiers il consulta sur ses destinées tous les devins et astrologues d'Alexandrie ; mais il paraît que leurs réponses ne le rassurèrent pas tout à fait ; ce n'est qu'en consultant Sérapis dans son temple qu'il sortit de son incertitude et qu'il acquit l'assurance que l'empire était à lui, s'il marchait sur Rome : ce qu'il s'empressa de faire [1]. A cela ajoutez, selon la judicieuse remarque du docteur Botti ,que les médailles alexandrines comme les inscriptions nous montrent les Empereurs romains à partir de Trajan en rapport constant avec le Sérapéum. De l'inscription qu'on lit sur la plinthe de la base de Hamoud es-Saouari et d'après laquelle un certain préfet d'Egypte érigea une statue à Dioclétien au Sérapéum même, on peut conjecturer que la sollicitude des Césars pour l'embellissement du grand temple se continua sans interruption jusqu'à Constantin, le premier Empereur chrétien. Julien, revenant au culte des Césars païens, en reprit les traditions : il fit restituer au Sérapeum le Nilomètre dont il avait été dépossédé sous les Empereurs chrétiens, et dans une autre circonstance il écrivit au peuple d'Alexandrie une longue lettre où le philosophe

[1] TACITE, *Les Annales,* liv. IV, in Vespasianum.



couronné s'évertuait à lui démontrer la supériorité du culte de Sérapis sur le culte de la religion nouvelle [1]. Nous approchons de l'époque où le temple de Sérapis fut détruit par l'ordre de Théodose le Grand. Mais avant de vous faire assister à la fin lugubre du Sérapéum, à sa transformation en monument chrétien et à sa destruction finale, nous sentons le besoin de contempler avec vous la splendeur de l'antique édifice et d'en considérer toutes les magnificences.

II

Description du Sérapéum d'Alexandrie.

Les auteurs anciens, qui ont vu de leurs yeux le grand monument d'Alexandrie, nous en ont laissé les descriptions les plus intéressantes. Ammien Marcellin, un romain païen, écrivait ainsi vers la fin du IVe siècle, quelques années avant la chute du Sérapéum : « Il y a, dit-il, dans Alexandrie, beaucoup de temples imposants par la hauteur de leur faîte, mais le Sérapéum les surpasse tous de ce chef. Nos faibles expressions ne sauraient peindre la beauté de cet édifice : il est tellement orné de grands portiques à colonnes, de statues presque animées et d'une multitude considérable d'autres ouvrages qu'après le Capitole, qui immortalise l'auguste Rome, l'univers n'offre rien de plus magnifique ». Ce qui a frappé l'auteur païen, c'est donc la hauteur prodigieuse du Sérapéum, ses grands portiques à colonnes, ses statues presque animées ; il

[1] *Œuvres de Julien*, Epitre LI contre S. Athanase.



signale en outre une quantité d'autres ouvrages d'art comme figurant dans l'enceinte de l'édifice : c'est un peu trop vague.

Rufin va nous fournir plus de détails sur le monument alexandrin. Le prêtre d'Aquilée écrit quelques années après la chute du Sérapéum ; aussi a-t-il soin de marquer quelles parties venaient d'être détruites et quelles parties restaient encore debout de son temps : « Tout le monde, dit-il, a entendu parler du Sérapéum d'Alexandrie et beaucoup de personnes le connaissent pour l'avoir vu. L'élévation, sur laquelle il est bâti, n'est pas l'œuvre de la nature, mais elle a été formée par la main de l'homme. Il se dresse au milieu des airs au-dessus d'une masse de constructions et l'on y monte par un escalier de plus de cent degrés. Il s'étend de tous côtés en carré sur de grandes dimensions. Toute la partie inférieure jusqu'au niveau du pavé de l'édifice, est voûtée: ce soubassement, qui reçoit la lumière d'en haut par de larges ouvertures, est divisé en vastes corridors et en vestibules carrés et séparés entre eux, qui servaient à divers ministères secrets. A l'étage supérieur, les extrémités de tout le contour de la plate-forme sont occupées par des salles de conférences, des cellules pour les pastophores et des corps de logis extrêmement élevés qu'habitaient ordinairement les préposés à la garde et aux soins du temple ainsi que les prêtres qui avaient fait vœu de chasteté. Derrière ces bâtiments, en dedans, des portiques régnaient en carré tout autour du plan. Au centre de la surface s'élevait le temple orné de colonnes de matières précieuses et construit en marbres magnifiques qu'on y avait employés avec pro-

fusion. Il contenait une statue de Sérapis de proportions telles qu'elle effleurait un mur de la main droite et l'autre de la gauche ; des métaux et des bois de toute espèce entraient, à ce que l'on assure, dans la composition de ce colosse. Les murs du sanctuaire passaient pour être revêtus à l'intérieur de lames d'or que recouvraient des lames d'argent et par-dessus il y avait une troisième couche en bronze destinée à protéger les deux autres »[1].

Voilà certes une description bien nourrie et il suffit de la lire avec attention pour se faire une idée assez complète des diverses parties du Sérapéum. Dans cet exposé de Rufin nous retrouvons la hauteur prodigieuse du temple, dont parle Ammien Marcellin, mais nous apprenons en même temps que cette hauteur extraordinaire était dûe à ce que le temple s'élevait dans les airs au-dessus d'une masse de constructions et que l'on y montait par un escalier monumental de cent degrés. Nous y revoyons aussi ces grands portiques à colonnes de l'auteur païen, mais nous savons simultanément que ces grands portiques régnaient en carré tout autour d'un ensemble de bâtiments qui occupaient les extrémités de tout le contour de la plate-forme, et que le temple s'élevait au centre de toute la surface. Cependant quelque instructive que soit la description de Rufin, on constate qu'elle a eu surtout pour but de faire connaître le plan du Sérapéum par la détermination de ses diverses parties et de leur situation; elle s'occupe peu des détails qui ont pourtant leur intérêt. Un troisième auteur va suppléer à cette lacune : nous

[1] RUFIN, *Hist. Ecclés.*, liv. II, ch. 23.



saurons de lui que les salles de conférences que mentionne Rufin, ne sont pas les salles de la Bibliothèque, mais celles de l'Ecole d'Alexandrie ; nous apprendrons également de lui quantité de détails sur ces superbes portiques qui excitaient l'admiration d'Ammien-Marcellin et sur les autres ouvrages qui faisaient du Sérapéum la merveille du monde. Cet auteur est Aphtonius, un rhéteur syrien qui a écrit dans la première moitié du IVe siècle, c'est-à-dire bien longtemps avant Rufin et Marcellin lui-même. Sa description du Sérapéum est d'autant plus curieuse qu'elle porte ce titre : Description de l'Acropole d'Alexandrie. La voici :

« Les Acropoles dans les villes ont été bâties pour la sûreté commune, car elles en sont les sommets (ἄκραι) : ce ne sont pas les villes qui les protègent, mais ce sont elles plutôt qui protègent les villes. L'Acropole d'Athènes est située au centre de la ville qui lui sert de ceinture ; mais tel n'est pas le cas de l'Acropole qu'Alexandre donna à sa ville. L'Acropole d'Alexandrie est située sur une hauteur à l'extrémité de la ville, et pour cette raison elle mérite le nom d'Acropole à plus juste titre que l'Acropole dont se vantent les Athéniens. Nous allons la décrire.

Donc à l'extrémité du territoire alexandrin, il y a un grand espace qui s'élève dans les airs : il est appelé Acropole par cette double raison et parce qu'il est à l'extrémité de la ville et parce qu'il la domine par sa hauteur.

Quand vous arrivez au côté de l'Acropole où est l'entrée, vous voyez se dresser devant vous un escalier immense qui se poursuit sans débouché latéral jusqu'au centième degré. . . . .



Après l'escalier vient le propylée clôturé par des grilles; quatre colonnes d'une grosseur et d'une hauteur considérables, qui ne laissent au public qu'une seule entrée dans les diverses parties de l'édifice, soutiennent l'*œcus :* celui-ci est orné d'une double rangée de colonnes en marbres à couleurs, qui donnent à l'endroit l'aspect le plus gracieux ; le toit de l'œcus est à coupole, et dans cette coupole est représenté le grand système des Etres.

Une fois l'œcus dépassé, on est dans l'Acropole elle-même ; c'est un seul plateau divisé en quatre ailes égales et son ordonnance quadrilatère tient de la figure d'un moule à briques. Au milieu est une cour péristyle que suit une série de portiques ornés, eux aussi, de colonnes bien symétriques et d'égale proportion ; on ne sort d'un portique que pour entrer dans un autre et l'on reconnaît la distinction de deux portiques à la présence de deux colonnes juxtaposées dont l'une est la fin du premier et l'autre le commencement du second. A l'intérieur des portiques se trouvent divers bâtiments : les uns sont les salles de la Bibliothèque tenues ouvertes à tous ceux qui aiment vaquer à la philosophie et cette mesure est pour toute la ville une invitation constante au culte de la sagesse ; les autres sont affectés au culte des dieux anciens. Le plafond de ces portiques est travaillé en or et les chapiteaux des colonnes sont en bronze doré.

Quant à la cour elle-même, sa décoration présente les sujets les plus variés ; mais ce qui frappe le plus par sa beauté, c'est le tableau des exploits de Persée. Au milieu de la cour s'élève une colonne d'une hauteur extraordinaire qui rend ce lieu visible de loin à tous les

regards : car le voyageur ne saurait où il porte ses pas, si cette colonne ne lui servait de signe pour reconnaître les chemins en faisant apercevoir l'Acropole tant sur terre que sur mer; sur le chapiteau de cette colonne sont représentés les principes des êtres. Un peu avant le milieu de la cour se trouve un édifice ayant plusieurs portes appelées des noms des dieux honorés autrefois en ce lieu. Au-devant du temple sont deux obélisques en pierre et une fontaine bien plus belle que celle des Pisistratides.

Ce prodigieux monument marque aussi le nombre de ceux qui ont travaillé à sa construction : comme si un seul homme n'eût pu suffire à une telle œuvre, l'Acropole jusqu'à son achèvement a compté douze démiurges et on y voit leurs statues.

En descendant de l'Acropole, on voit devant soi, d'un côté une surface plane qui a la forme d'un stade et en porte effectivement le nom, de l'autre une surface semblable et destinée au même usage, mais qui n'a pas la même étendue ».

Vous avez dû remarquer que le rhéteur syrien ne nomme pas une seule fois le Sérapéum ; mais c'est bien cet édifice qu'il décrit sous le nom d'Acropole d'Alexandrie : le Sérapéum et l'Acropole ne sont qu'un seul et même monument sous deux désignations différentes. En effet d'après Rufin on montait au Sérapéum par un immense escalier de cent degrés ; nous retrouvons ce même escalier monumental dans la description de l'Acropole par Aphtonius. Selon Rufin le Sérapéum s'étendait de tous côtés en carré sur de grandes dimensions ; le même carré se présente dans la description de l'Acropole qui est, dit

Aphtonius, un vaste plateau divisé en quatre ailes égales. Selon Rufin, au Sérapéum, les extrémités de tout le contour de la plate-forme sont occupées par des salles de conférences et divers corps de logis, et c'est derrière ces bâtiments, en dedans, que les portiques régnaient en carré tout autour du plan et le temple s'élevait au centre de la surface ; Aphtonius ne parle pas des bâtiments qui occupaient les extrémités de tout le contour de la plate-forme, c'est-à-dire ni des salles de conférences ni des divers corps de logis ; mais il dispose les portiques et le temple de la même manière que Rufin ; et il ajoute que les portiques d'un des côtés de la cour centrale entouraient le temple des anciens dieux et que les portiques de l'autre côté entouraient la Bibliothèque publique d'Alexandrie. Enfin, en décrivant le Sérapéum, Rufin ne parle que de Sérapis et de sa statue colossale ; Aphtonius dit que le temple de l'Acropole avait plusieurs portes appelées des noms des dieux d'autrefois : les fouilles ont montré qu'Aphtonius n'est pas en contradiction avec Rufin, car une inscription grecque du temps d'Adrien, trouvée en 1895 à 46 mètres ouest de Hamoud es-Saouari, nous révèle que le Sérapéum était consacré au grand dieu Sérapis et aux dieux du même temple (καὶ συννάοις θεοῖς). Voilà les points communs aux deux descriptions et leur conformité prouve que le Sérapéum de Rufin et l'Acropole d'Aphtonius sont un seul et même monument. Mais ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est que les points mêmes qui sont propres, soit à la description de l'Acropole par Aphtonius, soit à la description du Sérapéum par Rufin, achèvent de montrer l'identité de l'Acropole

avec le Sérapéum et l'identité du Sérapéum-Acropole avec l'édifice de Hamoud es-Saouari.

Le principal des points qui sont particuliers à la description de Rufin, c'est le soubassement voûté du Sérapéum, soubassement qui recevait la lumière d'en haut par de larges ouvertures et qui était divisé en vastes corridors et en vestibules carrés et séparés entre eux, destinés à des ministères secrets : ces souterrains du grand temple, tels que le décrit le prêtre d'Aquilée, existent sous le plateau de Hamoud es-Saouari : les fouilles de 1895 les ont mis à découvert, ainsi que nous l'avons dit au début de cette conférence.

Parmi les points, qui sont propres à la description d'Aphtonius, il y a la situation de l'Acropole et du Stade : le Stade s'étend aux pieds de l'Acropole à laquelle il est associé comme la partie l'est au tout, et l'Acropole est sur une hauteur derrière la ville fondée par Alexandre, et cela contrairement à l'Acropole d'Athènes qui est située au milieu de la ville et non à son extrémité ; d'où Aphtonius conclut que le monument d'Alexandrie mérite le nom d'Acropole à plus juste titre que celui d'Athènes. Or, ce même Stade est associé dans la Géographie de Strabon au Sérapéum de Rhacotis et ils sont placés tous les deux à l'extrémité méridionale d'Alexandrie [1] : ce qui prouve encore une fois que l'Acropole est le Sérapéum et que le Sérapéum est l'Acropole. D'un autre côté le Stade de Rhacotis, qui est associé au Sérapéum Acropole, s'étend au Sud de Hamoud es-Saouari, et la distance,

[1] *Géographie de Strabon*, livre XVII.

qui sépare le Stade du Hamoud, représente exactement la surface qu'occupait de ce côté le grand monument d'Alexandrie. Ce Stade, retrouvé par le docteur Botti lors des fouilles de 1895-1896, avait été d'abord signalé par Sonnini dès l'an 1770 dans ses mémoires sur son Voyage en Egypte, puis longuement décrit une trentaine d'années après par Saint-Génis de la Commission française d'Egypte [1]. Le témoignage de ces deux derniers savants a d'autant plus de poids qu'en l'émettant ils ne pensaient alors aucunement à l'identification du Sérapéum-Acropole avec l'édifice détruit de Hamoud es-Saouari. Le Stade du Sérapéum-Acropole est fort ancien ; on sait depuis 1893 par la découverte du décrit de Nikourgia qu'il servait aux jeux isolympiques dès les premières années du règne de Philadelphe et que les insulaires des Cyclades y prenaient part dès cette époque après avoir fait un sacrifice (dans le Sérapéum sans doute) à Ptolémée Soter, père de Philadelphe divinisé depuis sa mort [2]. On constate par les restes de murs épais et solides et par les nombreux débris de colonnes en granit, que Sonnini et Saint-Génis ont vus sur les lieux au XVIII[e] siècle, que le Stade ptolémaïque était entouré de galeries en péristyle et qu'il était digne par sa splendeur du Sérapéum-Acropole dont il dépendait [3].

Ainsi donc, en combinant le témoignage des auteurs anciens avec celui des fouilles dans la région de Hamoud es-Saouari sur le Stade ptolémaïque de Rhacotis et le

[1] BOTTI, *Fouilles à la colonne Théodosienne*, p. 50-55.
[2] *Ibid.* p. 53.
[3] *Ibid, loco citato.*



grand édifice qui lui était contigu, on demeure persuadé que l'Acropole d'Aphtonius, le Sérapéum de Rufin et le grand édifice de Hamoud es-Saouari sont une seule et même chose. Mais le Stade n'est pas le seul indice de cette identité. Parmi les points, qui sont propres à la description d'Aphtonius, il y a qu'au devant du temple de l'Acropole étaient deux obélisques avec une fontaine merveilleuse et qu'au beau milieu de la cour centrale de l'Acropole se dressait une colonne gigantesque qui était visible de loin et sur terre et sur mer. Or nous savons par le Pseudo-Callisthène, l'auteur grec de la vie et des exploits d'Alexandre le Grand, qui a écrit au IIIe siècle de notre ère et par conséquent avant Aphtonius, que le temple de Rhacotis, dont les deux obélisques ornaient l'entrée, était le Sérapéum et que ces obélisques s'y voyaient debout de son temps [1]. D'autre part on voit dans la fondation de Hamoud es-Saouari les débris de deux obélisques faits du plus beau marbre et tout chargés d'hiéroglyphes ; les deux monolithes sont au nom du pharaon Séti Ier, le père de Ramsès II dont nous avons vu les statues figurer au Sérapéum-Acropole dès l'âge le plus reculé. La conclusion s'impose : la présence des deux obélisques comme celle du Stade en cette région, démontre l'identité de l'Acropole avec le Sérapéum et du Sérapéum-Acropole avec l'édifice de Hamoud es-Saouari.

[1] BOTTI *Fouilles à la colonne Théodosienne*, p. 19.

III

Caractère égyptien du Sérapéum d'Alexandrie.

Les savants de la Commission française d'Egypte et bien d'autres se sont indignés de ce que des obélisques aussi précieux, qui n'avaient été transportés à Alexandrie que pour servir d'ornement, aient été employés à un office aussi vil que celui de faire partie du soubassement de Hamoud es-Saouari. Cette indignation serait tout à fait légitime, si les obélisques en question avaient été brisés précisément pour cet effet. La vérité historique est toute autre : les précieux monolithes ont été mis en pièces dans un moment de trouble populaire lors de la chute du Sérapéum dont nous donnerons les détails dans une prochaine conférence. L'érection actuelle de Hamoud es-Saouari est postérieure à la chute du Sérapéum et au brisement des obélisques. C'est ce qui résulte non seulement de la composition bizzare de ce Hamoud dont les parties hétérogènes et disproportionnées n'ont pu être ainsi associées ensemble qu'à une époque de décadence comme celle du Bas-Empire, mais encore de la comparaison de l'inscription du Hamoud avec ce que dit Aphtonius de la colonne et des obélisques du Sérapéum-Acropole. Sur la plinthe de la base on lit en grec les mots suivants : « Po...., préfet d'Egypte a dressé la statue du très-auguste Empereur Dioclétien, génie tutélaire d'Alexandrie » [1]. Pour admettre que cette inscription soit la date

[1] Botti, *Fouilles à la colonne Théodosienne*, p. 19.



de l'érection actuelle de Hamoud es-Saouari, il faudrait supposer les faits suivants : 1° que le Hamoud a été érigé au temps de Dioclétien sur les débris des obélisques du Sérapéum ; et 2° que le Hamoud était surmonté de la statue de cet Empereur. Or la description du Sérapéum-Acropole par Aphtonius rend ces deux suppositions entièrement inadmissibles. En effet on y voit d'abord que, plusieurs années après Dioclétien, les obélisques du Sérapéum étaient encore debout au-devant du temple et non loin de la grande Colonne de l'Acropole ; on y voit ensuite que le chapiteau de cette colonne n'était pas surmonté de la statue de Dioclétien, mais de « l'Image des principes des Etres ». Ces mots : « ἀρχαὶ τῶν ὄντων », ont un sens précis dans la terminologie philosophique de ce temps-là : ils signifient « les principes de la Nature », c'est-à-dire les principes divins auxquels tous les êtres doivent leur naissance, leur organisation et leur conservation. On trouve à cette époque plusieurs traités chrétiens et païens sous le titre de « περὶ ἀρχῶν » et il suffit ici de nommer celui de notre grand Origène, qui est connu de tout le monde. Or quels sont les principes des Etres d'après la théologie égyptienne et surtout d'après celle du temple de Sérapis ? Voici la réponse à cette question, d'après Diodore de Sicile que je ne fais que traduire : « Les Egyptiens, dès les temps les plus anciens, croient que la nature de tous les êtres a pour principes deux dieux premiers et éternels : ces deux principes divins sont le Soleil et la Lune qu'ils appellent Osiris et Isis. Osiris veut dire dans leur langue Celui qui a plusieurs yeux « πολύοφθαλμος » et Isis signifie l'Antique. Ce sont ces deux dieux qui gouvernent l'uni-



versalité de la nature, entretiennent et développent la vie sur la terre, en divisant par leur révolution astronomique l'année en trois saisons distinctes : le printemps, l'été et l'automne» [1]. La grande colonne du Sérapéum-Acropole était donc surmontée de l'image d'Osiris-Soleil et d'Isis-Lune, qui sont dans la théologie égyptienne les principes des Etres. On a cru pouvoir déduire des médailles alexandrines des IIe et IIIe siécles de l'ère vulgaire que cette image était la statue de Sérapis, mais cette déduction ne nous semble pas bien légitime ; la raison en est que ces médailles, en reproduisant la colonne du Sérapéum, ne la représentent pas invariablement surmontée du buste de Sérapis, mais tantôt de la statue de ce dieu et tantôt du calathus ou la corbeille symbolique d'Isis sans le buste de Sérapis, quelquefois même la corbeille, placée sur la colonne, est au milieu de deux dragons ailés et mitrés. Par cette variété représentative du même objet on voit que les médailles alexandrines ne sont pas la reproduction exacte et matérielle de la colonne du Sérapéum, mais qu'elles la désignent plutôt sous des formes emblématiques : ce qui n'est pas précisément contraire au génie alexandrin [2]. C'est pourquoi nons ne pouvons douter que ce qui figurait au temps d'Aphtonius sur le chapiteau de la grande colonne du Sérapéum-Acropole ne fût réellement l'image d'Osiris-Soleil et d'Isis-Lune, comme aussi nous sommes persuadé que ce qui ornait la coupole de l'œcus et qu'Aphtonius désigne par cette appellation scientifique «τὸ μέγα τῶν ὄντων ὑπόμνημα»,

[1] Diodore de Sicile, *Bibl. Hist.*, liv. 1, 12, 13.
[2] Botti, *Fouilles à la colonne Théodosienne*, p. 8-9,



de l'érection actuelle de Hamoud es-Saouari, il faudrait supposer les faits suivants : 1° que le Hamoud a été érigé au temps de Dioclétien sur les débris des obélisques du Sérapéum ; et 2° que le Hamoud était surmonté de la statue de cet Empereur. Or la description du Sérapéum-Acropole par Aphtonius rend ces deux suppositions entièrement inadmissibles. En effet on y voit d'abord que, plusieurs années après Dioclétien, les obélisques du Sérapéum étaient encore debout au-devant du temple et non loin de la grande Colonne de l'Acropole ; on y voit ensuite que le chapiteau de cette colonne n'était pas surmonté de la statue de Dioclétien, mais de « l'Image des principes des Etres ». Ces mots : « ἀρχαὶ τῶν ὄντων », ont un sens précis dans la terminologie philosophique de ce temps-là : ils signifient « les principes de la Nature », c'est-à-dire les principes divins auxquels tous les êtres doivent leur naissance, leur organisation et leur conservation. On trouve à cette époque plusieurs traités chrétiens et païens sous le titre de « περὶ ἀρχῶν » et il suffit ici de nommer celui de notre grand Origène, qui est connu de tout le monde. Or quels sont les principes des Etres d'après la théologie égyptienne et surtout d'après celle du temple de Sérapis ? Voici la réponse à cette question, d'après Diodore de Sicile que je ne fais que traduire : « Les Egyptiens, dès les temps les plus anciens, croient que la nature de tous les êtres a pour principes deux dieux premiers et éternels : ces deux principes divins sont le Soleil et la Lune qu'ils appellent Osiris et Isis. Osiris veut dire dans leur langue Celui qui a plusieurs yeux « πολύφθαλμος » et Isis signifie l'Antique. Ce sont ces deux dieux qui gouvernent l'uni-

versalité de la nature, entretiennent et développent la vie sur la terre, en divisant par leur révolution astronomique l'année en trois saisons distinctes : le printemps, l'été et l'automne»[1]. La grande colonne du Sérapéum-Acropole était donc surmontée de l'image d'Osiris-Soleil et d'Isis-Lune, qui sont dans la théologie égyptienne les principes des Etres. On a cru pouvoir déduire des médailles alexandrines des IIe et IIIe siécles de l'ère vulgaire que cette image était la statue de Sérapis, mais cette déduction ne nous semble pas bien légitime ; la raison en est que ces médailles, en reproduisant la colonne du Sérapéum, ne la représentent pas invariablement surmontée du buste de Sérapis, mais tantôt de la statue de ce dieu et tantôt du calathus ou la corbeille symbolique d'Isis sans le buste de Sérapis, quelquefois même la corbeille, placée sur la colonne, est au milieu de deux dragons ailés et mitrés. Par cette variété représentative du même objet on voit que les médailles alexandrines ne sont pas la reproduction exacte et matérielle de la colonne du Sérapéum, mais qu'elles la désignent plutôt sous des formes emblématiques : ce qui n'est pas précisément contraire au génie alexandrin[2]. C'est pourquoi nons ne pouvons douter que ce qui figurait au temps d'Aphtonius sur le chapiteau de la grande colonne du Sérapéum-Acropole ne fût réellement l'image d'Osiris-Soleil et d'Isis-Lune, comme aussi nous sommes persuadé que ce qui ornait la coupole de l'œcus et qu'Aphtonius désigne par cette appellation scientifique «τὸ μέγα τῶν ὄντων ὑπόμνημα»,

[1] Diodore de Sicile, *Bibl. Hist.*, liv. 1, 12, 13.
[2] Botti, *Fouilles à la colonne Théodosienne*, p. 8-9.



le grand système régulateur des êtres, était le zodiaque de l'année sothiaque, tel qu'il se voit sur les médailles d'Alexandrie, savoir : bustes accolés du Soleil et de la Lune à droite, au centre ; sur un cercle intérieur les douze signes du zodiaque, et sur un deuxième cercle concentrique, autre zodiaque en coïncidence avec le premier [1]. Car on a observé depuis longtemps que le culte des anciens Egyptiens était essentiellement astronomique : tous leurs dieux et nommément Osiris n'étaient que le Soleil sous des conceptions et des dénominations diverses, et Isis était la Lune, sa compagne inséparable. Le bœuf Apis, dont l'antique Egypte célébrait par de grandes solennités l'installation dans le temple de ce nom et l'inhumation au temple de Sérapis, était consacré à ces deux divinités et il portait effectivement les insignes du Soleil et de la Lune, dit le philosophe païen Porphyre dans son explication de la Mystagogie égyptienne. Le taureau sacré devait être renouvelé tous les 25 ans et ne pouvait l'être qu'à l'expiration de cette durée ; c'était une loi rigoureuse au point que s'il mourait avant les 25 ans révolus, l'Egypte portait son deuil durant tout le reste de la période vigintiquinquennale, et que si au contraire il dépassait cet âge, il était immolé par le ministère des prêtres et inhumé solennellement dans le temple de Sérapis. Cette durée obligatoire de 25 ans avait un rapport intime avec le cycle soli-lunaire, et les rites sacrés, que les prêtres égyptiens célébraient lors de l'installation et de l'inhumation du bœuf Apis, avaient pour but de solenniser le com-

[1] Botti, *Fouilles à la colonne Théodosienne*, p. 27.



mencement et la fin de ce cycle astronomique. De plus vous n'ignorez pas que l'année civile des Egyptiens était invariablement de 360 jours divisés en douze mois; or d'une part c'est dans le temple d'Apis que se faisait l'inauguration des pharaons, et ceux-ci n'étaient proclamés qu'après avoir juré sur la divinité du temple de ne jamais ajouter un mois ou un jour à l'année traditionnelle des aïeux ; et d'autre part Hérodote, Tacite et Pline racontent, d'après les prêtres égyptiens, que le phénix, prenant son vol de l'Orient, après une vie de 1461 ans, vient au temple du Soleil à Héliopolis pour mourir sur un bûcher de myrrhe et d'encens, puis renaître aussitôt de ses cendres [1]. on a longtemps cru à la réalité de ce récit purement parabolique par lequel nos pères voulaient signifier que c'est au bout d'une période de 1461 ans, appelée année de Toth ou période sothiaque, que l'année traditionnelle de 360 jours retrouve les mêmes points astronomiques, dont le principal est le lever héliaque de Sirius. On ne doit donc pas s'étonner de rencontrer tous les symboles du culte astronomique dans le Sérapéum d'Alexandrie. Et qu'on ne dise point que les Ptolémées et les Empereurs romains ont bien pu adopter le culte de Sérapis sans adopter pourtant tout ce qui s'y rapporte et que les rites relatifs au bœuf Apis étaient abandonnés à leur époque : les historiens anciens racontent l'empressement que les Empereurs romains mettaient à visiter le taureau sacré à Memphis ; et l'on sait depuis 1851 par les inscriptions découvertes dans le Sérapéum de cette ville que les rites

[1] HÉRODOTE, livre II ; TACITE, *Annales*, liv. VI ; PLINE, *Hist. Nat.*, liv. X.



du bœuf Apis remontent à l'époque des premières dynasties égyptiennes et qu'ils se sont continués sous les Ptolémées et les Césars jusqu'à la chute du paganisme officiel ; on a en particulier la liste des Apis avec la date de leur naissance et de leur mort depuis Aménophis III de la XVIIIe dynastie jusqu'à la domination des Perses et depuis Alexandre le Grand jusqu'à Julien l'Apostat inclusivement [1]. Le Sérapéum d'Alexandrie ne pouvait avoir le taureau sacré dont la résidence était à Memphis, mais il devait nécessairement en retracer les rites : aussi le docteur Botti a-t-il découvert non loin de Hamoud es-Saouari une belle statue du bœuf Apis, et cette statue est bien l'œuvre de l'époque des Ptolémées.

Mais le culte égyptien, tout en ayant un caractère essentiellement astronomique, se rapportait aussi à l'agriculture nationale ou plutôt ce rapport n'était qu'un côté de son caractère astronomique. C'est Sérapis, dit Aristide, qui en été fait croître le Nil et dissipe les tempêtes. Au Sérapéum de Memphis dès les temps les plus anciens se trouvait un Nilomètre pour mesurer l'accroissement périodique du fleuve dont dépend la vie des Egyptiens, l'avènement de la coudée légale y donnait lieu à une grande solennité ; la cérémonie annuelle était pratiquée au jour où la crue du Nil était déclarée avoir atteint son terme de perfection [2]. Le Sérapéum d'Alexandrie, étant la reproduction du culte memphitique, ne pouvait manquer d'avoir, lui aussi, son Nilomètre : Rufin, Socrate et Sozomène sont formels sur ce point. Aussi bien l'on n'est

[1] MARIETTE, *Le Sérapéum de Memphis.*
[2] DIODORE DE SICILE, *Bibl. Hist.*, I, 33.

nullement surpris de voir un fait de cette importance commémoré dans les représentations artistiques d'Alexandrie : le potin 2479 du Musée gréco-Romain à l'an V d'Alexandre-Sévère nous montre le Nil couché mollement, tenant un roseau dans la main droite et une corne d'abondance dans la gauche ; devant lui un groupe d'enfants entoure un obélisque, et le plus éveillé d'entre eux écrit sur l'obélisque le nombre des coudées de la crue.

Peut-on voir le Nilomètre dans la merveilleuse fontaine qui, d'après la description d'Aphtonius, se trouvait avec les deux obélisques devant l'entrée du Sérapéum ? Je ne le pense pas : le Nilomètre, pour marquer les progrès journaliers de l'exhaussement du Nil et le terme de la coudée légale, doit recevoir l'eau directement du fleuve et non d'une fontaine creusée dans le roc d'une colline telle que la région de Hamoud es-Saouari. La fontaine n'a donc rien de commun avec le Nilomètre. Mais alors quelle en était la raison d'être ? Etait-ce simplement un effet décoratif ? Je ne crois pas que les temples égyptiens aient jamais rien contenu qui fût un pur ornement. A mon avis, la fontaine du Sérapéum, placée entre deux obélisques, n'était autre chose que l'eau sacrée d'Isis et d'Osiris. Nous savons par Plutarque et par Elien que le bœuf Apis, qui était, pour ainsi dire, la personnification de ces deux divinités jumelles et inséparables, ne devait pas boire de l'eau du Nil et qu'il y avait pour son usage un puits spécial fournissant une eau pure et limpide [1]. Ajoutez à cela ce que nous apprend

PLUTARQUE, *De Iside et Osiride* ; ELIEN, *De anima* XI, 10.



Hérodote : le prince des historiens grecs a vu à Saïs au-devant du temple d'Isis deux grands obélisques et entre ces deux obélisques un bassin d'eau dont les parois étaient revêtues en pierre et dont la forme était circulaire : pendant la nuit, dit-il, on représentait sur ce bassin des scènes mystérieuses relatives à Osiris [1]. Le bassin suppose la fontaine et la fontaine suppose le bassin : d'où l'on peut conclure que la fontaine des deux obélisques du Sérapéum avait, elle aussi, son bassin destiné au même usage que celui du temple d'Isis à Saïs, et cela d'autant plus qu'au Sérapéum d'Alexandrie il n'y avait pas seulement un temple d'Osiris, mais aussi un temple d'Isis, et que la célébration des rites mystérieux de ces deux divinités, au dire de Rufin, a toujours été en vigueur au Sérapéum alexandrin. C'est cette eau sacrée de la fontaine d'Isis et d'Osiris et les rites mystérieux auxquels elle était destinée, que rappellent les inscriptions grecques d'Alexandrie, dont le sens revient à ceci : Puisse Isis vous accorder dans sa grâce l'eau pure d'Osiris ! [2].

Tout cela prouve, ce me semble, que le Sérapéum d'Alexandrie est égyptien non seulement par son origine en tant qu'il a été bâti sur l'emplacement du sanctuaire pharaonique d'Isis et d'Osiris, mais encore et surtout par son caractère, en tant qu'il a toujours reproduit le culte égyptien dans son idée aussi bien que dans sa forme extérieure. Cependant on a cru longtemps et quelques-uns croient jusqu'à ce jour que le Sérapéum Alexandrin

[1] Hérodote, liv. II, 170-171.
[2] Botti, *Fouilles à la colonne Théodosienne*, p. 12.

était né d'une conception grecque et qu'il avait toujours eu une physionomie plutôt hellénique. Examinons les bases de cette croyance.

Elle s'appuie principalement sur ce que les auteurs grecs et latins disent de l'origine grecque de la statue du dieu adoré au Sérapéum. Voici en effet ce que Tacite raconte à ce sujet : « Jusqu'ici nos auteurs n'ont rien écrit touchant l'origine de ce dieu ; c'est ce qui nous invite à reproduire ici ce que les prêtres égyptiens en rapportent. C'était sous le règne du premier Ptolémée, de celui-là même qui établit en Egypte la monarchie macédonienne. Comme ce roi s'occupait des embellissements de la nouvelle ville, qu'il lui donnait des remparts, des temples et un culte, il vit en songe un jeune homme d'une beauté éclatante et plus grand que nature, qui lui prescrivait d'envoyer dans le Pont des hommes de confiance pour y prendre sa statue, ajoutant qu'elle ferait la prospérité du royaume, qu'elle donnerait de la grandeur et de l'éclat à la ville qui la posséderait. En même temps il vit le jeune homme remonter au ciel dans un tourbillon de feu.

Ptolémée, frappé de la promesse et du prodige, envoie chercher les prêtres égyptiens qui sont en état d'expliquer les songes et leur fait part du sien. Comme ces prêtres connaissaient peu le Pont et en général ce qui n'est pas leur pays, il s'adresse à Timothée, un Athénien de la race des Eumolpides, qu'il avait fait venir d'Eleusis pour présider aux mystères de Cérès. Timothée, ayant questionné des gens qui avaient voyagé dans le Pont, apprend d'eux qu'il y avait dans cette contrée une ville nommée Sinope, et non loin de cette ville un temple que dans le



pays, suivant une ancienne tradition, on croyait consacré à Jupiter-Pluton ; en effet on voyait auprès de ce dieu la figure d'une femme qu'assez généralement on jugeait être Proserpine

Ptolémée, par cette légéreté naturelle aux rois, non moins prompt à se rassurer qu'à s'alarmer et bien plus occupé de ses plaisirs que des dieux, perdit de vue insensiblement cet objet ; et il se livrait à tout autre soin lorsqu'il revit le même jeune homme, mais plus terrible et plus pressant cette fois, qui le menaça de le perdre lui et son royaume s'il n'exécutait ses ordres. Alors le roi fait venir en diligence des députés avec des présents pour Scydrothémis, roi de Sinope, et recommande aux bâtiments de relâcher à Délos pour y consulter l'oracle d'Apollon Pythien. Leur navigation fut heureuse et Apollon, s'expliquant sans ambiguité, leur dit de poursuivre leur route, de rapporter la statue de son père et de laisser celle de sa sœur.

Arrivés à Sinope, ils portent les présents, les prières et les instructions de leur roi à Scydrothémis. Celui-ci fut combattu tantôt par la peur du dieu, tantôt par l'opposition et les menaces de son peuple, souvent les présents et les promesses des députés le tentaient. Il se passa trois ans dans cette indécision, pendant lesquels Ptolémée, ne ralentissant point sa poursuite et ses prières, augmentait la pompe de l'ambassade, le nombre des vaisseaux et la richesse des présents. Pour lors, le jeune homme apparaît tout courroucé à Scydrothémis et lui commande de ne plus retarder la destination d'un dieu ; et comme le roi de Sinope hésitait encore, les désastres de toute es-

pèce, les maladies l'accablèrent et de jour en jour la colère du ciel s'appesantissait sur lui plus visiblement. Ayant assemblé le peuple, il lui exposa les ordres du dieu, sa vision, celle de Ptolémée, les maux qui les affligent. Le peuple ne voulait rien entendre : jaloux de l'Egypte et craignant pour lui même, il ne cessait d'investir le temple. C'est là ce qui a fort accrédité l'opinion que la statue s'était transportée elle-même au rivage pour s'embarquer; puis par un autre prodige, quoique le trajet fût immense, on ne mit que trois jours pour se rendre à Alexandrie.

Le temple fut digne de la grandeur de la ville; on le bâtit dans le quartier qui se nomme Rhacotis où il y avait eu dès les temps les plus anciens un sanctuaire dédié à Sérapis et à Isis.

Telle est sur l'origine et sur la translation de ce dieu la tradition la plus constante. Je n'ignore pas cependant que quelques-uns le font venir, sous le troisième Ptolémée, de Séleucie ville de Syrie, et d'autres de Memphis, autrefois si célèbre et boulevard de l'ancienne Egypte. A l'égard du dieu lui-même, comme il guérit les maladies, plusieurs veulent que ce soit Esculape, et quelques-uns Osiris, la plus ancienne divinité du pays ; d'autres prétendent que c'est Jupiter à cause de la souveraine puissance qu'on lui attribue ; mais le plus grand nombre le croit Pluton sur divers attributs qui le désignent plus ou moins clairement » [1].

On ne peut contester que Tacite est le plus spirituel des écrivains latins du IIe siècle : aussi nous ne nous

[1] TACITE, *Annales*, in Vespasianum.



permettrons pas de relever ce qu'il dit des prêtres égyptiens *qui connaissaient peu le Pont et en général ce qui n'est pas leur pays.* Nous nous étonnons seulement qu'avec cette observation, qui ne manque pas de finesse, ce soit dans la bouche de ces mêmes prêtres égyptiens qu'il place le récit très-circonstancié dont il a voulu orner ses Annales, comme si sans cette autorité sa narration ne devait pas trouver créance. Tout en disant que son récit est la tradition la plus constante sur l'origine du Sérapis d'Alexandrie, l'annaliste latin sait qu'il n'est pas sur un terrain bien solide, puisqu'il est contraint d'avouer que quelques-uns font venir ce dieu non du Pont, mais de la Syrie et que même d'autres le font venir de Memphis, l'ancienne capitale de l'Egypte. Pour vous montrer ce que vaut la tradition la plus constante, dont parle Tacite, je vais vous la reproduire d'après Clément d'Alexandrie, qui a vécu, lui aussi, au IIe siècle : « Au sujet du Sérapis *égyptien*, ce grand dieu que tous les gentils honorent aujourd'hui d'un culte particulier, *quelques-uns* rapportent que c'est la statue de *Pluton*, envoyée en présent par les habitants *de Sinope* à Ptolémée *Philadelphe*, roi d'Egypte, en reconnaissance du soin qu'il avait eu de leur fournir une grande quantité de blé dans un temps de disette, et que ce même roi plaça cette statue sur la colline fortifiée (ἐπὶ τῆς ἄκρας) qui s'appelle aujourd'hui Rhacotis. Pour d'autres la statue de Sérapis est originaire *du Pont* et aurait été tranférée avec grande pompe à Alexandrie. Athénodore, fils de Santon, raconte ainsi l'antiquité du dieu Sérapis : *Sésostris*, dit-il, roi d'Egypte, après avoir soumis une grande partie de la Grèce, revint

dans sa patrie, amenant avec lui plusieurs prisonniers, habiles dans les arts. Il leur ordonna de lui faire la *statue d'Osiris*, son bisaïeul, avec un art accompli, et il confia l'exécution de ce travail au sculpteur Bryaxis : *ce Bryaxis n'est pas le célèbre athénien, mais un autre du même nom*. L'artiste y fit entrer les matériaux les plus riches, l'or, l'argent et les pierres les plus précieuses *de l'Egypte* ; il enduisit la statue d'un vernis bleu qui avec le temps tourna au noir, couleur qui se voit aujourd'hui, et il recouvrit le tout d'un pigment pris du tombeau d'Osiris et d'Apis : car le nom même de *Sérapis* veut dire la communion d'*Osiris et d'Apis* »[1].

Je ne m'attarderai pas à vous faire remarquer tout ce qu'il y a de contradictoire dans les différentes versions qui prêtent au Sérapis alexandrin une origine étrangère. Il n'est pas difficile de comprendre dans quel esprit on a voulu rendre grec le Sérapis alexandrin à un moment où le culte de ce dieu était devenu universel dans l'Empire romain, comme l'atteste Clément d'Alexandrie. Je me contenterai de deux observations : la première est que tous les auteurs grecs et latins qui rapportent la tradition relative à l'origine étrangère du Sérapis d'Alexandrie, sont forcés d'enregistrer en même temps l'existence d'une protestation contraire; la seconde est que tous ces auteurs font venir la statue de Sérapis d'un lieu nommé Sinope qu'ils croient être une ville du Pont. Mais pourquoi ce lieu ne serait-il pas égyptien ? Vous avez dû remarquer que pour Clément d'Alexandrie Sinope

[1] CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Protrept.*, p. 42, 43.



n'est aucunement une ville du Pont, puisque le chef de l'Ecole chrétienne distingue nettement entre la tradition qui fait venir le Sérapis Alexandrin de Sinope et celle qui le fait venir du Pont. Dira-t-on que le chef de l'Ecole chrétienne s'entendait moins en géographie et dans les autres sciences que Tacite et les autres ? Pour moi, je ne le pense pas. Ce qui est aujourd'hui certain, c'est que la montagne de Memphis s'appelait anciennement Sinopium ; Homère qualifie quelque part Jupiter de *Sinopique*, et Eustathe, auteur ancien, dans son Commentaire sur Denys le Périégète, a écrit ces paroles remarquables : « Le Jupiter Sinopique est un dieu memphitique, car le Sinopium est une montagne de Memphis »[1]. Ajoutez à cela que Plutarque, un contemporain de Tacite, dans son traité sur Isis et Osiris, tout en racontant comme l'annaliste latin l'origine Sinopique et la translation du Sérapis Alexandrin, tout en disant que la statue représentait Pluton, avoue que ce dieu était appelé Sérapis chez les Sinopiens qui en firent présent au roi Ptolémée ; plus loin, dans le même ouvrage, il reconnaît que le nom de Sérapis est purement égyptien, et il donne l'étymologie de la première syllabe qui veut dire *joie*[2]. Ce sont là deux indices suffisants que les auteurs grecs et latins, en parlant de l'origine du Sérapis Alexandrin, ont confondu le Sinopium de Memphis avec la ville de Sinope qu'ils placent dans le Pont. Mais cette considération prend toute la valeur d'une preuve démonstrative quand d'un côté on envisage la protestation constante

[1] EUSTATHE, *Ad Dionys., Perieg.* v. 255.
[2] PLUTARQUE, *De Iside et Osiride.*

des Egyptiens contre une origine étrangère, protestation confirmée par l'aveu d'Athénodore, fils de Santon, qui fait sculpter le Sérapis alexandrin en Egypte même sous le roi Sésostris, et que de l'autre on se rappelle qu'au témoignage de Pline le Naturaliste il y avait une statue colossale de Sérapis dans le fameux Labyrinthe, dont l'existence a précédé non seulement la naissance des arts chez les Grecs, mais encore les temps fabuleux de leur guerre de Troie [1]. D'où l'on voit que le Sérapis alexandrin avait son modèle dans l'un des anciens monuments de l'Egypte et quelle foi mérite Athénodore, fils de Santon, quand il dit que le Sérapis alexandrin, sculpté en Egypte sous Sésostris, est l'œuvre d'un artiste grec, bien qu'il ait soin de dire que ce Bryaxis est autre que l'Athénien de ce nom, qui est évidemment postérieur à Sésostris de plusieurs siècles,

On pourrait nous objecter encore que, d'après ce que nous avons dit nous-même du caractère astronomique du culte égyptien le Sérapis Osiris des Egyptiens ne pouvait avoir que le Soleil pour emblème, tandis que le Sérapis alexandrin était représenté sous une figure humaine comme les dieux de l'Hellas. A quoi nous répondrons avec Diodore de Sicile qu'aux divinités astronomiques ou célestes de l'Egypte correspondaient des divinités d'origine terrestre, c'est-à-dire des hommes et nommément les premiers rois égyptiens qui ont mérité après leur mort les honneurs de l'apothéose pour leur génie extraordinaire et les immenses bienfaits dont ils ont comblé leurs

[1] PLINE, *Hist. Nat.* liv. XXXVII, 5.



peuples : tel est le cas d'Osiris et d'Isis. Osiris fut l'un des plus anciens pharaons ; on lui attribue d'avoir commencé la civilisation de l'Egypte, d'avoir réglé le cours du Nil du côté de l'Ethiopie et d'avoir donné au pays les lois de l'agriculture ; on raconte aussi que, non content de répandre ses bienfaits sur l'Egypte, il parcourut le monde entier, prêchant à toutes les nations la douceur des mœurs et apprenant à chaque peuple quel genre de culture convient au sol de son pays. Dans l'antique tradition des prêtres égyptiens, continue Diodore de Sicile, Osiris, le bon et juste roi d'Egypte, au retour de ses lointaines pérégrinations, fut tué traîtreusement par son frère Typhon, homme cruel et impie, qui, convoitant son trône, le coupa en vingt-six morceaux qu'il distribua aux complices de son crime. Isis, sœur jumelle et femme d'Osiris, avec l'aide de son fils Horus, vengea cette mort en tuant Typhon et tous ses compagnons, puis elle prit le gouvernement de l'Egypte à la place de son mari, auquel elle rendit les honneurs divins. Son règne fut semblable à celui d'Osiris, qui d'ailleurs lui avait communiqué toutes ses connaissances et son esprit bienfaisant ; après sa mort elle fut rangée parmi les divinités et associée à Osiris dans un même culte [1]. Je glisse sur une partie des arcanes du culte d'Isis et d'Osiris ainsi que sur certaines représentations qui figuraient dans leur temple, me bornant à noter que ce ne fut jamais là dans l'idée égyptienne l'emblème du libertinage et que ces représentations se rapportaient à un trait de l'histoire d'Isis

[1] Diodore de Sicile, *Bibl. Hist.*, I, 19-21.



reconstituant le corps d'Osiris dont les membres avaient été dispersés en divers lieux par l'infâme Typhon [1]. On sait que la fête d'Isis était célèbrée avec grande pompe et par une procession solennelle où une troupe de chiens précédait le cortège : c'était en mémoire du service que ces animaux fidèles rendirent à Isis, alors qu'elle était à la recherche du corps de son mari ; ce sont eux qui guidèrent ses pas dans ses douloureuses perquisitions et lui indiquèrent les lieux qui recélaient les divers membres [2]. Si donc le Sérapis-Osiris d'Alexandrie est représenté sous une figure humaine comme le colosse du Labyrinthe, il ne cesse pas pour cela d'être égyptien : la figure humaine représente l'Osiris humain parvenu par son mérite et ses hauts faits aux honneurs de la divinité, tandis que l'emblème du Soleil représente l'Osiris céleste, le principe supraterrestre de lumière et de vie. Il en est de même d'Isis : la statue colossale de cette déesse, dont les fouilles du docteur Botti ont découvert un fragment, est la figure de l'Isis terrestre arrivée aux honneurs divins par sa fidélité inviolable à Osiris et sa participation constante à l'œuvre bienfaisante de son mari, et l'emblème de la Lune représente l'Isis céleste, la compagne inséparable du principe supraterrestre de lumière et de vie.

Ce que nous venons de dire de l'Osiris et de l'Isis terrestres contribue à la solution de cette troisième difficulté : D'après Aphtonius, nous objecte-t-on, les portiques du Sérapéum alexandrin étaient décorés du tableau des exploits de Persée ; voilà bien du grec pur cette fois !

[1] DIODORE DE SICILE, *Bibl. Hist.*, I, 22.
[2] *Ibid.* I, 87.



En est-on bien certain ? Nous sommes habitués par notre éducation classique à croire Persée et Hercule de race hellénique; et cependant Diodore de Sicile, se disant l'écho des antiques traditions, leur donne sans peine l'Egypte pour patrie, et en particulier il fait Hercule contemporain d'Osiris [1]. Cela étant, peut-on s'étonner de voir figurer dans un temple d'Osiris (le Sérapéum d'Alexandrie l'était) les hauts faits d'un héros égyptien ayant rapport à ce dieu ?

On nous objecte enfin que le Sérapéum d'Alexandrie, par son plan architectural, est l'équivalent du forum des Romains et de la Stoa des Grecs, parce qu'il formait comme eux « une enceinte carrée, entourée de portiques, comprenant des salles décorées de tableaux et de statues ainsi qu'un temple de tous les dieux ou Panthéon et une bilbiothèque » [1]. Nous concédons volontiers la grande ressemblance du Sérapéum alexandrin avec le Forum de Trajan à Rome et la Stoa d'Adrien à Athènes, mais qu'en conclure ? Que l'idée de ce plan grandiose, réalisée dans les trois monuments, est d'origine grecque ou romaine ? Point du tout : Il me semble qu'il suffit d'avoir vu les grands temples de l'antique Egypte ou d'en avoir lu la description dans les anciens auteurs pour s'assurer que ce plan est simplement la reproduction d'une idée pharaonique [2].

C'est donc une chose indéniable, le Sérapéum d'Alexandrie est égyptien et par son nom et par son origine

[1] DIODORE DE SICILE, *Bibl. Hist.*, I, 12.
[2] HÉRODOTE, liv. II, 108, 110, 112, 121, 136, 153, 176; DIODORE DE SICILE, *Bibl. Hist.*, liv. I, 51, 57, 58, 67.



et par son caractère artistique autant que religieux. Assurément l'art gréco-romain y a laissé des traces profondes; mais cet art s'est scrupuleusement conformé à l'idée religieuse et artistique de cette vieille Egypte, qu'il savait être le berceau de la civilisation mondiale. Cette alliance de l'art gréco-romain avec la religion pharaonique ne contribua pas peu à étendre dans la Grèce et le reste de l'Empire romain le culte de Sérapis et d'Isis, dont l'universalité, au second siècle de notre ère, était déjà un fait accompli.

Pour achever cette étude synthétique sur le Sérapéum d'Alexandrie, il ne me resterait plus qu'à vous parler de la fin tragique de ce grand édifice et du sort fait depuis à son temple, à son Ecole et à sa bibliothèque : ce sera l'objet d'une prochaine conférence.

VIIe Série. — Numéro 8.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE :

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1910



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

VIIe Série. — N° 8.

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1910



SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

SOUS LE PATRONAGE DE

SON ALTESSE LE KHÉDIVE

Présidents honoraires :

Dr Prof. Georges SCHWEINFURTH.
S.E. Sir Reginald WINGATE PACHA, Gouverneur Général du Soudan.

Président :

S. E. O. ABBATE PACHA, Médecin consultant de S. A. le Khédive.

Vice-Présidents :

S. E. HUSSEIN FAKHRY PACHA, ancien Ministre.
S. E. BOGHOS PACHA NUBAR.

Contrôleur des Comptes :

S. E. BOINET PACHA, Secrétaire Général au Ministère des Travaux Publics.

Secrétaire Général :

Dr Frédéric BONOLA BEY, Avocat.

Secrétaires adjoints :

Ahmed ZÉKI BEY, Secrétaire du Conseil des Ministres.
R. FOURTAU, Ingénieur.

Commission Centrale :

S. E. le Sénateur J. ADAMOLI, Commissaire à la Caisse de la Dette Publique.
André BIRCHER, Négociant.
Adolphe CATTAOUI, Avocat.
Ibrahim HELBAOUI BEY, Avocat.
Ernst KLIPPEL, Architecte aux Wakfs.
Mohammed MAGDI BEY, Conseiller à la Cour d'Appel Indigène.
E. MANUSARDI, Avocat.
O. VON MOHL, Commissaire à la Caisse de la Dette Publique.
Dr J.-B. PIOT BEY, Vétérinaire en chef des Domaines de l'État.
S.E. IDRIS BEY RAGHEB.
Sir W. WILLCOCKS, K. C. M. G., Hydrologue.

**Le Président et le Secrétaire Général sont nommés par S. A. le Khédive.
Les autres membres ont été élus à l'Assemblée Générale du 25 avril 1908.**



NOUVELLE ÉTUDE

SUR LE SÉRAPÉUM D'ALEXANDRIE

PAR S.B. MONSEIGNEUR KYRILLOS MACAIRE,

Patriarche Copte-Catholique *

(suite)**.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Nous avons vu dans notre précédente conférence que le Sérapéum pharaonique de Rhacotis, qui avait été le berceau ou mieux le germe de la grande capitale des Ptolémées, devint digne en tout de la cité qui, perpétuant le renom et la mission de l'antique Egypte, était dans l'empire gréco-romain le centre de la civilisation mondiale. C'est par son Ecole et par sa Bibliothèque que la nouvelle capitale tenait le sceptre de la suprématie intellectuelle. Or au quatrième siècle de notre ère ces deux choses s'étaient déjà identifiées avec le Sérapéum lui-même de sorte que le Sérapéum était devenu le centre intellectuel d'Alexandrie, de même qu'Alexandrie était depuis longtemps le centre intellectuel de l'univers. Mais comme toutes les choses humaines ont non seulement un commencement, mais encore une fin, le Sérapéum, après avoir jeté le plus vif éclat, s'évanouit. Sa chute fut des plus tragiques et eut le retentissement le plus lugubre dans le vieux monde païen. Dans quelles circonstances tomba le grand temple alexandrin qui était alors la métropole du culte de Sérapis et d'Isis devenu

* Voir compte rendu de la Séance du 2 avril 1910.

** Voir Bulletin N° 7, page 379.



le culte universel de l'aristocratie grecque et romaine ? Quelle transformation subit-il ? Et que devinrent son Ecole et sa Bibliothèque ? Nous allons répondre aujourd'hui à ces trois intéressantes questions.

I.

Dans quelles circonstances tomba le temple du Sérapéum ? Cet évènement eut lieu en 391 vers la fin du règne de l'empereur Théodose le Grand et sous le pontificat de Théophile, patriarche d'Alexandrie. Pour n'être point soupçonné de partialité dans un récit aussi délicat, je vous reproduirai fidèlement la narration qu'en ont faite Socrate et Sozomène, deux historiens grecs du V[e] siécle, qui n'ont pas précisément l'habitude de flatter les patriarches alexandrins. Ils retracent en détail tous les faits qui ont précédé et accompagné la destruction du grand temple païen, et sur leur exposé il n'est pas difficile d'établir de quel côté ont été les torts et quel degré de responsabilité incombe aux Sérapiastes et à leurs adversaires.

« En ce temps-là, raconte Sozomène, l'évêque d'Alexandrie transforma le temple de Dionysus (le Mithréum) en église avec l'autorisation formelle de l'Empereur. Or tandis qu'on était occupé à renverser les simulacres de l'endroit et à déblayer l'intérieur du temple, on trouva cachés au fond du sanctuaire certains symboles qui pouvaient prêter à la raillerie, et l'évêque les exposa à la vue du public dans le but de ridiculiser les mystères païens. Cet étalage insultant exaspéra les gentils qui, s'étant concertés entre eux, se ruèrent sur les chrétiens et, après avoir fait un grand nombre de victimes, occupèrent le



Sérapéum. Ce temple, très remarquable par sa beauté et son étendue, était situé sur une élévation. S'y étant retranchés comme dans une forteresse, ils en sortaient à l'improviste pour attaquer et surprendre les chrétiens. Ceux qui leur tombaient sous la main étaient traînés au Sérapéum où ils devaient sacrifier aux dieux. Tous ceux qui refusaient de le faire étaient crucifiés ou avaient les jambes brisées ou mouraient d'un autre supplice. Comme cette émeute tardait à s'apaiser, les magistrats allèrent aux séditieux et, leur rappelant le respect dû aux lois, les exhortèrent à cesser le combat et à sortir du Sérapéum. Le duc militaire d'Egypte était alors Romanus, et Evagrius était le Préfet Augustal d'Alexandrie. Ne se voyant pas écoutés, ils firent tous les deux leur rapport à l'Empereur. Les rebelles avaient avec eux au Sérapéum le philosophe Olympius : c'est lui qui ranimait leur fureur par de véhéments discours et les confirmait dans leurs dispositions belliqueuses, ne cessant de leur répéter : Ne livrez jamais le temple !

« L'Empereur, ayant eu connaissance de tout ce qui s'était passé, répondit en ces termes : Les chrétiens, qui ont été tués, ont acquis l'honneur du martyre, puisqu'ils sont morts pour la religion ; pour ce qui est de leurs meurtriers, je veux que grâce leur soit faite pour qu'ils connaissent toute la clémence de notre religion ; quant aux temples d'Alexandrie, il faut les détruire comme étant la cause de la sédition du peuple. Cette lettre de l'Empereur fut lue en public. Durant la lecture, les chrétiens poussèrent un grand cri de joie parce que l'écrit impérial, dès son début, rejetait les torts sur les païens. En entendant ce

cri, les séditieux, qui gardaient le Sérapéum, furent frappés de terreur et évacuèrent la forteresse pour prendre la fuite. Dès lors les chrétiens occupèrent ce lieu qu'ils possèdent encore aujourd'hui. Quant au philosophe Olympius qui avait été l'âme du mouvement, quelques témoins m'ont appris à son sujet le détail suivant : dans une heure avancée de la nuit qui précéda le jour de la défaite de son parti il entendit distinctement une voix qui chantait *Alleluia* sous les voûtes du Sérapéum ; or toutes les portes étaient fermées et tous ses compagnons se trouvaient endormis, aucune figure ne se présentait à sa vue et seule la mystérieuse voix résonnait à ses oreilles ; n'ayant aucun doute sur la signification du prodige, il sortit précipitamment du temple à l'insu de ses compagnons et, s'embarquant sur un navire, il gagna l'Italie.

« On rapporte qu'en opérant la destruction du temple, on découvrit des caractères hiéroglyphiques ayant la forme de la croix. Les hommes versés dans la connaissance de cette écriture déclarèrent que ces lettres signifiaient la vie à venir : ce qui détermina, dit-on, la conversion au christianisme d'une foule nombreuse de païens, d'autant plus que d'autres écritures prédisaient que ce temple devait être détruit à l'apparition du signe de la croix.

« C'est ainsi que le Sérapéum fut ôté aux païens ; quelque temps après il fut converti en église portant le nom de l'Empereur Arcadius » [1].

Tel est le récit de Sozomène, voici celui de Socrate : « A cette époque il arriva aussi à Alexandrie les désordres

[1] Sozomène, H. E., liv. VII, 15.



suivants. Sur les instances de l'évêque Théophile l'Empereur venait d'ordonner la destruction des temples païens en cette ville et avait chargé Théophile lui-même de veiller à l'exécution de cet ordre. Muni de ce pouvoir, l'évêque purgea d'abord le Mithréum (temple de Dionysus), puis il renversa le Sérapéum. Il exposa aux regards du public les mystères honteux du Mithréum et tourna en ridicule les arcanes du culte de Sérapis et des autres dieux, allant jusqu'à faire promener certains symboles au milieu de la place publique. A cette vue les païens d'Alexandrie et notamment les philosophes ne purent contenir leur indignation. Ils commirent en cette circonstance contre les chrétiens des représailles encore plus graves que celles qu'ils avaient commises depuis quelques années. A un signal donné ils se jettent tous ensemble sur les chrétiens et massacrent sans pitié quiconque leur tombe sous la main. Les chrétiens voulurent naturellement se défendre et le désordre en devint plus grand : il en résulta un véritable combat où les horreurs du carnage parvinrent à leur comble. Dans cette lutte sanglante il périt quelques païens, mais un grand nombre de chrétiens; quant aux blessés, ils furent innombrables dans les deux camps.

Mais la crainte finit par envahir le cœur des païens : l'Empereur, se disaient-ils, ne cherchera-t-il pas dans sa colère à venger le sang que nous avons versé ? Sous l'influence de cette crainte, après avoir satisfait leur passion et assouvi leur fureur par tant de meurtres, ils se cachèrent de leur mieux, les uns ici, les autres là, et même plusieurs d'entre eux se sauvèrent d'Alexandrie et se dispersèrent dans différentes villes de l'empire. Du nombre

de ces derniers fugitifs furent les deux grammairiens Helladius et Ammonius dont j'ai été moi-même l'élève à Constantinople aux jours de mon adolescence ; Helladius était prêtre de Jupiter et Ammonius, de Simia. La sédition étant ainsi apaisée par la fuite et la dispersion des émeutiers, le Préfet Augustal d'Alexandrie et le duc militaire d'Egypte prêtèrent main-forte à Théophile dans la destruction des temples qui furent bientôt renversés ; les statues des dieux furent converties en des objets pouvant servir aux usages de l'Eglise d'Alexandrie. Quant aux autres dépouilles des dieux, l'Empereur voulut qu'elles servissent à la sustentation des pauvres.

« Théophile n'épargna des statues des dieux qu'une seule qu'il conserva intacte et donna en spectacle au public. Il fit cela afin, disait-il, que les païens ne vinssent pas un jour à nier qu'ils ont adoré de tels dieux. Cette attitude causa une peine très sensible au grammairien Ammonius : la religion païenne, répétait-il souvent, a reçu par là l'offense la plus grave, car cette statue n'a été épargnée et conservée que dans le seul but de jeter l'opprobre sur notre culte. Quant à Helladius, il s'est vanté auprès de quelques-uns d'avoir tué de sa main neuf hommes dans l'émeute d'Alexandrie.

« Tandis qu'on opérait la destruction et le déblaiement du temple de Sérapis, on trouva des lettres gravées sur la pierre en langue hiéroglyphique ; ces caractères avaient la forme de la croix. Les païens et les chrétiens les virent pareillement et les uns comme les autres les adaptaient à leur religion respective. Ainsi les chrétiens y voyaient la confirmation de leur foi, alléguant que la croix est le



symbole de la passion salutaire de Jésus-Christ ; les gentils prétendaient au contraire que ce signe était commun au Christ et à Sérapis, que le signe de la croix signifiait pour les chrétiens une chose et pour les gentils une autre. Ils discutaient de la sorte entre eux, lorsque des païens, versés dans la connaissance des hiéroglyphes, se convertirent au christianisme et déclarèrent en public que le signe de la croix dans la langue sacrée veut dire la vie à venir ; d'autres hiéroglyphes indiquaient que le temple de Sérapis devait finir au moment où apparaîtrait le signe de la croix qui est celui de la vie à venir. A cette vue les païens se convertirent en foule et demandèrent le baptême du Christ. Voilà ce que j'ai entendu dire du signe de la croix ; quant à moi, je ne crois pas que les prêtres égyptiens, en gravant ce signe sur la pierre, avaient la connaissance des mystères futurs du Christ »[1].

De ces deux récits de Socrate et de Sozomène, qui concordent d'ailleurs avec ceux de Rufin[2] et de Théodoret il résulte : 1° que l'émeute d'Alexandrie avait été précédée du rescrit impérial autorisant Théophile à détruire les temples païens et à les convertir en églises ; 2° que les philosophes païens et leurs hommes s'étaient retranchés dans le Sérapéum pour empêcher l'exécution de l'ordre impérial à l'égard de ce temple qu'ils considéraient comme le plus sacré et le plus inviolable de tous ; qu'ensuite seulement ils se portèrent à tous les excès contre les chrétiens pour se venger de certains procédés par lesquels on

[1] SOCRATE, H. E., liv. V, 16. 17.
[2] RUFIN, H. E., liv. II. 22-30.
[3] THÉODORET, H. E., liv. V, 22.

avait voulu jeter le ridicule sur leur culte. On ne peut que louer Théodose d'avoir voulu la grâce des coupables et d'avoir fait de la clémence un devoir dans de pareilles circonstances.

Il résulte 3° que le Sérapéum ne fut pas pris d'assaut et que ses défenseurs ne furent l'objet d'aucune violence, puisque le Préfet Augustal d'Alexandrie et le duc militaire d'Egypte se contentèrent de les inviter à évacuer l'Acropole et, sur leur refus, en référèrent à l'Empereur alors à Milan. Ce n'est qu'après l'arrivée de la réponse impériale et la fuite spontanée des Sérapiastes que le temple fut détruit. S'il y eut des massacres au sein du Sérapéum, ils furent perpétrés par les Sérapiastes eux-mêmes contre les chrétiens dont ils crucifièrent les uns et immolèrent les autres. Il n'est donc pas exact de représenter la grande forteresse du culte ancien comme croulant au milieu du carnage de ses défenseurs et portant encore près de Hamoud es-Saouari l'empreinte de leur défaite sanglante : « Je ressens encore, dit le docteur Botti, l'horreur des morts que j'ai retrouvés dans les fouilles près de la Colonne, et surtout à l'Est sur la deuxième terrasse. J'ai compté les squelettes presque à centaines au-dessous de la maçonnerie écroulée ainsi qu'au-dessous des blocs de granit précipités sur la terrasse inférieure. Plus à droite on avait pratiqué une longue tranchée : on l'avait comblée de cadavres amoncelés les uns sur les autres, n'ayant pour pierre tombale que des dalles de calcaire provenant du pavé de l'édifice. A gauche et en descendant le flanc de la colline, le lieu avait l'aspect d'un *ustrinum :* la Mort était passée par là, le bûcher avait été embrasé sur



une étendue considérable; la terre, en ce lieu, est noirâtre, onctueuse, pleine d'os calcinés et de charbons, de fragments de poteries romaines, de lampes. De même à l'Ouest, à soixante-dix mètres de la Colonne, les squelettes étaient entassés parmi les ruines d'une colonnade et dans les fondations de l'édifice du Sud-Oouest. Cette lugubre trouvaille est caractérisée par l'absence de tout indice d'époque byzantine ou arabe. Les traces évidentes de crémation d'un côté, d'inhumation de l'autre, sont des faits simultanés qui ne peuvent être datés qu'après Théodose, puisque c'est Théodose qui a défendu la crémation. On peut conjecturer que ce soit une conséquence de l'émeute de l'an 362, mais rien de certain. On pourrait aussi y voir un épisode de carnage formant un tout avec la défaite finale des Sérapiastes et la prise du Sérapée. De sorte que si cela est, nous avons de quelque façon assisté à une scène de l'écroulement de la forteresse des Sérapiastes [1] ».

Telles sont les paroles du docteur Botti. Nous admettons volontiers le témoignage des fouilles qui est incontestable, et d'après lequel il y eut à une époque donnée un carnage de plusieurs centaines de personnes dont on dut inhumer les cadavres pêle-mêle au sein même du Sérapéum, et d'après lequel aussi à un temps déterminé le bûcher avait été allumé sur une étendue considérable, dévorant et calcinant des milliers de corps dans l'enceinte même de l'Acropole. Mais ce sont là deux événements distincts et ils appartiennent à deux époques différentes. Le premier, soit l'inhumation de plusieurs centaines de cadavres en-

[1] *Fouilles à la Colonne Théodosienne*, pp. 78-79.



tassés les uns sur les autres, se rattache effectivement à la destruction du temple de Sérapis par Théophile en 391 ; toutefois les squelettes découverts par les fouilles ne sont point ceux des Sérapiastes, pour la raison que ceux-ci ne furent alors ni massacrés ni même attaqués dans la forteresse où ils s'étaient retranchés, comme nous l'avons déjà établi. La lugubre trouvaille du docteur Botti a mis au jour les restes de ces nombreux chrétiens qui, selon le récit des auteurs contemporains, furent cruellement mis à mort par les Sérapiastes au sein même du Sérapéum ; de ces malheureux, les uns furent crucifiés, les autres eurent les jambes brisées, mais il n'est dit nulle part qu'ils furent brûlés vifs. De sorte que la découverte effrayante d'une infinité de corps crémés et enfouis confusément dans le même lieu se rapporte à un autre événement et à une autre époque que ceux de la destruction du temple de Sérapis. Et de fait, en l'an 452, soit soixante-trois ans après, sous le règne de l'Empereur Marcien, une grande sédition éclata à Alexandrie ; les troupes essayèrent de réduire les rebelles sans y réussir ; alors le peuple lui-même marcha avec eux contre les séditieux, qui se refugièrent dans la forteresse du Sérapéum ; le peuple les poursuivit dans ce retranchement, s'empara de la forteresse et les y brûla vifs [1]. C'est ainsi que le témoignage des fouilles est la reproduction fidèle du témoignage de l'Histoire.

Du récit de Socrate et de Sozomène il résulte 4° qu'après l'évacuation du Sérapéum par ses défenseurs, le temple de Sérapis fut détruit de fond en comble et que le pavé même

[1] Eucher, liv. I, 5.



en fut déblayé, puisque c'est lors de ce déblaiement que furent découverts les hiéroglyphes prédisant la chute du culte de Sérapis à l'apparition du signe de la croix ; découverte qui détermina la conversion au christianisme de plusieurs philosophes et d'un grand nombre de païens. C'est ce que rapportent, avec Rufin [1], Sozomène et Socrate ; seulement ce dernier, tout en relatant exactement les faits, se montre sceptique à l'endroit des prédictions hiéroglyphiques du Sérapéum, parce qu'il a, dit-il, de la peine à comprendre comment les prêtres égyptiens, auteurs de ces prédictions, auraient pu connaître à l'avance les mystères futurs du Christ. Cet historien ignorait, paraît-il, la prophétie sibylline que notre Clément d'Alexandrie reproduit dans son Protrepticus, ouvrage qu'il a écrit deux cents ans avant la destruction des temples du Sérapéum. En voici le texte : « Isis, déesse infortunée, il viendra ce jour où la rive du Nil te verra solitaire, muette et la proie des sables de l'Achéron ; et toi, Sérapis, qui trônes aujourd'hui sur les hauteurs les plus élevées, ta douleur sera grande lorsque dans la malheureuse Egypte tu seras gisant en une ruine immense » [2]. Comme les choses religieuses d'Athènes et de Rome n'ont été la plupart du temps qu'une imitation plus ou moins heureuse des choses

[1] RUFIN, H. E., liv. II, 29.

[2] Ισι, θεα τριτάλαινα μενεῖς ἐπὶ χτιμασι Νείλου
Μονή, μαινάς, ἄναυδος, ἐπὶ ψαμάθοις Ἀχέροντος.
Καὶ σύ, Σάραπε, λίθους ἀργοὺς ἐπικείμενε πολλους
Κείσῃ πτῶμα μέγιστον ἐν Αἰγύπτου τριταλαίνῃ.

En latin : Isi, dea infelix, Nili remanebis ad amnem
Sola, carens et voce, furensque Acherontis arenis ;
Tuque, Serapi sedens in saxis, multa dolebis,
Ægypto in miseri quum magna ruina jacebis. (*Protrept.*, p. 44).



du vieux culte égyptien, nous avons quelque raison de nous demander si cet oracle sibyllin n'est pas simplement un écho de la prophétie hiéroglyphique du Sérapéum.

Du récit de Socrate et de Sozomène il résulte enfin que le temple de Sérapis, après sa destruction, fut rebâti et transformé en église chrétienne du nom d'Arcadius. Ce dernier détail pourrait faire croire que les travaux de reconstruction ne furent point achevés du temps de Théodose, mais après la mort de cet Empereur et dans les commencements du règne d'Arcadius, son fils aîné, qui eut pour partage l'empire d'Orient. Il semble cependant qu'il n'en est rien ; car la chronique de Jean Nikiou, document copte ancien et très important par la richesse des détails historiques et topographiques qu'il contient, mentionne trois églises distinctes comme ayant été élevées alors par le patriarche Théophile : une au nom de Théodose, la seconde au nom d'Arcadius et la troisième au nom d'Honorius [1]. L'église au nom d'Arcadius a été construite sur l'emplacement du temple de Sérapis, nous avons à ce sujet le témoignage explicite de Sozomène. La chronique copte ne dit pas moins explicitement que l'église au nom d'Honorius et appelée pour cela Honoria a été bâtie au Sérapéum ; elle l'identifie avec l'église de S. Cosmas et la place vis-à-vis de l'église de S. Pierre d'Alexandrie surnommé le dernier des martyrs : et l'on sait que cette église de S. Pierre était située près du « cimetière que ce saint patriarche avait bâti lui-même à l'Ouest de la ville, dans le faubourg » [2]. La chronique copte est-elle en contradiction avec Sozomène ?

[1] *Chronique Copte de* JEAN DE NIKIOU, p. 450.
[2] HYVERNAT, *Actes des martyrs*, en copte, p. 279-280.



Evidemment non : comme au Sérapéum il y avait au moins deux temples, l'un au nom de Sérapis et l'autre au nom d'Isis, il faut reconnaître que l'église d'Arcadius remplaça le sanctuaire de Sérapis et que l'Honoria remplaça celui d'Isis. Il ne reste plus qu'à déterminer l'emplacement de l'église du nom de l'Empereur Théodose, père d'Arcadius et d'Honorius : se trouvait-elle avec les deux autres au Sérapéum ou bien a-t-elle succédé au Mithréum qui a été démoli avant les deux sanctuaires de Sérapis et d'Isis ? Cette seconde hypothèse nous paraît la plus probable.

Pour prévenir la confusion que peut engendrer dans les esprits la similitude des noms, nous devons faire observer que l'église de S. Cosmas au Sérapéum dite l'Honoria n'a rien de commun avec l'église des Saints Côme et Damien que les monophysites édifièrent plus tard, en l'an 531; car l'historien copte, Sévère d'Aschmonein, dit positivement qu'ils construisirent cette église « à l'Est du Phare » et non dans la région de Hamoud es-Saouari, et cela alors que «toutes les anciennes églises», et par conséquent celles du Sérapéum, leur avaient été ôtées par un ordre de l'Empereur Justinien [1]. Nous devons surtout empêcher que l'on confonde, ainsi que l'a fait le docteur Botti [2], les églises du Sérapéum avec l'église de S. Marc que les monophysites bâtirent à cette même époque de Justinien à l'Angélium, c'est-à-dire dans la partie occidentale de la ville, précisément parce que toutes les anciennes églises en cet endroit leur avaient été interdites. Nous n'avons aucune peine à

[1] SÉVÈRE D'ASCHMONEIN, *Vie des Patriarches d'Alexandrie, pontificat de Théodose.*

[2] *Fouilles à la Colonne Théodosienne*, pp. 43, 137, 139.



admettre avec Sévère d'Aschmonein que le quartier du Sérapéum, qui s'appelait déjà de son temps quartier d'es-Saouari, — d'où la grande Colonne d'Alexandrie a tiré son nom de Hamoud es-Saouari, — et qui s'étendait jusqu'au faubourg de Nécropolis, représente ou à peu près ce qu'on nommait antérieurement le quartier des Anges (τῶν Ἀγγέλων) ou l'Angélium (τὸ Ἀγγέλιον) : en effet, Timothée, patriarche de Constantinople [1] et l'historien grec Nicéphore [2] nous apprennent que les monophysites au temps de Justinien s'appelaient Angélites du nom du quartier Angélium où ils tenaient leurs réunions.

Le nom d'Angélium, donné au quartier qui va du Sérapéum au faubourg de Nécropolis, n'est aucunement synonyme d'Evangélium, comme l'a répété le docteur Botti après Amélineau qui a été induit en erreur sur ce point par la similitude de la transcription en langue arabe du nom grec de l'Angélium et du nom arabe de l'Evangile (Angil). Je vous prie de noter que d'après Timothée, patriarche de Constantinople, comme d'après l'historien copte Sévère d'Aschmonein, le quartier où les monophysites construisirent sous Justinien leur église de S. Marc l'Evangéliste, ne commença pas à s'appeler depuis lors Angélium, mais que les monophysites édifièrent leur église de S. Marc dans le quartier connu alors et depuis longtemps sous ce nom. Et de fait, si l'on demande pourquoi le quartier, qui va du Sérapéum au faubourg de Nécropolis, porta à l'époque chrétienne et surtout à partir du Ve siècle le nom *des Anges* ou d'*Angélium*, lieu des Anges, la ré-

[1] Timothée de Constantinople. *De receptione hereticorum.*

[2] Nicéphore, H. E., liv. XVIII, 49.



ponse ne sera pas difficile à trouver : c'est que du côté du Sérapéum il était couvert d'une quantité d'églises et du côté du faubourg de Nécropolis il y avait l'ancien cimetière chrétien où reposaient non seulement les saints martyrs assimilés aux anges dans la croyance des fidèles, mais encore les patriarches alexandrins des trois premiers siècles qui, à raison de leur office, sont appelés dans l'Ecriture «les Anges de leur Eglise ».

Certains archéologues confondent le quartier de l'*Angélium* où les monophysites érigèrent leur église de S.Marc sous Justinien dans les circonstances déjà mentionnées avec le quartier de *Boucolia* où s'élevait dès les temps les plus anciens le martyrium de l'Evangéliste, c'est-à-dire la basilique contenant ses restes vénérés. Et cependant ces deux quartiers tiennent les deux bouts opposés de la ville, puisque l'Angélium est à l'extrémité maritime occidentale, et le quartier de Boucolia est à l'extrémité maritime orientale. Pourquoi les monophysites ont-ils donné à leur église de l'Angélium le nom de S. Marc ? Parce que, s'étant vus dépossédés de la basilique où était le tombeau de l'Apôtre de l'Egypte, ils ont voulu se consoler en quelque sorte de cette perte en en élevant une autre au nom de l'Evangéliste, sur le lieu où son corps avait été jeté dans les flammes par ses bourreaux. En effet, tous les documents relatifs au martyre de S. Marc, tant grecs que coptes, rapportent que le saint Evangéliste fut ligoté et traîné par les païens à travers les rues de la ville depuis le quartier de Boucolia, où il fut surpris et arrêté, jusqu'au quartier de l'Angélium, où les païens livrèrent son corps aux flammes le jour même de la fête de Sérapis comme

pour servir d'holocauste en l'honneur de cette divinité [1]. Nous nous sommes étendu sur tous ces détails historiques et topographiques pour faire voir que tout ce que le docteur Botti a dit au sujet de l'église monophysite de l'Angélium et de sa restauration sous le patriarche copte Isaac n'a absolument rien de commun avec les églises du Sérapéum.

II

Avant d'examiner ce que sont devenues plus tard les églises chrétiennes qui remplacèrent au Sérapéum les temples de Sérapis et d'Isis, considérons quel a été le sort de l'Ecole et de la Bibliothèque d'Alexandrie après la destruction des sanctuaires païens.

Et d'abord il nous paraît incontestable que lors de ce fameux événement, l'Ecole et la Bibliothèque avaient leurs pénates fixés au Sérapéum depuis un long temps : les témoignages d'Aphtonius et de Rufin, que nous avons reproduits dans notre première conférence, ne laissent point de doute à ce sujet.

L'Ecole survécut-elle à la destruction des temples de Sérapis et d'Isis ? On n'a aucun motif de supposer le contraire, et même nous devons ajouter que la transformation des temples païens du Sérapéum en églises chrétiennes n'en modifia ni le caractère ni le programme. Elle continua paisiblement ses anciennes traditions : elle enseignait non seulement la littérature, la géographie et l'histoire, mais encore toutes les sciences mathématiques

[1] *Chronique d'Alexandrie*, voir Patr. Grec, tome XCII. col. 608 ; — les actes grecs du martyre de S. Marc ; le Synaxaire copte au 30 Baramouda.



et naturelles ; elle avait des cours spéciaux pour la musique, la médécine et le droit ; en philosophie elle commentait les systèmes de Pythagore, de Platon et d'Aristote d'où elle avait tiré depuis le troisième siècle les théories néoplatoniciennes. L'Eglise d'Alexandrie ne songea point à supprimer cette institution scientifique, et moins encore pensa-t-elle à prendre sa place, puisqu'elle possédait, elle aussi, depuis longtemps, une institution similaire et bien mieux organisée. Dire que, lors de la transformation des temples du Sérapéum en églises, le christianisme s'empara de l'école païenne, parce qu'il n'avait eu jusqu'alors qu'une école de catéchistes et de polémistes et qu'il lui fallait désormais une école savante [1], c'est heurter un peu trop l'histoire de l'école chrétienne d'Alexandrie. Nous ne nions pas que cette école, dont les anciens auteurs et les documents coptes font remonter l'origine au temps même de S. Marc, s'appelait modestement le Didascalée et l'Ecole des catéchèses; mais ce serait se méprendre grandement sur le caractère du Didascalée de nos pères, que de croire qu'il a été un simple cours de catéchisme dans le sens qu'on donne aujourd'hui à ce mot. Lorsque le culte chrétien remplaça au Sérapéum celui des dieux d'autrefois, il y avait au moins deux cents ans que l'Ecole chrétienne d'Alexandrie suivait dans son enseignement le programme universitaire le plus complet ; et ce gigantesque programme avait ceci de caractéristique, c'est que non seulement il embrassait toutes les connaissances de l'esprit, mais qu'encore il en faisait ressortir la divine

[1] Docteur Botti, *Fouilles à la Colonne Théodosienne*, p. 135.



unité en les classant dans un ordre hiérarchique d'après lequel les arts libéraux et les sciences naturelles étaient une préparation à la philosophie et la philosophie à son tour une préparation à la théologie. Le fait peut paraître surprenant, tant il donne une haute idée du génie de nos pères ! Mais ce fait tout surprenant qu'il est n'a rien d'irréel d'après les témoignages et les documents les plus authentiques.

Voici en effet comment l'historien Eusèbe décrit le programme que suivait l'Ecole chrétienne d'Alexandrie dès le commencement du troisième siècle : « Outre la science des choses divines Origène enseignait à ses disciples les éléments de la philosophie grecque. Ceux d'entre eux qui lui semblaient heureusement doués, il les initiait aux études philosophiques : il commençait par les exercer dans l'arithmétique, dans la géométrie et dans les autres disciplines préparatoires ; puis il passait en revue les différentes écoles des philosophes, commentant et discutant leurs œuvres de vive voix et par écrit, ce qui lui valut parmi les Gentils eux-mêmes la réputation d'un grand philosophe. Quant à ceux qui annonçaient moins de dispositions, il ne laissait pas de les exhorter à l'étude des arts libéraux, affirmant qu'ils en retireraient un grand profit pour l'intelligence des Ecritures »[1]. Ce programme est plus clairement formulé par Origène lui-même dans sa lettre à S. Grégoire le Thaumaturge son disciple : « Ce que les philosophes affirment des arts libéraux et des sciences naturelles nous à notre tour, nous le disons de la philosophie

[1] EUSÈBE, H. E., liv. VI. 18.



elle-même. Ils regardent la géométrie, l'astronomie, la musique, la grammaire, la rhétorique, etc., comme autant de connaissances préparatoires à la philosophie ; nous, dans notre programme, nous assignons le même rôle à la philosophie par rapport à la théologie du christianisme »[1]. Enfin le Thaumaturge lui-même nous apprend comment son maître mettait son programme en pratique : « Il nous exerçait, dit-il, dans la *Critique*, nous apprenant à juger sainement des mots et des discours ; il nous formait dans *l'art de penser et de raisonner juste*... Il ne se bornait pas toutefois à cultiver en nous les facultés de l'âme que la *Dialectique* seule peut discipliner, mais il demandait en outre aux *sciences naturelles* le moyen de redresser et de corriger cette partie inférieure de notre être où domine la sensation, ne voulant pas que le magnifique spectacle de ce vaste univers, si bien réglé dans ses différentes parties, excitât en nous une stupéfaction aveugle ou une terreur irréfléchie, mais une admiration raisonnée pour les merveilles de la Nature, pour l'économie sacrée de l'univers : car tel est l'objet de cette science vraiment divine et si pleine d'agréments qu'on appelle la *physique*. Qu'est-il besoin de nommer cette sainte discipline *des mathématiques, la géométrie* avec son indiscutable certitude, *l'astronomie* et ses courses à travers les régions célestes ? Il nous initiait à toutes ces connaissances »[2].

Et maintenant si de ce programme universitaire du Didascalée chrétien d'Alexandrie, nous passons à ses

[1] ORIGÈNE. *Lettre à Grégoire.*

[2] GRÉGOIRE LE THAUMATURGE. *Discours d'actions de grâces*, prononcé devant Origène et son Ecole à la fin de ses études.



chefs, nous trouvons qu'au moment où le culte de Sérapis fit place au culte chrétien dans l'Acropole de Rhacotis, ce Didascalée avait déjà vu à sa tête un Pantène, un Clément, un Origène, un Héraclas, un Denys, un Théognoste, un Piérius, et tout récemment encore un Didyme, c'est-à-dire des hommes qui furent l'étonnement universel de leur temps et dont les noms, chers au monde de la science, sont encore aujourd'hui prononcés avec la plus grande vénération.

Ainsi donc le Didascalée chrétien, dont la gloire scientifique était déjà si bien établie depuis deux siècles, n'avait nul besoin de remplacer au Sérapéum l'école païenne qui continua à subsister séparément avec son programme propre. Si une trentaine d'années après, la malheureuse Hypathie fut mise en pièces par des moines fanatiques sous le patriarcat de Saint Cyrille, le motif de ce crime n'est pas à chercher dans des rivalités scolastiques, mais dans un sentiment de vengeance de la part de ces hommes grossiers qui l'accusaient de gouverner en souveraine l'esprit d'Oreste, préfet d'Alexandrie, alors manifestement hostile aux chrétiens. L'école païenne du Sérapéum vivait encore en l'an 525, ainsi qu'il résulte du témoignage d'Agathias, qui la fréquentait à cette date ; mais elle a dû disparaître en 529, époque où Justinien édicta la fermeture de toutes les écoles païennes de l'empire.

De ce que nous venons de dire on voit ce qu'il faut penser du nom d'*Arcadium* donné par le docteur Botti à l'école du Sérapéum après la transformation des temples de l'Acropole en églises chrétiennes : cette désignation

suppose que cette école passa alors entre les mains des chrétiens sur un ordre d'Arcadius ; or nous avons établi que cette hypothèse ne repose sur aucun fondement. Il faut en dire autant et même davantage du nom d'*Evangélium* dont le même archéologue gratifie l'Ecole du Sérapéum lors de la fondation par les monophysites de leur église de Saint Marc à l'Angélium en 531 : cette dénomination prend d'un côté sa source dans l'idée erronée de la substitution de l'école chrétienne à l'école païenne, et de l'autre dans l'idée non moins inexacte de l'identité des églises du Sérapéum avec l'Eglise de Saint Marc l'Evangéliste bâtie vers le milieu du VI[e] siècle à l'Angélium. Aussi bien, lorsqu'au XII[e] siècle le Sérapéum ne sera plus qu'un monument ruiné, la tradition locale y reconnaîtra l'ancienne demeure des sciences et le lieu où enseignèrent les successeurs d'Aristote et des autres philosophes païens, sans y mêler en aucune façon le nom de l'Ecole Chrétienne d'Alexandrie.

III

Nous avons vu quel a été le sort de l'Ecole du Sérapéum ; voyons quel a été celui de sa Bibliothèque.

Et d'abord, au moment où les temples de Sérapis et d'Isis furent démolis par l'ordre de Théodose en 391, y avait-il une Bibliothèque au Sérapéum ? On peut même aller plus loin et se demander si jamais le Sérapéum posséda une Bibliothèque. Car je ne connais pas une question que la critique moderne ait brouillée autant que cette question de la Bibliothèque d'Alexandrie. Les uns veulent que la Bibliothèque du Sérapéum soit considérée comme

un mythe, pour la raison que la Bibliothèque d'Alexandrie se trouvait au Musée dans le quartier des palais royaux et qu'elle a péri dans l'incendie allumé par Jules César en l'an 48 avant Jésus-Christ. D'autres veulent que la Bibliothèque du Sérapéum ait réellement existé dès les temps les plus anciens, mais que c'est elle qui a été totalement détruite par l'incendie de Jules César, et ils se basent en cela sur le témoignage d'Ammien-Marcellin. Le docteur Botti admet bien, sur la déclaration formelle d'Aphtonius, l'existence de la Bibliothèque au Sérapéum dans le IVe siècle et jusque sous le règne de Julien l'Apostat ; mais il suppose qu'elle a été brûlée par l'Empereur Jovien en 364 et il s'évertue par deux fois à établir cette hypothèse sur un texte de Suidas [1]. D'autres ne souscrivent point à cet avis, leur opinion est que la Bibliothèque du Sérapéum a existé jusqu'à Théophile d'Alexandrie et que c'est ce patriarche qui la détruisit lors de la démolition des temples de l'Acropole ; ils mettent conséquemment au rang des contes des *Mille et une Nuits* ce que les auteurs arabes rapportent de la destruction de cette Bibliothèque par le général Amrou en 642. Devant ce cahos d'idées confuses nous nous trouvons dans la nécessité d'étudier ici cette grave question et nous tâcherons de le faire avec la plus grande impartialité.

Et avant tout il est certain pour nous que la grande Bibliothèque d'Alexandrie, que les Ptolémées avaient installée dans leur Musée près des palais royaux sur le port oriental, fut incendiée par Jules César en l'an 48

[1] *Fouilles à la Colonne Théodosienne*, pp. 132, 139.

avant l'ère vulgaire. Il est vrai que César, dans son histoire *de bello Alexandrino*, ne mentionne pas ce tort considérable infligé à la littérature et à la science ; mais il n'est pas difficile de deviner la raison de ce silence, que Cicéron et Strabon, contemporains de l'événement, crurent devoir imiter. Dès qu'on put parler librement, on ne manqua pas de le faire. Le premier, qui osa écrire à ce sujet, est le philosophe Sénèque, gouverneur de Néron : l'événement s'était passé depuis cent ans environ, et cependant il ne se croit pas autorisé à nommer Jules César comme auteur de cette perte déplorable ; il se contente de dire : « Et alors périrent à Alexandrie dans les flammes quatre cent mille volumes, le plus beau monument de l'opulence royale »[1].

Plutarque, qui écrivit sous Domitien, soit un demi-siècle environ après Sénèque, ne crut pas devoir s'astreindre à la même gêne. Dans sa *Vie de César* il dit que le héros, durant la lutte qu'il soutint à Alexandrie contre le dernier Ptolémée dont il voulait donner la couronne à Cléopâtre, sa sœur, se retrancha dans les palais royaux sur le port oriental et fit brûler tous les navires qui étaient dans les bassins pour qu'ils ne pussent pas servir à ses ennemis ; les flammes s'étendirent malheureusement des bassins aux palais royaux et consumèrent la grande Bibliothèque d'Alexandrie »[2].

Dion Cassius, qui écrivit dans la seconde moitié du IIe siècle, dit à son tour : « L'incendie, allumé par l'ordre de Jules César, prit des proportions et s'étendit aux bâti-

[1] SÉNÈQUE, *De tranquillitate animi*, IX.
[2] PLUTARQUE, *Vie de César*.



ments voisins, détruisant non seulement les bassins, plusieurs édifices et les provisions de blé, mais encore les collections de livres, et l'on dit que ces livres étaient en grand nombre et avaient une grande valeur »[1].

Ammien-Marcellin, à la fin du IVe siècle, fait cet aveu : « Les anciens écrivains sont d'accord pour dire que les 700.000 volumes, que le zèle infatigable des Ptolémées avait réunis, furent détruits par le feu dans la guerre d'Alexandrie, lorsque César dévasta la cité »[2]. Aulu-Gelle s'exprime dans le même sens qu'Ammien-Marcellin[3].

Paul Orose, qui écrivit dans la première moitié du Ve siècle, tout en réduisant à 400.000 le nombre des volumes détruits, dit : « César fit mettre le feu à la flotte royale qui se trouvait à sec sur le rivage ; l'incendie se communiqua à une partie de la ville et consuma 400.000 volumes conservés dans un bâtiment voisin. Ainsi périt ce merveilleux témoignage du zèle scientifique des anciens, qui avaient réuni cette vaste et superbe collection d'ouvrages de génie »[4].

Ce point établi, nous disons ensuite : Malgré ce désastre il n'est pas moins certain qu'au IVe siècle de notre ère le Sérapéum possédait une Bibliothèque importante, qui était la Bibliothèque publique d'Alexandrie en remplacement de la Bibliothèque du Musée ptolémaïque, détruite par Jules César. Ici le témoignage d'Aphtonius, que nous avons reproduit dans notre précédente confé-

[1] DION CASSIUS, in Cæsarem.
[2] AMMIEN-MARCELLIN, liv. XXII, in Julianum.
[3] AULU-GELLE, *Les Nuits athéniennes*, VI, 17.
[4] PAUL-OROSE, *Histoire Universelle*, liv. VI, 15.



rence, est décisif parce qu'il émane d'un témoin oculaire. A quelle époque remonte cette possession ?

Nous la trouvons établie et signalée comme un fait notoire vers la fin du IIe siècle, puisque Tertullien, dit dans son Apologétique adressé au sénat et au peuple romain : « Il se trouve maintenant au Sérapéum construit par Ptolémée, une Bibliothèque où figurent les livres sacrés des Hébreux »[1]. C'est évidemment la Bibliothèque du Sérapéum que veut nommer le fameux Galien, qui écrivit une trentaine d'années avant Tertullien, quand il dit « qu'il a visité en personne la *grande Bibliothèque d'Alexandrie* ».

La Grande ? Oui, la Bibliothèque du Sérapéum était alors la Grande Bibliothèque d'Alexandrie, non sans doute par rapport à la Bibliothèque détruite du Musée, mais par rapport aux autres bibliothèques qui se trouvaient simultanément dans les différents temples.

D'après Dion Cassius, l'Empereur Septime Sévère, lors de sa visite à Alexandrie en l'an 212, prit des mesures administratives à l'égard de ses *Bibliothèques* (au pluriel) ; et pour qu'on ne s'imagine pas que le siège du Bruchium au temps d'Aurélien et les autres guerres civiles aient modifié cette situation, Suidas nous apprend que Dioclétien, à la fin du IIIe siècle, prit aussi des mesures administratives à l'égard des *Bibliothèques* d'Alexandrie et qu'il ordonna d'y brûler tous les manuscrits traitant de chimie égyptienne[2] ; cette pluralité se retrouvera plus

[1] TERTULLIEN, *Apolog.* c. 18.

[2] SUIDAS, Tome I. p. 594.



tard encore, ainsi que nous le verrons bientôt dans le témoignage de Paul Orose.

Quelle était la situation au I[er] siècle ? Les Bibliothèques d'Alexandrie étaient en ce temps-là si renommées par le nombre et l'importance de leurs volumes que l'Empereur Domitien, voulant restaurer à grands frais les bibliothèques brûlées de Rome, envoya à Alexandrie pour tirer des exemplaires exacts des ouvrages perdus : c'est Suétone qui le dit [1]. Nous savons par Philon que le Césaréum lui-même possédait de son temps, sous le règne de Caius, c'est-à-dire vers l'an 40 de notre ère, une riche Bibliothèque [2], et Vitruve, qui mourut 24 ans avant notre ère et écrivit très probablement après l'incendie de la Bibliothèque du Musée ptolémaïque, nous apprend que la Grande Bibliothèque n'était pas la seule bibliothèque d'Alexandrie.

Que doit-on conclure de tout cela ? Que l'incendie de Jules César, qui consuma en l'an 48 avant notre ère les 400.000 ou 700.000 volumes du Musée, ne détruisit point tous les trésors scientifiques d'Alexandrie, et ne porta aucune atteinte à la Bibliothèque du Sérapéum qui était au côté opposé de la ville, quoiqu'en ait dit Ammien-Marcellin, auteur peu exact sur les affaires alexandrines. Est-ce qu'à ces trésors déjà anciens et épargnés par l'incendie de Jules César vinrent s'ajouter au Sérapéum les 200.000 volumes qui constituaient la Bibliothèque de Pergame ? Déjà on a fait observer avant nous que l'autorité de Plutarque, sur laquelle les historiens modernes

[1] Suétone, in Domitianum.

[2] Philon, *Livre sur la députation à Caïus.*

se fondent pour l'avancer, est loin d'être entièrement sûre : car Plutarque n'affirme pas que Marc-Antoine fit réellement don à Cléopâtre de la Bibliothèque de Pergame, mais il dit seulement que Calvisius, un familier de César, entre autres crimes, accusa devant le Sénat Marc-Antoine de l'avoir fait, et il ajoute : « Mais on soupçonna Calvisius d'avoir inventé une grande partie de son accusation par complaisance pour son maître »[1].

Quoiqu'il en soit de la Bibliothèque de Pergame, il ne reste pas moins vrai que le Sérapéum, dès le premier siècle de notre ère, était en possession de la plus importante des Bibliothèques d'Alexandrie. Aux nombreux témoignages, que nous venons d'invoquer, joignons celui de Saint Epiphane : « Les livres sacrés des Hébreux, écrit l'évêque de Salamine en 392, furent traduits sous Ptolémée Philadelphe et posés dans la première Bibliothèque qui était au Bruchium. Plus tard fut fondée au Sérapéum une autre Bibliothèque, mais les livres en étaient moins nombreux que ceux de la Bibliothèque du Musée et elle en fut appelée pour cela « la Fille ». C'est dans cette dernière que furent réunies les versions de la Bible dues à Aquila, à Symmaque, à Théodotion et à d'autres, et ces versions furent placées dans la Bibliothèque du Sérapéum plus de 250 ans après que la version des Septante ait été posée dans la Bibliothèque du Musée..... car de la 7e année du règne de Ptolémée Philadelphe, époque où eut lieu la version des Septante jusqu'à Cléopâtre il y a exactement 249 ans »[2]. Et maintenant qu'il a été établi par tant d'au-

[1] PLUTARQUE, in Marc. Anton. LVIII, 3.
[2] St EPIPHANE, *Poids et mesures hébraïques*, ch. XI.

torités que c'est la Bibliothèque du Sérapéum qui succéda à la Bibliothèque détruite du Musée dans le titre de « la Grande Bibliothèque d'Alexandrie », et qu'elle n'en fut appelée « la Fille » que parce qu'elle était moindre qu'elle, nous sentons toute la vérité et toute la portée de ces paroles d'Aphtonius sur la Bibliothèque du Sérapéum au IVe siècle : « Cette Bibliothèque, ouverte au public à toutes les heures, est pour toute la cité une invitation constante au culte de la Sagesse »[1].

Cela étant bien démontré, nous ajoutons : La Bibliothèque du Sérapéum, qui était au IVe siècle la Grande Bibliothèque d'Alexandrie, n'a pas été brûlée par l'ordre de Jovien en 364 ni détruite par le patriarche Théophile en 391, mais elle a existé avec les autres bibliothèques de la ville au Ve siècle et jusqu'à la fin du VIe.

Et d'abord sur quoi se base le docteur Botti pour supposer que la Bibliothèque du Sérapéum aurait été brûlée par ordre de l'Empereur Jovien en 364 ? Rien que sur ce texte de Suidas : « Jovien, aux prières de sa femme Charito, brûla le temple magnifique qui avait été bâti par l'Empereur Adrien pour le culte de son père Trajan divinisé et que l'Empereur Julien avait converti en bibliothèque pour complaire à un certain Théophile, eunuque. Il le brûla avec tous les livres qui y étaient, et ce furent les filles de joie elles-mêmes qui y mirent le feu au milieu des rires. Mais les habitants d'Antioche, etc., etc.[2] ». Le docteur Botti pense que le temple, dont il est ici parlé, est le Sérapéum ; mais cela nous semble inadmissible :

[1] APHTONIUS, *Description de l'Acropole d'Alexandrie.*

[2] BOTTI, *Fouilles à la Colonne Théodosienne*, p. 141.



car d'abord rien dans le texte n'autorise à croire qu'il s'agit d'un temple alexandrin; puis il y est dit formellement que ce temple avait été bâti par l'Empereur Adrien pour le culte de son père Trajan divinisé et qu'il avait été converti en Bibliothèque par l'Empereur Julien. Comment cela peut-il être vrai du Sérapéum dont les temples ont toujours été consacrés exclusivement au culte de Sérapis et des dieux de l'antiquité et avaient un caractère essentiellement distinct de celui du Césaréum consacré au culte des Césars ? Comment cela peut-il être vrai du Sérapéum, dont la Bibliothèque, loin de devoir son origine à Julien l'Apostat, remonte au I[er] siècle de notre ère et s'appelle depuis lors jusqu'au IV[e] siècle « la Grande Bibliothèque d'Alexandrie », ainsi que nous venons de le prouver ? Si l'on dit que Julien convertit les temples mêmes du Sérapéum en bibliothèques pour complaire à un certain eunuque, nous répondrons : Peut-on admettre un tel mépris pour Sérapis de la part de Julien qui n'avait d'autre but et d'autre politique que de restaurer le culte des anciens dieux et qui parlait ainsi de Sérapis aux Alexandrins attachés à Saint Athanase et demandant son retour à son siège : « Comme votre ville a été bâtie par Alexandre le Grand et qu'elle a pour divinités protectrices le grand Sérapis et la grande Isis, il m'est absolument impossible d'avoir égard à votre demande..... Adorez comme nous le dieu Hélios, qui vivifie toutes choses et dont le soleil matériel est le resplendissement, et vous pouvez être sûrs de ne pas vous égarer »[1].

[1] JULIEN, Lettre LI.



La Bibliothèque du Sérapéum n'a donc pas été brûlée par ordre de l'Empereur Jovien en 364. A-t-elle été détruite par le patriarche Théophile en 391, lors de la démolition des temples de Sérapis et d'Isis ? Ceux qui le prétendent se fondent sur trois raisons : la première est la vraisemblance du fait, la seconde est le silence des historiens sur l'existence de cette Bibliothèque aux Ve et VIe siècles ; la troisième est l'invraisemblance du récit des auteurs arabes qui racontent la destruction de cette Bibliohtèque par le général Amrou ibn Il-As en 642. Examinons chacun de ces motifs.

D'où viendrait la vraisemblance de la destruction de la Bibliothèque du Sérapéum lors de la démolition des temples de Sérapis et d'Isis ? Est-ce du récit des auteurs contemporains qui donnerait à penser quelque chose de semblable ? Mais au contraire tous ces auteurs, Socrate, Sozomène, Théodoret et surtout Rufin font observer nettement qu'il n'y eut alors de détruits que les temples et les idoles du vieux culte et que le reste des bâtiments demeura entièrement intact. Et si l'on suspecte le récit de ces quatre historiens de partialité, parce qu'ils sont chrétiens, nous produirons ici le témoignage encore plus explicite que le leur du philosophe Eunape, partisan acharné des dieux d'autrefois. Ce païen écrivit au commencement du Ve siècle ; dans sa *Vie des Philosophes* il exhale toute son indignation contre l'œuvre accomplie en 391, et cependant voici tout ce qu'il a pu reprocher aux destructeurs : « Alors, s'écrie-t-il, fut détruit le culte de Sérapis et son sanctuaire dissipé... O honte ! ce sont les ma-

gistrats qui anéantirent la demeure sacrée de Sérapis et leurs mains sacrilèges pillèrent les richesses du sanctuaire, comme des conquérants vainqueurs sans ennemis et sans combat ».

Pour ce qui est de la seconde raison, est-il bien certain qu'il n'est plus fait mention de la Bibliothèque d'Alexandrie aux Ve et VIe siècles, comme le dit le docteur Butler, cité par M. R. M. Blomfield [1] ? Paul Orose vivait bien au Ve siècle ; en 414 il était très jeune, ainsi qu'il résulte de deux lettres de Saint Augustin, l'une à Saint Jérôme [2], et l'autre à Evode [3]; et cependant le prêtre espagnol, dans son *Histoire Universelle*, parle ainsi des Bibliothèques d'Alexandrie qu'il affirme avoir vues de ses propres yeux : « César, dit-il, fit mettre le feu à la flotte royale qui était à sec sur le rivage ; l'incendie se communiqua à une partie de la ville et consuma 400.000 volumes conservés dans un bâtiment voisin. Ainsi périt ce merveilleux témoignage du zèle scientifique des anciens, qui avaient réuni cette vaste et superbe collection d'ouvrages de génie. Et cependant il existe encore de nos jours dans les temples des Bibliothèques que nous avons vues de nos propres yeux. Mais puisque les auteurs rapportent que nos romains (les soldats de Jules César) avaient mis à vide ces armoires (par l'incendie), — et leur récit est la pure vérité,— il devient nécessaire de dire qu'après l'incendie qui détruisit les trésors anciens on eut soin de se procurer une nouvelle

[1] *Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie*, N° 6. Nouvelle Série 1er volume. 1er fascicule. p. 26.

[2] St Augustin, Lettre LXVI. 2.

[3] St Augustin, Lettre CLXIX. 13.

collection de livres, et cela par émulation des anciens dans leur zèle pour les sciences, plutôt que de supposer qu'il ait existé alors une autre Bibliothèque, distincte de celle des 400.000 volumes et qui serait demeurée intacte après la destruction de celle-ci »[1]. Tel est le texte de Paul Orose. On ne peut être plus positif : dans la première moitié du V[e] siècle le prêtre espagnol a vu de ses yeux non seulement au Séarpéum, mais encore dans les autres temples d'Alexandrie, des bibliothèques, des collections de livres, et il s'ingénie à expliquer de son mieux la provenance de ces collections après la destruction par Jules César des 400.000 volumes qui, à sa façon de voir, représentaient tous les trésors scientifiques amassés à Alexandrie par les anciens, c'est-à-dire par les Ptolémées. Et cependant le croiriez-vous ? Il y a des auteurs qui, en reproduisant ce passage de Paul Orose, lui font dire qu'il a vu les rayons *vides* ; c'est justement le contraire qu'il affirme, savoir qu'il a vu pleins de livres les lieux que Jules César en avait rendus vides, et là-dessus il fait une théorie assez singulière pour expliquer l'origine des bibliothèques qu'il a vues dans les temples d'Alexandrie.

Si du V[e] siècle nous passons au siècle suivant, nous rencontrons le témoignage d'Ammonius. Ce philosophe alexandrin, écrivant dans les dernières années du VI[e] siècle, ne se contente pas de mentionner « la Grande Bibliothèque d'Alexandrie », mais encore il nous apprend que « dans la Grande Bibliothèque d'Alexandrie il y avait à son époque 40 exemplaires des Analytiques d'Aristote

[1] PAUL OROSE, *Histoire Universelle*, liv. VI, 15.

et deux exemplaires de ses Catégories ». C'est de cet Ammonius que fut disciple le fameux Jean le Grammairien, surnommé Philopone, que les auteurs arabes nous représentent s'employant auprès du général Amrou à sauver la Grande Bibliothèque d'Alexandrie, la Bibliothèque du Sérapéum et se heurtant au refus du calife Omar.

Il n'est pas vrai de dire qu'Aboul-Farag, évêque monophysite d'Alep mort en 1286, soit le premier auteur arabe qui ait mentionné la destruction de la Bibliothèque du Sérapéum et des autres Bibliothèques d'Alexandrie en 642 par le général Amrou ibn Il-As. Abdel-Latif, médecin mahométan de Bagdad, qui écrivit en l'an 1200 *les Mémoires de son Voyage en Egypte* a rapporté le même fait bien longtemps avant Aboul-Farag, et la façon dont il le rapporte mérite d'être considérée. Après avoir parlé de Hamoud es-Saouari et des ruines de son édifice, Abdel-Latif ajoute : « Là était la demeure des Sciences, l'Ecole des philosophes ; et là aussi était la Bibliothèque que brûla Amrou ibn Il-As avec l'autorisation de Omar, Dieu lui soit propice ! » [1]. Remarquez, je vous prie, la forme catégorique que revêt l'assertion de Abdel-Latif : s'il ne s'était pas agi là d'un fait certain et notoirement connu dans le monde musulman à son époque, le grand écrivain arabe n'aurait pas été aussi affirmatif, il aurait eu soin de laisser le fait dans le doute en disant : C'est du moins ce que pensent, prétendent ou racontent quelques-uns. Mais, objectera-t-on, le récit circonstancié

[1] ABDEL-LATIF, *Mémoires de mon voyage en Egypte*, ch. IV, art. 1 ; voici ses paroles en arabe :
وانه دار العلوم.... وفيها كانت خزانة الكتب التى حرقها عمرو بن العاص باذن عمر رضى الله عنه

d'Aboul-Farag contient des inexactitudes et des exagérations, soit : qu'en conclure ? Que le fait lui-même, à cause de ces inexactitudes et de ces exagérations, doive ou puisse être raisonnablement rejeté ? Mais à ce compte-là rien ne subsistera plus dans l'histoire, car quel est l'historien qui, en racontant les faits les plus incontestables, ne les a accompagnés de quelques circonstances plus ou moins sujettes à caution ?

IV

Maintenant que nous avons vu ce que sont devenues l'Ecole et la Bibliothèque du Sérapéum, il ne nous reste plus qu'à voir ce qu'il advint de ses églises et de ses superbes édifices. L'auteur de la chronique copte de Jean de Nikiou nous les représente comme encore debout de son temps ; or cet auteur n'a pu écrire sa chronique avant le commencement du VIIIe siècle, puisqu'il y raconte en détail des événements accomplis sous les règnes d'Héraclius et de Phocas. Trois siècles plus tard le Sérapéum-Acropole n'était plus qu'un vague souvenir : tous ses temples ainsi que tous les bâtiments de son Ecole et de sa Bibliothèque étaient détruits. Mais il n'est pas moins intéressant de retracer l'histoire de ces ruines vénérables.

Un auteur arabe les décrit ainsi en 1067 : « Le grand Palais d'Alexandrie est ruiné aujourd'hui ; il est placé sur une grande colline, en face de la porte de la ville; sa longueur est de 500 coudées et sa largeur de la moitié ou environ. Il n'en reste plus rien, si ce n'est ses colonnes qui sont encore sur pied, sans qu'aucune soit tombée, et sa porte qui est de la bâtisse la plus solide et la mieux cons-

truite »[1]. En 1117 les colonnes du Sérapéum-Acropole restent encore debout et l'auteur de Tohfat el-Albab en compte trois cents [2]. En 1153 la situation n'a pas changé ; l'abréviateur d'Edrisi la décrit en ces termes : « La colonne appelée Hamoud es-Saouari se trouve dans un bâtiment situé au sud de la ville; l'édifice forme un carré long; les colonnes sont encore sur pied et il y en a 16 pour chacun des côtés les plus courts et 67 pour chacun des côtés les plus longs » [3]. En 1160, Benjamin de Tudèle, savant israélite, dit dans la Relation de ses voyages : « Hors de la ville d'Alexandrie est l'Ecole d'Aristote, précepteur d'Alexandre, qui est un grand et bel édifice orné de colonnes de marbre entre chaque école. Il y a environ vingt de ces écoles où l'on venait de tous les endroits du monde pour entendre la sagesse du philosophe Aristote » [4]. Nous ne devons pas nous arrêter à l'erreur par laquelle l'auteur confond l'Ecole du Musée avec l'Ecole du Sérapéum, qui prit sa succession, et celle par laquelle il fait enseigner à Alexandrie Aristote, en qui se personnifiait au moyen âge toute la science des anciens; c'est la description topographique des lieux qui nous intéresse le plus dans cet auteur comme dans tous les autres de cette époque. Abd-el-Latif nous apprend qu'en 1167 Baha-ed-Din El-Assady, vizir du Sultan Youssef Salah-ed-Din, fit transporter à la mer non seulement une quantité prodigieuse de blocs pris au plateau de Hamoud es-Saouari, mais aussi la plus grande partie de ses colonnes, pour servir de

[1] BOTTI, *Fouilles à la Colonne Théodosienne* p. 1-2.
[2] *Ibid.*, p. 12.
[3] *Ibid.*, p. 12.
[4] *Ibid.*, p. 12.

digue aux remparts de la ville ; et cependant il ajoute : « J'ai vu (en 1200) autour de Hamoud es-Saouari des restes de ces colonnes dont les unes sont entières et les autres brisées ; l'état de ces restes fait penser que les colonnades étaient destinées à former des galeries couvertes » [1].

Suivons à la mer les précieux débris du Sérapéum dont aucun archéologue ne s'est préoccupé, à ce que je sache. Saint-Génis en a donné depuis un siècle une exacte description sans se douter à quel édifice ils appartenaient. « On trouve, dit-il, une grande quantité de débris antiques fort remarquables employés en fondation de la digue du Phare. Le corps de cette digue est supporté par un enrochement qui présente un large empatement. Il est composé de tronçons de colonnes de granit, de marbre, de pierre numismale, et autres matériaux. On y voit de beaux fûts entiers de ce granit oriental si répandu dans la Haute Egypte ; on remarque même, dans la partie supérieure, des chapiteaux à boutons de lotus tronqués en granit : chose qu'on n'a pas vue ailleurs. Ils sont placés avec des tronçons de colonnes dans le chemin couvert de la digue. Parmi les nombreux blocs de pierre et de granit qui ont été jetés au pied pour arrêter l'effort des flots qui battent avec fracas du côté de la pleine mer, on reconnaît que beaucoup de fûts et de portions de colonnes sont de forme grecque. . . On y voit, dans un autre endroit, un fragment de triglyphe en granit noir et un morceau de corniche assez bien conservé ». Le savant français prouve ensuite que la construction de cette digue n'est point du tout ancienne et il conclut ainsi : « La digue actuelle (du Phare) est donc

[1] BOTTI, *Fouilles à la Colonne Théodosienne*, p. 13.

moderne, et ce qui achève de le prouver, c'est la manière barbare dont plusieurs des beaux restes d'antiquité, que nous venons d'indiquer, y sont employés. Les fûts de colonne sont couchés horizontalement et en travers pour faire masse dans les enrochements et liaison dans la partie supérieure des fondations de la jetée »[1]. Saint-Génis ajoute: « On rencontre encore beaucoup d'antiquités du même genre que celles de la digue du Phare entre le quartier des consulats et la douane. Ces bâtiments sont élevés du côté du port neuf sur le bord de l'eau. On les a fondés sur une multitude de troncs de colonnes en granit de toutes les couleurs et dont la grosseur s'élève souvent jusqu'à trois ou quatre pieds de diamètre. Ces enrochements offrent le même aspect et font naître les mêmes observations générales que les premiers massifs de colonnes que nous avons déjà vus; mais on a particulièrement remarqué, parmi celles que nous examinons ici, deux fragments de fût qui ont la forme de ces colonnes de Louxor à grosses côtes arrondies et dont la tige est resserrée par le bas. Nous avons trouvé encore un de ces chapiteaux qui appartiennent ordinairement à ce genre de colonne : c'est une espèce d'ellipsoïde tronqué et formé d'un faisceau de nervures semblables aussi à des côtes de melon. Il faut enfin se rappeler et ranger dans la même catégorie le chapiteau à boutons de lotus trouvé à la digue du Phare. Tous ces fragments paraissent bien être l'ouvrage des anciens égyptiens : ils portent des hiéroglyphes, et l'un de ces tronçons, qui est l'extrémité inférieure d'un fût, est décoré avec des espèces de chevrons brisés, ainsi que cela se rencontre dans

[1] *Description de l'Egypte,* Tome V, pp. 229-231.



presque toutes les colonnes de pierre calcaire ou grès de la Haute Egypte »[1]. Il est évident que cette combinaison de l'art grec et des idées égyptiennes n'a pu se rencontrer à Alexandrie que dans le Sérapéum, le seul monument alexandrin qui soit d'origine pharaonique.

Quant aux débris, restés sur le plateau de Hamoud es-Saouari et dans ses alentours, le même Saint-Génis nous apprend que « quelques voyageurs modernes ont trouvé près de Hamoud es-Saouari des fragments de colonne de même matière et de quatre pieds de diamètre, quelques vieux fondements et des constructions formant un carré d'une assez grande proportion : toutes choses qui semblent se prêter aux récits des arabes des XIIe et XIIIe siècles »[2]. Après les tentatives plus ou moins fructueuses de Rotoli et d'autres archéologues, Mahmoud pacha El-Falaki organisa le premier, en 1865, des fouilles régulières dans la région de Hamoud es-Saouari : il parvint à découvrir presque exactement l'étendue de l'immense édifice, les murs de fondation et la direction des colonnades [3]. Mais c'est au docteur Botti, le premier conservateur du Musée gréco-romain, qu'il était réservé de révéler au monde savant à la suite des fouilles de 1896 une partie intéressante des secrets de ce monument grandiose qui fut le Sérapéum-Acropole d'Alexandrie [4], et nous sommes heureux, en terminant, de payer ici à l'archéologue défunt le tribut mérité de notre estime et de notre vénération.

[1] *Description de l'Egypte*, Tome V, pp. 239-240.

[2] *Description de l'Egypte*, Tome V, p. 326.

[3] MAHMOUD EL-FALAKI, *Memoire sur l'antique Alexandrie*, Copenhague 1872.

[4] BOTTI, *Le Serapeum et l'Acropole d'Aphtonius : Fouilles à la Colonne Théodosienne.*



UNE COLONISATION AU SOUDAN EST-ELLE POSSIBLE ? *

(*Traduction.*)

On me demande : une colonisation au Soudan est-elle possible ?

Il n'est pas facile de répondre nettement et succinctement à une question posée en des termes si génériques.

Ce qu'on appelle Soudan Egyptien est une région si vaste, on y rencontre une telle variété de formes terrestres, de climat, de vie végétale et animale, et d'habitants, que même après de longues études on ne saurait en tirer des conclusions générales sans s'exposer à de graves erreurs.

Si l'on veut, au contraire, borner la demande à une région spéciale, avant de conclure, il faut faire procéder par des personnes de compétence, de patience et d'endurance reconnues, à des recherches longues et sérieuses. C'est seulement après quelques années de séjour et d'observations qu'elles pourront nous répondre d'une manière appréciable. Autrement tout ne serait que du temps perdu.

Je viens d'apprendre que le Gouvernement va envoyer quelque part au Soudan une mission qui a précisément le même but que celui dont je parle ci-dessus. Je souhaite que cette mission, outre la richesse des moyens dont elle pourra disposer au point de vue des nécessités matérielles, soit fournie des qualités de science et de caractère nécessaires au but humanitaire qu'elle se propose. Et je sou-

* Voir compte rendu de la séance du 2 avril 1910.



haite que le résultat de ce premier essai soit de nature à encourager l'envoi d'autres missions successives.

Pour ma part, je prends la liberté d'offrir ici quelques conseils et de présenter quelques propositions qui me sont suggerés par l'expérience d'un séjour de plusieurs années parmi les tribus soudaniennes.

Avant tout il faut s'informer à des sources sûres, de la la nature de la région où l'on voudrait initier une colonisation, en connaître la climatologie et les ressources du sol. On dit d'habitude *«l'Afrique n'est pas le pays pour l'homme blanc»*. On devrait dire à l'inverse : *«les blancs ne sont pas faits pour l'Afrique»*.

En effet, en Afrique les régions habitées par une population délicate ou maladive sont très rares : la plupart des tribus africaines appartiennent à une race forte et robuste. Voyez les nègres qui vivent dans les pays malariques et au milieu de miasmes pestilentiels : on a bien fait sur ces nègres des études physiologiques de haute importance, mais par ce que j'en sais, on n'a pas réussi à trouver en eux, dans leur constitution, des caractères physiologiques spéciaux, pouvant leur donner l'immunité contre les maladies qui frappent la plupart des européens.

Le professeur Dr Fornario a publié, il y a quelques années, une étude intéressante pour prouver au contraire que chez le soudanais il n'y a aucun élément constitutionnel de défense contre les maladies dont nous parlons. Notre infériorité provient de ce que notre corps est vicié, affaibli, usé pour ainsi dire par la multiplicité des besoins factices que nos habitudes séculaires ont substitué au développement normal de nos forces naturelles, de sorte



qu'il est rendu incapable à supporter les secousses violentes (*sanguigne*, dit l'auteur) causées par le climat tropical.

A ce propos, veuillez me permettre de rappeler un petit incident qui a sa valeur symptômatique. Je me trouvais à marcher à pied, sur une route, le long du Bahr el-Gazâl, avec un jeune officier nègre, né et élevé au Caire ; l'officier, serré dans son uniforme et chargé de ses armes, avait gagné, à la suite de la longue marche, une fièvre très forte. Moi, qui avait marché en toute liberté, je me sentais magnifiquement.

Avant tout donc il faut bien s'assurer si la constitution physique du colonisateur et ses habitudes comportent la possibilité de résister dans la localité où il veut s'établir. En second lieu, il faut que l'européen tâche de se rapprocher le plus possible de la simplicité d'existence de l'indigène. Peut-on donner des règles fixes pour ce point capital? C'est très difficile, si fortes sont les variations d'habitudes, d'exigences, des besoins des différents tempéraments humains. Toutefois, tant en Afrique que dans quelque partie du globe que ce soit, l'exercice musculaire, le plein air et la bonne eau sont d'excellents facteurs de santé. Dans les régions palustres, la quinine ne suffit plus ; il faut avoir recours aux spécialités antimalariques.

Le colonisateur arrivé sur place, ainsi préparé, doit aussitôt dédier son attention patiente à l'étude des habitants. D'habitude l'européen, fier de sa civilisation, regarde les noirs de haut en bas, comme des êtres inférieurs et dignes de son mépris.

Si le bon Dieu me laisse vivre assez, je m'occuperai



un jour de ce sujet et je prouverai comment il est injuste d'appeler *sauvages*, c'est-à-dire « hors de la civilisation », des peuples, pour le seul motif que leur civilisation n'est pas à la hauteur (supposée) de la nôtre. Cette erreur d'appréciation est le principal obstacle à la colonisation soudanienne, car elle creuse un abîme entre le colonisateur et l'indigène.

Nous devons pourtant reconnaître que malgré la rudesse d'existence, de combats et même de férocité de l'indigène, malgré la primitivité, pour ainsi dire impulsive de ses actes, nous trouvons chez lui les idées fondamentales de famille, de société, de propriété, de justice, qui sont les bases de la véritable civilisation.

Nous trouvons même partout et toujours, vigilante et impérieuse, l'idée d'une puissance surnaturelle. Cette idée, vous la verrez noyée au milieu de superstitions, de contradictions, d'anomalies incroyables (incroyables pour nous bien entendu), mais qui n'ont rien d'anormal pour leur mentalité ingénue et primitive, pour leur caractère forgé par les usages et la tradition. Il ne faut pas oublier que c'est dans ces conditions que se sont formées leurs croyances et leurs mœurs sociales.

Chez nous, l'étranger qui passe en se livrant à la critique et au mépris de nos usages et de nos idées, est pris en antipathie et animadversion ; aussi, chez les sauvages, l'européen qui ne veut pas reconnaître une valeur morale à la société indigène, ni à ses institutions familiales et sociales, ne réussira jamais à gagner le crédit moral sur lequel il compte pour être utile à ces populations ; et ses efforts échoueront d'autant plus, s'il prétend, comme il arrive

souvent, d'être le bienfaiteur du pays en voulant forcer les habitudes locales et en exigeant des travaux dont l'indigène n'arrive pas à comprendre l'utilité.

Le résultat définitif de ce système c'est la création d'une antipathie et même d'une haine insurmontable de l'indigène envers l'européen, antipathie et haine qui sont devenues désormais traditionnelles et qui sont précisément l'opposé du programme: « importation de la civilisation européenne en Afrique ».

Savoir se bien présenter au milieu des indigènes, c'est-à-dire avec les qualités que nous avons décrites, est la base de tout succès.

Si le colonisateur a l'avantage de connaître d'avance la langue et le caractère ethnique des populations qu'il veut aborder, cela sera d'une utilité immense pour son œuvre. Dans le cas contraire, il devra se résigner à une longue et dure expérience jusqu'à ce qu'il arrive à bien connaître l'une et l'autre.

Si le colonisateur va se placer tout près d'un village indigène à lui inconnu, il faut qu'il ne compte trop d'abord sur l'aide des habitants, mais seulement sur ceux qui viennent s'offrir d'eux-mêmes ; il faut qu'il se montre patient et généreux. S'il agit différemment, il s'en repentira bientôt.

Il faut aussi que l'européen, de bon gré ou non, reconnaisse les autorités indigènes, les chefs qui pour la tribu sont des personnages de grande importance et très vénérés, et savoir gagner leur sympathie avec des dons ; mais ces présents doivent être offerts avec beaucoup de tact, de sorte que les chefs les puissent considérer plutôt comme



un acte de déférence que comme une générosité de supérieur à inférieur. D'autre part, il faut savoir proportionner les dons à la circonstance, car s'ils sont insuffisants, les chefs n'auront plus de considération pour l'étranger et les membres de la tribu ne se prêteront jamais à l'aider, car ils se méfieront toujours de sa mesquinerie.

Le soudanais est, en général, intelligent, il a la facilité d'apprendre et il sait devenir rapidement un bon ouvrier, un bon domestique et même un cuisinier tolérable. Mais il est aussi d'une légèreté d'esprit extraordinaire; il n'est pas constant dans un travail, aime beaucoup la liberté de vagabonder par ci par là et ne souffre pas de contrainte. Vouloir le forcer à rester chez vous quand il ne veut plus, c'est s'en faire un ennemi de plus ; cette prétention, juste pour nous, suffit à éloigner tous les autres qui pourraient le remplacer.

Cet état de choses est évidemment embarrassant pour l'européen, mais s'il se fait la réputation d'être un patron tolérant et qui ne prétend pas retenir l'homme quand ce dernier ne veut pas rester, il trouvera toujours l'offre de main-d'œuvre.

D'autre part, « *paese che vai, usanza che trovi* », dit un proverbe italien, et sa tolérance lui acquerra une bonne réputation chez l'indigène, qui retournera facilement à son service, quand il se trouvera dans la nécessité de se procurer des ressources. Enfin, ce système a l'avantage d'initier une quantité de personnes aux méthodes d'un travail, inconnu d'elles auparavant, et de multiplier ainsi les éléments rudimentaires de la civilisation.



En conclusion, l'européen qui voudra bien suivre nos conseils, qui commencera sa pénétration, comme nous l'avons dit, sans orgueil, mais avec prudence et patience, verra lentement mais sûrement, non seulement prospérer et agrandir le cercle de ses affaires, mais aussi répandre et agrandir dans un cercle toujours plus grand sa domination morale, et il aura conquis dans les cœurs des populations indigènes l'influence que les diplomates d'Europe se bornent à voir fixée dans leurs Traités.

1er Décembre 1909

P. C. Tappi,
De la Mission de l'Afrique Centrale de Vérone.

LE OUADAÏ. — VOYAGEURS OUBLIÉS.*

Par BONOLA BEY

Dans une convention signée le 21 mars 1899 entre la France et le Gouvernement Anglais, ce dernier abandonnait à la France, comme appartenant de droit à l'*hinterland* français, un royaume du Soudan Central, le Ouadaï avec ses dépendances, le Borkou, le Baguirmi, le Kânem. La Turquie, par sa Note du 20 octobre 1900, faisait ses réserves.

Le Ouadaï est le pays le moins connu de l'Afrique. Sa nature presque désertique, l'intolérance fanatique de ses habitants, leur férocité renommée, la fin tragique de quelques explorateurs, la pauvreté de ses ressources en avaient éloigné la curiosité des voyageurs et des aventuriers et le silence s'était fait autour de lui.

Mais, dans ce silence, le pays était peu à peu devenu la forteresse du xénophobisme africain le plus outré.

« La secte puissante des Senoussya en avait fait son centre de propagande et le Sultan était devenu l'allié, presque le serviteur du Grand Maître de l'Ordre ; les bandes dispersées des partisans du Khalife d'Omdurman, de Rabah, du Sultan de Sokoto, s'y étaient réfugiées et, fournies par les caravanes du Nord et par les Senoussya de bonnes armes de précision et de munitions, elles n'hésitaient pas à attaquer les postes français qui s'avançaient à l'Est ».

* Voir compte rendu de la séance du 12 mars 1910.



Le motif le plus puissant de ces hostilités consistait dans le programme fermement maintenu par la France de s'opposer à la chasse aux esclaves, qui était une des ressources principales des Ouadaïens. Au fur et à mesure que la France s'avançait dans l'Est, occupant les pays dépendant du Ouadaï, les intérêts des Ouadaïens se trouvaient d'autant plus compromis. C'est en 1904 que commencèrent les engagements sanglants entre les postes français et les caravanes esclavagistes des Ouadaïens. Les combats continuèrent en 1906 et 1907. Enfin, au début de 1908, le Sultan du Ouadaï proclama la « Guerre Sainte ».

Après une suite d'opérations militaires et de combats, toujours terminés par la déroute des Ouadaïens, nous arrivons au 1er juin 1909, date à laquelle le capitaine Fiegenshue, à la tête de 350 tirailleurs, 30 artilleurs et deux pièces de montagne remonte le Batha et arrive à Djoameh, à 25 kilomètres de Abéchr, la capitale.

Un violent combat s'engage avec les Ouadaïens qui comptaient 4500 hommes, dont 1700 armés de fusils à tir rapide et 1500 de fusils à piston. Le capitaine tomba grièvement blessé à la gorge et les Ouadaïens, mis en fuite, laissèrent sur le champ de bataille 700 des leurs entre morts et blessés, outre nombre de fusils Winchester, Martini, Lebel et de revolvers Colt.

Le jour après, le lieutenant Bourreau décida de profiter de l'occasion pour attaquer la capitale. Après trois heures de combat acharné et le tir de quelques obus à la mélinite, le Sultan prit la fuite vers le Nord, et la ville se rendit. On trouva dans la ville six canons en bronze de vieux



modèle, mais dont les obus étaient en excellent état, 1500 fusils à tir rapide, 2000 à piston et plus de 60.000 cartouches.

Abéchr, la capitale, compte à peu près 30.000 habitants; elle a 7 kilomètres de tour et ses constructions sont rudimentaires, très inférieures à celles qu'on a trouvées dans les autres villes du Soudan Central. C'est une ville de date récente, 1850. Avant, la capitale était Ouara, à 40 kilomètres au Nord-Ouest de Abéchr.

La population du Ouadaï, qu'on fait monter à 2.500.000 habitants, est composée en partie d'arabes ou arabisés, le reste est formé d'une quantité de tribus appartenant au groupe nigritien des Mabas, qui sont les nobles du pays, les maîtres de la région.

Nous avons dit que le pays est pauvre, car il manque d'eau; en effet son exportation par les caravanes du Nord à Benghazi ne consiste qu'en ivoire, en plumes d'autruche et surtout en esclaves.

La partie méridionale, mieux favorisée sous le rapport de l'eau, produit du millet et nourrit, outre des chevaux d'aucune valeur, des troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres.

Les événements récents ne changeront rien au programme de la France, et le Ouadaï pour peu qu'il vaille au physique et au moral, rentrera dans le cercle irrésistible de la civilisation.

Mais ce n'est pas de cela que je veux principalement vous entretenir aujourd'hui. J'ai demandé la parole pour une revendication, pour m'inscrire contre un oubli injuste dont on veut frapper deux jeunes voyageurs italiens, Matteucci et Massari de l'expédition Borghese.



En parlant des derniers événements au Ouadaï, les journaux, les revues, les bulletins des Sociétés géographiques se sont fait un devoir de rappeler les noms des voyageurs, qui, au risque de leur vie, ont tenté de pénétrer dans ce pays si peu hospitalier.

On a parlé de Cuny, de Vogel, de Beurmann. Mais pas un mot n'a été dit des deux voyageurs italiens, pas un souvenir n'a été adressé à la mémoire de Matteucci, sur lequel reposaient beaucoup d'espérances de la géographie militante et qui est mort, dans la fleur de l'âge, à la suite de peines endurées pendant le voyage.

Le Dr Cuny est mort de dysenterie le 25 juin 1858 à Tendely, la capitale du Dar-For, tandis qu'il faisait, a-t-on dit, ses préparatifs pour pénétrer dans le Ouadaï.

Le courageux explorateur Edouard Vogel, parti le 28 juin 1853 de Tripoli, resta pendant trois ans dans le Soudan Central, visitant, étudiant, fixant des positions astronomiques dans le Mourzouk, dans le Bornou, sur le Benue, à Kouka, d'où le premier janvier 1856 il s'éloigna en se dirigeant vers l'Orient, vers le Ouadaï. Arrivé à Ouara et ensuite à Abéchr, la nouvelle capitale, il trouve chez le Sultan Mohamed Kaleb un accueil aimable; mais peu de jours après, il est assassiné par ordre du Sultan lui-même. On a dit, pour justifier ce crime, que Vogel avait osé pénétrer dans une chapelle à Ouara, ancienne chapelle sacrée dont le Sultan seul avait le droit de franchir la porte.

En Europe on resta longtemps très préoccupé du sort de Vogel dont on ignora le sort pendant des mois. Maurice Beurmann, connu par ses voyages en Nubie,

accepta d'aller à sa recherche et quitta Benghazi en décembre 1861. Par le Mourzouk, le Bornou et Bilma il arriva le premier à l'Oasis de Djebabo (Senoussi plus tard). Puis il visita la région du lac Tchad, le Chari, le Baguirmi et enfin il se dirigea vers le Ouadaï. Par un ordre du Sultan de ce pays, il fut lui aussi assassiné en février 1863, à une journée de marche de Ouara.

Ignorant naturellement la fin tragique des deux voyageurs, on organisa une troisième expédition pour leur recherche, qui fut confiée à Münzinger et à Kinzelbach.

Les deux voyageurs comptaient entrer au Ouadaï par l'Est et se portèrent dans le Kordofan. De El-Obeyd ils envoyèrent demander au Sultan du Dar-For la permission de traverser son Etat pour passer dans le Ouadaï, mais la permission fut refusée.

Après ces tentatives malheureuses, nous arrivons au voyage triomphal du Dr Nachtigal.

Du 18 février 1869, jour de son départ de Tripoli, pour apporter au nom du Roi de Prusse, des dons au Sultan de Bornou, au 22 novembre 1874, jour de son arrivée au Caire, a eu lieu ce grand voyage du docteur allemand qui devait enrichir de tant de données précieuses nos connaissances africaines. Après avoir parcouru, relevé, étudié à tous les points de vue le Mourzouk, le Bornou, le Kanem le Tibesti (une révélation), le Bahr el Gazâl (ne pas confondre avec l'affluent du Nil), la région du Tchad, le Baguirmi, le Dr Nachtigal découvre les lacs Fittri et entre en mars 1873 à Abéchr, capitale du Ouadaï.

Ayant su, sous sa veste de marchand tripolitain, gagner la confiance du Sultan, il put rester dans le pays jusqu'au



17 juin 1874, en recueillant là, comme partout, une moisson admirable d'informations et de notes cartographiques, anthropologiques, ethniques et sociales.

Or, personne ne conteste la gloire de Nachtigal, personne ne se refuse à plaindre la fin prématurée et douloureuse de Beurmann et Vogel. Mais quand les journaux, et surtout les publications géographiques, affirment que Nachtigal a été le dernier européen qui ait visité le Ouadaï, ils oublient, ou ils veulent oublier, qu'en 1880, les deux voyageurs italiens que j'ai nommés, ont passé courageusement par là, ils oublient, ou veulent oublier, que Nachtigal lui-même a complimenté par des éloges solennels le survivant de l'expédition, le Lieut. Massari, à Venise.

Matteucci s'était fait une belle réputation par deux voyages en Afrique et par des publications scientifiques ; il rêvait toutefois de faire un de ces voyages qui marquent dans l'histoire géographique d'un pays. Il voulait traverser l'Afrique en passant par le Ouadaï et compléter les données fournies par Nachtigal. Il trouva alors en la personne du prince Giovanni Borghese, non seulement un Mécène généreux qui aurait fourni les moyens nécessaires, mais un jeune homme poussé par la noble ambition de contribuer de sa personne à la courageuse entreprise.

Les deux jeunes enthousiastes arrivèrent au Caire en février 1880 où les rejoignit le Lieut. Massari.

A la Société Khédiviale de Géographie, ils ont trouvé l'accueil le plus encourageant et notre vénéré président d'alors, le Général Stone, et notre Agent Diplomatique, M. J. De Martino, leur obtinrent de la part du Gouvernement Egyptien l'appui et les facilitations les plus utiles.



A la fin de juin 1880 l'expédition Borghese était arrivée à Abougheren, à la limite occidentale de Dar-For et, le 5 septembre, elle se mit en marche pour le Dar-Tama, alors indépendant et dont le Sultan avait promis un accueil bienveillant.

A cet endroit, le prince Don Giovanni Borghese, rappelé en Italie par des affaires urgentes de famille, dut, à contre-cœur, abandonner ses compagnons.

Matteucci et Massari restaient chargés de continuer le voyage entrepris.

Après beaucoup de démarches auprès du Sultan de Ouadaï et un échange de lettres et messagers, la permission arriva de pouvoir avancer.

Les conditions posées par le Sultan du Ouadaï à l'entrée des deux voyageurs italiens étaient :

1° qu'ils abandonneraient leur suite à Guéri, chef-lieu du Tama; 2° qu'ils seraient accompagnés et surveillés par des agents du Sultan ; 3° que leur séjour dans la capitale ne devait dépasser le temps nécessaire à la présentation officielle au Sultan et à la remise des dons ; 4° qu'ils pouvaient parcourir et visiter rapidement le reste du pays ; 5° qu'ils ne pouvaient en sortir ni par l'Est, ni par la route de Benghazi.

Les voyageurs restèrent neuf jours à Abéchr et deux mois dans le pays ; puis ils prirent le chemin vers l'occident.

Après avoir traversé le Boulala, le Baguirmi, le Bornou, le Nupe, ils arrivèrent aux factoreries anglaises du Niger et de là au port de Akassa sur l'Atlantique. Ils avaient ainsi traversé l'Afrique de l'Est à l'Ouest, entreprise de sportman aujourd'hui, mais, en ce temps-là, remplie de dangers mortels.



En Europe, on était très préoccupé du sort des jeunes explorateurs, quand, après neuf mois de silence, arriva au Congrès International de Géographie qui se réunissait à Venise (1881) la nouvelle que les voyageurs avaient débarqué à Madera.

Mais hélas ! tandis que les plus illustres voyageurs de l'époque, convoqués à Venise, se préparaient à fêter solennellement nos courageux explorateurs, un télégramme de Londres annonçait que Matteucci avait succombé, à peine arrivé dans cette ville, aux fièvres contractées en Afrique.

Massari, après avoir amené les dépouilles mortelles de Matteucci à Bologne, où on lui a élevé un monument dans la Certosa, s'en vint à Venise.

Dans la séance solennelle du Congrès, du 21 septembre 1881, séance à laquelle étaient présents les plus grands explorateurs africains, tels que Burton, Rohlfs, Serpa Pinto, Nachtigal, Cameron, Savorgnan de Brazza, il exposa les aventures du voyage, et son récit fut salué par des applaudissements prolongés.

Serpa Pinto se leva après lui et dans ce langage riche et imagé qui est la spécialité des portugais, salua le voyageur présent et l'ombre éplorée de Matteucci.

Après Serpa Pinto, ce fut Nachtigal lui-même qui, ayant eu plusieurs entrevues avec Massari, avait pu apprécier toute l'importance du voyage. « Je fus, dit-il, en correspondance avec Matteucci sur son projet et ce fut consciencieusement que j'ai dû lui conseiller de ne pas essayer la traversée du Ouadaï par le Dar-For. *Matteucci et Massari ont vaincu toutes les difficultés, par leur pru-*



dence, par leur patience et par leur courage et il m'appartient de leur rendre justice ». Et il conclut invitant l'assemblée à se lever en honneur de l'infortuné Matteucci. Il ajouta enfin : « Je voudrais que le Congrès déclare que les voyageurs Matteucci et Massari ont bien mérité de la science géographique et *se sont placés au premier rang des voyageurs africains*[1].

Massari a répété, en le complétant, le rapport du voyage devant la Société Italienne de Géographie, en décembre de la même année. Il a fourni ensuite à M. Cora, l'éminent cartographe, de nouveaux détails du voyage et les observations qu'il a pu faire. Dans son «*Cosmos*» du 7 août 1880, M. Cora a publié les notes et la carte de la région entre Khartoum et El-Facher d'après les reliefs de Massari, en corrigeant plusieurs données; dans le bulletin N°2 de 1882, il a publié des notes de Massari sur le Ouadaï et a dressé la carte de la partie entre le Batha et le Chari, corrigeant et complétant celle de Nachtigal.

De Matteucci nous possédons, publié par la Société Italienne de Géopraghie et par la Société d'Exploration de Milan, un bon nombre de lettres, entre autres l'important rapport qu'il a adressé à S.E. le Ministre des Affaires Etrangères d'Italie.

Il est à regretter que le journal du voyage et les notes de l'infortuné voyageur aient été perdus dans le désastre qui l'a frappé à Londres.

Enfin, la Société Khédiviale de Géographie, dans son

[1] S.E. Abbate Pacha, alors Vice-Présipent de la Société, et moi nous étions présents et nous nous rappelons avec émotion le tonnerre d'applaudissements de l'Assemblée qui a salué cette proposition.



bulletin N° 5 de la IIe Série 1885, a publié un résumé très détaillé du voyage en question, en profitant de tous les éléments qui étaient parvenus à notre connaissance. C'est à M. le Dr De Vecchi, ancien Directeur de l'Agriculture, que nous devons ce remarquable et consciencieux travail.

En présence de ces faits, en présence de l'apothéose solennelle qui fut faite à ce voyage dans le Congrès de Venise, est-il possible, est-il honnête de supprimer d'un coup cet important événement géographique et d'affirmer que, après Nachtigal, aucun européen n'a osé pénétrer dans le Ouadaï ? Est-il juste de mettre en oubli l'élan généreux du jeune prince Don Giovanni Borghese qui ouvrit sa bourse à la science et paya de personne autant qu'il le put, et le courage, la patience, la constance des deux jeunes voyageurs ?

Mais le jour de la justice arrive pour tout le monde et j'espère que ma modeste revendication ne sera pas inutile.



VIIe Série. — Numéro 9.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE:

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1910



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

VIIe Série. — N° 9.

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1910



SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

SOUS LE PATRONAGE DE

SON ALTESSE LE KHÉDIVE

Présidents honoraires :

Dr Prof. Georges SCHWEINFURTH.
S.E. Sir Reginald WINGATE PACHA, Gouverneur Général du Soudan.

Président :

S. E. O. ABBATE PACHA, Médecin consultant de S. A. le Khédive.

Vice-Présidents :

S. E. HUSSEIN FAKHRY PACHA, ancien Ministre.
S. E. BOGHOS PACHA NUBAR.

Contrôleur des Comptes :

S. E. BOINET PACHA, Secrétaire Général au Ministère des Travaux Publics.

Secrétaire Général :

Dr Frédéric BONOLA BEY, Avocat.

Secrétaires adjoints :

Ahmed ZÉKI BEY, Secrétaire du Conseil des Ministres.
R. FOURTAU, Ingénieur.

Commission Centrale :

S. E. le Sénateur J. ADAMOLI, Commissaire à la Caisse de la Dette Publique.
André BIRCHER, Négociant.
Adolphe CATTAOUI, Avocat.
Ibrahim HELBAOUI BEY, Avocat.
Ernst KLIPPEL, Architecte aux Wakfs.
Mohammed MAGDI BEY, Conseiller à la Cour d'Appel Indigène.
E. MANUSARDI, Avocat.
O. VON MOHL, Commissaire à la Caisse de la Dette Publique.
Dr J.-B. PIOT BEY, Vétérinaire en chef des Domaines de l'Etat.
S.E. IDRIS BEY RAGHEB.
Sir W. WILLCOCKS, K. C. M. G., Hydrologue.

Le Président et le Secrétaire Général sont nommés par S. A. le Khédive.
Les autres membres ont été élus à l'Assemblée Générale du 25 avril 1908.



TABLE DES MATIERES

TABLE DES PLANCHES

CARTES



NOTES

L'orthographe adoptée par les auteurs anglais, pour les mots et les noms indigènes, a été respectée dans *Le Haut Nil et son Bassin;* cette orthographe est celle sanctionnée par la Société Royale de Géographie de Londres.

Toutes les consonnes, «ñ» excepté, ont le son qui leur est donné dans la langue anglaise; les voyelles doivent être prononcées comme dans la langue italienne.

N.D.T.

Pour les positions géographiques des localités comprises dans ce bulletin, consulter les feuilles 92 F — 85 X et 86 S de la *Map of Africa* 1 : 250.000 publiées en 1909 par le W.O.G.S. Section Géographique de Londres, sous les sous-titres *Uganda-Congo Commission* 1906-1908.

N.D.R.



LE HAUT NIL ET SON BASSIN

(suite).

Par Sir WILLIAM E. GARSTIN,
ancien Conseiller du Ministère des Travaux Publics d'Egypte.

Version française par A. CHÉLU BEY,
ancien Ingénieur en Chef du Soudan Egyptien.

X

LE HAUT NIL OU BAHR EL-GEBEL

Le Bahr el-Gebel ou fleuve des montagnes est l'unique émissaire de l'Albert Nyanza ; ce grand tronçon du Nil relie ce lac à la faible dépression lacustre qui porte le nom de No. Son parcours est de 1.156 kilomètres. Son bassin s'étend sur environ 190.700 kilomètres carrés, comprenant les régions drainées par le Bahr el-Zaraf.

Dans les dernières pages qu'il a consacrées à la description de l'Albert Nyanza, Sir William Garstin insiste sur ce qu'il serait difficile de relever le point exact où finit le lac et où commence le Haut Nil ou Bahr el-Gebel. C'est, en réalité, affaire d'appréciation. Sur un certain nombre de kilomètres au Nord de l'embouchure du Nil Victoria, la largeur du lac ne subit aucune brusque diminution ; elle va insensiblement en décroissant. De plus, sur une certaine distance en aval de Magungo, le courant, s'il existe, est imperceptible[1]. Le Bahr el-Gebel est cependant indiqué sur la plupart des cartes, comme le prolongement naturel du Nil Victoria. Il sera considéré comme tel dans les pages suivantes : toutes les distances données partiront du point de rencontre entre la rive droite du fleuve et la berge orientale de l'Albert Nyanza.

En ce même point, la largeur du lac, entre deux rives, est de 5 à 6 kilomètres. A gauche, les monts Luri, qui en bordent la côte occidentale dans toute sa longueur, s'en éloignent graduellement dans la direction de l'Ouest et disparaissent à quelques kilomètres en aval. Entre ces montagnes et le fleuve, s'étendent longuement des terres ondulées, couvertes de broussailles et d'arbrisseaux.

[1] Ce cours d'eau a, pour la première fois, l'apparence d'un fleuve à environ 9 kilomètres au Nord de Magungo.



L'étroite bande de terrain que les hautes eaux inondent, est limitée par une ceinture de roseaux et d'ambatchs[1]. Au delà, la terre sèche s'élève de 1 mètre à 1^{m},25 au-dessus du niveau de l'eau. A l'Est de la ceinture continue d'ambatchs, le sol est haut et dénudé.

A 9 kilomètres de Magungo, le fleuve, animé d'un faible courant, est large d'environ 1.000 mètres et profond de 4 à 6 mètres; son lit est vaseux. L'eau du Bahr el-Gebel, très verte, est couverte d'une luisante écume semblablement colorée, qui forme à la surface de curieuses bigarrures[2]. Les eaux saumâtres du lac Albert, leur peu de profondeur et l'ardent soleil, favorisent, sans doute, l'éclosion des algues dont se compose cette mousse fluviale. Il est notoire, rappelons-le, qu'à certaines époques et jusqu'à Dufilé, le fleuve charrie de grandes quantités de matières végétales, notamment de *Pistia Stratiotes*, et que ses eaux sont presque imbuvables.

Sur quelques kilomètres en aval, le paysage varie peu et la direction générale du Bahr el-Gebel est Nord-Est. Il est bordé de larges marécages en divers points; en d'autres, les hauteurs s'avancent jusqu'au bord de l'eau[3]. A son 10me kilomètre, le fleuve passe devant Otiak, village Luri, dont les cabanes alignées sur la rive orientale s'ombragent çà et là de quelques beaux arbres. Une élévation purement locale, d'environ 70 mètres, y domine les eaux.

Au 15me kilomètre, les deux rives sont élevées; celle de gauche, haute de 10 à 11 mètres, est boisée[4]. Les berges marneuses, probablement de gneiss oxydé par le contact de l'air, sont de couleur rouge très vif; elles forment, avec le vert de la végétation qui les avoisine, un contraste frappant. De tous les points du fleuve au Sud de Dufilé, ce site serait le plus favorable pour l'édification d'un ouvrage régulateur. Le fond est vaseux jusqu'aux cataractes

[1] Des deux côtés l'ambatch est extrêmement haut et épais

[2] L'eau du Nil Victoria est très claire; celle du lac Albert est verte et pleine d'algues minuscules.

[3] Les traces des crues relevées en mars 1903 indiquaient une hausse de 0^{m},49 seulement; mais il s'agissait d'une série d'années maigres. En automne 1903, la cote était de 0^{m},90 au-dessus du minimum.

[4] C'était l'emplacement du camp du Service topographique du chemin de fer belge.



de l'aval et la roche ne se montre nulle part, sauf à quelque distance en amont de Dufilé. Mais les extrémités de l'ouvrage ne sauraient être que difficilement tournées par les eaux, par suite de l'altitude des deux berges. Son action ne serait d'ailleurs que relativement considérable. Aussi, bien que cet emplacement ne réunisse pas toutes les conditions à rechercher pour l'établissement d'un barrage, on n'en rencontrerait pas de meilleur dans la région, et il n'offrirait aucune insurmontable difficulté. Seule l'absence de matériaux convenables constituerait un grand inconvénient ; la pierre n'existant pas dans les environs, devrait probablement être tirée des carrières du bord du lac Albert et être transportée, par eau, à pied d'œuvre[1].

A 1.500 mètres en aval, les hauteurs de l'Ouest s'éloignant à nouveau du fleuve, font place à des plaines de grande étendue. Situé sur la berge orientale, le village de Paraketo occupe un plateau très ombragé.

Au kilomètre 21, une large dépression, Khor ou ligne de drainage, va longuement, à l'Ouest, dans l'intérieur des terres ; elle y recueille sans doute les eaux qui coulent des montagnes occidentales, distantes de 19 à 21 kilomètres du Nil[2]. A 5 kilomètres plus bas, la rive gauche se relève de nouveau ; elle est couverte d'arbres forestiers. La profondeur de l'eau est là de 3^m à $3^m,5$. La rive Ouest paraît complètement déserte : nul oiseau ne s'y montre. L'absence de toute vie est profondément impressionnante; mais, sur la rive orientale, sont de nombreuses cabanes et du bétail. On n'y aperçoit toutefois aucune embarcation; ceci ferait supposer que les habitants n'usent pas du fleuve comme moyen de communication.

Le Tangi, petit cours d'eau d'environ 19 kilomètres de longueur et de 10 à 15 mètres de largeur à son confluent, rejoint le

[1] Un régulateur construit aux cataractes ou dans leur voisinage près de Dufilé, aurait pour résultat l'inondation d'une immense étendue en amont et comme conséquence l'extension considérable des superficies sujettes à l'évaporation.

[2] Par suite de la nature marécageuse du rivage, il fut impossible de débarquer et de s'en assurer.



Bahr el-Gebel à son 26me kilomètre; il draine le plateau occidental et se jette dans le Nil, à angle droit; il traverse au préalable un marécage de 600 mètres de largeur où croissent des masses serrées de hauts papyrus. Des deux bords, les terres riveraines sont très boisées. En aval de l'embouchure du Tangi, le fleuve, rétréci, coule avec un courant proportionnellement accru, dans un étranglement de 250 mètres de largeur; sa profondeur n'y dépasse toutefois pas 4 mètres. La berge Ouest est élevée; des plaines basses se développent longuement de l'autre côté du fleuve.

Au 31me kilomètre, la rive droite se relève à nouveau et celle de gauche s'abaisse. En arrière d'une terrasse portant de nombreux villages et distante du fleuve d'environ 500 mètres, se trouve une hauteur bien boisée dont l'altitude est de 100 à 130 mètres au-dessus du Bahr el-Gebel. La ceinture d'ambatchs, plus exceptionnellement haute et épaisse, se continue de chaque bord. Une petite île, avec quelques palmiers Deleb, se détache de la rive gauche.

La largeur du chenal augmentant, la rapidité du courant diminue. Au kilomètre 34, le Nil s'infléchit brusquement au Nord-Ouest ; la rive gauche y est basse et plate et la droite dominée par des falaises hautes de 100 mètres[1].

De chaque bord, le pays a l'aspect d'un haut plateau uni, aux contours arrondis, couvert d'arbres nains et sillonné de ravins; ce sont ces dépressions que suivent les eaux de drainage dans leur acheminement vers le fleuve. Le plateau de droite est généralement plus élevé que celui de l'Ouest. De loin en loin, une falaise s'approche du bord de l'eau ; les montagnes en sont généralement éloignées ; l'espace qui les sépare du Nil est bas, plat et souvent marécageux. Au kilomètre 35, le Bahr el-Gebel prend 800 mètres de largeur et sa profondeur moyenne atteint de 3^{m},5 à 4 mètres. Du kilomètre 35 au kilomètre 44, les deux berges élevées et boisées se rapprochent et la largeur moyenne du chenal diminue d'environ 100 mètres.

[1] Quand une des rives est haute, l'autre est plate et généralement marécageuse. Exceptionnels sont les points où les deux bords sont élevés.



Nonobstant la rencontre accidentelle de quelques points de vue charmants, la monotonie du paysage de cette partie du fleuve est excessive.

Au 46[me] kilomètre, les hautes terres s'écartant d'environ 5 kilomètres de la rive droite, forment ainsi une plaine triangulaire au sommet de laquelle l'Achwa tombe des hauteurs. Cette rivière prend sa source près du mont Guruguru, dans la chaîne Lamogi, par 2° 40′ de latitude Nord. Sa longueur totale est de 110 kilomètres; elle draine une région très étendue, marécageuse et pleine de papyrus. Souvent à sec, elle grossit très rapidement dans la saison pluvieuse. En crue, sa largeur moyenne est d'environ 40 mètres et sa profondeur de 4 mètres à 4[m],50. On ne peut alors la franchir et il faut attendre, parfois même pendant six ou sept jours, qu'elle redevienne guéable. Sa vallée profonde est, de chaque bord, fortement ravinée. Traversant des montagnes rocheuses, la plupart dénudées, son régime est torrentiel et son cours barré de plusieurs chutes. Après les grands orages qui éclatèrent en mars 1903 dans le haut pays, sa portée était approximativement de 18,55 mètres cubes par seconde. Les diverses embouchures de l'Achwa rejoignent le Nil à son 46[me] kilomètre. En ce même point le fleuve, rétréci, n'a plus que 300 mètres de largeur et une profondeur moyenne de 3[m],5. Sur l'autre rive et en face du confluent de l'Achwa, le Nil reçoit un faible cours d'eau qui lui vient de l'Ouest.

Le Bahr el-Gebel s'épanouissant, en aval, se transforme en lagune longue de quelque 13 kilomètres, variant en largeur entre 1 et 5 kilomètres. Il prend le nom de lac Rubi. Des deux côtés du chenal principal s'étendent, à perte de vue, des marécages remplis de papyrus et d'ambatchs. Les montagnes courent généralement à une distance considérable du bord. Mais, plus au Sud, au kilomètre 54, une falaise d'environ 30 mètres de hauteur, formée de la même marne rouge vif déjà observée, s'approche à l'Ouest de la lagune et la longe sur environ 2 kilomètres. La surface du Rubi est couverte de *Pistia* flottants, mais son eau perd sa coloration verte et devient gris d'acier. Le Rubi prend fin au kilomètre 62; c'est en ce point que l'Umi, venant de l'Est, se joint au Nil.



Le débit, en crue, de l'Umi est supérieur à celui de l'Achwa; leurs dimensions sont cependant sensiblement égales. Ces deux cours d'eau, écartés d'environ 20 kilomètres, prennent leur source dans les mêmes monts Lamogi, par 2° 50′ de latitude Nord. Leur direction est pour ainsi dire parallèle. Le développement de l'Umi est d'environ 90 kilomètres. Dans le plateau élevé et pierreux qu'il parcourt, l'Umi s'est creusé une vallée large et profonde. Sujet à des crues subites, l'Umi ne peut se traverser à gué qu'en basses eaux. Le 22 mars 1903, sa largeur était de 16 mètres, sa profondeur de 1 mètre et son débit de 12,32 mètres cubes par seconde. Sa crue maximum est de 4 mètres et, alors, dans sa traversée des plaines situées au pied du plateau, sa section mouillée est de 150 mètres de largeur.

Le Bahr el-Gebel reprend la forme fluviale en amont et à proximité de Wadelaï, chef-lieu de district et résidence d'un percepteur et d'un médecin européens[1]. Ce poste est situé sur la rive droite du Bahr el-Gebel, un peu en aval du confluent de l'Umi, sur une hauteur arrondie de 50 ou 68 mètres au-dessus du niveau du fleuve. La maison du percepteur, les bureaux et l'hôpital occupent le sommet de la colline; les quartiers militaires sont un peu plus bas et à l'Est. Quelques figuiers y sont éparpillés et les routes sont bordées de bananiers[2].

Du haut de la colline et dans toutes les directions, la vue s'étend sur d'immenses étendues. Du côté Sud, le panorama se développe, à travers le lac Rubi, jusqu'aux montagnes de l'Albert Nyanza dont les sommets se dessinent nettement dans le lointain; il est d'une grande beauté. A l'Est, sur une certaine distance, la région ressemble à un parc où les prairies herbeuses alternent avec des forêts clairsemées. Plus loin et à environ 14 kilomètres du fleuve, le paysage change complètement : il est, là, plus mouvementé à cause des hauteurs rocheuses que séparent de profondes ravines, toutes revêtues de broussailles épaisses et courtes; il conserve

[1] Felkin donne à Wadelaï une hauteur de 666 mètres au-dessus du niveau de la mer.

[2] La garnison se compose uniquement de troupes de police.



cet aspect presque aux limites de l'horizon, dans la direction de l'Est. A l'Ouest, sur la rive belge du fleuve, s'étend une plaine unie, également couverte de brousse. Le lointain est limité par une chaîne, prolongement des montagnes qui bordent, au Sud, le lac Albert Nyanza.

Au point de vue de la salubrité, Wadelaï a une mauvaise réputation; une malaria, spécialement maligne, y règne pendant la saison pluvieuse.

En face de Wadelaï, le Nil, considérablement rétréci, n'a plus, d'une berge à l'autre, que 147 mètres de largeur. Le fleuve traverse impétueusement cet étranglement où sa profondeur est considérable[1]: en mars 1903, la sonde y atteignit $9^{m},25$. La rive droite est haute, mais sur la gauche, les plaines s'élèvent seulement d'un mètre au-dessus du niveau des basses eaux. Ainsi qu'en témoignent les relevés de 1903, la crue fut en ce point de $1^{m},25$. Les données recueillies à Wadelaï établissent également que le Nil, mesuré le 22 mars 1903, avait une portée de 646 mètres cubes par seconde. Ce débit correspond à celui du plus bas étiage du Bahr el-Gebel. Le maximum de vitesse était alors de $1^{m},144$ par seconde et la moyenne constatée, pour cette partie de son cours, de $0^{m},894$ par seconde[2].

En aval de Wadelaï, le fleuve reprenant bientôt plus de largeur, décrit une longue courbe, d'abord vers le Nord-Est, et revient ensuite vers le Nord-Ouest. A droite, s'alignent des montagnes peu élevées et arrondies ; à gauche, s'étendent des plaines. Au kilomètre 66, l'on côtoie, sur la rive gauche, le site de l'ancien quartier général d'Emin pacha. Des restes de retranchements en terre sont encore visibles près du Nil, qui forme là une île, longue de 1.500 mètres[3]. D'autres plus petites se rencontrent en

[1] C'est l'endroit le plus étroit du fleuve, entre le lac Albert et Nimuli.

[2] Le nilomètre situé sur la rive droite, au point de débarquement, est installé dans un puits en maçonnerie. De tous ceux érigés au Sud de Gondokoro, c'est celui dont les indications sont les plus authentiques. Toutefois, la dernière crue a démontré que l'échelle de jauge devait être allongée.

[3] Ce point a été récemment réoccupé par les Belges.



aval. Au kilomètre 69, la montagne de l'Ouest continue à longer le fleuve, tandis que celle de l'Est s'en éloigne d'un kilomètre ; la largeur du fleuve est d'environ 370 mètres, sa profondeur de 5 ou 6 mètres et son courant rapide.

Au Nord, le Nil s'élargit et traverse une deuxième lagune s'étalant sur plusieurs kilomètres et entourant de grandes îles couvertes de roseaux, de papyrus et d'ambatchs. Entre elles serpentent des chenaux n'ayant, parfois, que 30 ou 40 mètres de largeur. En aval et au kilomètre 80, ces îles, plus fréquentes, forment un enchevêtrement de canaux qui se perdent au milieu des roseaux de grande taille[1]. En ce même point, les papyrus se font de plus en plus hauts et les collines s'éloignent de chaque rive. Au kilomètre 82 la rive de la lagune est bordée à l'Est d'une berge de 7 mètres. De nombreux villages s'y sont installés et le palmier se montre dans les plaines qui s'étendent au delà de cette faible hauteur. Ce groupement constituait naguère l'ancienne station égyptienne de Bora. Sur la rive Est, le sol se relève en double terrasse; la plus rapprochée du fleuve est large d'environ 5 à 6 kilomètres. Plus loin, le second plateau se relève abrupt à une plus haute altitude[2].

Au kilomètre 87, la chaîne basse et de contours irréguliers des monts Jeifi longe la haute plaine orientale et court à 5 kilomètres du fleuve. A 6 kilomètres en aval, ces collines se relèvent plus dentelées et se rapprochent jusqu'à 2.000 mètres du Nil. Couvert de forêts rabougries et de nombreuses broussailles, le sol va du bord de l'eau lusqu'au pied de ces hauteurs. Sur l'autre rive, le pays est bas et plat.

Au kilomètre 108, la lagune n'a plus que 5 kilomètres de largeur. Les îles sont moins nombreuses et la nappe liquide moins encombrée. Sa profondeur ne dépasse nulle part $2^{m},5$ même dans

[1] Felkin rapporte que le fleuve était obstrué par des « Sudds » en 1878. L'obstacle fut enlevé en 1879. Ce point doit toujours se prêter à la formation d'un obstacle.

[2] Du fleuve, ce plateau semble être une chaine de collines.



le chenal principal ; elle est beaucoup moindre dans les branchements secondaires. Dans toutes les directions, de grands nénufars s'étalent comme un immense tapis vert.

Abou Karar, village de la rive orientale, se rencontre au kilomètre 116. Les monts Jeifi, dont les flancs sont affouillés de ravins nombreux et profonds, ont leurs lignes générales hérissées d'une infinité de petits pics; ils sont couverts de broussailles naines. Entre ces hauteurs et le fleuve s'étend une plaine couverte d'une forêt épaisse mais rabougrie. A 800 mètres environ au Nord d'Abou Karar, une petite rivière venant des monts de l'Est, rejoint le Nil. Elle coule, à travers la plaine intermédiaire, dans un ravin aux bords verticaux, large de 120 mètres et profond de 15 à 16 mètres. Le cours d'eau, large d'environ 5 mètres, y serpente en saison sèche sous forme d'une série de mares au milieu d'une forêt épaisse et broussailleuse. Pendant les pluies, ce doit être un torrent formidable. Dans la forêt où domine l'acacia, se trouve encore une autre essence au tronc peu élevé et tordu, dont le feuillage vert ressemble fort à celui du pommier. Ce végétal est très commun dans les districts d'Unyoro et de Toro, de l'Uganda.

Au delà de la forêt se rencontrent les baobabs et quelques palmiers « Deleb » remarquablement beaux. En aval d'Abou Karar et sur nombre de kilomètres, l'aspect de la contrée reste inchangé.

De loin en loin et de chaque bord, les hautes terres s'approchent et s'éloignent alternativement de la lagune dont la largeur moyenne n'est plus que de 3 kilomètres, avec une profondeur variant entre 3 et 4 mètres. Le courant y est extrêmement faible. Disparue dans le lac Rubi, la couleur verte de l'eau reparaît et reste telle jusqu'à Nimuli. Les oiseaux aquatiques sont en petit nombre et les hippopotames très rares[1]. De loin en loin, des éléphants viennent se désaltérer et se baigner dans l'eau peu profonde.

[1] Ces amphibies que la plupart des voyageurs, disent pulluler sur le Haut Nil, au point de constituer un danger pour la navigation, y sont peu communs aujourd'hui.



Le Jokka, cours d'eau peu important, se jette sur la rive droite du Bahr el-Gebel, au kilomètre 137[1]. En face et à 2.000 mètres de ce point se dresse une montagne isolée de faible hauteur. Puis la chaîne des monts Jeifi se termine par un contrefort qui va en s'inclinant longuement dans la direction du Nord-Est.

La lagune prend fin au kilomètre 158[2]. Presque complètement couvertes d'herbes aquatiques et de papyrus, ses eaux sont limpides en certains endroits. Dans sa course tortueuse à travers cette vaste mare, la largeur du fleuve varie entre 40 et 200 mètres.

L'extrémité de la grande lagune est marquée sur la rive gauche, qui est belge, par un long promontoire, large de deux ou trois kilomètres, qui s'élève de 10 mètres au-dessus des eaux ; il est couvert d'herbes, broussailleux et très boisé. A droite et à gauche s'étalent de grands marécages. On voit, ici, percées à travers la forêt, les lignes tracées par les Belges pour l'établissement d'un chemin de fer. Sur la rive Est, une chaîne rocheuse peu élevée court parallèlement au Nil sur 1.000 ou 1.500 mètres.

Au sortir de la lagune, la profondeur du fleuve croît et atteint 5 à 6 mètres ; son courant reste cependant modéré. Ses deux rives sont basses sur le bord, mais elles se relèvent, à l'Ouest, en plateau et, à l'Est et à une distance de 1 à 2 kilomètres, sous forme de hauteur rocheuse. Dans le lointain, se montre, pour la première fois, la haute chaîne des monts Kuku, qui s'avance vers le poste belge de Dufilé.

De chaque côté du chenal, large de 220 mètres, de vastes marécages s'étalent à une distance considérable. Moins verte qu'en amont, l'eau profonde, glauque et couverte de matières végétales, ressemble à une mare stagnante. Elle est moirée de curieuses stries d'apparence huileuse. A l'aurore et avant d'être ridée par la brise du matin, la surface sombre et cristalline de l'onde forme en cet endroit un merveilleux miroir. Tout nuage, le plus petit oiseau même passant au-dessus du fleuve, s'y reflète avec une surpre-

1 Son nom serait celui d'un chef local.

2 Sa longueur totale est, par conséquent, de 79 kilomètres.



nante exactitude. Quand de l'avant du bateau, l'on considère le fond, on éprouve l'illusion de voir, au travers d'une glace sans tain, des objets gisant à une immense profondeur.

La largeur s'accentue à 5 kilomètres en aval du *Camp des moustiques*[1]. Quelques îles herbeuses se rencontrent; divers oiseaux, les oies, les cormorans notamment et surtout les martins-pêcheurs se font plus nombreux.

Au 168me kilomètre, les monts Kuku s'approchent de la rive gauche d'environ 5 kilomètres et l'on côtoie, à l'Est, deux grands villages appelés Tekaroli, établis sur une haute terrasse. Le Nil est, en ce point, large de 5 à 600 mètres et profond de 5 ou 6 mètres; son chenal nettement tracé décrit des courbes longues et rapides. Les marécages se font plus rares. Sur les deux rives, le sol est plus élevé et boisé. Au kilomètre 170, un contrefort rocheux de la chaîne orientale arrive jusqu'à la berge du fleuve. On y remarque deux monticules, de contours singuliers et d'apparence granitique; visibles de fort loin en amont, ils forment des points de repère très saillants. Celui du Sud est à pic sur la rive; ses flancs presque verticaux sont couronnés d'un sommet arrondi et broussailleux qui domine le fleuve de 25 mètres. Le second monticule, de 15 à 16 mètres de hauteur, est situé à 5 kilomètres en aval.

Le panorama du Nil est, en ce point, splendide et sauvage. Dans sa course longue et rectiligne, le fleuve semble vouloir traverser les hautes berges de sa rive orientale ainsi que les monts Kuku. Se détachant nettement à l'arrière-plan, ces derniers se dressent comme un prodigieux barrage. Leurs sommets sont formés de nombreux pitons dont l'altitude varie entre 500 et 1.000 mètres au-dessus de l'eau. Le point culminant de cette chaîne atteint, dit-on, 1.700 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les flancs Est des monts

[1] Ainsi dénommé par les fonctionnaires qui y séjournèrent lors du voyage sur le Bahr el-Gebel. Les moustiques innombrables y sont plus intolérables que sur n'importe quel autre point du Nil, sans en excepter la région des « Sudds ».



Kuku sont à pic, profondément ravinés et couverts d'épaisses broussailles [1].

Au kilomètre 175, la largeur du chenal décroît brusquement jusqu'à 250 mètres; des marais s'étalent longuement sur chacun de ses bords. Près de la rive gauche, entouré de trois côtés par un marécage et isolé, se dresse un rocher granitique, de contours irréguliers et déchiquetés; ses anfractuosités sont revêtues de broussailles et de quelques arbres. Sur la rive droite, se trouve un deuxième rocher également isolé. Ce sont les extrémités d'un banc qui traverse le fleuve.

Le premier indice du voisinage des rapides se rencontre sous forme d'un troisième rocher qui surgit du fleuve à 70 mètres en aval. Sur son flanc, la hauteur de la crue, visiblement marquée, indique que la montée maximum est de $0^{m},49$ supérieure au niveau constaté en mars 1903 [2].

A gauche du fleuve, un marécage se développe sur plusieurs kilomètres de longueur. La berge orientale domine le fleuve d'environ $3^{m},5$ et s'étend sous forme d'une plaine unie et herbeuse jusqu'à la chaîne rocheuse distante de 3 kilomètres. Au 185me kilomètre, la profondeur du Nil est d'environ 7 mètres, le chenal resserré n'a plus que 160 mètres de largeur, et de la rive droite s'avance, en saillie, un long éperon érodé par le courant.

En ce point, les monts Kuku s'écartent de 1.000 à 1.500 mètres du Nil; ils sont dénommés Otzé [3] sur les cartes. Leur grande masse et

[1] Cette montagne répond à la description, par Felkin, d'un rocher qu'il appelle *Arbatasha*, ainsi nommé parce que 14 chefs y payaient leurs impôts; il n'y existe actuellement plus de village.

[2] Pendant l'inondation de 1903, ce maximum fut de beaucoup dépassé. L'observation donnée plus haut a été faite au mois de mars, après une série de crues très basses.

[3] Cette imposante chaine de montagnes ne saurait que très difficilement être désignée par un nom générique quelconque. On s'en est d'ailleurs abstenu sur les cartes existantes; quant aux voyageurs, ils se sont bornés à lui appliquer des dénominations différentes suivant les divers points de la vallée du Nil. On ne saurait également donner un nom à ses pics les plus importants. Emin pacha les appelle fréquemment: monts Kuku, sans doute parce qu'ils bordent longuement le pays Kuku. La question des noms géographiques dans cette partie de l'Afrique est des plus embarrassantes. Les montagnes, collines, et même les rivières, en changent d'une façon déconcertante selon les localités. Les villages semblent prendre celui de leur chef et à sa mort celui de son successeur. L'altitude du mont Otzé ou Méto est d'environ 800 mètres au-dessus du fleuve.



leurs moindres pics dominent l'immense panorama de la région. En face se dresse une chaîne de basses collines. Ces deux reliefs sont séparés par une vallée profonde. La chaîne secondaire se rapproche du fleuve sous forme d'une pyramide abrupte au sommet arrondi. Cette hauteur connue sous le nom d'Elengua[1] commande le poste belge de Dufilé ainsi que le plateau environnant. Elle s'approche du Bahr el-Gebel, qui la contourne sur 15 ou 20 kilomètres[2]. Son altitude est d'environ 400 mètres au-dessus du niveau du fleuve, bordé d'étroits marécages dans toute cette partie de son cours. Les deux rives sont hautes: à l'Ouest, le sol se relève en pente douce jusqu'à la base de la montagne ; à l'Est, il rejoint, à environ 3 kilomètres du Nil, la chaîne principale qui s'étend, du Nord au Sud, en terrasses hautes et rocailleuses. Dans ces parages, la largeur du chenal varie entre 200 et 500 mètres et le courant est sensiblement le même qu'en amont.

Installé sur la rive gauche du fleuve au kilomètre 209 de Magungo, le poste belge de Dufilé est situé par 3° 34′ 35″ de latitude Nord et 32° 30′ de longitude Est[3]. Il se compose d'un groupe de maisons couvertes de chaume et défendues par une enceinte fortifiée. Les retranchements en terre sont constitués par un rempart d'environ 2^{m},5 de hauteur et un fossé de 5 mètres de largeur et de 4 de profondeur. L'armement consiste en canons Krupp. Au delà de Dufilé, le sol va en pente raide jusqu'à la base du pic Elengua. Au centre de l'enceinte se trouve le groupe des figuiers historiquement associés aux noms d'Emin pacha et de ses lieutenants. Les gouverneurs qui se sont succédés dans les provinces équatoriales,

[1] La chaine principale dont Elengua forme l'extrémité Sud-Est, court au Nord-Ouest. On la rencontre encore au Nord des rapides de Fola. A Dufilé, la direction du Nil est Nord-Est.

[2] Felkin rapporte que ces montagnes forment deux chaines presque parallèles, qui partent des monts Niambari, à l'Ouest de Lado, et finissent près de Dufilé. Il désigne celles de l'Est par ces différents noms : Gebel Nyefo, à Kiri, Gebel Nyiri, à Muggi, et Gebel Kuku, à Dufilé, *Uganda and Egyptian Sudan.*

[3] L'altitude de Dufilé est évaluée à 610 mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui est d'une exactitude extremement douteuse. *Emin pacha.*

Felkin donne à Dufilé une altitude de 609 mètres au-dessus du niveau de la mer.



remplissaient les devoirs de leur charge à l'ombre de ces arbres. Dans la plaine, au delà, se trouvent les bâtiments occupés par les indigènes. Plus loin la pente est couverte de broussailles peu élevées et, ça et là, sont éparpillés quelques bouquets de palmiers « Deleb ». Pour les européens, cet endroit d'aspect lugubre doit être, en saison pluvieuse, le contraire d'un paradis. Il mérite sa réputation d'être extrêmement insalubre : la fièvre y règne en permanence.

Le côté opposé du fleuve est ouvert et sans défense. Sur cette même rive et en face du poste, le Nil reçoit l'Ayugi qui naît sur le flanc Nord des monts Lamogi, par 2° 40′ de latitude Nord. La longueur de cette petite rivière est d'environ 60 kilomètres. Elle débouche au travers d'un marécage encombré de papyrus. L'ambatch, exceptionnellement haut sur les deux rives du Gebel, fait songer à une rangée de peupliers.

Entre Dufilé et Nimuli le courant est violent; sa largeur moyenne est de 220 mètres, sa profondeur de $3^{m},5$ à 4 mètres; sa surface est couverte de *Pistia Stratiotes* flottantes. A l'Ouest, s'élève un haut plateau pierreux; une plaine unie et ombreuse s'étend longuement à l'Est.

Le point d'atterrissement de Nimuli se rencontre au kilomètre 216. Immédiatement en aval, le fleuve s'infléchit brusquement vers le Nord-Ouest, décrivant un angle d'environ 75°. Le premier des rapides du Bahr el-Gebel se trouve à 200 mètres à peine de l'appontement.

L'Unyami venant de l'Est, arrive au fleuve immédiatement en amont du débarcadère[1]. Cette rivière prend sa source au plateau Fatika, dans les pentes adoucies des monts Lamogi, dont elle est la principale artère de drainage. A son confluent, sa largeur, en crue, est de 20 mètres et sa profondeur de $1^{m},25$. Elle grossit très rapidement et devient torrentielle en temps de pluie ; sa portée

[1] L'Ayugi et l'Unyami coulent parallèlement. La distance qui les sépare est de 15 à 20 kilomètres.



est alors considérable. En saison sèche, son débit est insignifiant. Les traces laissées par ses crues antérieures indiquent que sa montée maximum est, à Nimuli, de $0^{m},75$ au-dessus du niveau de mars 1903[1].

Situé sur la rive droite, Nimuli est le chef-lieu de la province du Nil et la résidence d'un aide-commissaire et du commandant des troupes stationnées le long du fleuve. Le poste militaire occupe, à 800 mètres de la berge, un plateau d'environ 70 mètres de hauteur. Plus loin commence l'Arju, chaîne pierreuse[2], qui court parallèlement au fleuve, en direction Nord-Est, jusqu'à son confluent avec l'Asua. Cette rivière est dominée par un plateau où se trouvent les bâtiments militaires, la maison et le bureau du commandant, ainsi que le terrain de parade. Au pied des collines de l'Est, sont les habitations occupées par les autres officiers. Les constructions civiles ont été édifiées, au Sud-Est dans la plaine, à environ 2 kilomètres et demi ; elles sont séparées des établissements militaires par le lit d'un courant à sec[3]. Le sol extrêmement rocailleux sur lequel Nimuli est bâti est dépourvu de végétation. Sauf dans ses parties Sud-Est et Sud, la région environnante qui est élevée et plate, est pour ainsi dire dénudée. A quelque distance du fleuve, diverses collines basses rompent seules l'uniformité du niveau général. Haute et bien drainée, cette localité est cependant insalubre. En toutes saisons, la température y est extrême; les violents orages y sont fréquents.

A Nimuli, le Nil traverse entre de hautes berges une série de rapides ; sa vallée est large d'environ 1.000 mètres. Sur les deux rives, l'altitude du plateau est de 50 à 70 mètres au-dessus du

[1] De même que tous ceux relevés sur le Nil, au commencement de 1903, ce niveau maximum est trop bas. D'après les hauteurs constatées lors de la crue, en octobre 1903, à Wadelaï et à Gondokoro, il semble que la hausse maximum à Nimuli soit d'un mètre.

[2] Felkin.

[3] Il est difficile de comprendre pourquoi les bureaux des Services Civils, dont la construction est seulement commencée, sont si éloignés des Services Militaires et à une altitude si peu supérieure à celle du fleuve. Les derniers sont sur les hauteurs bien drainées ; c'est tout le contraire pour les premiers. Il y avait cependant place sur le plateau pour les deux installations.



niveau de l'eau. Sur celle de droite et entre le bord de la vallée fluviale et la base des collines dénudées et rocailleuses d'Arju, s'étend une terrasse large d'environ 1.200 mètres. Le sommet arrondi de ces hauteurs est à une altitude d'environ 130 mètres.

A deux kilomètres en aval de Nimuli, le plateau est traversé par un Khor à sec, large de 4 mètres et profond de $2^{m},5$, venant des montagnes de l'Est. Encombré d'îles rocheuses couvertes de roseaux et de papyrus, le lit du fleuve se divise en divers embranchements. Au kilomètre 221, la largeur du chenal est de 200 mètres; les collines de la rive droite s'en approchent sous forme d'un promontoire arrondi. Sur la gauche, les monts Kuku qui se sont avancés au Sud de Dufilé courent maintenant, à une distance de 5 kilomètres, parallèlement au fleuve. Le sol intermédiaire est élevé, mais très inégal.

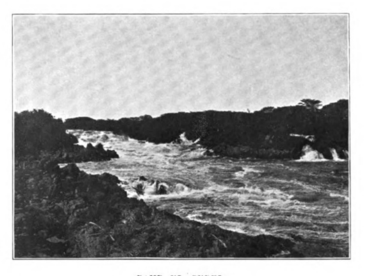
Rapides de Fola.

Au kilomètre 223 commencent les rapides de Fola, en amont desquels le Nil, encombré de nombreux rochers couverts de papyrus, prend 400 mètres de largeur. Une grande île divise ces rapides en deux chenaux[1]. Les chutes de Fola constituent le plus formidable obstacle du Bahr el-Gebel. Il est même plus que douteux qu'entre Shabluka et Assouan, sur le Nil proprement dit, il existe une cataracte où la puissance et la violence des eaux soient aussi redoutables. La presque totalité du courant se précipite par le chenal de l'Est; sauf en temps de crue, le débit de celui de l'Ouest est insignifiant[2]. Du haut des rochers de la rive droite, la scène est extraordinairement mouvementée : c'est à l'extrémité Sud de l'île de séparation que débutent les rapides; ils sont formés de

1 Cette île est très rocheuse et ses berges escarpées sont couvertes de végétation. Son altitude est d'environ 17 mètres au-dessus du niveau du fleuve; elle a 500 mètres de longueur.

2 La cataracte étant presque inabordable, il est on ne peut plus difficile de préciser exactement la hauteur de la chute totale [illegible]. Il ne pouvait davantage être question de jauger le débit du Nil en ce point. Au jugé, il semble que la dénivellation, divisée en trois ou plusieurs cascades, soit de 10 à 12 metres.





BAHR EL GEBEL.
Rapides de Fola, vus en amont.

plusieurs chutes, dont la tombée est de 15 à 16 mètres et la largeur totale, de 60 mètres. Les eaux s'effondrent et s'écrasent en vagues écumantes; c'est seulement toutefois après l'effondrement que la vraie lutte commence. La masse liquide cristalline, mais verdâtre, se précipite sur une pente rapide et s'engouffre, resserrée entre les murs rocheux et verticaux d'une gorge étroite; cet étranglement ne saurait être mieux comparé qu'au pertuis, long de 100 mètres, d'un gigantesque moulin. L'eau s'enfuit, avec une vélocité incroyable, à travers cet étroit dont la largeur n'excède nulle part 16 mètres ; elle est parfois moindre. On n'en saurait dire la profondeur.

L'énorme flux bondit à l'extrémité de la gorge et tombe à nouveau dans un deuxième étranglement inférieur, plus étroit que le précédent et large seulement de 12 mètres et long de 50. Il s'y abîme en masses bouillonnantes et furieuses; les flots écumants témoignent de la violence exceptionnelle des eaux se heurtant aux obstacles qu'elles semblent vouloir emporter dans leur course. Des deux côtés du chenal, des murs rocheux et perpendiculaires s'élèvent de 7 à 10 mètres au-dessus de la cataracte ; ils sont polis comme du marbre. La puissance de la convulsion qui présida à l'exhaussement des couches stratifiées et les fit émerger, fut évidemment énorme.

Presque complètement envahies de végétations diverses et de gracieux festons de plantes grimpantes, les roches semblent revêtues d'un immense manteau de velours vert. Aux teintes agrestes de ce merveilleux décor s'ajoutent celles des épais mimosas qui croissent sur l'île et les bords du fleuve. Le noir profond des rochers et les nuances variées du feuillage forment un contraste frappant avec la masse liquide grondante et blanchie d'où se dégage un nuage dense et lourd de poussière d'eau. L'atmosphère limpide et brillante qui baigne et revêt toutes choses de mille teintes charmantes, l'azur profond du ciel qui domine l'ensemble, tout concourt à harmoniser et à accentuer la splendeur de cette scène grandiose et exceptionnellement belle. En aval, mais dans le lointain, les pics élevés des monts Kuku forment, à cet incomparable tableau, un majestueux arrière-plan.

La plume ne saurait que difficilement décrire le spectacle sublime de la cataracte de Fola; le peintre même le plus habile ne pourrait qu'imparfaitement le reproduire : il ne saurait en rendre ni la diversité du coloris, ni la sauvage beauté de la nature environnante.

Le passage franchi, le chenal prend d'abord 30 mètres de largeur et va ensuite en s'épanouissant. L'île centrale se termine à 350 mètres environ, en aval de la chute, où les deux bras du fleuve se réunissent. Plus loin et sur une longue distance, le Bahr el-Gebel franchissant encore une série de rapides, coule, en ligne droite, entre deux hautes berges très boisées.

Au kilomètre 225, un Khor à sec, large de 5 mètres et profond de 2 mètres, vient de l'Est aboutir au Nil. Du fleuve part un plateau uni, rocheux et large de 600 mètres, qui s'étend jusqu'à la chaîne des monts orientaux. A l'Ouest, la rive pierreuse domine les eaux d'environ 70 mètres. En ce point, la largeur de la vallée, qui est de 800 mètres en amont, passe à 500 mètres en aval. Formée de rochers et de récifs, la section linéaire du chenal n'y dépasse pas 100 mètres.

Les berges s'abaissent au kilomètre 226, et les rapides disparaissent; mais ils se reproduisent à 2.000 mètres plus au Nord, où le fleuve s'effondre comme en amont. Les deux rives du chenal sont coupées de nombreux ravins profonds et étendus; il en est dont la largeur atteint 80 mètres et la profondeur 17 mètres.

Le campement de Sabaka est situé en aval du point où se terminent les derniers rapides. En face de cette localité, le Nil fait une nouvelle chute, très pittoresque, d'environ 5 mètres, divisée en plusieurs coulées. Plus bas, émergent de nombreuses roches et des îlots couverts d'épaisses végétations et de roseaux. Plus au Nord, la berge orientale, haute de 100 mètres, s'étend sur environ 800 mètres jusqu'au pied des monts Arju, qui restent parallèles au fleuve. Un contrefort élevé s'en détache au kilomètre 229, traverse le plateau et vient aboutir au fleuve. Il s'abaisse en aval jusqu'au kilomètre 237 et les monts Arju s'avancent tantôt à



gauche de la plaine et tantôt entre cette plaine et le fleuve. Du sommet de cet éperon la perspective est immense.

Les monts Kuku sont à peine distants de 5 kilomètres de la rive occidentale, dont l'altitude moyenne est de 70 mètres au-dessus du niveau de l'eau. A l'Est, s'étend une région offrant l'aspect d'une plaine et les pics des monts Agoro sont faiblement visibles dans le lointain [1]. C'est seulement par antinomie que l'on a pu appeler plaine cette région. Contemplé d'un point suffisamment élevé, l'ensemble présente l'aspect d'une surface généralement unie. C'est, en réalité, un immense terrain, haut et ondulé, couvert de broussailles et d'épaisses forêts; il est coupé par de nombreux et profonds ravins ayant entre eux des plateaux plus ou moins arrondis. Du sol très rocheux surgissent, de loin en loin, des pics isolés ; le plus rapproché du fleuve en est à 10 kilomètres.

Au kilomètre 231, se dresse distinctement le mur gigantesque des monts Kuku qui clôturent les pentes occidentales de la vallée du Nil. Leurs contours, singulièrement déchiquetés, se dessinent à l'horizon en séries de pointes dentelées. De leurs sommets, les flancs s'abîment brusquement et à pic de plusieurs centaines de mètres ; ils se terminent ensuite en pentes rapides et dénudées aboutissant à la vallée nilotique. Entre ces montagnes et le fleuve et séparée par une large vallée, s'étend une seconde chaîne de basses collines [2]. A l'Est et plus en aval, le voyageur découvre pour la première fois l'Asua.

L'Asua est de beaucoup le plus important des tributaires que reçoit le Bahr el-Gebel, au Sud de Gondokoro. Il prend sa source par 2° 20′ de latitude Nord, dans les monts Souk, qui forment la

[1] Le mont Agoro fait partie de la chaîne des Lamoga, qui s'étend du Nord au Sud. Son altitude est d'environ 3.400 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il se trouve à une centaine de kilomètres à l'Est du Bahr el-Gebel, par 4° de latitude Nord. A l'Est de cette chaîne, les deux grands « khors » Kos et Tu coulent au Nord et vont se perdre dans les marais près de Bor.

[2] Felkin appelle cette partie de la chaîne Kuku : Gebel Wadi Locquoi. Il estime sa hauteur à 800 mètres au-dessus du niveau du fleuve.



ligne de partage entre le bassin du Nil et celui du lac Rodolphe[1]. Son développement est d'environ 270 kilomètres. Il coule au fond d'une gorge boisée, large, en moyenne, de 100 mètres et creuse de 40 à 50 mètres. Son lit est formé de roches basaltiques, avec cette particularité que les couches sont, comme à Fola, verticales mais plus irrégulières. Artère principale du drainage d'une vaste région, il reçoit de nombreux affluents, notamment le Bugger[2] et l'Atappi.

En eau toute l'année, l'Asua apporte au Nil un considérable contingent pendant la saison pluvieuse. Sa pente est très accentuée et son régime, torrentiel ; ses crues montent subitement de 5 mètres et disparaissent non moins rapidement. Emin pacha lui donne 40 mètres de largeur, près de sa source ; il en décrit le lit comme encombré de bancs de sable et de cailloux roulés. Sa largeur, de 80 mètres, en crue, correspond à une section mouillée d'environ 113 mètres carrés. Le même explorateur rapporte qu'à 25 kilomètres en amont de son confluent avec le Nil, l'Asua est large de 29 mètres, profond d'un mètre, et qu'il coule encaissé entre deux berges hautes de $2^{m},25$[3]. C'est à proximité de ce point que, du lit même de la rivière et sur sa rive gauche, jaillissent les sources thermales d'Odiri.

En saison sèche, le lit de l'Asua n'est occupé, dans ses dépressions, que par une succession de mares.

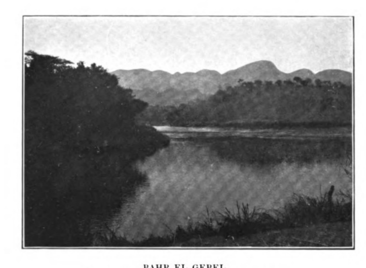
Les lignes tracées par les crues témoignent d'une montée d'environ $1^{m},25$ au-dessus de l'étiage. La rive gauche de l'Asua est constituée par le prolongement des monts Arju qui prennent fin au kilomètre 239, où cet affluent rejoint le Nil. Celle de droite doucement inclinée d'abord, se relève ensuite à 50 mètres au-dessus du niveau de la rivière.

[1] Quelques cartes lui donnent comme source un lac : le Kirkpatrick, 2° 20' de latitude Nord et 34° de longitude Est. Cette question n'est pas encore définitivement tranchée.

[2] Emin dit que le Bugger est large de 17 à 20 mètres, qu'il coule dans un lit formé de cailloux roulés, que ses berges ont 3 mètres de haut et qu'en mai sa montée, en crue, est de 2 mètres au-dessus de son niveau d'étiage (Felkin).

[3] *Ibid.*





BAHR EL GEBEL.
Jonction de la rivière Asua avec Bahr el Gebel.

Bien que la montée de l'Asua ne soit pas considérable à son confluent avec le Nil, son courant, en crue, est d'une violence telle qu'il cesse d'être guéable. Or, sous peine d'interrompre les communications entre Nimuli et Gondokoro, il est indispensable de franchir cette rivière par un moyen quelconque. Pour en faciliter le passage, on l'effectuera désormais au moyen d'un bac allant d'une rive à l'autre.

En basses eaux, l'Asua est franchissable à gué au kilomètre 237, où il a 58 mètres de largeur et une profondeur générale de $0^m,60$[1].

Après avoir dépassé le Gebel Dhomi, montagne rocheuse isolée, située sur sa rive droite, l'Asua reçoit à 6 kilomètres en amont de son embouchure, l'Atappi, qui vient du Nord-Est. L'Atappi est également sujet à des crues rapides : ses montées soudaines de 3 à 4 mètres sont très fréquentes. Il prend sa source dans les monts Lumoga, à l'extrémité orientale de la chaîne des monts Lobull, par 3° 15′ de latitude Nord. Il coule en direction Est-Ouest et sa longueur est de plus de 70 kilomètres[2]; son débit est nul en saison sèche et son lit ne contient qu'une série de mares.

En aval de sa jonction avec l'Atappi, l'Asua coule dans une gorge profonde déjà décrite. Sa vallée entière et celle de l'Atappi sont couvertes de forêts très épaisses. Sur les bords de ces deux rivières et entre elles, errent d'innombrables troupeaux d'éléphants. Au confluent de l'Asua le panorama est magnifique. Après une chute peu considérable, le fleuve, qui serpentait en amont, vers l'Ouest, s'infléchit au Nord-Est ; il forme avec l'Asua un angle obtus et s'étale largement, libre de tous obstacles rocheux, mais toujours bouillonnant. Immédiatement en aval du confluent, il retourne vers le Nord dans la direction que suivait l'Asua au-dessus de sa jonction. A l'Ouest, les pics des monts Kuku constituent un pittoresque arrière-plan[3].

[1] A ce gué, le débit de l'Asua n'était que de $2^m,43$ par seconde ; le fleuve était alors à son niveau le plus bas et son courant très faible entre les mares (28 mars 1903).

[2] D'après Emin, l'Atappi a 17 mètres de large ; ses abords sont marécageux et ses berges s'inclinent, de chaque bord, en pente douce.

[3] Entre l'Asua et le Nil, cette élévation longue et étroite termine les monts Arju. Cette chaîne limite, en aval de Nimuli, la vallée nilotique.



A 300 mètres en aval de la rencontre des deux cours d'eau, les terres sont traversées par la tranchée profonde, affectant la forme d'un V, d'un ravin ayant plus de 20 mètres de profondeur et de 30 à 40 mètres de largeur. Encombrée d'arbres et de broussailles, cette énorme crevasse, qui part de la chaîne orientale, doit se transformer en torrent pendant la saison des pluies. Au Nord, la largeur du fleuve varie entre 80 et 100 mètres; il est bordé, sur sa rive droite, d'étroites plaines d'environ 100 mètres de largeur et hautes de 3 à 7 mètres. Elles portent de nombreux arbres, dont quelques-uns très beaux. Au delà, le sol se relevant brusquement à l'altitude de 50 ou 60 mètres, forme la limite du haut plateau qui s'étend à l'Est du Nil. La rive gauche est également élevée et très broussailleuse.

Au kilomètre 241, la route s'éloigne du fleuve et gravit le plateau oriental[1]. Dans cette partie de son cours, le Nil est pour ainsi dire rectiligne. Large de 5 à 6 kilomètres, sa vallée est, à l'Ouest, limitée par des hauteurs montagneuses ayant l'aspect de murs verticaux; leurs sommets, se terminant en série de pics dentelés, sont écartés de 3 à 4 kilomètres. Cette ossature rocheuse semble former un alignement sans solution visible de continuité. Les pentes descendent verticales de leurs lignes de crêtes et s'effondrent de plusieurs centaines de mètres. Derrière les montagnes, s'étend la région Kuku, extrêmement fertile; elle est, dit-on, le grenier où s'approvisionnent les garnisons de l'enclave du Lado. Un espace aride et rocheux sépare le Nil des hauteurs.

L'ancien fort de Dufilé, actuellement évacué, était situé au 243me kilomètre[2]. C'est dans son voisinage et sur la rive gauche que le Khor Ayu aboutit au Nil.

Au kilomètre 245, une chaîne de montagnes naît sur la rive orientale du Nil, et se prolonge sur plus de 20 kilomètres.

[1] La berge du fleuve est, ici, impraticable pour les caravanes.

[2] Le pays Kuku commence près de Dufilé et s'étend à l'Ouest jusqu'à 6 jours de marche du fleuve. Sa frontière Nord se trouve à environ 10 kilomètres en aval de Labori.



Connues sous le nom de Gebel Kurdu, elles ont leurs sommets culminants à 300 mètres au-dessus du niveau du fleuve. De formes irrégulières, elles sont très boisées. Rétrécie en ce point, la vallée, n'a plus que 2 kilomètres de largeur. Le Nil la traverse par une série de rapides entre deux hautes berges et court, pour ainsi dire, en ligne directe vers le Nord.

Les monts Kurdu sont séparés des hautes terres orientales par une longue vallée qui leur est parallèle. Cette dépression draine les eaux du plateau que sillonnent de nombreux ravins; leur lit fortement érodé est formé de cailloux roulés alternant avec des espaces sablonneux. Torrents en saison pluvieuse, ils sont à sec le reste de l'année. Il en est, toutefois, qui conservent un peu d'eau dans leurs cavités. C'est là que, pour la première fois, se montrent des bambous ; bien que de petite taille, ils forment d'épais rideaux le long des ravins et des torrents. Certaines parties du plateau sont revêtues de forêts rabougries d'où émergent, de loin en loin, de grands arbres. Ailleurs, il est généralement rocailleux et dénudé. Les Madi, dont quelques villages sont éparpillés sur le plateau, y pratiquent de maigres cultures, mais seulement pendant la saison des pluies[1]. Sur toute l'étendue de ce district, connu sous le nom de Kirefi, errent de grands troupeaux d'éléphants. Sauf dans la réserve de Toru et dans les forêts entourant le lac Albert, ces pachydermes y sont probablement plus nombreux que dans n'importe quelle autre partie du Protectorat de l'Uganda.

Le plateau oriental se développe sur une immense surface ; il borde, pour ainsi dire, la vallée du Nil jusqu'à Gondokoro, avec les mêmes caractéristiques, c'est-à-dire qu'il est partout élevé et rocailleux, couvert de broussailles et de forêts, et sillonné de

[1] Les cases des Madi sont de forme circulaire ; leurs toits en chaume sont pointus et leurs murs de clayonnage, peu élevés ; leur diamètre, d'environ 3 mètres, est égal à la hauteur entre le plancher et la pointe du toit. Des greniers semblables à de petites huttes, sont installés sur des plates-formes à un mètre au-dessus du sol.

Les villages Madi sont invariablement entourés d'une clôture d'épines appelée « Zariba » ayant généralement une unique entrée.



profonds ravins et de torrents. L'uniformité de sa superficie est, de loin en loin, rompue par des collines et des chaînes de montagnes. Son niveau ne se relève que dans la direction de l'Est, mais à une distance relativement éloignée.

Un piton conique détaché de la chaîne principale, se dresse sur la rive occidentale du Nil, au kilomètre 261, et constitue là un point de repère longuement visible. A 3 kilomètres en aval, les collines Kurdu se terminent sous forme de contreforts boisés de faible relief. A 8 ou 10 kilomètres, au Nord-Est, une montagne dresse son double pic d'aspect fantastique au-dessus du niveau du plateau, et de petites collines arrondies surgissent entre les ravins. Au kilomètre 266, on atteint Mougi[1]; situé sur une pente herbeuse, ce village Madi domine la rive droite du fleuve. A proximité, se trouve un figuier très ombreux et superbe. En aval de Mougi, la rive orientale, formée d'une succession de basses plaines, porte quelques cultures de millet; elle varie en largeur entre 400 et 800 mètres et elle est limitée, à l'Est, par une hauteur de 20 à 30 mètres.

Extrêmement rapide, le Nil poursuit sa course en ligne droite et en direction généralement Nord-Ouest; sa largeur varie entre 90 et 120 mètres. Considérée d'amont, le panorama de la gorge située au Sud de Mougi, est de toute beauté.

Au kilomètre 270, la route passe devant Labori, ancien fort d'Emin pacha, situé sur la rive Ouest. Cette position, très judicieusement choisie, est à l'altitude de 80 à 100 mètres au-dessus du niveau du fleuve[2]. C'est dans cette localité qu'Emin eut de sanglants engagements avec la redoutable tribu des Kuku. Deux îles, distantes d'un kilomètre, dont une basse et boisée et l'autre plus petite, se trouvent au milieu du Nil. Le chenal se recourbe, en ce point, en multiples méandres; serpentant entre les rochers, il y forme les longs et puissants rapides connus sous le nom de

[1] Ne pas confondre avec Muggi, ancienne station d'Emin, qui est sur la rive gauche du Nil, au Nord de Labori.

[2] Emin donne à Labori l'altitude de 567 mètres au-dessus du niveau de la mer.



Yerbora[1]. A l'Est et partant du plateau, de nombreux ravins se sont frayé une route vers le fleuve. Plusieurs sont larges et profonds; tous doivent se transformer en torrents pendant la saison des pluies.

Kuio, village Madi est établi au kilomètre 274, sur une haute falaise de la rive droite. L'Umi arrive sur cette même rive, au kilomètre 276. A son embouchure, cette rivière est large de 40 mètres et profonde de 15 mètres; ses berges verticales sont hautes de 4 mètres. Son lit sablonneux laisse, en divers points, percer des affleurements basaltiques. Bien qu'à sec en mars 1903, l'Umi conservait néanmoins dans les cavités de son lit de nombreuses mares limpides. Sa montée est de $1^{m},25$. Etant donnée sa forte pente, son débit, en crue, doit être considérable. Comme plusieurs rivières similaires, il porte au Nil les eaux du drainage du plateau oriental. Sa vallée tout entière dont la largeur maxima ne dépasse pas 100 mètres ainsi que ses bords, sont couverts d'épaisses broussailles; il en émerge, çà et là, quelques arbres forestiers. L'Umi sert de frontière entre les pays Madi et Bari.

Rapides de Yerbora.

En aval et à 150 mètres du confluent de l'Umi et du Nil, les rapides d'Yerbora se prolongent longuement; ils sont formés d'une multitude de rochers basaltiques qui surgissent du sein des eaux et où se heurte et se brise le courant impuissant. Les stratifications rocheuses vont en s'inclinant de l'amont à l'aval. Près des bords, les berges, hautes de 3 mètres, sont très raides. Au delà, le fleuve est frangé de roseaux et, à droite et à gauche, s'étendent des plateaux herbeux. Les sommets aplatis des monts Kuku sans saillie ni pic, dominent de plus de 500 mètres le niveau de l'eau[2].

[1] Il est difficile de désigner par un nom spécial chacun de ces rapides, qui sont presque contigus.

[2] M. Craig a constaté en 1903 que cette altitude était de 470 mètres.



Après la traversée de l'Umi, la rive orientale se relève par une pente unie, longue d'environ 500 mètres, jusqu'à l'altitude de 50 mètres. Dans cette direction, elle aboutit à un monticule rocheux très boisé. A l'Ouest, la chaîne secondaire, séparée des montagnes principales par une vallée, longe les bords du Nil[1]. Ces hauteurs sont curieusement échancrées vers les deux tiers de leurs falaises occidentales. Les déclivités de l'Est sont creusées de ravins nombreux et profonds, et sillonnées de lits de courants, tous à sec après la saison des pluies.

Au kilomètre 280, l'aspect de la rive gauche se transforme : hauteurs et vallée disparaissent et le terrain remonte par une longue pente bien boisée depuis le fleuve jusqu'au pied des montagnes. Les arbres se font plus rares sur la berge orientale. La déclivité générale vers le fleuve est beaucoup moins escarpée que plus au Sud. De nombreux ravins la traversent ; quelques-uns, très profonds, contiennent des mares couvertes de roseaux. Fortement rocailleux, le pays est peu boisé ; de loin en loin se montrent des villages Bari[2].

La route terrestre qui conduit à Gondokoro quitte le bord du fleuve au kilomètre 285, pour se diriger vers le Nord-Est[3]. Toute cette région est sillonnée de remarquables affleurements de roches ignées émergeant droites, de $0^{m},25$ à $0^{m},30$, et se présentant à des intervalles si réguliers qu'elles ressemblent à des repères marquant la limite des villages.

Les rapides d'Yerbora finissent au kilomètre 290; on y atteint le village de Laki, situé dans une plaine herbeuse, à quelque 500 mètres du Nil. Le sol s'y incline en pente douce vers le fleuve. Large en ce point de 100 mètres, le chenal est encombré d'îlots rocheux couverts de hautes herbes et sur lesquels

¹ Cette vallée est traversée par la route carrossable de Gebel Akaju à Rejaf.

² Les huttes des Bari sont plus petites que celles des Madi. Les parois sont en pierres plates assemblées avec des brindilles. La pointe des toits de chaume s'élève à $2^{m},5$ au-dessus du plancher.

³ Cette route est plus courte et meilleure que celle qui longe la berge du fleuve. Mais en saison sèche, il y est parfois difficile de se procurer de l'eau.



les crues ont laissé de visibles traces. Leur niveau maximum est d'un mètre supérieur à celui constaté en mars 1903. Les monts Kuku présentent cette particularité que le sommet de la chaîne semble s'être sectionné ; le long de la section s'alignent des précipices rocheux ayant plusieurs centaines de mètres de profondeur. Au-dessous, et jusqu'à la base, les éboulis ont formé une pente escarpée. Des ravins verticaux et également espacés entaillent cette pente. Entre ces anfractuosités, les flancs arrondis ressemblent à d'immenses bastions. Les espaces sont si réguliers et les intervalles entre les fissures si semblablement contournés qu'on les dirait créés par la main de l'homme. La petite chaîne secondaire fait sa réapparition perpendiculairement à la coupure et suit la rive Ouest du Nil en direction Nord.

Au Nord de Lakki et à l'Est du Nil, les pentes et les ondulations deviennent plus régulières mais le pays se fait de plus en plus dénudé. Partout, à la surface, surgissent des rochers ainsi que des affleurements de basalte et de quartz. A 4 kilomètres du fleuve, une haute chaîne rocheuse limitant la vallée nilotique court du Sud au Nord.

Divers ravins très larges, le plus grand nombre ayant des cavités remplies d'eau, même en saison sèche, sillonnent les hautes terres. Le fond et les flancs de ces dépressions sont rocheux et leurs chenaux généralement encombrés de grands roseaux. Près de la hauteur se sont groupés quelques villages Bari et, de loin en loin, quelques arbres solitaires, presque tous de la famille des ficus, sont remarquables par leur âge, leur taille et leur beauté[1].

Au kilomètre 293, le Nil reçoit sur sa rive droite le Karpeto; cette rivière lui vient du Sud-Est et de très loin. Elle est large de 35 mètres, profonde de 4 mètres et coule dans une vallée de 300 mètres et encaissée de 12 à 14 mètres en moyenne. Son lit très rocheux, est de loin en loin sablonneux ; il est encombré de roseaux. Les traces

[1] Dans toute cette région, il existe de nombreux vestiges d'anciens villages apparemment importants. Ils furent détruits quand les Derviches envahirent cette partie de la vallée du Nil.



des crues précédentes indiquent une montée d'un mètre. Sur la rive gauche du Karpeto et à un kilomètre et demi du Nil, se dresse une montagne boisée au sommet arrondi.

La chaîne Kuku qui avait longé la vallée du fleuve depuis Dufilé, s'infléchit au kilomètre 296, et s'éloigne au Nord-Ouest. L'aspect général de ces montagnes se modifie ; elles sont moins hautes et cessent de ressembler à un mur presque vertical, au sommet aplati ; de leurs pics arrondis, la descente vers la vallée est comparativement plus douce et facile. Les hauteurs près de la berge sont aussi moins élevées et moins rapides qu'en amont.

Nonobstant les récifs qui l'encombrent çà et là, le Bahr el-Gebel est généralement plus libre dans cette partie de sa course. Sa largeur moyenne est de 120 mètres ; son courant est rapide.

Rapides de Gougi.

Distant du Nil d'un kilomètre, un mont rocheux, haut d'environ 80 mètres, se dresse au-dessus du plateau oriental, au kilomètre 297. Le fleuve s'élargit là jusqu'à 200 mètres et se divise en différents chenaux. De très beaux arbres ombragent certains des îlots qu'il contourne. En ce point commencent les rapides de Gougi. Non loin de ce site et sur la rive Ouest, se trouvent les ruines de Muggi, ancien poste d'Emin, depuis longtemps abandonné. En aval de Muggi le lit du Nil est obstrué de rochers et d'îlots boisés. De profonds ravins viennent aboutir de chaque bord ; sur la rive droite et distante de 2 kilomètres, s'étend une épaisse forêt. Dans toute cette partie de la vallée nilotique et sans préjudice de quelques courbes peu accentuées, le fleuve suit une direction généralement rectiligne; ceci est exceptionnel pour un cours d'eau aussi important et d'un débit si considérable. A 5 kilomètres de la rive orientale et pour ainsi dire parallèlement au Nil, se drèsse une chaîne d'où s'élancent six pitons dont un double[1]. Entre les mon-

[1] Felkin désigne ces pics par les noms de Fochi, Kokuge et Moni.





BAHR EL GEBEL.
Rapides de Gougi

tagnes et le fleuve la région est ouverte; de distance en distance, sont quelques superficies boisées.

Vus du point spécial d'où l'on peut admirer leur chute de $1^{m},50$ qui s'effondre dans un chenal de très faible longueur, les rapides de Gougi sont fort beaux. Quelques-unes de leurs îles sont habitées; toutes sont ombragées d'arbres majestueux.

Les monts Kuku sont encore visibles dans le lointain au kilomètre 308 et, à l'Ouest, un plateau ondulé et boisé, s'élevant parfois sous forme de collines, occupe l'espace qui les sépare du Nil.

Au kilomètre 311 se sont agglomérées des bourgades désignées sous le nom de Kaniye[1]. Etabli sur un plateau, à environ 2 kilomètres à l'Est du fleuve, le principal village s'approvisionne d'eau dans un Khor des environs. Au delà de ce groupement, la région se relève broussailleuse, très inégale et parsemée de nombreux rochers et d'affleurements secondaires ; la végétation y est surtout représentée par des mimosas. Au Nord de Kaniye, la physionomie du paysage se transforme radicalement: elle diffère totalement de l'aspect des contrées jusqu'ici traversées et son analogie avec les régions du Soudan méridional est pour ainsi dire complète. Le sol herbeux est couvert de mimosas et de broussailles. Une plante aromatique ressemblant beaucoup au thym, par son aspect et par son odeur, y croît en abondance. Les Bari, qui l'appellent «Raham», en obtiennent, par la cuisson avec de la graisse, un liniment, et s'en frictionnent. Aux montagnes se substituent des collines rocheuses et des monts isolés qui rompent l'uniformité du niveau général.

Le Niumbi, qui vient de l'Est, se jette dans le Nil immédiatement en aval de Kaniye. Sa largeur varie entre 40 et 45 mètres et ses berges verticales ont $2^{m},5$ de hauteur. Son lit est encombré de petits bancs de sable grenu et de blocs de granit entassés pêle-mêle.

[1] C'est en réalité un groupement de villages et non un village unique. Ce nom est appliqué à toute la région.



A sec pendant la plus grande partie de l'année, cette rivière est torrentielle pendant les pluies. Sa ligne de crue indique une hausse de $0^m,70$. Une ceinture épaisse de mimosas la longe de chaque bord. De même que pour les précédents cours d'eau, le développement du Niumbi est limité. Ces différents torrents drainent les terres boisées du haut plateau se développant à l'Est du Nil. Leur pente est très accentuée et leur flux purement passager, bien que charriant parfois un volume d'eau considérable.

Les rapides de Gougi se terminent au kilomètre 315, où le fleuve coule entre deux rives plates, larges d'environ 800 mètres et hautes de 3 à 4 mètres. Ces plaines sont limitées par des falaises rocheuses, boisées et relativement élevées. L'alignement de la rive gauche est brisé par une crête qui se dresse à l'altitude de 100 mètres. En face et à 1.500 mètres à l'Est, des eaux thermales jaillissent en bouillonnant d'une mare rocheuse ; leur température atteint presque 100° centigrades. Même à 500 mètres de la source, leur chaleur est telle que la main ne peut la supporter. Limpides, pétillantes mais insipides, elles s'échappent par un canal large d'un mètre et profond de $0^m,20$. Les Bari les appellent « Khor el-Harr » ou Khor de la chaleur ; ils en usent pour le traitement de certaines affections.

Une autre petite rivière, le Kweh, se joint au Nil, sur sa rive droite, au kilomètre 319. Elle coule encaissée, à travers un ravin de 30 mètres de large et de 3 mètres de profondeur ; elle était à sec en mars 1903. En cet endroit, disparaissent les montagnes de l'Ouest. La région est, de chaque bord, couverte de buissons épineux avec de nombreux « Heghlik », arbre si connu au Soudan.

Rapides de Makedo.

Au kilomètre 320 et des deux côtés du Bahr el-Gebel se profilent deux monts granitiques, hauts en moyenne de 120 à 130 mètres. Celui de gauche ou d'aval est moins élevé que celui de droite. Entre ces deux hauteurs commencent les rapides dits de Makedo.



Du fleuve, on aperçoit encore, dominant les rochers de l'Ouest, les murs du vieux fort de Kiri[1].

Immédiatement en aval du mont Kiri, la rive droite dresse, à une hauteur de 70 à 80 mètres au-dessus de l'eau, ses roches escarpées couronnées d'un pic portant de très beaux arbres, tandis qu'à l'Est la forêt semble s'étendre, à perte de vue, sur la région tout entière. Les éléphants y ont tracé de nombreuses foulées. Large seulement de 90 mètres, le fleuve fuit en série de rapides, entre deux hautes berges entrecoupées de profonds ravins, la plupart encombrés de cailloux roulés. Sur la rive gauche, les bois sont abondants, mais plus clairsemés qu'à l'Est. Les nombreuses ruines d'anciens villages témoignent de la densité de la population aujourd'hui disparue.

Les rapides de Makedo prennent fin au kilomètre 325 et le courant redevient libre[2]. Les rives sont moins élevées et la région moins boisée. Des hauteurs rocheuses se montrent dans toutes les directions et, en aval, se reproduisent les plateaux. On atteint Armoji au kilomètre 339. Ce village Bari est, selon la coutume des noirs de cette race, formé de petits groupes de huttes éparpillées sur une grande superficie. En ce point, le Nil coule droit et large de 200 mètres, enserrant divers îlots. Au kilomètre 341, il reçoit sur sa rive droite le Khurru, torrent large de 20 mètres et profond de $4^m,5$. Dans son lit à sec gisaient encore de nombreuses mares. Le Khurru forme la limite entre Armoji et Mongi; situé sur la rive orientale, à 30 mètres d'altitude au-dessus du niveau de l'eau, le dernier village est entouré de quelques vieux figuiers de grande taille.

Au kilomètre 345, un grand ravin venant du Sud-Est et de fort loin, probablement, coupe la forêt sous forme d'une large tranchée; son flanc droit, à pic, est haut de 50 mètres. Ce ravin sert de chenal au Laumôkh, rivière qui est, à son confluent, large de 67 mètres et profonde de 3 mètres. En amont, sa largeur

[1] Felkin attribue au Kiri une altitude de 515 mètres au-dessus du niveau de la mer.

[2] Felkin est allé en bateau de Kiri à Bedden.



n'est plus que de 20 mètres, mais sa profondeur est de 7 mètres; dans son lit de gros sable et encombré d'herbes épaisses, des cavités affouillées de loin en loin par le courant sont pleines d'eau. En crue, le Laumôkh doit être un torrent formidable arrivant au Nil par une succession de cascades.

Le pays tout entier est, ici, désert, rocailleux et raviné. De petits pics de granit saillent de toutes les hauteurs qui séparent les dépressions. Sauf sur la berge même du fleuve, il est extrêmement difficile de se frayer un chemin à travers la région complètement envahie par des forêts naines et d'épaisses broussailles. Immédiatement en aval de son confluent avec le Laumôkh, le Nil franchit quelques rapides secondaires [1] et contourne de nombreuses îles, presque toutes habitées par les Bari [2]. Deux rivières, le Lagogolo et le Peki, venant de l'Est, le rejoignent aux kilomètres 346 et 351. Toutes deux, à sec, ne sont en eau que pendant la saison des pluies. La première est large de 75 mètres et profonde de 2 mètres; la seconde a 15 mètres de largeur et 2^{m},5 de profondeur. Encombrées de roseaux, de rochers et de mares, l'une et l'autre traversent des vallées de 300 à 400 mètres de large. Au Nord du Peki et sur plusieurs centaines de mètres, la rive droite du Nil est haute de 70 mètres et se prolonge à l'Est sous forme de plateaux; à l'Ouest, des collines s'étendent jusqu'à une distance considérable [3].

Rapides de Bedden.

Au kilomètre 355 à compter du lac Albert Nyanza [4], et après avoir parcouru une région ayant beaucoup d'analogie avec celle

[1] On comprendrait difficilement que Felkin ait pu franchir cet endroit en bateau, à moins que ce ne fût pendant la crue.

[2] Les Bari paraissent avoir une prédilection pour les îles du Nil, sans doute parce qu'elles leur offraient une protection contre les incursions des Derviches. Il est étrange qu'on n'aperçoive aucune embarcation, bateau ou pirogue sur ces îles cependant habitées.

[3] Cette chaîne comprend trois chaînons et deux montagnes solitaires; l'une a la forme d'un bol renversé, et l'autre est pyramidale. Toutes sont très éloignées du fleuve.

[4] Ce sont les derniers rapides du Bahr el-Gebel et les derniers du Nil jusqu'à Shabluka au Nord de Khartoum.



précédemment décrite, on atteint l'île de Bedden, qui est longue de 5 kilomètres et large en certains points de 300 mètres. Les rapides sont constitués par cette île haute et rocheuse ; à son extrémité Sud une falaise surgit, accore, du sein des eaux, telle qu'une muraille dénudée. Cette île divise le Nil en deux bras ou chenaux hérissés de nombreux rochers, où se heurte, impuissante, l'impétuosité vertigineuse des courants. Refoulé par la haute falaise de la rive droite, le fleuve décrit d'abord vers l'Ouest une courbe d'une certaine ampleur. Il serpente ensuite en direction Nord entre deux berges de 5 à 6 mètres de hauteur.

L'île, dont la hauteur maxima est d'environ 30 mètres, est couverte d'arbres et de broussailles. Le chenal de gauche a 60 mètres de largeur; toutefois la presque totalité de l'eau s'enfuit par celui de droite, qui mesure 90 mètres ; cette deuxième passe se rétrécit jusqu'à 40 mètres un peu en aval. Le courant y est très profond. Les lignes tracées par les crues, relevées en mars 1903, indiquent une hausse maximum d'un mètre.

Le spectacle des rapides de Bedden est très impressionnant, le matin surtout, lorsque la falaise orientale s'illumine des rayons du soleil levant. Les rochers noirs se réfléchissent alors dans le fleuve avec une netteté telle que leurs moindres détails se reproduisent à la surface unie de l'eau. Les mille remous et tourbillons remontant incessamment des profondeurs du fleuve, témoignent de la puissance du torrent qui s'effondre dans l'étroit chenal de l'aval.

Après avoir franchi l'étranglement, le bras droit du Nil devient large de 100 mètres; il est obstrué d'une multitude de roches. La longue île de Bedden est fortement boisée; les beaux citronniers, plantés au temps d'Emin pacha, y portent encore des fruits. L'ambatch est absent de cette partie du fleuve et le papyrus y est rare[1]. A gauche, le pays est rocailleux et, distante d'un kilomètre, se dresse une chaîne de hauteurs irrégulières et ro-

[1] Ces deux plantes aquatiques, qui sont exubérantes au Sud de Nimuli, disparaissent presque complètement du fleuve dans la région des cataractes, c'est-à-dire entre Nimuli et Bedden.



cheuses. A droite, les terres bordières s'étendent, plates, jusqu'à environ 800 mètres; au delà, elles se relèvent en pente broussailleuse. L'île de Bedden prend fin au kilomètre 360; d'autres moins grandes lui succèdent et entrecoupent le courant, en aval des rapides.

Le Nil coule en aval, sur 3 kilomètres, entre des rives larges et plates et, au kilomètre 363, on touche à Berkeley, situé à environ 700 mètres de la berge droite. Simple groupement de huttes en paille, ce fort est défendu par une zériba, enceinte carrée de 70 à 80 mètres de côté. La garnison comprend quelques soldats soudanais licenciés, qui cultivent le maïs et le millet; ils sont commandés par un officier indigène pensionné, propriétaire d'une petite cabane[1].

De ce point élevé d'environ 70 mètres au-dessus du fleuve, la perspective est infiniment étendue et l'on voit le Nil obliquer longuement en direction Nord-Est. Au Nord aussi bien qu'à l'Ouest et jusqu'aux limites de l'horizon, le sol est revêtu de broussailles et de forêts, formant ainsi d'immenses espaces vert sombre et ondulés. Du niveau de la plaine surgissent, çà et là, des pics élancés ou des montagnes lointaines aux majestueux contours. La vue est obstruée au Sud par les broussailles qui envahissent les hauteurs ; mais on peut, à l'Est, suivre distinctement le tracé de la vallée boisée de la rivière Kit. Quand de la colline on descend vers le Nil, on traverse un Khor large de 126 mètres et creux de 2^{m},25. Ce ravin que la saison pluvieuse transformait naguère en rivière, est aujourd'hui pour ainsi dire à sec, sauf la partie de son lit qui longe sa rive occidentale[2].

En face du fort Berkeley et à l'extrémité Nord des rapides de

[1] A 500 mètres, à l'Est, sont les ruines du fort abandonné et des bâtiments autrefois occupés par des officiers anglais. Ce fort, éloigné du fleuve, occupait le point culminant de la hauteur On voit aussi les ruines de quatre constructions formant un quadrilatère. Quelques troncs de palmiers brûlés s'élèvent au centre du carré. L'aspect du site est des plus mélancoliques.

[2] Entre le Khor et le fleuve, il existait autrefois une île large de 225 mètres ; elle forme aujourd'hui la berge orientale.



Bedden, deux îles boisées divisent le fleuve en trois courants. Il redevient un cours d'eau superbe en aval, où, sauf quelques récifs noyés, il coule, large de 400 à 500 mètres, très rapide et sans autres obstacles ; sa direction générale est Nord-Est [1]. Plus loin s'égrènent de nombreuses îles, quelques-unes d'étendue considérable. Les berges sont en moyenne hautes de 5 mètres et de larges terres riveraines, unies, s'étendent de chaque bord. A l'Ouest, le sol s'élève doucement à partir du fleuve. A environ 1.000 mètres, à l'Est, les hauteurs se continuent en direction Nord.

Le Kit se jette presque à angle droit sur la rive droite du Nil, au kilomètre 374. C'est, après l'Asua, le plus important des tributaires qui viennent au fleuve, au Nord de Nimuli.

La section linéaire de son lit est de 169 mètres, son chenal est nettement dessiné et ses berges hautes d'un mètre. A droite et à gauche, il est bordé d'une berme large de 6 mètres, à l'Est et de 38 mètres à l'Ouest. Toutes deux sont couvertes d'herbes épaisses; au delà, le sol se relevant en gradins forme une seconde berme de $1^{m},25$. Des lignes tracées sur les rives, il résulte que la cote maxima de la crue du Kit ne serait pas de plus d'un mètre supérieur au niveau actuel de la rivière. Mais il semble également que les hautes eaux atteignent la crête des bermes ; la montée totale atteindrait dans ce cas $1^{m},60$ [2]. Pendant la saison sèche, le Kit ne contient que du sable grenu. L'uniformité de son lit et la régularité de ses berges lui donnent alors un aspect tout spécial.

Le Kit prend sa source dans les monts Lumoga [3] par 3° 53′ de latitude Nord ; sa longueur est d'environ 145 kilomètres et sa direction générale Nord-Ouest. On le franchit très difficilement à gué pendant la saison des pluies, au cours de laquelle sa portée est

[1] Ces rochers noyés se prolongent jusqu'à Gondokoro ; ils rendent la navigation, au Sud de cette localité, excessivement difficile, sinon dangereuse.

[2] On ne saurait perdre de vue qu'une longue période de sécheresse avait précédé le mois d'avril 1903 et que la pluviosité avait été antérieurement très faible, pendant plusieurs années consécutives. Ceci explique pourquoi tous les niveaux indiqués sont sensiblement inférieurs à ceux constatés aux nilomètres, dans les derniers mois de l'année 1904.

[3] Ses sources ne sont pas très éloignées de celles de l'Atappi.



considérable. Plus au Sud, son lit rocheux conserve, dit-on, des mares d'eau pendant toute l'année[1].

A 4 kilomètres en aval du confluent du Kit, se rencontrent les monts Rejaf et l'établissement belge de ce nom. Les hauteurs montagneuses occidentales descendent jusqu'au Nil. Remarquables par leurs proéminences rocheuses d'environ 15 mètres de hauteur, elles se terminent par le Rejaf, mont parfaitement conique, distant de quelques centaines de mètres seulement du bord de l'eau[2]. Le sommet du Rejaf est couronné de roches superposées ressemblant aux ruines d'un vieux château. Ce sont peut-être les vestiges, désagrégés par les intempéries, du cratère d'un volcan aujourd'hui éteint[3]. Sur la pente se trouve le champignon rocheux mentionné par Sir Samuel Baker[4].

Immédiatement en amont de Rejaf, la rive droite est marquée de deux îlots ; en aval, il en est un, plus grand, tout couvert d'herbes et de roseaux. En face, le Nil est large de 500 à 600 mètres. A l'Ouest, les terres se relèvent en partant du fleuve. Le fort et la station belge sont édifiés au Nord immédiat de la montagne. Avec leurs toits de chaume et leurs vérandas, les maisons ont un aspect confortable. Des huttes sont éparpillées jusqu'au bas de la montagne. Les tremblements de terre sont fréquents dans ce pays sans arbres ni broussailles[5]. C'est dans la plaine, au-dessous de Rejaf, que les Derviches furent battus par les troupes de l'Etat Libre du Congo. Quelques huttes et villages Bari sont installés à proximité de l'eau sur la rive droite.

Au Nord de Rejaf, la contrée adjacente au Nil change complètement d'aspect ; c'est en ce point que commence ce que l'on pourrait appeler la formation marécageuse[6]. Au delà de chaque

[1] Kit est le nom Bari de ce cours d'eau. Les Arabes l'appellent Bahr Ramleh ou rivière sablonneuse. Dans son cours supérieur, on l'appelle Gomoro.

[2] Felkin donne à cette montagne une altitude de 114 mètres.

[3] Baker, *Albert Nyanza.*

[4] *Ibid.*

[5] Suivant Felkin, le nom de Rejaf veut dire « tremblement de terre » en dialecte Bari.

[6] Cette formation caractérise la vallée du Bahr el Gebel, en aval et sur des centaines de kilomètres.



BAHR EL GEBEL.
Colline Rejaf.

rive, d'une hauteur relative, s'étendent des dépressions inondées, sans écoulement et de largeur variable ; elles vont jusqu'aux confins de la vallée nilotique et sont limitées par des régions forestières d'altitude supérieure. Ces dépressions sont envahies par les grandes herbes dites à éléphants. En aval de Rejaf, de grandes îles divisent le fleuve, très large, en divers chenaux. Entre ce point et le lac No, c'est-à-dire jusqu'à l'extrémité du Bahr el-Gebel, le Nil, même à son plus bas étiage, divague dans plusieurs lits.

Au kilomètre 376, on dépasse le mont Lungwi, dont le sommet arrondi domine d'environ 150 mètres la contrée environnante. De même que toutes les hauteurs de cette région, il est couvert d'une épaisse forêt d'où émergent, çà et là, de grands blocs de granit. La base du Lungwi est distante d'à peu près 1.500 mètres de la rive droite du Nil ; mais, un peu plus en aval, elle s'en rapproche à près de 300 mètres. En ce point, les marais sont approximativement larges de 1.250 mètres. Sur les terres riveraines, des huttes Bari s'alignent en suite presque ininterrompue.

Le village d'Ibrahimia est situé au kilomètre 379. De cette localité, on découvre deux chaînes de montagnes s'étendant dans la plaine de l'Ouest, à quelque 5 ou 6 kilomètres du Nil ; la plus proche, appelée Kurrak, est un groupement de pics irrégulièrement dentelés ; l'autre, Kajur, beaucoup plus éloignée, ne possède que deux pitons coniques. Sur plusieurs kilomètres en aval d'Ibrahimia, le fleuve s'approche et s'éloigne alternativement du plateau oriental ; il forme ainsi une série de baies marécageuses se succédant entre les promontoires des hautes terres. Dans ces baies aboutissent les artères de drainage de la forêt qui couvre le plateau dans toutes les directions. Au kilomètre 385, des masses de granit surgissent de la berge qui se relève. Visible à l'Est et distante d'environ 6 kilomètres, se profile une chaîne relativement basse que dominent quatre pics. A 2 ou 3 kilomètres, il en est une autre moins haute encore qui élève au-dessus de la forêt un nombre égal de pitons.



Le Lokadero, qui vient de l'Est, est la répétition en miniature du Kit; son lit est également sablonneux et sec et son chenal bien tracé. Il se jette dans le Nil au kilomètre 392; il a 35 mètres de large, des berges hautes d'un mètre et sa direction est Nord-Ouest. Au delà du Lokadero, le sol s'élève sous forme d'un plateau uni et couvert de jolies forêts clairsemées où l'on remarque quelques beaux arbres. Aussi loin qu'il est possible de l'observer la contrée offre le même aspect à l'Est. Au-dessus, les monts Belinian se dressent dans le lointain et forment un point de repère bien saillant, visible de plusieurs kilomètres. De grands marécages envahis par une épaisse végétation de hauts roseaux avec, de loin en loin, des touffes de papyrus, occupent les deux côtés du fleuve. Dans le chenal, les îles sont fréquentes et extrêmement larges; l'altitude moyenne de la plaine est d'environ 7 ou 8 mètres au-dessus des marais.

Situé sur la rive droite du Nil, au 395me kilomètre, Gondokoro s'est considérablement amélioré depuis 1901[1]. De nouveaux bâtiments militaires remplacent au Sud les anciens, et des huttes convenables ont été construites pour les hommes. En outre, les fonctionnaires anglais, civils et militaires, disposent aujourd'hui de maisons confortables. Les routes sont bonnes et la jungle a été défrichée. Dans son ensemble, Gondokoro a perdu l'aspect désolé qui le caractérisait antérieurement à 1901[2].

Il semble toutefois qu'une difficulté reste à résoudre. Le fleuve a considérablement empiété sur les terres argileuses de la haute berge où est assise la station. Le courant en a déjà emporté de notables parties, notamment l'emplacement autrefois occupé par l'Eglise et par la Mission Autrichienne. Il est à craindre que la

[1] D'après Gordon la latitude de Gondokoro serait de 4° 54′ 29″ Nord et la longitude de 31° 43′ 46″ Est. Les altitudes fournies par les différents voyageurs varient considérablement.

[2] Gondokoro parait salubre, mais ressemble à une station abandonnée. Ses bâtiments ne sauraient se comparer à ceux des Belges, à Lado et à Kiru. Il est indispensable de défricher, sur une étendue considérable, les broussailles et la forêt qui l'entourent, de drainer les marais et les cavités et d'y construire des maisons appropriées au climat. (*Egypt*, N° 2, 1901, Foreign Office, Blue Book, Sir William E. Garstin.)



fraction de la berge sur laquelle sont établies diverses maisons, subisse bientôt le même sort et disparaisse dans le fleuve, si des travaux de protection ne sont pas incessamment entrepris. Le nilomètre installé en 1901, près de l'habitation du percepteur, ayant été enlevé par un bateau, M. le Capitaine Lyons, du Service topographique égyptien, l'a remplacé, en 1903, par un autre semblable au modèle type adopté pour le reste du Soudan. Inclinée comme la berge, la nouvelle échelle nilométrique, dont la couleur se détache nettement de celle de la terre, est facilement lisible.

A partir de Gondokoro[1] et descendant vers le Nord, l'aspect du Bahr el-Gebel change promptement[2]. Au lieu de couler, comme précédemment, entre deux rives escarpées, avec un courant rapide et dans un lit étroit, le fleuve ralenti se fraye au Nord des cataractes un chemin dans un large chenal divisé par de nombreuses îles; ses rives sont basses; sa vallée et celle des terres inondées ont une largeur considérable. Le papyrus, les roseaux et l'ambatch remplacent les arbres forestiers rencontrés au Sud. Dans sa traversée du lac No et excepté en quelques très rares endroits, il franchit des espaces des plus désolés et de l'aspect le plus triste qu'il soit, peut-être, au monde.

En aval de Gondokoro, les bas-fonds, le grand nombre d'îles et les ramifications secondaires se multiplient au point de rendre la navigation très laborieuse. En temps de crue, il est difficile de reconnaître le chenal principal[3].

De loin en loin, des pics montagneux tranchent un peu sur la laideur et l'uniformité du paysage. Au delà des berges et jusqu'à ces hauteurs, s'étendent, bordés par la ligne sombre des forêts, des espaces revêtus de roseaux et d'herbes. Entre

[1] Pour la rédaction des pages suivantes, la description du Bahr el-Gebel, contenue dans Foreign Office, Blue Book, *Egypt*, N° 2, 1901, fut largement mise à contribution. Le reste est basé sur des observations plus récentes.

[2] Cette partie du voyage se fait en bateau à vapeur ; et pédestrement entre Nimuli et Gondokoro.

[3] Le site choisi pour procéder au jaugeage du fleuve se trouve à 3 kilomètres environ au Sud de Lado.



Gondokoro et Lado, le Bahr el-Gebel est large de 250 à 300 mètres environ et profond de 2 mètres à $2^m,50$.

Situé sur la rive Ouest du Nil, à 407 kilomètres du lac Albert, par 5° 1′ 33″ de latitude Nord[1], Lado est entouré de marécages. La rive y est haute de 5 mètres à $5^m,5$ au-dessus du niveau du fleuve. Ici comme à Gondokoro, l'érosion constante des eaux ne cesse de ronger les terres légères et sablonneuses de la berge. Lado et Gondokoro comptent de nombreuses années d'existence; mais étant donnés les empiètements incessants du fleuve, on peut prédire leur prochaine disparition.

Lado fut pendant longtemps la capitale des provinces équatoriales d'Egypte; c'est en ce lieu qu'Emin pacha vécut et gouverna. On voit encore les traces de ses anciennes fortifications. Il semble que l'enceinte devait avoir autrefois environ 700 mètres de développement; mais une grande partie de la superficie enclose ayant été emportée par les eaux, il est difficile de dire quelles en étaient les limites primitives. Les Belges ont beaucoup fait à Lado pour loger convenablement leurs troupes. La plupart des maisons, en briques cuites, ont des toits de chaume coniques. Le dernier type adopté semble être une hutte circulaire posée sur une arcade en maçonnerie, de façon à permettre à l'air de circuler librement en-dessous du bâtiment. Bien que laides, ces maisons sont commodes et très appropriées au climat. Celle du commandant est naturellement la plus grande. Localité d'aspect désolé, Lado est situé au milieu d'une plaine unie, broussailleuse et marécageuse en certains points, qui s'étend sur plusieurs kilomètres. Au delà, commence la forêt et le sol se relève graduellement jusqu'aux contreforts du Gebel Lado. Distante de 15 ou 20 kilomètres, cette montagne constitue un excellent point de repère. Le pays semble être complètement désert et le ravitaillement des troupes nécessite de longs et coûteux transports. L'importance de Lado, comme centre commercial,

[1] D'après Felkin, Lado est à l'altitude de 462 mètres. Junker l'estime à 456 mètres au-dessus du niveau de la mer.



est des plus relatives. On y apporte un peu d'ivoire ; quant au caoutchouc, il semble n'exister qu'à longue distance du Nil. Les cultures sont limitées à celles pratiquées, en face du poste, dans une île dont le niveau dépasse d'environ 1^{m}, 25 celui des basses eaux. On y cultive quelques légumes, des bananes et des ricins. Ayant considérablement souffert des sécheresses de 1899 et de 1900, les riverains ont, pour la plupart, émigré sur la rive opposée. La fièvre règne pendant les mois de pluies; toutefois, elle ne paraît pas être aussi redoutable qu'à Kiru, en aval sur le fleuve.

Le Nil reçoit de l'Ouest, au kilomètre 410, un affluent, Khor ou lagune[1]. Dans ces parages, sa vallée resserrée n'a plus que 5 ou 6 kilomètres de largeur. Serpentant entre de très nombreuses îles couvertes d'herbes, les ramifications fluviales forment un labyrinthe qui rend la navigation extrêmement difficile ; nulle part la profondeur de l'eau ne dépasse 3 mètres. Les hippopotames y sont en grand nombre et particulièrement audacieux. Au kilomètre 437, le fleuve s'éloigne de la rive gauche, fléchit à l'Est et traverse les marécages. C'est là qu'a été créé Mongalla, le plus méridional des postes avancés de la garnison soudanaise du Bahr el-Gebel. Sur l'emplacement de la forêt aujourd'hui défrichée, des huttes ont été élevées pour les troupes, ainsi que des maisons pour les fonctionnaires britanniques. Mongalla semble aussi salubre que peut l'être une station sur cette partie du Haut Nil. Le site est bien choisi ; les bois et les broussailles ont été rasés dans le périmètre des défenses militaires. Un nilomètre y a été installé.

Le plateau et les arbres se rapprochent de la rive droite au kilomètre 440 et frangent le bord de l'eau. C'est en ce point que les vapeurs font halte pour se ravitailler de bois de chauffage. Un grand Khor vient se perdre dans le fleuve, à 2 kilomètres environ

[1] Entre le Protectorat de l'Uganda et le Soudan Égyptien, la frontière passe sur la rive Est du Nil, au kilomètre 420 ; elle est tracée par un Khor ou lac qui s'enfonce jusqu'au cœur de la forêt.



Gondokoro et Lado, le Bahr el-Gebel est large de 250 à 300 mètres environ et profond de 2 mètres à $2^{m},50$.

Situé sur la rive Ouest du Nil, à 407 kilomètres du lac Albert, par 5° 1′ 33″ de latitude Nord[1], Lado est entouré de marécages. La rive y est haute de 5 mètres à $5^{m},5$ au-dessus du niveau du fleuve. Ici comme à Gondokoro, l'érosion constante des eaux ne cesse de ronger les terres légères et sablonneuses de la berge. Lado et Gondokoro comptent de nombreuses années d'existence; mais étant donnés les empiètements incessants du fleuve, on peut prédire leur prochaine disparition.

Lado fut pendant longtemps la capitale des provinces équatoriales d'Egypte; c'est en ce lieu qu'Emin pacha vécut et gouverna. On voit encore les traces de ses anciennes fortifications. Il semble que l'enceinte devait avoir autrefois environ 700 mètres de développement; mais une grande partie de la superficie enclose ayant été emportée par les eaux, il est difficile de dire quelles en étaient les limites primitives. Les Belges ont beaucoup fait à Lado pour loger convenablement leurs troupes. La plupart des maisons, en briques cuites, ont des toits de chaume coniques. Le dernier type adopté semble être une hutte circulaire posée sur une arcade en maçonnerie, de façon à permettre à l'air de circuler librement en-dessous du bâtiment. Bien que laides, ces maisons sont commodes et très appropriées au climat. Celle du commandant est naturellement la plus grande. Localité d'aspect désolé, Lado est situé au milieu d'une plaine unie, broussailleuse et marécageuse en certains points, qui s'étend sur plusieurs kilomètres. Au delà, commence la forêt et le sol se relève graduellement jusqu'aux contreforts du Gebel Lado. Distante de 15 ou 20 kilomètres, cette montagne constitue un excellent point de repère. Le pays semble être complètement désert et le ravitaillement des troupes nécessite de longs et coûteux transports. L'importance de Lado, comme centre commercial,

[1] D'après Felkin, Lado est à l'altitude de 462 mètres. Junker l'estime à 456 mètres au-dessus du niveau de la mer.



est des plus relatives. On y apporte un peu d'ivoire ; quant au caoutchouc, il semble n'exister qu'à longue distance du Nil. Les cultures sont limitées à celles pratiquées, en face du poste, dans une île dont le niveau dépasse d'environ 1^m, 25 celui des basses eaux. On y cultive quelques légumes, des bananes et des ricins. Ayant considérablement souffert des sécheresses de 1899 et de 1900, les riverains ont, pour la plupart, émigré sur la rive opposée. La fièvre règne pendant les mois de pluies; toutefois, elle ne paraît pas être aussi redoutable qu'à Kiru, en aval sur le fleuve.

Le Nil reçoit de l'Ouest, au kilomètre 410, un affluent, Khor ou lagune[1]. Dans ces parages, sa vallée resserrée n'a plus que 5 ou 6 kilomètres de largeur. Serpentant entre de très nombreuses îles couvertes d'herbes, les ramifications fluviales forment un labyrinthe qui rend la navigation extrêmement difficile ; nulle part la profondeur de l'eau ne dépasse 3 mètres. Les hippopotames y sont en grand nombre et particulièrement audacieux. Au kilomètre 437, le fleuve s'éloigne de la rive gauche, fléchit à l'Est et traverse les marécages. C'est là qu'a été créé Mongalla, le plus méridional des postes avancés de la garnison soudanaise du Bahr el-Gebel. Sur l'emplacement de la forêt aujourd'hui défrichée, des huttes ont été élevées pour les troupes, ainsi que des maisons pour les fonctionnaires britanniques. Mongalla semble aussi salubre que peut l'être une station sur cette partie du Haut Nil. Le site est bien choisi ; les bois et les broussailles ont été rasés dans le périmètre des défenses militaires. Un nilomètre y a été installé.

Le plateau et les arbres se rapprochent de la rive droite au kilomètre 440 et frangent le bord de l'eau. C'est en ce point que les vapeurs font halte pour se ravitailler de bois de chauffage. Un grand Khor vient se perdre dans le fleuve, à 2 kilomètres environ

[1] Entre le Protectorat de l'Uganda et le Soudan Égyptien, la frontière passe sur la rive Est du Nil, au kilomètre 420 ; elle est tracée par un Khor ou lac qui s'enfonce jusqu'au cœur de la forêt.



en aval; il forme un lac pittoresque au cœur de la forêt où les traces d'éléphants sont nombreuses. Plus au Nord, le Nil est large en moyenne de 250 à 300 mètres et, au kilomètre 446, le tronçon occidental qui s'était détaché du chenal principal, à 3 kilomètres en aval de Lado, le rejoint après une course de 36 kilomètres.

La forêt de l'Ouest s'ouvre au kilomètre 449 pour faire place à un lac d'une certaine étendue ; une des extrémités de cette nappe semble limitée et dominée par l'arrière-plan sévère et imposant du mont Lado. A quelques kilomètres plus loin et du même côté du fleuve, la forêt encercle deux autres lacs. Dans toute cette partie du cours du Nil, le chenal principal longe la rive gauche.

Situé au kilomètre 453, sur la rive Ouest, par 5° 12′ ou 5° 13′ de latitude Nord, Kiru est un des postes belges de l'enclave du Lado. Entouré de bois d'où s'élancent quelques beaux arbres, le site est pittoresque. La berge verticale sur laquelle est installé Kiru est de 5 à 6 mètres au-dessus du niveau du fleuve. L'érosion causée par le courant y est encore plus considérable qu'à Lado et de grandes tranches de la rive s'abîment constamment dans le fleuve. Les huttes bien disposées sont construites avec soin. Ce cantonnement est armé de canons Krupp et défendu par une palissade en bois. D'apparence confortable, la maison du commandant est entourée d'une grande véranda et couverte d'un toit de chaume. Faisant face à la station, une île porte des cultures maraîchères ainsi que de nombreux papayers. Les environs ne semblent pas cultivés. La garnison, de 400 hommes dit-on, possède un petit vapeur à aubes (le *Van Kerckhoven*) et divers autres bateaux en acier. Courts et trapus, les soldats noirs de l'Etat Libre du Congo diffèrent totalement des indigènes de la vallée du Nil ; divers sont presque complètement tatoués. On les dit recrutés, pour la plupart, parmi les tribus cannibales.

Au Nord de Kiru le panorama du fleuve est charmant; la végétation tropicale s'épanouit partout luxuriante. Les euphorbes géantes forment une des caractéristiques de la forêt. Des plantes grimpantes envahissent les berges et les arbres, et les recouvrent



comme d'un tapis velouté. Un monticule de 3 à 4 mètres avance dans le courant ses terres friables constamment érodées par les eaux. Son flanc est perforé de myriades de trous creusés par une variété de martin-pêcheur. Très petit, avec des ailes roses et le corps bronzé, ce charmant oiseau, vrai bijou de la nature, est un des ornements de ce délicieux paysage. Les arbres de la forêt de l'Ouest sont généralement plus beaux qu'à l'Est.

Au kilomètre 466, le fleuve quitte les bords boisés de l'Ouest, qu'il a longuement suivis, pour traverser à nouveau les marais. En amont de Kiru, la profondeur du fleuve est rarement supérieure à 2 ou 3 mètres; elle augmente en aval et ses largeurs varient parfois entre 200 et 300 mètres. Sur d'autres points, elles ne dépassent pas 80 à 90 mètres. Le chenal se divise à nouveau, au kilomètre 479, en deux branches qui se réunissent au kilomètre 486. Si nombreuses sont les îles et si divers sont les bras qui les entourent, qu'il est presque impossible de découvrir le chenal qui centralise le courant principal. Au kilomètre 492, le fleuve qui a serpenté longtemps à travers les marais, s'approche de la berge orientale. Seul le parcours de ces régions mouillées permet de se faire une exacte idée de la section générale de la vallée nilotique. Au centre et de chaque bord, les terres riveraines sont d'environ $0^{m},60$ au-dessus du niveau de l'eau ; elles s'élèvent jusqu'à $1^{m},25$ et parfois à $1^{m},50$ près des rives. Les parties les plus basses sont entrecoupées de lagunes. Les crues, modérées, n'inondent ordinairement pas les terres sèches ; cependant, celle de 1903, qui fut une des plus hautes, submergea la vallée tout entière dont la largeur est, dans ces parages, de 12 à 14 kilomètres.

Au kilomètre 493, à l'extrémité d'une berge perpendiculaire haute de 3 mètres, se dresse sur la rive droite, un arbre magnifique. Etant donnée la constante et puissante érosion des berges, on peut prédire la disparition prochaine de ce point de repère très saillant. La forêt se relève en s'éloignant du fleuve ; ses parties les plus hautes sont à 6 ou 7 mètres au-dessus du niveau de l'eau.

Sur les 12 ou 13 kilomètres suivants, la direction du Nil décrit



d'interminables courbes. Sa largeur moyenne est de 80 mètres et sa profondeur de 3^{m},5. Les berges sont sablonneuses ; il en est de même pour les terres riveraines dont le plateau domine le fleuve. De distance en distance, des îlots obstruant le chenal le forcent à se diviser en plusieurs bras. Des deux côtés du courant principal, se dessine une élévation, sur laquelle quelques groupes de huttes Bari sont entourés de champs de doura[1]. Les crues exceptionnelles inondent entièrement le plateau dont la largeur varie entre 100 et 200 mètres. A l'Est et à l'Ouest de ces élévations, sont de grandes dépressions transformées en lagunes où viennent serpenter et s'égarer les ramifications du fleuve. La largeur de la vallée varie entre 9 et 10 kilomètres. Les terres riveraines sont couvertes de hautes herbes.

Au kilomètre 506, une île herbeuse, large de 800 à 1.000 mètres, divise le chenal en deux bras qui se rejoignent au kilomètre 533[2]; le plus profond est celui de l'Est. En aval, le courant longeant la berge orientale longuement, suit de très près le plateau ; il serpente continuellement et, dans ses boucles se forment de loin en loin des marécages. Indice d'une active érosion, la berge, haute de 2 mètres à 2^{m},5, est parfois perpendiculaire. La forêt adjacente au fleuve, les berges élevées, la profusion des plantes grimpantes et des broussailles, l'eau qui tourbillonne et forme des remous le long des courbes, tout contribue à donner au panorama un aspect dont le pittoresque diffère totalement des paysages que l'on rencontre généralement sur le Bahr el-Gebel : on se croirait sur le Nil Bleu.

1 Pendant l'inondation de 1903, ces huttes furent submergées jusqu'aux toits et les habitants durent se réfugier sur les terres plus élevées.

2 M. Craig a, en septembre 1903, parcouru en bateau le chenal de l'Ouest. La crue, exceptionnellement élevée, avait alors atteint sa cote maxima. Il dépeint ce bras du fleuve comme un beau cours d'eau, large de 100 à 150 mètres et profond, partout, de 5 mètres, sauf à l'extrémité Sud, où la sonde ne donne que 2^{m},5. Ce chenal est probablement celui suivi par Baker en 1863. Plus droit que celui de l'Est, il devra être choisi comme le vrai lit du fleuve, quand des travaux de remaniement du Nil seront entrepris. Il suit d'assez près la berge de l'Ouest, qui est haute et boisée. On y rencontre plusieurs villages, dont les habitants (Aliab) sont extrêmement misérables. Les hommes se rasent la tête ; les femmes ont la lèvre inférieure percée et garnie d'un morceau de quartz cristallisé. Cet ornement les rend ridiculement affreuses.



Aux Bari succèdent maintenant les Dinkas : les huttes ou «Tukls», mal bâties et incommodes chez les premiers, sont propres et bien disposées chez les seconds.

Dem, l'ancien fort Derviche, longtemps occupé par l'Emir mahdiste Dafallah, est situé sur la rive droite, au kilomètre 561. Le «Dem» est entouré sur trois côtés par un mur en terre formant, avec le Nil, pour quatrième côté, un rectangle long de 700 mètres et large de 400. Le mur est extérieurement protégé par un talus de 1^{m},50 et un fossé profond d'un mètre et large d'un mètre et demi. Aux angles s'élèvent de petits miradors. Les approches ont été débarrassées des broussailles sur un large périmètre. Renforcé par le fleuve qui le longe à l'Est et à l'Ouest, le site de Dem était, au point de vue défensif, bien choisi.

Sur les 10 ou 11 kilomètres suivants, le Bahr el-Gebel, large de 80 à 90 mètres, est rapide. Le courant principal côtoie la berge orientale, qui le domine de 2 mètres à 2^{m},5, et n'est jamais inondée. La forêt se compose de broussailles touffues avec quelques grands arbres et des fourrés extrêmement épais de «Delebs». Ces palmiers nains qui atteignent rarement la taille d'un arbre, sont une des caractéristiques de la région. Les marais s'étalent à l'Ouest sur une certaine étendue et la vallée nilotique doit, dans cette direction, aller jusqu'à 16 kilomètres du Nil.

Quelques hauts palmiers indiquent que l'on arrive à Bor. Ce groupement Dinka est situé sur la rive Est, par 6° 12′ 46″ de latitude Nord, au kilomètre 570. De semblables villages se continuent au Nord, à l'écart des marécages et vont presque jusqu'au Bahr el-Zaraf; cette grande dérivation du Bahr el-Gebel sera décrite plus loin. Bien entretenu, propre et soigné comme tous les villages Dinkas, Bor lui-même n'est ni grand ni important. De forme circulaire et revêtues d'une couche de terre, les huttes ont des toits de chaume de forme conique. On ne peut y pénétrer qu'en rampant sous leur porte petite et basse. Les indigènes, qui possèdent de nombreux bestiaux, semblent à leur aise, nullement timides, et contents. Sauf à l'endroit où, sur environ 2 kilo-



mètres, elle est séparée du fleuve par une grande lagune ou étang en communication avec le Nil[1], la forêt est séparée du fleuve par les terres riveraines de sa haute berge.

Aux espaces humides et herbeux rencontrés au Sud de Bor succèdent, en aval, des étendues marécageuses avec des papyrus, des ambatchs et des roseaux. Au-dessous de Bor commence la région proprement dite des « Sudds » ; celle vraiment inondée ne débute toutefois qu'au Nord de Ghaba Shambé.

Quittant le plateau à l'Est de Bor et suivant le cours du fleuve, on constate que les berges basses et uniformes ne dépassent pas de plus de $0^m,25$ ou $0^m,30$ le niveau de l'eau. Au kilomètre 576, le plateau s'éloigne du Nil de 3 kilomètres[2]. Nonobstant les hippopotames, de nombreux indigènes se livrent à la pêche. Une grande nappe d'eau ou lagune, large de 5 kilomètres, avec des papyrus, se rencontre au kilomètre 579. Le fleuve la contourne sur une longue distance, par une série de courbes accentuées. Au kilomètre 614 se montre une autre grande lagune connue sous le nom de lac Powendael, qui longe le Bahr el-Gebel sur 6 ou 7 kilomètres ; il en est séparé par une ceinture de marécages, variant en largeur entre 100 et 2.000 mètres. Parsemé d'îlots et mesurant 3 kilomètres en son point le plus large, le lac Powendael communique avec le fleuve par divers petits déversoirs.

Entre cet endroit et Kanissa, l'aspect de la contrée est d'une désolante monotonie. Là où elles sont visibles, les berges basses et plates dépassent rarement de plus de $0^m,50$ le niveau de l'eau. Les tamariniers sont abondants et les papyrus occupent de grandes superficies. A quelque 12 ou 15 kilomètres, à l'Est, l'horizon est borné par une ligne forestière; là sans doute finissent les marais.

Les conditions physiques qui concourent à la formation des régions marécageuses du Bahr el-Zaraf sont tangibles. De distance

[1] Gordon dit que Bor est une station pauvre en bois.

[2] Le point où les marais commencent, à l'Est, doit constituer la tête du chenal que M. Grogan a appelé le Nil Gertrude.



en distance, la rive du fleuve est profondément entaillée de coupures aux flancs verticaux, aussi nettement accusées que si elles avaient été tranchées par la main de l'homme. Leur largeur moyenne est de 3 à 5 mètres; quelques-unes atteignent cependant 16 mètres. Entre Bor et Kanissa, c'est-à-dire sur une distance d'environ 117 kilomètres, on compte jusqu'à 129 de ces déversoirs, dont 97 sur la rive orientale. Leur nombre est sans doute beaucoup plus grand. C'est par ces ouvertures que s'alimentent les marais et les lagunes. Le débit des déversoirs ainsi constitués doit être énorme en temps de crue.

Kanissa[1] ou « Heiligen Kreuz », par 6° 46′ de latitude Nord, fut pendant longtemps la résidence de la Mission Autrichienne. L'église et les bâtiments étaient situés sur la rive droite où, dit-on, les vestiges sont encore visibles. La Mission possédait sur la rive gauche un verger; quelques citronniers et orangers ont jusqu'aujourd'hui survécu. Décimée par le climat mortel de ces régions, la Mission fut abandonnée en 1864 ou 1865 ; elle a actuellement pour seuls habitants quelques Dinkas. Kanissa est le principal point où les steamers qui doivent traverser le Sudd peuvent faire du bois. La forêt, très épaisse, comprend des mimosas, des nabakhs et quelques euphorbes; elle se développe jusqu'aux rives de la rivière Rohl, à 100 kilomètres à l'Ouest du Nil.

On atteint Abou Kika au kilomètre 734 et par 6° 54′ de latitude Nord. En ce point, la forêt occidentale s'approche jusqu'à 1.500 mètres du fleuve dont les berges sont sèches et encombrées d'épaisses broussailles. Situé dans l'intérieur des terres, le village n'est pas visible du fleuve. Au Nord d'Abou Kika et sur les 12 ou 14 kilomètres suivants, des marais envahis par les papyrus et les *Pistia Stratiotes* s'étalent dans toutes les directions ; le paysage est extrêmement désolé. Le fleuve coule parfois rectiligne et parfois en courbes simples ou doubles, formant à travers les marécages une série de lacets et un véritable dédale. A l'étiage,

[1] Kanissa ou église, en arabe.



la vitesse moyenne du fleuve est de 2.500 mètres à l'heure, sa profondeur de 5 mètres et sa largeur de 50 à 60 mètres. Le Bahr el-Gebel s'éloigne considérablement de la forêt de l'Ouest. La région marécageuse couverte d'eau et de roseaux qui s'étend de chaque bord, n'a pas moins de 30 kilomètres de largeur[1]. Sur toute cette partie de son cours, le Nil offre uniformément l'aspect de la tristesse et de la désolation.

La rive droite est coupée, aux kilomètres 742 et 744, de deux déversoirs dont les eaux vont au Bahr el-Zaraf, sa grande dérivation. Un peu plus loin, le Nil serpente le long du bord oriental de la grande lagune de Shambé, longue de 6 à 8 kilomètres, large de plus de 2.000 mètres et profonde en moyenne de $1^{m},50$. Il en est séparé par une bande marécageuse pleine de roseaux. Cette lagune prend fin au kilomètre 766 et se soude au Nil par une ouverture large et peu profonde. Ghaba Shambé est situé à l'Ouest de cette nappe d'eau[2] par 7° 6′ 12″ de latitude Nord et à environ 2 kilomètres du fleuve. D'apparence lugubre, cette localité se compose de quelques huttes et de bureaux installés sur le bord plat et bas de la lagune. Elle est le chef-lieu de la province du Bahr el-Ghazal et à ce titre, le poste principal du Haut Nil. Le sol de la région, à l'Ouest, qui est d'environ $0^{m},60$ au-dessus du niveau de l'eau, se relève aux approches de la forêt. A l'Est, des

[1] Il est utile de préciser que le terme *« terre élevée ou haute »* souvent employé pour décrire les bords du fleuve, n'est que relatif. Les berges généralement fermes sont en moyenne de $0^{m},25$ plus hautes que le niveau estival du Nil. Elles sont longées par une dépression marécageuse. Puis, les terrains plats se relèvent graduellement jusqu'à ce qu'ils atteignent la forêt. Partiellement submergée en temps de crue ordinaire, la dépression l'est entièrement pendant les grandes inondations. Le sol, ferme néanmoins, est couvert d'une végétation qui diffère des herbes de Sudd. Dans les marécages, il n'existe pas de dépôts formés par la décomposition des végétaux comme dans ceux de Shambé. Une des particularités du fleuve dans cette région, c'est qu'il semble toujours se rapprocher des terres hautes et qu'au moment de les atteindre, il s'en éloigne à travers les marais par une suite ininterrompue de boucles. Dans chacune de ces courbes se trouve généralement une grande lagune. Les points où le fleuve côtoie les terres élevées sont relativement rares. Quelques-unes des boucles sont remarquables en ce qu'elles forment presque un cercle. Au kilomètre 678, deux méandres du fleuve ne sont séparés que par une bande de terre de 50 mètres de largeur.

[2] Ghaba ou Gabt veut dire forêt



marais couverts de papyrus s'étendent jusqu'aux limites de l'horizon.

A 7 kilomètres en aval de Shambé, c'est-à-dire au kilomètre 773, le Bahr el-Zaraf se sépare de l'artère principale et avant de se diriger à l'Est, suit un faux lit du Nil, sur une certaine distance. Large d'environ 30 mètres à son point de départ, cette dérivation est, à sa prise, entourée d'une véritable mer de marais et de hauts papyrus. En amont, le Bahr el-Gebel décrit une forte courbe où, si l'on n'y prend garde, un obstacle naîtra un jour, sous forme de barrage végétal. Au passage du vapeur, les remous firent émerger à la surface des eaux un « Sudd » en décomposition qui gisait au fond du Nil.

Sur ce parcours, la largeur moyenne du Bahr el-Gebel est de 50 à 60 mètres et sa profondeur d'environ 5 mètres. C'est entre les kilomètres 772 et 788 que s'étaient formés les quatre barrages végétaux ou « Sudds » qui en obstruaient le cours ; ils ont été détruits, en février 1901, par le lieutenant Drury, de la Marine Royale britannique. On les désignait sous le nom de blocs nos 16, 17, 18, 19. Dans ces parages, le Bahr el-Gebel est, sur ses deux bords, rejoint par plusieurs de ses dérivations d'amont. Des îles couvertes d'ambatchs et de papyrus forcent le courant à se séparer en de nombreux chenaux et le pays tout entier n'est plus qu'un immense marécage. Extrêmement réduite, la largeur du fleuve ne dépasse pas 25 ou 30 mètres, mais il est profond de 6 à 7 mètres. On se figure difficilement que ce courant étroit et tortueux, aux méandres toujours imprévus, puisse être le Nil. Quand on aperçoit devant soi et à une distance relativement peu éloignée, un arbre ou le mât d'une barque, on s'étonne de ne pouvoir l'atteindre qu'après avoir parcouru de nombreux kilomètres. A tous les points de vue, la profondeur exceptée, la dérivation allant au Bahr el-Zaraf, dont il est parlé plus haut, a toutes les allures du tronçon principal. La direction générale du fleuve est, en ce point, nettement Ouest. Une fausse dérivation qui se dirige vers l'Est, passe à travers de



nombreuses lagunes peu profondes et va retomber dans l'artère principale, au kilomètre 804[1].

Aux kilomètres 807 et 812, le Bahr el-Gebel reçoit de l'Ouest deux cours d'eau, qui sont peut-être les embouchures de la rivière Jei ou Yei[2]. Plus au Nord, les marais s'épanouissent dans toutes les directions et la terre ferme ne se montre plus qu'au kilomètre 844. Légèrement broussailleuse en ce point, elle s'élève, à l'Est, de $0^m,60$ à $0^m,70$ au-dessus du niveau du fleuve, qu'elle borde jusqu'au kilomètre 882. Cette ligne n'a de solution de continuité qu'au kilomètre 862 où elle comporte diverses coupures. Les eaux dérivées vont à l'Est et constitueraient, d'après les indigènes, les affluents les plus septentrionaux du Bahr el-Zaraf. En 1900, un superbe palmier « Deleb » formait en cet endroit un point de repère visible à grande distance. Erodée par le courant, la berge s'est effondrée et l'arbre s'est abîmé dans les eaux[3].

Après une seconde disparition des marécages, les terres sèches riveraines de l'Est se rapprochent de nouveau du fleuve et lui sont parallèles sur environ 3 kilomètres. Quelques euphorbes se montrent dans ces parages.

Au kilomètre 893, le Nil reçoit un volume d'eau considérable d'un Khor venant de l'Ouest[4]. Deux villages Nuer qui sont probablement Favor et Fatouah de la carte de Perthes, se montrent dans le lointain. En aval, le Bahr el-Gebel s'élargit parfois jusqu'à 200 mètres; sa profondeur atteint de 5 à 6 mètres, avec une vitesse moyenne de 2 kilomètres et demi à l'heure. Les marais prennent le même développement qu'en amont, et, de

[1] Avant la destruction des blocs 16 à 19, le faux chenal était la seule voie navigable pour les bateaux allant au Sud. C'est celui qu'empruntèrent, en 1900, le major Peake et le lieutenant Drury, dans leur voyage de Gondokoro. Cette partie de leur voyage fut très ardue. Ils faussèrent leur gouvernail à deux reprises et échouèrent quatre fois au cours du trajet.

[2] M. Craig qui a vu le Bahr el-Gebel pendant l'inondation de 1903, est d'opinion contraire; il croit que le chenal qui se joint au Nil au kilomètre 893, forme la véritable embouchure du Yei.

[3] Dans son *Voyage dans l'Afrique Centrale*, Londres, 1869, PETHERICK rapporte que ce palmier marquait la limite entre le pays des Nuer et celui des Kytch.

[4] C'est le cours d'eau que M. Craig suppose former l'embouchure du Yei.



chaque bord, de grandes lagunes peu profondes longent le fleuve, dont un rideau de papyrus les sépare.

Au kilomètre 894, à l'Ouest et à 1.500 mètres du fleuve, s'aperçoit un plateau ; à l'Est et distante peut-être de 11 à 12 kilomètres, une ligne de palmiers dénonce les berges probables du Bahr el-Zaraf. Au kilomètre 896, la largeur du Bahr el-Gebel est de 90 mètres et sa profondeur de $7^{m},5$. C'est un peu en aval que commence le dernier des « Sudds » ou obstructions végétales non encore détruites[1]. Les bateaux à vapeur sont forcément tenus d'abandonner le vrai chenal et d'en suivre un faux qui s'écarte de la rive gauche, faisant avec elle un angle de près de 90 degrés[2]. La profondeur tombe alors subitement à $1^{m},5$. Sur un certain parcours, le pilote se trouve en présence d'un véritable réseau de divagations fluviales, qu'il doit bien connaître pour décider de la voie dans laquelle il doit s'engager. Ces ramifications instables changent fréquemment de forme. Telle maintenant est la plus large, qui ne sera plus navigable l'année suivante. Sur une distance de 8 kilomètres, les divers bras serpentent à travers des marais couverts de papyrus.

A partir du kilomètre 905, s'étendent des lagunes; leur profondeur minimum, d'environ $1^{m},5$, diminue rapidement là où les bords sont frangés de hauts papyrus. Leur largeur varie entre quelques centaines de mètres et 4 ou 5 kilomètres. Un courant faible mais perceptible les traverse en direction Nord. Ces lagunes sont parsemées d'innombrables îlots de «Sudds» flottants. Certains indices dénoncent la présence d'un plateau dans le voisinage de ces nappes d'eau.

D'après les indigènes, le chenal principal du Bahr el-Gebel, qui se trouve à l'Est de ces espaces mouillés, longerait la terre ferme; il a été depuis reconnu que cette assertion était erronée. A l'Ouest, une rangée de grands arbres distante d'environ 3 kilo-

[1] Connu sous le nom de bloc n° 15 il s'étend sur une distance de 37 kilomètres.

[2] En avril 1900, la tête du chenal était obstruée par un Sudd ; cet obstacle de peu d'importance fut facilement détruit.



mètres, indique également, dans cette direction, la proximité de la limite des marais. Les lagunes ont cette particularité qu'on ne saurait passer sous silence, c'est l'absence de toute vie animale. Aucun oiseau ne s'y montre et il semble que les hippopotames mêmes les désertent complètement. Elles prennent fin au kilomètre 920. Le navigateur se trouve alors en présence d'un nouveau dédale de ramifications fluviales semblables à celles qu'il a déjà rencontrées en amont. Se croisant, s'enchevêtrant et convergeant visiblement dans toutes les directions, elles forment un déconcertant labyrinthe dont seul peut sortir un pilote expérimenté. Au kilomètre 937 se rencontre une nouvelle lagune longue de 2 kilomètres, large de 500 mètres et profonde de $1^{m},25$ à 2 mètres. A son extrémité Nord (kilomètre 939), se termine le bloc ou «Sudd» n° 15; on retrouve là le chenal principal, qui est barré et difficile à découvrir. Toutefois, après s'y être engagé, on ne saurait douter que l'on soit dans le vrai Nil : la sonde dénonce une profondeur de 5 à 6 mètres. Sur le fond s'est déposée une couche très épaisse de Sudd en décomposition que le remous des aubes amène à la surface, bouillonnant et dégageant des gaz méphitiques. Le «Raïs», ou pilote indigène, rapporta qu'un des vapeurs des Derviches, ainsi que des barques chargées d'ivoire, avaient sombré dans ces parages du fleuve, alors non encombrés par les «Sudds»[1].

Sur les deux kilomètres suivants, le Bahr el-Gebel, large en moyenne de 60 mètres et profond de 5 à 7 mètres, décrit de fortes courbes. Au kilomètre 941 et par 8° 4′ 36″ de latitude Nord, on atteint Hellet-en-Nuer ou Eliab Dok. En ce point, l'altitude de la berge est seulement d'un mètre au-dessus de l'eau ; en contact avec la rive gauche, le plateau s'étend longuement à

[1] Le curage de ce chenal, opéré en 1903, confirma le récit du « Raïs ». Le vapeur et les bateaux furent retrouvés. Le major Matthews entreprit la destruction du bloc 15, en 1902 ; mais la saison pluvieuse commençant, il fut obligé d'interrompre ses opérations. Au cours de l'hiver 1903-1904, le lieutenant Drury, de la Marine Royale, qui fit une nouvelle tentative, tomba gravement malade et ne put achever sa tâche. La navigation continue donc d'être entravée entre Khartoum et Gondokoro.



BAHR EL GEBEL.
Hellet en Nouer.

l'horizon. Cette plaine, que n'atteignent évidemment pas les eaux de la crue, est couverte d'euphorbes, de palmiers «Deleb» et de broussailles. Elle longe le Nil jusqu'au kilomètre 967, avec quelques intervalles marécageux, dans les courbes décrites par le fleuve.

A Hellet-en-Nuer même, une dérivation d'une certaine importance se détache de la rive gauche du Bahr el-Gebel ; elle a été, pour la première fois, mentionnée par M. le Capitaine Gage, du 7me Régiment des Dragons de la Garde *(Récit de voyage à travers les Sudds. — Hiver 1899-1900)*. Ce déversoir mesure, à son point de départ, 66m,5 de large et comprend sur chaque bord une bande marécageuse et herbeuse de 10 mètres. Sa profondeur, en basses eaux, est d'un mètre et sa vitesse moyenne de 0m,60 par seconde[1]. La dérivation du Capitaine Gage quitte le Bahr el-Gebel à angle droit et à quelque 500 mètres en aval s'infléchit au Nord-Ouest. Après l'avoir suivie sur environ 64 kilomètres, l'explorateur fut arrêté par un «Sudd». Il s'agit peut-être, en réalité, d'une communication entre le Bahr el-Gebel et la rivière Rohl, qui se jette dans le Bahr el-Ghazal. Il serait intéressant d'en reconnaître le cours en entier pour définir où se trouve son embouchure[2]. A quelques kilomètres au-dessous du point de départ de la dérivation Gage, le fleuve est large de 200 mètres; de nombreux villages Nuers se sont établis sur ses rives.

En aval de Hellet-en-Nuer, la largeur du Bahr el-Gebel varie entre 60 et 150 mètres. Son courant dépasse, en basses eaux, 2 kilomètres à l'heure. Sa profondeur est de 5 à 9 mètres et supérieure en certains endroits. Entre les kilomètres 1.028 et 1.073, les blocs ou « Sudds » nos 9 à 14, furent étudiés et détruits en 1900 par le Major Peake. Au Sudd 14 finissait ce que l'on peut appeler la première série d'obstructions végétales. Après sa disparition, la navigation fut rétablie entre Khartoum et Gondokoro. Au bloc 10

[1] Son débit, mesuré en mars 1901, était de 21,74 mètres cubes par seconde.

[2] Il est parfaitement possible qu'il se fraye de nouveau un chemin jusqu'au Bahr el-Gebel, à travers une des grandes lagunes du Nord.



se rencontrèrent des difficultés presque insurmontables ; elles sont cependant aujourd'hui vaincues[1].

Sur toute cette partie de son cours, le Bahr el-Gebel est bordé d'une façon continue de lagunes et de formations lacustres; leur profondeur dépasse rarement un mètre[2]. Leur étendue, dont on se rendra compte en consultant la carte, est parfois considérable. Les plantes aquatiques, causes primordiales des obstructions végétales, sont là dans le milieu le plus éminemment favorable à leur éclosion et à leur développement. Le fleuve n'est séparé des lagunes ou Mayyehs qu'il traverse que par une bande de papyrus. Ces nappes liquides sont, en hiver, dépourvues de toute végétation; mais en avril, quand arrive la saison des pluies, leur surface se couvre d'innombrables plantes flottantes. Leurs niveaux sont identiques à celui du Nil avec lequel elles communiquent par une série de coupures naturelles. La perte résultant de l'évaporation est évidemment considérable sur ces lagunes vastes et peu profondes.

Il est difficile de dire si ces nappes d'eau sont d'anciens lits, depuis longtemps comblés, du Bahr el-Gebel, ou les vestiges d'un grand lac qui, d'aucuns l'ont avancé, aurait autrefois occupé toute la région inondée. La seconde hypothèse semble la plus vraisemblable: en effet, le chenal actuel du fleuve est nettement tracé et profond. S'il en a jamais existé un autre, sa disparition ne saurait être à ce point complète que tout vestige en ait disparu. On ne saurait toutefois perdre de vue, qu'entre les kilomètres 900 et 940, le fleuve a eu, de nos jours, une tendance manifeste à déserter son lit encombré en ce point d'une couche de « Sudds » en décomposition épaisse de plusieurs mètres. La sonde ne pouvait pénétrer jusqu'au fond du chenal, à travers ces masses stagnantes et vaseuses. On peut, par suite, supposer que si cette partie du cours du fleuve n'avait pas été ultérieurement draguée, elle se serait avec le temps comblée et transformée en une série de Mayyehs peu profonds.

[1] Ce point sera décrit avec plus de détails dans les pages spécialement consacrées aux Sudds.

[2] On donne le nom de « Mayyehs » à ces lagunes.



Les lagunes changent constamment de forme. De nouvelles dérivations ou Mayyehs se créent; d'autres s'obstruent et disparaissent. Il s'ensuit que les cartes du Bahr el-Gebel devront être mises à jour après chaque crue. Au Nord du kilomètre 1.058, les Mayyehs, moins nombreux, sont plus petits qu'en amont. Le niveau moyen des berges, en mars et en avril, était de 0m,20 à 0m,35 au-dessus de la surface des eaux [1].

Les barrages végétaux des Sudds nos 5, 6, 7, 8, furent étudiés et détruits, en 1900-1901, par le major Peake. Entre les kilomètres 1.059 et 1.079, les marécages s'étalent, des deux bords, jusqu'aux limites de l'horizon. Une hauteur s'étend visiblement entre le Bahr el-Zaraf et le Bahr el-Gebel; au kilomètre 1.093 et à l'Est, elle court parallèlement au fleuve, à une distance variant entre 1.000 et 3.000 mètres. Cette élévation va ainsi jusqu'à ce que les eaux du Nil supérieur se confondent, dans le lac No, avec celles du Nil Blanc. Entre elle et le fleuve, gisent de profonds marais remplis de hauts papyrus. A l'Ouest, les marécages se prolongent à perte de vue. C'est au Nord du kilomètre 1.093 que se trouvaient les quatre premiers barrages ou Sudds que détruisit l'expédition du major Peake.

Le lac No commence sur la rive gauche du Nil à partir du kilomètre 1.146; il en est séparé par une étendue marécageuse, pleine de papyrus, qui décroît graduellement en largeur au kilomètre 1.156; là, ces mêmes végétaux ne forment plus qu'un simple rideau. Le Bahr el-Gebel se soude au Nil Blanc à l'angle oriental du No, par 9° 29′ de latitude Nord ; avant de se mêler au Bahr el-Abiad, il décrit une grande courbe et en direction générale Nord, coule à angle droit par rapport au Nil Blanc, dont l'orientation Est-Ouest est presque rectiligne.

Dans sa course à travers la région des Sudds, le Bahr el-Gebel

1 Ces niveaux sont ceux de 1901. En avril 1903, la hauteur des berges était de 0m,35 à 0m,45 au-dessus du niveau de l'eau. Le débit du fleuve restant le même, peut-être s'est-il produit des érosions dans le lit du Nil.



est sans berges; son aspect est monotone au delà de toute expression. Sauf en quelques endroits rares et isolés, aucune hauteur n'est visible et sur un grand nombre de kilomètres ce ne sont que marais succédant aux marais. Ces étendues humides sont, de distance en distance, coupées de lagunes dépourvues de végétation; à l'étiage, leur niveau est de quelques centimètres seulement supérieur à celui du fleuve. Une crue de 50 centimètres les inonde partout et jusqu'à des distances considérables. Les marais sont remplis de plantes aquatiques dont les masses, de quelque point qu'on les considère, vont jusqu'aux extrémités de l'horizon. Le papyrus, qui en est la plus exubérante variété, y atteint de 3 à 5 mètres de hauteur; ses tiges croissent si nombreuses et si serrées qu'il est difficile, sinon impossible, de les traverser. Outre le papyrus, d'énormes superficies sont encombrées de roseaux *Bus* ou *Um Souf* ou *mère de la laine* des arabes, ainsi que de cette herbe haute, en forme de plume, bien connue des sportsmen indiens sous le nom d'*herbe du tigre.* L'aire de ces espaces humides doit être énorme, plus spécialement à l'Ouest du fleuve. Selon toutes probabilités, la plus grande partie de la région placée entre le Bahr el-Gebel et le Bahr el-Ghazal n'est, à l'époque des pluies, qu'une vaste nappe marécageuse ; au delà du Bahr el-Zaraf, le pays s'élevant graduellement sous forme de plaines alluviales, elle est plus limitée à l'Est. Revêtues d'herbes épaisses et entrecoupées de lignes marécageuses, ces plaines sont, dans leur ensemble, plus hautes que les niveaux maxima du Nil.

Dans la longue île formée par la boucle du Zaraf et du Bahr el-Gebel, et sur un plateau relativement élevé, s'est établie une population clairsemée. Il est toutefois difficile d'apprécier l'importance de cette hauteur dont les limites sont indéterminées et que seul, soit un village, soit un bouquet d'arbres permet de distinguer de loin en loin : une ceinture de marais presque impénétrables en défend les approches. Les traces de vie humaine sont extrêmement rares dans toute cette région et plus spécialement entre Bor et le lac No; les hippopotames qui pullulent dans le Nil Blanc, semblent



même l'éviter. A part quelques hérons nocturnes, nul oiseau ne traverse les espaces aériens, surtout dans la partie inférieure du fleuve. L'eau, au contraire, grouille de poissons et les crocodiles y sont en multitude. Quant aux moustiques, le Bahr el-Gebel mérite intégralement sa détestable réputation; le voyageur y est en proie à leurs myriades infinies, depuis le coucher du soleil jusqu'à ce que l'astre du jour se relève à l'horizon: les nuits sont intolérables.

L'aspect du pays tout entier est d'une indescriptible désolation ; il faut le voir pour l'apprécier exactement. Les masses vert sombre des papyrus en bordure sur le fleuve ne sont cependant pas sans quelque charme, mais ce sont toujours les mêmes aperçus: sur des centaines de kilomètres, le désespérant paysage reste inchangé. Quand parfois, en de rares occasions, l'œil peut percer ou dépasser ces interminables clôtures, il ne découvre, dans toutes les directions, qu'un véritable océan de végétations s'étendant à l'infini; toujours il est déçu. La vue d'un mimosa rachitique est joyeusement saluée ; c'est un élément de distraction pour le regard lassé. Les régions du Haut Nil sont tout entières fièvreuses à l'extrême: l'air y est chaud et humide; nul ne peut y séjourner longtemps sans éprouver un inexprimable abattement. Le fleuve serpente à travers de lugubres marais; la série de ses courbes et de ses boucles est ininterrompue. L'une est à peine franchie qu'une autre commence. Ces incessants méandres en atténuent la pente ; ils en réduisent aussi la vitesse dont à l'étiage la moyenne ne dépasse pas 2 kilomètres à l'heure. La déclivité et la rapidité du Bahr el-Gebel seraient considérablement augmentées si, ces détours supprimés, il pouvait aller directement de Bor au Nil Blanc.

Dernières remarques: L'eau du Bahr el-Gebel, de couleur foncée, contient peu ou point de matières en suspension ; l'ambatch disparaît presque complètement dans la partie Nord du fleuve.



XI

LE NIL BLANC OU BAHR EL-ABIAD

Sous le nom de Bahr el-Abiad on désigne, on le sait, la totalité du tronçon du grand fleuve comprise entre le Bahr el-Ghazal et Khartoum. La superficie de son bassin, encore incomplètement délimitée, est d'environ 353.000 kilomètres carrés.

Au point où les eaux du Bahr el-Ghazal viennent se marier à celles du Bahr el-Gebel, s'est formé un lac sans profondeur connu sous le nom de No ou *Moghren el-Buhur*[1]. Le Bahr el-Gebel ne traverse pas le lac No ; il en côtoie seulement l'angle oriental. De là et jusqu'à Khartoum, le fleuve est dénommé Bahr el-Abiad ou Nil Blanc[2]. Dès sa sortie du lac, le fleuve prend l'aspect d'un grand cours d'eau coulant librement et presque rectiligne. Ses deux rives sont bordées de marais larges d'environ 3 kilomètres, où les papyrus sont épais et de grande taille. Mais, au delà, la terre ferme est toujours en vue, haute et souvent boisée. Sous ce rapport, les régions du Nil Blanc diffèrent de celles du Bahr el-Gebel. En aval et sur une distance considérable, des îles végétales ou « Sudds » divisent le chenal en diverses branches.

Au kilomètre 5, à partir du lac No, le 1.161^{me} à compter du lac Albert, le fleuve prend contact, sur sa rive droite, avec une grande lagune, le « Mayyeh Signora »[3]. Ce nom lui vient de Mme Tinné, l'exploratrice hollandaise qui la visita en 1863. Déversoir du Bahr el-Gebel, dont il se sépare en un point situé à 21 kilomètres

[1] No ou Nu, probablement corruption de Nuer. Ce lac devrait plus justement être appelé Nuer, comme le sont les tribus de la région Moghren el-Buhur, qui veut dire en arabe : « rencontre des rivières ».

[2] Il est probable que ce nom lui vient des apports blanchâtres de la rivière Sobat. Sur quelques cartes, le Nil Blanc ne commence qu'en aval du confluent du Sobat.

[3] Le kilométrage, compté à partir du lac Albert, a été conservé jusqu'à Khartoum. Le Bahr el-Gebel et le Nil Blanc sont un seul et même fleuve. Entre le lac No et le confluent du Sobat, le cours du Nil suit, de l'Est à l'Ouest, une direction presque rectiligne. Pour cette partie du fleuve ses bords seront désignés par les mots « rive droite » et « rive gauche » ; la première étant à la droite du spectateur regardant en aval.

environ en amont de sa jonction avec le Nil Blanc dans le lac No, le Mayyeh Signora a, même aux basses eaux, une largeur d'environ 500 mètres. Il suit longuement la forêt de la rive droite. La rive gauche est élevée et se développe, jusqu'à la limite de l'horizon, en forme de plaine large et dénudée; basse et mouillée en certains endroits, elle est généralement au-dessus du niveau du fleuve, sauf en temps de crue excessive. Cette haute terre est séparée du Nil par une ceinture marécageuse dont la largeur varie de 100 à 1.000 mètres. Sur la rive droite, les marais, beaucoup plus étendus, sont sillonnés de Khors formant un véritable labyrinthe. Quand l'herbe est brûlée, l'aspect général du pays ressemble, mais sur une plus grande échelle, à la côte du Norfolk à marée basse. En aval du Signora et sur une certaine distance, les marécages se continuent sur les deux rives.

Avant le brûlis des herbes, on ne peut que difficilement constater où commence et où finit la terre ferme, et quelle distance la sépare du Nil. En temps de crue, l'horizon est limité par de hautes masses de papyrus, d'ambatchs et d'autres plantes aquatiques, à travers lesquelles le chenal poursuit sa course tortueuse, ayant tantôt 150 mètres et tantôt seulement 50 mètres de largeur. A la surface de l'eau, des « Sudds » flottants, quelques-uns très grands, s'accrochent aux bas-fonds et se transforment en îlots. Sur ce parcours, le chenal change constamment de position[1].

Tonga, la grande île qui longe la rive gauche du Nil Blanc, commence au kilomètre 1.222 (du lac Albert). Elle est très basse, et son extrémité Nord est annuellement inondée par la crue[2]. Sa largeur varie entre 2 et 4 kilomètres. A l'étiage, le bras qui la sépare de la terre ferme s'assèche; c'est alors une presqu'île. Au delà, le plateau s'élève sur la rive gauche et de nombreux groupes Shillouk se succèdent sur le bord du Nil. C'est du plus méridional de ces villages que l'île de Tonga a pris son nom. Sauf en saison sèche, on ne

[1] En 1863, le Nil était obstrué par des « Sudds » en aval du lac No.

[2] En 1903, les Shillouks passaient en pirogue sur l'île, complètement submergée pendant l'inondation



peut y attérir, en quelque point que ce soit, à cause des marais qui s'étalent entre le plateau et le fleuve. La profondeur est, là, de 2 mètres pendant les crues moyennes avec un maximum de 3 mètres pour les crues extraordinaires, comme celle de 1903. Une couche épaisse d'inextricables roseaux, fixés au fond ou flottants, obstrue la surface des eaux tout entière. Nul bateau, nul steamer ne saurait se frayer un chemin à travers ces végétations aquatiques.

Le paysage reste inchangé pendant de nombreux kilomètres en aval. Sur la rive droite, sont des marais larges de 2 ou 3 kilomètres. Au delà, le sol, plus élevé, est envahi par une épaisse forêt épineuse se développant, parallèlement au fleuve, sur environ 2 kilomètres de largeur ; à gauche encore, sont des marais, généralement larges au plus de 500 mètres. Un plateau herbeux et des villages Shillouk occupent le côté opposé à l'île Tonga.

Le Bahr el-Zaraf, cette grande dérivation du Bahr el-Gebel, vient se souder à la rive droite du Nil Blanc au kilomètre 1.232.

Antérieurement à la destruction du Sudd qui obturait le Bahr el-Gebel, le débit du Bahr el-Zaraf était très important. Mais il décrut considérablement dès que le Gebel fut désobstrué, et n'augmenta pas d'une façon appréciable même lors de la forte crue de 1903[1]. Il n'est pas douteux que lorsque le Gebel était presque complètement barré par les Sudds, une notable partie de sa portée se frayait un passage vers le Nord à travers les marais du Zaraf. Le Sudd subsistant, l'obturation se fût peu à peu complétée, et le Bahr el-Zaraf se substituant au Bahr el-Gebel serait infailliblement, à l'heure qu'il est, l'artère principale du Nil dans ces hautes régions. Son apport ne constitue plus aujourd'hui qu'une faible partie du volume d'eau charriée par le fleuve. Il est vrai que les crues des années 1900, 1901 et 1902, qui suivirent l'enlèvement des Sudds, furent inférieures à la moyenne. Mais au cours

[1] Même en hiver, le débit de cet affluent était considérable. Dans le principal chenal, sa rapidité fait naître de nombreux contre-courants et tourbillons.



de celle de 1903, qui fut exceptionnellement forte, les hautes eaux du Bahr el-Gebel n'eurent aucune influence sur le débit du Bahr el-Zaraf.

Sur une longue distance en aval du confluent du Zaraf, le panorama est radicalement monotone. Séparées par de très larges marais, des plaines herbeuses s'étendent sans limite de chaque côté du fleuve. Les berges sont basses. Sur la rive gauche, aucun arbre, et au delà des villages Shillouk, rien, sauf les grandes fourmilières éparpillées dans la plaine, ne rompt l'uniformité de l'horizon. A droite, une étroite bande de jungle épineuse, plus ou moins continue, et de forêts rabougries. Au kilomètre 1.269, un grand Khor connu sous le nom de Ghabet el-Megahid aboutit au Nil sur la rive droite. Il draine une immense plaine ondulée, couverte de hautes herbes où, çà et là, sont disséminés des villages Dinkas. Ses deux rives sont bordées de forêts sur de nombreux kilomètres. A quelque distance de son confluent, il s'élargit et forme un lac, aux bords ombragés, de 1.000 mètres de long et de 500 mètres de large. En aval, la forêt se continue à droite et la largeur des marécages varie entre 300 et 500 mètres.

L'île de Tonga prend fin au kilomètre 1.275. Le Khor qui vient, en ce point se jeter dans le Nil, est la soi-disant rivière Lollé ou Fanakama, large, au confluent, de 70 mètres et profonde, à l'étiage, de $0^m,50$ à $0^m,60$. En avril 1901, les eaux immobiles dans le chenal semblaient refoulées par celles du Nil; mais en 1903, elles coulaient avec une certaine vitesse. M. Craig en a alors évalué le débit à 31 mètres cubes par seconde [1].

Ce courant peut n'être en réalité qu'une dérivation temporaire du Nil, en crue, qui passerait au Sud de l'île de Tonga, en aval du Khor el-Megahid, pour tomber dans le Lollé. Il est douteux que le Lollé soit plus une rivière que les nombreux Khors qui ne sont que temporairement en eau. Son seul titre à cette qualification est d'être désigné sur la carte de Perthes comme continuation du

[1] Mesurée le 23 septembre 1903, sa largeur atteignait 72 mètres et sa profondeur $4^m,4$.



Keila ou Keilak, cours d'eau qui prendrait sa source dans le Dar Nouba, par 11° de latitude Nord, mais dont les particularités sont peu connues. Marno, qui a exploré le Lollé en 1880, l'a tracé sur sa carte comme coulant parallèlement au Nil, sur une distance de 50 à 55 kilomètres, et comme se reliant à ce fleuve par deux bras dont l'un forme l'île de Tonga. Il semble probable que le Keilak, si toutefois il existe, se jette dans le Bahr el-Ghazal et non dans le Lollé. Quoiqu'il en soit, rivière ou Khor, son influence sur le régime du Nil Blanc, à l'époque des hautes eaux, est nulle [1]. Immédiatement en aval du confluent du Lollé, le Bahr el-Abiad, orienté à l'Est-Ouest, entre ce point et le lac No, s'infléchit au Nord-Est et continue dans cette direction, presque en ligne droite, jusqu'à sa rencontre à Khartoum avec le Nil Bleu.

Au kilomètre 1.280 (du lac Albert), et sur sa rive droite, le Nil reçoit le Sobat. La région est plate et sans arbres. Entre le fleuve et les broussailles les plus rapprochées s'étendent des marais d'environ 1.500 mètres de largeur. Un vieux fort, situé par 9°22′8″ de latitude Nord et par 31° 31′ de longitude Est, sur un monticule de la rive méridionale du Sobat, est cerné de trois côtés par des marécages [2]. Le Sobat fait, avec le fleuve, un angle presque droit, et sa direction, à son confluent, est légèrement Sud. Sa profondeur est considérable même en saison sèche. La sonde a donné une moyenne de 6 à 7 mètres ; mais à cette époque, le courant est faible et ses eaux sont refoulées par celles du Nil. En temps de crue, le contraire se produit; l'afflux énorme et rapide des eaux du Sobat ralentit le courant du fleuve [3] dont la pente, en amont, se redresse et devient presque horizontale. De couleur rouge brique, en hautes eaux, le Sobat est blanc laiteux aux autres époques. L'apport du

[1] Le colonel Sparkes, qui essaya d'explorer le Lollé en 1899, à environ 40 kilomètres de son embouchure, fut arrêté par un Sudd. En 1903, d'après Mr. Craig, les indigènes disaient tous que le Lollé était barré par un Sudd à 2 ou 3 jours de marche, c'est-à-dire à 40 ou 50 kilomètres du Nil Blanc.

[2] Ce fort fut abandonné à cause de la proximité de Taufikia.

[3] Le fait que le Sobat, en temps de crue, retient les eaux du Nil Blanc, constitue un facteur important pour la solution du problème de la réglementation du fleuve.



Sobat tranche nettement sur le courant gris-verdâtre du Nil et la fusion des deux éléments liquides, de nuances si différentes, n'est complète qu'à une longue distance en aval. Le paysage reste identique au Nord du confluent. Les villages de la rive gauche sont séparés du Nil Blanc par de larges marécages.

La station de Taufikia est située au kilomètre 1.288 sur la rive gauche et sur un sol assez élevé. C'est l'ancien poste où Sir Samuel Baker séjourna tout l'été de 1870. La berge est d'environ 5 mètres au-dessus du niveau des basses eaux. Les cantonnements occupent environ quatre hectares de terre défrichée. Le quartier militaire, bien disposé, se compose de huttes proprettes couvertes de chaume ; il possède un hôpital de 10 lits. Placée à l'extrémité Sud de la station, l'habitation du commandant est ombragée par quelques arbres très feuillus ; au delà des hautes terres de largeur relative, le pays, marécageux, n'est cependant jamais inondé, quelque hautes que soient les eaux. Taufikia est insalubre ; même pendant les mois d'hiver, les malades y sont nombreux. Tout ce qu'on peut dire de plus favorable sur le compte de cette localité, c'est qu'elle est un peu moins malsaine que Kodok[1]. Les fourmis blanches y sont une calamité : ces insectes détruisent les charpentes en bois des huttes à peine édifiées.

Le même paysage désolé continue à se dérouler au Nord de Taufikia[2]. Les villages alignés des Shillouk se développent parallèlement au fleuve, le long du plateau de l'Ouest, séparés seulement de quelques centaines de mètres et entourés de groupes de palmiers Deleb, *Borassus Ethiopicus*. Entre ces villages et le Nil, la distance varie suivant la largeur des marécages; elle est en moyenne de 1 à 2 kilomètres et rarement de 3. Pendant la saison pluvieuse, leurs habitants émigrent avec leurs bestiaux dans l'intérieur du pays, pour éviter les mouches «Seroot», toujours très communes dans

[1] Pendant la saison des pluies de 1900, les petites garnisons furent atteintes de fièvres et indisponibles dans la proportion de 50 % de leurs effectifs.

[2] Taufikia est actuellement relié à Khartoum par le télégraphe. On rapporte que les fils télégraphiques sont fréquemment endommagés par les girafes.



cette région; ces insectes sont beaucoup plus nombreux en temps de pluie. Les terrains marécageux, plus étroits sur la rive droite, sont larges en moyenne de 800 à 1.200 mètres. Les berges, très basses, ne portent d'autres arbres que des palmiers Deleb. Dans les îles herbeuses du fleuve s'ébattent un grand nombre d'hippopotames [1].

Après avoir passé devant la Mission Autrichienne de Lul (kilomètre 1.351), on atteint Kodok, le siège de la Moudirieh du Haut Nil, à 1.371 kilomètres du lac Albert. De grands progrès ont été réalisés dans cette station depuis ces deux dernières années. Tous les bureaux du Gouvernement sont solidement construits en briques ; l'aspect de la localité tout entière est meilleur et diffère complètement de ce qu'elle était antérieurement.

Situé à l'Ouest du Nil par 9° 55′ 20″ de latitude Nord et 32° 6′ de longitude Est, et installé sur une petite péninsule en saillie sur le fleuve, Kodok communique avec le plateau par une étroite langue de terre. Le marais profond qui l'encercle sur trois côtés, envahit le quatrième côté pendant la saison des pluies. Une île longue et basse, de 300 à 500 mètres de large, s'étend en face de la station; le chenal qui la sépare, à l'Est. de la terre ferme est à sec à l'étiage: il faut donc transporter l'eau potable de très loin. Le bras, de 50 mètres de largeur, qui se trouve entre l'île et la rive gauche, est pratiqué, en temps de crue, par les bateaux et les steamers qui accostent près de la station. A l'Est de l'île, le chenal principal a environ 500 mètres de large. Au delà du fleuve et de ce même bord, une région plate, couverte de roseaux, herbeuse et sans arbres, s'étend jusqu'à la limite de l'horizon. A l'occident, la brousse se montre à 2 ou 3 kilomètres du Nil. Avant la révolte du Mahdi, Kodok était un centre de quelque importance; plusieurs routes venant de Kordofan y convergent. En outre, il est à proximité de la résidence du Mek ou roi de la tribu Shillouk. Mais quoiqu'on

[1] En basses eaux, la largeur transversale du Nil est, en ce point, d'environ 600 mètres et de 1.000 mètres en crue. La profondeur varie, dans le premier cas, entre 2 et 5 mètres, et dans le second, de 4 à 7 mètres.



ait pu faire, et beaucoup a été fait pour l'améliorer, il est resté insalubre et la malaria ne cesse d'y exercer ses ravages en toutes saisons. Son climat est humide et chargé de vapeur et sa température, en mars, oscille entre 98° et 105° F. à l'ombre. Les pluies commencent en mai avec leur cortège de nombreuses maladies qui atteignent leur intensité pendant les mois d'automne. C'est pendant la saison pluvieuse que les moustiques sont le plus insupportables. A tous les points de vue et même en saison sèche, la vie à Kodok est extraordinairement pénible.

Au Nord de Kodok, on rencontre une longue suite d'îles herbeuses. Sur la rive gauche s'est établie une double rangée de villages Shillouk, l'une sur le bord des marais, l'autre dans l'intérieur des terres. De grands Khors, bordés d'une épaisse végétation épineuse, viennent, de loin en loin, aboutir à la même rive, après avoir longuement traversé la région Est.

Le paysage du Nil reste pour ainsi dire inchangé jusqu'à Kaka (1.479 kilomètres du lac Albert). Large de 300 à 500 mètres, le chenal est obstrué de nombreuses îles. La profondeur, à l'étiage, varie entre 4 et 6 mètres ; elle est de 6 à 8 mètres en crue. Des villages Shillouk, séparés par une ceinture de forêts clairsemées, se montrent encore le long de la hauteur occidentale. Entre les huttes et le fleuve, des marécages s'étalent parfois sur quelques centaines de mètres seulement et parfois sur 2 kilomètres de large. A l'Est, le marais a, en moyenne, 500 mètres de large. Au delà, la terre se relève bordée, près du fleuve, par une bande de forêts ; derrière, s'étend une plaine herbeuse, broussailleuse et parsemée de bouquets de palmiers. L'atterrissage en temps de crue est extrêmement difficile sur n'importe quel point de cette partie du Nil : le marais, très profond et couvert d'herbes épaisses et de roseaux, n'est praticable que pour l'hippopotame.

C'est seulement au printemps, quand le fleuve est bas et l'herbe brûlée, qu'il est possible de se rendre exactement compte de la section de ces marais. Tous à peu près semblables, ils consistent en une large dépression, creuse au centre, se relevant d'un côté vers



le fleuve et de l'autre, vers le plateau et la forêt. Ils varient en largeur entre quelques centaines et 3.000 mètres et parfois davantage. Près de la rive, court une bande de terre de 2 à 3 mètres souvent bordée d'un rideau d'arbres, des mimosas pour la plupart; dominant d'un mètre la partie la plus basse du marais, elle est traversée de coupures à travers lesquelles l'eau pénètre dans les marais et en sort. Les eaux exceptionnellement hautes du Nil Blanc, en 1903, la recouvrirent de près de 2 mètres. Ces dépressions sont entièrement submergées pendant les crues. L'épaisseur de la couche liquide dans leurs parties les plus basses dut, à la même époque, être de près de 3 mètres; elle doit atteindre 1^{m},50 pour une crue moyenne. Entre le fleuve et la forêt, la superficie entière, la bande de terre comprise, est couverte d'une végétation de roseaux et de papyrus si dense que même en bateau il est impossible de la pénétrer. On peut toutefois circuler à pied sur ces terrains marécageux après que l'incendie des roseaux les a dénudés. On constate alors que ce qui semblait être, à distance, une surface complètement plate, est sillonné de profonds Khors ou chenaux dont plusieurs suivent de très près la bande de terrain à laquelle il est, ci-dessus, fait allusion. Le sol s'élève brusquement au delà du marais et la forêt s'étend de 500 à 2.000 mètres à l'intérieur des terres et plus longuement en divers points ; elles sont en partie noyées pendant les grandes crues.

Au Sud de Kaka, le niveau général des marais comparé à celui du fleuve, est considérablement plus bas qu'au Nord de ce point. En amont du confluent du Sobat, les fonds marécageux ne dépassent que de quelques centimètres le niveau des plus bas étiages.

La largeur des marais augmentant en même temps que leur profondeur, le premier apport de la crue se perd complètement dans ces immenses dépressions et dans les profonds sillons dont elles sont entaillées. Des deux bords et derrière la ceinture de forêts, s'étendent de larges plaines herbeuses, rarement submergées.



De nombreux Khors les traversent. Ceux de la rive droite notamment, apportent au Nil l'eau drainée à une énorme distance sur les hautes terres. Le courant serpente paresseusement dans le lit encombré de roseaux de ces Khors, dont le niveau baisse en même temps que celui du fleuve. Couvert de hautes herbes, le plateau porte, çà et là, des bouquets de mimosas. A moins de suivre les pistes tracées par les fauves, on ne saurait s'aventurer dans cette région avant que l'incendie l'ait débarrassée des herbes et des broussailles. Les villages situés sur les hauteurs avoisinant le fleuve ou les Khors sont hors des atteintes des plus hautes crues.

Quand les pluies ont cessé et que les herbes sont suffisamment sèches, elles sont incendiées. Aux premiers mois du printemps les flammes se voient dans toutes les directions et la fumée recouvre des centaines de kilomètres carrés. Les terres arables avoisinant les groupes habités sont alors défrichées et ensemencées proportionnellement aux besoins des indigènes. Des pâturages sont réservés pour les bestiaux.

Kaka est un grand centre Shillouk situé sur la berge Ouest, au kilomètre 1.479. Plus au Nord, les villages s'éparpillent et disparaissent finalement. Sur la rive droite, le plateau se rapproche du fleuve ; on a installé en ce point un poste de ravitaillement du bois. En aval de Kaka, à l'exception de quelques villages de pêcheurs que l'on rencontre de loin en loin, le pays semble absolument désert à l'Est aussi bien qu'à l'Ouest. Les marais et la ligne de forêts continuent comme précédemment et de grandes îles divisent le fleuve en de nombreux chenaux.

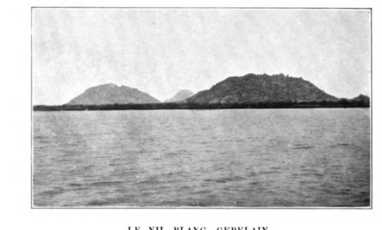
Au kilomètre 1.549 et à environ 3.000 mètres de la rive droite, s'élève, haut de 120 mètres, l'Ahmed Agha. La pente Sud de cette montagne est plus douce que celle de son flanc Nord. A sa base s'étend un épais fourré de mimosas. Au Sud de l'Ahmed Agha et dans la direction de l'Est, court un Khor profond ; il s'en détache une branche qui passe derrière la montagne et va en direction Nord. Ce Khor est plus ou moins parallèle au Nil, qu'il



Pl. XXXIII.



LE NIL BLANC, GEBEL AHMAD AGHA.



LE NIL BLANC, GEBELAIN.

rejoint dans les environs de Renk, à environ 87 kilomètres en aval[1].

La ceinture boisée se fait plus épaisse des deux côtés du Nil Blanc. Les terrains marécageux se prolongent toujours, plus étroits cependant qu'au Sud. A l'Ouest, la berge est généralement moins haute que celle de l'Est. Même aux basses eaux, le fleuve est large de 600 mètres en moyenne. En crue, son courant faible ne dépasse pas $1^{m},5$ par seconde. Situé sur la rive droite, à 1.609 kilomètres du lac Albert, Hellet el-Renk est une des mamouriehs du district. Ce poste est commandé par un officier anglais. Les bureaux du Gouvernement sont installés à proximité du fleuve ; le village en est éloigné d'environ 5 kilomètres dans l'intérieur des terres. Très épais en aval et en amont, les bois ont été défrichés dans les environs du poste. Les marais, sur la rive gauche, s'épanouissent larges; au delà, les forêts alternent avec des espaces herbeux sillonnés de larges dépressions.

Le Dem ou camp de Derviches qui s'était installé naguère à Renk fut emporté en 1898. C'est là que, dans la même année, se rendirent les dernières troupes de l'Emir Ahmed Fadil.

Sur les 50 ou 60 kilomètres suivants, le panorama du fleuve est des plus monotones et profondément triste. A l'Est et à l'Ouest, une bande forestière couronne les plateaux entre lesquels circule le fleuve ; toujours bordé de l'éternelle ceinture de marécages, il enserre de ses multiples bras des îles pleines de roseaux.

Les monts granitiques de Gebelaïn, visibles à longue distance, soit de l'amont, soit de l'aval, se rencontrent au kilomètre 1.734[2]. Cinq de ses pitons de forme bizarre, dont un de plus de 100 mètres, surgissent brusquement de la plaine sur la rive droite et forment comme un amphithéâtre. La plus rapprochée de ces hauteurs est à 1.500 mètres du fleuve et la plus écartée, à 5 kilomètres.

[1] En 1903, à Ahmed Agha, la largeur, en crue, était de 500 mètres et la profondeur maximum de $6^{m},4$.

[2] Gebelaïn semble être la limite Nord de la région fréquentée par la mouche « Seroot », qui, là seulement, cessa de nous harceler. Armé d'un aiguillon acéré, cet insecte, à peu près gros comme une guêpe, vous suce le sang sur toutes les parties du corps où il peut se poser.

Au pied de ces montagnes, s'étend un large espace; le sol, léger et friable, est couvert d'herbes épineuses, hautes de 1 mètre; des groupes de mimosas rabougris en émergent çà et là. Des ravins sillonnent la plus grande partie de cette surface que doivent inonder les eaux de la saison pluvieuse. Sur la rive, la forêt, d'environ 500 mètres de largeur, est extrêmement épaisse. Les ruines du «Dem» d'Ahmed Fadil sont encore visibles en ce point, où est installé un poste télégraphique. Sur la rive gauche, les terrains marécageux sont étroits et la forêt vient en bordure sur le fleuve. La contrée, à l'Est du Nil, faisait jadis partie du pays des Dinkas, mais pour échapper aux incursions des marchands d'esclaves, la plupart des habitants ont émigré au Sud; elle est maintenant presque complètement déserte. En aval de Gebelaïn, les marécages se resserrent également à l'Est et, de chaque bord, la forêt côtoie le fleuve.

Le gué d'Abou Zeid, qui constitue, pendant l'étiage du Nil, le plus sérieux obstacle pour la navigation entre Gondokoro et Khartoum, se rencontre au kilomètre 1.782. En ce point et sur une distance d'environ 6 kilomètres, le fleuve, dont la largeur est immense, prend la forme d'une vaste nappe d'eau recouvrant des hauts-fonds. D'énormes quantités d'huîtres d'eau douce, *Ætheria*, s'y sont accumulées. Leurs écailles brisées forment, avec les galets, une sorte de conglomérat presque aussi dur que le roc. Une drague spéciale pourrait seule détruire cet obstacle. En mars et avril 1900, le fleuve étant anormalement bas, sa profondeur générale variait entre $0^m,40$ et $0^m,50$. Le trafic par bateaux à vapeur était suspendu et l'on devait transborder au moyen de barques indigènes de faible tirant d'eau. Les habitants traversaient quotidiennement d'une rive à l'autre, montés sur leurs ânes ou portant leurs moutons sur leurs épaules. A 34 kilomètres en aval d'Abou Zeid, le chenal est à nouveau traversé dans toute sa largeur par un banc de rocher dénommé Dunkoul[1]. Pour éviter cet obstacle

[1] Après Abou Zeid et Dunkoul, la navigation est encore gênée par des récifs à Goz Abou Gomah, à Ahmed Agha et à Kaka. Au Sud de Kodok, le Nil Blanc reste navigable, même dans les années où la crue est très faible.



aux basses eaux, les embarcations doivent décrire une double courbe en forme de S. La surface du courant se ride aux points où les récifs sont à peine noyés. La région se relève et devient moins marécageuse au Nord de ce deuxième écueil.

Goz Abou Gomah, petit poste gouvernemental possédant un bureau télégraphique, est situé sur la rive droite au kilomètre 1.807. La largeur du Nil y varie entre 700 et 900 mètres. En face, commence l'extrémité Sud de la grande île Abba, qui divise le fleuve en deux bras longs de 46 kilomètres. Goz Abou Gomah forme la limite Nord du papyrus et des autres plantes aquatiques qui contribuent à la formation des Sudds et qui disparaissent en aval. Là, prend également fin le pays des nègres auquel succède celui des arabes. De plus, les terres riveraines cultivées font ressortir la différence entre la région dans laquelle on entre, au Nord, et celle du Sud, que l'on vient de quitter.

Longue et étroite, l'île d'Abba est plus élevée à sa pointe Sud qu'à son extrémité Nord. Elle est, sur toute son étendue, revêtue d'une épaisse forêt. On y voit encore les ruines de la maison du Mahdi Mohamed Ahmad. Le chenal de l'Ouest est le plus accessible à la navigation ; à l'étiage, celui de l'Est est à sec en certains endroits. Au kilomètre 1835, on passe devant Fashi Shoya, bourgade située sur la rive Ouest. Ses environs sont secs, mais dépourvus de grands arbres et parsemés de broussailles et de mimosas. C'est de Fashi Shoya qu'est partie l'expédition qui s'est terminée en 1899 par la défaite et la mort du Khalifah Abdallah. L'île d'Abba finit au kilomètre 1.847 (du lac Albert). De ce point jusqu'à Kawa, au kilomètre 1.884, les deux rives du fleuve, couvertes de forêts, se relèvent longuement en pentes douces. La crue inonde les bois sur une étendue considérable ; les traces laissées sur les arbres indiquent que l'eau s'élève à plus de $0^{m},50$. A la décrue, les habitants cultivent les pentes. En amont de Kawa, se rencontre une île basse, longue de 6 kilomètres, très fertile, où l'on récolte en abondance le blé, l'orge, les oignons, les lubia, les bamia et le dukhn.



Siège d'une mamouria, Kawa, a été édifié sur un plateau sans arbres mais entouré de broussailles; cette localité semble prospère; les bureaux du Gouvernement y ont bon aspect. Kawa possède un dépôt pour la gomme ainsi qu'un petit magasin pour les grains. Son marché, où l'on trouve des céréales et des légumes, est d'importance moyenne. Ses habitants sont un mélange d'Hassaniyehs, de Jaalin et de Danagla.

Les traces d'une prospérité renaissante se montrent partout au Nord de Kawa; l'aspect du fleuve est, en 1903, complètement différent de ce qu'il était en 1899. A cette dernière date, les habitants étaient rares et les cultures presque nulles[1]. Aujourd'hui, la scène s'anime au fur et à mesure que l'eau se retire des terres qu'elle a vivifiées: il semble qu'une nombreuse population soit revenue se fixer sur les bords du Nil Blanc; les villages paraissent surgir de terre.

Dans les plaines, on construit des huttes et des chadoufs pour l'irrigation de récoltes rémunératrices telles que le blé, les oignons, le maïs d'été et le millet. En nombre d'endroits, la construction des bateaux est en progrès et les indigènes coupent et ramassent du bois de chauffage, soit pour leur usage, soit pour l'expédier à Khartoum, soit pour les bateaux à vapeur. A en juger par les grands troupeaux paissant sur les rives, ils doivent être riches en bestiaux. La superficie des hautes terres et celle des îles étant considérable, les étendues cultivées entre l'île d'Abba et Khartoum sont évidemment importantes[2]. Le développement des cultures en bordure sur le Nil dépend de la récolte de maïs de la crue précédente. Les semis postérieurs sont proportionnels à ce qui reste de cette récolte, après prélèvement, par les habitants, des quantités de grain nécessaires à leur alimentation.

Au Nord de Kawa, les terres sont alluviales, hautes et très étendues. A l'Est, la contrée est plate et broussailleuse; plus

[1] Pendant l'hiver de 1899, les troupes du Khalife occupaient la rive droite du fleuve.

[2] Cette superficie varie naturellement avec les niveaux du fleuve : elle est plus petite quand les crues sont fortes et plus étendue quand elles sont maigres.



inégale à l'Ouest, elle est jusqu'aux approches de l'eau ceinturée de grands arbres.

La largeur du fleuve est rarement inférieure et parfois supérieure à 700 mètres; elle atteint 1.300 mètres en crue. De nombreuses îles sont alors submergées[1].

Divisé en deux branches, le fleuve contourne une île au kilomètre 1.917 (du lac Albert). En ce même point et sur la rive gauche est situé El-Duèm. Tête de ligne des transports entre la province de Khartoum et El-Obeid, capitale du Kordofan, ce village est rapidement devenu un centre commercial très actif et très important. Il y existe des entrepôts où les gommes sont apportées de l'intérieur. Emballée dans des nattes tressées avec l'herbe *lahaw*, cette denrée est transportée à dos de chameau. Elle est ensuite convoyée par steamers ou par barques indigènes jusqu'à Omdurman où elle acquitte la taxe gouvernementale. C'est à El-Duèm que se traitent la presque totalité des exportations de la gomme, dont le commerce est, pour ainsi dire, monopolisé par des traitants grecs. El-Duèm possède des locaux administratifs, un hôpital soigneusement construit, ainsi qu'un nilomètre; les niveaux du fleuve y sont quotidiennement relevés[2].

Au Nord d'El-Duèm, le paysage est peu intéressant et monotone. De chaque bord, les berges sont plates, sauf aux points où les terres riveraines sont limitées par des dunes. A l'Est, la plaine, sans arbres, est couverte de broussailles. A l'Ouest, une frange épaisse de mimosas court parallèlement au chenal, très large. Les eaux du Nil, en crue, recouvrent cette région jusqu'à une énorme distance. Les villages rencontrés semblent être plus nombreux à l'Est qu'à l'Ouest; les terres avoisinantes et le plateau sont bien cultivés. Au kilomètre 1.945, surgit de la plaine, dont elle rompt la monotonie, une chaîne de montagnes, le Gebel Arashkol, dont les différents pitons sont visibles de très loin. Au Nord du kilo-

[1] Pendant la crue de 1903, la profondeur maxima, à el-Duèm, était de $8^{m},7$ et la minima de 4 mètres.

[2] Les vitesses moyennes du Nil Blanc, telles qu'on les a mesurées à El-Duèm, sont par heure, de 1,25 kilomètre, pendant les eaux basses et de 2 kilomètres, en crue.



mètre 1.982, la rive droite est haute, sablonneuse et sans arbres. Au delà et jusqu'au Nil Bleu, s'étend une immense région plane.

Entre les kilomètres 2.069 et 2.084, se dressent deux montagnes isolées ; celle de l'Est est connue sous le nom de Gebel Mandara; l'autre est appelée Gebel Auli. Ces deux hauteurs exceptées, le pays est absolument plat de chaque bord. Plus loin, le fleuve s'élargit d'abord jusqu'à 1.000 mètres et atteint 1.500 mètres en aval. Au Nord du kilomètre 2.098, sa largeur est de 2 kilomètres ; elle dépasse 3.000 mètres en certains points. Il reste ainsi jusqu'en vue d'Omdurman. Dans ces parages, le Nil Blanc ne ressemble plus à un fleuve, mais à un véritable lac, sur lequel les vents violents soulèvent de hautes vagues. Des bancs de sable en réduisent la profondeur à ce point qu'il est presque impossible aux bateaux d'atterrir, quel que soit leur tirant d'eau. Des oiseaux de toutes espèces s'y ébattent en grand nombre, et les crocodiles y abondent. Des deux bords, les plaines sont immenses et le pays plat et dénudé. La rive gauche est généralement plus basse que la droite.

Plus au Nord et vis-à-vis de Sor, on distingue, à l'Est, les arbres de Khartoum ; à l'Ouest, les maisons d'Omdurman sont visibles. Les terrains en bordure sur le fleuve se font de moins en moins élevés et les surfaces cultivées de la plaine prennent plus d'extension. Enfin, à Khartoum, le fleuve Blanc se soude au Nil Bleu, son grand tributaire oriental, qui lui vient d'Abyssinie. Il a alors parcouru 2.118 kilomètres depuis le point où il s'est séparé du lac Albert Nyanza. Complétée par le développement du Nil Victoria entre les chutes Ripon et le Bahr el-Gebel, la longueur totale du Nil supérieur, entre ces chutes et Khartoum, est de 2.526 kilomètres.

BAHR EL GEBEL

FEUILLE No. I. PLANCHE VII. (3 feuilles).



LITH. DU SERVICE DE L'ARPENTAGE; CAIRE.

ECHELLE 1 : 500,000

Kilomètres 8 7 6 5 4 3 2 1 0 5 10 15 20 25 30 35 40 45 50 Kilomètres

Milles 5 4 3 2 1 0 5 10 15 20 25 30 Milles

Bor

Emplacement du camp des Derviches

Limite approximative de la Forêt

Km. 550

6°

Km. 500

30'

Kiro

Km. 450

Mongalla

Lado

5°

Km. 400

Gondokoro

Collines de Kurruk

Kajur

R. Lokadero

Rejaf

R. Kit

Ft. Berkeley

31° Est de Greenwich

31° 30'

Kilométrage à partir du lac Albert

Marais : Papyrus & Om Souf

Herbes et buissons

Forêt

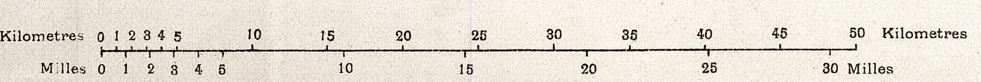
Blocage de sadd .... *Sadd 10*

Village

N. B. - Relevé en 1901. Revisé en 1903. Mis en concordance avec les points determinés par le Colonel Hon. M.G. Talbot R.E., Pareils points sont indiqués par .... △

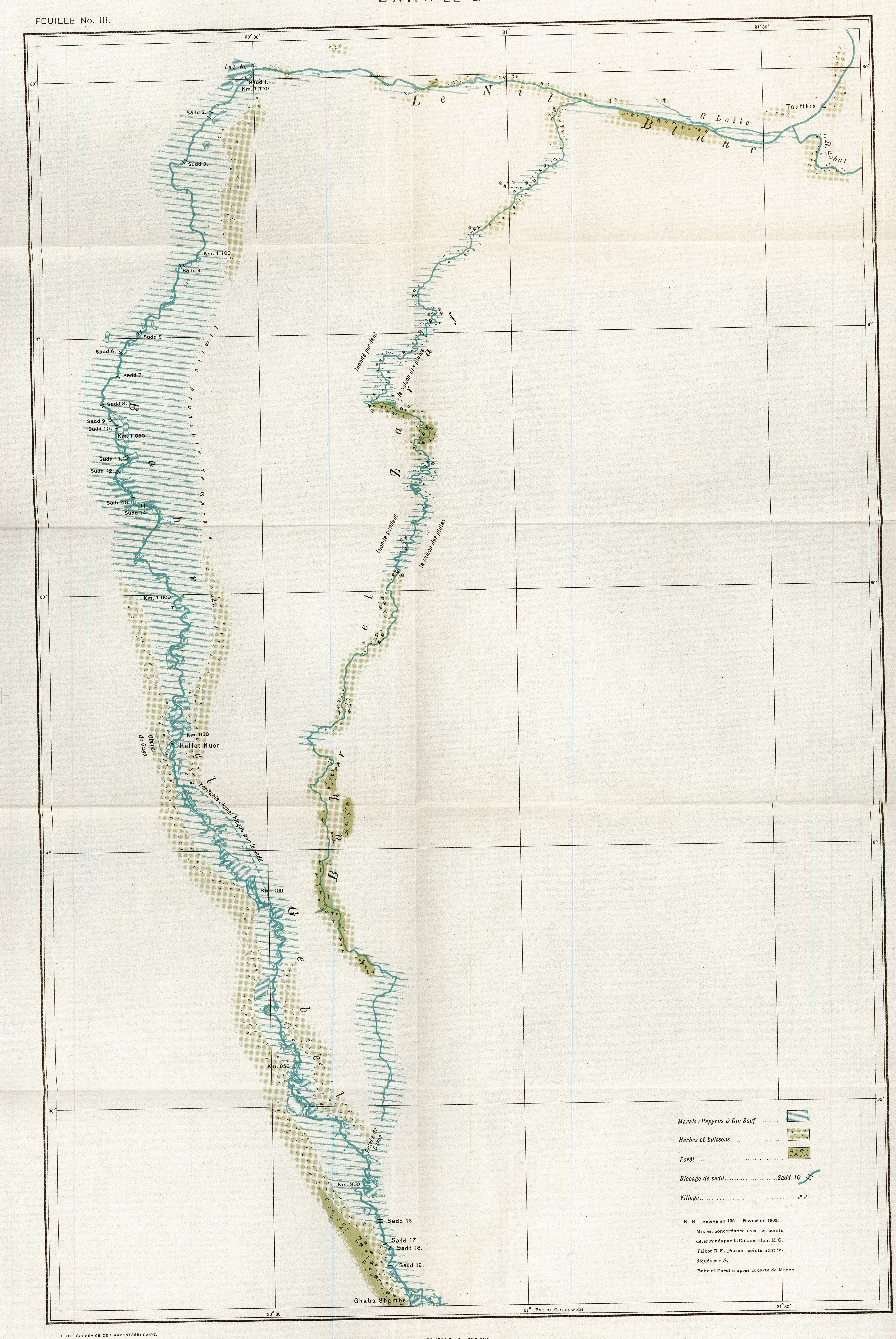
LITH. DU SERVICE DE L'ARPENTAGE, CAIRE.

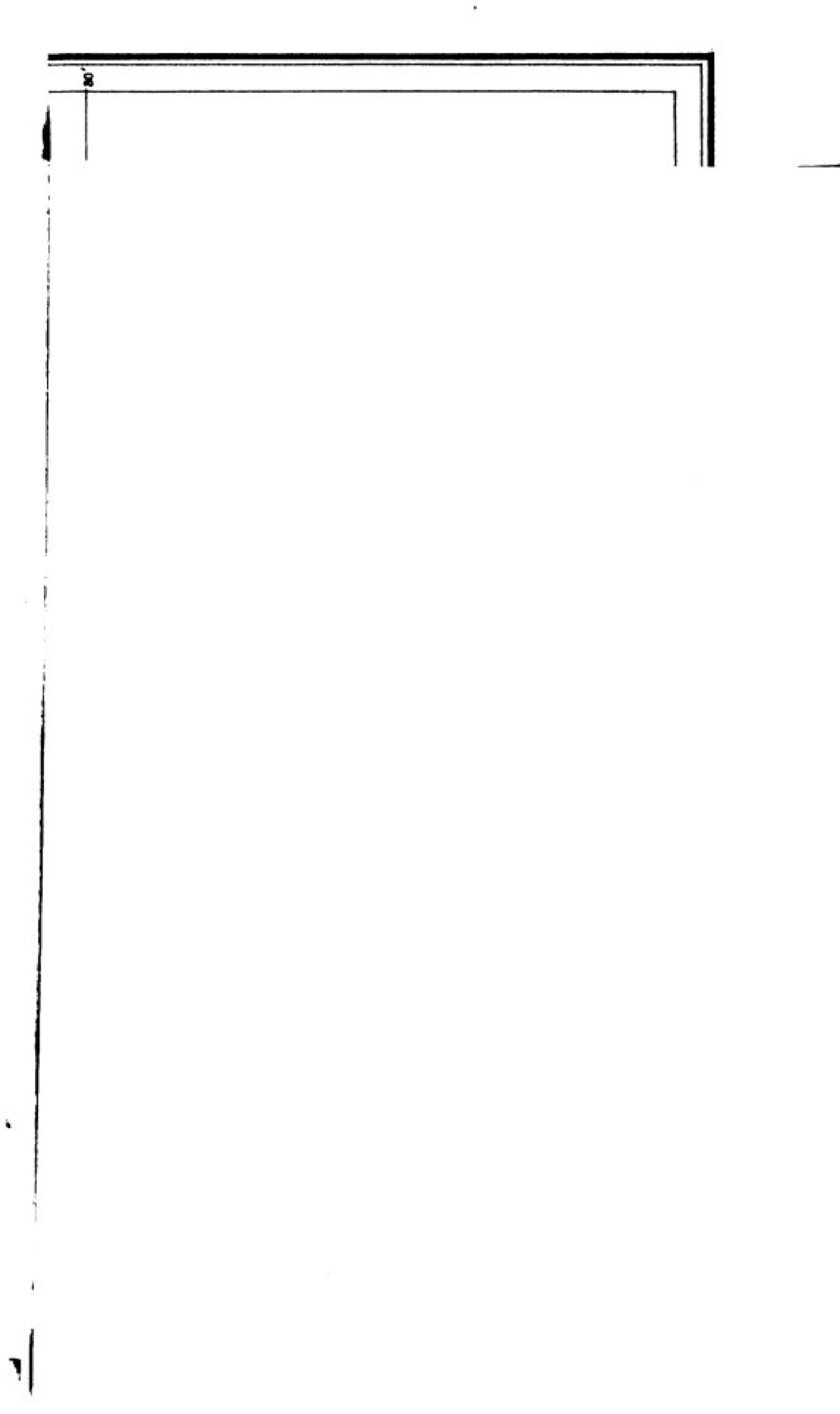
ECHELLE 1 : 500,000

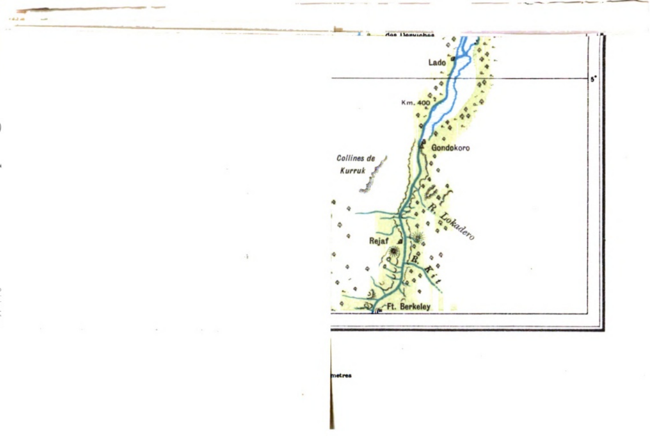


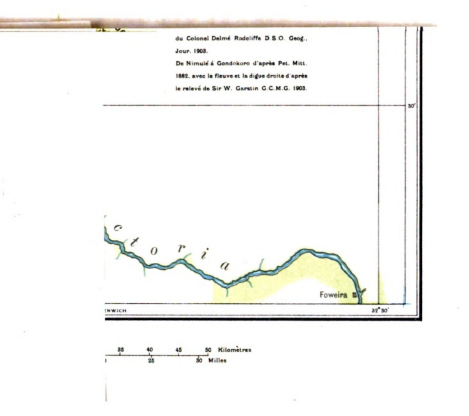
BAHR EL GEBEL

FEUILLE No. III.






Lado
5°
Km. 400
Gondokoro
Collines de
Kurruk
R. Lokadero
Rejaf
R. Kit
Ft. Berkeley
metres


du Colonel Delmé Radcliffe D.S.O. Geog., Jour. 1903.
De Nimulé á Gondokoro d'après Pet. Mitt. 1882, avec le fleuve et la digue droite d'après le relevé de Sir W. Garstin G.C.M.G. 1903.
30'
c t o r i a
Foweira
NWICH
32° 30'
35 40 45 50 Kilomètres
25 30 Milles

VII[e] SÉRIE. — NUMÉRO 10.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE:

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1911



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

VIIe Série. — N° 10.

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1911



OBSERVATIONS

SUR

LE SORT DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ALEXANDRIE

en réponse à Sa Béatitude Kyrillos Macaire *

PAR M. MAGDI BEY

Membre de la Commission Centrale.

MESDAMES ET MESSIEURS,

A l'avant-dernière séance de la Société de Géographie Sa Béatitude Kyrillos Macaire, l'éminent et sympathique orateur, avait bien voulu nous entretenir avec beaucoup d'érudition sur l'histoire d'Alexandrie et avait fini par nous parler avec grand talent et modération du sort qu'ont eu ses bibliothèques.[1]

Cependant ayant constaté qu'une petite partie de la conférence exigeait une sommaire rectification, je n'ai pu la faire qu'au vénérable orateur lui-même, la séance ayant été levée trop vite.

A la dernière séance, j'avais cru devoir communiquer verbalement à la Société une petite note concernant la destruction de la Bibliothèque d'Alexandrie. Ces courtes observations furent communiquées au vénérable conférencier qui daigna y répondre par écrit.

Or, Son Excellence le Président de notre Société ayant voulu que j'écrive mes premières observations, j'ai obéi à

* v. Compte rendu de la séance 26 novembre 1910.

[1] Voir p. 423.



ses conseils et quoique je ne sois pas à la hauteur de la tâche, je viens de nouveau essayer de signaler les points pouvant faire un petit jour sur la question délicate de la destruction de la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie.

Je commence par établir que l'éminent orateur, Sa Béatitude Kyrillos Macaire, reconnaît bien avec nous que la grande Bibliothèque, dite la principale, fondée par Ptolémée Soter, fut incendiée en l'an 48 avant J.-C. par Jules César, qui dut mettre le feu à sa flotte, pour la dégager du blocus des Alexandrins en révolte. La flotte incendiée ainsi communiqua le feu aux bâtiments du Muséum et de la grande Bibliothèque (voir *Histoire d'Egypte*, par Arthur Rhoné, p. 38).

Ce point acquis, je passe à un autre. L'éminent conférencier, Sa Béatitude Kyrillos Macaire, admet aussi, qu'en 389 après J.-C., Théophile, le patriarche d'Alexandrie, obtint de l'Empereur Théodose un nouvel édit qui le chargea de détruire les temples égyptiens et surtout le Sérapéum d'Alexandrie qui était devenu le refuge des païens et un foyer de conflit entre eux et les chrétiens, et que Théophile, muni de ce pouvoir, fit enlever le Sérapéum d'assaut et y poussa la foule qui le saccagea [1].

C'est à partir de ce point que nous nous trouvons en désaccord avec Sa Béatitude qui croit alors, que les païens ayant eu souffle de l'attaque, s'enfuirent on ne sait plus où et que la foule qui s'était ainsi ruée sur le Sérapéum où se trouvait la seconde bibliothèque épargnée par le premier incendie d'Alexandrie, cette foule là, dit-il, ne trouva pas

[1] Pages 424, 425, 427, 428, VII Série, N° 8, *Bulletin de la Société de Géographie*, au corps de la conférence de Sa Béatitude Kyrillos Macaire.



les païens à leur place et ne toucha, dans sa fureur, à aucun manuscrit que les païens avaient dû abandonner dans les étagères.

Tandis que plus d'un historien disent que le Sérapéum et ses dépendances, y compris la Bibliothèque, furent, dans cet événement, saccagés et détruits par la foule. Tout d'abord le Dr. Botti, dont parle Sa Béatitude dans sa conférence, l'affirme formellement :

« Je ressens encore, dit le Dr. Botti, l'horreur des morts « que j'ai retrouvés dans les fouilles près de la Colonne, « et surtout à l'Est sur la deuxième terrasse. J'ai compté « les squelettes presque à centaines au-dessous de la « maçonnerie écroulée ainsi qu'au-dessous des blocs de « granit précipités sur la terrasse inférieure. Plus à droite « on avait pratiqué une longue tranchée : on l'avait com- « blée de cadavres amoncelés les uns sur les autres, « n'ayant pour pierre tombale que des dalles de calcaire « provenant du pavé de l'édifice. A gauche et en descen- « dant le flanc de la colline, le lieu avait l'aspect d'un « ustrinum, la mort était passée par là, le bûcher avait « été embrasé sur une étendue considérable ; la terre, en « ce lieu, est noirâtre, onctueuse, pleine d'os calcinés et de « charbons, de fragments de poteries romaines, de lampes. « De même à l'Ouest, à soixante-dix mètres de la Colonne, « les squelettes étaient entassés parmi les ruines d'une « colonnade et dans les fondations de l'édifice du Sud- « Ouest. Cette lugubre trouvaille est caractérisée par « l'absence de tout indice d'époque byzantine ou arabe. « Les traces évidentes de crémation d'un côté, d'inhuma- « tion de l'autre, sont des faits simultanés qui ne peuvent

« être datés qu'après Théodose, puisque c'est Théodose « qui a défendu la crémation. On peut conjecturer que ce « soit une conséquence de l'émeute de l'an 362, mais rien « de certain. On pourrait aussi y voir un épisode de car- « nage formant un tout avec la défaite finale des Séra- « piastes et la prise du Sérapée. De sorte que si cela est, « nous avons de quelque façon *assisté à une scène de « l'écroulement de la forteresse des Sérapiastes*[1]. »

« (Telles sont les paroles du Dr. Botti. Nous admet- » « tons volontiers le témoignage des fouilles, qui est » « incontestable, et d'après lequel il y eut à une époque » « donnée un carnage de plusieurs centaines de personnes » « dont on dut inhumer les cadavres pêle-mêle au sein » « même du Sérapéum, et d'après lequel aussi, à un » « temps déterminé, *le bûcher avait été allumé sur une* » « *étendue considérable, dévorant et calcinant des milliers* » « *de corps dans l'enceinte même de l'Acropole*) [2]. »

L'historien Arthur Rhoné est très explicite sur ce sujet; voici ce qu'il en dit :

« L'an 389 après J.-C., Théophile, patriarche, obtint de « l'Empereur un nouvel édit qui le chargea de faire dé- « truire les temples égyptiens qu'une certaine tolérance « avait laissé subsister et surtout le Sérapéum d'Alexan- « drie, qui était resté le palladium des religions égyptien- « ne et hellénique, et devenu un lieu de conflit habituel « entre les païens exaspérés et les chrétiens. Théophile « fit donc attaquer le Sérapéum où les païens s'étaient re- « tranchés, et après l'avoir emporté d'assaut, y poussa la

[1] *Fouilles à la Colonne Théodosienne*, pp. 78-79.
[2] Même page.

« foule qui s'y rua, le saccagea et détruisit sa bibliothèque, « contenant sans doute encore les précieuses collections « des rois de Pergame, données jadis par Antoine à Cléo- « pâtre.

« La démolition du Sérapéum, commencée par les chré- « tiens, fut bientôt consommée sur l'ordre de l'Empereur » (voir page 55, *Résumé chronologique de l'Histoire d'Egypte*, par Arthur Rhoné).

Quant à Théophile, quelques lignes que je trouve dans la grande encyclopédie française nous le font connaître, pour savoir s'il était bien capable de pareil acte. Je reproduis les quelques mots dont il s'agit :

« Il (Théophile) se signala par son zèle pour la démo- « lition des temples des païens et la profanation des objets « de leur culte, provoquant ainsi des résistances qui ne « purent être réduites que par une compression sanglante. »

Cela ne veut-il dire, au moins, que le dit Théophile n'était pas d'un caractère à reculer devant la destruction de la bibliothèque païenne et qu'un pareil acte lui était plus facile à faire qu'il ne l'était aux arabes auxquels le Prophète dit, selon la traduction française de Ch. Mills, « qu'un esprit sans culture était comme un corps sans âme « et que la gloire ne consistait point dans les richesses, « mais dans le savoir » (voir page 415, *Histoire du Mohamétisme*, par Ch. Mills.). [1]

[1] Je lis aussi dans le dictionnaire de Larousse ce qui suit tout en confondant les deux bibliothèques :

« La ville d'Alexandrie possédait une bibliothèque remarquable qu'incendiè- « rent une première fois les soldats victorieux de César, qui fut brûlée de nouveau « en 390 et dont les restes, selon une légende, auraient été détruits par ordre du « Khalife Omar en 641 après J.-C. Quoiqu'il en soit, Larousse fait déjà remarquer



On voit par ce qui précède que le feu avait été bien mis dans la seconde bibliothèque, mais on ne nous dit pas comment il en était resté une quote-part destinée à être brûlée par les arabes.

Il me paraît fort difficile d'expliquer (l'usage des pompes étant absolument inconnu anciennement), comment on aurait pu sauver ces soi-disants restes d'un incendie, deux fois survenu dans une bibliothèque remplie de manuscrits en rouleaux et faits de matières inflammables.

Edouard Gibbon dans son ouvrage intitulé *Décadence et Chute de l'Empire Romain*, tome II, page 472, tout en mentionnant la légende lancée en Europe par Abou el Farag el Malati et par d'autres, la fait suivre de quelques réflexions dans les termes ainsi conçus :

« Quant à moi, je suis bien tenté de nier l'ordre du « Khalife [1] et les suites qu'on lui attribue. Sans doute ce « fait est étonnant.

« Ecoutez et soyez surpris, dit l'historien [2] lui-même, « et l'assertion d'un étranger qui écrivait six siècles après « sur les confins de la Médie, est contrebalancée par le « silence de deux annalistes d'une époque antérieure, tous « les deux chrétiens, tous les deux originaires d'Egypte « et dont le plus ancien, le patriarche Eutychus, a décrit « bien en détail la conquête d'Alexandrie.

« Le sévère décret d'Omar répugne au sens littéral et à

« que la survie des ces indestructibles restes incendiés auparavant et leur anéan-« tissement ultérieur n'étaient qu'une pure légende. »

[1] Il s'agit du prétendu ordre attribué à Omar à l'effet de brûler des livres dans une bibliothèque d'Alexandrie.

[2] Le mot « historien » se réfère ici à Abou el Farag Ibn el Hibri dont la ville natale était Mytilène que Cyrus ruina et annexa à la Perse.



« l'esprit de la doctrine des casuistes musulmans ; ils « déclarent en termes formels qu'on ne doit jamais livrer « aux flammes les livres religieux des juifs et des chré- « tiens qu'on acquiert par le droit de la guerre et qu'on « peut légitimement employer à l'usage des fidèles les « compositions profanes, les historiens ou les poètes, les « médecins ou les philosophes. Il faut peut-être attribuer « aux premiers successeurs de Mahomet un fanatisme plus « destructeur ; et, même dans ce cas, ils durent anéantir « peu de livres car ils en connaissaient fort peu. Je ne « récapitulerai point tous les accidents qu'éprouva la « Bibliothèque d'Alexandrie, le feu qu'y mit César contre « son gré lorsqu'il se défendit, ou l'odieux fanatisme des « chrétiens, qui s'efforçaient de détruire les monuments « de l'idolâtrie. Mais si nous descendons ensuite du siècle « des Antonins à celui de Théodose, une suite de témoi- « gnages contemporains nous apprendront que le palais du « roi et le temple de Sérapis ne contenaient plus les quatre « ou les sept cent mille volumes qui avaient eté rassemblés « par le goût et la magnificence des Ptolémées.

« La métropole et la résidence du patriarche avaient « peut-être une bibliothèque ; mais si les volumineux « ouvrages des contreversistes ariens ou monophysistes « chauffèrent, en effet, les bains publics, le philosophe « avouera en souriant qu'un pareil sacrifice fut utile au « genre humain.

« Je regrette sincèrement les bibliothèques qui se sont « perdues au milieu des ruines de l'Empire Romain. »

En outre, L. A. Sédillot, dans son *Histoire des Arabes*, tout en parlant de la légende d'une lettre d'Omar sou-

tenue par Abou el Farag, la fait suivre des observations suivantes: « Or, aucun historien contemporain ne raconte « ce fait, qui, fût-il vrai, n'aurait porté que sur un petit « nombre de livres, la bibliothèque ayant été, en partie, « détruite du temps de César et sous Théodose[1]. »

Sous le mot «Alexandrie» dans le Dictionnaire Général de Biographie et d'Histoire fait par MM. Dezobry et Bachelet, je note les quelques lignes suivantes relatives à la Bibliothèque d'Alexandrie.

« En 640 après J.-C., après un siège de quatorze mois, « Amrou prit Alexandrie pour le Khalife Omar et il n'est « pas vrai qu'il ait brûlé la fameuse bibliothèque » (voir le dit ouvrage, p. 50).

Le 3 mars 1893, dans une intéressante conférence faite à l'Athénéum d'Alexandrie, M. Victor Nourisson, Conservateur de la Bibliothèque municipale de cette ville, s'était exprimé sur notre sujet dans ces termes :

« Il faut arriver en l'an 47 avant J.-C. à la guerre que « César dut soutenir contre les Alexandrins pour les beaux « yeux de Cléopâtre, pour enregistrer une des plus gran- « des catastrophes de l'histoire.

« Assiégé par Achillas dans le Bruchium, ne disposant

[1] Sous ce passage une note n° 29, p. 438-439, tome I, consacrant quelques mots sur le sujet par M. Leclerc, ainsi conçue : « Nous regrettons d'être en désaccord « avec M. Humboldt et avec M. Sédillot, l'homme qui, de nos jours, a porté le plus « haut la valeur scientifique des Arabes. Mais c'est de la Bibliothèque d'Alexandrie « qu'il s'agit, et il est certain qu'elle n'existait plus. Au reste, toutes les religions « ont mis à l'index les livres des dissidents et l'abbé Darras dans son *Histoire « Générale de l'Eglise*, en citant certains passages des actes des apôtres, nous « montre les premiers chrétiens fort peu tolérants à cet égard. Plus tard les « iconoclastes détruisaient livres et images à Constantinople. Nous mêmes, après « la prise de Constantine, en 1837, nous brûlions comme de vrais barbares les « manuscrits arabes trouvés dans la ville.»

« que d'un petit nombre de troupes pour faire face aux « vingt mille hommes d'Achillas et à toute la population « alexandrine, manquant d'eau et ayant ses communica- « tions coupées avec la flotte ancrée dans le port, César, « dans cette situation critique, due à son imprudence, fit « incendier les vaisseaux du port et ceux qui étaient en « construction dans les chantiers.

« Poussée par le vent de l'Ouest (on était en hiver) la « flamme gagna les quartiers contigus au port et réduisit « en cendres les chantiers et les entrepôts de blés et des « *livres;* ceux-ci très nombreux et très précieux, dit Dion « Cassus » $\frac{XL}{40}$ 38,1.

Plus loin, il s'exprime ainsi :

« Sous la lourde domination romaine, peu complaisante « aux lettres et à la liberté de penser, la décadence se pro- « duisit, lente mais continue. A partir du deuxième siècle « les savants et peut-être *aussi les livres* commencèrent à « prendre le chemin de Rome.

« La direction du Musée finit par être confiée à des fa- « voris ou à des flatteurs qui jouissaient des avantages de « la place sans même résider à Alexandrie. »

Plus loin encore, il continue :

« En 273 après J.-C., pour punir les Alexandrins de « leur appui à l'usurpateur Firmus, Aurélien fit raser la « plus grande partie du Bruchium, les palais royaux et le « *musée.* »

Plus loin aussi, il dit :

« Les chrétiens haïssaient les fidèles de la religion an-



« cienne et la littérature hellénique qui en avait l'expres-
« sion.

« Le triomphe de la foi nouvelle porta le coup de grâce « à ce qui avait pu subsister du Musée et de la Bibliothè- « que.

« Sous Théodose le Grand, en 389, le Sérapéum fut pris « d'assaut par les chrétiens, démoli, et sur son emplace- « ment s'éleva une église dédiée à Saint Jean et un couvent.

« *La Bibliothèque* qu'il contenait encore fut pillée mé- « thodiquement et les *livres* furent envoyés à Rome et à « Constantinople où Théodose II s'occupait de former une « grande collection.»

Tout en parlant de la légende d'Abou el Farag el Malati et d'Abd el Latif, M. Victor Nourisson en fait cette observation : « Il est actuellement impossible de savoir sur « quoi se fonde cette histoire qui a tout l'air d'un roman.»

Pour cet orateur la nuit se fait encore sur la réalité du sort qu'a eu la Bibliothèque d'Alexandrie.

Je retiens donc de toutes les citations que je viens de faire :

1° Que la grande Bibliothèque fondée par Ptolémée Soter et son successeur Philadelphe avait été incendiée avec le palais royal par Jules César.

2° Que la seconde bibliothèque, dite du Sérapéum, qui en l'an 140 avant J.-C. sous Evergète II avait servi de succursale à la première, fut détruite par la foule du peuple poussée par l'archevêque Théophile en exécution de l'ordre de l'Empereur Théodose en date de 389 [1]. Cela dit,

[1] Ai-je encore besoin de désigner quelques événements rapportés par Arthur Rhoné et qui, remontant avant la conquête arabe, prouveraient aussi qu'antérieu-

j'ajoute qu'un troisième fait historique pouvant avoir une grande importance dans la matière qui nous occupe vient à l'appui de nos arguments et me confirme dans mon avis. On sait que sous l'Empereur Justinien, cent ans environ avant l'Hégire, Alexandrie fut décimée, brûlée par le célèbre Narsès (l'eunuque Commandant Romain) à la suite des séditions du peuple pour ou contre les patriarches et contre les exactions énormes du fisc (voir le *Résumé chronologique de l'Histoire d'Egypte*, par Arthur Rhoné, p. 57).

De ces faits historiques je conclus que si la seconde bibliothèque avait été épargnée, même en partie, par la foule acharnée qui envahit le Sérapéum et le saccagea plusieurs fois, la collection des livres qui s'y trouvaient ou plutôt l'ensemble des rouleaux inflammables, n'a pas pu résister cette fois au grand feu qui dévora la ville entière.

Peut-on croire, en outre, qu'une troisième bibliothèque, si elle avait réellement existé, a pu survrire aussi à ce grand désastre, tandis que tout donne à penser qu'elle n'a pu qu'y périr[1]?

rement à cette date, la destruction de la seconde bibliothèque et l'anéantissement d'une troisième, si réellement elle avait pu exister, ont dû avoir lieu par d'autres mains que celles d'Amrou et ses soldats :

1° « En 216 après J.-C., Caracalla irrité de l'esprit caustique des Alexandrins et « de leurs sarcasmes contre lui, se rend dans leur ville pour en tirer vengeance. « Il la livre au pillage et au massacre pendant plusieurs jours et assiste à ces hor- « reurs du haut du Sérapéum d'Alexandrie.»

2° « En l'an 296 après J.-C., Dioclétien pendant huit mois assiégea Achille dans « Alexandrie qu'il livre au massacre et au *pillage*. » (Voir Arthur Rhoné, p. 51).

Comme on le voit aucune exception n'est faite en faveur d'une bibliothèque qui aurait échappé aux dits pillages.

[1] L'éminent orateur, Sa Béatitude Kyrillos Macaire, parait reconnaitre dans son intéressante conférence que le feu a été mis au Sérapéum 198 ans avant la



Pour appuyer cette légende-là à l'encontre des Arabes, on a invoqué le récit qui en est fait par Abdel Latif, Abou el Farag, et El Makrizi.

En ce qui concerne El Makrizi (né en 1360 après J.-C.) comme il est postérieur aux deux premiers, il n'avait fait que reproduire sans beaucoup d'examen la légende déjà inventée.

Quant aux deux autres qui furent presque contemporains, au 13me siècle, c'est-à-dire six cents ans après la conquête arabe, aucun historien que je sache, arabe ou autre (à part le médecin voyageur Abdel Latif), aucun, dis-je, avant lui et Abou el Farag el Malati el Hibri, n'avait fait mention de l'incendie d'une bibliothèque à Alexandrie par les Arabes.

Sans vouloir diminuer de la valeur d'Abd el Latif, ai-je besoin d'ajouter que plus d'un fait rapporté par lui, avait été puisé dans les contes de ses guides quelquefois vulgaires et d'occasion ; ce qui arriva aussi à Hérodote, le père de l'Histoire ancienne.[1]

prise d'Alexandrie par les Musulmans (p. 432, *Bulletin de la Société de Géographie*).

Voici le passage dont il s'agit :

« Et de fait en l'an 452, soit soixante ans après, sous le règne de l'Empereur « Marcien une grande sédition éclata à Alexandrie : les troupes essayèrent de « réduire les rebelles sans y réussir; alors, le peuple lui-même marcha avec, contre « les séditieux qui se réfugièrent dans la forteresse du Sérapéum. Le peuple les « poursuivit dans ce retranchement, s'empara de la forteresse et les y brûla vifs.

« C'est ainsi que le témoignage des fouilles est la reproduction fidèle du « témoignage de l'histoire.»

[1] Je traduis ici ce qu'on trouve dans le dictionnaire arabe de biographie des grands hommes et savants arabes de l'Orient fait par Mohammad Ibn Chaker Ibn Ahmad el Kouthy, mort en 767 de l'Hégire 1459 après J.-C. (t. II, p. 7) : « Abdel « Latif Ibn Youssef Ibn Mohammad Ibn Saad le savant connu sous le nom de « Mouwaffak el Dine el Baghdadi — le Chafite, le grammairien, le linguiste, le



Maintenant je me borne à citer quatre ouvrages très sérieux qui furent écrits bien avant celui d'Abdel Latif et Abou el Farag et qui cependant ne mentionnèrent pas la fameuse légende d'incendie par les Arabes ; ce sont :

1° Nazm el Gawaher (نظم الجواهر) fait par l'historien Saïd Ibn el Batrik (سعيد بن البطريق) né en 223 de l'Hégire (837 après J.-C.) et fut lui même patriarche d'Alexandrie durant 7 ans ; il est connu sous le nom d'Eutychus.

2° Al Yacoubi, histoire faite par Ahmad Ibn Yacoub Ibn Gaffar Ibn Wahb Ibn Wadeh (احمد بن يعقوب بن جعفر بن وهب بن واضح) né en 252 de l'Hégire (866 après J.-C.) et fut grand écrivain des Abassides.

3° Al Wakidi (الواقدى) presque la plus ancienne histoire arabe dont l'auteur était né en l'an 130 de l'Hégire (747 après J.-C.) et mort à Bagdad l'an 207 de l'Hégire (الواقدى هو ابن عبدالله بن محمد بن واقد).

4° Al Tabari, ouvrage fait par Gaffar Mohammad

« théologien, le médecin connu sous le prénom de El Labbad. — Tag el Dine « el Kandi appela Abdel Latif le bouc à barbe (barbu) à cause de la maigreur « de sa figure ridée et raide. Il était né à Baghdad en 629 de l'Hégire (1231 « après J.-C.) et était un des hommes versés dans la littérature, la médecine et « l'histoire ou science des premiers. Mais ses prétentions ou ses *dires étaient plus « fréquents que ses connaissances ou talents!* En outre il était d'une répugnante « figure décharnée, avare de caractère et voyageant à travers les pays et fit « plusieurs ouvrages. »

هذا نص الذى ورد فى وفات الوفيات للعلامه محمد بن شاكر بن احمد الكتبى المتوفى سنة ٧٦٤
«عبد اللطيف بن يوسف بن محمد بن على بن سعد العلامة موفق الدين البغدادى الشافعى النحوى
اللغوى المتكلم الطبيب الفيلسوف المعروف بابن اللباد لقبه تاج الدين الكندى بالجدى الملتحى
لرقة وجهه وتجعده و يبسه ولد ببغداد سنة ٦٢٩ وكان أحد الاذكياء المتضلعين من الآداب
والطب وعلم الاوائل الا أن دعاويه كانت أكثر من علومه وكان ذميم الخلقة بخيلا قليل لحم
الوجه وكان ينتقل فى البلاد وله تآليف شتى عددها فى هذا الكتاب»

Ibn Garir né en 224 et mort en 310 de l'Hégire (922 après J.-C.).

Il y a là, ce me semble, une preuve que la fameuse légende n'existait pas de leur temps.

Du reste, ceux parmi les historiens arabes et autres qui, plus tard, avaient inventé ou lancé la légende de l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie par les Arabes, ont dû obéir à certaines influences du milieu et du temps où ils avaient vécu.

Que ce fût par excès de dévotion ou de fausse vanité, ces inventeurs de récits ou narrateurs de légendes sans examen avaient dû, ainsi, intervertir les rôles de l'Empereur Théodose et l'archevêque Théophile en les remplaçant, aux yeux de la postérité, par le Khalife Omar et son lieutenant Amrou.

Je ne saurais passer sous silence une lettre pouvant avoir dans le sujet qui nous occupe une certaine valeur et qu'Amrou aurait adressée à Omar le lendemain de la conquête d'Alexandrie.

Or, dans cette lettre, le général musulman, tout en parlant des palais, des théâtres, etc., qu'il avait trouvés dans la ville, ne fait aucune mention d'une bibliothèque à Alexandrie.

Voici la traduction généralement admise par les historiens européens :

« J'ai[1] pris la grande ville de l'Occident ; il m'est impossible de décrire la variété de ses richesses ou la beauté de tout ce qu'elle renferme.

[1] C'est-à-dire Amrou.



« Je dois me contenter d'observer qu'elle contient quatre « mille palais, quatre mille bains publics, quatre cents théâ-« tres ou lieux d'amusement, douze mille boutiques pour « la vente des végétaux, et quarante mille juifs tributaires. « La ville a été *soumise* par la force des armes sans traité, « ni capitulation ; et les musulmans sont impatients de se « saisir des fruits de leur victoire ».[1]

La réponse du Khalife a été le rejet avec fermeté du pillage et ordonna alors à son lieutenant de réserver la richesse et les revenus d'Alexandrie pour le service public et pour la propagande de la foi.[2]

Cette dernière lettre[3] à la différence de celle de la légende aurait été consacrée par des historiens antérieurs à Abou el Farag et Abd el Latif.

Si Amrou ne parle pas dans sa lettre descriptive de la colonne Pompée et des obélisques qui existaient lors de la conquête, c'est que ces monolithes n'étaient pas pour lui de vraies richesses, dont il pouvait disposer par vente ou échange ou même par don, comme il pouvait le faire des livres, si, de son temps, ils avaient réellement existé dans une bibliothèque trop célèbre pour échapper à sa finesse proverbiale.

En outre, il est à signaler que le *Koran* ne cesse de commander aux croyants de s'instruire ; et, de son côté,

[1] Voir *Histoire du Mohamétisme*, par Ch. Mills, traduction française, p. 81 et 82.

[2] Voir *Histoire du Mohamétisme*, par Ch. Mills, traduction française p. 83 et 84 et l'ouvrage de Gibbon, L. II., p. 471.

[3] Voir *Décadence et Chute de l'Empire Romain*, par Gibbon, lequel renvoie à Eutychus (وهو سعيد بن البطريق), p. 316-319, tome II.



le prophète leur avait, de très bonne heure, recommandé l'instruction en leur disant de chercher la science même en Chine (اطلبوا العلم ولو بالصين).

Il est aussi prescrit, aux croyants, par la tradition الحديث de conserver la science dans les livres : (Liez la science par l'écriture قيدوا العلم بالكتابة); une troisième tradition concerne spécialement l'Egypte : (L'Egypte vous sera soumise, traitez son peuple avec bonté ستفتح عليكم مصر فتوصوا بأهلها خيرا) (L'Egypte est le Sanctuaire de Dieu sur sa terre et celui qui lui en voudra du mal, Dieu l'en éloignera ou le brisera مصر كنانة الله في أرضه فمن أرادها بسوء قصمه الله).

Tels étaient en résumé les préceptes guidant les Arabes [1] qui conquirent Alexandrie et on ne comprend pas qu'ils aient contrevenu, de si bonne heure, à ces enseignements et autres semblables, et, que sans aucun motif impérieux, ils aient anéanti cette grande collection d'ouvrages qu'ils auraient trouvés à Alexandrie dix ans seulement après la mort du Prophète.

Je conviens avec l'éminent orateur, Sa Béatitude Kyrillos Macaire, qu'il serait peut-être dangereux de réfuter tel fait par cela qu'il ne devait pas se produire, mais il me semble qu'il est aussi plus dangereux de supposer

[1] Ces mêmes arabes, au dire du jurisconsulte moderne Son Excellence Savas Pacha, en entrant en Syrie, y avaient tout respecté et y avaient maintenu la procédure juridique. Le système formulaire n'y a jamais été aboli ; le préteur ne changea que de nom pour s'appeler Moufti.

On ne s'explique pas donc que ces premiers musulmans aient brûlé la dernière bibliothèque d'Alexandrie malgré la grande vénération qu'ils avaient pour les savants et les sciences et contre l'enseignement du prophète dont nous répétons ici la parole : « qu'un esprit sans culture était comme un corps sans âme et que la gloire ne consistait point dans les richesses mais dans le savoir ».



l'existence d'un fait et contre toutes les conditions qui s'opposent à sa réalisation et en l'absence de tout témoignage de ceux qui pouvaient sincèrement en rendre compte.

Puis-je aussi signaler que Sa Béatitude Kyrillos Macaire dit dans sa conférence publiée dans le bulletin de la Société de Géographie, page 447 « que d'après Dion « Cassius, l'Empereur Septime Sévère, lors de sa visite à « Alexandrie en l'an 212, prit des mesures administratives « à l'égard de ses Bibliothèques (au pluriel) ; et pour « qu'on ne s'imagine pas que le siège du Bruchium au « temps d'Aurélien et les autres guerres civiles aient « modifié cette situation, Suidas nous apprend que Dio- « clétien, à la fin du IIIe siècle, prit aussi des mesures « administratives à l'égard des Bibliothèques d'Alexandrie « et qu'il ordonna d'y *brûler* tous les manuscrits *traitant « de chimie égyptienne.* »

Aucun historien antérieur à Abou el Farag et à Abdel Latif n'ayant attribué aux Arabes la destruction de la Bibliothèque d'Alexandrie, il reste acquis que ce désastre scientifique ne peut leur être attribué sur simple parole d'historiens nés environ six siècles après ce fait.

En terminant je ne puis m'empêcher de présenter tous mes remerciements à Sa Béatitude l'éminent orateur pour la peine qu'il s'était donnée de discuter savamment notre sujet en général et pour m'avoir ainsi fourni l'occasion d'avoir l'honneur de vous communiquer ces quelques observations sur une partie de son intéressante conférence.

J'aime à croire que l'honorable société ne me privera pas de l'indulgence qu'elle accorde aux faibles qui se



dévouent, selon leurs moyens, pour l'amour de la science qui unit les pensants et en fait de fidèles amis et de bons frères.

MOHAMMAD MAGDI
Conseiller à la Cour d'Appel au Caire.

ses conseils et quoique je ne sois pas à la hauteur de la tâche, je viens de nouveau essayer de signaler les points pouvant faire un petit jour sur la question délicate de la destruction de la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie.

Je commence par établir que l'éminent orateur, Sa Béatitude Kyrillos Macaire, reconnaît bien avec nous que la grande Bibliothèque, dite la principale, fondée par Ptolémée Soter, fut incendiée en l'an 48 avant J.-C. par Jules César, qui dut mettre le feu à sa flotte, pour la dégager du blocus des Alexandrins en révolte. La flotte incendiée ainsi communiqua le feu aux bâtiments du Muséum et de la grande Bibliothèque (voir *Histoire d'Egypte*, par Arthur Rhoné, p. 38).

Ce point acquis, je passe à un autre. L'éminent conférencier, Sa Béatitude Kyrillos Macaire, admet aussi, qu'en 389 après J.-C., Théophile, le patriarche d'Alexandrie, obtint de l'Empereur Théodose un nouvel édit qui le chargea de détruire les temples égyptiens et surtout le Sérapéum d'Alexandrie qui était devenu le refuge des païens et un foyer de conflit entre eux et les chrétiens, et que Théophile, muni de ce pouvoir, fit enlever le Sérapéum d'assaut et y poussa la foule qui le saccagea [1].

C'est à partir de ce point que nous nous trouvons en désaccord avec Sa Béatitude qui croit alors, que les païens ayant eu souffle de l'attaque, s'enfuirent on ne sait plus où et que la foule qui s'était ainsi ruée sur le Sérapéum où se trouvait la seconde bibliothèque épargnée par le premier incendie d'Alexandrie, cette foule là, dit-il, ne trouva pas

[1] Pages 424, 425, 427, 428, VII Série, N° 8, *Bulletin de la Société de Géographie*, au corps de la conférence de Sa Béatitude Kyrillos Macaire.



les païens à leur place et ne toucha, dans sa fureur, à aucun manuscrit que les païens avaient dû abandonner dans les étagères.

Tandis que plus d'un historien disent que le Sérapéum et ses dépendances, y compris la Bibliothèque, furent, dans cet événement, saccagés et détruits par la foule. Tout d'abord le Dr. Botti, dont parle Sa Béatitude dans sa conférence, l'affirme formellement :

« Je ressens encore, dit le Dr. Botti, l'horreur des morts « que j'ai retrouvés dans les fouilles près de la Colonne, « et surtout à l'Est sur la deuxième terrasse. J'ai compté « les squelettes presque à centaines au-dessous de la « maçonnerie écroulée ainsi qu'au-dessous des blocs de « granit précipités sur la terrasse inférieure. Plus à droite « on avait pratiqué une longue tranchée : on l'avait com- « blée de cadavres amoncelés les uns sur les autres, « n'ayant pour pierre tombale que des dalles de calcaire « provenant du pavé de l'édifice. A gauche et en descen- « dant le flanc de la colline, le lieu avait l'aspect d'un « ustrinum, la mort était passée par là, le bûcher avait « été embrasé sur une étendue considérable ; la terre, en « ce lieu, est noirâtre, onctueuse, pleine d'os calcinés et de « charbons, de fragments de poteries romaines, de lampes. « De même à l'Ouest, à soixante-dix mètres de la Colonne, « les squelettes étaient entassés parmi les ruines d'une « colonnade et dans les fondations de l'édifice du Sud- « Ouest. Cette lugubre trouvaille est caractérisée par « l'absence de tout indice d'époque byzantine ou arabe. « Les traces évidentes de crémation d'un côté, d'inhuma- « tion de l'autre, sont des faits simultanés qui ne peuvent

« être datés qu'après Théodose, puisque c'est Théodose « qui a défendu la crémation. On peut conjecturer que ce « soit une conséquence de l'émeute de l'an 362, mais rien « de certain. On pourrait aussi y voir un épisode de car- « nage formant un tout avec la défaite finale des Séra- « piastes et la prise du Sérapée. De sorte que si cela est, « nous avons de quelque façon *assisté à une scène de* « *l'écroulement de la forteresse des Sérapiastes* [1].»

« (Telles sont les paroles du Dr. Botti. Nous admet- » « tons volontiers le témoignage des fouilles, qui est » « incontestable, et d'après lequel il y eut à une époque » « donnée un carnage de plusieurs centaines de personnes » « dont on dut inhumer les cadavres pêle-mêle au sein » « même du Sérapéum, et d'après lequel aussi, à un » « temps déterminé, *le bûcher avait été allumé sur une* » « *étendue considérable, dévorant et calcinant des milliers* » « *de corps dans l'enceinte même de l'Acropole*) [2]. »

L'historien Arthur Rhoné est très explicite sur ce sujet; voici ce qu'il en dit :

« L'an 389 après J.-C., Théophile, patriarche, obtint de « l'Empereur un nouvel édit qui le chargea de faire dé- « truire les temples égyptiens qu'une certaine tolérance « avait laissé subsister et surtout le Sérapéum d'Alexan- « drie, qui était resté le palladium des religions égyptien- « ne et hellénique, et devenu un lieu de conflit habituel « entre les païens exaspérés et les chrétiens. Théophile « fit donc attaquer le Sérapéum où les païens s'étaient re- « tranchés, et après l'avoir emporté d'assaut, y poussa la

[1] *Fouilles à la Colonne Théodosienne*, pp. 78-79.
[2] Même page.

« foule qui s'y rua, le saccagea et détruisit sa bibliothèque,
« contenant sans doute encore les précieuses collections
« des rois de Pergame, données jadis par Antoine à Cléo-
« pâtre.

« La démolition du Sérapéum, commencée par les chré-
« tiens, fut bientôt consommée sur l'ordre de l'Empereur »
(voir page 55, *Résumé chronologique de l'Histoire d'Egypte*, par Arthur Rhoné).

Quant à Théophile, quelques lignes que je trouve dans la grande encyclopédie française nous le font connaître, pour savoir s'il était bien capable de pareil acte. Je reproduis les quelques mots dont il s'agit :

« Il (Théophile) se signala par son zèle pour la démo-
« lition des temples des païens et la profanation des objets
« de leur culte, provoquant ainsi des résistances qui ne
« purent être réduites que par une compression sanglante.»

Cela ne veut-il dire, au moins, que le dit Théophile n'était pas d'un caractère à reculer devant la destruction de la bibliothèque païenne et qu'un pareil acte lui était plus facile à faire qu'il ne l'était aux arabes auxquels le Prophète dit, selon la traduction française de Ch. Mills, « qu'un esprit sans culture était comme un corps sans âme « et que la gloire ne consistait point dans les richesses, « mais dans le savoir » (voir page 415, *Histoire du Mohamétisme*, par Ch. Mills.). [1]

[1] Je lis aussi dans le dictionnaire de Larousse ce qui suit tout en confondant les deux bibliothèques :

« La ville d'Alexandrie possédait une bibliothèque remarquable qu'incendiè-
« rent une première fois les soldats victorieux de César, qui fut brûlée de nouveau
« en 390 et dont les restes, selon une légende, auraient été détruits par ordre du
« Khalife Omar en 641 après J.-C. Quoiqu'il en soit, Larousse fait déjà remarquer



On voit par ce qui précède que le feu avait été bien mis dans la seconde bibliothèque, mais on ne nous dit pas comment il en était resté une quote-part destinée à être brûlée par les arabes.

Il me paraît fort difficile d'expliquer (l'usage des pompes étant absolument inconnu anciennement), comment on aurait pu sauver ces soi-disants restes d'un incendie, deux fois survenu dans une bibliothèque remplie de manuscrits en rouleaux et faits de matières inflammables.

Edouard Gibbon dans son ouvrage intitulé *Décadence et Chute de l'Empire Romain*, tome II, page 472, tout en mentionnant la légende lancée en Europe par Abou el Farag el Malati et par d'autres, la fait suivre de quelques réflexions dans les termes ainsi conçus :

« Quant à moi, je suis bien tenté de nier l'ordre du « Khalife [1] et les suites qu'on lui attribue. Sans doute ce « fait est étonnant.

« Ecoutez et soyez surpris, dit l'historien [2] lui-même, « et l'assertion d'un étranger qui écrivait six siècles après « sur les confins de la Médie, est contrebalancée par le « silence de deux annalistes d'une époque antérieure, tous « les deux chrétiens, tous les deux originaires d'Egypte « et dont le plus ancien, le patriarche Eutychus, a décrit « bien en détail la conquête d'Alexandrie.

« Le sévère décret d'Omar répugne au sens littéral et à

« que la survie des ces indestructibles restes incendiés auparavant et leur anéan-« tissement ultérieur n'étaient qu'une pure légende. »

[1] Il s'agit du prétendu ordre attribué à Omar à l'effet de brûler des livres dans une bibliothèque d'Alexandrie.

[2] Le mot « historien » se réfère ici à Abou el Farag Ibn el Hibri dont la ville natale était Mytilène que Cyrus ruina et annexa à la Perse.



« l'esprit de la doctrine des casuistes musulmans ; ils « déclarent en termes formels qu'on ne doit jamais livrer « aux flammes les livres religieux des juifs et des chré- « tiens qu'on acquiert par le droit de la guerre et qu'on « peut légitimement employer à l'usage des fidèles les « compositions profanes, les historiens ou les poètes, les « médecins ou les philosophes. Il faut peut-être attribuer « aux premiers successeurs de Mahomet un fanatisme plus « destructeur ; et, même dans ce cas, ils durent anéantir « peu de livres car ils en connaissaient fort peu. Je ne « récapitulerai point tous les accidents qu'éprouva la « Bibliothèque d'Alexandrie, le feu qu'y mit César contre « son gré lorsqu'il se défendit, ou l'odieux fanatisme des « chrétiens, qui s'efforçaient de détruire les monuments « de l'idolâtrie. Mais si nous descendons ensuite du siècle « des Antonins à celui de Théodose, une suite de témoi- « gnages contemporains nous apprendront que le palais du « roi et le temple de Sérapis ne contenaient plus les quatre « ou les sept cent mille volumes qui avaient eté rassemblés « par le goût et la magnificence des Ptolémées.

« La métropole et la résidence du patriarche avaient « peut-être une bibliothèque ; mais si les volumineux « ouvrages des contreversistes ariens ou monophysistes « chauffèrent, en effet, les bains publics, le philosophe « avouera en souriant qu'un pareil sacrifice fut utile au « genre humain.

« Je regrette sincèrement les bibliothèques qui se sont « perdues au milieu des ruines de l'Empire Romain.»

En outre, L. A. Sédillot, dans son *Histoire des Arabes*, tout en parlant de la légende d'une lettre d'Omar sou-

tenue par Abou el Farag, la fait suivre des observations suivantes: « Or, aucun historien contemporain ne raconte « ce fait, qui, fût-il vrai, n'aurait porté que sur un petit « nombre de livres, la bibliothèque ayant été, en partie, « détruite du temps de César et sous Théodose[1]. »

Sous le mot «Alexandrie» dans le Dictionnaire Général de Biographie et d'Histoire fait par MM. Dezobry et Bachelet, je note les quelques lignes suivantes relatives à la Bibliothèque d'Alexandrie.

« En 640 après J.-C., après un siège de quatorze mois, « Amrou prit Alexandrie pour le Khalife Omar et il n'est « pas vrai qu'il ait brûlé la fameuse bibliothèque » (voir le dit ouvrage, p. 50).

Le 3 mars 1893, dans une intéressante conférence faite à l'Athénéum d'Alexandrie, M. Victor Nourisson, Conservateur de la Bibliothèque municipale de cette ville, s'était exprimé sur notre sujet dans ces termes :

« Il faut arriver en l'an 47 avant J.-C. à la guerre que « César dut soutenir contre les Alexandrins pour les beaux « yeux de Cléopâtre, pour enregistrer une des plus gran- « des catastrophes de l'histoire.

« Assiégé par Achillas dans le Bruchium, ne disposant

[1] Sous ce passage une note n° 29, p. 438-439, tome I, consacrant quelques mots sur le sujet par M. Leclerc, ainsi conçue : « Nous regrettons d'être en désaccord « avec M. Humboldt et avec M. Sédillot, l'homme qui, de nos jours, a porté le plus « haut la valeur scientifique des Arabes. Mais c'est de la Bibliothèque d'Alexandrie « qu'il s'agit, et il est certain qu'elle n'existait plus. Au reste, toutes les religions « ont mis à l'index les livres des dissidents et l'abbé Darras dans son *Histoire « Générale de l'Eglise*, en citant certains passages des actes des apôtres, nous « montre les premiers chrétiens fort peu tolérants à cet égard. Plus tard les « iconoclastes détruisaient livres et images à Constantinople. Nous mêmes, après « la prise de Constantine, en 1837, nous brûlions comme de vrais barbares les « manuscrits arabes trouvés dans la ville.»

« que d'un petit nombre de troupes pour faire face aux « vingt mille hommes d'Achillas et à toute la population « alexandrine, manquant d'eau et ayant ses communica- « tions coupées avec la flotte ancrée dans le port, César, « dans cette situation critique, due à son imprudence, fit « incendier les vaisseaux du port et ceux qui étaient en « construction dans les chantiers.

« Poussée par le vent de l'Ouest (on était en hiver) la « flamme gagna les quartiers contigus au port et réduisit « en cendres les chantiers et les entrepôts de blés et des « *livres;* ceux-ci très nombreux et très précieux, dit Dion « Cassus » $\frac{\text{XL}}{40}$ 38,1.

Plus loin, il s'exprime ainsi :

« Sous la lourde domination romaine, peu complaisante « aux lettres et à la liberté de penser, la décadence se pro- « duisit, lente mais continue. A partir du deuxième siècle « les savants et peut-être *aussi les livres* commencèrent à « prendre le chemin de Rome.

« La direction du Musée finit par être confiée à des fa- « voris ou à des flatteurs qui jouissaient des avantages de « la place sans même résider à Alexandrie. »

Plus loin encore, il continue :

« En 273 après J.-C., pour punir les Alexandrins de « leur appui à l'usurpateur Firmus, Aurélien fit raser la « plus grande partie du Bruchium, les palais royaux et le « *musée.*»

Plus loin aussi, il dit :

« Les chrétiens haïssaient les fidèles de la religion an-

« cienne et la littérature hellénique qui en avait l'expres-
« sion.

« Le triomphe de la foi nouvelle porta le coup de grâce
« à ce qui avait pu subsister du Musée et de la Bibliothè-
« que.

« Sous Théodose le Grand, en 389, le Sérapéum fut pris
« d'assaut par les chrétiens, démoli, et sur son emplace-
« ment s'éleva une église dédiée à Saint Jean et un couvent.

« *La Bibliothèque* qu'il contenait encore fut pillée mé-
« thodiquement et les *livres* furent envoyés à Rome et à
« Constantinople où Théodose II s'occupait de former une
« grande collection.»

Tout en parlant de la légende d'Abou el Farag el Malati et d'Abd el Latif, M. Victor Nourisson en fait cette observation : « Il est actuellement impossible de savoir sur « quoi se fonde cette histoire qui a tout l'air d'un roman.»

Pour cet orateur la nuit se fait encore sur la réalité du sort qu'a eu la Bibliothèque d'Alexandrie.

Je retiens donc de toutes les citations que je viens de faire :

1° Que la grande Bibliothèque fondée par Ptolémée Soter et son successeur Philadelphe avait été incendiée avec le palais royal par Jules César.

2° Que la seconde bibliothèque, dite du Sérapéum, qui en l'an 140 avant J.-C. sous Evergète II avait servi de succursale à la première, fut détruite par la foule du peuple poussée par l'archevêque Théophile en exécution de l'ordre de l'Empereur Théodose en date de 389 [1]. Cela dit,

[1] Ai-je encore besoin de désigner quelques événements rapportés par Arthur Rhoné et qui, remontant avant la conquête arabe, prouveraient aussi qu'antérieu-



j'ajoute qu'un troisième fait historique pouvant avoir une grande importance dans la matière qui nous occupe vient à l'appui de nos arguments et me confirme dans mon avis. On sait que sous l'Empereur Justinien, cent ans environ avant l'Hégire, Alexandrie fut décimée, brûlée par le célèbre Narsès (l'eunuque Commandant Romain) à la suite des séditions du peuple pour ou contre les patriarches et contre les exactions énormes du fisc (voir le *Résumé chronologique de l'Histoire d'Egypte*, par Arthur Rhoné, p. 57).

De ces faits historiques je conclus que si la seconde bibliothèque avait été épargnée, même en partie, par la foule acharnée qui envahit le Sérapéum et le saccagea plusieurs fois, la collection des livres qui s'y trouvaient ou plutôt l'ensemble des rouleaux inflammables, n'a pas pu résister cette fois au grand feu qui dévora la ville entière.

Peut-on croire, en outre, qu'une troisième bibliothèque, si elle avait réellement existé, a pu survrire aussi à ce grand désastre, tandis que tout donne à penser qu'elle n'a pu qu'y périr[1]?

rement à cette date, la destruction de la seconde bibliothèque et l'anéantissement d'une troisième, si réellement elle avait pu exister, ont dû avoir lieu par d'autres mains que celles d'Amrou et ses soldats :

1° « En 216 après J.-C., Caracalla irrité de l'esprit caustique des Alexandrins et « de leurs sarcasmes contre lui, se rend dans leur ville pour en tirer vengeance. « Il la livre au pillage et au massacre pendant plusieurs jours et assiste à ces hor- « reurs du haut du Sérapéum d'Alexandrie.»

2° « En l'an 296 après J.-C., Dioclétien pendant huit mois assiégea Achille dans « Alexandrie qu'il livre au massacre et au *pillage*. » (Voir Arthur Rhoné, p. 51).

Comme on le voit aucune exception n'est faite en faveur d'une bibliothèque qui aurait échappé aux dits pillages.

[1] L'éminent orateur, Sa Béatitude Kyrillos Macaire, parait reconnaitre dans son intéressante conférence que le feu a été mis au Sérapéum 198 ans avant la



Pour appuyer cette légende-là à l'encontre des Arabes, on a invoqué le récit qui en est fait par Abdel Latif, Abou el Farag, et El Makrizi.

En ce qui concerne El Makrizi (né en 1360 après J.-C.) comme il est postérieur aux deux premiers, il n'avait fait que reproduire sans beaucoup d'examen la légende déjà inventée.

Quant aux deux autres qui furent presque contemporains, au 13me siècle, c'est-à-dire six cents ans après la conquête arabe, aucun historien que je sache, arabe ou autre (à part le médecin voyageur Abdel Latif), aucun, dis-je, avant lui et Abou el Farag el Malati el Hibri, n'avait fait mention de l'incendie d'une bibliothèque à Alexandrie par les Arabes.

Sans vouloir diminuer de la valeur d'Abd el Latif, ai-je besoin d'ajouter que plus d'un fait rapporté par lui, avait été puisé dans les contes de ses guides quelquefois vulgaires et d'occasion ; ce qui arriva aussi à Hérodote, le père de l'Histoire ancienne.[1]

prise d'Alexandrie par les Musulmans (p. 432, *Bulletin de la Société de Géographie*).

Voici le passage dont il s'agit :

« Et de fait en l'an 452, soit soixante ans après, sous le règne de l'Empereur « Marcien une grande sédition éclata à Alexandrie : les troupes essayèrent de « réduire les rebelles sans y réussir; alors, le peuple lui-même marcha avec, contre « les séditieux qui se réfugièrent dans la forteresse du Sérapéum. Le peuple les « poursuivit dans ce retranchement, s'empara de la forteresse et les y brûla vifs.

« C'est ainsi que le témoignage des fouilles est la reproduction fidèle du « témoignage de l'histoire.»

[1] Je traduis ici ce qu'on trouve dans le dictionnaire arabe de biographie des grands hommes et savants arabes de l'Orient fait par Mohammad Ibn Chaker Ibn Ahmad el Kouthy, mort en 767 de l'Hégire 1159 après J.-C. (t. II, p. 7) : « Abdel « Latif Ibn Youssef Ibn Mohammad Ibn Saad le savant connu sous le nom de « Mouwaffak el Dine el Baghdadi — le Chafite, le grammairien, le languiste, le



Maintenant je me borne à citer quatre ouvrages très sérieux qui furent écrits bien avant celui d'Abdel Latif et Abou el Farag et qui cependant ne mentionnèrent pas la fameuse légende d'incendie par les Arabes ; ce sont :

1° Nazm el Gawaher (نظم الجواهر) fait par l'historien Saïd Ibn el Batrik (سعيد بن البطريق) né en 223 de l'Hégire (837 après J.-C.) et fut lui même patriarche d'Alexandrie durant 7 ans ; il est connu sous le nom d'Eutychus.

2° Al Yacoubi, histoire faite par Ahmad Ibn Yacoub Ibn Gaffar Ibn Wahb Ibn Wadeh (احمد بن يعقوب بن جعفر بن وهب بن واضح) né en 252 de l'Hégire (866 après J.-C.) et fut grand écrivain des Abassides.

3° Al Wakidi (الواقدى) presque la plus ancienne histoire arabe dont l'auteur était né en l'an 130 de l'Hégire (747 après J.-C.) et mort à Bagdad l'an 207 de l'Hégire (الواقدى هو ابن عبدالله بن محمد بن واقد).

4° Al Tabari, ouvrage fait par Gaffar Mohammad

« théologien, le médecin connu sous le prénom de El Labbad. — Tag el Dine « el Kandi appela Abdel Latif le bouc à barbe (barbu) à cause de la maigreur « de sa figure ridée et raide. Il était né à Baghdad en 629 de l'Hégire (1231 « après J.-C.) et était un des hommes versés dans la littérature, la médecine et « l'histoire ou science des premiers. Mais ses prétentions ou ses *dires étaient plus « fréquents que ses connaissances ou talents!* En outre il était d'une répugnante « figure décharnée, avare de caractère et voyageant à travers les pays et fit « plusieurs ouvrages. »

هذا نص الذى ورد فى وفات الوفيات للعلامه محمد بن شاكر بن احمد الكتبي المتوفى سنة ٧٦٤
«عبد اللطيف بن يوسف بن محمد بن على بن سعد العلامة موفق الدين البغدادى الشافعى النحوى اللغوى المتكلم الطبيب الفيلسوف المعروف بابن اللباد لقبه تاج الدين الكندى بالجدى الملتحى لرقة وجهه وتجعده ويبسه ولد ببغداد سنة ٦٢٩ وكان أحد الاذكياء المتضلعين من الآداب والطب وعلم الاوائل الا أن دعاويه كانت أكثر من علومه وكان ذميم الخلقة نحيلا قليل لحم الوجه وكان ينتقل فى البلاد وله تآليف شتى عددها فى هذا الكتاب»

Ibn Garir né en 224 et mort en 310 de l'Hégire (922 après J.-C.).

Il y a là, ce me semble, une preuve que la fameuse légende n'existait pas de leur temps.

Du reste, ceux parmi les historiens arabes et autres qui, plus tard, avaient inventé ou lancé la légende de l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie par les Arabes, ont dû obéir à certaines influences du milieu et du temps où ils avaient vécu.

Que ce fût par excès de dévotion ou de fausse vanité, ces inventeurs de récits ou narrateurs de légendes sans examen avaient dû, ainsi, intervertir les rôles de l'Empereur Théodose et l'archevêque Théophile en les remplaçant, aux yeux de la postérité, par le Khalife Omar et son lieutenant Amrou.

Je ne saurais passer sous silence une lettre pouvant avoir dans le sujet qui nous occupe une certaine valeur et qu'Amrou aurait adressée à Omar le lendemain de la conquête d'Alexandrie.

Or, dans cette lettre, le général musulman, tout en parlant des palais, des théâtres, etc., qu'il avait trouvés dans la ville, ne fait aucune mention d'une bibliothèque à Alexandrie.

Voici la traduction généralement admise par les historiens européens :

« J'ai [1] pris la grande ville de l'Occident ; il m'est impossible de décrire la variété de ses richesses ou la beauté de tout ce qu'elle renferme.

[1] C'est-à-dire Amrou.



« Je dois me contenter d'observer qu'elle contient quatre « mille palais, quatre mille bains publics, quatre cents théâ- « tres ou lieux d'amusement, douze mille boutiques pour « la vente des végétaux, et quarante mille juifs tributaires. « La ville a été *soumise* par la force des armes sans traité, « ni capitulation ; et les musulmans sont impatients de se « saisir des fruits de leur victoire ». [1]

La réponse du Khalife a été le rejet avec fermeté du pillage et ordonna alors à son lieutenant de réserver la richesse et les revenus d'Alexandrie pour le service public et pour la propagande de la foi. [2]

Cette dernière lettre [3] à la différence de celle de la légende aurait été consacrée par des historiens antérieurs à Abou el Farag et Abd el Latif.

Si Amrou ne parle pas dans sa lettre descriptive de la colonne Pompée et des obélisques qui existaient lors de la conquête, c'est que ces monolithes n'étaient pas pour lui de vraies richesses, dont il pouvait disposer par vente ou échange ou même par don, comme il pouvait le faire des livres, si, de son temps, ils avaient réellement existé dans une bibliothèque trop célèbre pour échapper à sa finesse proverbiale.

En outre, il est à signaler que le *Koran* ne cesse de commander aux croyants de s'instruire ; et, de son côté,

[1] Voir *Histoire du Mohamétisme*, par Ch. Mills, traduction française, p. 81 et 82.

[2] Voir *Histoire du Mohamétisme*, par Ch. Mills, traduction française p. 83 et 84 et l'ouvrage de Gibbon, L. II., p. 471.

[3] Voir *Décadence et Chute de l'Empire Romain*, par Gibbon, lequel renvoie à Eutychus (وهو سعيد بن البطريق), p. 316-319, tome II.



le prophète leur avait, de très bonne heure, recommandé l'instruction en leur disant de chercher la science même en Chine (اطلبوا العلم ولو بالصين).

Il est aussi prescrit, aux croyants, par la tradition الحديث de conserver la science dans les livres : (Liez la science par l'écriture قيدوا العلم بالكتابة); une troisième tradition concerne spécialement l'Egypte : (L'Egypte vous sera soumise, traitez son peuple avec bonté ستفتح عليكم مصر فتوصوا بأهلها خيرا) (L'Egypte est le Sanctuaire de Dieu sur sa terre et celui qui lui en voudra du mal, Dieu l'en éloignera ou le brisera مصر كنانة الله في أرضه فمن أرادها بسوء قصمه الله).

Tels étaient en résumé les préceptes guidant les Arabes [1] qui conquirent Alexandrie et on ne comprend pas qu'ils aient contrevenu, de si bonne heure, à ces enseignements et autres semblables, et, que sans aucun motif impérieux, ils aient anéanti cette grande collection d'ouvrages qu'ils auraient trouvés à Alexandrie dix ans seulement après la mort du Prophète.

Je conviens avec l'éminent orateur, Sa Béatitude Kyrillos Macaire, qu'il serait peut-être dangereux de réfuter tel fait par cela qu'il ne devait pas se produire, mais il me semble qu'il est aussi plus dangereux de supposer

[1] Ces mêmes arabes, au dire du jurisconsulte moderne Son Excellence Savas Pacha, en entrant en Syrie, y avaient tout respecté et y avaient maintenu la procédure juridique. Le système formulaire n'y a jamais été aboli ; le préteur ne changea que de nom pour s'appeler Moufti.

On ne s'explique pas donc que ces premiers musulmans aient brûlé la dernière bibliothèque d'Alexandrie malgré la grande vénération qu'ils avaient pour les savants et les sciences et contre l'enseignement du prophète dont nous répétons ici la parole : « qu'un esprit sans culture était comme un corps sans âme et que la gloire ne consistait point dans les richesses mais dans le savoir ».



l'existence d'un fait et contre toutes les conditions qui s'opposent à sa réalisation et en l'absence de tout témoignage de ceux qui pouvaient sincèrement en rendre compte.

Puis-je aussi signaler que Sa Béatitude Kyrillos Macaire dit dans sa conférence publiée dans le bulletin de la Société de Géographie, page 447 « que d'après Dion « Cassius, l'Empereur Septime Sévère, lors de sa visite à « Alexandrie en l'an 212, prit des mesures administratives « à l'égard de ses Bibliothèques (au pluriel) ; et pour « qu'on ne s'imagine pas que le siège du Bruchium au « temps d'Aurélien et les autres guerres civiles aient « modifié cette situation, Suidas nous apprend que Dio- « clétien, à la fin du III[e] siècle, prit aussi des mesures « administratives à l'égard des Bibliothèques d'Alexandrie « et qu'il ordonna d'y *brûler* tous les manuscrits *traitant* « *de chimie égyptienne.* »

Aucun historien antérieur à Abou el Farag et à Abdel Latif n'ayant attribué aux Arabes la destruction de la Bibliothèque d'Alexandrie, il reste acquis que ce désastre scientifique ne peut leur être attribué sur simple parole d'historiens nés environ six siècles après ce fait.

En terminant je ne puis m'empêcher de présenter tous mes remerciements à Sa Béatitude l'éminent orateur pour la peine qu'il s'était donnée de discuter savamment notre sujet en général et pour m'avoir ainsi fourni l'occasion d'avoir l'honneur de vous communiquer ces quelques observations sur une partie de son intéressante conférence.

J'aime à croire que l'honorable société ne me privera pas de l'indulgence qu'elle accorde aux faibles qui se



dévouent, selon leurs moyens, pour l'amour de la science qui unit les pensants et en fait de fidèles amis et de bons frères.

MOHAMMAD MAGDI
Conseiller à la Cour d'Appel au Caire.



BÉDOUIN D'UNE TRIBU ARABE.

ETUDES

SUR LE FOLKLORE BÉDOUIN DE L'EGYPTE

Par ERNST KLIPPEL

Membre de la Commission Centrale.[1]

Le classement du recensement officiel divise la population bédouine du pays en trois groupes :

1° Bédouins nomades ;

2° Bédouins fixés dans des localités exclusivement habitées par eux ;

3° Bédouins colonisés, mêlés avec les fellahs.

Cette façon de les grouper surprendra peut-être, car ordinairement nous entendons par *bédouin* un pasteur nomade guerroyant.

Cette appréciation n'est pas seulement conforme à la tradition, mais aussi linguistiquement motivée, car le mot *bédouin* dérive de « badaouy بدوى[2]», mot qui tire son étymologie de « bâdyeh باديه » désert.

Il s'ensuit qu'un Bédouin a toujours été un habitant du désert et comme tel ne peut être censé avoir une résidence fixe. Malgré cela, le Gouvernement a raison lorsqu'il les divise en catégories distinctes, et cela pour les motifs suivants :

Les Bédouins de la vallée du, Nil bien que « fixés » depuis nombre de générations, forment cependant une caste à

[1] V. compte rendu des séances des 24 avril et 15 mai 1909.

[2] حضرى non-nomade



part tant par leurs origines et leurs mœurs que par les divers privilèges dont ils jouissent.

Tandis que l'Egyptien proprement dit, présente le type d'une race hamitique en partie fortement sémitisée, le bédouin est ou un arabe pur, ou un hamite [1].

Les Bédouins de l'Egypte comptent des tribus fort différentes quant à leur langue et à leur origine.

Ainsi, au point de vue strictement ethnographique, on distingue : «badou بدو» nomades, «'arab عرب» arabes purs.

La deuxième catégorie comprend les Bédouins proprement dits, ceux des tribus qui ayant immigré de l'Arabie et de la Syrie, occupent les déserts limitrophes de la partie nord et mitoyenne de l'Egypte.

Les nomades, par contre, peuple hamitique dont le territoire s'étend entre le Nil et la mer Rouge, sont très probablement en majorité les descendants des Blemmyes qui jadis ont été chassés de leurs habitations fixes dans la vallée nubienne du Nil et qui, dispersés dans les déserts, habitent à présent la région entre Kena et la première cataracte.

Ils se divisent à leur tour en trois grands groupes :

1° El-'Abâbdah العبابده

2° El-Bichârîeh البشاريه

3° El-Hadendouah الهدندوه [2]

Les différents tribus ou clans dans lesquels un groupe de Bédouins se subdivise, s'appellent qabiles قبائل (sing. qabilah قبيلة [3]).

[1] De l'hébreux «kham», deuxième fils de Noé (I Moïse 5. 32) qui est ainsi le père de la race égyptienne.

[2] Dénomination dérivant d'un langage sudanais.

[3] Ce nom est aussi usité pour une partie des habitants de l'Algérie.



BÉDOUIN DE LA PRESQU'ILE DU SINAÏ.

Les 'Abâbdah, par leur caractère doux et inoffensif se distinguent de leurs voisins les Bichârîeh, peuple téméraire et entêté.

Le territoire du Sinaï est occupé par trois tribus importantes :

1° Les Terâbîyîne, qui de temps immémorial font le service de caravane entre le Caire et Suez ;

2° Les Tiyâha, au coeur de la Presqu'île entre Suez et Akaba;

3° Les Saouârkah, au Nord.

Les Ma'za [1], au nombre de 3.000 environ, sont disséminés dans les montagnes calcaires entre Suez et Kena, même jusqu'à Kossaïr. Les Beni Ouasl et 'Atouâny بنى واصل ومطوانى occupent à présent les bords de la vallée thébaine du Nil. Ceux-ci et les Ma'za sont les seuls qui avec les 'Abâbdah habitent la rive droite du Nil de la Haute-Egypte tandis que sur la rive gauche du fleuve, du Fayoum jusqu'à Guirga, se trouvent des tribus arabes appartenant à l'Egypte proprement dite. Ces dernières servent de médiateurs entre les tribus libyques des oasis de l'ouest dont les habitants appartiennent à une race de berbères de l'Afrique du nord, en majorité cultivateurs, et qui ordinairement ne possèdent pas de chameaux.

Quant aux 'Arab immigrés au temps de la conquête de 'Amr Ibn el-'As, au commencement du VII[me] siècle, on évaluait en son temps leur nombre à 14.000 environ. Depuis, leur immigration n'a pas cessé. Parfois, des tribus

[1] Mon éminent confrère R. Fourteau trouva en 1900 dans l'ouady el-Rich, وادى الريش l'emplacement du campement du chef de cette tribu.



entières ont envahi l'Egypte ; je ne cite que celle de Beni Hilâl au XIII[me] siècle.

On ne peut, cependant, évaluer à plus de 97.500 le nombre des Bédouins menant une vie purement nomade : 70.500 dans la vallée du Nil et le reste dans la presqu'île du Sinaï.

Aucun explorateur n'a jusqu'à présent donné une liste des noms des différentes tribus d'Egypte. D'après Mr. W. E. Jennings Bramly, ancien commandant et inspecteur de la péninsule sinaïtique, les bédouins égyptiens se divisent en tribus ou agglomérations, comme suit :

1. El-Akhârsah E.	الاخارسه
2. El-Atâoulah E.	الاطاوله
3. Andârah, O d'origine berbère.	انداره
4. Aoulâd Kharouf O, issus probablement des Beni Souêlim.	أولاد خروف
5. Aoulâd Solimân O, d'origine berbère.	أولاد سليمان
6. Aoulâd Aly el-Charqieh E.	أولاد علي الشرقيه
7. Aoulâd Aly el-Ahmar O, issus probablement des Beni Souêlim.	أولاد علي الاحمر
8. Aoulâd Moussa E.	أولاد موسى
9. El-Barâ'asah O, issus probablement des Beni Souêlim.	البراعصه
10. Billy E, section d'une tribu de l'Arabie.	بلي
11. Billy Bahary E, section d'une tribu de l'Arabie.	بلي بحرى
12. Beni 'Ounah, issus probablement des Beni Souêlim.	بنى عونه
13. Beni Ghâzy, dénomination donnée à une agglomération de bédouins.	بنى غازى
14. Beni Ouâsl E, section d'une tribu de l'Arabie.	بنى واصل
15. El-Biadhine E.	البياضين
16. El-Bahagah O, issus probablement des Beni Souêlim.	البهجه

17. El-Tamâmah O, se réclamant de l'origine de Beni Tamîm. التمامه
18. El-Djebelîeh O. الجبليه
19. El-Djalâlât O, issus probablement des Beni Souêlim. الجلالات
20. El-Djamî'ât O, issus probablement des Beni Souêlim. الجميعات
21. El-Djouâbis O, probablement d'origine berbère. الجوابيص
22. El-Djouâzy el-Bidh O, issus probablement des Beni Souêlim. الجوازى البيض
23. El-Djouâzy el-Homr O, issus probablement des Beni Souêlim. الجوازى الحمر
24. El-Djahimah O, d'origine berbère. الجهمه
25. Djoheinah E, d'origine berbère, se prétendant section d'une tribu de l'Arabie. جهينه
26. Djoheinat el-Charqieh E, d'origine berbère, se prétendant section d'une tribu de l'Arabie. جهينه الشرقيه
27. Djoheinat el-Qibly E, se prétendant section d'une tribu de l'Arabie. جهينه قبلى
28. El-Harâby we el-Sobihât O, issus probablement des Beni Souêlim. الحرابى والصبيحات
29. El-Haroubah. الحروبه
30. El-Haoutah O, d'origine berbère. الحوته
31. El-Haouitât E, section d'une tribu de l'Arabie. الحويطات
32. Khouâlid O, d'origine berbère. خويلد
33. El-Rabâî' O, d'origine berbère. الربايع
34. El-Rachâidah E, section d'une tribu de l'Arabie. الرشايده
35. El-Ramâh O, issus probablement des Beni Souêlim. الرماح
36. El-Sâdinah O, d'origine berbère. السعادنه
37. El-Sâdinah O, d'origine berbère dépendant d'el-Gahmah. السعادنه
38. El-S'adiîne E. السعديين
39. El-Samâ'nah E, probablement de la Syrie. السماعنه
40. Samalous O, d'origine berbère. سمالوس

41. Samalous el-Daminât O, d'origine berbère. سمالوس الممينات
42. El-Sanâqrah O, issus probablement des Beni Souèlim. السناقره
43. El-Senanâ O, issus probablement des Beni Souèlim. السنانا
44. El-Chenâblah E. الشنابله
45. El-Sohb O, issus de Beni Souèlim. الصهب
46. El-Souâlhah E. الصوالحه
47. El-Sobhah. الصبحه
48. El-Dho'afâ O, d'origine berbère. الضعفا
49. El-Terâbiyîne E, partie d'une tribu de la Syrie. الطرابين
50. El-Torchâne O, d'origine berbère. الطرشان واجلاص
51. Terhounah O, d'origine berbère. طرحونه
52. El-Timilât E, dénommée d'après l'ouady près Ismaïlia. الطميلات
53. El-'Abâbdah Bahary E, probablement famille de l'Abâbdah au sud. العبابده بحرى
54. El-'Ayâidah Bahary E. العبايده بحرى
55. El-Ayâidah Qibly E. العبايده قبلى
56. 'Abs E, très ancienne tribu. عبس
57. El-'Aboudiyîne we el-Chanâtir. العبوديين والشناتير
58. El-'Atabiyîne E. العتبيين
59. El-'Azaizah E. العزايزه
60. El-'Achâbâb E, dépendant d'el-Abâbdah. العشاباب التابعة للعبابده
61. El-'Atiât O, d'origine berbère. العطيات
62. El-'Atiât O, d'origine berbère, dépendant d'el-Gahmah. العطيات التابعة للجهمه
63. El-'Aqâilah E. العقايله
64. El-'Aliqât E. العليقات
65. El-'Amâim O, issus des Beni Souèlim. العمايم
66. El-'Aouâzim O. العوازم

67. El-Ferdjâne O, d'origine berbère. الفرجان

68. El-Fazârah O, d'origine de l'Arabie. فزاره

69. El-Faqrâ we el-Melikâb E. الفقرا والمليكاب

70. El-Faouâkher O, d'origine berbère. الفواخر

71. El-Fouâid Bahary O, issus probablement des Beni Souêlim. الفوايد بحرى

72. El-Fouâid Qibly O, issus probablement des Beni Souêlim. الفوايد قبلى

73. El-Qadâdfah O, d'origine berbère. القدادفه

74. El-Qattâouiah, agglomération seulement. القطاويه

75. El-Kalâbât E, se réclamant de l'origine de Bichariah. الكلابات

76. El-Kalâhine E, se réclamant de l'origine de Bichariah. الكلاحين

77. Lozd O, d'origine berbère. لزد

78. El-Machârqah O. المشارقه

79. Moteir E. مطير

80. El-M'âzah E, section d'une tribu de l'Arabie. المعازه

81. El-Nedjmah O, d'origine berbère. النجمه

82. El-N'âm E. النعام

83. El-Nefi'ât E. النفيعات

84. El-Hadâhit O, d'origine berbère. الهداهيد

85. El-Hadlaou E, se réclamant de l'origine de Bichariah. الهدلاو

86. El-Haouârah O, d'origine berbère. الهواره

87. El-Hanâdy O, issus probablement des Beni Souêlim. الهنادى

L'abréviation E, sert à désigner les bédouins établis à l'est de la vallée du Nil, el-Machârqah المشارقه; O, désigne ceux de l'ouest, el-Maghârbah المغاربه.

En ce qui concerne les Aoulâd Aly (voir Nos 6 et 7) et qui occupent presque exclusivement le désert libyque, ils forment selon d'autres explorateurs trois grands groupes :

1° Aoulâd 'Aly Horr أولاد علي حر, ce qui veut dire ici les véritables descendants du Khalife Aly, gendre du Prophète.

2° Aoulâd 'Aly Morâbitine أولاد علي المرابطين, ce sont ceux qui se trouvent aux frontières « pour protéger l'Islam contre ses ennemis » mais qui ne descendent pas du Sayid Aly.

3° Abides عبيد ou esclaves.

Les Aoulâd Aly Horr, se divisent à leur tour en :

a) Aoulâd Aly Ahmar. أولاد علي احمر

b) Aoulâd Aly Abiad. أولاد علي أبيض

c) Aoulâd Aly Sinâne. أولاد علي سنان

Les Aoulâd 'Aly Ahmar se subdivisent à leur tour en quatre, et les Aoulâd 'Aly Abiad en deux agglomérations.

Les Aoulâd 'Aly 'Abides sont pour la majeure partie des esclaves des Morâbitine, aujourd'hui en partie affranchis [1].

La vie de la plupart des tribus égyptiennes n'est pas toujours ce que les écrivains européens ont voulu la représenter. Même en Egypte, tout le monde n'a pas une idée exacte de cette vie « saturée de liberté » des fils du désert. Chez les tribus purement arabes seulement on trouve encore le type du vrai Bédouin, glorifié par les anciens poètes arabes, type conservé encore jusqu'à ce jour au

[1] Une partie de la tribu de Qoraïch, قريش, de laquelle est issu le Prophète, s'y trouve encore.

cœur de l'*Arabia felix* [1] et chez les tribus presqu'indépendantes de la péninsule Sinaïtique.

Réunis en tribus,
Hostiles au travail,
Riches en troupeaux,
Rapides comme le vent,
Sur cheval agile,
Le fusil à la main,
Aujourd'hui ici et demain là-bas,
Point de résidence fixe,
Aucune maison ne nous serre,
Aucun ennemi ne nous gêne,
Nous vivons librement,
Au désert.

Les Bédouins de la vallée du Nil mènent eux aussi la vie de pasteurs nomades dans le désert, mais, par suite de l'évolution économique du pays, cette condition est devenue très pénible, voire même intenable, et il est à prévoir qu'elle ne sera guère possible dans un avenir plus ou moins éloigné.

Comparés aux 'Arab, les nomades se distinguent par une figure excessivement noble, des traits presque caucasiques et une chevelure abondante. Leur taille svelte est, comme celle des Arabes, de proportions parfaites ; leurs extrémités sont fines et gracieuses et, comme tous les êtres du désert, ils ont un teint irréprochable, mais la peau de leur visage est vite sillonnée de rides.

[1] Yémen, partie sud-ouest de l'Arabie, le long de la mer Rouge. L'Arabie, la bohaïss gheziret el-'arab بحيث جزيرة العرب couvre à peu près une superficie de 3.156.000 qkm.

Leurs habitations portent le nom de « biyout ch'ar بيوت شعر» (maisons de poils) parce qu'en effet elles consistent en des tentes dont l'étoffe de poils noirs [1] de brebis et de chèvres est tissée par les femmes.

Comme le ménage des nomades nous intéresse en premier lieu, c'est leur habitation que je décrirai spécialement.

Leur tente a rarement plus de 4m. de long sur 3m. de large. Sa hauteur n'étant que de 1 m.50 environ, il n'est pas possible de s'y tenir debout. Parfois elle est divisée en deux compartiments bien distincts : celui des femmes el-mahram المحرم à gauche et celui des hommes à droite, el-rab'ah الربعه.

On conçoit que dans une habitation si modeste on ne rencontre aucune trace de mobilier. Dans le compartiment des hommes, étendues à terre, quelques peaux d'agneau servant de sofas le jour et de lits la nuit. Quelquefois, chez les plus aisés, une ou deux selles de chameau [2] servent en même temps de dossier. Les Bichârîeh, qui habitent les alentours d'Assouan ne disposent pas souvent même d'une tente ; leurs habitations consistent en de misérables masures ou, le plus souvent, des huttes aménagées à l'aide d'emballages des marchandises des pays du Haut-Nil.

L'âtre [3] ne consiste qu'en trois pierres disposées ad hoc. Par contre l'attirail du service à café tient pour ainsi dire la place d'honneur et il ne peut en être autrement, l'Arabe

[1] Le Cantique des Cantiques 1, 5 mentionne déjà les tentes noires de Qedâr.

[2] Très probablement la selle de chameau a développé l'habitude de s'asseoir les jambes croisées.

[3] Wigâq وجاق.





pouvant jeûner facilement un jour entier, mais ne pouvant pas se dispenser de café. Cet attirail est très encombrant, jugez en : un brûloir[1] de la forme d'une grande cuiller au manche duquel est attaché un attisoir en fer, un mortier en pierre, bois ou même en grès[2], un long bâton[3], arrondi à un bout, faisant l'office de pilon, une cafetière en cuivre d'une capacité respectable[4], enfin, pour tasses, quelques coquilles de noix de coco et des récipients, parfois disparates, en tenant lieu. Détail digne de remarque : Le Bédouin ne fait torréfier et piler à la fois que la quantité de café[5] qui est nécessaire pour lui et ses hôtes.

Dans le compartiment des femmes : quelques outres de peau de chèvre, des casseroles[6] en cuivre étamé, une énorme écuelle[7] en bois, servant de plat commun pour toute la famille et les hôtes qui manquent rarement. L'habillement[8] est plus simple que pratique : pour les hommes, une capote en laine bleu foncé ouverte devant, qui, pour des raisons inconnues, n'a pas de manches, une chemise de coton très longue d'une blancheur éclatante lorsqu'elle est encore neuve. Ce qui manque à la capote est de trop à la chemise, je veux dire les manches qui s'allongent et s'élargissent démesurément aux poignets et finissent par une pointe

1 Mahmasah محمصه.

2 Madaqq مدق.

3 Malqat ملقط.

4 Qomqom قمقم.

5 Servir le café sans adjonction de girofle, de musc ou d'ambre est considéré chez les 'Arab comme une offense ou un trait d'avarice.

6 Tangerah طنجرة.

7 Mansaf منصف.

8 Les Bischâriyeh et les Hadendouah ne connaissent que le pagne et le châle

touchant le sol. Cette pointe sert de réceptacle pour toute espèce d'objets qui y sont simplement noués, les poches brillant par leur absence. Comme couvre-chef une calotte en laine, sur laquelle un drap blanc ou de couleur [1] est fixé par une double corde noire [2] attachée autour de la tête. Les pieds sont protégés passablement par des sandales, grossièrement taillées de peau de chameau. [3] Pendant la saison froide, le Bédouin porte un grand manteau sans manche 'abâ'ah عباءه. Ils sont nombreux ceux qui portent des armes. Ils se ceignent d'un sabre courbé et portent des fusils à silex ou à capsule, à crosse courte et à canon long.

On rencontre cependant des bédouins armés d'une massue (dabbous دبوس) en bois 0,60-70 m. de long dont l'extrêmité est garnie de clous. De même est en usage une fronde (moqlâ' مقلاع) tissée de laine et dont une des extrêmités est trouée. Par celle-ci, le frondeur introduit l'index de la main droite tandis qu'avec l'autre extrêmité, tenue entre le majeur et l'annulaire de la main gauche, quelques mouvements circulaires sont imprimés à l'instrument. Soudainement, il la lâche et le projectile vole de toute sa force hors de la calotte.

Les femmes mettent généralement un large châle bleu indigo, [4] un drap noir pour couvrir la tête et les épaules,

[1] Koffiyeh كفيه.

[2] Oqâl عقال.

[3] Mais aussi la peau de hyène est très recherchée comme cuir de sandale ; ce cuir est souvent trempé de jus de dattes.

[4] Avec son châle la mère bande la blessure de son fils; la femme le donne à son mari comme licou de chameaux s'il manque des cordes; les bestiaux favoris que la pluie a trempés sont essuyés avec ce châle, qui est de la sorte assez indispensable.

et elles cachent leur face jusqu'aux yeux sous un voile[1] orné le plus souvent d'une collection de monnaies. La coiffure des femmes consiste dans des tresses minces. Elles sont souvent en grand nombre, mais assez courtes, ne dépassant que très peu les épaules. Le mouchoir manque, les femmes s'essuient les larmes avec la pointe des doigts. Comme les femmes de la ville, les Bédouines parent leurs oreilles de boucles ; au nez pend souvent un anneau : khizâme خزام.[2]

Elles se teignent les paupières avec du kohl كحل (sulfure d'antimoine). Cette habitude, avec celle qui consiste à se teindre les mains et les pieds, est une coutume des anciens Egyptiens. Menton et lèvres sont tatoués.[3] Les piqûres sont faites avec des aiguilles trempées dans un mélange d'indigo et de poudre à fusil. Le tatouage et la circoncision des filles sont pratiqués à l'âge de sept ans environ. Partout on entend les cris des femmes : « nedoqq we netâher » ندق ونطاهر (nous tatouons et nous circoncisons). Les petits enfants des deux sexes portent le costume d'Adam à moins que le froid ne s'y oppose.

On peut s'imaginer d'après ce qui précède quelle est la nourriture de ces habitants du désert. Des galettes de farine d'orge ou de maïs faites avec une pâte pétrie som-

[1] Coutume introduite avant le Prophète.

[2] Un tel anneau fut donné par l'esclave d'Abraham à Rebecca lorsqu'il la fit demander en mariage pour Isaac (Genèse 24).

[3] Le tatouage a été pratiqué dès la plus haute antiquité et aussi par tous les peuples. Ne remonterait-il qu'à Ezéchiel que déjà son antiquité serait recommandable. « Tatouez le « taou » au front des hommes. » Et cependant Moïse avait défendu à son peuple de se faire des signes religieux sur le corps : « Et vous n'inciserez point votre chair, et ne ferez aucune marque d'écriture sur votre corps. » Le tatouage est une coutume qui se pratique encore dans toutes les parties de la France.

mairement et cuites sur un disque en argile, constituent leur principal, sinon leur seul menu, accompagné cependant toujours de lait caillé ou de beurre fondu. De la viande ils n'en goûtent que très rarement.[1] Dans ces conditions, non seulement ils ne peuvent être des gourmets, mais, des fois, ils ne sont obligés par nécessité de transgresser les prescriptions que la religion et la coutume leur imposent en fait de nourriture. Ainsi, ils tirent du sang de leurs chameaux pour le faire cailler, ils mangent des animaux morts, des lézards et des serpents. Leur seul luxe est le café de Santos, plus rarement celui du Yemen (Moka), — ce dernier n'étant pas à la portée de toutes les bourses, — et le tabac turc ou bien celui cultivé en fraude par eux-mêmes dans les ouadys lointains et fumé dans des pipes extrêmement courtes en pierre de serpentine ou de calcaire siliceux, ou bien, mais très rarement, dans de longues pipes en bois de merisier.

On peut avec cela se faire une idée de la modicité du budget de ces pauvres êtres : une huitaine de livres par tête et par an, produit de la vente des bestiaux qu'ils élèvent. Il n'y aurait aucune difficulté pour une multiplication illimitée de leurs troupeaux si le désert fournissait pendant toute l'année une nourriture suffisante aux bêtes dont l'entretien ne leur coûte rien. Mais hélas ! les déserts entourant la vallée du Nil ne présentent que pendant et après la période des pluies rares, de novembre

[1] Sauf les Bichârieh, qui se nourrissent presque exclusivement de viande et de lait.

jusqu'à mai, une certaine végétation,[1] tandis que pendant la saison chaude toute verdure disparaît.

De la sorte les nomades sont forcés de parcourir avec leurs troupeaux les lisières des cultures à la recherche de reliefs de pâturages. Il s'ensuit naturellement, dans ces conditions, que leurs bestiaux sont étiques et vendus à vil prix. Il est évident que les nomades de l'Egypte seront tôt ou tard en diminution sensible. D'ailleurs, cette diminution n'est point causée par un changement climatérique ou desséchement du désert, au contraire elle est due aux circonstances politiques et économiques.

Jusqu'au commencement du dernier siècle, les Bédouins formaient une puissance avec laquelle le Gouvernement devait compter. Ils pillaient régulièrement les districts ruraux des confins du désert en cas de refus de payement d'un tribut et souvent malgré ce payement.

Mohammed Aly Pacha a cependant mis un terme à cet état de choses. Il brisa d'abord la puissance des Bédouins par une série de combats et il créa une défense permanente en colonisant les tribus les plus puissantes et leur accordant de grands avantages. Il leur céda gratuitement des terrains sur les confins, paya des mensualités considérables aux cheikhs et libéra les colons bédouins de la conscription et de la corvée. De cette sorte ils se firent sédentaires et devinrent une garde éprouvée de la frontière contre

[1] Pour la flore saharienne un grand nombre de plantes épineuses est caractéristique, dont les principales sont : السعدان Neurada procumbens, القتاد Astragalus, Alhagi manniforum العاقول, qui forment une nourriture très recherchée des chameaux, tandis que l'amère coloquinte الحنظل, dont les fruits ronds et jaunes ornent le sable du désert, n'est mangée par les chèvres qu'en dernier lieu.



leurs frères nomades. Ces privilèges sont encore aujourd'hui en vigueur. Ainsi, la perte de ce tribut arraché auparavant aux fellahs est une des causes de l'appauvrissement qui menace de rendre impossible la vie dans le désert ; mais il y a encore d'autres raisons d'ordre économique.

L'Egypte perd annuellement 10.000 chameaux [1], attendu que le climat du pays n'est pas très favorable à l'élevage de ces animaux du désert, dont la presque totalité est importée du désert de Syrie et de l'Arabie. Jadis, c'étaient les tribus de la vallée orientale du Nil qui faisaient les intermédiaires du commerce : les Houîtât الحويطات les M'âza المعازة et autres; les routes du désert étaient si peu assurées que les marchands arabes de chameaux, les soi-disants 'Oqîl عقيل n'osaient venir en Egypte ; mais avec la sécurité relative qui règne aujourd'hui, ils se sont habitués à faire eux-mêmes ce commerce lucratif.

En conséquence, les Bédouins égyptiensne perdent pas seulement le bénéfice d'intermédiaires mais encore le prix des chameaux ; celui-ci a tellement baissé et le trafic de l'importation s'est tellement accru, que les bêtes élevées par les

[1] Le chameau a été introduit en Egypte seulement avec les Arabes.

La plus grande longueur de l'emjambée d'un chameau de selle est de 1m,95 environ; en 16 heures il parcourt ordinairement 80 km. Le *camelus dromedarius* peut supporter un travail de 25 jours en hiver et de 5 jours en été sans que l'on soit obligé de le faire boire.* Cependant il boit trois fois par jour, si l'occasion se présente.

Le chameau à deux bosses (*camelus bactrianus*) par contre, ne peut en température chaude rester que deux jours sans eau. De là, la désignation « djemel moya جمل ميه, le chameau d'eau » chez les bédouins. Ce sont les chameaux syriens qui supportent la plus grande charge. Un tel chameau peut porter 300 kg. pendant 25 jours avec une vitesse de 60 km. par jour. La capacité de transport d'un chameau à deux bosses est presque de moitié plus grande que celle du dromadaire. Le chameau coureur (pur sang), de l'Arabie peut faire en dix heures 150 km., ou 100 km. par jour pendant une semaine.

Bédouins égyptiens, plus petites et plus faibles que les chameaux arabes, ne peuvent guère être vendues avantageusement. Une autre perte sensible leur a été causée par le changement d'itinéraire des pèlerins allant à la Mecque. Autrefois, le pèlerinage avait lieu exclusivement à dos de chameau ce qui occupait des milliers de Bédouins égyptiens. Avec le chemin de fer et le service maritime de la mer Rouge cette ressource importante leur a été enlevée.

Toutes ces causes réunies ont contribué à rendre extrêmement dure l'existence du nomade égyptien. Aussi s'empresse-t-il de se fixer et de devenir fellah.

L'importance de cette transformation est démontrée par des chiffres :

Vivaient en Egypte : en 1882, 147.600 bédouins sédentaires ; en 1897, leur nombre s'élevait déjà à 531.000.

(Le résultat du dernier recensement, celui de 1907, ne donne plus le nombre de bédouins sédentaires).

En fin de compte la colonisation signifie pour eux à tous les égards une amélioration de leur sort d'autant plus qu'ils ont, comme sédentaires, sur les fellahs les avantages que j'ai mentionnés plus haut.

Parmi les Bédouins sédentaires la classe la plus aisée s'occupe de la chasse, et de préference de la chasse des gazelles à l'aide des faucons comme, par exemple, la famille el-Hanâdy fixée dans la province de Charqieh. Les faucons sont attrapés au moyen d'un petit filet de crin fixé sur le dos d'un pigeon auquel on fait prendre le vol, le pied attaché par une assez longue ficelle. Le faucon se précipite sur le pigeon, s'enchevêtre au filet et l'on peut alors s'en emparer sans grande difficulté. Le faucon ainsi capturé est

ensuite apprivoisé : Pendant toute la journée on le laisse dans une chambre sombre, sans nourriture, enchaîné et chaperonné; il en est tiré un peu avant le coucher du soleil et apporté au champ. On attache de petits morceaux de viande crue entre les cornes d'une peau de gazelle dont on lie les deux côtés avec d'assez longues cordes. Deux Bédouins agiles mènent le leurre, les extrémités de la corde en main, et fournissent une bonne traite. Le faucon, lâché en même temps, se précipite sur le leurre et dévore la viande. Cet exercice est répété jusqu'à ce que le faucon soit suffisamment dressé. On se met alors en chasse accompagné de chiens courants. Le chasseur, monté sur un cheval rapide, lance le faucon sur la gazelle qui ne se doute de rien et qu'il maintient ainsi jusqu'à l'arrivée du chasseur. Les Bédouins se procurent ainsi de nombreux troupeaux qui se multiplient par l'élevage et dont ils vendent avantageusement les produits.

Comme je l'ai déjà dit, les tribus de la presqu'île du Sinaï ont conservé leurs habitudes traditionnelles. Ainsi, la vieille coutume de la vendetta[1] et le prix du sang héréditaire sont restés chez eux en pleine vigueur. Selon toutes les apparences la vengeance y est considérée encore comme un devoir sacré.

L'état dans lequel on se trouve après avoir conçu un vœu s'appelle «ihrâm احرام.» Il comporte le devoir impérieux de se mettre avec tout le zèle possible à l'exécution de ce vœu sacré et consiste dans l'imposition de toutes sortes d'abstinences : par exemple, abstention de se débarbouiller, de se peigner, de se parer, de voir ses femmes, jusqu'à ce que

1 Thâr ثار



le sang engagé ait été versé. Il n'est pas nécessaire que le vœu soit prononcé à haute voix, il suffit que l'on en ait l'intention (el-niyeh النيه). Par contre, le vengeur en accomplissant son vœu, doit s'écrier: «Meurs pour la vengeance de tel et tel !»

A part la tribu d'el-Djebalieh, الجبليه les habitants de cette Péninsule sont des Arabes purs. Selon les chroniqueurs, cette tribu descend des troupes envoyées au commencement du VI[me] siècle par l'empereur Justinien pour défendre le couvent du Sinaï contre les attaques des aborigènes.

Je voudrais maintenant esquisser en quelques traits rapides la marche de la justice en ces régions.

Si un homme en tue un autre en temps de paix, les parents de la victime, à commencer par son père jusqu'à la cinquième génération, ont la faculté ou bien de pardonner contre paiement du prix du sang ou bien de se venger en tuant soit le meurtrier lui-même soit un de ses proches parents jusqu'à la cinquième génération. Dès l'instant où l'un des proches parents de la victime a accepté le prix du sang, tous les autres parents sont obligés de l'accepter aussi et la vengeance par effusion de sang devient illégale. Le prix du sang (el-diyeh الدية) est fixé selon les lois de la Presqu'île à quarante-et-un chameaux. Il est généralement payé par versements échelonnés sur des périodes variant d'un mois à une année et plus.

Si la victime était de la même tribu que le meurtrier, ce dernier ou ses proches parents devront donner une fille en mariage à l'un des proches parents de la victime sans recevoir la dot d'usage. Elle reste avec lui jusqu'à ce

qu'elle lui ait donné un enfant. A ce moment, elle sera libre ou de retourner chez les siens, ou de demeurer avec son mari temporaire. Dans ce dernier cas, celui-ci devra payer la dot ordinaire et renouveler son pacte matrimonial. Toutefois, cinq chameaux peuvent remplacer la fille.

Si un homme qui en tue un autre dans un lieu solitaire, nie d'abord le crime et est ensuite reconnu coupable, il est condamné à payer quatre fois le «prix du sang». Dans ces conditions, et alors même qu'ils viendraient à se venger en tuant un homme de la tribu du meurtrier, les parents de la victime ont encore le droit de se faire verser un triple «prix du sang». On prend généralement un prix, on abandonne le deuxième et on distribue le troisième en aumônes pour le repos de ses morts.

Une loi coutumière prescrivant au Bédouin une protection spéciale pour les femmes et les enfants, le prix du sang pour la femme est le double et pour l'enfant quadruple de celui payé pour un homme.

Si la famille de la victime n'acceptait pas le prix du sang, la vieille coutume du désert «sang pour sang» (dam bidam دم بدم) entre en vigueur. Arrive-t-il, qu'en satisfaisant la vengeance, plus d'un homme de la famille du meurtrier est tué, ce sont les parents du premier meurtrier qui ont à présent la faculté de se venger à leur tour.

Ne parvient-on pas à s'emparer du meurtrier ou de ses parents, ce sont les consorts de sa tribu ou de son clan (hamoulah حمولة) que l'on poursuit.

Une prescription de la vengeance n'existe pas: la famille du tué entreprend, même après de longues années, de dangereux voyages pour la recherche des responsables.



Si, par contre, le clan du meurtrier, obligé par une cause ou une autre, se décide à entrer en pourparlers avec celui du tué, la réconciliation se passe ainsi :

Au jour du scellement de la paix se réunissent tous les hommes des deux clans sur un vaste emplacement.

Supposé que le prix du sang consistait en numéraire, bestiaux et comestibles, ces deux derniers sont déposés devant le chef du clan auquel le tué appartenait. Le meurtrier, en signe de soumission, portant la koffîyeh et l'oqâl au cou, est livré par sa hamoulah au chef précité avec ces paroles :

«Tuez ou pendez-le! «Nous vous l'avons remis et vous n'avez plus de réclamations à nous faire!»

Alors le chef, saisissant le malfaiteur, réplique :
«Nous avons notre ennemi entre nos mains, mais nous voulons le grâcier et le libérer pour Dieu et nous n'avons plus rien contre vous». En même temps il lui met son couvre-chef et ordonne que des moutons soient tués et que le repas de réconciliation soit préparé.

Alors le «nouement de la bannière» (aqd el-râyeh عقد الراية) a lieu. Autour d'un poteau enfoncé dans la terre est liée une longue et large bande de calicot blanc. Des nœuds y sont faits, symbolisant autant de milliers de piastres qui devraient être payées comme rançon d'usage.

Le chef, ou le vengeur du sang, délie alors un nœud après l'autre jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'autant qu'il y a de 1000 piastres à payer suivant la convention intervenue.

En déliant le premier nœud, le chef prononce : «Je délie ce nœud pour Dieu le Miséricordieux ; je t'exempte du



payement de 1000 piastres». Le deuxième est délié aux paroles suivants : «...pour notre Prophète Mohammed». Le troisième ...pour le Cheikh...» et ainsi de suite des nœuds sont déliés aux noms des notables de la tribu du tué.

Après chaque dénouement, le clan du meurtrier remercie ainsi : «Que Dieu te le rembourse et qu'il augmente tes biens» (Khalaf Allah 'alêk we kattar Allah khêrak خلف الله عليك وكثر الله خيرك).

Le prix du sang n'est payé que plus tard. Un somptueux repas clôture l'acte solennel et scelle la conclusion de la paix.

Une autre coutume sinaïtique veut qu'il soit permis à tout homme, se croyant lésé, de razzier des chameaux comme rançon de droits méconnus. C'est ce que l'on appelle «el-wassyqah الوثيقة.» Les chameaux ainsi enlevés sont placés en dépôt quelque part, jusqu'à ce que l'homme aux dépens de qui la razzia a été commise, ait soumis le cas à un juge. Là-dessus, toute razzia est arrêtée, mais les chameaux doivent rester en gage, en attendant que l'affaire ait reçu une solution.

Un système judiciaire très complexe et très minutieux paraît y exister. Il y a différentes catégories de juges, dont les fonctions sont remplies dans des circonstances diverses. Je n'en citerai qu'une seule, celle d'el-mobachir مباشر ou juge chargé d'instruire les crimes commis sans témoins. Il soumet le suspect à l'épreuve du feu, de l'eau ou du songe. Voici comment il procède à l'épreuve du feu. Le juge fait chauffer à blanc une poêle ; il l'essuie ensuite trois fois de sa main et la passe ensuite au prévenu qui doit

l'effleurer trois fois de sa langue. Si des marques de brûlure se relèvent sur la langue, le prévenu est déclaré coupable. On pense que lorsque le prévenu est coupable la crainte d'être découvert lui dessèche la langue qui est ainsi brûlée. L'épreuve de l'eau se passe comme suit :

Le mobachir s'assied avec l'accusé et les spectateurs en cercle ; une cruche en métal, pleine d'eau, est placée au milieu. On fait en sorte ensuite que cette cruche, par un effet de sorcellerie, se montre animée d'un mouvement autour des assistants. Si elle retourne devant le juge, le prévenu est déclaré innocent ; mais si elle s'arrête en face de celui-ci, il est déclaré coupable.

Dans d'autres contrées une coutume semblable est en usage pour découvrir un voleur : On fait former le cercle par tous ceux que l'on soupçonne ; le juge prend une cruche en métal entre ses deux index, y souffle en disant une formule et passe avec la cruche la revue du cercle. Si le juge «el-'arrâf العرّاف» passe devant le voleur, la cruche doit commencer à tourner d'elle-même entre ses mains.

En ce qui regarde l'épreuve du songe, le mobachir s'endort et voit en songe si l'accusé est coupable ou non.

Le «jugement de Dieu» a aussi lieu s'il sagit d'une affaire civile : le juge fait lécher la mahmasah المحمسه chauffée à blanc par les deux parties plaidantes. Celui dont la langue porte des brulûres plus graves perd le procès.

La plus grande influence de la religion s'exerce sur les actions des hommes par le serment. Le parjure est un crime contre la religion.

Le plus en usage est la poignée de mains «el-mosâfahah مصافحه» de là, le nom «yamine, يمين droite». L'affir-



mation d'un fait par serment imposé par le juge s'appelle « qassâmah قسامه ». C'est le défenseur qui prête serment ; la production des preuves, par contre, est à charge de l'accusateur.

Sans être témoins du fait, les parents des parties en nombre égal peuvent prêter serment.

A la place de la punition divine qui châtie le parjure, le serment entraîne une peine contractuelle : « Si je ne fais ceci ou cela, je veux me séparer de mes femmes et renoncer à mes biens ».

Si quelqu'un est mort sans avoir accompli son vœu, ce sont ses héritiers à qui incombe ce devoir. Le mourant peut même engager les survivants par son testament.

Parfois pour contribuer à l'accomplissement du vœu l'on emploie des moyens peu communs un chef de tribu menace de se précipiter sur son sabre si son conseil n'est pas suivi ; une mère pour exercer une pression sur son fils, menace de se mettre à nu : une autre dégage son sein et conjure son enfant par cette partie de son corps.

Très souvent l'évocation [1] est employée pour restituer un bien volé ou perdu. On crie l'objet avec une conjuration d'aider à trouver la trace du voleur ou de restituer l'objet volé.

Une coutume curieuse existe dans la Presqu'île au sujet des témoins. Si la déposition d'un témoin a pour conséquence d'établir la culpabilité d'un voleur, il a droit à quatre livres pour chaque chameau dont sa déposition aura établi le vol. Toutefois, quand il s'agit d'un grand

1 نشدت الله رجلا يعرفه ويقول... J'adjure par Dieu tout homme qui le sait, qu'il le dise...



nombre de chameaux, une indemnité fixe est convenue d'avance.

Les Bédouins sont d'avis qu'un témoin dont la déposition est rémunérée, est plus naturellement enclin à user de précaution en la donnant, que celui qui n'en retire aucun profit ; car le témoin indemnisé n'ignore pas que chacune de ses paroles sera passée au crible d'un examen sévère avant d'être acceptée. Manifestement, ce système offre une large part aux faux témoignages.

Il y a quatre sortes de serments acceptés par ces tribunaux :

Le premier se prête ainsi : le juge trace un cercle au centre duquel se place le témoin qui invoque six fois le nom de Dieu, après quoi il est invité à déposer.

Dans le second système, le plaignant pose sa main sur la tête du défenseur et lui fait répéter six fois le nom de Dieu avant de donner son témoignage.

La troisième manière de prêter serment consiste pour le plaignant à mettre sa main dans la ceinture du défenseur et à lui faire répéter trois fois le nom de Dieu avant de donner son témoignage.

Dans le quatrième système, enfin, le témoin prend dans ses mains la branche d'un arbre et déclare : « Par cette branche et par le Seigneur qui la fait croitre et se dessécher, je fais ce témoignage ».

Un point extrêmement faible dans cet appareil judiciaire est constitué en effet par le fait que, bien souvent, la personne contre laquelle une sentence a été rendue, peut être un homme de condition qui refuse de se soumettre, déclarant simplement les juges incompétents.

Les usages matrimoniaux des habitants du désert sont beaucoup plus simples que ceux que l'on peut observer chez les habitants fixés.

Souvent elles ne se ressemblent point dans les différentes tribus. Il paraît que les Bédouins sont le seul peuple de l'Orient où l'on trouve des couples amoureux dans le vrai sens du mot. Toujours, si un danger quelconque le menace, le Bédouin prend congé de son amoureuse ou de sa femme en disant : «Je vais au combat et à la mort pour tes yeux». Dans un viel air bédouin on chante :

«Je voudrais teindre ma lance avec du sang,
Pour les yeux de mon amour je voudrais mourir».

Le guerroyant fils du désert entortille la bride du premier cheval capturé à la main de sa femme.

Contrairement aux coutumes des Orientaux le commerce entre les deux sexes dans le désert est assez libre sans qu'un outrage aux bonnes mœurs soit à craindre.

La dot, mahr مهر, offert au père de la fiancée varie naturellement selon le rang de la famille et la beauté de la fille. Elle consiste habituellement en cinq chameaux. Pour des divorcées et des veuves on offre généralement la moitié du prix payé par le premier mari. Néanmoins, il y a des tribus, où la dot offerte pour les filles est de beaucoup inférieure à celle payée pour les femmes ayant été mariées. Ainsi il arrive quelquefois que l'on marie des filles à des étrangers, même sans acquittement de la dot, afin qu'elles puissent passer pour des veuves ou des répudiées après le départ de ceux-ci.

En recevant la dot, le père prend à la main un petit rameau d'arbre et adresse les paroles suivantes au marié :

« C'est le rameau de ma fille que je te donne en mariage selon la loi de Dieu et de son Prophète ; tu es obligé de lui fournir la nourriture et les vêtements et de lui apporter tout ce dont elle aura besoin, pourvu que tu en aies les moyens ».

Ici aussi, on ne prend jamais l'avis de la fille en ce qui concerne son premier mari. Le nouveau couple passe sa lune de miel dans les montagnes, loin du campement.

Si la femme n'aime pas son mari, elle le quitte et se réfugie sous le toit d'un de ses parents qui essaient d'obtenir sa répudiation. Une femme répudiée n'est jamais forcée de contracter un nouveau mariage contre sa volonté. Mais si elle est contente de son sort, elle reste ordinairement quinze jours dans la tente de son mari, sans mettre le pied dehors, au moins dans la journée.

Il arrive souvent que la fille, rentrant des pacages, est assaillie par l'amoureux et ses amis et menée à la tente de son père de la promesse duquel on s'est assuré auparavant. Là, l'amoureux lui jette un manteau sur les épaules en prononçant : «Personne ne te couvrira que moi». Ensuite, le fiancé fait vêtir la fiancée toujours hésitante, puis il la met sur un chameau richement harnaché qui la porte jusqu'à sa demeure.

Chez quelque qabyles du Sinaï, après avoir été couverte du manteau, la fille s'enfuit dans les montagnes et se fait rechercher. Le fiancé la retrouve enfin la nuit tombante et le nouveau couple passe la nuit de noce en plein désert. A l'aurore, la femme se sauve de nouveau sous la tente de ses parents où elle reste en ne donnant que des rendez-vous



nocturnes à son mari. Au moment cependant, où elle se sent mère, elle rejoint la tente conjugale.

Un très ancien usage existe chez quelques tribus immigrées de l'Arabie : L'amoureux envoie un ami comme intermédiaire chez le père de la fille. La promesse de tout les deux obtenue, la noce est célébrée cinq jours après. Le fiancé apporte alors un agneau devant la tente de la fiancée et là lui coupe la gorge. Au moment où le sang jaillit par terre, le pacte est conclu. Des danses et des festins se suivent jusqu'au coucher du soleil. Le jeune marié se rend alors dans une tente ornée ad hoc pour y attendre sa jeune femme. Celle-ci, toute honteuse, cherche l'abri sous une tente amie jusqu'à ce que quelques femmes l'attrappent et l'amènent devant la tente nuptiale d'où l'heureux marié la prend et la conduit chez lui. Une fois dans la tente, elle doit pousser un cri de frayeur. Une veuve ou une divorcée qui se remarie et qui connait déjà les mystères du mariage, reste tranquille.

Les veillées de noces, el-tahlylât التهليلات, qui précèdent le jour de mariage semblent être une coutume, empruntée des anciens Hébreux. Devant la tente de la fiancée, on brûle de grands feux de joie et des salves de réjouissance y sont tirées accompagnés de «zahroutah الزغروتة», des femmes invitées et des chants de noce. Ces chants déclamés à haute voix sont entendus de loin et s'appellent par conséquent el-motaouhât المطوحات «ceux jetés dans le lointain».

Un mouvement épouvantable anime alors toutes les tentes, tout le monde se rend devant la tente de la fiancée chantant des airs comme les suivants :



Je ne désespère pas
Et pars dans la nuit
Et ne désespère pas.
Je ne renonce pas
Et te désire avec puissance
Et ne renonce pas.
Comme un voleur nocturne
Je tombe sur toi
Comme un voleur de nuit.
Et je détache, mon amour
La ceinture de ton corps,
La ceinture cordelée,
Et tes cheveux qui tombent
Longs comme ta ceinture
Et qui me séduisent.

Partons,
Apporte le hedjine
Et partons.
Elle ne demeure pas dans la forêt
Et n'est pas un blaireau,
Mon amour, mon âme.
Ma mignonne n'est pas un blaireau,
Ma mignonne est une gazelle.
Et moi, hélas,
Je voudrais mourir, mourir.
Mais je désire ma tombe
Entre ses seins seulement,
Là, je désire ma tombe. . .

Dans des tribus fixées on observe une autre coutume : Un groupe de femmes, musique en tête et chantant d'une voix perçante, apporte une quantité de hennâ حنّاء de la maison du fiancé à la fiancée pour qu'elle se teigne les doigts, les orteils, la paume des mains et la plante des

pieds. Au jour de la noce, la fiancée richement parée et enveloppée d'un tissu précieux est accompagnée d'une bande de musiciens et d'une foule joyeuse qui la conduit auprès du fiancé. Avant de franchir la seuil de la maison, elle se regarde dans un miroir pour s'assurer si elle est propre et digne de son futur mari. Conduite ensuite par la main du fiancé elle est menée au harem après avoir été parée d'une ceinture richement brodée. Là, le fiancé l'embrasse entre les yeux, lui souhaite la bienvenue et la quitte de suite. Il retourne chez ses hôtes et les festins, séparés pour les deux sexes, commencent. Aussi la fiancée reçoit ses amies qui lui souhaitent une grande fécondité.

Pour s'assurer si l'épouse, pendant son absence, lui est restée fidèle, l'époux lie avant son départ deux branches qui, si elles sont détachées à son retour, lui annoncent l'adultère de sa femme.

La vie bédouine est pleine de gestes et de signes sacrés. Hors du serment, il y a encore un grand nombre de formules et d'actes par lesquels est constituée une position légale très rigoureusement observée surtout en fait de droit d'hospitalité (el-diâfah الضيافة) et de protection (el-igârah الاجاره). L'association repose sur des bases naturelles. Les membres d'une tribu sont liés entre eux par le sang, mais aussi par le fait qu'ils mangent, boivent, habitent et voyagent ensemble. De même, l'étranger en danger jouit de l'immunité, quand il est venu en contact avec le chef d'une famille. Il suffit même qu'il touche les cordes de la tente, ou le bord du vêtement d'un membre de la famille du patron. Par le contact d'un objet qui est sacré au patron,

il s'introduit dans la communauté (teqarrob تقرب) et se fait immuniser (teharrom تحرم).

«Ton ombre m'a couvert, ton pain m'a nourri, tes vêtements sont sur mon dos, alors tu dois me considérer comme t'appartenant et accomplir les devoirs de la parenté».

Un Bédouin poursuivi et se réfugiant sous la tente d'un chef de tribu, doit prononcer: «J'entre chez toi» (Ana dakhîlak أنا دخيلك) ce qui veut signifier: Je me place sous ta protection. Il fait en outre un nœud dans sa koffîyeh qui est dénoué par le patron si celui-ci accorde son égide.

Comme l'enfant, implorant le secours de sa mère, le menacé, en empoignant les seins d'une femme du patron, expose son besoin de protection, qui alors ne lui pourrait être plus refusée.

Quittant la tente de son hôte, le menacé a encore droit à sa protection pendant trois jours et demi, les Bédouins étant d'avis que les mets restent pendant ce temps dans l'estomac du régalé.

Durant ce délai, le chef est tenu de faire rechercher et restituer au besoin les objets qui auraient été soustraits à son hébergé sous peine d'encourir le mépris de la tribu entière.

Très bien développé semble chez les Bédouins la «qîâfah القيافه», l'art de lire une trace qui souvent mène à la découverte des criminels. Le «qîâf القياف» reconnaît un homme à l'empreinte de ses pieds et même aux traces de l'enfant il indique le père. On arrive même à reconnaître après plusieurs années l'empreinte des pieds d'un jeune chameau qui a été perdu avec sa mère.

Les routes au désert faisant défaut, les Bédouins pour



s'assurer du vrai chemin ramassent du sable et le tamisent entre leurs doigts. S'il contient des excréments de bêtes de somme, le voyageur est sur le vrai chemin.

Si un Bédouin s'est égaré au désert, il arrête son chameau, tourne ses habits, bat des mains et harangue sa monture au sujet de la direction de la route à suivre. Cela fait, il se met en marche pour trouver le—vrai chemin !!

Le chamelon mâle n'étant pas de même utilité que la femelle, est souvent tué. Sa peau est empaillée pour que la chamelle en le regardant reste dans l'illusion que son petit vit encore et donne toujours du lait. D'ailleurs ce procédé est souvent employé, même en ville, où le laitier circule dans les rues avec sa vache et la peau du veau empaillée, qui s'appelle «baou بو»

Le lait de chameau est pour le Bédouin non seulement unaliment très important, mais aussi un médicament précieux. A part le mal aux yeux qui a pour cause la pénétration du sable ou la chaleur, et les maux d'estomac provenant d'un jeûne prolongé suivi d'une alimentation excessive, la dysenterie et la constipation sont les maladies les plus étendues. Le lait bu aussitôt après le trayage, opère comme excellent purgatif, tandis que refroidi, il arrête promptement toute diarrhée.

Veut-on qu'une chamelle ne donne plus de lait, on ne la trait que tous les deux ou trois jours.

Comme musulman le Bédouin est moins religieux que l'habitant de la ville et le fellah. Il ne croit que rarement à une vie future et ne suit pas régulièrement le précepte ordonnant la prière cinq fois par jour et le jeûne. S'il les pratique, c'est pour le bonheur de sa vie présente. Par

contre on observe des fois chez les Bédouins quelques restes de sabéisme. Aussi ils ne distinguent que très vaguement entre pur et impur au point de vue rituel.

Les conséquences du paganisme remplacé par l'Islam semblent être la croyance aux démons (el-djinnes الجن) qui pour ainsi dire sont les remplaçants des dieux. Encore jusqu'à nos jours cette croyance est très repandue chez les habitants du désert.

On croit que les djinnes habitent surtout les contrées inconnues, les cimetières et tous les repaires de pourriture et de malpropreté. Les arbustes de Samourah, de Sarha, de Salamah sont également considérés comme étant le siège des djinnes [1]. L'air en est rempli: l'ouragan (el-zaoub'aah الزوبعه) et la *fata morgana* (el-sarâb السراب), (el-khait 'aour الخيتعور) sont dus aux machinations des djinnes.

Avant de défricher un champ, de bâtir une maison, de creuser une citerne, les Bédouins y versent le sang d'un mouton ou d'une chèvre qui aurait la vertu d'apaiser la colère des démons dérangés dans leur repos par les usurpations d'autrui. Le même procédé est en usage pour protéger leurs personnes et leurs bestiaux.

La stérilité d'un ménage, l'avortement d'une femme, une maladie de bestiaux sont considérés comme œuvre des démons. Le contact avec eux amène la léthargie, l'épilepsie, notamment la folie, d'où la qualification de « madjnoun مجنون » pour un fou. De même une passion

[1] Voir aussi R. Fourteau, Voyage dans la partie septentrionale du Désert Arabique, Bullet. Ve Sect. p. 517.



vive, l'amour platonique, هواء عذرى [1] sont les machinations des djinnes.

On peut invoquer les démons, les faire agir et les rendre inoffensifs. Ceux qui s'occupent spécialement de cela, sont des sorciers des deux sexes. On croit que les sorcières enfourchent des branches de palmiers et montent en l'air après s'être enduites le corps avec du lait de vache.

Pour la recherche des trésors, on exorcise les démons en sacrifiant un coq noir.

Un malade est un possédé. Pour le guérir, une espèce de contre-sorcellerie est employée ; aussi les remèdes sont-ils pour la plupart des sortilèges. Sous le coussin d'un enfant malade, la mère met sept morceaux de pain, qui, après que l'enfant a dormi dessus, sont donnés aux chiens. Si les enfants meurent aussitôt après leur naissance, la mère doit piétiner le cadavre d'un notable.

Le sacrifice, l'application des herbes fumigatoires sont souvent considérés comme des sortilèges.

Contre la douleur occasionnée par la mort d'un être cher, on boit de l'eau mélangée avec la poussière de sa tombe. De pareils calmants sont aussi employés contre les tourments amoureux. L'amoureux est considéré comme enchanté ou démoniaque. Très estimées sont les amulettes par lesquelles on cherche de se rendre invulnérable et de se protéger contre les accidents et les dangers.

Chez quelques tribus, la conjuration avec la formule d'incantation est en usage. Parfois, ces formules sont écri-

[1] On appelle « haoua odhri » un amour très violent ; les Beni Odhra auxquel il se réfère étaient renommés pour leurs amours poussées à l'excès. Dans cette tribu, le mariage était absolument défendu entre deux jeunes gens dont l'amour platonique était notoire.



tes et puis lavées avec de l'eau que l'on donne à boire au malade.

En mangeant la viande de loup, ils disent comme pour s'excuser, qu'elle est saine, d'après le principe que tout ce qui est de mauvais goût est un médicament sûr.

Un danger constant consiste dans le « mauvais œil »[1] tant de l'envieux que de l'admirateur ; des fois, il est appellé le regard des djinnes. Les hommes fort beaux en Arabie se protégeaient contre le « mauvais œil » par un voile. De là, il résulte que le voile des femmes avait aussi pour cause primitive de les protéger contre le « mauvais œil ». Tout ce qui saute aux yeux, sert en même temps de parure et de préservatif contre le « mauvais œil » ; ainsi, par exemple, les marques de naissance sur la figure d'une femme, le tatouage, etc. Tout ornement qui attire les regards, détourne les yeux de son porteur : parure et amulette semblent la même chose.

Une ficelle avec des chiffons coloriés ou un petit sac en cuir est souvent attaché au corps d'un homme ou au cou d'un cheval. Dans ce dernier cas le petit sac renferme des fois un pédigree. Je donne ci-après la traduction d'un spécimen :

Au nom de Dieu clément, le Seigneur de toutes les créatures ! La paix et la bénédiction soient avec notre Seigneur Mohammed et avec sa famille et avec ses compagnons jusqu'au jour du jugement ! Et la paix soit avec tous ceux qui lisent cet écrit et comprennent son contenu !

[1] Cette tradition a une haute antiquité. Les Assyriens, les Grecs, les Romains croyaient au mauvais œil. Comme partout, le mauvais œil est mal défini, c'est plus une croyance qu'un fait ; il existe, on le sent, c'est le mal subtil que l'on constate, mais qui échappe à la conception.



Le présent écrit se réfère au poulain brun-grisâtre aux pieds blancs et à la tache blanche sur le front. Il est issu de la race pure de Saklâouy سقلاوى et il est appelé 'Obeyâne عبيان. Avec sa peau brillante et propre comme du lait, il ressemble aux chevaux au sujet desquels le Prophète a dit : une race de chevaux fougueux est une véritable richesse, et Dieu : les chevaux de guerre se précipitent sur l'ennemi avec un souffle bruyant et s'élancent dans la bataille de bon matin.

Et Dieu parla la vérité dans son Livre incomparable. Ce poulain gris de la race Saklâouy a été acheté de Khosrom خصرم fils d'Ankheit النخيت de la tribu Zebâ الزباء. Le père de ce poulain est l'excellent étalon brun de la race Koheilâne كحيلان nommé Mardjâne مرجان, sa mère est la jument blanche de la race Saklâouy, connue sous le nom Djernah جرنه

Nous attestons ce que nous avons vu de nos yeux sur notre espérance au bonheur suprême et sur nos ceintures, ô Cheikhs de la sagesse et propriétaires de chevaux, que ce poulain gris est encore de race plus noble que son père et sa mère et nous constatons ceci basés sur notre parfait savoir par cet écrit en due forme.

Grâce à Dieu, au Seigneur de toutes les créatures !

Fait le dix-huit du mois de Safar en l'an 1320.

La ficelle portée autour du cou s'appelle tamîmâ تميما

On porte des dents de chats, de renards, des têtes de lièvres comme amulettes ; l'os d'un lièvre apaise les djinnes du campement. Tandjis تنجيس «souillure» est le nom d'une amulette, dans laquelle on renferme de la boue, des ossements et d'autres objets encore plus odieux.

La circoncision en Arabie, coutume préislamique mais ethniquement limitée, avait lieu peu avant le mariage ; les Bédouins d'aujourd'hui, comme les habitants fixés, font subir cette opération aux enfants en bas âge ; sauf une secte de la fameuse tribu des Qoraïchites qui pratique

cette opération sur les garçons qui entrent dans la puberté.

Tandis que la circoncision des filles, qui, au vieux temps, ne semble pas avoir été générale, ne paraît plus exister aujourd'hui chez les Bédouins.

Comme dans les cités, les lamentations funèbres sont le monopole des femmes. Elles déchirent leurs vêtements, se frappent ou s'égratignent le visage, et agitent des draps bleu foncé; des fois elles se coupent les cheveux. Plus rarement ce sont des hommes qui se raccourcissent les vêtements, se coupent les cheveux, s'arrachent les poils de la barbe.

L'épouse s'écrie à la mort de l'époux: «O mon chameau!» exclamation symbolique par allusion à celui qui la nourrissait et qui était son soutien. En effet, le chameau, par les services qu'il rend au Bédouin, se rend indispensable.

Les gens aisés sacrifient des bestiaux aux morts jusqu'à la troisième génération. Il y a des tribus qui égorgent au Courban Baïram autant de chameaux que la famille dans l'année écoulée a perdu de membres par la mort. Le chameau du mort est souvent égorgé sur sa tombe.

Très remarquable est l'impression de la poésie sur l'âme bédouine. Un seul vers pouvait enflammer le pasteur guerroyant d'une telle ardeur telle qu'il se précipitait aveuglément sur l'ennemi.

L'art d'improviser (irtigâl ارتجال) est un don naturel au Bédouin, don qui dégénère parfois en véritable passion. Les Arabes des contrées solitaires sont un peuple de poètes nés. Chaque tribu a tiré de tout temps vanité de ses poètes plus que de ses héros et il n'était pas rare que des guerres sanglantes fussent suscitées par des jalousies entre

poètes. Des concours publics avaient lieu jadis en Arabie et le poème du vainquenr y gagnait une gloire immortelle. Dans le mois qui précède le mois du pèlerinage, un jury se réunissait sous les palmiers de 'Okadh عكاظ, nombre de poèmes étaient couronnés et plus tard brodés en lettres d'or sur des étoffes de soie et exposés au temple des idoles à la Mecque.

Parmi les grands poètes du désert se distinguaient entre autres l'aventurier 'Antara عنترة le savant Zohair زهير l'énergique 'Orwah عروة, le vif 'Alqamah علقمة. Le plus célèbre poète bédouin de ce temps fut Amr el-Qais امرء القيس « le porte-bannière de l'enfer ». Avec lui s'étend la sphère des vieux rhapsodes bédouins et commence une nouvelle époque.

La poésie préislamique est une composition exclusivement improvisée. Toute la force mâle, la fantaisie échevelée du grand peuple nomade revivent dans sa poésie. L'ardeur du sentiment, une force saine, une sensibilité intime, une vivacité étonnante et énérgique sont les caractères distinctifs de la poésie du désert. Le cercle d'idées des Bédouins étant très limité, leur poésie est inspirée du dehors. Pauvre en pensées, elle est riche en images; elle ne vit que dans le passé et dans le présent, comme cela est reconnaissable aux formes mêmes de son langage; jamais dans l'avenir. La langue parait déjà très tôt finement ciselée, pure et d'une richesse descriptive étonnante. Ces traditions en fait de linguistique sont restées en vigueur jusqu'à nos jours. Des fois le contraste entre le sujet prodigieux et la forme svelte produit une impression étrange. Avec une oreille indulgente et naïve on a

toujours admis les plus déconcertantes fanfaronnades, mais l'auditeur n'a jamais souffert les fautes de langage. Une faute contre la grammaire de la part du poète fut souvent plus sévèrement blâmée qu'un manque de vertu chevaleresque.

Il est très intéressant de constater de quelle connaissance raffinée des charmes de la femme étaient imbus ces poètes du désert. Je n'ose entrer trop dans les détails, néanmoins j'en voudrais révéler quelques caractéristiques. Ainsi, la fossette du menton et du pouce, la fente de la lèvre supérieure, les cavités du cou, sont désignées par le poète en des expressions admirables de lyrisme et de sensualité. L'idéal bédouin demandait des cheveux en tresses miroitantes qui ressemblent aux raisins resplendissant de rosée, les sourcils voûtés comme dessinés au fusain; on aimait le nez légèrement courbé comme la pointe d'un sabre, la bouche en anneau souriante bordée d'un colier de perles et des lèvres rouge foncé et humides. Le bras fort, l'avant-bras potelé de sorte que l'on ne pouvait soupçonner ni os ni veines. Les mains sveltes et mignonnes, les doigts fuselés et aux jointures lisses. Les hanches devaient être fortes, les jambes en pointes de lance, les pieds minces et bien cambrés, le talon bien arqué.

Le conteur bédouin aime à se plonger dans l'horreur de la nuit où l'obscurité le menace « comme les vagues de la mer et trouble ses sens ». Dans le sifflement des moucherons il reconnaît les chuchotements des djinnes qui vont par bonds d'étoile en étoile; l'hyène rit dans les gorges des montagnes, le chacal pousse ses hurlements faméliques auxquels répondent le clappement du vautour ou le rugis-

sement du lion. Le voyageur solitaire accélère le pas de son chameau ; cependant que des accents lamentables montent du gouffre du rocher et que le chamelier mort fait entendre son rauque « houd, houd » !

La déclamation consistait de tout temps dans le récitatif qui s'appelle inchâd انشاد et qui s'est conservé sans altération jusqu'à nos jours dans la récitation du Coran.

Les poètes errants se servent encore aujourd'hui d'un instrument d'accompagnement, une sorte de violon à une ou deux cordes : rabâbah ربابه. Les «qasides قصايد» bédouines ont la rime uniforme. Elle repose sur la dernière consonne avec sa voyelle et souvent cette consonne donne son nom au poème.

Les quelques traductions qui suivent donneront une idée sur l'imagination poétique des Bédouins, ainsi que sur plusieurs détails de leurs mœurs. J'ai tâché de traduire aussi littéralement que possible afin de ne pas trop altérer la physionomie des images.

CHANT DE GUERRE

Ma tribu leva les tentes de bonne heure,
Elle quitta son campement,
Plus tard, elle fit halte dans un bas-fond du désert,
Contrées pleines d'effroyables mirages.

Et des hordes ennemies s'approchèrent
Et fondirent sur les troupeaux
Jeunes et vieux s'élancèrent à leur défense,
Comme des lions en fureur.

C'est alors que l'on voit qui
Dans la tribu est un héros :
Avec la dague et le pistolet, avec le fusil et le sabre tranchant,
Il s'élance et enflamme le courage de ses compagnons.

Une vie intense anime la marche de la bataille,
Le cimeterre frappe la nuque,
La balle détruit la vie ;
Celui qu'elle atteint, elle le torture.

Les hordes ennemies laissèrent sur place des rangs entiers de [leurs morts,
Les Arabes attaqués battirent ces bandits,
Qui demandèrent grâce et se reconnurent vaincus,
Les blessés se retirèrent gravement atteints.



CHANTS D'AMOUR

La demeure de ma belle est lointaine
Et d'un accès difficile.
Partout où je laisse errer mes regards
Je n'aperçois que des fleuves solitaires
Et des gorges de montagnes.
Soir et matin apparaissent
Toujours de sombres brouillards,
Qui étendent leur voile
Sur les montagnes et les durs rochers.
Il n'est pas de cime que je ne connaisse
Toutes s'élèvent entre moi et l'aimée
A la démarche ondoyante,
Et cachent à mes regards
Cette fille de haute naissance!
C'est pour elle que je languis
Et me meurs de désespoir,
Où donc le destin a-t-il banni mon aimée?
Quel hasard nous réunira-t-il de nouveau?
Nous retrouverons-nous avec joie et tendresse?
Si c'est la volonté du créateur tout-puissant,
Qui ne repousse aucun de ceux qui le supplient,
Cet espoir se réalisera.

Qu'il est beau le tatouage bleu de sa gorge!
Mon pauvre cœur, la belle l'a broyé,
Avant qu'il n'ait pu s'approcher d'elle.
Jamais je ne renoncerai à mon aimée!
Et je l'obtiendrai, sinon, je mourrai pour elle.
Songes-tu encore, ô délices de mon cœur,
A nos chers rendez-vous, aux jours de notre bonheur

Et à notre gaité et à notre amour?
Ta joue est toute pareille à la rose;
Mais ce que tu devais cacher est maintenant connu de tous;
Rien ne sert de le nier.

O oncle, lève-toi, donne-moi un svelte rosâtre, un des chameaux [choisis,
Attache sur lui la belle selle avec une outre de peau de mouton,
Va avec lui au Ouâdy el-Sommâne, à la contrée avec peu d'eau
Et demande après celle qui m'a captivé le cœur, une fille de la [gent des Rachides;
Ses seins sont comme des tasses de café, sa nuque est comme la [nuque de l'antilope;
Ses tresses pourraient servir de sangle au chamelon, et son œil est [l'œil de la gazelle.

Ma surexcitation est devenue terrible
Le feu s'est enflammé dans mes membres,
Comme dans mon cœur.
O esprit de mon esprit, ô toi dont les yeux sont noirs,
Tu m'as fait ressentir les fureurs de l'amour!
O toi, dont le port est superbe,
Comme celui du vaisseau sur la mer,
Toi, qui a tourmenté de ton amour
Tant d'amants,
O toi, dont la gorge et la nuque sont étincelantes,
Mon amour pour toi m'a consommé de sa flamme intérieure,
Il m'a consommé jusqu'au fond du cœur.
Voilà mes frères, ce que je ne puis supporter!
Ah! puisse-t-il redevenir froid, mon cœur enflammé d'amour!
Et puissé-je dire mienne Djamilah,
La première de toutes les femmes!
Ah! puissé-je l'obtenir et disposer encore d'elle!
La nuit, le sommeil ne m'approche plus,

Depuis que je suis tombé
Dans ce tourment d'amour !
Je dors d'un sommeil inquiet,
Voilà tout ce que je dois subir,
Pour l'amour de mon aimée.
Un immense amour est la cause de mon extrême langueur.
L'amour a fait jaillir la flamme de mon cœur,
Comme d'une lampe.
Le cœur qui aime est dans le malheur et la peine,
Atteint d'amour, il se dessèche.
Ah ! Comment pourrais-je me calmer après la volupté
De cet amour,
La nuit, m'endormir
D'un cœur indifférent !

L'ardent amour que j'ai pour cette vierge m'a alangui ;
Les misérables la cachent à mes regards !
O tortures de mon cœur inquiet de l'aimée,
Pour laquelle il soupire.
O tortures de mon cœur !
Que n'ai-je pas une cavale qui s'élance pleine de feu,
La plus gracieuse des montures !
Une cavale aux sabots rapides et qui posséderait
Des qualités sans pareilles !
Si je la trouvais toute sellée de fortes courroies,
Certes, je l'enfourcherais
Et avec l'aide de Dieu
Je franchirais, dans la solitude de la nuit,
Abimes et montagnes et plaines.
Je volerais d'une contrée à une autre
Pour obtenir la plus orgueilleuse des beautés !
Je suis la victime d'un amour qui est sans espoir,
Parce que ma belle est trop craintive.

Certes, mon cœur désire un rendez-vous,
Comme la terre brûlante souhaite une ondée.
Son front est l'éclair au sein des sombres nuages.
Son nez est comme le bec du faucon,
Dont les yeux sont couverts du chaperon.

La tribu de mon aimée est partie,
La séparation de ma belle a jeté
Dans mon cœur des charbons ardents.
On chargea les palanquins sur les meilleurs chameaux
Et on leva les tentes à minuit à la hâte,
Longtemps avant que le soleil eût paru sur les collines
Le chef de la tribu criait ses ordres d'une voix retentissante.
La tribu de mon aimée est partie...
Je la suivis des yeux, jusqu'à ce qu'elle disparût.
Mes regards voulaient s'égarer vers elle.
Sa tribu traversa de dangereux défilés
Et des vallées basses, en quête de fourrage.
Adieu ! O belle aux yeux noirs,
O toi, qui est ceinte de grâce,
Toi, dont le regard est celui du faucon enchaîné
Qui se pose sur la hauteur des montagnes.
O toi, tyrannique pensée de mon âme,
Toi, dont la joue gracieuse brille de rouges reflets,
Sous la profusion des cheveux et près des boucles d'oreilles,
Qui scintillent comme une lumière.
Sa bouche est celle d'une gazelle,
Ornée de perles blanches comme le papyrus,
Ses mains sont peintes de hennah,
Son tatouage est pareil à une belle écriture.
Sa lèvre est comme le corail ;
Elle est rouge et de teinte foncée.
Ses bras étincellent comme l'épée nue,

Au jour de combat.
Elle porte un manteau couleur de grenade
Et qui descend jusqu'à ses hanches.
Sa marche est superbe et ondoyante,
Et pleine de dignité et ceinte de grâce.
Son cou ressemble à celui de la gazelle craintive,
Qui a remarqué la silhouette du chasseur
Et qui s'enfuit aussitôt en bondissant,
Et qui cherche les fleurs d'un gazon bienfaisant.
Je me précipiterai chez elle, l'épée à la main,
Dans la nuit du rendez-vous,
Et savourerai l'amour de la belle aux yeux noirs
Coup sur coup, jusqu'au matin !

VIIe Série. — Numéro 11.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE :

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1912



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

DU CAIRE



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

VIIe Série. — N° 11.

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1912

A LA MÉMOIRE

DE

S.E. HUSSEIN FAKHRY PACHA

VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ

PRÉSIDENT DE L'INSTITUT ÉGYPTIEN

ANCIEN MINISTRE DE LA JUSTICE

ET DES TRAVAUX PUBLICS

La Société Khédiviale de Géographie et l'Institut Égyptien associés, ont dédié, le 6 janvier 1911, une séance solennelle, dans la grande salle du Conseil Législatif, à la commémoration de feu S.E. Fakhry pacha. Les discours prononcés à cette occasion par S.E. Abbate pacha, président de la Société, et par Ahmed bey Zéki, secrétaire-adjoint, seront publiés par les soins de la famille.

LES VISITES JOYEUSES AUX TOMBEAUX DU CAIRE (*)

PAR

S. E. ABBATE PACHA, Président de la Société

Excellences, Mesdames, Messieurs,

Quoique le sujet de cette conférence, par son titre, puisse vous paraître macabre et triste, je me flatte de vous voir en saisir en partie l'importance en me prêtant votre bienveillante attention.

A l'heure actuelle, nos connaissances du pays, de l'Egypte à l'Equateur, nous permettent de faire sur beaucoup de sujets des remarques précises, remarques qui avaient été faites à la hâte, ou passées négligemment sous silence, soit par les auteurs, soit par les touristes.

Les notes suivantes jettent sur l'ethnographie du pays du Nil des clartés si nettes et si vives qu'on peut affirmer qu'elles déchirent en partie le voile qui nous cachait encore les us et coutumes de la population égyptienne.

Désormais le public intelligent aime à s'ouvrir des percées lumineuses dans l'inextricable fouillis des mœurs intimes des peuples. On cherche à éclairer les faits pour mettre à nu les principes, et on sabre les détails contingents pour faire place aux choses, aux faits essentiels dès leur origine.

* Voir compte rendu de la séance du 17 décembre 1910.



Il n'est pas dans le monde, et dans tout l'Orient en particulier, un pays comme l'Égypte, où le culte admirable et émouvant des cimetières, en raison des souvenirs agréables qu'ils évoquent, soit plus fréquemment et plus religieusement suivi.

C'est ainsi que les coutumes, encore en usage de nos jours, sont liées par leur reproduction et leur ressemblance aux anciennes mœurs des peuples de la très haute antiquité dont elles sont le reflet.

Ce culte des morts, sous une autre forme religieuse et avec des rites ou emblêmes différents de ceux des anciens égyptiens, se répète et dure encore chez les modernes issus de la même souche que celle des temps pharaoniques. Ces usages, donc, et ces cultes extérieurs persistent depuis 50 à 60 siècles en Égypte.

L'ubiquité ordinaire des nécropoles, et certaines pratiques funéraires des modernes égyptiens, coïncident avec les usages de leurs ancêtres.

Si, en voyageant dans la Basse et particulièrement dans la Haute Égypte, on se rappelle l'histoire ancienne de la vallée du Nil, on y observe bien souvent des rapprochements singuliers pour certaines mœurs actuelles.

Ce n'est pas le hasard ou une simple coïncidence. Les vrais égyptiens, à la suite de la conquête musulmane, en se mêlant à la grande masse arabe de la nouvelle foi de l'Islam, conservèrent une certaine partie, pourtant très modifiée, des anciennes pratiques, transmises, de siècle en siècle, jusqu'à nos jours. Je vais rappeler tout à l'heure quelques-uns de ces usages à propos des tombeaux dans les villes des morts.

Si en regard de ces institutions ataviques vous placez les croyances qui s'y rattachent, vous aurez une idée de ce que l'on pensait de l'être humain, de la vie, de la mort, d'une seconde existence, d'un principe divin, et vous vous apercevrez du rapport intime qui existe entre ces opinions et les croyances antiques, et les rites qui continuèrent à en dériver, adaptés aux circonstances, à l'évolution, dans les temps postérieurs.

«Heureusement le passé ne meurt jamais complètement pour l'homme». Nous savons ce que pensaient les Aryas d'Orient, par les hymnes des Védas, ainsi que nous savons presque contemporairement, par le fameux *Livre des Morts*, dont nous allons parler, les rituels adoptés par les anciens égyptiens, et leurs coutumes funéraires, suivies encore à peu près aujourd'hui.

Je n'entre pas dans le fond des croyances religieuses, si différentes, de ces deux époques. Je tiens seulement à relever certains usages et pratiques des égyptiens actuels et surtout du Caire, où ces habitudes sont évidemment plus manifestes et solennelles.

Il n'est pas sans intérêt de faire, pendant les fêtes, une promenade et une visite aux cimetières communs, qui n'inspirent aucunement des sentiments lugubres, de suprême tristesse et de découragement.

Je ne mentionnerai pas les grands tombeaux funéraires des Khalifes et des Mamelouks qui forment des nécropoles de luxe et d'une beauté artistique, comme ceux du *Sultan el Gouri*, du *Sultan Barkouk*, du *Sultan Soliman ebn Selim*, de *Kaitbaï*, de *Oumm el Achraf*, parmi les plus remarquables.

On y arrive par la route qui part de Bab-el-Nasr.



Après ces monuments, en continuant à droite, vers le Sud au milieu des vastes cimetières d'Afifi, on pourra admirer aussi la jolie mosquée et le tombeau du Khédive Tewfik ; plus loin encore, au bas de la Citadelle, la grande mosquée Rifaï, tombeau du premier Khédive Ismaïl, de sa mère et de sa famille. Tout en suivant du Midan, la grand'route qui se dresse à gauche, on est frappé par la vision du grandiose dôme gris-bleu de l'*Imam Chafey*, où sont groupés aux alentours les tombeaux d'Ibrahim, d'Abbas et de la famille du grand Mohammed Aly, le chef honoré de la dynastie actuelle.

Mais tous ces monuments magnifiques, toutes ces beautés esthétiques, sont connus et visités par les touristes, amants de l'art et de l'histoire.

Je ne m'occupe pas dans ces notes que des nécropoles, les villes des morts, les vastes cimetières de la population musulmane du Caire, dont les tombeaux sont creusés pour la plupart en des endroits secs et un peu élevés, de préférence dans le désert, au milieu des collines en contre-bas du Mokattam, par exemple, pour n'indiquer que les plus connus, les cimetières d'*Abou-Saoud*, de *Sit-Sakina*, de *Migaurin* et d'*Afifi*.

Les tombeaux sont l'image d'un éternel repos. C'est là que se fixe une vénération touchante, créée par le souvenir de ceux qu'ils renferment, par la vue du petit tertre qui recouvre les cendres d'un enfant, d'une jeune femme, d'un homme, l'espérance de sa famille.

Rares sont les monuments funèbres qui se font remarquer par les dorures, les bronzes, les marbres. Plus ils sont simples, plus ils donnent de vigueur aux sentiments affec-

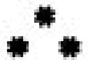


tueux de la famille, avec laquelle on entend continuer le bonheur d'y vivre ensemble, d'y prendre ensemble les repas habituels.

Ces tombeaux, j'aime à le répéter, font plus d'effet, pauvres que riches, et ces simples fosses distribuées dans de grandes enceintes, ou tout à fait libres et isolées au milieu des plaines et des collines, s'allient avec tous les effets environnants, du coucher du soleil, des ténèbres de la nuit et du délicieux lever de l'aurore.

L'impression qu'on en ressent reste profonde dans l'âme des visiteurs qui se retirent parfois le matin de ce doux pèlerinage.

Ce sont surtout les femmes du peuple qui en sont émotionnées, par cette dévotion expressive et bruyante dont le fellah n'a pas perdu l'habitude. Dans ces visites les femmes se sentent presque heureuses de se trouver au milieu de leurs parents ; leurs âmes pieuses sont si pleines de toutes les chères mémoires, qu'on croit sans effort que les liens qui les rattachaient au défunt pendant la vie ne peuvent se rompre. C'est ainsi qu'elles prennent de petits repas (qu'elles apportent dans des paniers de jonc), sur des nattes, sur la terre plus ou moins ensablée. Elles mangent souvent du riz, des douceurs, des friandises, des concombres, des dattes, heureuses de les partager par la pensée avec les chers enterrés qui se trouvent à leurs côtés.



Si haut qu'on remonte dans l'histoire et jusqu'aux derniers temps des peuples anciens, on voit persister chez le



vulgaire un ensemble de pensées et d'usages qui dataient assurément d'époques aussi éloignées et par lesquels nous pouvons apprendre quelles opinions l'homme se fit d'abord sur sa propre nature, sur le mystère de la vie et de la mort. D'après ces vieilles croyances, le mort continuait à vivre sous terre. *Sub terra censebant reliquam vitam agi mortuorum*, a dit Cicéron dans les *Tusculanes*. L'être qui vivait sous la terre n'était pas assez dégagé de l'humanité pour n'avoir pas besoin de nourriture. Aussi, à certains jours de l'année, portait-on un repas à chaque tombeau. Nous en avons le témoignage poétique en Virgile et Ovide des temps de l'ancienne Rome. Ils nous ont donné la description de ces cérémonies, dont l'usage s'était longtemps conservé. Ils nous montrent qu'on entourait le tombeau de guirlandes, d'herbes et de fleurs, qu'on y plaçait des gateaux, des fruits, du vin et du lait, qu'en grande partie les assistants consommaient sur les fosses des parents et des ancêtres. Les mêmes idées et pratiques avaient été en usage en Grèce. « Je verse sur la terre du tombeau », dit Iphigénie dans Euripide, « le lait, le miel, le vin, car c'est avec cela qu'on réjouit les morts ».

Les Hindous, selon les lois de Manou et de Brahma, devaient procurer aux morts le repas qu'on appelait *sraddha*. Le maître de la maison faisait le *sraddha* avec du riz, du lait, des racines, des fruits, afin d'attirer la bienveillance des défunts. L'hindou croyait qu'au moment où il offrait ce repas, les esprits des ancêtres venaient s'asseoir près de lui et prenaient ensemble la nourriture qui leur était apportée.

Voilà des croyances bien vieilles et qui nous paraissent

bien fausses et ridicules, mais qui pourtant ont exercé leur empire sur l'homme pendant un grand nombre de générations. Elles ont régi les peuples, et la plupart des institutions domestiques et sociales des anciens découlent de là. Cela prouve qu'il faut beaucoup de temps pour que les croyances et les usages populaires se transforment, et il en faut bien davantage encore pour que les pratiques extérieures se modifient. Ainsi tous les sentiments des races humaines en se métamorphosant se repètent et se perpétuent.

***

A la réunion de plusieurs tombes on a donné justement le nom grec κοιμητήριον, *lieu de repos.*

Chez les musulmans, ces villes de morts sont très étendues ; ils attachent en effet beaucoup d'importance à la sépulture, et il est défendu chez eux de mettre deux corps l'un sur l'autre. Il faut que chacun ait sa place particulière. Dans ces vastes cimetières, où des milliers de petits tombeaux se trouvent épars au hasard, on n'a pas besoin de beaucoup de frais, tant est visible leur uniformité. Il suffit d'acquérir un lopin de terre à un prix assez bas, pour en devenir le propriétaire. Les tombeaux ordinaires n'ont pas d'inscriptions; quelques-unes ne comportent qu'une sorte de formule toujours conçue dans les mêmes termes. Tout y est simple, homogène et d'une parfaite égalité.

Une visite aux tombeaux des cimetières musulmans, surtout si elle se prolonge quelque temps, risque de causer, par l'abandon et le silence, quelque surprise aux personnes qui ne sont pas habituées aux mœurs et usages du pays.

Elle laissera peut-être indifférents ceux qui connaissent mal leur histoire. Au premier abord tout se ressemble, et rien ne frappe, que la solitude des endroits. On parcourt au milieu de ces nécropoles, d'étroites ruelles, ou on longe des murs de certains enclos en briques plus ou moins détachées, ou on rencontre sur sa route des maisons de propriétaires, plus vastes et plus ornées, avec des tombeaux de famille, pour les morts d'importance.

Cette première impression passée, les esprits sérieux commencent à réfléchir et à raisonner quand la visite se prolonge et qu'on est frappé de l'étendue immense de ces lieux. Le grand air que l'on y respire et l'absence absolue d'arbres, même de vieux ifs, arbres mélancoliques des cimetières, se font remarquer. Tout près sont les sombres murailles des maisons pour la réunion des familles. On y vient aux anniversaires funéraires pour écouter ensemble le livre saint du Koran et entendre les chants des *Fékis* en l'honneur des morts qui dorment dans Allah.

Ainsi que l'on voit, c'est associer l'émotion et le souvenir avec le plaisir moral d'avoir accompli la visite coutumière désirée chaque année, de préférence à toutes les réjouissances de la vie.

Ces fréquentes visites aux tombeaux, ces rendez-vous du peuple à toute occasion, font rappeler et maintenir avec sollicitude et affection durable le bon souvenir des siens.

Les anciens, spécialement les égyptiens, faisaient la même chose. Nous en avons un spécimen probant et clair dans les inscriptions antiques : «Sérapion est venu près de « la grande Isis de Philé et par un motif pieux il s'est sou- « venu de ses parents». — Dans une autre on lit: «Moi,

« Panbios d'Héliopolis, j'ai admiré les tombeaux à Thèbes « et je me suis souvenu de tous les miens ».

Ces exemples de rapprochements avec les mœurs actuelles, nous font surgir dans la mémoire d'autres usages tout à fait plus sensibles dont les modernes sont les imitateurs séculaires.

On aura souvent remarqué un convoi funèbre populaire qui se dirige au cimetière choisi pour l'enterrement. Désormais on a de beaucoup diminué l'éclat et l'enthousiasme de ces cérémonies d'antan, même pour les bourgeois.

La famille du défunt suivait toujours la bière, avec des pleureuses, qui font entendre leurs plaintes, précédées par des fékis, généralement pauvres et aveugles. C'est surprenant de voir des chanteurs aveugles dans une stèle tirée d'un tombeau égyptien (Ebers, p. 14) ainsi que les pleureuses sur le tombeau de Noferhotep à Thèbes, parfaitement ressemblantes aux pleureuses (*les naddâbes*) de nos jours.

Il en est de même pour les aveugles qui étaient choisis, dans l'ancienne Egypte, pour les convois et cérémonies du culte des morts ; les fékis, ordinairement aveugles, précèdent maintenant ces convois, en répétant sur un ton monotone la confession de foi si connue de la religion islamique.

Souvent sur le défunt, déposé dans la fosse, nos égyptiens mettent de petits écriteaux, versets du Koran, comme amulettes préservatives et religieuses. Pareille pratique était adoptée dans le *rituel funéraire* des époques pharaoniques.

Ce *rituel*, ainsi appelé par Champollion, a été appelé plus exactement, par Lepsius, *Livre des Morts*. Un exemplaire de ce livre plus ou moins complet, accom-



pagnait la momie, ou était en partie écrit sur le sarcophage.

Encore un autre étrange souvenir de mœurs. Dans les momies des grands personnages, parfois on déposait sur la tête des semis d'orge ou de blé, qu'on humectait doucement jusqu'à ce que le grain eût germé. Quand la tige avait atteint deux ou trois centimètres de hauteur, on la couchait à plat, et l'on enveloppait le tout de bandelettes. C'était comme une définition par l'image des destinées de l'âme : telle que la semence qu'on enterre, l'homme germe, et dans sa mort, une autre vie se lève aussi vigoureuse et aussi féconde que la première.

Sans vouloir à ce moment pénétrer dans les sentiments et l'objectif moral auxquels tendent les gens du peuple égyptien moderne, il est pourtant curieux et instructif quelquefois de voir à côté des tombeaux musulmans des tiges de blé semées quelques semaines d'avance dans des visites précédentes. C'est à peu près l'usage pieux qui existe dans tous les pays, où les plantes verdoyantes et les fleurs sont entretenues régulièrement et avec beaucoup de soins dans les cimetières, dans une affectueuse intention, symbole permanent de sincère et charmante sympathie et d'idéal religieux. La foule de femmes est généralement vêtue de bleu. Parfois elles, surtout les fellahines, se barbouillent le front de fange et de poussière, ou bien se teignent en bleu les mains et les avant-bras, tout cela en dépit de l'interdiction formelle de Mahomet. Il parait que le Prophète avait connaissance de certaines habitudes de l'Orient. En effet, sur des bas-reliefs, surtout dans la Thébaïde, on trouve réprésentées dans les funérailles des anciens égyptiens, plusieurs de ces femmes pleureuses. Déjà chaque

année il y avait une fête solennelle des morts. Un bateau se rendait à Abydos avec des ravitaillements pour les défunts.

Sur les murailles de plusieurs tombeaux des hypogées, étaient de même répresentées, en dehors des cérémonies qui accompagnaient la mise au caveau du défunt, des danseuses qui assistaient demi-nues, tourbillonnant et mimant chaudement leurs peines amoureuses, comme les almées de nos jours, tandis que les flûtes sonnaient, les tambourins grondaient, et les harpistes encourageaient les morts et les survivants. Pour tous ces détails intéressant l'histoire on consultera avec profit Maspero, Bénédite, Bouriant, dans les *Mémoires d'Archéologie* de la Mission Française, tome V.

*
* *

Nous avons signalé les convois qui se rendent aux cimetières les jours de fêtes, ou souvent chaque semaine, et sûrement et même obligatoirement quarante jours après le décès. Les femmes surtout sont alors occupées des jours entiers, suivies d'amies et de parents, à prier et à distribuer des aumônes. Pour les loger il y a, aux alentours des tombeaux, des demeures avec enclos ainsi que des habitations particulières. Souvent les femmes dorment, spécialement pendant l'été, sous la voûte resplendissante des étoiles, ou éclairée dans la période de pleine lune.

Les jours de fête, les tombeaux ordinaires sont ornés par les femmes, de palmes, de fleurs et de basilique (*rihan*), tandis que d'autres partagent avec leurs amies et connaissances de modestes repas, en mémoire de leurs chers morts. Quelquefois on aperçoit émergeant dans la foule, la tête



d'une jeune fille, ayant au fond de ses beaux yeux noirs des reflets douloureux de circonstance, que la souffrance avait marqués de son cachet malheureux par la mort de sa mère bien-aimée. Souvent aussi de gracieuses petites fellahines se mêlent dans les cortèges, portant sur la tête ou à la main, des gargoulettes remplies d'eau, pour désaltérer ces tristes visiteuses. Au point de vue artistique, il faut reconnaître qu'elles ont les attitudes hiératiques des anciennes déesses pharaoniques.

La physionomie de l'ensemble ne nous suggère aucune idée de tristesse, et cette impression est justifiée par la présence des femmes qui entourent les tombeaux.

La chose peut paraître très étrange, mais ce sont exclusivement les femmes qui, dans leur détresse, goûtent, pour ainsi dire, les jouissances des tombeaux dans la visite habituelle.

Il est encore à remarquer que les tombeaux ordinaires font saillie sur de petites cavités rectangulaires à un mètre de profondeur et quelquefois effleurent presque le sol ; l'odorat ne s'en ressent pas à cause de la sécheresse du climat et de l'étendue de la plaine sablonneuse.

En terminant ces quelques pages, je crois opportun, et comme une synthèse rapide des anciens et des modernes croyances et usages, de citer les belles paroles dont je me souviens à peu près, solennellement prononcées par Massillon dans une de ses mémorables oraisons :

«Les âges se renouvellent toujours; les mœurs se répètent et se modifient; la figure du monde passe sans cesse; le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes coule devant nos yeux».

AU BRÉSIL (*)

L'influence arabe dans la formation historique, la littérature et la civilisation du peuple brésilien.

PAR NICOLAS J. DEBBANÉ.

MESSIEURS,

Il semble qu'un mystérieux instinct ait dirigé les Anciens quant ils ont donné au monde le nom *d'Univers*, nom qu'ils appliquaient, il est vrai, à la totalité du monde créé mais qu'ils réservaient plus spécialement à notre globe terrestre : ils semblent avoir prévu l'époque où toutes les parties de ce monde seraient connues l'une à l'autre et reliées l'une à l'autre par l'échange de leurs richesses intellectuelles, morales et matérielles, et où cette communion d'intérêts et d'efforts se ferait à travers le temps et l'espace, de manière à faire du globe terrestre une véritable unité, malgré la diversité de ses constituants. Cette unité dans la variété *universus*, qu'ils pressentaient seulement, nous, à notre époque, nous pouvons la constater.

Aujourd'hui nous avons beau n'habiter qu'une partie du globe, c'est dans le monde tout entier que nous sommes. La vapeur, l'électricité, les ondes hertziennes, toutes les découvertes de la science d'aujourd'hui, ont fait de ce monde comme un seul corps : les sensations et les mouvements de chacune de ses parties sont instantanément

* Voir compte rendu de la séance du 28 janvier 1911.



ressenties par toutes les autres. Les découvertes de la science de demain augmenteront encore cette unité.

Que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, tout en ne quittant pas les bords du Nil, nous vibrons à l'unisson d'un mouvement qui se produit au Japon, en Australie, ou en Amérique : la pluie qui tombe au Texas, l'emeute ou la révolution qui a lieu en Chine, la sécheresse qui eut lieu au Ceara, l'épidémie qui sévit dans la Mandchourie, peut nous enrichir ou nous ruiner, nous rendre heureux ou malheureux, ici en Egypte. Notre bien-être ou le contraire, les événements de toute notre vie privée ou même tout notre avenir peuvent dépendre peut-être du plus ou moins de progrès dans la civilisation qu'ont pu faire pendant ces quelques annés les Chinois ou les Zoulous !

Si donc il n'est pas de pays qui nous soit réellement étranger, si donc il n'est pas de pays auquel nous pouvons ne pas nous intéresser, il en est cependant qui présentent pour nous, plus que d'autres, un intérêt spécial. Le Brésil en est de ceux-ci : nous verrons que cette immense contrée, formant à elle seule la 15[me] partie du globe terrestre est une seconde Egypte ou plutôt un second Orient méditerranéen transporté de l'autre côté de l'Atlantique, nous y verrons en grande partie le climat de l'Orient, les cultures de l'Orient, les mœurs de l'Orient, les traditions de l'Orient; je dirai même plus, nous pourrions y constater les traces de la formation orientale. L'expansion orientale si puissante, qui a empreint son cachet dans une zone d'une hauteur de 45 degrés de latitude allant de la Chine à l'Océan Atlantique, a passé cet Océan lui-même et grâce aux peuples Ibéro-Lusitaniens qui ont colonisé l'Améri-

que du Sud, s'est étendue jusqu'au Nouveau Monde qui est ainsi un peu *l'enfant intellectuel* et moral de l'Orient. C'est pour cela qu'en choisissant dans cette conférence de parler du Brésil, je n'ai pas craint de traiter d'un sujet qui n'eût pas d'intérêt pour l'Orient.

D'un autre côté le Brésil est aujourd'hui d'actualité : sa civilisation si rapidement développée s'est glorieusement imposée à l'attention du monde.

Enfin, à un autre point de vue, maintenant que grâce aux vaillants efforts d'une élite intellectuelle qu'anime notre savant collègue Ahmed Zeki bey, le Gouvernement Egyptien s'est consacré à la noble tâche de reconstituer le patrimoine intellectuel de l'Orient dont ont profité de nombreux fils adoptifs, maintenant que ces chercheurs se sont imposé la tâche de rendre compte de quelle façon ont germé les plantes semées par la civilisation orientale dans les divers champs du monde, il serait peut-être intéressant de rechercher si quelques semences de ces plantes n'ont pas été transportées aussi de l'autre côté de l'Océan, et je suis heureux d'offrir à leurs savantes recherches les quelques considérations qui suivent. Cette étude est bien modeste il est vrai, mais elle formera l'humble brin d'herbe que l'on met dans tout bouquet de fleurs rares.

D'ailleurs l'Orient s'intéressant aux choses du Brésil, ne fera que répondre à une avance dont le Brésil lui-même a pris l'initiative. Le Brésil s'est toujours intéressé à l'Orient et continue à s'y intéresser. Faut-il faire remarquer que l'Empereur Philosophe, Don Pedro II, celui qu'on a appelé le Marc-Aurèle du XIX siècle, s'honorait d'être membre de l'Institut Egyptien, faut-il rappeler

que tel était l'intérêt qu'il portait à l'Orient, qu'il a conféré à plusieurs de ses savants et notamment à notre distingué président Abbate pacha l'un des ordres les plus estimés au Brésil, l'Ordre de la Rose ? Depuis l'époque où l'Empereur Don Pedro II s'est trouvé parmi nous, ayant eu l'honneur d'être le premier Brésilien qui eût pris la parole dans une société savante d'Egypte, je suis heureux, au moment où vous me faites l'honneur de m'admettre à faire partie de votre illustre assemblée, d'évoquer le souvenir de votre Impérial Collègue dont le Brésil Républicain d'aujourd'hui, lui-même, révère pieusement la mémoire. Faut-il ajouter que le grand Chancelier du Brésil moderne, l'homme à l'habile politique duquel le Brésil doit en grande partie le rang brillant qu'il occupe aujourd'hui dans le concert des nations, j'ai nommé le *Baron de Rio Branco*, Ministre des Relations Extérieures du Brésil, est le Président du Collège Brésilien de cette Société, qu'il préside effectivement les réunions de la Société Nationale de Géographie du Brésil et prend la plus grande part à ses travaux et à ses recherches dans lesquels notre Orient n'est pas oublié?

D'un autre côté, Messieurs, les échanges commerciaux et économiques entre les deux pays sont déjà effectivement commencés et sur une vaste échelle. Le Brésil naguère encore presque inconnu de l'Orient est aujourd'hui en rapports constants avec lui. Après l'importation des grands pays d'Europe, l'importation brésilienne en Egypte est la plus considérable : elle est actuellement supérieure à celle des Etats-Unis, supérieure même à celle de bien des pays d'Europe : les statistiques de la

Douane sont là pour nous le démontrer. Autre raison pour nous de nous intéresser aux choses du Brésil.

Comme vous le savez, Messieurs, j'ai toujours fait ce qu'il était en mon pouvoir pour faire connaître l'Orient au Brésil et le Brésil à l'Orient, pensant que les deux pays ne pourront que gagner à cet échange de connaissances. Mais j'étais encouragé dans cette voie par l'action du Brésil lui-même. Faut-il faire noter que depuis dix ans, des savants brésiliens se succèdent en Egypte en mission ou en voyages d'études, qu'ils viennent y étudier les sujets les plus variés étant donnée cette similitude de climat et civilisation entre le Brésil et l'Egypte, à laquelle j'ai fait allusion. L'antique pays des Pharaons offre aux savants du Brésil les sujets d'étude les plus intéressants : procédés d'irrigation, culture du blé et la canne à sucre, races de chevaux et d'autres animaux, hygiène, régime et alimentation des troupes, soins des maladies des pays tropicaux, questions se rattachant à la psychologie criminelle et l'influence de la race et du climat sur cette psychologie, etc., études dont précisément de pareilles pourraient être utilement faites par l'Egypte au Brésil. Parmi les savants brésiliens qui se sont intéressés à ces questions et qui sont venus en Egypte pour les étudier, nous relevons les noms de véritables célébrités dans les branches qui les concernent : rappelons seulement les noms du Docteur Miguel Calmon du Pin e Almeida, du Professeur Juliano Moreira, du Docteur de Castro Barbosa, du Docteur Afranio Peixoto, du Docteur Carlos Rodrigues, du Docteur Ribas Cadaval, du Docteur Eloy de Souza et de tant d'autres.



Cette similitude entre l'Orient et le Brésil a toujours frappé les Brésiliens qui ont visité ce pays. Le Brésilien voyageant hors de son pays peut demeurer froid et n'éprouver aucune émotion sentimentale : mais en Egypte au contraire comme tout lui rappelle sa patrie lointaine il est presque toujours frappé de la *saudade* du Brésil, de la nostalgie du Brésil, dirions-nous, bien que ce mot de *saudade* soit intraduisible en français et n'ait son équivalent dans aucune autre langue en dehors de l'Espagnol ou du Portugais, car il répond à un sentiment tout particulier que les Brésiliens partagent avec les anciens Arabes, et dont nous aurons l'occasion de parler plus loin.

Maintenant, Messieurs, avant d'aborder notre sujet, nous allons jeter un coup d'œil rapide sur le Brésil et sur sa géographie physique et économique.

Je ne voudrais pas m'étendre sur des considérations purement historiques et géographiques, mais il n'est pas inutile d'avoir bien présente à l'esprit au moins une esquisse générale de ce qu'est actuellement ce pays. Je dis *actuellement* car, en général, à l'Etranger, on ne connaît pas assez le Brésil d'aujourd'hui. Et on est pour cela un peu excusable : le développement du Brésil a été si rapide qu'à peine a-t-on le temps de prendre connaissance d'une étape accomplie par lui dans la voie du progrès que cette étape est déjà franchie et que les chiffres donnés ne sont plus de l'actualité, mais de l'histoire ; tant est vertigineuse la rapidité avec laquelle ces progrès s'accomplissent ! Qu'on en juge.

En quinze ans, de 1894 à 1910, la population du Brésil a passé d'environ 16.000.000 à près de 25.000.000 d'habitants.

Rien que dans l'année 1908 il a reçu 95.000 émigrants.

Sa capitale, l'une des plus belles villes du monde, atteint aujourd'hui presque un million d'habitants, soit plus que le Caire, Hambourg, Liverpool, le double de Madrid et de Rome, le triple de Lisbonne : l'ancienne ville coloniale de Rio de Janeiro est actuellement une ville vraiment moderne, elle a été entièrement transformée dans l'espace de dix-huit mois !

En dix-huit ans l'exportation du Brésil a haussé de la valeur de trente millions à celle de soixante millions de livres sterling et dans le même laps de temps, son importation a passé de vingt à quarante millions de livres sterling.

En trente ans, de 1880 à 1910, le réseau de ses chemins de fer a passé de 3.000 à 25.000 kilomètres et l'importance de sa navigation marchande de 3.500.000 tonnes à 33.500.000 tonnes environ. Sa marine de guerre qui n'avait auparavant que des unités insignifiantes, possède à la date d'aujourd'hui, flottants et en chantier, les dreadnoughts et les superdreadnoughts les plus puissants du monde, qui aient été exécutés ou même projetés !

Quant au pays lui-même, comme vous le savez Messieurs, le Brésil forme à lui tout seul la *quinzième partie du globe terrestre* et occupe plus de la moitié de l'Amérique du Sud dont il est en contact avec tous les Etats sauf le Chili, et sauf *peut-être* la République de l'Equateur, et il possède l'énorme superficie de plus de huit millions et demi de kilomètres carrés : son étendue est donc égale presque à celle de l'Europe tout entière. Pour se représenter l'etendue du Brésil d'une façon sensible il suffira de remarquer que

quinze Allemagnes, ou seize Frances, ou trente Italies, et deux cent quatre-vingt-dix Belgiques y tiendraient à l'aise.

Les vingt Etats, qui avec le District Fédéral et le Territoire Fédéral de l'Acre, composent le Brésil actuel, sont d'une superficie variable, leur délimitation ayant dépendu de diverses circonstances historiques, mais on peut se former une idée de l'étendue de ces Etats en remarquant que le plus petit, l'Etat de Sergipe, est plus grand que la Belgique et la Hollande, et que le plus grand, l'Etat des Amazones, est plus grand à lui seul que chacune des Républiques de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud à l'exception de l'Argentine, et que les superficies de l'Allemagne, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, du Portugal, de la Suisse, du Danemark et da la Hollande *réunies*, ne forment pas un territoire aussi vaste que celui de *ce seul Etat*.

Au point de vue physique, le Brésil est un immense plateau d'une hauteur moyenne de 900 mètres, dressé à pic sur la côte occidentale de l'Atlantique et formant l'extrême Est du continent Sud-Américain. A la différence de la plupart des autres parties du monde, où les hauteurs se trouvent dans l'intérieur de terres qui s'inclinent en pente douce vers la mer, au Brésil au contraire (sauf dans le Nord) le sol s'élève brusquement presque immédiatement en vue de la mer, formant ainsi l'arête que l'on nomme Serra Do Mar, puis s'incline doucement vers l'intérieur pour se relever ensuite brusquement de nouveau et former les premiers contreforts de la Cordillère des Andes. Perpendiculairement à la Serra Do Mar, une autre chaine de montagnes moins élevées coupe le plateau brésilien en deux parties et forme la ligne de partage des eaux ; les

cours d'eau du Brésil se dirigent ainsi les uns au Nord, pour se jeter presque tous (sauf le San Francisco et le Parnahyba) dans l'Amazone et les autres au Sud, pour se jeter dans le Rio Uruguay, le Rio Paraguay et le Rio Párana, et former par leur réunion le Rio de la Plata.

Si le Nil avec ses 7.000 kilomètres de longueur est le plus long fleuve du monde, l'Amazone est celui entre tous les fleuves qui transporte le volume d'eau le plus considérable ! Il arrose un bassin de sept millions de kilomètres, sa largeur à son embouchure est de 300 kilomètres, c'est-à-dire qu'il a alors comme *largeur* plus que la *longueur* du Nil de la Méditerranée au Caire!

Des cuirassés peuvent stationner et circuler presque partout dans l'Amazone et ses grands affluents comme d'ailleurs dans la plupart des autres grands cours d'eau du Brésil. Il est curieux de rencontrer les plus grands navires de guerre bien avant dans l'intérieur des terres, comme par exemple dans l'état de Matto Grosso, où ils pénètrent en remontant le Rio de la Plata.

Le développement des côtes du Brésil est de 6.900 kilomètres, c'est-à-dire que pour aller du Nord au Sud du Brésil un navire couvre la même distance que pour aller de la Méditerranée aux côtes du Brésil.

Etant donnée sa latitude, il semblerait que le Brésil dût être un pays franchement torride : il n'en est rien cependant. Nous avons vu en effet que dans sa majeure partie le Brésil est un plateau d'un millier de mètres de hauteur : avec une pareille altitude, avec des montagnes qui arrivent à atteindre 3.000 mètres, avec le vent froid qui peut souffler librement du Pôle Antarctique ou de la chaîne des

Andes sans être arrêté par aucun obstacle, l'influence de la latitude est fortement compensée. Le Sud du Brésil, la partie comprise entre le tropique du Capricorne et le 31° de latitude Sud, qui devrait reproduire le climat de l'Egypte, située précisément entre le tropique du Cancer qui passe à Assouan, et le 31° de latitude Nord, latitude d'Alexandrie, est relativement plus froid que l'Egypte. Le Parana dont une partie correspond à la latitude de Wadi-Halfa est couvert de pins et la neige n'y est pas inconnue. Petropolis, à la latitude de Khartoum, possède des colons d'origine allemande, qui y retrouvent le climat de leur ancien pays, et certains Etats du Nord du Brésil qui est situé à la latitude du Soudan, avec la différence du Nord au Sud, n'ont que le climat tempéré de l'Egypte. Le Nord du Brésil est rangé parmi les pays chauds et cependant le maximum de la température n'est que 34° à Manaos presque sous l'Equateur, et de 26° à San Salvador de Bahia: mais il faut ajouter d'autre part que le minimum à Manaos n'est que de 22° et à Bahia de 24°, c'est donc la *constance* d'une température plutôt modérée et non pas le degré *excessif* de cette température en lui-même, qui fait paraître cette partie du Brésil comme étant relativement chaude.

De la sorte, comme on peut le voir, le Brésil, dans son ensemble, possède, non pas le climat et la température de la zone torride, mais bien un climat et une température analogues de l'Orient tempéré, fait dont nous allons plus tard constater l'importance.

Donnons maintenant un coup d'œil sur les productions de cet immense pays ; ce sera un coup d'œil très rapide

car le sujet serait des plus vastes si nous voulions l'étudier en détail.

Le bassin de l'Amazone est avant tout le pays du caoutchouc : le Brésil qui fournit à lui seul les trois cinquièmes de la consommation mondiale de caoutchouc, en a exporté l'année dernière pour une somme de 20.000.000 de livres sterling environ, et en quatre-vingts ans l'exportation de caoutchouc du Brésil s'est développée dans la proportion *de un à mille* !

A côté du caoutchouc, la même région produit les bois de teinture, les bois de construction, les bois durs et les bois précieux d'ébénisterie (acajou, palissandre, bois de fer, bois de satin, bois d'ivoire), la vanille, la salsepareille, les châtaignes du Para, les épices, etc. Les Etats du Nord du Brésil, Ceara, Rio Grande Do Norte, Parahyba, Pernambuco, produisent le coton, d'une qualité meilleure que le coton américain et se rapprochant du coton égyptien, et qui est cultivé au Brésil en général comme plante vivace ; ils produisent aussi le sucre et la cire végétale ou cire de Carnauba, analogue à la cire d'abeilles et servant à tous les usages de celle-ci.

Les Etats du Centre donnent outre ces produits, le tabac que nous consommons ici sous forme de cigares que nous croyons être de Cuba alors qu'en grande partie ce sont des cigares de Bahia, et de plus, le centre du Brésil est la région des mines : mines d'or, de diamants, de pierres précieuses, de manganèse, de plomb et de cuivre. Le long des côtes de la partie centrale du Brésil on trouve les sables monazitiques qui contiennent les oxydes rares, oxydes de cerium, de thorium, de lanthanium servant principalement à la fabrication des manchons incandescents.

Le Sud moyen du Brésil, l'Etat de St. Paul, est la terre d'élection du café, dont le Brésil fournit les quatre cinquièmes de la consommation mondiale et qui lui a rapporté environ trente-cinq millions de livres sterling, l'année dernière. Comme vous le savez, Messieurs, le café brésilien alimente actuellement un des commerces les plus importants entre le Brésil, l'Égypte et le reste de l'Orient.

Enfin l'extrême Sud du Brésil produit le *maté*, espèce de houx appelé communément thé du Paraguay, thé des Jésuites ou thé du Brésil, dont l'infusion possède tous les avantages du thé propre sans en avoir les inconvénients et sans occasionner l'énervement que cause l'abus de ce dernier ; c'est le maté qui permet au Gaucho du Brésil et de l'Argentine de rester quarante-huit heures sans prendre de nourriture. Le Sud du Brésil est aussi avec le Goyaz et le Matto Grosso, le pays prédestiné de l'élevage du bétail.

Ajoutons aux produits que nous avons mentionnés, le riz, le maïs, les fibres, le tan, les plantes médicinales, les orchidées et plantes ornementales, les huiles végétales, les peaux, les plumes rares d'oiseaux, les marbres, le cuir, le mercure, le cacao, le coco et le manioc, et nous n'aurons encore qu'un aperçu fort incomplet de quelques-unes des richesses du Brésil.

Un pays dont les productions sont si variées ne peut présenter partout un aspect identique : autre est le paysage des bords de l'Amazone, autre est celui des interminables plaines de Rio Grande Do Sul, autre est celui des régions montagneuses de la Serra Do Mar. Mais partout une même note caractérise la nature au Brésil : c'est l'exubérance de vie. Cette vie est tellement intense que

c'est contre elle que l'homme doit lutter et non contre la mort et la sécheresse comme en d'autres parties du monde, comme ici en Egypte. Pour faire une plantation quelconque, c'est aux étreintes de la forêt vierge que l'homme doit arracher la terre, et c'est contre ces étreintes qu'il doit continuer à la defendre s'il veut conserver ses cultures : que le *fazendeiro* néglige son champ pendant quelques années et la forêt, à l'aide de semences apportées par le vent ou les oiseaux, à l'aide des pousses souterraines des arbres des environs, se reformera bientôt là où il plantait auparavant son café ou son maïs. On s'imagine parfois qu'il faut pousser bien avant dans l'intérieur pour trouver la forêt vierge; il suffit de débarquer au Brésil pour se rendre compte de cette erreur. Les forêts s'avancent parfois jusqu'aux portes des villes : la forêt embrasse et étouffe Rio de Janeiro, et sauf en prenant les chemins très fréquentés à quelques kilomètres de la ville, il faut mettre la hache à la main pour se frayer un passage à travers les arbres de toute espèce qui couvrent l'étendue, reliés entre eux par un réseau inextricable de lianes souples.

J'ai parlé des paysages brésiliens : il est facile de se représenter un aspect de la forêt dans la Serra Do Mar par un artifice d'imagination qui révélera précisément ce qui fait le pittoresque spécial de ces régions.

Représentons-nous mentalement, Messieurs, un paysage alpestre : laissons dans le tableau que nous avons formé dans notre imagination, l'arrière-fond de montagnes neigeuses ; les montagnes ne sont pas couvertes en général de neige au Brésil, mais le gris du brouillard qui les recouvre et estompe leur teinte, laisse subsister le même effet à la

vue. Laissons y également, à leur place cascades et torrents, car nous les retrouverons dans le paysage brésilien, mais, au lieu de couronner les collines ou les montagnes de notre tableau de châtaigniers, de pins, de sapins et d'autres essences des pays froids, mettons y hardiment pêle-mêle, des palmiers, des bananiers, des bambous et des arbres tropicaux de toute espèce, puis jetons des ponts de liane de l'un à l'autre de ces arbres, émaillons en outre le tronc de tous ces arbres d'une gaine verte de plantes parasites de tout genre, émaillons le sol d'insectes, de coléoptères aux reflets métalliques rivalisant littéralement avec les pierres précieuses ; semons à hauteur d'homme l'espace entre les arbres, et les troncs de ces arbres eux-mêmes de papillons multicolores, véritables morceaux d'arc-en-ciel émietté, et de ces gemmes vivantes, de ces gracieux oiseaux que le Brésilien appelle dans sa langue poétique *baise-fleur*, *beija-flor*, seul nom qui leur convient et qui les décrit, tandis que la langue française les profane en leur donnant le nom «d'oiseaux-mouches», peuplons ces forêts de chants, de mélodies, de bruissements et de crissements comme nous les avons peuplées de lumière et de couleurs, et nous aurons ainsi une idée bien faible toutefois, d'un aspect de la forêt brésilienne.

Tel est, Messieurs, bien faiblement esquissé dans ses grandes lignes, le pays, qui le 22 avril 1500, vit pour la première fois avec Pedro Alvarez Cabral et les membres de son expédition, des représentants de l'ancien monde. Fait curieux mais parfaitement historique, ce fut en arabe qu'eut lieu la première communication de l'an-

cien monde civilisé au nouveau monde encore barbare, et c'est la langue arabe qui la première de toutes les langues de l'ancien continent a été entendue dans le nouveau! En effet, à l'exemple de Christophe Colomb qui, croyant pouvoir atteindre l'Orient par la route de l'Océan Atlantique, avait embarqué avec lui lors de son premier voyage, Luiz de Torrez, un Juif converti parlant l'arabe et l'hébreu, Pedro Alvarez Cabral avait avec lui aussi un interprète arabe, et croyant que la baie de Porto Seguro où il avait abordé se rattachait au Continent Asiatique, avait chargé cet interprète de communiquer en arabe avec les indigènes : inutile d'ajouter que ce fut sans succès, mais ce fait, qui nous est conservé dans les annales du voyage de Cabral, semble en quelque sorte un symbôle.

Appelé d'abord « Terra da Vera Cruz » et « Terra da Santa Cruz », le pays qui venait d'être découvert fut communément désigné sous le nom de *Brazil.* On a rattaché l'origine de ce nom au fameux bois de teinture, le *pao Brazil*, le «bois de braise», qui formait à cette époque un des articles d'importation les plus importants du Brésil. Mais remarquons qu'une autre idée a pu contribuer à donner son nom au Brésil: un pays mystérieux où les légendes du temps allaient même jusqu'à placer le paradis terrestre était désigné sous ce nom de «Brésil» bien longtemps avant la découverte de Cabral : un pays appelé «Brazil» est indiqué dans le globe de Martin Behaim *dressé avant la découverte de l'Amérique :* dans ce même globe du reste, figurent l'île légendaire appelée «Antilia» qui devait postérieurement donner son nom aux Antilles, et la non moins fabuleuse «Ile de St. Brandan». Tout naturellement alors, on a



assimilé le pays nouvellement découvert au « Brazil » de la légende, de la même façon que les Arabes ont au moyen âge, identifié les Iles Canaries avec les « Iles Eternelles » des légendes antiques, nom qu'elles portent en arabe jusqu'aujourd'hui même (Al Gazaïr al Khalidat الجزائر الخالدات)

Grâce à un simple hasard, le Brésil est aujourd'hui le seul pays de l'Amérique du Sud de langue portugaise tandis que tous les autres pays de l'Amérique latine se trouvent être des pays de langue espagnole.

Que l'on se rapporte en effet à ce XVme siècle où le pouvoir souverain résidait presque uniquement sur deux têtes, « le Pape et l'Empereur », qui d'après l'Historien Arabe Ibn Khaldoun, *s'ils réunissaient leurs forces, Dieu seul pourrait leur résister*. (Ibn Khaldoun énonçait alors la pensée que Victor Hugo devait rendre d'une façon si saisissante et presque dans les mêmes termes, lorsqu'il parlait de *ces deux moitiés de Dieu, le Pape et l'Empereur*.) En vertu de son pouvoir alors généralement reconnu, le Pape Alexandre VI avait au traité de Tordesillas, en 1494, divisé tout simplement le monde à découvrir en deux parties égales par un méridien passant à 360 lieues à l'Ouest des îles du Cap Vert, la lieue portugaise étant de 6.000 mètres. Tout ce qui était à l'Ouest de cette ligne devait appartenir à l'Espagne et tout ce qui était à l'Est au Portugal. Le Brésil se trouvant en deçà de cette ligne fit ainsi partie du domaine portugais au lieu d'appartenir à l'Espagne comme le reste de l'Amérique du Sud. Le Sud du Brésil contesté longtemps entre l'Espagne et le Portugal fut surtout, il est vrai, colonisé par des Espagnols,

mais la plus grande partie du reste de la colonisation du Brésil fut l'œuvre du Portugal.

Mais qui étaient ces Portugais à qui un si vaste empire venait d'échoir? Quand dans l'examen du caractère et de la civilisation du peuple brésilien nous constaterons des traits étonnants rappelant les traces de l'influence arabe, l'idée nous viendra tout naturellement d'en rechercher les causes. Ces causes nous les comprendrons quand nous nous rendrons compte de la formation ethnique des premiers colonisateurs du Brésil et de la civilisation apportée avec eux d'Europe, qui était précisément la civilisation de l'époque où ils vivaient.

Or, tant la formation ethnique que la civilisation du Portugal aux XVme et XVIme siècles étaient fortement imprégnées d'éléments orientaux.

On a appelé *peuples latins* les Français, les Espagnols et les Portugais: ils sont certainement les enfants de Rome par la langue et par la civilisation, ils sont les fils *intellectuels* de l'Empire Romain ; mais sont-ils ses enfants par le sang et la race? Il est permis d'en douter. La conquête romaine comme la conquête arabe du reste, n'a pas eu lieu à la façon de l'invasion des Barbares, elle n'a pas été une avalanche d'hommes se précipitant, eux, leurs familles, leurs femmes et leurs enfants pour inonder par leur nombre le pays envahi, s'y établir et en chasser les habitants. Elle a été plutôt une conquête politique, économique et sociale. Le peuple préexistant n'a pas été *exterminé et remplacé* par la race étrangère : il a été simplement *dominé politiquement* par une minorité étrangère qui lui a imposé sa langue, ses lois et ses usages.

Sauf dans l'Espagne Romaine, c'est-à-dire dans les provinces actuelles de Catalogne et Valence, la race latine ne s'est pas substituée à la race préexistante qui était la race *ibérique* fortement mêlée à la race *phénicienne.*

En effet, cousins germains des Arabes qui devaient leur succéder et suivre leurs traces, parlant une langue apparentée à la langue arabe, les Phéniciens partaient de Gazza, d'Ascalon, de Sour, de Saida, et de Gebeil (la Tyr, la Sidon, la Biblos d'alors), et suivant la course du soleil que suivra tout mouvement de peuples, fondaient des colonies en Crète et sur la côte Nord de l'Afrique où ils élevaient Utique et Carthage (*Kart-Hadatsch*, la ville nouvelle), s'étendaient tout le long de la côte Ouest de la Méditerranée et débordaient sur l'Océan Atlantique. Ils passaient en Sardaigne, dans les Iles Baléares sur la côte Sud-Est de l'Espagne où ils fondaient Abdera, Six, Malaga, traversaient les colonnes d'Hercule, et élevaient Gaddir plus tard «Gadès» notre Cadix actuelle. La partie méridionale de l'Espagne, des deux côtés du détroit de Gibraltar et le Sud du Portugal formaient l'ancienne Tarsis, colonie phénicienne, qui devait devenir plus tard la Bétique avant d'être en partie l'Andalousie et en partie la province portugaise d'Algarve.

Mais ces intrépides navigateurs qu'étaient les Phéniciens, qui ont bien avant Vasco de Gama, doublé le Cap de Bonne Espérance, ne s'arrêtèrent pas là : remontant les côtes du Portugal, leurs navires abordaient en Angleterre, y faisaient escale et continuaient leur voyage jusqu'à la mer Baltique, rapportant au retour l'ambre de la Baltique, l'étain des Cornouailles et les fourrures des

pays du Nord, pour lesquels ils avaient donné en échange les épices, les tapis orientaux, les étoffes d'Orient et la fameuse pourpre de Tyr, les vases et les bijoux travaillés. Aussi a-t-on trouvé, en Danemark et dans divers pays des bords de la Baltique, des objets d'orfèvrerie, des statuettes et des vases d'origine orientale. C'est ce souvenir qu'a voulu rappeler Lord Leighton dans son célèbre tableau du Royal Exchange de Londres: *le Commerce aux temps anciens entre les Bretons et les Phéniciens.*

Mais il fallait des escales pour une navigation faite dans de telles conditions: il fallait des ports où ces navires de très faible tonnage, eussent pu s'abriter et se faire ravitailler en vivres et en eau par une population amie : et c'est ainsi que les Phéniciens ont été amenés à créer des colonies tout le long de la côte Portugaise, notamment à l'embouchure du Tage où devait se fonder plus tard Lisbonne, et à Porto, colonies par où ils s'infiltraient lentement dans l'intérieur du pays.

Ce goût pour les longs voyages et cet esprit d'aventure, sera transmis comme on le verra par les Phéniciens à leurs descendants Portugais qui seront les grands navigateurs que l'on sait, un peu grâce à l'influence atavique de leurs ancêtres Phéniciens et Arabes.

Les légendes poétiques portugaises attribuent la fondation de leur capitale à des navigateurs venus de l'Est dans lesquels ils veulent voir des Grecs : ils invoquent le souvenir d'Ulysse pour expliquer la fondation de Lisbonne dont ils aiment à expliquer le nom par celui «d'Ulyssipona». Il y a un fond de vérité dans ces légendes, mais il faut remplacer pour être exact les *Grecs* par les *Phéniciens.*

J'ai employé un terme inexact en parlant de l'influence *arabe* dans la formation de la race brésilienne, j'aurais dû généraliser et parler d'influence *orientale*. Mais si les Phéniciens ne sont pas *Arabes*, ils sont un des rameaux de la même branche *sémitique*. L'expansion phénicienne a été le précurseur de l'expansion arabe qui a suivi la même route et s'est arrêtée là où sa devancière s'est arrêtée elle-même, c'est-à-dire devant une ligne idéale allant de l'Est à l'Ouest et divisant en deux parties égales l'Espagne et le Portugal : nous verrons plus tard pourquoi cette ligne, qui divise l'Espagne et le Portugal en Espagne et Portugal du Nord et Espagne et Portugal du Sud n'a été dépassée ni par l'expansion phénicienne ni par l'expansion arabe.

Quelque temps plus tard, une nouvelle poussée d'éléments sémitiques, toujours d'origine phénicienne, vint renforcer le caractère phénicien de l'Espagne méridionale et du Sud Portugais : elle était due à la colonisation de ces contrées par les Néo-Phéniciens de Carthage. Annibal et avant lui Amilcar, deux noms, dont celui qui connait l'arabe comprendra déjà la dérivation malgré leur déformation latine (*Hannibaal Barka* «l'éclair», Amilcar ou plutôt *Ak-Malk-Art*, Melk Art le «Roi du Monde» étant une autre appellation du dieu *Baal* «le Maitre»), et avec les généraux de Carthage, leurs troupes et les colons trainés à leur suite ne contribuèrent pas peu à augmenter encore la diffusion de l'élément sémitique dans la Péninsule Ibérique.

Lorsque les historiens ont expliqué la conquête arabe en Syrie, ils ont eu soin de relever et faire remarquer que cette conquête et cette *arabisation* ont été facilitées par le fait que la Syrie était habitée par des peuples apparentés

ethniquement à la race arabe : n'aurait-on pas dû tenir compte des influences phéniciennes et carthaginoises dans l'explication de la rapidité de *l'arabisation* du Nord de l'Afrique et du Sud de l'Espagne et du Portugal ?

Une erreur assez répandue consiste à faire du premier conquérant de l'Espagne, *Tarik*, qui a donné son nom au détroit de Gibraltar (*Djebel Tarik*), un chef *arabe* marchant à la tête de tribus *arabes*. Il n'en est rien : Tarik bien que sous les ordres du Khalife Ommiade, lieutenant du général Moussa, était lui-même un *Berbère*, c'est-à-dire un descendant de la race des Asdrubal, des Annibal et des Masinissa — et il pénétra en Espagne à la tête de 12.000 hommes presque exclusivement composés de *Berbères*, soit de Néo-Phéniciens qui recommencèrent ainsi les conquêtes des Carthaginois et rentrèrent en quelque sorte dans l'héritage séculaire de leur race. Alors que la conquête de l'Afrique septentrionale par les Arabes avait demandé près de cinquante-deux ans, la conquête de l'Espagne par les Berbères n'avait reclamé que quelques mois. *Les Arabes* ne vinrent que *plus tard* : surpris de la rapidité des victoires de Tarik, le général Moussa — qui était d'ailleurs un nègre — envahit à son tour l'Espagne avec une armée de 20.000 hommes, dont 8.000 Berbères.

Lorsqu'on jette un coup d'œil panoramique sur l'histoire de l'humanité, il est difficile de n'être pas frappé de certains faits, qui bien qu'on ne puisse pas les appeler précisément «lois» sans tomber dans le dangereux esprit de système, sont cependant trop souvent renouvelés pour être dus à une simple coïncidence : un de ces faits, par exemple, est la *marche constante des peuples vers l'Ouest ;* un autre fait

consiste en ce que la colonisation se fait le plus souvent *de climat à climat égal.*

Les anciens empires de la Perse et de l'Assyrie se sont étendus sur des régions homogènes. L'empire Grec s'est effondré là où il s'est écarté des côtes et des îles au climat similaire à celui de la Grèce même. L'empire Romain n'a pas pu dépasser le bassin de la Méditerranée, et il a été arrêté au Nord non pas tant par les troupes d'Arminius que par le froid climat de la Germanie. L'empire Arabe n'a pu se maintenir que dans des régions analogues comme climat à l'Orient méditerranéen, et de nos jours, nous voyons que les Anglo-Saxons, les Germains et les Hollandais ont colonisé l'Amérique du Nord laissant aux Méditerranéens la colonisation de l'Amérique du Sud au climat plus doux. De même l'expansion russe s'est propagée à travers les steppes de la Sibérie dans un climat analogue à celui de la Russie ; par contre, ni les Anglais, ni les Hollandais n'ont pu coloniser les Indes ou les îles de la Malaisie bien qu'ils les dominent pourtant, car il ne faut pas confondre la *simple domination politique* avec la *colonisation effective.* On pourrait du reste multiplier les exemples.

Des théoriciens pourront soutenir d'ailleurs qu'aucun empire ne peut durer longtemps à l'étranger par la simple domination politique sans colonisation effective : mais c'est là une question dont l'examen sort de notre cadre.

C'est cette *loi du climat* qui explique que les Phéniciens et les Arabes s'arrêteront dans leur expansion à une même limite, celle séparant la partie Nord de la Péninsule Ibérique de sa partie Sud, c'est elle qui explique que les peuples d'origine germanique, ou scandinave, les Visigoths

et les Suèves, qui pénétrèrent, par un *envahissement véritable* celui-là, dans la Péninsule Ibérique, ne maintinrent en réalité quelque temps la pureté de leur race que dans le Nord de l'Espagne et du Portugal ; les Visigoths dans les Asturies et la Biscaye, et les Suèves dans la Galice et dans la région du Douro : le Sud de l'Espagne et du Portugal conserva toujours son caractère *ibéro-phénicien* et *lusitano-phénicien.*

Cette même loi nous explique pourquoi une autre race germano-scandinave, les Vandales, qui n'ont pas voulu la respecter et sont venus en dépit d'elle s'établir dans l'Espagne du Sud et dans l'Afrique du Nord, a fondu aux chauds rayons du soleil, et s'est perdue dans la race phénicienne ne laissant en Espagne que le souvenir du nom Vandale avec l'Andalousie (Vendalicia) et au monde que le souvenir de ses déprédations, avec le mot moins agréable de «Vandalisme». C'est aussi pour n'avoir pas tenu compte de cette loi que les Arabes ont été arrêtés en France, non pas tant par l'épée de Charles Martel que par un climat bien différent de celui de leur pays d'origine. Mais cette même loi nous explique par contre, comment l'empire Arabe s'est maintenu huit siècles dans les chaudes régions de l'Andalousie et du Portugal ensoleillé. Or, le Portugal a subi peut-être plus que l'Espagne le mélange du sang arabe et sémite, parce qu'il y a moins résisté, bien qu'il se soit libéré avant l'Espagne de la domination arabe.

Naturellement cette loi du climat a été subie d'une façon toute inconsciente par les peuples : tout semble avoir été l'effet d'un pur hasard, mais quand le hasard est fréquemment répété il doit changer de nom ! Apparemment c'est parce que Cabot et Cartier étaient au service

de l'Angleterre et Cristophe Colomb, Cabral et Vespucci au service de peuples latins, que la race anglo-saxone s'est établie dans l'Amérique du Nord, correspondant cependant aux froids climats de l'Europe du Nord et que les peuples latins se sont établis dans l'Amérique du Sud, correspondant au climat tempéré du littoral méditerranéen ; c'est au désastre des troupes de Varus que paraît être dû l'arrêt de l'expansion septentrionale de la colonisation romaine, c'est parce que Charles Martel s'est trouvé à Poitiers que les troupes d'Abderrahman ont été arrêtées : mais s'il n'y avait pas aussi l'influence de facteurs inconnus, d'autres troupes n'auraient-elles pas remplacé victorieusement les légions de Varus ou l'armée du Khalife Ommiade, et les peuples de race germanique, n'auraient-ils pas éprouvé pour se maintenir dans l'Amérique septentrionale les mêmes difficultés qu'ils ont éprouvées dans l'Amérique méridionale, d'où les Portugais et les Espagnols les ont repoussés ?

Les peuples par rapport à certaines lois encore inconnues et obscures ressemblent un peu à l'enfant que sa mère soutient, se tenant derrière lui, pour lui apprendre à marcher : il croit aller là où il veut, en réalité il ne va que là où on le dirige.

Les Arabes se maintinrent huit siècles en Espagne comme on le sait. La puissance romaine, elle aussi, n'a dominé le monde que pendant huit siècles, et pendant ces huit siècles elle l'a, comme on le sait, entièrement transformé. Les quelques colons du Latium ont fait latines dans l'acception étendue de ce mot, l'Italie entière, la Gaule, les rives du Danube, une partie de la Belgique et de la Suisse,

l'Ibérie et la Lusitanie : pourquoi veut-on que pendant le *même laps de temps de huit siècles*, les Arabes n'eussent pas *un peu «arabisé»* l'Espagne et le Portugal ! D'un autre côté, dix-neuf *siècles* et plus encore nous séparent de l'apogée de l'influence latine et nous conservons jusqu'à ce jour les traces de cette influence. Or, à l'heure actuelle, *quatre siècles à peine* séparent l'Espagne, le Portugal, et leurs descendants du nouveau monde, de la fin de l'influence arabe qui a duré huit siècles et l'on voudrait que cette influence ait entièrement disparu et n'ait laissé aucune trace !

En tout cas, de l'an 1500 à l'an 1600, les premiers colons de l'Amérique du Sud appartenaient à l'Espagne et au Portugal méridional, c'est-à-dire à la partie fortement orientalisée et arabisée de l'Espagne et du Portugal. Marins et soldats, colons et déportés, ceux qui partaient pour l'Amérique, formaient la classe la plus pauvre de l'Espagne et du Portugal d'alors, ruinés qu'ils étaient par les guerres et les désastres de cette période troublée. Les premiers colons de l'Amérique du Sud étaient donc *des sang-mêlés des races celtibère, phénicienne, punique, latine et arabe.* Ce n'était pas en effet les Espagnols ni les Portugais du Nord descendant des Visigoths qui émigraient en Amérique : ceux-ci étaient les triomphateurs, les vainqueurs des guerres livrées contre les populations arabisées du Sud de la Péninsule Ibérique. Les Espagnols et les Portugais du Nord, descendus des Asturies, de la Vieille Castille ou des bords du Douro et du Minho, les fils des Goths fiers d'être des *Hidalgos* (*Hijos de Goto* c'est l'étymologie donnée à ce mot), tirant vanité de leur sang bleu (*sangre azur*), de leur peau blanche et fine qui laissait

transparaître le réseau bleu de leurs veines (l'expression « sang bleu » vient d'ailleurs de cette origine) et qui les distinguait des races basanées du Sud, se considéraient comme dominateurs, s'emparaient des hauts emplois, des hautes positions et des principales richesses des territoires conquis, et ne faisaient à leurs vaincus ou à leurs protégés qu'un traitement d'inférieurs. Ces derniers, les vaincus de la vie, émigraient et cherchaient parfois de l'autre côté de l'Atlantique les chances qu'ils avaient perdues dans leurs anciens pays.

A ces races arabisées transportées ainsi en Amérique s'ajouta encore un nouvel élément oriental, un élément *purement oriental*, cette fois.

Victorieux des Arabes, l'Espagne et le Portugal avaient à leur tour repris l'offensive. Avant d'appartenir à l'Espagne, les *Presidios*, Ceuta, Melilla, etc., avaient commencé par être conquis par le Portugal et constituaient les bases de campagne du Portugal contre les Arabes du Maroc. Les prisonniers de guerre de ces campagnes comme aussi les Arabes, les descendants d'Arabes, ou les sang-mêlés résidant sur territoire portugais et espagnol étaient souvent sous le moindre prétexte exilés et déportés dans les nouvelles colonies d'outre Atlantique, et les Juifs nombreux alors, ne jouissaient pas d'un traitement meilleur.

Mais la circonstance qui provoqua le plus l'émigration des individus fut l'expulsion en 1610 de « *Mouriscos* », Arabes et Juifs convertis ou paraissant convertis au christianisme. Malgré leur défaite par les descendants des Visigoths, le souvenir de leur grandeur passée ne permettaitpas aux fiers descendants des Arabes de se résigner

à leur nouveau sort. On a beaucoup écrit sur ce fait, et en général on a trop calomnié Philippe III. Il n'était pas plus méchant qu'un autre, mais avec les idées et les haines de race que l'on avait au moyen âge il était difficile de maintenir la paix dans son pays où des éléments différents et irréductibles coexistaient. La solution adoptée par le souverain Espagnol, pour barbare et brutale qu'elle fût, était dans les mœurs de l'époque. Tant l'Espagne que le Portugal se sont privés par l'expulsion des *Mouriscos* de plus de 3.000.000 d'habitants dont beaucoup cherchèrent un refuge au nouveau monde où ils pouvaient s'utiliser pour le gros travail et où ils pouvaient facilement dissimuler leur existence et se fondre dans cette foule mêlée qui composait les populations coloniales d'alors. Cela leur était d'autant plus facile que ces *Mouriscos* avaient appris à cacher soigneusement leur origine orientale et avaient adopté apparemment la religion, la langue et les noms de leurs vainqueurs.

D'autres *Mouriscos* émigrèrent au Nord de l'Afrique et en Turquie. Avant leur expulsion, pour éviter les hostilités de leurs contemporains, un grand nombre de ces Mouriscos, surtout d'origine juive, avaient apparemment declaré se convertir au christianisme ; les représentants des grandes familles espagnoles pensant faire œuvre pie et méritoire, s'étaient constitués leurs parrains aux fonts baptismaux, et comme filleuls de tels personnages, les nouveaux convertis avaient pris le nom de famille de leurs parrains. Après leur expulsion, ils reprirent la religion de leurs ancêtres mais conservèrent les noms de leurs parrains sous lesquels ils étaient connus et qui d'ailleurs sonnaient bien : et c'est

ainsi que de nos jours plusieurs orientaux portent des noms de grands d'Espagne : *Medina, de Luna, Suarez*, etc. et que l'on parle aujourd'hui espagnol à Smyrne et à Salonique, un espagnol assez corrompu d'ailleurs et écrit en caractères hébraïques.

On voit par conséquent, Messieurs, combien est fausse l'opinion que le Brésil aurait été peuplé à l'origine par des criminels et des condamnés. Les premiers colons étaient non des criminels mais des vaincus de luttes politiques, souvent de la plus grande valeur morale. Le code portugais punissait souvent de la déportation au Brésil soit ce que nous appellerions de nos jours de véritables peccadilles telles que le fait d'embrasser en public une demoiselle malgré elle, soit des délits d'opinion, ou faisait de cette déportation une vengeance politique : elle n'avait rien de déshonorant par conséquent. Quant aux criminels de droit commun, la terrible législation portugaise d'alors ne se mettait pas tant en frais: elle avait pour eux les cachots et les galères de la Métropole.

Néanmoins si l'on peut dire que la civilisation sud-américaine est un peu la petite-fille de la civilisation arabe, elle n'est pas tant sa fille *par le sang* qu'elle n'est plutôt *sa fille intellectuelle*, de la même façon que si l'on appelle pays *latins* la France et l'Espagne, ce n'est pas tant parce qu'ils sont latins de *sang*, mais bien plutôt parce qu'ils sont latins de formation intellectuelle et morale.

En effet, Messieurs, représentons-nous bien la manière dont s'est propagée l'influence arabe. Comme nous le disions tantôt, pas plus l'Arabie que le territoire de faible étendue qui formait l'antique Latium n'a été un réservoir d'hommes

qui a un jour crevé ses parois, débordé, et tout submergé. L'Arabie aux trois quarts déserte ne pouvait pas nourrir *les millions d'hommes* qu'il aurait fallu pour couvrir le monde de la Chine à l'Espagne et de la mer Noire à l'Afrique Centrale.

Si l'on supposait que la conquête arabe a eu lieu de la même façon que l'invasion des Goths ou des Huns, en d'autres termes que c'est la masse du peuple arabe qui s'est déplacée, qui est sortie de l'Arabie, qui a occupé effectivement les immenses territoires qui ont constitué l'empire Arabe, il faudrait attribuer à l'Arabie un chiffre de population qu'elle n'a jamais eu et qu'il lui était impossible d'avoir, et si l'on admettait que ce que l'on appelle *la civilisation arabe* est l'œuvre directe et personnelle des Arabes eux-mêmes il faudrait admettre toute une série d'hypothèses impossibles.

Il faudrait admettre que ces tribus en majeure partie errantes, qui n'habitaient dans leurs déserts que la tente et dans leurs villes primitives que des abris plutôt modestes, trente ans après être sorties d'Arabie, se sont tout à coup transformées en savants ingénieurs et en architectes et artistes pleins de goût : les premières mosquées monumentales telles que la mosquée *d'Amrou* au Vieux Caire datent en effet de l'époque des premiers compagnons du prophète, de la génération de ces mêmes hommes, rudes et illustres, qui ne connaissaient que leurs déserts, que leurs tentes, que leurs chevaux et leurs chameaux, que leur lance et leur bouclier. Il faudrait admettre aussi que ces Arabes brillants poètes si l'on veut, beaux parleurs mais entièrement ignorants en matière de sciences, se soient subite-

ment transformés en *moins d'une génération* en savants, en médecins, en astronomes, chose humainement impossible.

Ne nous y trompons pas cependant : si les Arabes n'ont pas le mérite de l'exécution directe des œuvres qui leur sont attribuées, ils ont eu un mérite peut-être aussi considérable, celui d'avoir bien su employer à cet effet les hommes compétents. D'ailleurs, Messieurs, c'est dans ce talent, *savoir utiliser les qualités de ceux que l'on a sous ses ordres*, que réside le succès d'un homme ou d'un peuple : on a dit avec raison que le génie de Napoléon n'a pas consisté dans des qualités spéciales mais dans cette seule qualité d'avoir su choisir les *hommes qu'il fallait, au moment qu'il fallait, pour la chose qu'il fallait.*

Tel a été le cas des Arabes : sous le commandement de ces rudes mais intelligents enfants du désert, des architectes grecs, des ingénieurs coptes, des artistes persans, des savants juifs et chrétiens bâtissaient, écrivaient, travaillaient, composaient. Dailleurs, pour les Arabes, la science n'eut jamais de religion ou de nationalité : «*Ils cherchaient la science là où elle pouvait se trouver devaient-ils aller à cet effet jusqu'en Chine* » suivant le mot du Coran. Saint *Jean Damascène*, évêque chrétien, faisait partie de la cour du Khalife Al-Mansour et y paraissait la croix pastorale sur la poitrine.

Les Arabes n'auraient donc pas créé une civilisation indépendante, mais ils auraient *transmis et modifié* en se l'assimilant une civilisation préexistante, car à dire vrai l'éclosion de la civilisation arabe est trop rapide pour provenir uniquement du fond arabe. D'ailleurs les origines en partie gréco-romaines de la civilisation arabe

expliquent comment elle a pu être facilement retransmise aux peuples européens, qui ainsi recevaient un peu l'héritage même de leurs ancêtres, bien que cependant sur certains points cette transformation équivalût pratiquement à une *seconde création*.

La maison arabe de la grande époque arabe, dont on peut voir des restes à Damas, n'est que la maison romaine. Que l'on visite en effet Damas et Pompéi et l'on sera frappé de la ressemblance du plan et de l'architecture de l'habitation privée arabe avec la maison romaine. Même disposition : habitation en général à un seul étage, avec l'atrium, le péristyle, le jour provenant de la cour intérieure, le compluvium ou le bassin. Mais ce fait n'est que naturel, car dans leurs déserts les Arabes habitaient la tente et dans leurs villes de peu d'importance ils n'ont pu avoir que des notions sommaires sur les maisons ; et l'on comprend qu'avec le développement de leur civilisation ils aient copié les maisons romaines et les autres édifices romains.

Les Arabes en effet, Messieurs, n'étaient pas, comme on le croit, sans avoir quelque contact avec le monde romain. En effet jusqu'au seuil du désert arabe, dans ces fameuses villes dont la gloire a brillé comme un éclair et s'est éteinte avec la même rapidité et qui depuis sont retournées aux sables d'où elles avaient jailli, dans ces cités qui s'appelaient *Palmyre*, *Petra*, *Bostra*, dont les ruines mêmes nous étonnent aujourd'hui, les Romains avaient introduit avec eux leurs arts et leur civilisation, exposés ainsi à l'admiration des Arabes. Les tribus arabes du Nord, limitrophes de l'empire Romain, ont commencé à un certain moment à



être latinisées ou plutôt «hellénisées». Souvent leurs chefs apprirent le grec, et, ce dont fort peu se doutent, beaucoup de ces enfants du désert *grécisèrent* leur nom, ou prirent des noms tout à fait grecs. Imri El Keis امرء القيس devint Ἰαμλιχος et Ἰαμβλιχος *Jamblicus*, Al Monzer المنذر se fit nommer *Alamoundaros*, le fameux chef Al Hareth الحارث se glorifia de se faire appeler *Aretas* et fit frapper dans ses Etats des monnaies que nous possédons encore, avec l'inscription Βασιλευς Αρετας Φιλελληνος, *Aretas Philhellène*, et le nom purement grec de *Zénobie* devint le nom arabe *Zeinab*.

De même plus tard, les Arabes transformés en peuple sédentaire et désirant donner des institutions à l'Etat qu'ils ont fondé, copieront les institutions gréco-romaines, comme leurs jurisconsultes copieront le droit romain. En effet, et on ne l'a pas assez fait remarquer, si nous laissons de côté, dans le droit musulman, les points qui ont été essentiellement établis par le Coran ou qui proviennent du fond même des mœurs des tribus arabes (et ces points ne sont pas nombreux), tout le reste du droit musulman n'est que la copie transparente du droit romain. Le *Préteur* romain devient le *Moufti*, le régime des *res sacræ* modifié est devenu le *Wakf* musulman et l'*emphytéose* romaine modifiée est devenue le *Hekr*; les *actions formulaires* sont conservées, le régime des esclaves et des affranchis, l'organisation même des tribunaux musulmans et la procédure qui y était suivie sont empruntées du droit romain. On sait le rôle que l'école romaine de droit de Bérite—le Beyrouth d'aujourd'hui—a joué dans l'organisation du droit musulman : c'est elle qui a revêtu de la

toge romaine le droit coutumier des rudes fils des déserts. Que l'on ouvre un ouvrage de Droit Musulman et qu'on lise d'autre part un commentaire sur le Droit Canon des théologiens Scholastiques du Moyen Age, et l'on sera surpris de leur ressemblance tant pour la doctrine que pour la méthode; tous deux proviennent en effet de la même source: du Droit Romain.

Même de nos jours en Egypte, la trace de la procédure formulaire et des procès fictifs du droit romain est facile à relever dans bien des faits où on est tout étonné de la rencontrer. Faut-il homologuer un testament? Cette homologation a lieu sous forme d'un jugement rendu dans un procès fictif intenté par un soi-disant créancier du défunt contre ses héritiers; s'agit-il de fixer officiellement le commencement du mois de jeune de Ramadan: c'est encore sous forme d'un jugement rendu dans un procès fictif roulant sur la date d'échéance d'une dette fictive. S'agit-il même de déclarer officiellement que le Nil a atteint sa plus grande hauteur, c'est toujours par l'expédient d'un procès fictif.

La survie du droit romain dans le droit musulman moderne et même dans les cérémonies publiques de certains Etats et de certaines communautés musulmanes, et les questions annexes, formeraient un sujet très intéressant pour une étude spéciale, mais cette étude est en dehors des points que nous examinons ici.

L'extraordinaire souplesse d'esprit, l'admirable faculté d'assimilation des Arabes nous explique comment ils ont pu d'un côté se *latiniser* eux-mêmes et d'un autre côté *arabiser* un peu les autres peuples avec qui ils étaient



en contact et servir ainsi d'intermédiaire entre l'ancienne et la nouvelle civilisation du monde.

Ce rôle des Arabes d'avoir été les transformateurs, les conservateurs de la civilisation antique, n'est pas le rôle le moins beau qu'ils ont eu. Si les moines du moyen âge nous ont conservé les trésors littéraires des anciens, nous ne connaissons la philosophie et les sciences grecque et romaine que par les Arabes. Tous les ouvrages de médecine, d'astronomie et de géographie trouvés dans les bibliothèques des villes conquises étaient traduits en arabe comme on le sait. Mais les Arabes ne s'arrêtaient pas là. En Espagne, ils avaient appris le castillan et retraduisaient en castillan et en latin ces traductions arabes. La bibliothèque de l'Escurial contient des lexiques arabe-grec, arabe-latin et arabe-castillan qui avaient pour auteurs des Arabes. A son tour, le Collège de traduction de Tolède, établi dès 1130, se mit à traduire en latin la plupart des ouvrages arabes : le nombre des seuls ouvrages de médecine ainsi traduits était de 300 !

Pendant une certaine époque même, pour les pays chrétiens du moyen âge, les maitres en civilisation et en science étaient sans discussion les Arabes ; l'antiquité disparaissait dans un éloignement nébuleux et c'est l'étude des savants arabes qui formait l'enseignement scientifique et philosophique de l'époque. Aristote, Galien, Hippocrate, s'éclipsaient souvent derrière *Ibn Zohr*, *Ibn Rochd*, *Abou Sina* (l'Avenzoar, l'Averroès et l'Avicenne du moyen âge), derrière *Ibn Beitar* et *Abdellatif*.

Même en France la réforme du programme de l'enseignement édictée par Louis XI comprenait l'étude de la doctrine d'Averroès à côté de celle d'Aristote.

La *Renaissance* italienne, pour revenir à l'antiquité grecque et romaine, eut à lutter contre les lettres arabes, et dans cette lutte elle arriva à même devoir décrier la civilisation arabe, tout comme plus tard les romantiques n'ont pu faire revivre le culte du moyen âge qu'en s'insurgeant contre les classiques de la grande époque française. On comprend les sentiments qui poussaient Pétrarque à lancer ces exclamations qui sont plutôt de dépit que de colère :

«*Quoi,* dit-il, *Cicéron a pu être orateur après Démosthène, Virgile poète après Homère, et après les Arabes il ne serait plus permis d'écrire! Nous avons égalé, quelquefois surpassé les Grecs, et par conséquent toutes les nations, excepté dites-vous les Arabes! O folie, O vertige, O génie de l'Italie assoupi ou éteint!*»

Plus tard, il est vrai, l'Europe alla directement aux sources et connut par elle-même les anciens ouvrages grecs ou latins ; mais longtemps elle ne les a connus que par voie détournée. On a des exemples d'ouvrages écrits originairement en grec, puis traduits en latin et de là en syriaque, puis retraduits du syriaque en arabe et de nouveau d'arabe en latin, et connus longtemps du moyen âge *seulement sous leur dernière forme.*

La trace du canal arabe par où ils ont passé se retrouve même dans bien des mots français, pour ne parler que de ceux-ci, qui viennent du latin il est vrai, mais qui au lieu de passer directement du latin au français, ont fait le voyage du latin et du grec en arabe, de là en provençal ou en espagnol, et de ces langues en français. J'aurais pu en citer beaucoup; j'en mentionnerai seulement quelques-uns comme exemples du genre et pour donner un simple

aperçu de la chose, car les limites de cette causerie ne me permettent pas, Messieurs, de m'étendre sur une pareille question.

Ainsi le mot *barque* bien que d'origine latine ne vient du latin *barca* que par l'intermédiaire de l'arabe بركة *barca*. Venu directement du latin il nous serait parvenu sous la forme *barche*, comme *arca* a donné *arche*. *Abricot* a passé de la forme πραικοκιον à celle *proecoque*, puis à la forme arabe البرقوق *albarcouq* qui donna le *albercoque* espagnol et le *albricoque* portugais.

Πεντοχιον *pentoxion* à donné l'arabe *al fondok* qui à son tour a donné *alfandega* et *fondique*.

Notre mot *sucre* vient bien de *saccarum* latin, mais par la forme arabe السكر *assucar* qu'il a gardée en portugais, comme notre mot *santal* vient de σανταλον par la forme arabe *sandal*.

Cable vient peut-être de *capulum* et de *copula* latin mais par la forme arabe كبل *cabl* (d'où مكبل) forme voisine de حبل *habl*. D'ailleurs le vieux français nous donne aussi la forme *chable*.

Notre mot *caserne* (vieux français *caisserie*) c'est la *cesarea* romaine ou la καισαρεια du Bas Empire, qui est devenue قيصرية *kaisaria* sous sa forme arabe.

D'autres fois le mot français a subi l'influence d'un même radical reçu à la fois sous sa forme originaire et par le canal arabe : *bourg* est la résultante à la fois de la forme germanique *burg* et de la forme grecque πυργος *pyrgos* devenue برج *borg* en arabe et transmise sous cette forme. La forme directe latine *navis* a donné *nef* et *navire*, mais *nautonnier* a subi l'influence de la forme arabe نوتي *nouti* qui

elle-même doit son origine à *nauta* et à *navis* latin ; μεχανη et μεχανικη *mechaniki* nous ont donné directement le mot mécanique : sous la forme arabe de منجنيق *manganik*, elle nous a donné le *manganau* du moyen âge, espèce de catapulte qui lançait le feu grégeois. *Cithare* vient de la forme grecque, mais *guitare* a subi l'influence arabe. Nous aurions pu considérablement allonger la liste de ces exemples.

Nous n'avons parlé ici que des mots *d'origine latine venus par le canal arabe.* Quant aux mots *d'origine purement arabe*, déjà assez nombreux en français, ils arrivent à atteindre un chiffre énorme en portugais comme on peut s'en convaincre en ouvrant n'importe quel lexique portugais.

L'ardeur qu'ont mis les arabes à rechercher la science des anciens me fournit l'occasion de revenir sur un argument dont le distingué savant qu'est Magdi Bey s'est servi pour établir que la Bibliothèque d'Alexandrie n'a pas été brûlée par les arabes. En effet, a-t-il dit entre autres arguments, les ouvrages que renfermait cette bibliothèque présentaient trop de valeur aux yeux des Arabes pour qu'ils s'en soient servis pour chauffer les bains ! En appuyant cet argument, j'y ajouterai une chose : c'est que les ouvrages anciens écrits sur parchemin présentaient une valeur *matérielle* autant qu'*intellectuelle.* Un livre de pure littérature pouvait ne pas intéresser les Arabes ; mais alors, loin de le brûler, ils en grattaient l'écriture pour y écrire un autre ouvrage qui leur paraissait plus utile. Bien des œuvres de l'antiquité ont été reconstituées grâce aux palimpsestes arabes de l'Espagne comme certaines œuvres de Térence et de Plaute ne nous ont été connues que par les palimp-

sestes des moines du moyen âge. Pour renforcer cet argument, je mentionnerai que jusqu'à tout dernièrement, et peut-être même encore aujourd'hui, les éditeurs arabes utilisaient les marges d'un livre pour y imprimer une autre composition, et qu'il n'est pas rare de rencontrer des ouvrages imprimés dont le corps traite, par exemple, de littérature, et dont les marges contiennent un traité de mathématiques. Pourquoi voudrait-on donc que les Arabes, pour qui un livre était chose précieuse, même au point de vue *matériel*, eussent jeté délibérément au feu les précieux volumes de la Bibliothèque d'Alexandrie ?

Nous en arrivons ainsi à cette conclusion que les premiers colonisateurs de l'Amérique du Sud, au sang mêlé d'éléments orientaux, ayant même un peu de sang oriental, phénicien ou arabe dans les veines, *venus de pleine atmosphère de civilisation arabe*, formés moralement et intellectuellement par la formation arabe, *ont dû nécessairement transporter dans le nouveau monde une civilisation, latine encore si l'on veut, mais fortement arabisée.* Leurs psychologie, tournure d'esprit, mœurs, instruction, étaient, et ne pouvaient être, que la psychologie, la mentalité, l'état d'âme *des lusitano ou hispano-arabes du XVIme siècle.*

Ce caractère spécial devait même mieux se conserver dans le nouveau monde dont la colonisation était réservée aux *seuls Portugais et aux seuls Espagnols*, que dans l'ancien monde où le mélange de toute sorte d'éléments contribuait à faire perdre le cachet spécial d'une civilisation particulière. Tout devait donc contribuer à conserver et à isoler les caractères particuliers purs de tout mélange.

Comme analogie à cette conservation du caractère primitif par suite de son isolement, nous pouvons citer l'exemple de *la langue parlée :* c'est ainsi que la langue française du XVIme siècle s'est bien modifiée depuis cette époque en France grâce à l'influence de nombreux facteurs étrangers, mais elle s'est conservée presque intacte dans sa forme du XVIme siècle au Canada isolé et soustrait à de telles influences.

Mais puisque nous parlons de la conservation de la langue, pourquoi ne pas citer le cas de l'arabe lui-même, dont certains mots, autrefois couramment employés dans la langue parlée, se sont conservés sous une forme plus pure, *plus arabe* dirions-nous, dans le portugais que dans l'arabe de nos jours. Dans les mots qui y pullulent, le portugais fait la distinction des lettres que les Arabes appellent *solaires* d'avec les lettres dites *lunaires*, distinction que les Arabes de nos jours, à la différence de leurs ancêtres, négligent de faire; le portugais dira correctement *azeite*, *assuccar*, *arroz* et non pas *el zeite*, *el succar*, etc., suivant la prononciation dégénérée des Arabes d'aujourd'hui ; mais par contre, il dira toujours correctement *alfaiate*, *albarda*, *alcatifa*, etc., en faisant sentir la lettre *l*. De même, certains mots arabes de la meilleure époque, conservés en portugais, ont été oubliés presque par les descendants des anciens Arabes qui les ont remplacés par d'autres expressions moins pures et moins exactes. A l'heure où les littérateurs arabes modernes cherchent à épurer la langue usuelle et à retrouver les expressions et mots *propres*, ne devrait-on pas reprendre ces mots du portugais qui les a conservés fidèlement



comme un dépôt intact et appeler, avec les Portugais, par exemple l'inspecteur المشرف *almocharife* au lieu de *al-mouffetiche*, le fouet *açoute* السوط au lieu de *korbag*, mot turc d'origine slave, la citerne *algibe* الجب au lieu de *sahrig*, mot persan, etc. Ne devrait-on pas revenir à l'usage de ces mots *d'excellent arabe* comme المفرز *almofariz* pour le mortier, الجامعات *algemas* pour les menottes, القطيه *alcatea* bande de brigands, طليه *ataleia*, tour d'observation, براه *alvara* ordonnance, diplôme, etc., etc., qui ont été remplacés dans l'usage commun de nos jours par des mots moins corrects ou même empruntés aux langues étrangères ?

Toutes ces raisons sur lesquelles nous nous sommes étendus expliquent comment de l'autre côté de l'Atlantique, pour peu que l'on observe la psychologie, les mœurs, la tournure d'esprit et les usages particuliers des habitants, il n'est pas difficile de retrouver les traces arabes : la littérature brésilienne révèle elle-même ses origines et sa formation orientale, malgré la différence de langue.

Cependant il est à remarquer que celui qui veut observer les restes de la formation arabe dans la population actuelle du Brésil ne doit s'adresser *au hasard* à n'importe quel groupement qu'il rencontrerait. Le Brésil actuel, en effet, se compose des races les plus variées mêlées entre elles de la façon la plus inattendue.

Un grand nombre de ces groupements sont de formation tout à fait récente en effet. A la couche des premiers colons Portugais et Espagnols dont nous avons vu la formation ethnique, à ces émigrants au sang mêlé, formé d'éléments lusitaniens, ibériques, phéniciens, puniques,

latins et arabes, s'ajouta plus tard une nouvelle couche de Portugais et Espagnols *modernes* dans laquelle les éléments orientaux tenaient moins de place, et cette émigration lusitano-espagnole vers le Brésil se continue jusqu'à nos jours.

Mais cette émigration, Messieurs, n'a pas été la seule : depuis le milieu du XIXme siècle, une émigration constante d'Italiens, d'Allemands, de Russes, de Polonais, de Slaves d'Autriche, de Hollandais, de Suisses, de Basques a eu lieu vers le Brésil, et ce mouvement non seulement ne s'est pas arrêté, mais encore s'accroît même aujourd'hui. Ajoutons-y les nègres importés d'Afrique avant la suppression de l'esclavage, et les divers peuples du bassin oriental de la Méditerranée, Levantins, Maronites, Libanais, Arméniens, Grecs Orientaux, Palestiniens, voir même Druses et Metoualis que l'on confond tous au Brésil sous l'appellation impropre de Turcs, ou d'Arabes, ou de Syriens, et qui eux aussi depuis près de 50 ans forment un courant constant d'émigration vers le Brésil, et nous nous rendrons compte de la complexité de composition de la population actuelle du Brésil.

Et remarquons-le bien, l'acclimatation au Brésil des éléments septentrionaux, germaniques, slaves, etc., dont nous venons de parler, n'est pas en opposition avec *la loi de climat égal* à laquelle nous avons fait allusion plus haut. Cette loi, en effet, ne veut pas dire qu'un individu *ne peut pas s'acclimater* dans un pays au climat différent de celui de son pays d'origine, mais bien *qu'il ne peut le faire sans perdre ses qualités originaires* et subir la transformation que lui impose le nouveau climat. Ainsi les races septen-

trionales fixées dans les parties froides et montagneuses du Brésil, comme les Allemands au Rio Grande et les Slaves au Parana, sont celles qui conservent le plus longtemps leur ancien caractère national. Transportés dans des parties plus chaudes du Brésil, ils perdent leurs caractéristiques originaires et se fondent immédiatement dans le type commun de la population préexistante. Nous pouvons constater cette influence du climat ici-même en Egypte, même sur le type physique. Que de races différentes ont passé en Egypte depuis le temps des anciens sujets des Pharaons : Ethiopiens et Hyksos, Persans et Grecs, Romains et Arabes, Mameluks et Turcs, et cependant le type égyptien est resté identique et invariable. Exhumée après 4000 ans, la statue du fameux *Cheikh el Beled* du Musée Egyptien reproduisait les traits du cheikh du village voisin. Dans le même musée nous avons des momies gréco-égyptiennes de la dernière époque aux traits peints sur toile ou sur panneau à l'extérieur du coffre : ce sont les traits des belles Coptes de nos jours. Les Coptes se mariant entre eux ont conservé pur le sang des anciens sujets des Pharaons : mais le Fellah conserve ancore aussi le même type, quoique grâce à la polygamie et à la faculté d'épouser des étrangères concédée par le Coran aux musulmans, ses pères aient pu avoir pris pour femmes des Abyssines, des Négresses ou des Circassiennes. L'Américain du Nord retourne au type Indien Peau-rouge ; ses pommettes deviennent saillantes, sa main s'allonge comme celle de son prédécesseur Huron et Iroquois, et il a fallu créer un type de gant spécial pour s'adapter à la main américaine. Même en ne se mariant qu'avec des personnes

de la même race, la descendance du Grec au teint blanc, du blond Libanais, ou du Damascain aux yeux bleus, établis en Egypte, prend au bout de trois générations le teint foncé, la stature élancée et mince, et le tempérament bilieux de l'Egyptien ; de même, son caractère suit aussi les modifications de son physique.

Ainsi au Brésil, malgré la diversité des constituants, la race se forme d'après un type local, bien que ce type ne soit pas encore définitivement fixé. Mais notons-le bien, la nationalité a déjà précédé le type dans sa marche vers l'unité.

A l'inverse de ce qui se passe dans bien d'autres pays, la loi et les mœurs aident à cette unification du peuple brésilien. Le Brésilien, vraiment libéral, regarde comme son compatriote toute personne ayant promis fidélité au même gouvernement et qui est intéressée au développement du même pays, quelle que soit l'origine de ses ancêtres, qu'ils soient du Portugal ou de la Hollande, de l'Espagne ou de la Russie. Une circulaire du Département de l'Instruction Publique à Rio de Janeiro recommandait aux instituteurs de bien déterminer en quoi consiste la Patrie moderne ; ce n'est pas le pays où l'on est né, comme on l'a défini souvent à tort : le fait de naître dans tel pays plutôt que dans tel autre, à cette époque présente où il n'existe personne qui ne se déplace pas, n'est qu'un simple fait accidentel ; ce n'est pas le pays d'origine de la race : de nos jours il ne peut exister des races pures ; c'est le pays auquel on a résolu de s'attacher et d'unir sa destinée, auquel on se soumet volontairement et au bien-être et à la grandeur duquel on s'intéresse. Rien de plus exact que cette conception : mêler l'idée de patrie à celle de

race, considérer comme vrais concitoyens seulement ceux de la même race que soi, et traiter les autres d'intrus ou de *métèques* nous mènerait à des conséquences quasi absurdes : nous devrions à ce compte dire qu'un Mac Mahon, un Napoléon, un de Broglie, un Bourbaki, un Gambetta, un Mazarin, un Maréchal de Saxe, un Charlemagne même, n'ont pas été des Français, et que le roi d'Angleterre n'est pas anglais !

Laissons cependant de côté les éléments nouveaux venus au Brésil, et examinons, avec un peu plus de détails, une communauté *d'ancienne formation*, telle que les *gauchos* du Brésil.

Nous prendrons donc ceux-ci, si vous le voulez, Messieurs, pour sujet d'étude, mais cela ne veut pas dire que les Gauchos soient les seuls chez qui l'on constate la survivance de l'ancienne formation arabe : si nous avions le temps d'étudier un autre groupement tel que les *Cearenses* ou les paysans *Mineiros*, nous arriverions à des constatations similaires à celles que nous allons voir.

Les Gauchos de Rio Grande proviennent du mélange des premiers colons espagnols et portugais, déjà fortement arabisés comme on l'a vu, avec les Indiens Guaranis qui habitaient à l'origine cette région où quelques tribus Indiennes, *Coroados*, *Chavannes*, etc., vivent encore.

Leur origine expliquerait l'étonnante ressemblance du caractère, des institutions, des mœurs et des usages des gauchos du Brésil, avec ce que nous connaissons de ceux des anciennes tribus arabes : même fierté de caractère, mêmes sentiments chevaleresques, mêmes habitudes de vie patriarcale, même culte de l'hospitalité, même amour

de la liberté poussé jusqu'à l'idolâtrie, même penchant pour la vie au grand air, pour les déplacements constants et les chevauchées interminables à travers champs et plaines, même enthousiasme pour les armes et pour le cheval. Même susceptibilité pour le moindre froissement d'amour-propre: malheur à qui a eu l'imprudence de frapper un *gaucho*, ou même généralement un paysan brésilien : il peut ne rien dire au moment même, mais son agresseur tombe sous la loi du sang : *Tuez un brésilien*, dit un adage *mais ne le frappez pas*! Or, ces coutumes sont précisément celles que nous observons chez les arabes, comme aussi en Sicile, en Corse, partout où les Arabes ont passé.

Lorsque autour d'un feu de branchages allumé en pleins champs, les Gauchos se rassemblent en rond, assis sur des bûches, ou accroupis sur leurs talons à la manière arabe, il n'est pas rare d'en voir deux ou trois sortir du cercle, et poètes improvisés, commencer entre eux un tournoi de poésie sur la beauté ou le mérite de tel ou tel cheval. Ces *desafios*, ces défis de poésie, ne sont pas d'ailleurs spéciaux aux Gauchos : des paysans illettrés ne sachant ni lire ni écrire, savent souvent soutenir admirablement un tournoi de poésie, et parfois ont des trouvailles d'une délicatesse de sentiments remarquables.

Je me permets, Messieurs, de traduire deux quatrains échangés dans un des ces «desafios».

«Mon ami», dit un batelier dont la barque vint à croiser celle d'un autre batelier aux cheveux gris, interpellant ce dernier qui était en train de regarder sur le rivage passer quelque paysanne, «mon ami, nous sommes vieux et l'amour

est un rêve : à notre âge nous avons trop d'expérience pour rêver ! » « En effet », riposte toujours en vers improvisés l'autre batelier, «l'amour est un rêve, mais si le sommeil vient aux vieillards, pourquoi le rêve ne l'accompagnerait-il pas... ! » Ce ne sont pas des gens de lettres qui échangent ces réflexions, ce sont de simples bateliers de Bahia. Les Arabes du VI[me] ou du VII[me] siècle n'en faisaient pas autrement.

Le trouvère «Gaucho» des plaines du Rio Grande ira de camp en camp, s'accompagnant de sa *viola* ou de son *alaude*, le *al-aoude* des Arabes, chanter en vers populaires quelques légendes locales ou la gloire de quelque cheval fameux : il ne sait probablement pas qu'il est ainsi le continuateur, non pas des troubadours ou des trouvères d'Europe, mais des *chaers* de l'Arabie ou du Khalifat Fatimite d'Espagne.

Et à propos de chevaux, les descriptions mêmes et l'éloge de ces coursiers par les aèdes gauchos semblent être traduits de quelque poète arabe anteislamique. Je citerai un fait personnel. Il m'est arrivé de communiquer à des Rio Grandenses une traduction d'un certificat de généalogie de chevaux de sang, délivré par les Cheikhs Bédouins du désert de Syrie ; le certificat débutait par la forme classique : *Gloire à Dieu qui a formé le cheval de l'air pur du désert, qui l'a créé pour être la monture des guerriers et des prophètes. Gloire au Tout-Puissant qui a fait du dos du cheval un instrument de salut et du ventre de la jument une source de richesse*... etc., et l'on m'a assuré que le début de la vieille formule qui a authentifié la pureté de race des chevaux des compagnons de Mahomet, comme

elle certifie de nos jours celle des chevaux des Cheikhs Bédouins modernes, s'est transformée en poésie populaire qui enthousiasme les fiers habitants des «Campos» du Rio Grande.

A propos de l'appellation « gaucho », il convient de s'entendre sur le sens de ce terme.

Le « gaucho » brésilien diffère assez de son homonyme argentin. Le «gaucho» en Argentine, c'est exclusivement le bouvier à demi-sauvage, employé salarié dans une ferme quelconque. Au Brésil, ce terme évoque moins l'idée d'un métier que celle plutôt d'une race spéciale, et actuellement au Brésil, ce terme a fini par signifier moins exclusivement l'habitant des campagnes du Rio Grande : il s'est étendu presque à tous les Rio Grandenses. Les habitants de l'Etat de Rio Grande ont relevé la valeur de ce terme, et ont été fiers de s'appeler «gauchos» comme les propriétaires fonciers de l'Egypte ont relevé le terme «*fellah*» dans ces dernières années, et se sont glorifiés d'être appelés ainsi. Ce second sens du mot «gaucho» a pris une telle extension qu'il n'est pas rare de voir dans les journaux brésiliens parler familièrement de «l'Écrivain gaucho», du «Sénateur gaucho» du «Général gaucho», termes qui n'auraient jamais été employés avec ce sens dans l'Argentine.

Pour en revenir au Gaucho à proprement parler, au gaucho des champs et des plaines, le Gaucho mène une vie toute particulière. Il naît et reste cavalier et éleveur : et les conditions de l'existence qu'il mène n'est qu'un long exercice de son habileté professionnelle. Dès son jeune âge, le gaucho et son cheval sont, pour ainsi dire, inséparables

l'un de l'autre. Sans sa monture le Gaucho se considère comme incomplet en quelque sorte. Depuis son enfance il a appris à monter un cheval adapté à sa taille ; tel homme d'Etat, tel Diplomate Brésilien que nous rencontrons aujourd'hui, montait déjà à cheval dès l'âge de quatre ans ! Les officiers étrangers qui n'en revenaient pas d'admiration devant la Mission Militaire Brésilienne, qui, le Maréchal de Fonseca à sa tête, suivait les avant-dernières manœuvres allemandes, ne se doutaient pas que ces Officiers Brésiliens, la plupart d'origine Rio Grandense, avaient appris à monter à cheval presque en même temps qu'ils apprenaient à marcher, et que pour eux, le cheval formait une partie presque essentielle d'eux-mêmes.

Le costume pittoresque du gaucho est composé d'un *poncho* ou large manteau de laine flottant, pourvu d'un trou où passe la tête, petit-fils du manteau des cavaliers arabes, et ressemblant précisément comme forme à ce que l'on appelle ici en Egypte aujourd'hui بنش *benesch* ; et d'une *bombacha*, sorte de large pantalon à l'orientale. Il porte toujours noué autour du cou un mouchoir de soie (transformation de la *coufieh* arabe) et se coiffe d'un large feutre ; il est toujours botté et ne quitte presque jamais son couteau sabre et sa cravache. La selle de son cheval a la forme même de la selle arabe, ainsi d'ailleurs que le reste du hanarchement. Comme la selle arabe, la selle du gaucho, toute incrustée et ornementée d'argent, a le dossier large et le pommeau élevé, les étriers sont larges, de sorte que l'on peut y passer tout le pied, et souvent affectent la forme d'un sabot sans talons. Le plat favori du Gaucho est le

churrasco ou viande cuite sur la braise, enveloppée dans son propre cuir : c'est le *chaourma* des Arabes, rôti tout d'une pièce en pleins champs autour d'une baguette de fusil faisant office de broche. Le Gaucho mange son met préféré avec de la farine de manioc, et sa boisson est une infusion de maté, prise sans sucre, qu'on appelle *chimarrao*, aspirée dans un *cuia*, ou gourde rustique à l'aide d'un tuyau d'argent.

Mais entre le Gaucho et l'Arabe, il y a plus qu'une similitude de costume et de coutumes, il y a une similitude d'esprit et de formation.

En effet, tout comme le vrai arabe, le Gaucho est démocrate dans l'âme. En Europe, on s'imagine à tort que les Arabes sont le peuple chez lequel le principe monarchique s'est manifesté dans sa forme la plus absolue, on identifie à tort le gouvernement de toute société musulmane, et notamment le gouvernement des Khalifes, avec l'absolutisme, le despotisme et l'autocratie.

Rien n'est plus contraire à la vérité. Le gouvernement de toute agglomération arabe est issu du gouvernement de la *tribu*. Or, dans la tribu le *cheikh* de celle-ci est l'exécuteur des décisions du Conseil de la tribu, et tout homme en état de porter les armes en faisait partie et discutait librement dans les assemblées. Le vote des *cheikhs* (anciens, vieillards, *seniores* seigneurs, chacun de ces termes étant la rigoureuse traduction de l'autre) avait seulement d'autant plus de poids qu'on leur accordait le crédit d'avoir plus d'expérience.

Mahomet, outre sa fonction religieuse, n'a jamais revendiqué un titre impliquant un pouvoir temporel bien ca-



ractérisé. Ses trois premiers successeurs, qu'on a appelés plus spécialement les *khalifes électifs*, bien que tous les khalifes doivent par certains côtés leur pouvoir à l'élection, n'ont réclamé d'autre titre que celui de *khalife* ou *successeur*. Ali prit comme titre celui de *Commandeur des Croyants*, *Emir al Moumenin*, qui également n'impliquait nullement le pouvoir absolu. En réalité, la conception du pouvoir absolu est d'origine *aryenne plutôt que sémitique*. Sous l'influence des mœurs *Persanes*, par conséquent d'origine indo-européenne, le khalife *Mouaiya* donna le premier à son gouvernement les formes et les institutions de la royauté ; pour manifester extérieurement les nouveaux droits qu'il s'attribuait, il fut le premier à employer comme signes du pouvoir, à l'instar des Monarques Persans, la couronne fermée, ou tiare, et le sceptre : d'ailleurs, les mots qui les expriment en arabe تاج صولجان *tadj*, *saoulagan* sont dérivés du persan ; mais il n'osa jamais prendre le titre de *roi*. A l'arabe qui dit en effet : *Dieu seul est roi*», le terme de *roi* répugnait comme comportant divers attributs qui ne sauraient exactement convenir qu'à Dieu seul, le grand roi, le *roi* par excellence. C'est en prenant dans ce sens le terme *roi* que plusieurs souverains arabes s'appellent *Abdel Melek*, *serviteur du Roi par excellence*, de Dieu.

Il est vrai que certains petits chefs Arabes sont souvent mentionnés avec le titre de « roi ». Mais ce sont des cas exceptionnels. Ou les souverains qui ont pris ce titre s'écartaient de l'orthodoxie musulmane, ou ils étaient connus sous ce titre avant leur conversion à l'islamisme, comme les « Rois de Gassan » qui étaient des Arabes Chré-

tiens : d'ailleurs, dans l'un et l'autre cas il ne tarda pas à tomber en désuétude.

Jamais un pays arabe n'a connu de castes sociales ou même une noblesse héréditaire. L'égalité la plus parfaite entre les musulmans est un axiome: on a vu un khalife arabe à la bataille de Yarmouk infliger la loi du talion au roi ou chef arabe de Gassan converti à l'islamisme, qui avait frappé un bédouin. Le khalife profita de la circonstance pour déclarer que dans une communauté musulmane tout le monde est égal et qu'il n'y a ni roi ni noble devant la loi.

Le Sultanat (commandement militaire) dont l'origine doit se rechercher dans l'organisation de la *Horde* mongolique, introduit plus tard avec l'infiltration de la race tartare, équivaut à l'*Imperium* romain, et ne change rien à la théorie démocratique qui a continué à régner *en droit* dans l'empire arabe. De la même façon, en droit, à Rome, la *République* a coexisté avec l'*Empire*, et l'on rappelle, dans des temps plus modernes, la théorie de l'Empire de Napoléon : nous en avons encore la trace par des pièces de monnaie française qu'il n'est pas rare de rencontrer où il est qualifié d'*Empereur de la République Française*. C'est pour le même motif, comme le font noter les Documents Diplomatiques de l'époque, que lorsque le Brésil se fût déclaré indépendant, son souverain prit le titre « d'Empereur du Brésil » et non celui de Roi.

Même quand le khalifat fut devenu héréditaire, on procédait, et on procède encore de nos jours en Turquie, à l'accession de chaque souverain, à la cérémonie de la *Mobaiaat*. On traduit communément ce mot par *ser-*

ractérisé. Ses trois premiers successeurs, qu'on a appelés plus spécialement les *khalifes électifs*, bien que tous les khalifes doivent par certains côtés leur pouvoir à l'élection, n'ont réclamé d'autre titre que celui de *khalife* ou *successeur*. Ali prit comme titre celui de *Commandeur des Croyants*, *Emir al Moumenin*, qui également n'impliquait nullement le pouvoir absolu. En réalité, la conception du pouvoir absolu est d'origine *aryenne plutôt que sémitique*. Sous l'influence des mœurs *Persanes*, par conséquent d'origine indo-européenne, le khalife *Moauiya* donna le premier à son gouvernement les formes et les institutions de la royauté ; pour manifester extérieurement les nouveaux droits qu'il s'attribuait, il fut le premier à employer comme signes du pouvoir, à l'instar des Monarques Persans, la couronne fermée, ou tiare, et le sceptre: d'ailleurs, les mots qui les expriment en arabe تاج صولجان *tadj*, *saoulagan* sont dérivés du persan; mais il n'osa jamais prendre le titre de *roi*. A l'arabe qui dit en effet : *Dieu seul est roi*», le terme de *roi* répugnait comme comportant divers attributs qui ne sauraient exactement convenir qu'à Dieu seul, le grand roi, le *roi* par excellence. C'est en prenant dans ce sens le terme *roi* que plusieurs souverains arabes s'appellent *Abdel Melek*, *serviteur du Roi par excellence*, de Dieu.

Il est vrai que certains petits chefs Arabes sont souvent mentionnés avec le titre de « roi ». Mais ce sont des cas exceptionnels. Ou les souverains qui ont pris ce titre s'écartaient de l'orthodoxie musulmane, ou ils étaient connus sous ce titre avant leur conversion à l'islamisme, comme les « Rois de Gassan » qui étaient des Arabes Chré-

tiens : d'ailleurs, dans l'un et l'autre cas il ne tarda pas à tomber en désuétude.

Jamais un pays arabe n'a connu de castes sociales ou même une noblesse héréditaire. L'égalité la plus parfaite entre les musulmans est un axiome: on a vu un khalife arabe à la bataille de Yarmouk infliger la loi du talion au roi ou chef arabe de Gassan converti à l'islamisme, qui avait frappé un bédouin. Le khalife profita de la circonstance pour déclarer que dans une communauté musulmane tout le monde est égal et qu'il n'y a ni roi ni noble devant la loi.

Le Sultanat (commandement militaire) dont l'origine doit se rechercher dans l'organisation de la *Horde* mongolique, introduit plus tard avec l'infiltration de la race tartare, équivaut à l'*Imperium* romain, et ne change rien à la théorie démocratique qui a continué à régner *en droit* dans l'empire arabe. De la même façon, en droit, à Rome, la *République* a coexisté avec l'*Empire*, et l'on rappelle, dans des temps plus modernes, la théorie de l'Empire de Napoléon : nous en avons encore la trace par des pièces de monnaie française qu'il n'est pas rare de rencontrer où il est qualifié d'*Empereur de la République Française*. C'est pour le même motif, comme le font noter les Documents Diplomatiques de l'époque, que lorsque le Brésil se fût déclaré indépendant, son souverain prit le titre « d'Empereur du Brésil » et non celui de Roi.

Même quand le khalifat fut devenu héréditaire, on procédait, et on procède encore de nos jours en Turquie, à l'accession de chaque souverain, à la cérémonie de la *Mobaiaat*. On traduit communément ce mot par *ser-*

ment d'allégeance, mais la traduction exacte du mot arabe est *vente*. La théorie musulmane de la « Mobaiaat » est caractéristique et vaut la peine que nous nous y arrêtions un instant ; elle jette en effet des lumières sur bien des points ignorés généralement en Europe.

Le musulman admet en effet que *gouverner* est moins un *droit* pour le souverain qu'un *devoir* à sa charge. Chaque musulman, par contre, a *le droit d'être bien gouverné*. En théorie, le *devoir* du gouvernement incombe à la communauté elle-même, mais dans la difficulté où un membre de cette communauté se trouve pratiquement pour réclamer ce devoir de la généralité de la communauté, *une espèce de contrat* est intervenu en vertu duquel ce devoir est mis à la charge d'un seul membre de la communauté auquel cette communauté entière fournira, en promettant obéissance, les moyens d'exercer pratiquement et efficacement ce devoir, et lui donnera, sous forme d'honneurs et de subsides, les *justes compensations* méritées pour l'exercice d'un devoir tellement ardu et difficile.

D'où cette conséquence, que le Souverain musulman n'est pas souverain en vertu d'un *droit propre*, mais par *élection* de la nation : d'où ce corollaire que la souveraineté ne se transmettra pas par héritage, et que la nation, libre en théorie de choisir celui qui exercera le pouvoir souverain, ne choisira pas *nécessairement* le fils ou l'héritier du Souverain, mais celui qui est *le plus apte* à l'exercice de ce devoir : الارشد. Ce sera donc en général le plus âgé et le plus apte de la famille du Souverain. L'héritier du souverain décédé peut être en effet, mineur, ou inexpérimenté, il peut être une femme, il peut être incapable, donc inapte

à s'occuper des fonctions requises. Rien n'oblige la communauté—qui *a le droit d'exiger un bon gouvernement*—à se soumettre à de tels souverains: aussi s'adressera-t-elle au plus apte de la famille; mais, remarquons encore cette nuance, non parce que le pouvoir réside dans la famille, mais parce qu'on suppose que les autres membres de la famille souveraine, vivant à la cour, connaissant les affaires de l'Etat, habitués au commandement, peuvent utilement *continuer les traditions* du gouvernement précédent, et n'auront pas un nouvel apprentissage à faire pour se familiariser avec les diverses affaires de l'Etat. Nous avons là la théorie de la dévolution du pouvoir par voie de *Séniorat* et nous voyons ainsi comment et pourquoi dans les États Musulmans telle personne peut succéder au Souverain en tant que chef de l'Etat tandis que les biens personnels du Souverain sont hérités par une autre personne.

Partant de ces principes, à l'accession du Souverain musulman, un personnage, censé être délégué par la nation, s'approche du souverain, lui met les mains dans les mains et lui dit: *je vous vends le pouvoir*. Comme on le voit nous avons ici non seulement les mots, mais les cérémonies mêmes de la *vente romaine*. En effet, le peuple représenté par son délégué est censé faire au souverain une vraie *vente*, contrat synallagmatique et onéreux, véritable *do ut des*, dans lequel on donne une chose pour recevoir une autre en échange: le peuple donne au nouveau souverain le droit aux honneurs et au commandement, *contre* obligation de sa part de bien gouverner, de rendre justice, de prendre les mesures nécessaires pour le protéger contre ses ennemis, etc.

Le *devoir* du gouvernement imposé au chef de l'Etat dans la conception arabe, opposé au *droit* du gouvernement appartenant au chef de l'Etat dans la conception européenne, explique bien des choses. Il explique notamment le régime des *Capitulations* et l'autonomie relative de juridiction laissée dans l'Etat musulman, et dans l'Empire Ottoman, aux Patriarches et Chefs des Communautés Chrétiennes qui lui sont sujettes.

Les écrivains européens s'étonnent que les Capitulations ont eu lieu dans l'Empire Ottoman précisément à l'apogée de la puissance de cet empire. Ils ne comprennent pas pourquoi Soliman I, sans y avoir été contraint par une force ou une pression quelconque, sans rien recevoir en échange, a conclu la première Capitulation avec François I, par laquelle il établissait un régime en vertu duquel les étrangers résidant dans l'Empire Ottoman étaient soustraits à l'application des lois générales de l'Empire, et demeuraient régis par les lois de leur pays d'origine, à eux appliquées par leurs Consuls et Ambassadeurs. Ils ne comprennent pas non plus comment les tout-puissants Khalifes ont permis aux Patriarches et Chefs de Communautés Religieuses de rendre la justice entre les chrétiens de leurs communautés, sujets de l'Empire Ottoman. Or, dans les deux cas, la réponse est la même : continuateurs des traditions de l'empire arabe, les Souverains Ottomans en soustrayant Chrétiens et Étrangers aux Tribunaux Musulmans, ne leur octroyaient pas à leur point de vue, des *privilèges*, ils ne faisaient qu'appliquer à leur égard le *Droit Fondamental*, nous allions dire le Droit Constitu-

tionnel, de l'Etat arabe. Chrétiens, infidèles et étrangers n'avaient pas *le droit* de réclamer de l'Etat musulman l'exercice de son *devoir* de justice et de législation, de ses *devoirs* de souveraineté en un mot, « devoirs » auxquels il n'est tenu qu'à l'égard des seuls musulmans. Mais tout de même, comme l'ordre doit être maintenu même parmi les agglomérations étrangères vivant dans l'Empire musulman — pour le bien-être de cet Empire lui-même — le Souverain musulman a chargé d'un côté les Pays Étrangers, de l'autre les Patriarches et Autorités particulières des communautés religieuses, de s'acquitter de ces *devoirs*.

Plus tard cependant, la condition des Étrangers et des Chrétiens au lieu d'être considérée comme un traitement de *défaveur*, s'est transformée par le long usage en traitement *normal*, en traitement de *droit*, et il en est ainsi de nos jours. Mais qu'on le remarque bien, le régime des Capitulations et l'Autonomie des Communautés Religieuses même de nos jours, est un traitement *de droit* : il n'est pas un traitement *de faveur* comme on le soutient souvent à tort.

Comme on le voit donc l'Etat musulman, ou pour mieux dire, l'Etat Arabe est fondé en droit sur des principes *essentiellement démocratiques.* Si en fait, l'absolutisme et le despotisme ont régné parfois dans la communauté musulmane, c'était *malgré* les vrais principes de la société arabe, et non pas *en vertu* de ces principes.

Nous avons dit que les Arabes avaient dans l'âme le sentiment inné de l'égalité et qu'ils ne connaissaient ni castes, ni noblesse, ni différences de conditions. En effet,

rien dans l'Etat musulman qui s'appelle Clergé ou Ordres religieux ou Classe Militaire. Il n'y a ni Prêtres, ni Sacerdoce ni caractère ecclésiastique dans la religion musulmane : ceux qui y ont des fonctions religieuses les exercent au même titre que celui qui exercerait la profession d'ingénieur, d'avocat ou de publiciste dans l'Etat Européen : la fonction religieuse ne confie à celui qui la remplit aucun caractère sacré ; qui le veut peut exercer cette fonction, pourvu qu'il ait les connaissances nécessaires, et qui le veut peut la quitter quand il lui plaît. Le *derrichat* et les *tarikas*, que l'on appelle à tort « les confréries religieuses musulmanes », sont des associations libres : d'ailleurs « derviches » et « tarikas » sont d'origine Persane, donc Indo-européenne, aryenne : elles ne découlent pas du système religieux purement arabe, c'est-à-dire sémite.

De même aucune *noblesse*, surtout aucune noblesse héréditaire dans les communautés musulmanes. Les titres de *bey* et de *pacha*, d'ailleurs non héréditaires, ne sont de par leur origine que de simples titres militaires ; le « *chérifat* » s'applique à une question de pur respect religieux mais ne constitue pas la « noblesse » dans le sens européen du mot. Le titre d'*émir* ne signifie pas autre chose que le chef effectif d'une tribu : si les descendants de ces chefs, dans quelques tribus isolées de la Syrie ou de l'Arabie, portent le titre d'émir sans exercer le commandement réel, ce n'est que par pure courtoisie. Le titre de *prince* n'a été introduit que tout récemment dans quelques États musulmans par pure assimilation aux usages européens.

Au temps où l'esclavage existait, aucune différence sociale entre l'affranchi et l'ingénu : des affranchis arrivaient aux plus hautes fonctions de l'État. La femme esclave avait les mêmes chances devant le mariage que la jeune fille issue de la famille la plus considérée ; mariée, elle était traitée sur le même pied d'égalité sociale que la jeune fille de descendance libre : les Souverains musulmans les plus puissants n'ont jamais rougi d'avoir d'anciennes esclaves pour mère ou pour femme. L'esclavage était un simple malheur, un simple revers de fortune, au point de vue de la société musulmane : d'ailleurs tous les hommes, dit le musulman, ne sont-ils pas les serviteurs de Dieu ? Si cependant, au point de vue *légal* — en laissant de côté le point de vue *social* — l'esclavage comportait une espèce de *capitis diminutio*, il faut en rechercher la cause dans l'influence persistante du sévère Droit Romain, et non dans les mœurs propres aux Arabes.

De même aucun préjugé de couleur dans la vraie société arabe ; plusieurs fois des nègres sont arrivés aux situations les plus hautes dans les états musulmans.

Or, précisément nous retrouvons les traces de cette tendance d'esprit dans la Société brésilienne ; *démocratique par essence*, même quand la forme du gouvernement était l'empire, à tel point qu'ayant possédé alors l'institution de la noblesse, cette noblesse était viagère et ne fut jamais héréditaire. D'ailleurs, le dernier Empereur du Brésil, celui qui présida pendant plus d'un demi-siècle à la formation du nouveau Brésil, était tellement simple et patriarcal, que la forme impériale pouvait s'allier facilement avec les idées démocratiques de son peuple : on a raconté sans choquer

rien dans l'Etat musulman qui s'appelle Clergé ou Ordres religieux ou Classe Militaire. Il n'y a ni Prêtres, ni Sacerdoce ni caractère ecclésiastique dans la religion musulmane : ceux qui y ont des fonctions religieuses les exercent au même titre que celui qui exercerait la profession d'ingénieur, d'avocat ou de publiciste dans l'Etat Européen : la fonction religieuse ne confie à celui qui la remplit aucun caractère sacré ; qui le veut peut exercer cette fonction, pourvu qu'il ait les connaissances nécessaires, et qui le veut peut la quitter quand il lui plaît. Le *dervichat* et les *tarikas*, que l'on appelle à tort « les confréries religieuses musulmanes », sont des associations libres : d'ailleurs « derviches » et « tarikas » sont d'origine Persane, donc Indo-européenne, aryenne : elles ne découlent pas du système religieux purement arabe, c'est-à-dire sémite.

De même aucune *noblesse*, surtout aucune noblesse héréditaire dans les communautés musulmanes. Les titres de *bey* et de *pacha*, d'ailleurs non héréditaires, ne sont de par leur origine que de simples titres militaires ; le « *chérifat* » s'applique à une question de pur respect religieux mais ne constitue pas la « noblesse » dans le sens européen du mot. Le titre d'*émir* ne signifie pas autre chose que le chef effectif d'une tribu : si les descendants de ces chefs, dans quelques tribus isolées de la Syrie ou de l'Arabie, portent le titre d'émir sans exercer le commandement réel, ce n'est que par pure courtoisie. Le titre de *prince* n'a été introduit que tout récemment dans quelques États musulmans par pure assimilation aux usages européens.

Au temps où l'esclavage existait, aucune différence sociale entre l'affranchi et l'ingénu : des affranchis arrivaient aux plus hautes fonctions de l'État. La femme esclave avait les mêmes chances devant le mariage que la jeune fille issue de la famille la plus considérée ; mariée, elle était traitée sur le même pied d'égalité sociale que la jeune fille de descendance libre : les Souverains musulmans les plus puissants n'ont jamais rougi d'avoir d'anciennes esclaves pour mère ou pour femme. L'esclavage était un simple malheur, un simple revers de fortune, au point de vue de la société musulmane : d'ailleurs tous les hommes, dit le musulman, ne sont-ils pas les serviteurs de Dieu ? Si cependant, au point de vue *légal* — en laissant de côté le point de vue *social* — l'esclavage comportait une espèce de *capitis diminutio*, il faut en rechercher la cause dans l'influence persistante du sévère Droit Romain, et non dans les mœurs propres aux Arabes.

De même aucun préjugé de couleur dans la vraie société arabe ; plusieurs fois des nègres sont arrivés aux situations les plus hautes dans les états musulmans.

Or, précisément nous retrouvons les traces de cette tendance d'esprit dans la Société brésilienne ; *démocratique par essence*, même quand la forme du gouvernement était l'empire, à tel point qu'ayant possédé alors l'institution de la noblesse, cette noblesse était viagère et ne fut jamais héréditaire. D'ailleurs, le dernier Empereur du Brésil, celui qui présida pendant plus d'un demi-siècle à la formation du nouveau Brésil, était tellement simple et patriarcal, que la forme impériale pouvait s'allier facilement avec les idées démocratiques de son peuple : on a raconté sans choquer

la vraisemblance qu'il aurait dit qu'il regrettait d'être Empereur car cela l'empêchait d'être Président de République !

De même, sauf quelques cas isolés, l'esclave au Brésil faisait en quelque sorte partie de la famille, justifiant l'étymologie de ce mot *familia* ; sa situation n'était pas celle des esclaves dans les colonies des Antilles ou autrefois aux Etats-Unis. De nos jours, de même, nous ne trouvons pas au Brésil le préjugé de « couleur », qui est un attentat constant à la dignité que possède tout être humain formé à l'image de Dieu ; préjugé qui est arrivé quelquefois après avoir déformé les mœurs, à déformer l'esprit lui-même : des Américains n'ont-ils pas essayé même de justifier par une explication à base soi-disant scientifique, ce qui n'est que la simple manifestation de l'orgueil, en soutenant cette fameuse théorie de la *pluralité des espèces* humaines, en vertu de laquelle seuls les Blancs seraient des descendants d'Adam !

Seulement, comme toute violation des règles de la nature se paye tôt ou tard d'une façon ou d'une autre, les américains payent aujourd'hui chèrement l'ostracisme dans lequels ils tiennent les nègres. En effet, la conséquence de cet état de choses a donné aux Etats-Unis la *question nègre*, question qui n'existe pas au Brésil ou en Orient, où cependant le nombre des nègres était considérable à un moment donné. En effet, mis à l'écart des autres éléments de la société, les nègres sont réduits à se marier entre eux, et comme la race nègre est assez prolifique, la population noire s'accroît chaque jour au lieu de diminuer. Au Brésil et en Orient, par contre, les nègres n'étant pas en marge de la vie sociale, s'unissent souvent aux autres membres

de la population. Or, comme l'afflux de l'élément noir a cessé d'un côté tandis que l'afflux de l'élément blanc augmente sans cesse, il arrive ceci, que la race se *décolore* dirions-nous : aux nègres succèdent les mulâtres, à ceux-ci les quarterons, et aux quarterons les octavons, et ainsi de suite jusqu'à la descendance parfaitement blanche ; l'élément noir se noie, se fond et disparaît dans la population blanche. Ainsi, de nos jours, le nombre de nègres est bien réduit au Brésil, et ils ne tarderont pas à disparaître complètement contrairement à ce qui a lieu aux Etats-Unis.

Pour en revenir aux principes démocratiques, qui à l'instar de ce qui a lieu dans la communauté Arabe forme le fond du peuple Brésilien, si nous continuons à observer leurs manifestations chez les Gauchos, puisque nous les avons pris comme sujet d'étude, les tendances démocratiques innées chez ce peuple expliquent que même au temps de l'Empire du Brésil, même avant la constitution actuelle de l'État de Rio-Grande, cet État avait introduit en ce qui concerne la promulgation des lois, un système, rappelant assez le *referendum* Suisse : avant la promulgation d'une loi ou d'un décret, on prenait d'abord le consentement des conseils municipaux, et l'on ne se hasardait pas à prendre des mesures qui n'eussent pas déjà reçu l'approbation de la majorité des conseils municipaux.

Ces mêmes traditions démocratiques, cette influence du caractère gaucho, jointe à celle du *Positivisme Scientifique* qui recruta à Rio-Grande de nombreux adeptes dans les classes supérieures de la société, expliquent d'abord l'histoire de Rio-Grande où les idées républicaines, ou pour mieux dire démocratiques, ont toujours régné, même du temps

de l'empire. Ces mêmes facteurs expliquent la constitution de Rio-Grande, la plus démocratique que l'on puisse rêver, où nous voyons le rôle de la chambre des députés de l'État consister presque uniquement en un rôle de contrôle financier et budgétaire, tandis que les lois, pour être promulguées, doivent recevoir l'approbation, non de cette chambre des députés, mais directement celle des conseils municipaux ; où nous voyons la presse, loin d'être considérée comme une intruse, comme une gêneuse, avoir un rôle officiellement reconnu dans la confection des lois et être effectivement estimée comme étant le quatrième pouvoir à côté des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire ; où nous voyons, enfin, le respect de la liberté et de l'égalité poussé à un tel degré, qu'il n'est besoin à quiconque d'aucun titre ni d'aucun diplôme pour exercer n'importe quelle profession ou métier, pas plus pour être médecin ou avocat que pour être épicier ou peintre ; la garantie que le public croit trouver dans ces titres étant remplacée par la responsabilité dont le médecin ou l'avocat auront à supporter les conséquences devant les tribunaux, en cas de faute professionnelle.

Vraiment, Messieurs, je regrette de devoir parcourir toutes ces questions à vol d'oiseau en quelque sorte, et de devoir me borner à signaler seulement les points à étudier au lieu d'entrer effectivement dans cette étude elle-même. Si le temps le permettait, nous aurions examiné les manifestations de l'influence arabe en bien d'autres points encore, comme dans la *musique populaire* du Brésil, dans les *légendes de son folklore*, dans ses *fêtes populaires*, dans les *usages de la vie courante*, dans le *caractère* même du peuple brésilien.

A ce dernier point de vue, nous aurions retrouvé chez le brésilien les qualités spéciales comme les défauts particuliers de l'ancien arabe.

Chez les deux peuples, en effet, un extraordinaire sentiment d'indépendance, poussé il est vrai chez tous les deux parfois jusqu'à l'indiscipline, mais qui a produit ce résultat que ni l'Arabie ni le Brésil ne se sont jamais courbés devant le joug d'une domination étrangère ; chez les deux peuples l'hospitalité forme une religion ; tous les deux sont caractérisés par une douceur et une bonté que l'on prend à tort pour de la mollesse, par une résignation que l'on peut prendre à première vue pour du fatalisme, par une politesse et une urbanité poussées jusqu'à leurs dernières limites, par une amabilité naturelle, par une timidité excessive, par une jalousie chatouilleuse, par la réserve entre hommes et femmes : dans les rapports des hommes et des femmes au Brésil, on ne voit pas, il est vrai, le voile oriental, mais ce voile se sent et se devine dans l'atmosphère du lieu de réunion.

A un autre point de vue, si les arabes de l'ancien temps avaient la *Zicat* زكاة, ou l'usage de distribuer aux pauvres la dixième partie de leurs revenus, dans aucune partie du monde les œuvres de bienfaisance n'ont atteint par leurs propres moyens et sans le concours du gouvernement le développement qu'elles ont au Brésil : Elisée Reclus constatait déjà ce fait. De même, la faculté d'assimilation que nous avons vue chez les arabes et qui leur a permis de pouvoir transporter aux temps modernes l'ancienne civilisation méditerranéenne, nous la retrouvons chez les Brésiliens de nos jours, et poussée à un tel degré, que l'on

a pu souvent leur reprocher de trop imiter les usages étrangers.

N'oublions pas un point intéressant à noter : parmi les qualités brésiliennes on s'accorde à reconnaître *l'exactitude à remplir ses obligations :* bien que la *prescription* existe d'après la loi brésilienne, jamais un brésilien d'ancienne souche ne l'invoquera. Or, c'est là une vertu essentiellement arabe : elle s'appelle dans cette langue *Al-Wafa* الوفاء, nom, comme celui d'une autre vertu arabe, et brésilienne aussi, القناعة *Al-Kanaa*, la *vertu de se contenter de ce que l'on a*, qui est intraduisible dans une autre langue si ce n'est par une périphrase. Et précisément par suite de cette même tendance du caractère et par suite de ces mêmes idées, le droit arabe ne reconnait pas la *prescription* : il existe dans ce droit certain cas de déchéance ou de forclusion du demandeur, mais non une véritable *prescription* en faveur du défendeur.

Pour terminer, enfin, citons parmi les vertus communes aux deux peuples l'absence d'arrogance, la simplicité et le désintéressement de ceux qui sont au pouvoir. S'il est un ouvrage qui a contribué à donner une fausse idée de l'Orient et dont l'influence a déformé les appréciations, non seulement du vulgaire mais des lettrés étrangers eux-mêmes et, à raison même de sa popularité, a été en ce sens des plus pernicieux en ce qui concerne la vraie représentation de l'Orient arabe, c'est le livre des *Mille et une nuits.* Sans compter que le texte arabe n'est déjà qu'une traduction, et que de plus, toutes ses traductions européennes sont excessivement défectueuses, il a vaguement la prétention d'être une reproduction de la vie arabe alors qu'il ne dé-

peint en réalité que les mœurs indiennes et persanes. Or, n'oublions pas, Indiens et Persans sont des Aryens, et les Arabes sont des Sémites. Enlevons donc de notre esprit l'idée des Souverains et des Sultans des *Mille et une nuits* si nous voulons nous représenter ce que sont les Souverains Arabes. Rien de commun entre eux et entre les Sultans de ces contes. Le vrai chef arabe avait des mœurs infiniment plus simples. Le khalife Omar entra dans Jérusalem, conquise par lui, monté sur une maigre chamelle, pauvrement habillé, et ayant à côté de lui un modeste sac de dattes ; et les grands hommes de l'Histoire arabe firent preuve d'un désintéressement et d'un mépris des richesses vraiment héroïques. Il en est de même des gouvernants du Brésil : que ce soit l'empereur Dom Pedro II, ou les divers Présidents de la République qui lui ont succédé ou les grands hommes d'Etat du Brésil moderne, tous vécurent ou vivent avec une simplicité qui fait l'étonnement des étrangers : aucun ne s'enrichit du pouvoir, et tous le quittèrent plus pauvres que quand ils y étaient entrés.

Mais s'il est un autre champ où de nos jours encore nous pouvons facilement observer aussi l'influence arabe dans toute sa force, c'est la littérature brésilienne, surtout la littérature populaire. Je regrette, Messieurs, que le temps et les limites de cette causerie ne me permettent pas de m'étendre sur cette partie, car à elle seule elle réclamerait non pas une, mais plusieurs conférences. Je me permettrai d'examiner une autre fois avec vous ce sujet avec le détail qu'il nécessite. Pour le moment, je ne me permets d'abuser de votre patience que pour vous exposer en quelques mots l'état de la question.

Je n'irai pas soutenir le paradoxe — qui a été soutenu, mais c'est un pur paradoxe — que le portugais est une langue plus sémitique qu'aryenne. Malgré l'immense quantité de vocables arabes qui la pénètrent et qui y sont conservés presque sans déformation, la langue portugaise est *la plus latine des filles du latin* : elle se rapproche bien plus de la langue mère que le français, que l'espagnol, et même que l'italien. Mais ne l'oublions pas, le portugais n'est pas une langue de formation populaire ou plutôt de formation inconsciente comme l'anglais ou le français. Les portugais ont intentionnellement *cherché* à avoir une langue à eux, une langue qui ne fût pas une variété du dialecte espagnol de la Galice, mais une langue propre avec des différences sensibles d'avec l'espagnol, afin d'opposer à l'influence espagnole une barrière de plus : la barrière de langue.

L'idée était intelligente et a porté ses fruits au delà même de ce que pouvait supposer alors la jeune nation portugaise. En effet, de nos jours, c'est cette différence de langue, créant une différence de civilisation, qui a permis au Brésil portugais, entouré de Républiques espagnoles, non seulement de se constituer sous forme de république fédérale, mais aussi de donner à chacun des Etats composant cette grande république le maximum d'autonomie, autonomie supérieure même à celle dont jouissent les divers Etats des Etats-Unis de l'Amérique du Nord.

Supposez le Brésil de langue espagnole au lieu d'être de langue portugaise, une telle liberté aurait-elle été possible ? N'y aurait-il pas eu lieu de craindre entre les Etats de l'Union brésilienne et les Républiques avoisi-

nantes des relations et des influences telles que les rapports de ces Etats avec l'Union ne fussent éventuellement compromis ? N'y aurait-il pas eu lieu de craindre la répercussion au Brésil de tous les troubles se produisant dans les Etats espagnols voisins ?

Malgré cette formation souvent artificielle de la langue portugaise, il n'en reste pas moins un *élément populaire* qui se manifeste dans la syntaxe et le tour des phrases portugaises ; or, précisément cet élément populaire, ces constructions sont *la reproduction de la construction arabe* : souvent le portugais traduit en néo-latin la phrase arabe ; il range en latin les idées dans l'ordre où elles se présentent dans un esprit *habitué à penser en arabe.*

Pareil phénomène se rencontre fréquemment chez ceux qui parlent plusieurs langues dont l'une leur est plus familière que les autres. L'Anglais parlant en français, construit souvent dans sa pensée une phrase anglaise qu'il traduit correctement peut-ère en français, mais la structure anglaise n'en reste pas moins manifeste : les mots sont français mais la phrase est construite d'après le moule anglais, et les mots français eux-mêmes ont une nuance inusitée en français mais usuelle chez leur synonyme anglais. C'est ce que l'on peut constater avec un peu d'examen dans le portugais : la phrase est *latine*, mais construite par un esprit habitué à penser en *arabe ;* souvent même, ce que l'on appelle *lusitanisme* n'est qu'un pur arabisme traduit dans une langue néo-latine ; de même les mots sont pris avec la nuance particulière de leurs synonymes arabes.

Ainsi le Portugais ou le Brésilien traduira dans sa



langue néo-latine un mot arabe adjectif ou substantif à qui il donnera le même sens et le même usage que le mot arabe originaire. Par exemple le Brésilien, tout en possédant le mot *tabaco* dira plus volontiers *fumo*, l'idée première étant celle de la *fumée* : traduction latine du mot arabe *dokhan*, qui veut dire *fumée*, et par lequel les arabes désignent généralement le tabac. Le Portugais, en employant substantivement le mot *largo* pour désigner une place publique, traduit littéralement le mot arabe فسحه *fassaha* qui est pris dans le même sens et possède les deux significations. *Noiro*, *noiva* sont des termes imprécis, intraduisibles littéralement chacun par un seul mot en français, et indiquant aussi bien le fiancé ou la fiancée que le nouveau marié ou la nouvelle mariée : par contre c'est la traduction littérale des mots arabes عريس *aris* et عروس *arous* qui ont précisément le *même sens ambigu et double.* Le Brésilien voudra-t-il exprimer sa reconnaissance, il le fera au moyen de l'adjectif *obrigado* employé seul, exactement comme l'arabe emploie l'adjectif ممنون *memnun* dont le mot « obrigado » est la traduction tout à fait littérale.

Le Brésilien ou le Portugais emploiera le mot *fulano*, transcription de l'arabe فلان *fulan* dans les mêmes circonstances que l'emploie l'arabe. Il désignera les jours de la semaine par *secunda feira*, *terça feira*, *quarta feira*, etc. ; il est vrai que l'Eglise avait un tel usage, mais n'est-il pas curieux de noter que l'Arabe désigne de même les jours de la semaine et appelle le dimanche, lundi, mardi, etc., *premier jour*, *deuxième jour*, *troisième jour*, etc. De même l'*oxalà* (ochallà) portugais, transcription du إن شاء الله

Inchallà arabe, exprime le même sentiment de piété et de soumission à la volonté divine. Nous pourrions multiplier les exemples mais cela nous entraînerait trop loin, surtout si nous recherchons cette analogie, non plus dans l'acception des mots, mais dans la construction de la phrase où elle se manifeste encore.

Si nous passons maintenant à la comparaison de la littérature brésilienne avec la littérature orientale nous verrons devant nous des points de ressemblance au delà de ce que l'on peut s'imaginer.

La littérature, et surtout la poésie arabe, ne peuvent être traduites avec leurs nuances originaires dans aucune langue du monde, *si ce n'est en portugais.* L'expérience inverse donne presque les mêmes résultats : certaines poésies portugaises ne peuvent être traduites en d'autre langue qu'en arabe sans perdre tout à fait leur cachet; qu'on essaie de les traduire en français, le sens général reste il est vrai, mais tout ce qui fait la beauté délicate, la nuance, l'arôme, le goût de la pièce originaire n'existe plus. Les termes, les figures de langage détonnent dans leur vêtement nouveau et donnent l'impression tantôt d'une emphase, tantôt d'une préciosité bien différentes de leur grâce native. Traduits en arabe, au contraire, ils conservent exactement et rigoureusement le caractère et la nuance qu'ils avaient, parce que la pensée brésilienne est restée arabe.

Je ne veux pas citer des modèles car cela demande, comme je l'ai dit, un développement spécial, sur lequel j'espère revenir dans une autre occasion, mais j'énoncerai quelques exemples qui me viennent immédiatement à la

mémoire uniquement pour illustrer ce que je viens de dire : je traduis en français trois idées, délicatement exprimées en arabe, mais qui seraient rendues en français par la traduction suivante :

Au messager qui m'apporte la bonne nouvelle de votre arrivée ce ne serait pas trop donner que de donner mon âme en récompense ; mais si je le faisais avec quoi pourrais-je vous aimer ?

Je brûle d'amour et mes larmes coulent à torrents ; heureusement pour moi, car si ma flamme ne me brûlait pas mes larmes m'auraient noyé, et si mes larmes ne me noyaient pas mon feu m'aurait consumé.

Je bois votre amour comme de l'ambre.

Eh bien, sous cette forme française, les deux premières phrases choquent le goût : c'est de la préciosité, c'est de l'emphase ridicule, c'est du jargon du salon de Mme de Rambouillet ; quant à la dernière phrase, elle ne signifie rien du tout.

Rendons maintenant le même texte en vers portugais, et lisons les, naturellement avec un contexte approprié : les expressions ne choqueront plus personne et la dernière phrase s'expliquera immédiatement d'elle-même.

Les sentiments exprimés dans la poésie portugaise comme dans la poésie arabe paraissent au lecteur français trop recherchés, trop peu naturels, trop alambiqués, en un mot, *trops artificiels.*

Et pourtant je ne sais pas si ce n'est pas au contraire la simplicité apparente de la poésie française qui est artificielle. Dans la nature et à leur naissance dans le cœur humain, les sentiments ne se présentent jamais d'une façon simple

et bien définie : au contraire, ils naissent tout naturellement diffus et fortement enchevêtrés. Plusieurs sentiments naissent et pénètrent à l'esprit en même temps : l'esprit les contemplant en même temps, tire des rapprochements qui semblent *étudiés* mais qui ne sont que *naturels*. Au contraire, l'étude et le travail consistent à dégager la pensée de ces superfétations, de ces plantes parasites, et à la présenter dans son imposante nudité. Il faut souvent beaucoup de temps pour écrire brièvement et beaucoup de travail pour écrire simplement.

La *recherche* de la poésie brésilienne est toute *naturelle :* la poésie brésilienne est comme ces arbres des forêts vierges du Brésil qui dès qu'ils poussent sont couverts de plantes parasites par l'œuvre de la nature elle-même et non par celle d'un jardinier ; c'est un instrument de musique dont les notes s'accompagnent naturellement de fioritures.

Je ne puis résister au désir de citer au moins un exemple comme preuve : si je la trouve dans les compositions d'une jeune fille de quinze ans vivant au Brésil dans une campagne retirée, loin de tout le mouvement littéraire et mondain, cette preuve sera bonne, car on n'accusera pas de telles poésies d'être l'expression de sentiments artificiels ou étudiés : je me permets par conséquent de vous lire quelques poésies d'une jeune fille, *d'Auta de Souza*, décédée à l'âge de 17 ans, après avoir subi pendant quatre ans le lent martyre de se voir chaque jour mourir par une maladie qui ne pardonne pas et qu'elle connaissait :

Citations de quelques extraits du « Horto » *d'Auta de Souza...*

. . . .



Je n'ai pas voulu citer des morceaux classiques de la littérature brésilienne ni des œuvres de poètes en renom. J'ai choisi à dessein cet ouvrage d'une jeune fille inconnue, qui n'est pas un écrivain professionnel, qui n'a presque jamais fréquenté le monde, qui n'a reçu aucune autre formation que celle des plaines, de la mer et des forêts du Brésil, ni d'autre éducation que celle de la douleur, de cette douleur qui l'a faite si vite mûrir et mourir, et l'on ne saurait par conséquent attribuer à l'art les recherches, les finesses et les délicatesses, disons le mot, les complications des sentiments qui y sont exprimés.

Faisons maintenant la contre-épreuve, ou plutôt, Messieurs, vous pouvez la faire vous-mêmes en lisant les élégies arabes d'*El Hansa*. El Hansa était également une jeune fille, une bédouine vivant en dehors de toute culture artificielle, dans les déserts de l'Arabie, aux temps anteislamiques : elle ne savait ni lire ni écrire, et comme sa collègue brésilienne à quinze siècles de distance, elle pleurait elle aussi la mort d'un frère, et elle n'avait eu d'autre formation que celle de la nature. Eh bien, ne voit-on pas l'identité des formes de la pensée entre les compositions de ces deux auteurs ?

D'ailleurs, Messieurs, le *Gongorisme* espagnol fils de la poésie arabe, a été le père du parler des *Précieuses* qui faisait sourire Molière et nous-mêmes avec lui. La faute de goût n'était cependant due qu'à la différence du milieu. Il fallait laisser les *voyages aux pays du tendre* et la recherche *du fin, du plus fin et du fin du fin* au pays du clair soleil : broderies et dentelles brillent par une belle lumière d'Orient ou d'Andalousie, elles brillent dans

l'atmosphère limpide et rayonnante du Brésil, mais elles surchargent inutilement le vêtement quand elles ne paraissent pas des oripaux déchirés, sous le ciel brumeux de Paris ou à travers le brouillard du Nord. Que d'erreurs ne commet-on pas souvent en Europe en ne tenant pas compte de cette *différence du milieu*, et en jugeant la flore tropicale par le palmier nain et rabougri qui a pu pousser dans le froid jardin de la littérature septentrionale !

Un caractère commun aux deux littératures c'est cette langueur pénétrante, cette douce tristesse, cette morbidesse, dans toute la force étymologique de ce mot, qui les imprègnent. Arabes et portugais semblent aimer à se sentir souffrir : ils trouvent des délices à savourer des mets amers relevés par une pointe de douceur.

La *saudade* brésilienne dont nous avons parlé est ainsi un sentiment composé de miel et d'absinthe, et cela dans toutes ses formes : saudade du pays natal, de l'être aimé, de la jeunesse passée, des occasions perdues. Jamais un sentiment joyeux n'est peint sans une petite touche de noir, jamais le sourire n'apparaît sans qu'une larme ne brille en même temps au visage : *l'amour est fort comme la mort* est une pensée d'Oriental ; elle pourrait être aussi celle d'un Brésilien.

De nos jours certains poètes modernes ont su, en français, faire vibrer cette nouvelle corde, mais au prix de quels efforts ! Certaines poésies d'Alfred de Musset, ou le *Vase brisé*, ou le *Partir c'est mourir un peu* ou le *Il pleure dans mon cœur comme il pleut dans la ville* de Verlaine, se rendraient parfaitement en arabe ou en portugais. Mais cette sentimentalité triste est une exception dans la

Je n'ai pas voulu citer des morceaux classiques de la littérature brésilienne ni des œuvres de poètes en renom. J'ai choisi à dessein cet ouvrage d'une jeune fille inconnue, qui n'est pas un écrivain professionnel, qui n'a presque jamais fréquenté le monde, qui n'a reçu aucune autre formation que celle des plaines, de la mer et des forêts du Brésil, ni d'autre éducation que celle de la douleur, de cette douleur qui l'a faite si vite mûrir et mourir, et l'on ne saurait par conséquent attribuer à l'art les recherches, les finesses et les délicatesses, disons le mot, les complications des sentiments qui y sont exprimés.

Faisons maintenant la contre-épreuve, ou plutôt, Messieurs, vous pouvez la faire vous-mêmes en lisant les élégies arabes d'*El Hansa*. El Hansa était également une jeune fille, une bédouine vivant en dehors de toute culture artificielle, dans les déserts de l'Arabie, aux temps anteislamiques : elle ne savait ni lire ni écrire, et comme sa collègue brésilienne à quinze siècles de distance, elle pleurait elle aussi la mort d'un frère, et elle n'avait eu d'autre formation que celle de la nature. Eh bien, ne voit-on pas l'identité des formes de la pensée entre les compositions de ces deux auteurs ?

D'ailleurs, Messieurs, le *Gongorisme* espagnol fils de la poésie arabe, a été le père du parler des *Précieuses* qui faisait sourire Molière et nous-mêmes avec lui. La faute de goût n'était cependant due qu'à la différence du milieu. Il fallait laisser les *voyages aux pays du tendre* et la recherche *du fin, du plus fin et du fin du fin* au pays du clair soleil : broderies et dentelles brillent par une belle lumière d'Orient ou d'Andalousie, elles brillent dans

l'atmosphère limpide et rayonnante du Brésil, mais elles surchargent inutilement le vêtement quand elles ne paraissent pas des oripaux déchirés, sous le ciel brumeux de Paris ou à travers le brouillard du Nord. Que d'erreurs ne commet-on pas souvent en Europe en ne tenant pas compte de cette *différence du milieu*, et en jugeant la flore tropicale par le palmier nain et rabougri qui a pu pousser dans le froid jardin de la littérature septentrionale !

Un caractère commun aux deux littératures c'est cette langueur pénétrante, cette douce tristesse, cette morbidesse, dans toute la force étymologique de ce mot, qui les imprègnent. Arabes et portugais semblent aimer à se sentir souffrir : ils trouvent des délices à savourer des mets amers relevés par une pointe de douceur.

La *saudade* brésilienne dont nous avons parlé est ainsi un sentiment composé de miel et d'absinthe, et cela dans toutes ses formes : saudade du pays natal, de l'être aimé, de la jeunesse passée, des occasions perdues. Jamais un sentiment joyeux n'est peint sans une petite touche de noir, jamais le sourire n'apparaît sans qu'une larme ne brille en même temps au visage : *l'amour est fort comme la mort* est une pensée d'Oriental ; elle pourrait être aussi celle d'un Brésilien.

De nos jours certains poètes modernes ont su, en français, faire vibrer cette nouvelle corde, mais au prix de quels efforts ! Certaines poésies d'Alfred de Musset, ou le *Vase brisé*, ou le *Partir c'est mourir un peu* ou le *Il pleure dans mon cœur comme il pleut dans la ville* de Verlaine, se rendraient parfaitement en arabe ou en portugais. Mais cette sentimentalité triste est une exception dans la



poésie française tandis qu'elle est générale dans la poésie orientale et brésilienne. Qu'on lise dans la Bible le livre de Job, les psaumes de David et les écrits de Salomon, qu'on lise les auteurs arabes anteislamiques ou musulmans, qu'on lise El-Fared ou Abou-el-Atahia, qu'on lise les Roubaiyat d'Omar Khayam, qu'on lise Gonsalvez Dias ou les poètes brésiliens modernes, et on verra que toutes ces compositions sont de la même nature, appartiennent à la même famille, sont l'expression d'une pensée identiquement formée et vibrant de la même manière.

De même un Anglais, un Allemand ou même un Fançais trouvera inconvenantes, disons même le mot, obscènes, des œuvres telles que le *Cantique des Cantiques* de la Bible : l'Arabe ou le Brésilien les comprendrait car ils comprennent les expressions que revêt la pensée orientale.

En effet, comme nous l'avons dit, les littératures arabe et brésilienne sont toutes deux naturelles : si elles paraissent compliquées c'est que les sentiments de leurs auteurs sont naturellement compliqués : dans l'une comme dans l'autre il n'y a ni travail ni recherche *voulue*. Tout Arabe, on l'a fait souvent remarquer, est *naturellement doublé d'un poète* : c'est la caractéristique du Brésilien de nos jours. A quelque classe de la société qu'il appartienne, fût-il Homme d'État, Diplomate, Médecin, Militaire, Marin, Avocat ou Ingénieur, il y a souvent en lui un poète, et toujours un littérateur et un orateur.

Dans la biographie de n'importe quel chef Arabe de la grande époque arabe, les évrivains arabes nous le représentent comme un guerrier intrépide, homme d'État avisé, poète admirable, orateur entraînant, et ils n'insistent pas

moins sur ces dernières qualités que sur ses qualités de militaire ou d'administrateur. Permettez-moi, Messieurs, de vous traduire, au sujet des Anciens Arabes, un passage d'Aboul-el-Farag, qui, à mon sens, les caractérise bien :

Les anciens arabes, dit-il, *se flattaient surtout de la parfaite connaissance de leur langue et de sa syntaxe, de leur inspiration poétique et de leur habileté comme orateurs. Ils avaient acquis une grande réputation parmi les nations voisines comme beaux parleurs, comme orateurs éloquents et habiles dans l'art d'argumenter. Quant à la Poésie, elle était tout pour eux, elle était leur but suprême, et ils la plaçaient à un degré plus élevé que la Science et que la Sagesse. L'Arabe se glorifiait de trois choses : du fils qui venait de lui naître, du poulain que sa jument venait de mettre bas, et du nouveau poète qui venait de paraître dans sa tribu. Il se glorifiait de trois autres choses aussi,* ajoute El Saffi : *de son sabre, du nombre d'hôtes qu'il héberge et de son don d'éloquence.*

Plusieurs de ces traits peuvent s'appliquer, *mutatis mutandis*, aux Brésiliens de nos jours, qui eux aussi se glorifient de leur don de poésie et d'éloquence, du nombre de leurs hôtes et de leurs enfants, et aussi souvent *de poulains que leurs juments viennent de mettre bas !*

Telle était l'influence de la poésie chez les Arabes que, consacrée comme elle le fut souvent aux louanges des divinités païennes, elle constitua un important appoint en faveur de l'idolâtrie arabe que combattait Mahomet, de sorte que celui-ci essaya de lutter contre son influence et fut l'adversaire des poètes. Seulement Mahomet était Arabe, et la poésie faisait partie de son être ; elle reprit sa revan-

che sur lui-même : c'est en vain qu'il essaya d'écrire en prose, il n'y parvint pas ; non seulement il ne put éviter le rythme, mais il ne parvint même pas à se débarrasser de la rime, de sorte que le vers transparait facilement à travers sa prose :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

La plupart des poètes, des écrivains et des orateurs arabes n'étaient pas, comme nous l'avons dit, des poètes ou des orateurs professionnels, mais bien des fonctionnaires, des ministres, des chefs de tribus, des Souverains. Les poésies du Khalife Ali sont des plus belles de la littérature Arabe, et les lettres et proclamations d'Omar et d'Amrou sont des modèles du genre.

Il en est de même au Brésil et au Portugal : tel auteur dont nous admirons les œuvres poétiques ou littéraires, est un diplomate, un militaire ou un homme d'État. Pour ne pas parler de José de Alencar et de tous les auteurs brésiliens de la précédente génération, pour ne parler que de ceux qui sont parmi nous à ce jour ou qui viennent à peine de mourir, il suffira de citer entre autres au hasard des noms, le Baron de Rio Branco lui-même, Euclydes da Cunha, Oliveira Lima, Fontoura Xavier, Graça Aranha, Araripe Junior, Olavo Bilac, Ruy Barbosa, Amaro Cavalcanti, Joaquim Nabuco, Magalhães de Azeredo, Raymondo Correa et des milliers d'autres qu'il est impossible d'énumérer, tous Hommes d'État, Diplomates, Fonctionnaires, Magistrats, Administrateurs et en même temps littérateurs ou poètes. Et remarquons qu'il en est de même au Portugal, pour ne citer que les noms de Eça de Queiroz, Guerra Junqueiro et Théophilo Braga.

Mêmes traces d'influences orientales certaines, si nous laissons la littérature proprement dite pour le folklore, la poésie et les proverbes populaires. De nos jours, ici en Egypte, ou en Syrie, on se sert des mêmes proverbes qu'il y a quatre siècles Cervantes mettait dans la bouche du bon Sancho Pansa, de ces mêmes proverbes qu'a oubliés sans doute le paysan andalou, le muletier de l'Algarve ou le vigneron du Douro, mais que continue à répéter le Gaucho ou le Cearense. Une liste de ces proverbes, dictons communs et expressions usuelles étonne vraiment par leur similitude ou plutôt par leur identité avec ceux employés aujourd'hui encore en Orient.

Malheureusement je dois me contenter de cet aperçu général, et réserver à une autre occasion de faire cette étude sur les points de ressemblance des deux littératures arabe et brésilienne, sujet que nous ne pourrons aborder dans ses détails qu'après avoir étudié d'abord l'influence de la littérature arabe sur les lettres espagnoles et par l'intermédiaire de celles-ci sur la littérature française du XVIme siècle. La plupart des auteurs espagnols et quelques auteurs français ont fait allusion à cette influence : personne ne l'a examinée encore d'une façon précise. A mon tour je me suis contenté pour le moment de mentionner simplement le sujet sans avoir pu malheureusement le développer comme je l'aurais désiré.

Et maintenant, Messieurs, nous pouvons conclure : en voyant les premiers colons d'origine française, donner une civilisation *française* dont le caractère s'est conservé jusque de nos jours à cette partie du Canada qui forme la province de Québec, en voyant les premiers colons hol-

landais laisser le caractère de leur mère-patrie à l'Afrique du Sud où ils se sont installés, en remarquant que les Etats-Unis ont de nos jours non le caractère de l'Angleterre moderne mais celui de l'Angleterre du temps de Cromwell, on pouvait logiquement se demander si le Brésil, longtemps soustrait à toute influence étrangère, n'a pas dû lui aussi avoir conservé, comme cristallisées, certaines traces du caractère de ses premiers colonisateurs. Nous avons essayé de déterminer qui étaient ces premiers colons, et nous avons vu qu'ils étaient déjà un peu orientaux par le sang, mais surtout tout à fait imprégnés de la civilisation orientale, qui bien qu'elle ne fût qu'une modification de la civilisation gréco-romaine, n'en avait pas moins son caractère particulier; et nous avons pu remarquer que le Brésil a été colonisé immédiatement à la fin de la domination arabe, de sorte que ces premiers colons étaient encore tout imbibés et tout trempés de cette civilisation orientale qu'ils ont transportée avec eux de l'autre côté de l'Atlantique, et dont nous avons indiqué çà et là, quelques marques, bien que ce ne fût pas dans les étroites limites d'une causerie que l'on peut aisément développer en détail un pareil sujet.

Cet élément oriental dans la formation brésilienne est loin d'être inconnu au Brésil.

Si le temps ne me manquait pas, je vous aurais cité, Messieurs, divers écrits de l'un de nos savants Diplomates, M. Gabriel de Piza, Ministre du Brésil à Paris, dans lesquels il présentait le Brésil comme la fusion heureuse des principales races de l'humanité, et l'héritier de la civilisation orientale comme de la civilisation gréco-latine.

Plusieurs écrivains modernes rappelant les étonnants progrès du Brésil, démontraient par cet exemple la vitalité et la force de la civilisation latine ; les progrès du Brésil fournissent encore un second exemple, celui de la persistance, de la vitalité et de la force de la civilisation arabe : un si beau rejeton permet de juger de l'arbre qui l'a produit.

I.N. 3411-1911-400 ex.

